


Dei
Sub Numine
Vigel



REVUE

DE PARIS.

IMPRIMERIE D'ÉVERAT,
rue du Cadran, n° 16.

REVUE

DE PARIS.

TOME NEUVIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, N° 17,

ET CHEZ LEVAVASSEUR, LIBRAIRE, SUCCESSEUR DE PONTHIEU,
PALAIS-ROYAL.

—

1829.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

DU THÉATRE

ET DE

ZACHARIAS WERNER.

Causerie.

Ne sint ludibria ventis !

Nous causions :

Rien ne m'afflige plus, dit Sylvestre, que de voir, au lieu d'une comédie, où tout se rattache à un même fil, où toute l'action tend régulièrement à la formation d'un tout, que de voir, dis-je, une suite de circonstances capricieuses et de situations isolées. Il est fâcheux que ce soit l'un de nos plus vigoureux écrivains dramatiques de ces dernières années qui ait donné le signal

de cette manière légère de traiter la comédie. Du temps des anciens auteurs, dans lesquels on ne saurait méconnaître une étude sérieuse de l'art dramatique, le poète s'efforçait toujours de créer un plan substantiel d'où sortaient naturellement les traits comiques, grotesques et spirituels, parce que cela était indispensable : Junger, qui nous semble souvent faible et mou, a toujours travaillé de la sorte, et Bretzner lui-même connaît l'art de faire jaillir l'esprit comique des combinaisons d'un plan; aussi, je l'estime fort.

Pour moi, dit Lothaire, ses opéras l'ont entièrement perdu dans mon esprit; ce sont des modèles de ce qu'il ne faut pas faire.

Vous, qui parlez de règles dramatiques, s'écria Vincent, vous perdez votre temps à raisonner sur une nullité, et l'on peut vous dire, comme Roméo à Mercutio : « Silence, ô Silence, mes braves » gens ! Vous parlez d'un — rien! » Je suis d'avis que nous ne verrons jamais représenter une bonne pièce, par le simple motif que les vieux ouvrages ne conviennent plus du tout à la faiblesse de notre constitution, et que nous ne pourrions les digérer; et, quant aux nouveaux, on n'en saurait écrire de bons. D'où cela vient-il? j'ai dessein de le dire dans un traité de quarante feuilles, tout au moins; mais pour le moment, je vous le résumerai en deux mots : nos mœurs pâles et prosaïques nous ont ôté l'esprit qui consiste à jouer avec soi-même, et l'égalité sociale qui a mis tous nos travers en commun nous a ôté le goût d'en rire.

Dixi, s'écria Sylvestre en riant, et là-dessous le grand nom de Vincent, avec scel et paraphe! — J'ai remarqué, au contraire, que les pièces de bas comique diminuent, et dans ce nombre je compte surtout les pièces dites *à tiroirs*, dans lesquelles un habile coquin trompe un bon homme d'oncle ou un directeur de spectacle, par d'absurdes travestissemens. Cependant, il y a peu d'années, cette nourriture maigre et peu substantielle était le pain quotidien de chaque théâtre.

Elles continueront d'abonder tant qu'il y aura des comédiens bouffis de vanité, dit Lothaire, et auxquels rien au monde ne semble plus intéressant que de se montrer, dans la même soirée, sous des soubrevestes et des perruques de couleurs diverses, et

de se faire admirer comme des merveilles du genre caméléon. J'ai toujours ri en moi-même de cette suffisance qui se donne son apothéose, et qui convertit un homme en marionnette, en le faisant renoncer à son moi, sans lequel il n'est pas d'art comique. C'est d'ordinaire un monsieur bien pincé, bien turbulent, mais sans verve, agile sans nécessité, qui se déploie devant le public afin qu'on l'admire, sans aucunement s'occuper du pauvre comédien qui joue le rôle de compère. Si un emploi peut forcer celui qui le remplit, comme nous le voyons dans *Wilhelm-Meister*, de Goëthe, à prendre tous les rôles dans lesquels il y a des coups à recevoir, chaque théâtre devrait avoir un semblable sujet pour jouer les directeurs de spectacle qu'on bafoue; et il aurait fort à faire, car il n'est pas de comédien qui ne voyage avec un tel rôle dans sa poche, comme passe-port et comme lettre de crédit.

— Je me souviens à ce propos, dit Théodore ([1]), d'un homme bien singulier, que je vis dans une petite ville du midi de l'Allemagne, au milieu d'une troupe de comédiens. C'était le portrait vivant de l'admirable pédant du roman de Goëthe. Bien qu'il fût insupportable sur le théâtre, où il psalmodiait ses petits rôles avec une monotonie fatigante, on disait que, dans ses jeunes années, il avait été excellent comédien, et qu'il avait surtout admirablement joué ces rôles d'hôtes fripons, qui revenaient autrefois presque dans chaque comédie, et dont l'hôte de l'auberge dans le *Monde renversé*, de Tieck, déplore si vivement la disparition sur la scène. Lorsque je le vis, il me sembla avoir parfaitement pris son parti sur le destin qui l'avait sans doute poursuivi rudement; et, plongé dans une apathie totale, il n'attachait plus de valeur à rien au monde, et particulièrement à lui-même. Rien ne pourrait traverser l'épaisse enveloppe d'indifférence qu'une vie misérable et vulgaire avait formée autour de lui, et il s'y complaisait avec délices. Souvent, cependant, un éclair de génie scintillait du fond de ses yeux creusés, et une expression satirique se répandait sur

([1]) Hoffmann se met lui-même en scène sous ce nom.

ses traits, en sorte que sous la manière humble et soumise à l'excès qu'il affectait envers tout le monde, et surtout envers son directeur, homme puéril et vain, perçait une ironie sanglante. Le dimanche, il avait coutume de venir s'asseoir au bas bout de la table d'hôte de la première auberge de la ville, dans un vêtement propre et bien brossé, mais dont la couleur fantasque et la coupe plus fantasque encore annonçaient le comédien des temps passés. Là, il tâchait de bien vivre, et se livrait au plaisir de la table sans proférer une seule parole, bien qu'il se montrât fort modéré sur le chapitre du vin, vidant à peine la bouteille qu'on plaçait devant lui. A chaque verre qu'il se versait, il s'inclinait humblement devant l'hôte, qui l'agréait le dimanche à sa table, en récompense des leçons d'écriture qu'il donnait à ses enfans. Un dimanche, il arriva que toutes les places se trouvèrent prises à la table d'hôte; il s'en trouvait une seule auprès du vieux comédien, et zeste, je m'y glissai dans l'espoir de faire paraître au grand jour l'esprit supérieur que mon homme cachait avec tant de sollicitude. Il était difficile, presque impossible, d'approcher du comédien; quand on croyait le tenir, il se baissait sous vos mains et vous échappait à force d'humilité et de soumission. Enfin, après l'avoir forcé, à grand'peine, à se laisser verser deux verres d'un vin capiteux, il parut se dilater un peu, et parla avec une émotion visible du bon vieux temps du théâtre, qui avait disparu et qui ne reviendrait jamais. A la fin du repas, deux de mes amis vinrent à moi, et le comédien voulut se retirer. Je le retins ferme, bien qu'il protestât du ton le plus misérable « qu'un pauvre comédien usé n'était pas » une société digne de messieurs aussi honorables; qu'il n'était » nullement convenable qu'il restât; que ce n'était pas sa place, » et qu'on ne le souffrait à cette table que pour le petit peu de nour- » riture qu'on voulait bien lui donner, etc. » — Enfin il céda, mais je dois moins l'attribuer à la persuasion de mon éloquence qu'à l'appât irrésistible d'une tasse de café et d'une pipe d'excellent tabac turc que je lui offris. Il resta donc, et parla avec esprit et vivacité de l'ancienne scène : il avait vu jouer Eckhof et Schrœder; bref, il se découvrit à nous, et nous vîmes que son état d'abattement pro-

venait des regrets du passé, que ce temps écoulé était le paradis perdu pour lui où il respirait, où il vivait encore, et que, jeté hors de là, il flottait sans soutien, et ne savait plus à quoi se prendre. — Que cet homme nous surprit, lorsque, devenu enfin joyeux et ouvert, il nous récita, avec une énergie d'expression qui pénétra nos ames, le récit du fantôme dans *Hamlet*, tel que Schrœder l'a traduit. (Il n'avait jamais entendu parler de la traduction de Schlegel.) Nous ne pûmes lui refuser de lui exprimer toute notre admiration, lorsqu'il prononça quelques passages du rôle de Polonius d'une manière qui nous fit voir devant nos yeux le courtisan que la vie des cours a rendu puéril, sans lui ôter entièrement les principes de sagesse humaine qui réveillent de temps en temps sa raison. — Mais tout cela n'était que le prologue d'une scène telle que je n'en vis jamais, et qui ne s'effacera plus de ma mémoire. — J'arrive maintenant au point de notre conversation qui m'a fait souvenir de mon vieux comédien, et je vous prie de me pardonner ce long préambule. Le pauvre homme était forcé de jouer les misérables rôles de compère, dont nous parlions tout-à-l'heure, et il devait, dans peu de jours, jouer *le Directeur de spectacle dans l'embarras*, avec le directeur du théâtre lui-même, qui s'attendait à briller dans le rôle du comédien mystificateur. Soit que ce jour son ancien esprit (celui qu'il s'efforçait toujours de mortifier) se fût réveillé en lui, soit que, contre son habitude, il eût eu recours au vin pour soutenir sa verve, dès son entrée en scène, il se montra tout autre qu'on ne l'avait vu jusqu'alors : ses yeux étincelaient, et la voix sourde et tremblante du vieil hypocondre s'était changée en une basse pleine et sonore, comme en ont au théâtre les oncles riches que la justice poétique amène à la fin des comédies pour punir la folie et récompenser la sagesse. Au reste, les choses se passèrent comme d'ordinaire. Mais quel fut l'étonnement du public, lorsqu'après les premières scènes de travestissement, étant seul, cet homme singulier s'avança sur le bord du théâtre, le sarcasme sur les lèvres, et lui parla à peu près en ces termes : « Est-il bien possible qu'on veuille fonder l'illusion sur » un habit taillé de telle ou telle manière, sur une perruque plus ou

» moins frisée, et soutenir par ces moyens-là un misérable talent
» que n'anime pas un esprit original? Le jeune homme qui a
» voulu de la sorte se faire passer à mes yeux pour un artiste à ex-
» pédiens, pour un génie transformateur, n'aurait pas dû gesti-
» culer si immodérément, puis retomber sur lui-même comme
» un couteau de poche, et rouler les *r* d'une façon si fatale à
» l'oreille; alors peut-être le public et moi-même n'aurions-nous
» pas reconnu aussitôt notre petit directeur, comme la chose vient
» d'arriver à faire pitié! — Mais comme la pièce doit durer en-
» core une demi-heure, je vais pendant tout ce temps faire comme
» si je n'avais rien remarqué, bien que cela m'ennuie furieusement
» et me dérange fort. » Bref, à chaque entrée du directeur, le vieux comédien lui donnait sa réplique d'un air incrédule et d'une façon si divertissante, que la salle retentissait des éclats de rire des spectateurs. Rien n'était plus plaisant que de voir le directeur, tout occupé de ses travestissemens, continuer son rôle jusqu'à la fin, sans se douter du tour qu'on lui jouait sur la scène. Il se pouvait que le vieux comédien fût d'accord, pour son méchant complot, avec l'habilleur du théâtre; toujours est-il que le malheureux directeur était fort long à se vêtir, et que les intervalles des scènes que le vieux comédien devait remplir duraient plus long-temps que d'ordinaire. Aussi avait-il le loisir de lancer les brocards les plus amers contre le pauvre directeur, et d'imiter avec une vérité foudroyante son jeu et son langage, ce qui faisait pâmer les spectateurs. Toute la comédie fut ainsi inversée, et les scènes accessoires devinrent les scènes principales, scènes ravissantes et inouies. Je me rappelle surtout que le vieux comédien annonçait quelquefois au public de quelle manière le directeur allait paraître, imitant d'avance sa mine et ses attitudes, et que celui-ci attribuait à l'expression comique de ses traits les rires bruyans qui l'accueillaient, et qui s'adressaient à l'imitation parfaite que l'autre venait d'en faire. Enfin le directeur apprit ce qui s'était passé; le vieux comédien eut peine à se soustraire aux mauvais traitemens dont il le menaçait, et la scène lui fut interdite; en revanche, le public le prit en affection, et le défendit si chaudement, que le directeur,

poursuivi chaque soir par les huées des spectateurs, se vit forcé de fermer son théâtre et d'aller s'établir dans une autre ville. Quelques citoyens honorables, à la tête desquels se trouvait l'hôte de l'auberge, se réunirent pour assurer au vieillard un petit revenu, afin de lui procurer une vie honorable et tranquille. Mais un comédien est un être inexplicable! Un an s'était à peine écoulé, lorsqu'il disparut subitement. Depuis, on le rencontra courant le pays avec une troupe ambulante, plus misérable et plus mal content que jamais.

— Cette anecdote, dit Ottmar, pourrait trouver place dans un livre de morale à l'usage des comédiens et de ceux qui veulent le devenir.

Pendant que nous causions ainsi, Cyprien s'était levé en silence; et après avoir fait quelques pas dans la chambre, il s'était établi près de sa fenêtre, derrière les rideaux qui étaient tirés. Au moment où Ottmar se tut, un tourbillon de vent vint mugir dans la chambre, les lumières menacèrent de s'éteindre, tout le pupitre de Théodore devint vivant, mille papiers volèrent çà et là dans la chambre, et les cordes du forte-piano qui était resté ouvert rendirent un son prolongé.

— Eh! Cyprien, que fais-tu? s'écria Théodore, en voyant ses notes littéraires abandonnées à la furie du vent d'automne. Et chacun s'efforça de sauver les lumières, et de se préserver des flocons de neige qui pénétraient de toutes parts.

— Il est vrai, dit Cyprien en refermant la fenêtre, il est vrai que le temps ne permet pas que l'on contemple la nature.

Sylvestre prit par les deux mains Cyprien, qui, dans sa distraction, se laissa reconduire à sa place, qu'il avait quittée. — Dis-moi, lui demanda Sylvestre, dans quelles régions inconnues tu t'es égaré; car ton esprit variable t'avait certainement transporté bien loin de nous.

— Je n'étais pas si loin de vous que tu peux le penser, répondit

Cyprien ; et c'est votre entretien même qui m'avait ouvert la porte pour m'échapper. Au moment où vous parliez si longuement de comédie, et où Vincent remarquait judicieusement que nous avions perdu de cet esprit qui joue de soi-même, je songeais, moi, que, dans ces temps nouveaux, la tragédie avait révélé plus d'un noble talent. A cette pensée, j'avais été frappé par le souvenir d'un poète qui débuta en prenant l'essor du génie le plus audacieux, mais dont l'esprit, voilé par de sombres nuages, s'affaissa de plus en plus.

— Tu combats ici directement le principe de Lothaire, dit Ottmar; il prétend que le génie véritable ne baisse jamais.

— Et Lothaire a raison, continua Cyprien, s'il prétend que les plus violens orages de la vie ne peuvent éteindre la flamme sublime qui jaillit de nos ames; que les déboires les plus amers, que les événemens les plus accablans, luttent vainement contre la puissance divine de l'esprit, et que l'arc ne se tend que davantage, que la flèche ne part qu'avec plus de rapidité. Mais il en est autrement lorsque l'embryon porte en lui le ver envenimé qui se développe avec sa sève, qui s'attache aux plus belles fleurs de sa vie : l'arbre recèle en lui-même son principe de mort; il n'est pas besoin de tourmente pour l'abattre.

— Alors il manquait au génie dont tu parles, la première des qualités indispensables au poète tragique, qui doit pénétrer avec force et liberté dans la vie. Pour moi, je pense qu'une ame de poète doit être saine en tous points, libre de toute contrainte, et affranchie de ces faiblesses, ou, pour parler comme toi, de ce venin inné qui la ronge sourdement. Où se trouva jamais une ame plus saine et plus libre que celle de notre père sublime, de Goëthe? C'est avec de telles ames qu'on crée des *Goetz de Berlichingen*, des *Egmont*. — Et si l'on ne peut accorder à notre Schiller cette force de demi-dieu, ce calme intellectuel parfait; la pure auréole de génie qui environne ses héros, et qui nous réchauffe de ses

rayons, atteste un esprit créateur. N'oublions pas son brigand *Moor,* que Tieck nomme avec raison une création titanique. — Mais nous voici bien loin de ton poète, Cyprien, et je voudrais que tu nous disses sans plus de façon de qui tu veux parler, bien que je croie le deviner.

— Au risque de m'entendre dire, comme vous l'avez fait souvent, que je me jette à travers votre conversation, avec des paroles que vous ne pouvez vous expliquer, parce que je ne vous ouvre pas le champ de mes rêves, s'écria Cyprien, je ne craindrai pas de dire : Non, depuis le temps de Shakspeare, jamais un être semblable à ce terrible vieillard ne se montra sur la scène ! et afin que vous ne demeuriez pas un seul instant en doute, j'ajouterai que nul poète moderne ne peut se vanter d'avoir produit une conception aussi puissante et aussi tragique que le drame des *Fils de la Vallée* de Zacharias Werner.

Nous nous regardâmes avec étonnement; on repassa rapidement les traits principaux des poésies de Zacharias Werner, et l'on convint qu'on trouvait partout quelque chose de grand, de vraiment fort et tragique, mêlé à des idées bizarres, aventureuses, quelquefois vulgaires, qui témoignaient que le poète n'avait jamais pu parvenir à voir nettement son héros, et qu'il lui manquait cette santé intellectuelle, cette sérénité intérieure sans laquelle, selon Lothaire, il n'est pas de poète tragique.

Théodore avait ri en lui-même, comme s'il eût été d'une autre opinion. — Arrêtez, mes amis, point de précipitation, s'écria-t-il; je sais, et seul de vous tous je puis savoir que Cyprien parle d'un poème que le poète n'acheva pas, et qui doit rester inconnu, bien que les amis du poète, que ceux qui vivaient dans son intimité, et à qui il avait communiqué les scènes principales, fussent convaincus de la supériorité de cette œuvre, non pas seulement sur les autres compositions de l'auteur, mais sur toutes les tragédies des temps modernes [1].

[1] Hoffmann était un de ces amis qui vivaient dans l'intimité de l'auteur de la

— Je parlais, dit Cyprien, de la seconde partie de *la Croix à la Baltique*, où paraît cette création gigantesque du vieux roi de Prusse, Waidewuthis. Il me serait impossible de vous dépeindre clairement ce caractère, que le poète semble avoir évoqué du fond des profondeurs de la terre; bornons-nous à entrevoir le mécanisme qui met en jeu ce personnage. — Les traditions historiques attribuent la première culture des anciens peuples de la Prusse à leur roi Waidewuthis. Il établit les droits de la propriété; les champs furent limités; il fit prospérer l'agriculture, et il donna un culte religieux à son peuple, en taillant lui-même trois idoles, auxquelles on faisait des sacrifices sous un chêne antique où il les avait suspendues. Mais une puissance funeste s'empare de lui alors qu'il se croit lui-même le dieu du peuple qu'il gouverne. Ces roides et grossières idoles, qu'il a taillées de ses propres mains, afin que la force et la volonté se courbent devant cette représentation inanimée de la puissance d'en-haut, s'animent tout à coup, et s'éveillent à la vie. Ces esclaves soulevés contre leur maître, ces créatures révoltées contre leur créateur, tournent contre lui les armes dont il les a munis, et alors commence une lutte inouie entre le principe surnaturel et le principe humain. — Je ne sais si je me suis expliqué bien clairement, et si j'ai réussi à vous faire comprendre l'idée colossale du poète; mais pour moi je ne puis me défendre d'une secrète épouvante en songeant à ce Waidewuthis.

tragédie de *Luther*, du *Vingt-quatre février*, et de *la Croix à la Baltique*, demi-drame, demi-opéra dont Hoffmann fit la musique. Il n'est ici question que d'un des écrits de Werner. Hitzig a publié la vie de cet écrivain, dont l'existence rêveuse et agitée ne fut pas moins bizarre que celle d'Hoffmann, et qui, après avoir idéalisé le luthéranisme dans ses poésies, alla se faire moine à Venise, et mourut en léguant sa plume au trésor de la Vierge à Mariazel. Sa vie entière et les contradictions qui la remplirent peuvent s'expliquer par un même motif; il fut toujours guidé par l'idée qu'il avait une mission divine, pensée qui le jeta dans un état d'aliénation complète. — Cette conversation est fort curieuse en ce qu'elle révèle cette pensée de Werner, et qu'elle fait connaître la fin d'un ouvrage qu'il n'a pas terminé. Les fragmens qu'on en cite n'existaient plus que dans la mémoire d'Hoffmann, qui heureusement les a consignés sur le papier avant que de mourir.

— En effet, dit Théodore, notre ami Cyprien vient de pâlir, et sa frayeur nous prouve combien il a été frappé de ce tableau merveilleux dont il ne nous montre que quelques traits. Pour Waidewuthis, le poète l'a peint en effet avec une vigueur miraculeuse, et il l'a fait assez fort et assez gigantesque pour qu'il soit digne de la lutte, et pour que la victoire que remporte sur lui le christianisme nous paraisse plus grande et plus belle. Dans quelques scènes, ce vieux roi m'a semblé comme s'il était, pour parler comme Dante, *l'imperador del doloro regno* lui-même, qui vient errer sur la terre. Mais quant à la manière dont le poète a voulu terminer son ouvrage, il est difficile de le pressentir. Rien du moins ne me l'a fait deviner.

— Pour moi, dit Vincent, il me semble qu'il est arrivé au poète avec sa tragédie comme au roi Waidewuthis avec ses idoles : son ouvrage a grandi au-dessus de sa tête, et il n'a pas eu assez de forces pour le maîtriser. En général, s'il est vrai, comme le pense Cyprien, que le vieux roi avait les meilleures dispositions pour devenir un satan accompli, je ne vois pas alors comment on peut assez le rattacher à la terre pour faire de l'intérêt dramatique. Pour cela, il faudrait que ce satan fût un véritable héros de royauté.

— Et cela est en effet, répliqua Cyprien. Pour le prouver, il faudrait savoir par cœur plusieurs scènes que le poète nous communiqua. Je me souviens encore vivement d'un passage qui me parut admirable. — Le roi Waidewuthis prévoit qu'aucun de ses fils ne pourra hériter de sa couronne. Il élève, pour en faire son héritier, un enfant qui paraît, je crois, dans la tragédie, d'abord à l'âge de douze ans. Dans la nuit, ils sont assis tous deux, Waidewuthis et l'enfant, auprès d'un feu; et le roi s'efforce d'enflammer son élève aux idées de puissance divine et absolue des despotes. — Ce discours de Waidewuthis, qui me sembla fort beau, était entièrement écrit. L'enfant, tenant dans ses bras un jeune loup, fidèle camarade de ses jeux, qu'il a élevé, écoute attentivement les paroles du vieillard; et lorsque celui-ci lui demande s'il sacrifierait bien son

loup pour obtenir une telle puissance, l'enfant le regarde fixement, saisit son loup, et le jette sans rien dire dans les flammes.

Je sais, dit Théodore, en voyant Vincent sourire, je sais ce que vous allez dire; j'entends déjà le jugement sévère par lequel vous allez condamner le poète, et je vous avoue qu'il y a peu de jours, je me serais joint à vous, moins par conviction que par le chagrin de voir Werner égaré sur une route qui nous éloigne à jamais de lui, et qui ne peut même nous laisser le désir de le voir revenir à nous [1]. Mais maintenant je suis désarmé, entièrement désarmé, car j'ai lu la préface de sa tragédie *la Mère des Machabées*, morceau qui ne saurait être compris que par le petit nombre d'amis que le poète avait rassemblés autour de lui, dans les bonnes années de son génie, et qui renferme la plus touchante confession de sa faiblesse coupable, les plaintes les plus douloureuses sur le bonheur qu'il à perdu à jamais. Peut-être cet aveu s'est-il involontairement échappé de son ame, et lui-même n'a-t-il pas compris l'intention profonde qui se dévoilait dans ses paroles aux amis qu'il avait abandonnés. Il me semblait, en lisant cette préface remarquable, que les rayons lumineux du génie de Werner apparaissaient à moi du milieu d'un nuage; et le poète s'offrait à mes yeux comme un monomane à qui son idée fixe laisse des momens lucides, où, au lieu de déplorer ses faiblesses et ses erreurs, il s'efforce d'entasser d'ingénieux sophismes pour les faire excuser. Dans ce discours, Werner parle de cette seconde partie de *la Croix à la Baltique*, qui nous occupe en cet instant, et il avoue.... Ne fais pas d'aussi folles grimaces, Lothaire; ne t'agite pas ainsi sur ta chaise, Ottmar; l'auteur des *Fils de la Vallée* mérite bien que nous parlions de lui avec quelque ferveur. Mon cœur est plein de cet homme, et il faut que je donne un libre cours à ma pensée qui déborde!

Tu auras beau te fâcher, trépigner, m'injurier et me maudire, mon pauvre Théodore, s'écria Vincent; il faut que je lance au milieu de tes méditations une petite anecdote qui jettera, du moins pendant quelques minutes, un rayon de clarté sur toutes ces figures

(1) Il s'était fait jésuite.

sombres. — Notre poète avait invité quelques amis à venir entendre la lecture du manuscrit de *la Croix à la Baltique*, dont ils connaissaient des fragmens, qui avaient excité leur curiosité au plus haut degré. Assis, comme d'usage, au milieu du cercle, près d'une petite table sur laquelle brûlaient deux bougies sur de hauts flambeaux, le poète avait tiré son manuscrit de son sein, et placé devant lui son mouchoir de soie, teint en bleu de Prusse, nuance vraiment vernaculaire et tout-à-fait de circonstance. — Un profond silence règne alentour! Pas un souffle ne se fait entendre. — Werner se compose une de ces physionomies railleuses qui lui étaient propres, et qui sont au-delà de toute description; et il commence! — Vous vous souvenez sans doute qu'à la première scène, au lever du rideau, les Prussiens sont assemblés sur les bords de la mer Baltique, et invoquent, par leurs noms, les divinités sauvages qu'ils viennent adorer. — Il commence donc :

Bankputtis! Bankputtis! Bankputtis!

Puis une pause. Alors s'élève d'un coin de la chambre la voix douce d'un des auditeurs : « Mon cher ami! mon admirable et excellent Werner! si tu as écrit tout ton poème dans ce maudit langage, le diable m'emporte si personne de nous y comprendra quelque chose; et vraiment tu ferais bien de commencer tout de suite par la traduction. »

On se mit à rire; Cyprien et Théodore restèrent seuls graves et silencieux.

Je passe, dit Théodore, sur l'anecdote de Vincent, et je me garderai de disculper mon ami de ses bizarreries; car ce serait chose insensée et de mauvais goût. Laissez-moi plutôt vous poser un problème psychique pour vous faire comprendre par quelles circonstances singulières la sublime organisation de notre poète a dégénéré; et en revenant à la comparaison de Cyprien, pour vous montrer que le plus bel arbre peut porter en soi, dès sa naissance, les germes de sa destruction. — Représentez-vous une mère malade, malade d'esprit; je ne parle point de cette folie puérile des femmes, qui est d'ordinaire en elles le résultat de l'affaiblissement du système nerveux; j'ai plutôt en vue cet état exagéré de l'ame où

le principe psychique, exhalé en traits de flamme par l'action d'une imagination ardente, s'est changé en un poison qui dévore les sources de l'existence, et jette l'homme dans le rêve perpétuel d'une autre vie, que, dans son délire, il prend pour cette vie d'ici-bas. Une femme, pourvue d'ailleurs d'esprit et d'ame, ressemble plus, en cet état, à une pythonisse qu'à une folle; et dans la lutte des deux principes qui s'agitent en elle, ses discours ont, à certaines oreilles, le caractère des paroles d'en haut. Figurez-vous donc une telle femme, dont l'idée fixe consiste à se croire la vierge Marie, et à tenir le fils qu'elle a enfantée pour le Christ, pour le fils de Dieu; et chaque jour, à chaque heure, elle l'annonce à cet enfant, qu'on ne peut séparer d'elle : c'est la mère de notre poète! L'enfant est richement doté des qualités de l'ame et de l'esprit; il a surtout reçu en partage une imagination de feu. Ses parens, ses maîtres, pour lesquels il a une profonde estime, en qui il met sa confiance, tous lui disent que sa pauvre mère est folle; et il voit lui-même l'aberration de cette femme augmenter dans les diverses maisons de fous où elle séjourne. Mais les paroles de sa mère ont profondément pénétré dans son cœur; il croit entendre des révélations d'un autre monde, et il sent vivement grandir en lui les croyances qui anéantissent la force de sa raison. Ce que sa mère lui a dit sur le train de ce monde, sur le mépris, sur les dédains que doivent endurer les élus de Dieu, revient sans cesse à sa pensée; il en trouve la confirmation dans la vie; et lorsque ses camarades de collége le sifflent ou le bafouent, il se regarde déjà comme un martyr. — Que vous dirai-je! la pensée que la prétendue folie de sa mère, dont l'esprit lui semble si élevé, si au-dessus du monde réel, n'est que l'expression prophétique de sa destinée, n'a-t-elle pas dû germer dans la tête de cet enfant? C'est un élu des puissances du ciel, un saint, un prophète? Exista-t-il jamais pour un jeune homme à imagination bouillante, une cause plus violente d'exaltation mystique? Laissez-moi supposer encore que ce jeune homme, impressible au degré le plus funeste, est entraîné vers le péché, vers toutes les jouissances, vers toutes les corruptions de la terre. Je veux passer en détournant la vue devant l'affreux spectacle de

la nature humaine en combat avec les penchans vicieux qui s'insinuent dans l'ame du malheureux jeune homme, dont le sang trop brûlant augmente avec l'ardeur du poison. Je ne veux point pénétrer plus avant dans ce mystère de contradictions; c'est le ciel et l'enfer qui luttent ensemble, et c'est ce combat mortel qui fait naître à ses yeux dont on ne peut expliquer le sens par rien de ce qui se passe en la nature humaine. — Et que devient cet enfant lorsque, mûri par l'âge, arrivé au temps où le péché dépouillé de son brillant vernis se montre dans sa nudité dégoûtante, son imagination, qui a sucé dès le berceau, avec le lait maternel, le germe de cette folie mystique poussée par les tourmens et les angoisses infinies, voit un culte qu'elle a fui venir au-devant d'elle avec des lévites au visage riant et consolateur, avec des hymnes de joie, des chants de triomphe, des bannières d'or et de soie, et des cassolettes fumantes d'encens? Quelle révolution subite s'opère dans son ame éperdue, lorsqu'une voix pleine de douceur, imposant silence aux accens sévères de sa conscience, vient lui dire : « Tu étais frappé d'aveuglement, lorsque tu voulais soutenir des combats intérieurs. Le voile est tombé, reconnais que le péché est le stigmate de la nature divine, de la vocation céleste dont la puissance éternelle a marqué ses élus. Ce n'est que lorsque tu osas résister à tes penchans mondains, à la volonté de Dieu, qu'il dut rejeter l'enfant rebelle, la créature aveuglée. Le feu épuré de l'enfer sert à former l'auréole de gloire des saints ! » Ainsi ce terrible et fallacieux hyparonysticisme rend le courage au malheureux, alors que les derniers débris de son être intelligent lui échappant, le rendent semblable à l'insensé dont le mal devient incurable quand il en vient à se complaire et se délecter dans sa folie.

— Assez, assez, s'écria Sylvestre; Théodore, je t'en supplie, n'en dis pas davantage. Tes dernières paroles me rappellent le dogme terrible du père Molinos et les leçons abominables du quiétisme. J'ai tremblé de tous mes membres en lisant l'une des maximes de ce dogme. « Il ne faut avoir nul égard aux tentations, ni

» leur apporter aucune résistance. Si la nature se meut, il faut la » laisser agir; ce n'est que la nature ([1]). » Cela nous conduit. . . .
— Beaucoup trop loin! s'écria Lothaire. Trève de toutes ces folies sublimes, qui nous conduiraient droit aux discussions théologiques.

Pendant ce temps, Théodore avait passé dans la chambre voisine; il revint portant un portrait voilé qu'il posa sur la table, en l'appuyant contre la muraille; et de chaque côté, il plaça deux lumières. Tous les objets se tournèrent vers cet objet, et lorsque Théodore enleva rapidement le voile, un léger cri s'échappa de toutes les bouches.

C'était l'auteur des *Fils de la Vallée*, peint en buste, d'une ressemblance admirable, avec l'image qui semblait dérobée dans le miroir.

Oui, s'écria Ottmar avec enthousiasme, de ces touffes épaisses

([1]) Il est peut-être curieux de rapporter ici un passage qui donne une idée de cette étrange doctrine : « Toute opération active est absolument interdite par » Molinos. C'est même offenser Dieu que de ne pas s'abandonner à lui; que l'on » soit comme un corps inanimé. De là vient, suivant cet hérésiaque, que le vœu » de faire quelques bonnes œuvres est un obstacle à la perfection, parce que l'acti- » vité naturelle est ennemie de la grâce; c'est un obstacle aux opérations de Dieu » et à la vraie perfection, parce que Dieu veut agir en nous sans nous. Il ne faut » connaître ni lumière, ni amour, ni résignation. Pour être parfait, il ne faut pas » même connaître Dieu; il ne faut penser, ni au paradis, ni à l'enfer, ni à la mort, » ni à l'éternité. On ne doit point désirer de savoir si on marche dans la volonté » de Dieu, si on est assez résigné ou non. En un mot, il ne faut point que l'ame » connaisse ni son état, ni son néant; il faut qu'elle soit comme un corps inanimé. » Toute réflexion est nuisible, même celle qu'on fait sur ses propres actions et sur » ses défauts. Ainsi on ne doit point s'embarrasser du scandale que l'on peut cau- » ser, pourvu que l'on n'ait pas intention de scandaliser, quand une fois a donné » son libre arbitre à Dieu, on ne doit avoir aucun désir de sa propre perfection, ni » des vertus, ni de sa sanctification, ni de son salut; il faut même se défaire de l'es- » pérance, parce qu'il faut abandonner à Dieu tout le soin de ce qui nous regarde, » même celui de faire en nous et sans nous sa divine volonté; ainsi c'est une imper- » fection que de demander, c'est avoir une volonté et vouloir que celle de Dieu s'y » conforme. Par la même raison, il ne faut lui rendre grâce d'aucune chose; c'est » le remercier d'avoir fait notre volonté, et nous n'en devons point avoir. »

(*Histoire du procès de La Cadière.*)

de sourcis bruns s'échappe le feu mystique qui entraîna la ruine du poète! Mais cette bonté qui se peint dans tous ses traits, ce rire de l'*humour* véritable qui se joue sur ses lèvres, et qui cherche vainement à se cacher sous la main qui soutient son menton alongé, tout cela m'entraîne vers le mystique, qui, plus je le regarde, me semble se rapprocher de l'humanité.

Tu as raison, Ottmar, s'écria Vincent. Ses regards sombres s'éclaircissent; il se montre plus humain, *et homo factus est!* — Voyez, il sourit! Tout-à-l'heure, il va nous adresser des paroles réjouissantes. — Une ironie divine, un bon mot fulminant voltigent sur ses lèvres. — Allons, courage, Zazarias! Ne te gêne pas, tu es au milieu de tes amis; nous t'aimons railleur caverneux! — Allons, camarades, allons, mes frères, le verre en main; notre sublime humoriste ne nous en voudra pas de faire une libation de punch devant son image, pour apaiser le dieu qui préside aux gémonies.

Les amis élevèrent leurs coupes remplies pour accomplir ce vœu.

Permettez-moi, dit Théodore, d'ajouter encore quelques mots. N'oubliez pas que je n'ai eu d'autre but, en vous dévoilant quelques circonstances ignorées de la vie de Werner, que de faire sentir bien vivement combien il est injuste et dangereux de juger des sensations d'un homme dont on n'a point scruté le cœur; et quel manque de générosité il y aurait à poursuivre de froides railleries un homme qui a succombé à une puissance inouie, à laquelle on n'eût sans doute pas résisté soi-même. — Qui jettera la première pierre à l'homme sans défense qui a fait lui-même couler le sang de son propre cœur? — Eh bien! mon but est atteint. Vous-mêmes, ses juges inexorables, votre pensée a changé subitement, lorsque vous vous êtes trouvés face à face avec lui. — Sa physionomie dit vrai. Dans ces beaux jours où il vivait amicalement à mes côtés, je le reconnaissais pour le meilleur, pour le plus aimable des hommes; et tous les écarts de son esprit, qu'il mettait plutôt en lumière par son ironie, qu'il ne cherchait à les cacher, ne firent que le présenter sous un aspect plus séduisant. — Non, il n'est

pas possible que toutes les fleurs de cet esprit se soient flétries par un souffle empoisonné [1]! — Non, si cette image pouvait s'animer, Werner apparaîtrait au milieu de nous avec toute sa vie et tout son génie. Puissions-nous n'avoir vu que les ténèbres qui précèdent le lever du jour! Puissent les rayons de la foi véritable se ranimer en lui! Puissent les forces de son ame, rafraîchies par une vie nouvelle, se réveiller pour mettre le sceau à une œuvre qui doit couronner sa gloire! Et maintenant, amis, choquons nos verres dans ce joyeux espoir!

Les amis choquèrent leurs verres avec fracas, et formèrent un demi-cercle autour de l'image du poète.

Et pour moi, s'écria Vincent, je bois au divin poète, n'importe qu'il soit abbé, jésuite, cardinal, pape même ou évêque *in partibus infidelium*, par exemple, de Paphos.

Vincent avait, selon sa coutume, mis un terme à votre enthousiasme par une plaisanterie. Les amis reprirent leurs places, et Théodore, voilant de nouveau le portrait du poète, l'emporta en silence.

ERNEST THÉODORE HOFFMANN.

(1) A l'époque où Hoffmann écrivit ce morceau, Werner vivait dans une maison de jésuites.

RACINE.

Les grands poètes, les poètes de génie, indépendamment des genres, et sans faire acception de leur nature lyrique, épique ou dramatique, peuvent se rapporter à deux familles glorieuses, qui, depuis bien des siècles, s'entremêlent et se détrônent tour à tour, se disputent la prééminence en renommée, et entre lesquelles, selon les temps, l'admiration des hommes s'est inégalement répartie. Les poètes primitifs, fondateurs, originaux sans mélange, nés d'eux-mêmes et fils de leurs œuvres, Homère, Pindare, Eschyle, Dante et Shakspeare, sont quelquefois sacrifiés, préférés le plus souvent, toujours opposés aux génies studieux, polis, dociles, essentiellement éducables et perfectibles des époques moyennes. Horace, Virgile, le Tasse, sont les chefs les plus brillans de cette famille secondaire, réputée et avec raison inférieure à son aînée, mais d'ordinaire mieux comprise de tous, plus accessible et plus chérie. Parmi nous Corneille et Molière s'en détachent par plus d'un côté. Boileau et Racine y appartiennent tout-à-fait et la décorent, surtout Racine, le plus merveilleux, le plus accompli en ce genre, le plus vénéré de nos poètes. C'est le propre des écrivains de cet ordre d'avoir pour eux la presque unanimité des suf-

frages, tandis que leurs illustres adversaires qui, plus hauts qu'eux en mérite, les dominent même en gloire, sont à chaque siècle remis en question par une certaine classe de critiques. Cette différence de renommée est une conséquence nécessaire de celle des talens. Les uns, véritablement prédestinés et divins, naissent avec leur lot, ne s'occupent guère à le grossir grain à grain en cette vie, mais le dispensent avec profusion et comme à pleines mains en leurs œuvres; car leur trésor est inépuisable au-dedans. Ils font sans trop s'inquiéter ni se rendre compte de leurs moyens de faire; ils ne se replient pas à chaque heure de veille sur eux-mêmes, ils ne retournent pas la tête en arrière à chaque instant pour mesurer la route qu'ils ont parcourue et calculer celle qui leur reste; mais ils marchent à grandes journées sans se lasser ni se contenter jamais. Des changemens secrets s'accomplissent en eux, au sein de leur génie, et quelquefois le transforment; ils subissent ces changemens comme des lois sans s'y mêler, sans y aider artificiellement, pas plus que l'homme ne hâte le temps où ses cheveux blanchissent, l'oiseau, la mue de son plumage, ou l'arbre, les changemens de couleur de ses feuilles aux diverses saisons; et, procédant ainsi d'après de grandes lois intérieures et une puissante donnée originelle, ils arrivent à laisser trace de leur force en des œuvres sublimes, monumentales, d'un ordre réel et stable sous une irrégularité apparente comme dans la nature, d'ailleurs entrecoupées d'accidens, hérissées de cimes, creusées de profondeurs; voilà pour les uns. Les autres ont besoin de naître en des circonstances propices, d'être cultivés par l'éducation et de mûrir au soleil; ils se développent lentement, sciemment, se fécondent par l'étude et s'accouchent eux-mêmes avec art. Ils montent par degrés, parcourent les intervalles et ne s'élancent pas au but du premier bond; leur génie grandit avec le temps et s'édifie comme un palais auquel on ajouterait chaque année une assise; ils ont de longues heures de réflexion et de silence durant lesquelles ils s'arrêtent pour réviser leur plan et délibérer: aussi l'édifice, si jamais il se termine, est-il d'une conception savante, noble, lucide, admirable, d'une harmonie qui d'abord saisit l'œil, et d'une exécution achevée; pour

le comprendre, l'esprit du spectateur découvre sans peine et monte avec une sorte d'orgueil paisible l'échelle d'idées par laquelle a passé le génie de l'artiste. Or, suivant une remarque très-fine et très-juste du père Tournemine, on n'admire jamais dans un auteur que les qualités dont on a le germe et la racine en soi. D'où il suit que, dans les ouvrages des esprits supérieurs, il est un degré relatif où chaque esprit inférieur s'élève, mais qu'il ne franchit pas, et d'où il juge l'ensemble comme il peut. C'est presque comme pour les familles de plantes étagées sur les Cordillières et qui ne dépassent jamais une certaine hauteur, ou plutôt c'est comme pour les familles d'oiseaux dont l'essor dans l'air est fixé à une certaine limite. Que si maintenant, à la hauteur relative où telle famille d'esprits peut s'élever dans l'intelligence d'un poème, il ne se rencontre pas une qualité correspondante qui soit comme une pierre où mettre le pied, comme une plate-forme d'où l'on contemple tout le paysage, s'il y a là un roc à pic, un torrent, un abîme, qu'adviendra-t-il alors? Les esprits qui n'auront trouvé où poser leur vol s'en reviendront comme la colombe de l'arche, sans même rapporter le rameau d'olivier. — Je suis à Versailles, du côté du jardin, et je monte le grand escalier; l'haleine me manque au milieu et je m'arrête; mais du moins je vois de là en face de moi la ligne du château, ses ailes, et j'en apprécie déjà la régularité, tandis que si je gravis sur les bords du Rhin quelque sentier tournant qui grimpe à un donjon gothique, et que je m'arrête d'épuisement à mi-côte, il pourra se faire qu'un mouvement de terrain, un arbre, un buisson me dérobe la vue tout entière. C'est là l'image vraie des deux poésies. La poésie Racinienne est construite de telle sorte, qu'à toute hauteur il se rencontre des degrés et des points d'appui avec perspective pour les infirmes: l'œuvre de Shakspeare a l'accès plus rude, et l'œil ne l'embrasse pas de tout point; nous savons de fort honnêtes gens qui ont sué pour y aborder, et qui, après s'être heurté la vue sur quelque butte ou sur quelque bruyère, sont revenus en jurant de bonne foi qu'il n'y avait rien là haut; mais, à peine redescendus en plaine, la maudite tour enchantée leur apparaissait de nouveau dans son lointain, mille fois plus

importune aux pauvres gens que ne l'était à Boileau celle de Montlhéry :

> Ses murs dont le sommet se dérobe à la vue
> Sur la cime d'un roc s'alongent dans la nue ;
> Et, présentant de loin leur objet ennuyeux,
> Du passant qui les fuit semblent suivre les yeux.

Mais nous laisserons pour aujourd'hui la tour de Montlhéry et l'œuvre de Shakspeare, et nous essaierons de monter, après tant d'autres adorateurs, quelques-uns des degrés, glissans désormais à force d'être usés, qui mènent au temple en marbre de Racine.

Racine, né en 1639 à la Ferté-Milon, fut orphelin dès l'âge le plus tendre. Sa mère, fille d'un procureur du roi des eaux et forêts à Villers-Cotterets, et son père, contrôleur du grenier à sel de la Ferté-Milon, moururent à peu d'intervalle de temps l'un de l'autre. Agé de quatre ans, il fut confié aux soins de son grand-père maternel, qui le mit très-jeune au collége de Beauvais; et à la mort du vieillard, il passa à Port-Royal-des-Champs, où sa grand' mère et une de ses tantes s'étaient retirées. C'est de là que datent les premiers détails intéressans qui nous aient été transmis sur l'enfance du poète. Il en vint rapidement à lire tous les auteurs grecs dans le texte; il en faisait des extraits, les annotait de sa main, les apprenait par cœur. C'étaient tour à tour Plutarque, *le Banquet* de Platon, saint Basile, Pindare, ou, aux heures perdues, *Théagène et Chariclée*. Il décelait déjà sa nature discrète, innocente et rêveuse par de longues promenades, un livre à la main (et qu'il ne lisait pas toujours), dans ces belles solitudes dont il ressentait les douceurs jusqu'aux larmes. Son talent naissant s'exerçait dès-lors à traduire en vers français les hymnes touchantes du Bréviaire, qu'il a retravaillées depuis; mais il se complaisait surtout à célébrer Port-Royal, le paysage, l'étang, les jardins et les prairies. Ces productions de jeunesse que nous possédons attestent un sentiment vrai sous l'inexpérience extrême et la faiblesse de l'expression et de la couleur; mais, avec un peu d'attention, on y démêle en

quelques endroits comme un écho lointain, comme un prélude confus des chœurs mélodieux d'*Esther* :

Je vois ce cloître vénérable,
Ces beaux lieux du ciel bien-aimés,
Qui de cent temples animés
Cachent la richesse adorable.
C'est dans ce chaste paradis
Que règne, en un trône de lys,
    La virginité sainte ;
C'est là que mille anges mortels
    D'une éternelle plainte
Gémissent au pied des autels.

Sacrés palais de l'innocence,
Astres vivans, chœurs glorieux,
Qui faites voir de nouveaux cieux,
Dans ces demeures de silence,
Non, ma plume n'entreprend pas
De tracer ici vos combats,
    Vos jeûnes et vos veilles :
Il faut, pour en bien révérer
    Les augustes merveilles,
Et les taire et les adorer.

Il quitta Port-Royal après trois ans de séjour, et vint faire sa logique au collége d'Harcourt à Paris. Les impressions pieuses et sévères qu'il avait reçues de ses premiers maîtres s'affaiblirent par degrés dans le monde nouveau où il se trouva entraîné. Ses liaisons avec des jeunes gens aimables et dissipés, avec l'abbé Levasseur, avec La Fontaine, qu'il connut dès ce temps-là, le mirent plus que jamais en goût de poésie, de romans et de théâtre. Il faisait des sonnets galans en se cachant de Port-Royal et des jansé-

nistes, qui lui envoyaient lettres sur lettres avec menaces d'anathème. On le voit dès 1660 en relation avec les comédiens du marais au sujet d'une pièce que nous ne connaissons pas. Son ode aux *Nymphes de la Seine* pour le mariage du roi était remise à Chapelain, qui la recevait *avec la plus grande bonté du monde*, et, *tout malade qu'il était, la retenait trois jours, y faisant des remarques par écrit*: la plus considérable de ces remarques portait sur les *Tritons*, qui n'ont jamais logé dans les fleuves, mais seulement dans la mer. Cette pièce valut à Racine la protection de Chapelain, et une gratification de Colbert. Son cousin Vitart, intendant du château de Chevreuse, l'y envoya une fois pour surveiller en sa place les ouvriers, maçons, vitriers, menuisiers. Le poète est déjà tellement habitué au tracas de Paris, qu'il se considère à Chevreuse comme en exil; il y date ses lettres *de Babylone;* il raconte qu'il va au cabaret deux ou trois fois le jour, payant à chacun son pourboire, et qu'une dame l'a pris pour un sergent; puis il ajoute: « Je lis des vers, je tâche d'en faire; je lis les aventures de l'A- » rioste, et je ne suis pas moi-même sans aventures. » Tous ses amis de Port-Royal, sa tante, ses maîtres, le voyant ainsi en pleine voie de perdition, s'entendirent pour l'en tirer. On lui représenta vivement la nécessité d'un état, et on le décida à partir pour Uzès en Languedoc, chez un de ses oncles maternels, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, avec espérance d'un bénéfice. Le voilà donc pendant tout l'hiver de 1661, le printemps et l'été de 1662, à Uzès; tout en noir de la tête aux pieds; lisant saint Thomas pour complaire au bon chanoine, et l'Arioste ou Euripide pour se consoler; fort caressé de tous les maîtres d'école et de tous les curés des environs, à cause de son oncle, et consulté par tous les poètes et les amoureux de province, sur leurs vers, à cause de sa petite renommée parisienne, et de son ode célèbre *sur la paix;* d'ailleurs sortant peu, s'ennuyant beaucoup dans une ville dont tous les habitans lui semblaient durs et intéressés comme des *baillis;* se comparant à Ovide au bord du Pont-Euxin, et ne craignant rien tant que d'altérer et de corrompre dans le patois du midi cet excellent et vrai français, cette pure fleur de froment dont on

se nourrit devers la Ferté-Milon, Château-Thierry et Reims. La nature elle-même ne le séduit que médiocrement; « Si le pays de » soi avait un peu de délicatesse, et que les rochers y fussent un » peu moins fréquens, on le prendrait pour un vrai pays de Cy- » thère; » mais ces rochers l'importunent; la chaleur l'étouffe, et les cigales lui gâtent les rossignols. Il trouve les passions du midi violentes et portées à l'excès; pour lui, sensible et tempéré, il vit de réflexion et de silence; il garde la chambre et lit beaucoup, sans même éprouver le besoin de composer. Ses lettres à l'abbé Levasseur sont froides, fines, correctes, fleuries, mythologiques et légèrement railleuses; le bel esprit sentimental et tendre qui s'épanouira dans *Bérénice* y perce de toutes parts; ce ne sont que citations italiennes et qu'allusions galantes; pas une crudité comme il en échappe entre jeunes gens, pas un détail ignoble, et l'élégance la plus exquise jusque dans la plus étroite familiarité. Les femmes de ce pays l'avaient ébloui d'abord, et peu de jours après son arrivée, il écrivait à La Fontaine ces phrases qui donnent à penser : « Toutes les femmes y sont éclatantes, et s'y ajustent » d'une façon qui est la plus naturelle du monde; et, pour ce qui » est de leur personne,

» *Color verus, corpus solidum et succi plenum.*

» mais comme c'est la première chose dont on m'a dit de me don- » ner garde, je ne veux pas en parler davantage; aussi bien ce se- » rait profaner la maison d'un bénéficier comme celle où je suis, » que d'y faire de longs discours sur cette matière. *Domus mea,* » *domus orationis.* C'est pourquoi vous devez vous attendre que je » ne vous en parlerai plus du tout. On m'a dit : Soyez aveugle. » Si je ne puis l'être tout-à-fait, il faut du moins que je sois muet; » car, voyez-vous, il faut être régulier avec les réguliers, comme » j'ai été loup avec vous et avec les autres loups vos compères. » Mais ses habitudes naturellement chastes et réservées prévalurent, quand il ne fut plus entraîné par des compagnons de plaisir; et quelques mois après, il répondait fort sérieusement à une insinua-

tion railleuse de l'abbé Levasseur que, Dieu merci, sa liberté était sauve encore, et que s'il quittait le pays, il remporterait son cœur aussi sain et aussi entier qu'il l'avait apporté; et là-dessus il raconte un danger récent auquel sa faiblesse a heureusement échappé. Ce passage est assez peu connu, et jette assez de jour dans l'ame de Racine, pour être cité tout au long. « Il y a ici une demoiselle » fort bien faite et d'une taille fort avantageuse. Je ne l'avais ja- » mais vue qu'à cinq ou six pas, et je l'avais toujours trouvée fort » belle; son teint me paraissait vif et éclatant; les yeux, grands » et d'un beau noir; la gorge et le reste de ce qui se découvre assez » librement en ce pays, fort blanc. J'en avais toujours quelque idée » assez tendre et assez approchante d'une inclination, mais je ne la » voyais qu'à l'église : car, comme je vous ai mandé, je suis assez » solitaire, et plus que mon cousin ne me l'avait recommandé. Enfin » je voulus voir si je n'étais point trompé dans l'idée que j'avais » d'elle, et j'en trouvai une occasion fort honnête. Je m'approchai » d'elle, et je lui parlai. Ce que je vous dis là m'est arrivé il n'y a » pas un mois, et je n'avais d'autre dessein que de voir quelle ré- » ponse elle me ferait. Je lui parlai donc indifféremment; mais si- » tôt que j'ouvris la bouche, et que je l'envisageai, je pensai de- » meurer interdit. Je trouvai sur son visage de certaines bigarrures, » comme si elle eût relevé de maladie; et cela me fit bien changer » mes idées. Néanmoins je ne demeurai pas, et elle me répondit » d'un air fort doux et fort obligeant; et, pour vous dire la vérité, » il faut que je l'aie prise dans quelque mauvais jour, car elle passe » pour fort belle dans la ville, et je connais beaucoup de jeunes » gens qui soupirent pour elle du fond du cœur. Elle passe même » pour une des plus sages et des plus enjouées. Enfin je fus bien » aise de cette rencontre, qui servit du moins à me délivrer de » quelque commencement d'inquiétude; car je m'étudie mainte- » nant à vivre un peu plus raisonnablement, et à ne me pas laisser » emporter à toutes sortes d'objets. Je commence mon novi- » ciat.... » Racine avait alors vingt-trois ans. La naïveté d'impressions et l'enfance de cœur qui éclatent dans son récit marquent le point de départ d'où il s'avança graduellement, à force d'expé-

rience et d'études, jusqu'aux dernières profondeurs de la même passion dans *Phèdre*. Cependant son noviciat ne s'acheva pas : il s'ennuya d'attendre un bénéfice qu'on lui promettait toujours; et, laissant là les chanoines et la province, il revint à Paris, où son ode de *la Renommée aux Muses* lui valut une nouvelle gratification, son entrée à la cour, et d'être connu de Despréaux et de Molière. *La Thébaïde* suivit de près. Jusque-là Racine n'avait trouvé sur sa route que des protecteurs et des amis. Son premier succès dramatique éveilla l'envie; et dès ce moment sa carrière fut semée d'embarras et de dégoûts, dont sa sensibilité irritable faillit plus d'une fois s'aigrir ou se décourager. La tragédie d'*Alexandre* le brouilla avec Molière et avec Corneille; avec Molière, parce qu'il lui retira l'ouvrage pour le donner à l'Hôtel de Bourgogne; avec Corneille, parce que l'illustre vieillard déclara au jeune homme, après avoir entendu sa pièce, qu'elle annonçait un grand talent pour la poésie en général, mais non pour le théâtre. Aux représentations, les partisans de Corneille tâchèrent d'entraver le succès. Les uns disaient que Taxile n'était point assez honnête homme; les autres, qu'il ne méritait point sa perte; les uns, qu'Alexandre n'était point assez amoureux; les autres, qu'il ne venait sur la scène que pour parler d'amour. Lorsque parut *Andromaque*, on reprocha à Pyrrhus un reste de férocité; on l'aurait voulu plus poli, plus galant, plus achevé. C'était une conséquence du système de Corneille, qui faisait ses héros tout d'une pièce, bons ou mauvais de pied en cap; à quoi Racine répondait fort judicieusement : « Aristote, bien éloi-
» gné de nous demander des héros parfaits, veut au contraire que
» les personnages tragiques, c'est-à-dire ceux dont le malheur fait
» la catastrophe de la tragédie, ne soient ni tout-à-fait bons ni
» tout-à-fait méchans. Il ne veut pas qu'ils soient extrêmement
» bons, parce que la punition d'un homme de bien exciterait plus
» l'indignation que la pitié du spectateur, ni qu'ils soient mé-
» chans avec excès, parce qu'on n'a point pitié d'un scélérat. Il
» faut donc qu'ils aient une bonté médiocre, c'est-à-dire une
» vertu capable de faiblesse, et qu'ils tombent dans le malheur
» par quelque faute qui les fasse plaindre sans les faire détester. »

J'insiste sur ce point, parce que la grande innovation de Racine et sa plus incontestable originalité dramatique consistent précisément dans cette réduction des personnages héroïques à des proportions plus humaines, plus naturelles, et dans cette analyse délicate des plus secrètes nuances du sentiment et de la passion. Ce qui distingue Racine, avant tout, dans la composition du style, comme dans celle du drame, c'est la suite logique, la liaison ininterrompue des idées et des sentimens; c'est que chez lui tout est rempli sans vide, et motivé sans réplique, et que jamais il n'y a lieu d'être surpris de ces changemens brusques, de ces retours sans intermédiaire, de ces *volte-face* subites, dont Corneille a fait souvent abus dans le jeu de ses caractères et dans la marche de ses drames. Nous sommes pourtant loin de reconnaître que, même en ceci, tout l'avantage au théâtre soit du côté de Racine; mais lorsqu'il parut, toute la nouveauté était pour lui, et la nouveauté la mieux accommodée au goût d'une cour, où se mêlaient tant de faiblesses, où rien ne brillait qu'en nuances, et dont, pour tout dire, la chronique amoureuse, ouverte par une La Vallière, devait se clore par une Maintenon. Il resterait toujours à savoir si ce procédé attentif et curieux, employé à l'exclusion de tout autre, est dramatique dans le sens absolu du mot; et pour notre part nous ne le croyons pas : mais il suffisait, convenons-en, à la société d'alors, qui, dans son oisiveté polie, ne réclamait pas un drame plus agité, plus orageux, plus *transportant*, pour parler comme Mme de Sévigné, et qui s'en tenait volontiers à *Bérénice*, en attendant *Phèdre*, le chef-d'œuvre du genre. Cette pièce de *Bérénice* fut commandée à Racine par Madame, duchesse d'Orléans, qui soutenait à la cour les nouveaux poètes, et qui joua cette fois à Corneille le mauvais tour de le mettre aux prises, en champ clos, avec son jeune rival. D'un autre côté, Boileau, ami fidèle et sincère, défendait Racine contre la cohue des auteurs, le relevait de ses découragemens passagers, et l'excitait, à force de sévérité, à des progrès sans relâche. Ce contrôle journalier de Boileau eût été funeste assurément à un auteur de libre génie, de verve impétueuse ou de grâce nonchalante, à Molière, à La Fontaine, par exemple; il ne put être que profi-

table à Racine, qui, avant de connaître Boileau, suivait déjà cette voie de correction et d'élégance continue, où celui-ci le maintint et l'affermit. Je crois donc que Boileau avait raison lorsqu'il se glorifiait d'avoir appris à Racine à *faire difficilement des vers faciles;* mais il allait un peu loin, si, comme on l'assure, il lui donnait pour précepte *de faire ordinairement le second vers avant le premier.*

Depuis *Andromaque*, qui parut en 1667, jusqu'à *Phèdre*, dont le triomphe est de 1677, dix années s'écoulèrent; on sait comment Racine les remplit. Animé par la jeunesse et l'amour de la gloire, aiguillonné à la fois par ses admirateurs et ses envieux, il se livra tout entier au développement de son génie. Il rompit directement avec Port-Royal, et à propos d'une attaque de Nicole contre les auteurs de théâtre, il lança une lettre piquante qui fit scandale et lui attira des représailles. A force d'attendre et de solliciter, il avait enfin obtenu un bénéfice, et le privilége de la première édition d'*Andromaque* est accordée au sieur Racine, prieur de l'Épinaï. Un régulier lui disputa ce prieuré; un procès s'ensuivit, auquel personne n'entendit rien; et Racine ennuyé se désista, en se vengeant des juges par la comédie des *Plaideurs*, qu'on dirait écrite par Molière, admirable farce dont la manière décèle un coin inaperçu du poète, et fait ressouvenir qu'il lisait Rabelais, Marot, même Scarron, et tenait sa place au cabaret entre Chapelle et La Fontaine. Cette vie si pleine, où sur un grand fonds d'étude s'ajoutaient les tracas littéraires, les visites à la cour, l'académie à partir de 1673, et peut-être aussi, comme on l'en a soupçonné, quelques tendres faiblesses au théâtre, cette confusion de dégoûts, de plaisirs et de gloire, retint Racine jusqu'à l'âge de trente-huit ans, c'est-à-dire jusqu'en 1677, époque où il s'en dégagea pour se marier chrétiennement et se convertir.

Sans doute ses deux dernières pièces, *Iphigénie* et *Phèdre*, avaient excité contre l'auteur un redoublement d'orage. Tous les auteurs sifflés, les jansénistes pamphlétaires, les grands seigneurs surannés et les débris des *Précieuses*, Boyer, Leclerc, Coras, Perrin, Pradon, Longepierre, Fontenelle, Barbier-d'Aucourt,

le duc de Nevers, Mme Deshoulières et l'Hôtel de Bouillon, s'étaient ameutés sans pudeur, et les manœuvres indignes de cette cabale avaient pu inquiéter le poète; mais enfin ses pièces avaient triomphé; le public s'y portait et y applaudissait avec larmes; Boileau qui ne flattait jamais, même en amitié, décernait au vainqueur une magnifique épître, et *bénissait* et proclamait *fortuné* le siècle qui voyait naître *ces pompeuses merveilles*. C'était donc moins que jamais pour Racine le moment de quitter la scène où retentissait son nom; il y avait lieu pour lui à l'énivrement, bien plus qu'au désappointement littéraire; aussi sa résolution fut-elle tout-à-fait pure de ces bouderies mesquines auxquelles on a essayé de la rapporter. Depuis quelque temps, et le premier feu de l'âge, la première ferveur de l'esprit et des sens étant dissipée, le souvenir de son enfance, de ses maîtres, de sa tante religieuse à Port-Royal, avait ressaisi le cœur de Racine, et la comparaison involontaire qui s'établissait en lui entre sa paisible satisfaction d'autrefois et sa gloire présente, si amère et si troublée, ne pouvait que le ramener au regret d'une vie régulière. Cette pensée secrète qui le travaillait perce déjà dans la préface de *Phèdre*, et dut le soutenir, plus qu'on ne croit, dans l'analyse profonde qu'il fit de cette *douleur vertueuse* d'une ame qui maudit le mal et s'y livre. Son propre cœur lui expliquait celui de *Phèdre;* et si l'on suppose, comme il est assez vraisemblable, que ce qui le retenait malgré lui au théâtre était quelque attache amoureuse dont il avait peine à se dépouiller, la ressemblance devient plus intime et peut aider à faire comprendre tout ce qu'il a mis en cette circonstance de déchirant, de réellement senti et de plus particulier qu'à l'ordinaire dans les combats de cette passion. Quoi qu'il en soit, le but moral de *Phèdre* est hors de doute; le grand Arnauld ne put s'empêcher lui-même de le reconnaître, et ainsi fut presque vérifié le mot de l'auteur « qui espérait, au » moyen de cette pièce, réconcilier la tragédie avec quantité de » personnes célèbres par leur piété et par leur doctrine. » Toutefois, en s'enfonçant davantage dans ses réflexions de réforme, Racine jugea qu'il était plus prudent et plus conséquent de re-

noncer au théâtre, et il en sortit avec courage, mais sans trop d'efforts. Il se maria, se réconcilia avec Port-Royal, se prépara dans la vie domestique à ses devoirs de père, et, comme le roi le nomma à cette époque historiographe, ainsi que Boileau, il ne négligea pas non plus ses devoirs d'historien; à cet effet il commença par faire une espèce d'extrait du traité de Lucien *sur la manière d'écrire l'histoire*, et s'appliqua à la lecture de Mézerai, de Vittorio Siri et autres.

D'après le peu qu'on vient de lire sur le caractère, les mœurs et les habitudes d'esprit de Racine, il serait déjà aisé de présumer les qualités et les défauts essentiels de son œuvre, de prévoir ce qu'il a pu atteindre, et en même temps ce qui a dû lui manquer. Un grand art de combinaison, un calcul exact d'agencement, une construction lente et successive, plutôt que cette force de conception, simple et féconde, qui agit simultanément et par voie de cristallisation autour de plusieurs centres dans les cerveaux naturellement dramatiques; de la présence d'esprit dans les moindres détails; une singulière adresse à ne dévider qu'un seul fil à la fois; de l'habileté pour élaguer plutôt que de la puissance pour étreindre; une science ingénieuse d'introduire et d'éconduire ses personnages; parfois la situation capitale éludée, soit par un récit pompeux, soit par l'absence motivée du témoin le plus embarrassant; et de même dans les caractères, rien de divergent ni d'excentrique; les parties accessoires, les antécédens peu commodes supprimés; et pourtant rien de trop nu ni de trop monotone; mais deux ou trois nuances assorties sur un fond simple;—puis au milieu de tout cela une passion qu'on n'a pas vu naître, dont le flot arrive déjà gonflé, mollement écumeux, et qui vous entraîne comme le courant blanchi d'une belle eau; voilà le drame de Racine. Et si l'on descendait à son style et à l'harmonie de sa versification, on y suivrait des beautés du même ordre restreintes aux mêmes limites et des variations de ton, mélodieuses sans doute, mais dans l'échelle d'une seule octave. Quelques remarques, à propos de Britannicus, préciseront notre pensée et la justifieront si, dans les termes généraux, elle semblait un peu téméraire. Il s'agit du premier crime de Néron,

de celui par lequel il échappe d'abord à l'autorité de sa mère et de ses gouverneurs. Dans Tacite, Britannicus est un jeune homme de quatorze à quinze ans, doux, spirituel et triste. Un jour, au milieu d'un festin, Néron, ivre, pour le rendre ridicule, le força de chanter ; Britannicus se mit à chanter une chanson dans laquelle il était fait allusion à sa propre destinée si précaire et à l'héritage paternel dont on l'avait dépouillé ; et au lieu de rire et de se moquer, les convives émus, moins dissimulés qu'à l'ordinaire, parce qu'ils étaient ivres, avaient marqué hautement leur compassion. Pour Néron, tout pur de sang qu'il est encore, son naturel féroce gronde depuis long-temps en son ame, et n'épie que l'occasion de se déchaîner ; il a déjà essayé d'un poison lent contre Britannicus. La débauche l'a saisi ; il est soupçonné d'avoir souillé l'adolescence de sa future victime ; il néglige son épouse Octavie pour la courtisane Acté. Sénèque a prêté son ministère à cette honteuse intrigue ; Agrippine s'est révoltée d'abord, puis a fini par embrasser son fils et par lui offrir sa maison pour les rendez-vous. Agrippine, mère, fille, sœur et veuve d'empereurs, homicide, incestueuse, prostituée à des affranchis, n'a d'autre crainte que de voir son fils lui échapper avec le pouvoir. Telle est la situation d'esprit des trois personnages principaux au moment où Racine commence sa pièce. Qu'a-t-il fait ? Il est allé d'abord au plus simple ; il a trié ses acteurs ; Burrhus l'a dispensé de Sénèque, et Narcisse de Pallas. Othon et Senecion, *jeunes voluptueux* qui le perdent, sont à peine nommés dans un endroit. Il rapporte dans sa préface un mot sanglant de Tacite sur Agrippine, et ajoute naïvement : « Je ne dis pas un mot » d'Agrippine, car il y aurait trop de choses à en dire ; » et voilà qu'en vertu de cette décision commode, Agrippine devient un personnage peu réel, vague, inexpliqué, une manière de mère tendre et jalouse ; il n'est plus guère question de ses adultères et de ses meurtres qu'en allusion, à l'usage de ceux qui ont lu l'histoire dans Tacite. Enfin, à la place d'Acté, intervient la romanesque Junie. Néron amoureux n'est plus que le rival passionné de Britannicus, et les côtés hideux du tigre disparaissent, ou sont touchés délicatement à la rencontre. Que dire du dénoûment ? de Junie

réfugiée aux vestales, et placée sous la protection du peuple, comme si le peuple protégeait quelqu'un sous Néron? Mais ce qu'on a droit surtout de reprocher à Racine, c'est d'avoir soustrait aux yeux la scène du festin. Britannicus est à table, on lui verse à boire; quelqu'un de ses domestiques goûte le breuvage, comme c'est la coutume, tant on est en garde contre un crime; mais Néron a tout prévu; le breuvage s'est trouvé trop chaud, il faut y verser de l'eau froide pour le rafraîchir, et c'est cette eau froide qu'on a eu le soin d'empoisonner. L'effet est soudain; ce poison tue sur l'heure, et Locuste a été chargée de le préparer tel, sous peine de mort. Soit dédain pour ces circonstances, soit difficulté de les exprimer en vers, Racine les a négligées dans le récit de Burrhus; il se borne à rendre l'effet moral de l'empoisonnement sur les spectateurs, et il y réussit; mais on doit avouer que même sur ce point il a rabattu de la brièveté incisive, de la concision éclatante de Tacite. Trop souvent, lorsqu'il traduit Tacite, comme lorsqu'il traduit la Bible, Racine se fraie une route entre les qualités extrêmes des originaux, et garde prudemment le milieu de la chaussée, sans approcher des bords d'où l'on voit le précipice. Nous préciserons tout à l'heure le fait pour ce qui concerne la Bible. Nous n'en citerons qu'un exemple relativement à Tacite. Agrippine, dans sa belle invective contre Néron, s'écrie, que d'un côté l'on entendra *la fille de Germanicus*, et de l'autre *le fils d'Enobarbus*,

Appuyé de Sénèque et du tribun Burrhus,
Qui, tous deux de l'exil rappelés par moi-même,
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.

Or Tacite dit : *Audiretur hinc Germanici filia, debilis rursus Burrhus et exsul Seneca, truncâ scilicet manu et professoriâ linguâ, generis humani regimen expostulantes.* Racine a évidemment reculé devant l'énergique insulte de *maître d'école* adressée à Sénèque et celle de *manchot* et de *mutilé* adressée à Burrhus, et son Agrippine n'accuse pas ces pédagogues de vouloir *régenter* le monde. En général, tous les défauts du style de Racine proviennent

de cette pudeur de goût qu'on a trop exaltée en lui, et qui parfois le laisse en deçà du bien.

Britannicus, *Phèdre*, *Athalie*, tragédie romaine, grecque et biblique, ce sont là les trois grands titres dramatiques de Racine et sous lesquels viennent se ranger ses autres chefs-d'œuvre. Nous nous sommes déjà expliqué sur notre admiration pour *Phèdre*; pourtant, on ne peut se le dissimuler aujourd'hui, cette pièce est encore moins dans les mœurs grecques que *Britannicus* dans les mœurs romaines. Hippolyte amoureux ressemble encore moins à l'Hippolyte chasseur, favori de Diane, que Néron amoureux au Néron de Tacite; Phèdre reine-mère et régente pour son fils, à la mort supposée de son époux, compense amplement Junie protégée par le peuple et mise aux vestales. Euripide lui-même laisse beaucoup sans doute à désirer pour la vérité; il a déjà perdu le sens supérieur des traditions mythologiques que possédaient si profondément Eschyle et Sophocle; mais du moins chez lui on embrasse tout un ordre de choses; le paysage, la religion, les rites, les souvenirs de famille, constituent un fond de réalité qui fixe et repose l'esprit. Chez Racine tout ce qui n'est pas Phèdre et sa passion échappe et fuit : la triste Aricie, les Pallantides, les aventures diverses de Thésée, sa descente aux enfers, son départ d'Athènes ses démêlés avec Neptune, laissent à peine trace dans notre mémoire. En regardant de près, on y verrait des contradictions; Racine admet d'une part la version de Plutarque, qui suppose que Thésée au lieu de descendre aux enfers avait été simplement retenu prisonnier par un roi de Thrace dont il avait voulu ravir la femme pour son ami Pirithoüs, et d'autre part il fait dire à Phèdre :

> Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers...

dans Euripide, Vénus apparaît en personne et se venge; dans Racine, *Vénus tout entière à sa proie attachée* n'est qu'une métaphore. Racine a quelquefois laissé à Euripide des détails de couleur qui eussent été aussi des traits de passion :

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de loin un char fuyant dans la carrière?

dit la Phèdre de Racine. Dans Euripide, ce mouvement est beaucoup plus prolongé : Phèdre voudrait d'abord se désaltérer à l'eau pure des fontaines et s'étendre à l'ombre des peupliers; puis elle s'écrie qu'on la conduise sur la montagne, dans les forêts de pins, où les chiens chassent le cerf, et qu'elle veut lancer le dard thessalien; enfin elle désire l'arène sacrée de Limna, où s'exercent les coursiers rapides; et la nourrice, qui, à chaque souhait, l'a interrompue, lui dit enfin : « Quelle est donc cette nouvelle fantaisie? » Vous étiez tout à l'heure sur la montagne, à la poursuite des « cerfs, et maintenant vous voilà éprise du gymnase et des exer- » cices des chevaux! Il faut envoyer consulter l'oracle... » Au troisième acte, au moment où Thésée, qu'on croyait mort, arrive, et quand Phèdre, Œnone et Hippolyte sont en présence, Phèdre ne trouve rien de mieux que de s'enfuir en s'écriant :

Je ne dois désormais songer qu'à me cacher;

c'est imiter l'art ingénieux de Timanthe, qui, à l'instant solennel, voila la tête d'Agamemnon.

Tout ceci nous conduirait, si nous l'osions, à conclure avec Corneille que Racine avait un bien plus grand talent pour la poésie en général que pour le théâtre en particulier, et à soupçonner que s'il fut dramatique en son temps, c'est que son temps était peu dramatique; mais que probablement, s'il avait vécu de nos jours, son génie se serait de préférence ouvert une autre voie. La vie de retraite, de ménage et d'étude, qu'il mena pendant les douze années de sa maturité la plus entière, semblerait confirmer notre conjecture. Corneille aussi essaya pendant quelques années de renoncer au théâtre; mais quoique déjà sur le déclin, il n'y put

tenir, et rentra bientôt dans l'arêne. Rien de cette impatience ni de cette difficulté à se contenir ne paraît avoir troublé le long silence de Racine. Il écrivait l'histoire de Port-Royal, celle des campagnes du roi, prononçait deux ou trois discours d'académie, et s'exerçait à traduire quelques hymnes d'église. Mme de Maintenon le tira de son inaction, vers 1688, en lui demandant une pièce pour St-Cyr; de là le réveil en sursaut de Racine, à l'âge de quarante-huit ans; une nouvelle et immense carrière parcourue en deux pas : *Esther* pour son coup d'essai, *Athalie* pour son coup de maître. Ces deux ouvrages si soudains, si imprévus, si différens des autres, ne démentent-ils pas notre opinion sur Racine? n'échappent-ils pas aux critiques générales que nous avons hasardées sur son œuvre?

Racine, dans les sujets hébreux, est bien autrement à son aise que dans les sujets grecs et romains. Nourri des livres sacrés, partageant les croyances du peuple de Dieu, il se tient strictement au récit de l'Écriture, ne se croit pas obligé de mêler l'autorité d'Aristote à l'action, ni surtout de placer au cœur de son drame une intrigue amoureuse; (et l'amour est de toutes les choses humaines celle qui, s'appuyant sur une base éternelle, varie le plus dans ses formes selon les temps, et par conséquent induit le plus en erreur le poète). Toutefois, malgré la parenté des religions et la communauté de certaines croyances, il y a dans le judaïsme un élément à part, intime, primitif, oriental, qu'il importe de saisir et de mettre en saillie, sous peine d'être pâle et infidèle, même avec un air d'exactitude; et cet élément radical, si bien compris de Bossuet dans sa *Politique sacrée*, de M. De Maistre en tous ses écrits, et du peintre Martin dans son art, n'était guère accessible au poète doux et tendre qui ne voyait l'ancien Testament qu'à travers le nouveau, et n'avait pour guide vers Samuel que saint Paul. Commençons par l'architecture du temple dans *Athalie:* chez les Hébreux, tout était figure, symbole, et l'importance des formes se rattachait à l'esprit de la loi. Mais d'abord je cherche vainement dans Racine ce temple merveilleux bâti par Salomon, tout en marbre, en cédre, revêtu de lames d'or, reluisant de chérubins et

de palmes ; je suis dans le vestibule, et je ne vois pas les deux fameuses colonnes de bronze de dix-huit coudées de haut, qui se nomment, l'une *Jachin*, l'autre *Booz;* je ne vois ni la mer d'airain, ni les douze bœufs d'airain, ni les lions; je ne devine pas dans le tabernacle ces chérubins de bois d'olivier, hauts de dix coudées, qui enveloppent l'arche de leurs ailes. La scène se passe sous un péristile grec un peu nu, et je me sens déjà moins disposé à admettre le *sacrifice de sang*, et l'immolation par le couteau sacré, que si le poète m'avait transporté dans ce temple colossal où Salomon, le premier jour, égorgea pour hosties pacifiques vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille brebis. Des reproches analogues peuvent s'adresser aux caractères et aux discours des personnages. L'idolâtrie monstrueuse de Tyr et de Sidon devait être opposée au culte de Jehovah, dans la personne de Mathan, qui, sans cela, n'est qu'un mauvais prêtre, débitant d'abstraites maximes ; j'aurais voulu entrevoir, grâce à lui, ces temples impurs de Baal,

. . . . . Où siégeaient, sur de riches carreaux,
Cent idoles de jaspe aux têtes de taureaux;
. . . .
Où, sans lever jamais leurs têtes colossales,
Veillaient, assis en cercle, et se regardant tous,
Des dieux d'airain posant leurs mains sur leurs genoux.

Le grand-prêtre est beau, noble et terrible; mais on le conçoit plus terrible encore et plus inexorable, pour le ministre d'un dieu de colère. Quand il arme les lévites, et qu'il leur rappelle que leurs ancêtres, à la voix de Moïse, ont autrefois massacré leurs frères (« Voici ce que dit le Seigneur, Dieu d'Israël : Que chaque homme » place son glaive sur sa cuisse, et que chacun tue son frère, son » ami et celui qui lui est le plus proche. Les enfans de Lévi firent » ce que Moïse avait ordonné. »), il délaie ce verset en périphrases évasives :

Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites,

Qui, lorsqu'au dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parens saintement homicides,
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur.

En somme, *Athalie* est une œuvre imposante d'ensemble, et par beaucoup d'endroits magnifique, mais non pas si complète, ni si désespérante qu'on a bien voulu croire. Racine n'y a pas pénétré l'essence même de la poésie hébraïque orientale; il y marche sans cesse avec précaution, entre le naïf du sublime et le naïf du gracieux, et s'interdit soigneusement l'un et l'autre. Il ne dit pas comme Lamartine :

Osias n'était plus ; Dieu m'apparut ; je vis
Adonaï vêtu de gloire et d'épouvante ;
Les bords éblouissans de sa robe flottante
Remplissaient le sacré parvis.

Des séraphins debout sur des marches d'ivoire,
Se voilaient devant lui de six ailes de feux ;
Volant de l'un à l'autre, ils se disaient entre eux :
Saint, saint, saint, le Seigneur, le Dieu, le roi des dieux !
Toute la terre est pleine de sa gloire !

Il ne dirait pas dans ses chœurs, quand il fait parler l'impie voluptueux :

Ainsi qu'on choisit une rose
Dans les guirlandes de Sarons,
Choisissez une vierge éclose
Parmi les lis de vos vallons :

Enivrez-vous de son haleine,
Écartez ses tresses d'ébène,
Goûtez les fruits de sa beauté.
Vivez, aimez, c'est la sagesse :
Hors le plaisir et la tendresse
Tout est mensonge et vanité.

Il ne dirait pas davantage :

O tombeau! vous êtes mon père ;
Et je dis aux vers de la terre :
Vous êtes ma mère et mes sœurs.

L'avouerai-je? *Esther*, avec ses douceurs charmantes et ses aimables peintures, *Esther*, moins dramatique qu'*Athalie*, et qui vise moins haut, me semble plus complète en soi, et ne laisser rien à désirer. Il est vrai que ce gracieux épisode de la Bible s'encadre entre deux événemens étranges, dont Racine se garde de dire un seul mot, à savoir, le somptueux festin d'Assuérus, qui dura cent quatre-vingts jours, et le massacre que firent les Juifs de leurs ennemis, et qui dura deux jours entiers, sur la prière formelle de la Juive Esther. A cela près, ou plutôt même à cause de cela, ce délicieux poème, si parfait d'ensemble, si rempli de pudeur, de soupirs et d'onction pieuse, me semble le fruit le plus naturel qu'ait porté le génie de Racine. C'est l'épanchement le plus pur, la plainte la plus enchanteresse de cette ame tendre, qui ne savait assister à la prise d'habit d'une novice sans se noyer dans les larmes, et dont Mme de Maintenon écrivait : « Racine, qui veut pleurer, viendra » à la profession de la sœur Lalie. » Vers ce même temps, il composa pour Saint-Cyr quatre cantiques spirituels, qui sont au nombre de ses plus beaux ouvrages. Il y en a deux d'après saint Paul, que Racine traite comme il a déjà fait Tacite et la Bible, c'est-à-dire en l'enveloppant de suavité et de nombre, mais en l'affaiblissant quelquefois. Il est à regretter qu'il n'ait pas poussé plus loin cette espèce

de composition religieuse, et que, dans les huit dernières années qui suivirent *Athalie*, il n'ait pas fini par jeter avec originalité quelques-uns des sentimens personnels, tendres, passionnés, fervens, que recélait son cœur. Certains passages des lettres à son fils aîné, alors attaché à l'ambassade de Hollande, font rêver une poésie intérieure et pénétrante qu'il n'a épanchée nulle part, dont il a contenu en lui, durant des années, les délices incessamment prêtes à déborder, ou qu'il a seulement répandue dans la prière, aux pieds de Dieu, avec les larmes dont il était plein. La poésie alors, qui faisait partie de la *littérature*, se distinguait tellement de la vie, que rien ne ramenait de l'une à l'autre; que l'idée même ne venait pas de les rejoindre, et qu'une fois consacré aux soins domestiques, aux sentimens de père, aux devoirs de paroissien, on avait élevé une muraille infranchissable entre *les Muses* et soi. Au reste, comme nul sentiment profond n'est stérile en nous, il arrivait que cette poésie *rentrée* et sans issue était dans la vie comme un parfum secret qui se mêlait aux moindres actions, aux moindres paroles, y transpirait par une voie insensible et leur communiquait une bonne odeur de mérite et de vertu; c'est le cas de Racine, c'est l'effet que nous cause aujourd'hui la lecture de ses lettres à son fils, déjà homme et lancé dans le monde, lettres simples et paternelles, écrites au coin du feu, à côté de la mère, au milieu des six autres enfans, empreintes à chaque ligne d'une tendresse grave et d'une douceur austère, et où les réprimandes sur le style, les conseils d'éviter les *répétitions de mots* et les *locutions de la Gazette de Hollande*, se mêlent naïvement aux préceptes de conduite et aux avertissemens chrétiens : « Vous » avez eu quelque raison d'attribuer l'heureux succès de votre » voyage, par un si mauvais temps, aux prières qu'on a faites » pour vous. Je compte les miennes pour rien; mais votre mère » et vos petites sœurs priaient tous les jours Dieu qu'il vous » préservât de tout accident, et on faisait la même chose à Port- » Royal. » Et plus bas : « M. de Torcy m'a appris que vous » étiez dans la Gazette de Hollande; si je l'avais su, je l'aurais fait » acheter pour la lire à vos petites sœurs qui vous croiraient devenu

» un homme de conséquence. » On voit que Mme Racine songeait toujours à son fils absent, et que, chaque fois qu'on servait quelque chose d'un *peu bon* sur la table, elle ne pouvait s'empêcher de dire : « Racine en aurait volontiers mangé. » Un ami, qui revenait de Hollande, M. de Bonnac, apporta à la famille des nouvelles du fils chéri ; on l'accabla de questions et ses réponses furent toutes satisfaisantes : « Mais je n'ai osé, écrit l'excellent père, lui de-» mander si vous pensiez un peu au bon Dieu, et j'ai eu peur » que la réponse ne fût pas telle que je l'aurais souhaitée. » L'événement domestique le plus important des dernières années de Racine est la profession que fit à Melun sa fille cadette, âgée de dix-huit ans ; il parle à son fils de la cérémonie, et en raconte les détails à sa vieille tante, qui vivait toujours à Port-Royal ; il n'avait cessé de *sangloter* pendant tout l'office ; ainsi, de ce cœur brisé, des trésors d'amour, des effusions inexprimables s'échappaient par ces sanglots ; c'était comme l'huile versée du vase de Marie. Fénelon lui écrivit exprès pour le consoler. Avec cette facilité excessive aux émotions, et cette sensibilité plus vive, plus inquiète de jour en jour, on explique l'effet mortel que causa à Racine le mot de Louis XIV, et ce dernier coup qui le tua; mais il était auparavant, et depuis long-temps, malade du mal de poésie : seulement vers la fin, cette prédisposition inconnue avait dégénéré en une sorte d'hydropisie lente qui dissolvait ses humeurs, et le livrait sans ressort au moindre choc. Il mourut en 1699, dans sa soixantième année, vénéré et pleuré de tous, comblé de gloire, mais laissant, il faut le dire, une postérité littéraire peu virile, et bien intentionnée plutôt que capable. Ce furent les Rollin, les d'Olivet en critique; les Duché et les Campistron au théâtre; les Jean-Baptiste et les Racine fils dans le poème et dans l'ode. Depuis ce temps jusqu'au nôtre, et à travers toutes les variations de goût, la renommée de Racine a subsisté sans atteinte, et a constamment reçu des hommages unanimes, justes au fond, et mérités en tant qu'hommages, bien que parfois très-peu intelligens dans les motifs. Des critiques sans portée ont abusé du droit de le citer pour modèle, et l'ont trop souvent proposé à l'imitation par ses

qualités les plus inférieures; mais, pour qui sait le comprendre, il a suffisamment dans son œuvre et dans sa vie de quoi se faire à jamais admirer comme grand poète, et chérir comme ami de cœur.

SAINTE-BEUVE.

NOTA. Il sera parlé en détail, dans un prochain article, *du style* de Racine et des questions qui s'y rattachent.

LA FOLLE,

OU

A GENS DE VILLAGE, TROMPETTE DE BOIS.

Proverbe.

PERSONNAGES.

Mme LANOUE, ancienne femme de chambre.
MANETTE, servante de Mme Lanoue.
M. PERREL.
M. LÉGER, greffier de juge de paix.
Mme LÉGER, sa femme.
M. TASSIN, arpenteur.
UN FERMIER.
UNE FERMIÈRE.
CLAUDINE, leur fille.
UN MAÎTRE DE POSTE.
BONNEMAIN, brigadier de gendarmerie.
TROUPE DE GENS DE VILLAGE.

(La scène se passe dans un village. Le théâtre représente une chambre.)

LA FOLLE,

OU

A GENS DE VILLAGE, TROMPETTE DE BOIS.

Proverbe.

SCÈNE Ire.

Mme LANOUE, MANETTE.

MANETTE.

Madame Lanoue, qu'est-ce que c'est donc que c't'affaire que vous voulez faire ici ce soir?

MADAME LANOUE, arrangeant un quinquet.

Madame Lanoue! madame Lanoue! Ne vous ai-je pas répété cent fois qu'il fallait dire Madame, sans ajouter mon nom, que je sais aussi bien que vous peut-être?

MANETTE.

Eh ben ! Madame, qu'est-ce que c'est donc que c't'affaire que vous voulez faire ici ce soir?

MADAME LANOUE.

Est-elle sotte ! C't'affaire, c'est un *rout*. Ça s'écrit rout, r, o, u, t, rout; et ça se prononce raout, r, a, ra; o, u, ou, raou; t, e, te, raoute : c'est un rout.

MANETTE.

V'là ce que je vous demande; qu'est-ce que c'est que ça?

MADAME LANOUE.

Manette, j'ai toujours vécu avec des personnes de la première distinction, et je ne me ferai jamais à vos façons de parler grossières et paysannes.

MANETTE.

Je parle comme on m'a appris.

MADAME LANOUE.

Au lieu de me faire des questions insidieuses, regardez plutôt comment s'arrange un quinquet. Depuis six semaines que vous êtes à mon service, n'est-il pas scandaleux que je sois encore obligée de faire votre besogne?

MANETTE.

Vous ne vous en êtes servie qu'une fois, de ce quinquet, le jour que vous attendiez la femme du maire, qui n'est pas venue, et pis aujourd'hui que ça fait deux; je n'ai pas pu apprendre.

MADAME LANOUE.

Quelle patience il faut avoir pour endurer une raisonneuse pareille!

MANETTE.

En quoi suis-je raisonneuse?

MADAME LANOUE.

En ce que vous raisonnez toujours. Mais je ne le souffrirai pas davantage. Passé aujourd'hui, plus de concessions; entendez-vous?

MANETTE.

Non, je n'entends pas.

MADAME LANOUE.

Saurez-vous seulement me cueillir des fleurs dans le jardin, pour mettre dans ces vases?

MANETTE.

Pardine! Faudrait donc que je fusse ben bornée.

MADAME LANOUE.

Voilà mon quinquet achevé; tout bien considéré, j'aime mieux y aller moi-même. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

MANETTE, *seule, regardant sortir Mme Lanoue.*

Allez-y! C'est vrai, elle commande toujours, elle ne laisse rien faire, et elle est étonnée qu'on n'apprenne pas. Avant d'avoir été femme de chambre de sa défunte maîtresse, est-ce qu'elle n'avait pas commencé aussi par ne rien savoir? C'est par là que tout le monde commence; et pis on se forme.

SCÈNE III.

MANETTE, PERREL.

PERREL.

Bonsoir, petite Manette! Où est donc Mme Lanoue?

MANETTE.

Elle cueille des fleurs pour mettre dans les pots qui sont sur c'te

cheminée, parce que moi, je suis si sotte, si bête, que je ne pourrais pas les choisir comme il faut.

PERREL.

Tu as la tête montée contre ta maîtresse.

MANETTE.

A dire vrai, monsieur Perrel, je commence à en avoir assez.

PERREL.

Elle est un peu folle.

MANETTE.

Un peu! Vous êtes bien poli.

PERREL.

Pourquoi m'as-tu quitté?

MANETTE.

Parce que, d'un autre côté, vous ne me laissiez pas tranquille non plus, et que dans le village on croyait ce qui n'était pas.

PERREL.

Est-ce qu'il faut prendre garde au village?

MANETTE.

Vous étiez un bon maître; pour ça, je ne dis pas le contraire. Quoique vous ayez été valet de chambre comme Mme Lanoue a été femme de chambre, vous n'en êtes pas plus méprisant pour le pauvre monde, au lieu que Mme Lanoue avec sa chouanne...

PERREL.

Qu'est-ce c'est que sa chouanne?

MANETTE.

C'est c'te marquise qu'elle a servie, qui a fait long-temps un état qui s'appelait comme ça, chouanne. Ça rapportait beaucoup, à ce qu'il paraît; Mme Lanoue a encore des effets qui viennent de là. Tout ce qui était dans les diligences appartenait à sa dame et à ceux qui faisaient l'état avec elle.

PERREL, riant.

Je sais ce que tu veux dire.

MANETTE.

C'était très-beau ; mais est-ce une raison pour que Mme Lanoue soit si fière ? car enfin ce n'est pas elle qui a été chouanne, ce n'est que sa maîtresse. C'est comme si, moi, je me mettais aussi à être fière d'être la servante de Mme Lanoue.

SCÈNE IV.

Mme LANOUE, PERREL, MANETTE.

MADAME LANOUE, portant des fleurs.

Je vous salue, monsieur Perrel ; vous venez de bien bonne heure. Manette, mettez-moi de l'eau dans ces vases. (*Manette va pour prendre les vases.*) Je ne vous dis pas de les prendre ; je vous dis d'apporter une carafe. (*Manette sort.*) Êtes-vous aussi malheureux que moi, monsieur Perrel ? Je ne puis rien faire entendre à cette fille-là.

PERREL.

C'est qu'apparemment vous vous y prenez mal, madame Lanoue : tout le temps qu'elle a été à mon service, j'en ai été fort content.

MADAME LANOUE, arrangeant ses fleurs.

Le service d'une femme et le service d'un homme, c'est si différent ! Vous ne pouvez d'ailleurs avoir que des habitudes bourgeoises, vous.

PERREL.

Si vous eussiez fait comme moi, qu'en arrivant ici vous fussiez redevenue paysanne…

MADAME LANOUE.

Redevenue ! Je ne l'ai jamais été.

PERREL.

On dit pourtant que vous êtes née dans un village du Soissonnais.

MADAME LANOUE.

On dit ce qu'on veut; mais on ne peut pas appeler paysanne une personne qui est entrée en service à l'âge de douze ans, et qui n'a jamais été qu'avec des grands noms; une personne qui a émigré; une personne dont les sentimens monarchiques et religieux, le dévouement à la dynastie légitime... Vous êtes bonapartiste, vous, monsieur Perrel.

PERREL.

Ah! vraiment!

MADAME LANOUE.

Je ne vous en fais pas un reproche; mais, croyez-moi, ralliez-vous au panache d'Henri IV et de saint Louis : pour le moment, c'est ce que vous avez de mieux à faire. Les peuples, c'est un mot; les peuples, ce n'est personne. Songez donc, il n'y a pas encore deux mois, je vivais au milieu de la plus haute société. Si je vous parlais du refus de l'impôt, de la croix dans le Levant... La croix dans le Levant! est-ce que c'est sa place? Tout doit dépendre de Rome, monsieur Perrel.

PERREL.

Tout dépend de Dieu, madame Lanoue.

MADAME LANOUE.

C'est que vous êtes protestant.

PERREL.

Je n'en sais, ma foi, rien.

MADAME LANOUE.

Mais moi, je vous le dis, et que ce n'est pas votre faute s'il n'y a pas de synagogue dans ce village. Comme nous avons été de

maison tous les deux, quoique avec une grande différence de maison, je crois devoir vous avertir qu'il y a des rapports contre vous. J'ai vu le curé; j'étais recommandée au brigadier de gendarmerie; je suis fort au courant. Je donne ce soir un rout pour pacifier le village.

PERREL.

Mais le village est tranquille.

MADAME LANOUE.

Il y a tranquillité et tranquillité : nous ne voulons pas de tranquillité factieuse. Ne vous inquiétez pas; on a son but. Il faut extir... extir... Aidez-moi donc!

PERREL.

Extir...

MADAME LANOUE.

Extirper. M'y voilà! Il faut extirper jusqu'à la dernière catégorie de l'esprit révolutionnaire. Je sors pour ainsi dire de la cour, puisque ma maîtresse n'en bougeait pas; et je sais combien on a à cœur de changer les habitudes anti.... Allons, encore un diable de mot... anti... antisociables... enfin les habitudes qui font que les sujets raisonnent.

PERREL.

Les paysans ne raisonnent guère.

MADAME LANOUE.

Je n'ai pas invité les paysans non plus. Les paysans! les paysans ne sont même pas des sujets. Les paysans! qu'est-ce que c'est que ça? Le village est assez considérable pour que j'aie pu choisir. Quand je tiendrai tout mon monde chez moi, je dirai un mot à l'un, un mot à l'autre; j'en ai de tout faits. Ils verront bien que j'ai de bonnes manières; le curé m'aidera, le brigadier de gendarmerie ne me sera pas inutile non plus, parce que, moitié par crainte de l'enfer, moitié par crainte de la force armée, moitié par les raisons que je leur donnerai, moitié sur ce que je compte que vous ne leur direz pas le contraire, moitié aussi...

PERREL.

Voilà bien des moitiés.

MADAME LANOUE, avec la plus grande chaleur.

Monsieur Perrel, il faut en finir; on a eu trop de ménagemens jusqu'ici. Ma pauvre maîtresse, qui m'a laissé quinze cents livres de rentes, disait...

PERREL.

Quinze cents livres de rentes!

MADAME LANOUE.

Elle m'en aurait laissé bien davantage; mais avec une famille comme la sienne! Les chouannes faisaient beaucoup d'enfans; elles étaient si malheureuses! Rien qu'en quatre ans madame la marquise en a eu sept. Et comment les mettait-elle au monde, la chère dame? Derrière une haie, au pied d'un arbre, contre un mur, au fond d'un fossé, partout enfin où les douleurs la prenaient. Cela doit vous toucher, monsieur Perrel. Dites-moi que vous n'êtes pas révolutionnaire; non, non, vous ne l'êtes pas. Pourquoi le seriez-vous? vous ne pouvez pas l'être. (*A Manette qui apporte une carafe.*) Laissez cela, et allez-vous-en. (*Manette sort.*) Je veux vous convertir. Vous n'avez que deux arpens de biens nationaux, rendez-les à l'Église, il vous en restera encore assez, et vous serez sûr d'être sauvé. Quelque opinion qu'on ait, c'est toujours une douceur. Vous rendrez ces deux vilains arpens; promettez-le-moi; vous irez plus souvent à la messe; vous observerez les jeûnes et les jours maigres; vous vous confesserez; vous communierez; vous retirerez vos enfans de l'enseignement mutuel pour les envoyer chez les frères. Il le faut; je le veux. C'est convenu, n'est-il pas vrai?

PERREL.

Là, là; comme vous y allez!

MADAME LANOUE.

Prenez-y garde, nous serons terribles, je vous en préviens. Les prêtres nous ont assurés contre tout événement; l'Autriche et

l'Angleterre sont pour nous ; la gendarmerie est à nos ordres ; ne badinez pas.

PERREL.

Je vous regarde, je vous écoute, et, soit dit sans vouloir vous fâcher, en vérité, si je peux vous comprendre !....

MADAME LANOUE.

Ce n'est pourtant pas de l'Alcoran. Ce que je dis, c'est ce que j'ai entendu dire si long-temps par des gens d'esprit qui ont des cinquante et des soixante mille francs de place rien que pour penser comme cela. Je parierais que vous en êtes encore aux victoires de la Grande-Armée, vous ; c'était donc bien beau ? Avez-vous été voir le Calvaire à votre dernier voyage à Paris ? Laissez-nous faire ; nous pensons à l'essentiel. Ne dites rien ; ne nous contrariez pas ; vous verrez. Vous êtes propriétaire ; nous aimons les propriétaires.

PERREL.

Avez-vous jamais été malade ?

MADAME LANOUE.

La tête quelquefois.

PERREL.

C'est cela : vous vous mêlez de trop de choses.

MADAME LANOUE.

Il y a tant à faire, monsieur Perrel, songez donc. Depuis quinze ans, en quoi a-t-on réussi ? Il y a toujours des lois, vous ne pouvez pas dire le contraire ; est-ce un gouvernement que cela ? Les Français sont essentiellement révolutionnaires ; ils nous regardent en riant ; ils aiment mieux être en effervescence que de se reposer dans le pouvoir absolu. Ma défunte maîtresse avait bien raison ; il faudrait que le gouvernement allât se camper au milieu de la Bretagne, pour venir ensuite reconquérir le gouvernement : les fidèles Bas-Bretons auraient bientôt purgé la langue française de tous les vilains mots qu'on a inventés pendant la démocratie.

PERREL.

Ça viendra, ça viendra, madame Lanoue. Il n'est pas possible que des projets aussi sages ne s'accomplissent pas. En attendant, calmez-vous. Je reviendrai plus tard. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

Mme LANOUE, *ensuite* Mme LÉGER.

MADAME LANOUE.

J'ai dans l'idée qu'il est du comité directeur; mais le voilà terriblement ébranlé. Il faut leur parler ferme; il n'y a que cela. Voyons à d'autres à présent. (*A Mme Léger qui entre.*) Bonsoir, madame Léger. Pourquoi monsieur le greffier n'est-il pas avec vous?

MADAME LÉGER.

Son juge de paix lui donne à dîner aujourd'hui; mais il viendra plus tard avec nos enfans.

MADAME LANOUE.

Des enfans dans un rout, cela ne se fait guère.

MADAME LÉGER.

Vous allez vous moquer de moi, je ne sais pourtant pas encore ce que c'est qu'un rout.

MADAME LANOUE.

C'est une assez bonne invention pour les personnes qui ne sont pas de fortune à recevoir souvent. On donne dans un hiver un ou deux routs; c'est comme une revue que l'on passe chez soi de toutes les personnes dont on sait à peu près le nom. Si vous êtes glorieux, vous faites servir des rafraîchissemens plus tôt et avec profusion; si vous êtes avare ou seulement économe, on les sert plus tard et avec prudence.

MADAME LÉGER.

Mais qu'est-ce qu'on fait de tout ce monde-là ?

MADAME LANOUE.

Quand on leur a ouvert la porte, on ne s'en inquiète plus. C'est une foule où tout le plaisir est d'être serrés les uns contre les autres.

MADAME LÉGER.

Comme à la foire?

MADAME LANOUE.

Pas du tout. On n'y chante pas; on n'y danse pas; on n'y joue pas; il n'y a ni marionnettes, ni curiosités : il n'y a qu'une maîtresse de maison qui se trémousse afin qu'on dise le lendemain que son rout était des plus charmans. Ici, ce n'est pas cela; j'ai un but politique. Vous connaissez mes opinions?

MADAME LÉGER.

Les sœurs en sont très-satisfaites.

MADAME LANOUE.

Eh bien! madame Léger, en moins de quinze jours, il faut que, malgré eux, tous nos paysans pensent comme moi.

MADAME LÉGER.

Si vous espérez cela, par exemple.....

MADAME LANOUE.

Dieu le veut.... et les plus grands seigneurs de la cour aussi. La France ne doit pas toujours faire à sa tête non plus; il est bien temps que nous ayons notre tour. J'ai déjà, aux trois quarts, converti monsieur Perrel.

MADAME LÉGER.

Bah !

MADAME LANOUE.

Sans doute. J'ai une provision de ces raisons de cour auxquelles personne ne peut résister. « N'affligez pas mon cœur, leur dirai-je ; ayez de la patience et laissez-vous conduire. J'ai été à Coblentz ;

j'en sais plus que vous. Je vous assure que les jésuites sont excellens. » Que pourront-ils répondre ?

MADAME LÉGER la regardant d'un air étonné.

Rien.

MADAME LANOUE.

Au premier abord on est pétrifié de m'entendre parler comme je fais ; on se demande : A qui en veut-elle donc, cette ancienne femme de chambre ? Mais peut-on raisonnablement ne passer que pour une femme de chambre quand on a vécu pendant quinze ans auprès d'une maîtresse qui savait tout, et qui était si confiante qu'elle ne me cachait rien ? Je connaissais toujours les ministres trois ou quatre jours d'avance ; je pourrais dire que j'en ai vu faire.

MADAME LÉGER.

Connaîtriez-vous ceux actuels, par hasard ?

MADAME LANOUE.

Je ne sais pas s'ils y sont encore.

MADAME LÉGER.

C'est que nous avons un neveu dont nous désirerions bien faire quelque chose, un substitut ou approchant. Il n'est pas très-fort sur le droit ; mais s'il était poussé une fois, il nous ferait bien de l'honneur parce qu'il est pétri d'indignation.

MADAME LANOUE.

Contre quoi ?

MADAME LÉGER.

Contre tout. C'est un tempérament comme cela. Il est jaune ; il est bilieux ; il aurait un dévouement d'enfer.

MADAME LANOUE.

Hé ! hé ! madame Léger, si c'est ainsi que vous le dites, il ne serait pas impossible.

MADAME LÉGER.

Faites cela, ma bonne petite madame Lanoue, oh ! faites cela : nous en serons reconnaissans toute la vie. Nous pensons déjà

presque comme vous ; que notre neveu devienne substitut, nous penserons tout-à-fait de même. Vous devez avoir de grandes protections; vous avez tant de mérite. Ce jeune homme nous a coûté beaucoup d'argent : le brigadier de gendarmerie, Bonnemain, a de l'estime pour lui, et nos vénérables sœurs lui trouvent je ne sais quoi d'un prédestiné.

MADAME LANOUE.

On y songera ; on s'en occupera.

SCÈNE VI.

Mme LANOUE, Mme LÉGER, M. LÉGER, *un peu ivre.*

M. LÉGER.

Me voici, moi.

MADAME LÉGER.

Bon homme, pourquoi n'as-tu pas amené les enfans?

M. LÉGER.

Pourquoi? Pourquoi? Parce que, lorsque j'ai été à la maison pour les prendre, les petits drôles se sont mis à tourner autour de moi de telle sorte que je n'ai jamais pu en venir à bout.

MADAME LANOUE, à Mme Léger.

Qu'est-ce qu'il a donc votre mari?

MADAME LÉGER.

Je n'aime pas qu'il dîne dehors.

M. LÉGER.

On vá donc faire le sabbat chez vous ce soir, maman Lanoue?

MADAME LÉGER.

Tais-toi, bonhomme, tais-toi.

M. LÉGER.

C'est monsieur le maire qui a dit cela à table chez monsieur le juge de paix.

MADAME LANOUE.

Comment osez-vous parler du maire devant moi? Ignorez-vous que j'ai fait à sa femme une visite qu'elle ne m'a pas rendue?

M. LÉGER.

Cela n'ôte rien à la moralité du maire, madame Lanoue; cela n'empêche pas que ce ne soit un brave homme, un digne administrateur qui a promis de nous enterrer tous indistinctement, malgré le curé qui voudrait choisir.

MADAME LÉGER.

Finis donc, bonhomme. (*A Mme Lanoue.*) Mon mari a d'excellentes opinions ordinairement; mais quand il a dîné en ville, il n'en est plus le maître.

MADAME LANOUE.

Une autorité doit-elle jamais dîner à ce point-là?

MADAME LÉGER.

Le greffier d'un juge de paix est une si petite autorité.

MADAME LANOUE.

J'en conviens; mais dans aucune circonstance il ne doit oublier que ses paroles portent coup.

M. LÉGER.

Je vais vous dire, madame Lanoue: quoique salariées, les autorités ne peuvent pas s'empêcher d'être un peu comme tout le monde; il ne faut pas leur en vouloir. Demandez plutôt à M. Tassin, qui a la meilleure tête du pays.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, M. TASSIN.

M. TASSIN.

Ne me compromettez pas, monsieur Léger ; je n'ai pas la meilleure tête du pays. Je suis arpenteur ; mon métier est de toiser ; je toise, et je m'en tiens là.

M. LÉGER.

C'est au mieux. Je toise aussi, moi ; mais ce sont les gens que je toise, et ça me les rapetisse bien.

MADAME LANOUE.

Ça ne vous rapetisse pas monsieur le maire, à ce qu'il me semble.

M. LÉGER.

Monsieur le maire est à part ; il ne reçoit pas d'appointemens ; je ne toise que ceux-là.

MADAME LANOUE.

Dans quel pays suis-je tombée, bon Dieu !

MADAME LÉGER.

Mais croyez bien, madame Lanoue, que mon mari parlerait tout autrement s'il n'avait pas un petit verre de vin dans la tête.

M. LÉGER, avec gaîté.

In vino veritas, maman Lanoue. Mettez un petit verre de vin dans la tête de tout le monde, et tout le monde parlera comme moi.

MADAME LANOUE.

Toiser les gens qui reçoivent des appointemens !

M. LÉGER.

Expliquons-nous, et qui ne font rien pour les gagner.

MADAME LANOUE.

Ne faut-il pas que l'argent aille à quelqu'un?

M. LÉGER.

On en laisserait un peu plus à ceux à qui on le prend.

M. TASSIN.

Je ne dis pas mon opinion, mais je suis assez de cet avis-là.

MADAME LANOUE.

Vous êtes des carbonari, des francs-maçons, des révolutionnaires qui prêchez les gouvernemens à bon marché pour aggraver la circulation.

M. TASSIN.

C'est entraver que vous voulez dire.

MADAME LANOUE.

Cela ne fait rien. Je suis forte là-dessus; c'est ce qui mettait le plus en fureur tous les amis de ma défunte maîtresse. De grands seigneurs, qui ont des places, ne font-ils pas plus de dépense que des boutiquiers, des industriels? Sont-ce des épiciers qui feront peindre des armoiries sur leurs voitures? Le luxe est nécessaire dans une grande monarchie; mais il faut qu'il n'y ait que ceux qui ont le droit d'en avoir qui en aient.

M. LÉGER.

Tudieu! madame Lanoue, comme vous dégoisez. Si les femmes de chambre de Paris sont toutes des commères comme vous, elles n'y vont pas de main morte.

MADAME LANOUE, à Mme Léger.

Votre neveu a beau être jeaune, madame Léger, je vous prie toujours de ne pas compter sur moi pour lui trouver une place.

SCÈNE VIII.

Mme LANOUE, M. ET Mme LÉGER, M. TASSIN, UN FERMIER, SA FEMME ET CLAUDINE, *leur fille*.

LE FERMIER.

Queuque vous voulez donc faire de nous autres, madame Lanoue? Y a une heure que nous sommes dans votre cour à attendre que ça commence.

LA FERMIÈRE.

Vot' violoneux n'est seulement pas encore venu. C'te jeunesse s'ennuie.

CLAUDINE.

Non, ma mère, nous ne nous ennuyons pas; c'est bien joli comme ça.

MADAME LANOUE.

Je veux embrasser cette charmante enfant. (*Elle embrasse Claudine.*) Comment s'appelle-t-elle?

CLAUDINE.

Claudine, madame, pour vous servir.

MADAME LANOUE.

Elle répond comme un petit ange. Il y a donc quelques gens comme il faut par ici? Elle n'a pas appris cela toute seule.

M. LÉGER.

Mais j'espère bien que nous sommes tous des gens comme il faut.

MADAME LANOUE.

Vous ne vous doutez seulement pas de ce que c'est qu'un rout,

et cette enfant en a le sentiment; elle devine que c'est une petite cohue tout-à-fait dans le goût anglais.

LE FERMIER, à sa fille.

Est-ce que vraiment t'as deviné ça, toi?

CLAUDINE.

Oui, mon père; car je voudrais qu'il y en eût tous les jours.

MADAME LANOUE.

Bien, bien, ma belle petite.

LE FERMIER.

Mais ils gèlent tous en bas.

MADAME LANOUE.

Ils n'ont qu'à monter ici.

LA FERMIÈRE.

Et pis après?

MADAME LANOUE.

Ils seront dans une chambre.

LE FERMIER.

Et ensuite?

MADAME LANOUE.

Un rout n'est pas autre chose que cela.

LE FERMIER, à demi voix à M. Léger.

Dites donc, monsieur Léger, est-ce qu'elle perd la tête?

M. LÉGER.

Il faudrait savoir d'abord si elle en a jamais eu.

LA FERMIÈRE.

En conscience, madame Lanoue, vous ne nous ferez pas croire que vous nous ayez dérangés rien que pour nous entasser dans votre chambre.

MADAME LANOUE.

Allez en Angleterre.

LE FERMIER.

Laisse donc, femme, il y a queuque chose là-dessous.

LA FERMIÈRE.

Je voyons ben que madame Lanoue a mis des fleurs dans ses pots, et que son quinquet est allumé; mais c'est bentôt vu.

MADAME LANOUE.

Têtes de fer que vous êtes, je vous dis que c'est un rout.

LE FERMIER.

Raoute, raoute tant que voudrez; mais faites-nous faire queuque chose.

MADAME LANOUE.

Patientez; on vous donnera du pain et du beurre.

LA FERMIÈRE.

J'en avons chez nous.

MADAME LANOUE.

Et du thé.

LE FERMIER.

Je ne sommes pas malades.

M. LÉGER, riant.

Ah! ah! ah! ah!

MADAME LANOUE.

Vous le faites donc exprès? Ne me tourmentez pas. J'ai invité tous les gros bonnets du village dans de si bonnes intentions! Je veux vous rendre monarchiques et religieux, mes enfans.

M. TASSIN.

Je ne m'explique pas; mais nous le sommes peut-être plus que vous.

MADAME LANOUE.

A la bonne heure; mais vous ne l'êtes pas comme moi.

M. TASSIN.

C'est que nous ne sommes pas pensionnés pour cela.

MADAME LANOUE.

Donc vous pouvez vous tromper dans vos opinions.

M. TASSIN.

Si je me trompe, je me trompe pour rien.

MADAME LANOUE.

Est-ce la révolte que vous prèchez ?

MADAME LÉGER.

Il n'y a pas de révolte, madame Lanoue.

MADAME LANOUE, à Claudine.

Vous me comprenez, vous, aimable créature? Nous comptons sur la jeunesse; la jeunesse est toujours bonne, quand elle n'est pas intriguée par la malveillance.

M. LÉGER, la reprenant.

Instiguée.

MADAME LANOUE.

Taisez-vous; ne corrompez pas cette enfant. La fidélité est la première des vertus, Claudine.

CLAUDINE.

Entendez-vous, mon père?

MADAME LANOUE.

N'écoutez pas vos parens.

M. LÉGER.

Jolie éducation !

CLAUDINE.

Eh! ben oui, monsieur Léger, puisque Mme Lanoue est pour moi, et qu'elle est aussi pour la fidélité, je ne cache pas que je n'ai jamais aimé qu'Ambroise, et que je n'aimerai jamais que lui. Quand je suis avec Ambroise, je n'ai pas besoin d'autre chose. Les autres peuvent vouloir de la danse et des violons; moi je ne veux

qu'Ambroise, et je vas le retrouver en bas, pour qu'il ne s'ennuie pas trop à m'attendre.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

Mme LANOUE, M. ET Mme LÉGER, M. TASSIN, LE FERMIER ET LA FERMIÈRE.

M. LÉGER, à Mme Lanoue.

Est-ce là une déclaration de principes? Vous devez être contente.

MADAME LANOUE.

Cette malheureuse révolution a pénétré partout. Une jeune fille pure et naïve en apparence, quand on lui parle de fidélité, s'imagine qu'on lui parle d'un amour grossier pour un paysan.

MADAME LÉGER.

Ambroise est beau garçon.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LE MAÎTRE DE POSTE.

MADAME LANOUE.

Monsieur le maître de poste, nous sommes dans un maudit village que je ne parviendrai jamais à réunir.

LE MAÎTRE DE POSTE.

Vous avez plus de trente personnes en bas.

MADAME LANOUE.

Réunir à la bonne cause.

LE MAÎTRE DE POSTE.

Réunir à la bonne cause! Mais ne devrait-on pas aussi se réunir un peu à nous, et ne pas nous tourmenter comme on fait.

MADAME LANOUE.

Encore un qui se plaint.

LE MAÎTRE DE POSTE.

Ne vient-on pas de nous retirer tout nouvellement une malle-poste, pour la faire passer sur l'autre route, soit-disant parce que l'autre route pense mieux que nous.

MADAME LANOUE.

Dame! si c'est vrai qu'elle pense mieux que vous.

LE MAITRE DE POSTE.

Toutes les routes pensent de même. On parle aussi de nous ôter les deux diligences qui nous restent.

LA FERMIÈRE.

Il ne manquera plus que ça pour achever l'auberge que tient mon frère; il sera obligé de mettre la clef sous la porte.

MADAME LANOUE.

Tous les maîtres de poste et tous les aubergistes qui sont sur cette route-ci pourraient dire la même chose.

LE FERMIER.

Je ne les empêchons pas.

MADAME LANOUE.

Dès qu'une mesure est générale, on n'a pas le droit de se plaindre; vous semblez n'être satisfaits que quand vous êtes mécontens. Il serait bien plus simple de rester tranquille et de ne rien dire : c'est le vrai dévouement.

LE MAITRE DE POSTE.

Nous ne voudrions qu'une chose; c'est que ces messieurs de Paris, qui se battent à qui nous gouvernera, eussent de temps en temps de bonnes idées pour la France.

M. LÉGER.

On les paierait à part pour cela, parce qu'il faut être juste; on sait bien que ce n'est pas dans leur besogne ordinaire.

LE FERMIER.

De bonne foi, quand il fait des saisons comme celles que nous avons depuis deux ans, à leur place je ne pourrais pas m'empêcher d'avoir quelque pitié.

MADAME LANOUE.

C'est votre presse périodique qui vous apprend à être malheureux. (*Au fermier.*) Voyons, bonhomme, que lisez-vous?

LE FERMIER.

Je ne lisons pas, je ne savons pas lire.

MADAME LANOUE.

Si vous ne savez pas lire, vous devez être pour nous.

LA FERMIÈRE.

Qui donc c'est-i, vous?

MADAME LANOUE.

L'ancien régime, où les gens de campagne étaient si heureux. Êtes-vous faits pour être politiques? On ne vous demande rien.

LA FERMIÈRE.

Que nos enfans; c'est une bagatelle!

LE FERMIER.

Et de l'argent.

MADAME LANOUE.

L'argent! l'argent! c'est leur mot d'ordre à tous; ils n'ont que cela à la bouche. Cette vilaine révolution a rendu les Français

avares à un point que cela fait frémir. Dieu merci! les gouvernemens ne partagent pas ces idées mesquines. Les gouvernemens voient de haut.

M. LÉGER, avec ironie.

Oui, les gouvernemens ont l'air de voir de haut, parce qu'ils ne se soucient de rien.

MADAME LANOUE.

Il faut des coups d'état; il faut des coups d'état; et il y en aura; et vous ne pourrez pas dire qu'on vous prend en traître : il y a quatre mois qu'on vous y prépare. Quand la France aura de bons malheurs, nous verrons si elle s'amusera encore à ergoter sur des matières qui ne la regardent pas. Moi, qui n'étais venue dans ce village que parce qu'on m'avait assuré que l'esprit y était excellent et la vie à bon marché...

M. LÉGER.

Ça fait deux motifs.

MADAME LÉGER.

Ai-je été trompée! Je ne trouve que des ingrats, des cœurs endurcis, des révoltés, des incendiaires, qui ne parlent que d'économie, d'horreurs; qui voudraient dépouiller tout ce qui est audessus d'eux.

LA FERMIÈRE, à demi voix aux autres personnages.

Ne la contrarions pas; elle n'est plus jeune, il est ben possible que sa tête déménage.

MADAME LÉGER.

Pauvre femme! Elle est folle de bonne foi, au moins.

M. TASSIN.

C'est très-touchant!

SCÈNE XI.

Mme LANOUE, M. ET Mme LÉGER, LE FERMIER, LA FERMIÈRE, M. TASSIN, LE MAITRE DE POSTE, BONNEMAIN, BRIGADIER DE GENDARMERIE.

MADAME LANOUE.

Arrivez, arrivez, monsieur Bonnemain. Vous montez à cheval, vous êtes brigadier de gendarmerie; pourquoi n'avez-vous pas combattu les mauvaises doctrines de ce village?

M. LÉGER.

Quand on est à cheval, c'est si facile!

BONNEMAIN.

Qu'est-ce donc que vous disiez?

LE FERMIER.

Ma fine, nous parlions quasi politique.

M. LÉGER.

Et comme vous êtes militaire, vous savez bien, monsieur Bonnemain, que cela ne vous regarde pas.

BONNEMAIN.

C'est juste : y a un ordre du jour là-dessus.

MADAME LANOUE.

A quoi servez-vous donc? Ne devez-vous pas soutenir ce qu'on veut faire?

M. TASSIN.

Tenez, madame Lanoue, sans dire ce qu'on pense, on peut

bien dire ce qu'on a vu. Vous devez vous rappeler qu'il y a eu un gouvernement qu'on nommait le Directoire; les gendarmes ne lui manquaient pas, ni les canonniers, ni les canons. Un jour, pour se faire respecter, il s'avise d'envoyer tout cela sur une des terrasses des Tuileries; les promeneurs viennent comme de coutume, et même en plus grand nombre que de coutume, pour voir ce qu'on ferait. On ne fit rien. Le Directoire était usé, on le sentait; si bien que les canonniers, avec leur mèche allumée, regardaient les promeneurs, et les promeneurs regardaient les canonniers avec leur mèche allumée. Je ne sais pas de quel côté on commença à rire; mais ça finit par être tout le monde, canonniers, promeneurs, jusqu'aux canons et aux mèches allumées. Il y a des temps où on ne peut plus être sérieux.

MADAME LANOUE, effrayée.

Mes amis, je ne vous veux pas de mal; vous pouvez avoir raison et moi tort. Je vous prêche la morale la plus pure; je vous engage à ne pas tenir à l'argent autant que vous le faites. Quoi de mieux? Vous savez le proverbe : PAYEZ, ET VOUS SEREZ CONSIDÉRÉ.

M. LÉGER.

Voilà qui est bien. Mais ceux qui sont payés, qu'est-ce qu'ils seront ?

MADAME LÉGER, avec impatience.

Ils seront payés, bonhomme; car tu es trop méchant aujourd'hui.

M. LÉGER.

Laisse donc, madame Léger; nous plaisantons. Madame Lanoue plaisante en parlant de coups d'état; moi je plaisante pour lui répondre; sans cela la conversation finirait.

MADAME LANOUE, affectant de rire.

Eh! mais, sans doute. Nous ne sommes méchans ni les uns, ni les autres. (*Bas à Bonnemain.*) La vilaine engeance! Je me

suis mise trop à découvert. J'avais cru que tout me serait facile avec des gens de rien comme ceux-ci.

BONNEMAIN.

Il y a tant de gens de rien.

MADAME LANOUE.

Vous n'avez pas mis vos gendarmes autour de la maison?

BONNEMAIN.

A quoi cela aurait-il servi?

MADAME LANOUE.

Pour des routs, c'est assez l'usage. Je vous avoue que la peur me gagne.

BONNEMAIN.

Faites comme on fait ; ayez l'air menaçant.

MADAME LANOUE.

M'assurez-vous que je les intimiderai ?

BONNEMAIN.

Essayez.

MADAME LANOUE, haut.

Messieurs, je suis bonne, très-bonne, trop bonne peut-être, mais je déclare que je ne souffrirai pas qu'on m'insulte chez moi.

MADAME LÉGER, avec douceur.

On ne vous insulte pas, madame Lanoue.

MADAME LANOUE, élevant la voix davantage.

Si fait, on m'insulte. On doit deviner mes opinions et s'y confirmer.

M. LÉGER, la reprenant.

S'y conformer.

MADAME LANOUE.

Quand on a l'air de se plaindre du gouvernement, c'est à mes

yeux comme si on se plaignait de moi. Je suis pour les préro-gratis.

M. LÉGER.

Prérogatives.

LA FERMIÈRE.

Ils parlent latin; mon homme, allons-nous-en.

LE MAITRE DE POSTE.

Est-elle drôle, cette madame Lanoue? A qui en a-t-elle?

MADAME LANOUE.

C'est vous qui êtes un drôle.

LE MAITRE DE POSTE, riant.

Oui, madame Lanoue.

MADAME LANOUE, avec exultation.

Je serais martyre au besoin.

M. LÉGER, riant.

Oui, madame Lanoue.

MADAME LANOUE.

Et le pape est au-dessus de tout.

LE FERMIER.

Oui, madame Lanoue.

MADAME LANOUE.

Si les gendarmes français ne font pas leur devoir, nous en appelerons d'autres. Le monde est assez grand.

M. TASSIN.

Alte-là, s'il vous plaît. Il y a des folies dont on peut rire; il y en a d'autres qu'on ne doit pas supporter. De quel droit nous menacez-vous? Avons-nous été vous chercher? Nous sommes comme nous sommes; vous ne nous changerez pas. Si vous vous

déplaisez parmi nous, retournez d'où vous venez ; et bon voyage.

M. LÉGER.

Allons, allons, papa Tassin, vous prenez les choses trop au sérieux.

M. TASSIN, se calmant.

Vous avez raison; mais on est si peu accoutumé à entendre de pareils radotages.....

MADAME LANOUE.

Monsieur Bonnemain, faites-moi le plaisir, je vous prie, de renvoyer tous ces gens-là.

BONNEMAIN, bas.

Je suis seul.

MADAME LANOUE.

N'importe. J'écrirai à Paris; je vous ferai avoir de l'avancement. Vous aurez déjoué une conspiration : rien ne fait plus d'honneur. Ah! mon Dien, on devrait... Est-ce qu'on ne pourrait pas?... Je voudrais... Mais regardez-les donc; il ne bougent pas. Approchez-vous de la fenêtre, monsieur Bonnemain, pour voir ce que font les autres; ils doivent avoir des ramifications...

BONNEMAIN.

Non. Ils dansent.

MADAME LANOUE.

Ils dansent! voyez-vous? Ils savent que c'est un rout, et ils dansent. C'est pour renverser les usages reçus. Ma tête s'embrouille. Qu'il est pénible d'avoir à lutter contre l'effervescence... N'est-ce pas comme cela qu'on dit?... Quand il n'y a pas d'étrangers pour soutenir un gouvernement, tout va de travers. Juste ciel! qu'est-ce donc qu'ils crient? n'est-ce pas *vive la liberté?*

MADAME LÉGER, lui frappant dans la main.

Madame Lanoue! madame Lanoue! vous vous faites mal.

MADAME LANOUE.

Ils crient vive la Charte! au moins.

LE MAITRE DE POSTE.

Avait-elle invité le chirurgien? Sait-on s'il est en bas?

MADAME LANOUE.

Ceux qui vivaient il y a deux cents ans ne connaissaient pas leur bonheur!

MADAME LÉGER.

Que c'est triste de voir quelqu'un dans cet état-là!

MADAME LANOUE.

Le bruit augmente. C'en est fait de moi. C'est la révolution. Ils vont tout mettre au pillage. Mes amis, ne m'abandonnez pas. Vous êtes plus raisonnables qu'eux; faites-leur donc entendre que les peuples sont bien plus heureux quand ils souffrent tout que quand ils regimbent contre tout. Si je n'avais pas perdu un album, un petit livre où ma défunte maîtresse avait écrit de si belles choses! Mais enfin apprenez-leur toujours qu'il y a jusqu'à des cardinaux à la tête de nos affaires; peut-être cela les calmera-t-ils.

M. LÉGER.

Ils verront moins en noir.

MADAME LANOUE.

Nous voulions ramener le beau siècle... (*Elle s'arrête et écoute.*) Ils montent l'escalier! (*Elle se laisse tomber sur un siége.*) Jésus! Maria!

(*On entend en dehors le refrain d'une ronde sur l'air :*

Et voilà la vie que les moines font.

Le monde est une danse
Où l'bon Dieu nous lance:
Dès qu'elle commence
On n'peut plus r'culer.

MADAME LANOUE.

On ne peut plus reculer ! Est-ce contre moi qu'ils ont fait cette chanson ?

LA FERMIÈRE.

Oh ! ben oui !

MADAME LANOUE.

On ne peut plus reculer. Si on ne pouvait plus reculer, tout serait donc fini? (*Bas en se détournant.*) Les monstres !

(*Une troupe de gens du village entre en dansant, tandis que madame Lanoue, entourée de tous les autres personnages, paraît terrifiée.*)

SCÈNE XII.

Mme LANOUE, M. ET Mme LÉGER, M. TASSIN, LE FERMIER, LA FERMIÈRE, BONNEMAIN; *Gens du village se tenant tous par la main, et formant une ronde.*

UNE JEUNE FILLE, chantant.

Voyez notre danse,
Elle est sans façon.
Si c'est vot' conv'nance,
Entrez dans le rond.
Prenez votre place
Sans fair' la grimace.
Dansez avec grâce
Et pas à r'culons. (*On danse.*)

MADAME LANOUE, entre ses dents.

On reculera, malgré vos chansons séditieuses, intrigans que vous êtes, impies, athées.

JEUNE FILLE, chantant.

Gens de haut étage
Voudraient n'plus danser ;
Ils trouv' qu'à leur âge
C'est dur d'avancer.
Restez en arrière
Si c'est vot' manière ;
Mais un' danse entière,
Ne peut pas r'culer. (*On danse.*)

MADAME LANOUE, avec violence.

Vous serez damnés, le ciel tombera sur vous ; c'est comme si c'était fait.

(*Les paysans sont au moment d'éclater de rire ; mais Mme Léger et la fermière leur font signe de se taire.*)

MADAME LÉGER.

Ne riez pas, je vous en prie ; dans l'état où elle est, vous pourriez lui faire bien du mal.

LA FERMIÈRE.

La tête n'y est plus. Laissons-la seule.

PLUSIEURS PAYSANS.

Oui, oui, laissons-la seule.

UN PAYSAN.

Et allons danser autre part.

(*Ils sortent tous, à l'exception de M. Léger et de Mme Lanoue.*)

SCÈNE XIII.

Mme LANOUE, M. LÉGER.

MADAME LANOUE, après quelques momens de silence.

Je leur ai dit qu'ils étaient damnés, et ça n'a pas eu l'air de leur faire grand'chose.

M. LÉGER.

Ça ne leur a rien fait du tout. Depuis six ans on ne leur répète que cela tous les dimanches; il y sont accoutumés.

MADAME LANOUE.

Je regretterai toute ma vie cet album de feue madame la marquise; ça leur aurait fait plus d'effet que toutes les damnations possibles. C'était joli! Imaginez-vous, monsieur Léger, des plaisanteries de ducs et de princes, des bons mots d'émigrés, des épigrammes charmantes contre la révolution, faites tant à Versailles qu'à Coblentz; et puis, outre cela, des maximes, des sentences sérieuses, comme celle-ci par exemple : Si veut le roi, si veut la loi. C'est fort, n'est-ce pas?

M. LÉGER.

C'est même très-fort.

MADAME LANOUE.

J'avais fait un paquet de tout cela, avec un tas de vieux ridicules qui venait de Madame; quelqu'un aura mis la main dessus.

M. LÉGER.

Ne le regrettez pas trop cependant; je doute que vous en ayez

Dans le cas où, parmi les discours envoyés, deux pièces seraient jugées dignes du prix, la somme de 2,000 fr. serait partagée. Si une des pièces était jugée digne d'un premier prix, et une autre d'un second prix, le premier prix serait de 1,500 fr., le second serait de 500 fr. Les auteurs des discours qui, sans être jugés dignes du prix, seraient cependant publiés par extraits ou en entier dans la REVUE DE PARIS, auront droit à un abonnement gratuit de la REVUE DE PARIS pendant une année.

Les fonds du prix de la REVUE DE PARIS sont déposés chez Me Bouard, notaire de la REVUE DE PARIS.

Le jury appelé à juger du mérite des discours envoyés est composé ainsi qu'il suit :

MM.

ALEXANDRE DE LA BORDE (le comte), membre de la Chambre des Députés.

BENJAMIN CONSTANT, membre de la Chambre des Députés.

BERTIN l'aîné, rédacteur en chef du *Journal des Débats*.

CASIMIR DELAVIGNE, de l'Académie Française.

CHOISEUL (le duc de), Pair de France.

DUBOIS, rédacteur en chef du *Globe*.

DU CLOSEL.

ÉTIENNE, membre de la Chambre des Députés.

KÉRATRY, membre de la Chambre des Députés.

MM.

LAINÉ (le vicomte), Pair de France.

MALITOURNE.

MARCHAND, avocat.

MÉRIMÉE.

MICHAUD, de l'Académie Française.

PASTORET (le comte A. de), conseiller-d'État.

PONCELET, professeur à la Faculté de Droit.

REYDET, avocat.

SCRIBE.

THIERS, l'un des rédacteurs en chef du *Constitutionnel*.

VICTOR HUGO.

VILLEMAIN, de l'Académie Française.

VÉRON,

Directeur de la Revue de Paris.

PRIX

DE

DEUX MILLE FRANCS.

La Revue de Paris fonde un prix de deux mille francs pour le meilleur discours en prose sur cette question :

« Quelle a été l'influence du gouvernement représentatif, de-
» puis quinze années, en France, sur notre littérature et sur nos
» mœurs ? »

Les Discours devront être adressés (*franc de port*) avant le 1er mars 1830 (*terme de rigueur*), au bureau de la Revue de Paris. Ils devront porter une épigraphe et être accompagnés d'un billet cacheté répétant cette épigraphe et donnant le nom de l'auteur. Il sera délivré un reçu de chaque discours, indiquant son numéro d'inscription.

Le prix sera décerné le 15 avril 1830 au plus tard. La Revue de Paris se réserve le droit de publier en entier ou par extraits les discours qui lui seront adressés et dont elle conservera les manuscrits.

les nobles parens de Voisenon. Mais comme celui-ci n'avait pas été appelé à y prendre part, il crut pouvoir y former opposition. A onze ans, il avait déjà adressé à Voltaire une épître qui lui valut des encouragemens, et lui assura dès-lors une amitié de soixante années. A vingt ans, un succès de comédie de société l'encouragea à travailler pour le théâtre, et si l'auteur, en donnant son *École du Monde*, eut peu de succès sur la scène, on s'accorde généralement à dire que sa jeunesse et son esprit en obtinrent davantage dans la coulisse.

Quoique tout chemin pût mener alors au séminaire, celui que Voisenon avait pris ne semblait pas devoir l'y faire arriver promptement, lorsqu'une circonstance, qui eût paru de nos jours plus propre à l'en écarter encore, vint hâter au contraire le moment appelé par les vœux des siens. Un duel avec un officier, qu'il avait insulté et qu'il blessa; une indisposition causée par la fatigue des excès auxquels il s'était livré, frappèrent assez vivement son esprit. « C'était, dit un de ses contemporains (le comte de Lauraguais), une belle occasion pour ses grands parens, pour les vieux amis de sa famille, de le ramener à résipiscence, peut-être même d'en faire un saint homme, et par conséquent un saint évêque de la cour. Le voilà plaint, soigné, caressé, un peu prêché, et bientôt tellement ennuyé, que, pour en finir, il se confessa aussi publiquement qu'on voulut pour l'édification générale. »

Voisenon, auquel cette maladie et ce coup d'épée avaient tenu lieu de vocation pour son nouvel état, possédait, pour s'y pousser, un avantage alors plus grand que la foi, une recommandation plus puissante qu'un zèle pieux : il avait de la naissance. Il ne fit que passer par le séminaire pour arriver à la prêtrise, et fut aussitôt grand-vicaire qu'ordonné. L'évêque de Boulogne, parent de sa famille, se l'attacha en cette qualité, et le chemin du nouveau saint fut si rapide, que quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis qu'il avait brigué à la Comédie Française de profanes applaudissemens, lorsqu'il se faisait déjà remarquer dans son diocèse par le style épigrammatique de ses mandemens; ils étaient publiés

sous le nom de son évêque, qui avait l'imprudence de ne pas les lire plus que l'évêque de Piron.

La nouveauté de ce ton pastoral fit scandale, mais n'empêcha pas toutefois que le siége, devenu vacant peu après, ne fût offert à l'auteur des piquantes homélies. « Comment, répondit-il au car- » dinal de Fleury, comment veut-on que je conduise un diocèse, » lorsque j'ai tant de peine à me conduire moi-même? » Étonné de ce refus, surpris de tant de conscience, le cardinal récompensa le désintéressement de Voisenon par l'abbaye du Jard, qui, n'exigeant de lui ni service ni résidence, le rendait en quelque sorte à la vie séculière.

C'est de cette époque que date véritablement la célébrité de Voisenon. Accueilli dans toutes les sociétés, il se vit surtout recherché par la marquise du Châtelet. « Elle n'avait rien de caché pour » moi, dit Voisenon; je restais souvent tête à tête avec elle jus- » qu'à cinq heures du matin, et il n'y avait que l'amitié la plus » vraie qui faisait les frais de nos veilles. Elle me disait quelque- » fois qu'elle était entièrement détachée de Voltaire. Je ne répon- » dais rien; je tirais un des huit volumes (de la Correspondance » manuscrite de Voltaire avec elle), et je lisais quelques lettres. Je » remarquais ses yeux humides de larmes; je refermais le livre » promptement en lui disant : Vous n'êtes pas guérie. La dernière » année de sa vie, je fis la même épreuve : elle les critiquait; je » fus convaincu que la cure était faite. Elle me confia que Saint- » Lambert avait été son médecin. » On voit par là que Voisenon n'avait pas oublié son métier de confesseur; mais quelques plaisanteries de Voltaire porteraient à croire qu'il ne bornait pas là son rôle.

Voisenon était aussi un des convives les plus assidus des soupers d'une actrice alors célèbre, Mlle Quinault. C'est de cette réunion, où chacun payait son écot par quelque ouvrage en prose ou en vers, que sortirent les *Étrennes de la Saint-Jean* et le *Recueil de ces Messieurs*. Rousseau acquitta sa dette par le conte de *la Reine fantasque*, et Voisenon, qui n'avait rien écrit depuis ses mandemens, composa en langage des halles *les Bals des Bois* et *les Fêtes roulantes*.

La voluptueuse habitation du duc de La Vallière, à Montrouge, était le plus habituel séjour de l'abbé. Aussi Voltaire l'appelait-il *notre grand aumônier, Monsieur l'évêque de Montrouge.*

Vous êtes prêtre de Cythère,
Consacrez, bénissez, chantez,
Tous les nœuds, toutes les beautés
De la maison de La Vallière;
Mais tapi dans les voluptés,
Vous ne songez qu'à votre affaire.
Vous passez les nuits et les jours
Avec votre grosse bergère;
Et les légitimes amours
Ne sont pas votre ministère.

La passion du duc de La Vallière pour la littérature dramatique, et les sollicitations de Mlle Quinault, surmontèrent la répugnance qu'éprouvait Voisenon, non par scrupule, mais par paresse, à travailler de nouveau pour la scène. Il fit applaudir successivement *les Mariages assortis, la Coquette fixée*, et quelques autres comédies et opéras trop légèrement conçus, trop facilement exécutés pour pouvoir promettre à leur auteur une gloire égale à la célébrité que lui a valu sa vie dissipée.

Ce fut vers ce temps que l'abbé, qui était trop faible pour avoir des passions, se sentit du penchant pour une femme à laquelle ses précédentes liaisons avaient donné un grand renom, et dont l'histoire tient du roman.

Le maréchal de Saxe avait engagé dans la troupe de comédiens qui suivait toujours son armée une petite actrice à la voix aigre, au jeu bas et ignoble. Mlle de Chantilly, c'était son nom, avait, sans le chercher, trouvé le secret de plaire au maréchal. Le héros de France, le vainqueur de Fontenoy, un des plus beaux hommes de son temps, brûlait pour une fille sans attraits, désolée d'être obligée d'être sa maîtresse, parce que la tête lui tournait pour un garçon pâtissier, mal bâti, qui s'était échappé de la boutique de

son maître pour faire des chansons et des opéras comiques. Explique qui pourra ces bizarreries humaines.

Le garçon pâtissier enleva au maréchal de Saxe sa maîtresse, et s'enfuit avec elle pendant le siége de Maëstricht. La nuit de leur évasion fut apparemment orageuse, car les ponts de communication entre l'armée du maréchal et le corps de Lowendal, qui était de l'autre côté du fleuve, furent enlevés, et l'on craignit que les ennemis n'en profitassent pour tomber sur ce corps et l'écraser. Un officier attaché au maréchal entre chez lui de grand matin, et le trouve assis sur son lit, échevelé et dans l'agitation de la plus vive douleur; il entreprend de le consoler. « Le malheur est » grand, sans doute, lui dit-il, mais il peut se réparer. — Ah! mon » ami, lui répond le maréchal, il n'y a point de remède, je suis » perdu. » L'officier continue à ranimer son courage abattu, et à le rassurer sur l'événement de la nuit. « Il n'aura pas peut-être les » suites qu'on en redoute. » Le maréchal continue à se désespérer et à se regarder comme un homme sans ressource. Enfin, au bout d'un quart-d'heure, il s'aperçoit que tous les discours de son aide-de-camp n'avaient trait qu'aux ponts entraînés. « Eh! qui vous » parle de ces ponts rompus? C'est un inconvénient que je répare» rai en trois heures. Mais la Chantilly, qui me la rendra? »

La Chantilly, accompagnée de son amant, était venue à Paris débuter à la Comédie Italienne. Elle s'y fit applaudir en 1749 en montrant la marmotte dans un rôle de savoyarde. Le bruit de son succès, la nouvelle de son mariage avec le garçon pâtissier, nommé Favart, n'excitèrent pas médiocrement la jalousie du maréchal. En vain ses amis voulaient le déterminer à l'oublier; le maréchal, connaissant la retraite de son infidèle, sollicita une lettre de cachet pour l'enlever à son mari. Sa réclamation sembla trop juste pour qu'on n'y fît pas droit; la lettre de cachet lui fut accordée; le nouvel époux plia d'assez bonne grâce sous le joug de la nécessité, et la petite Chantilly s'acquitta tout à la fois de l'emploi de femme de Favart et de maîtresse de Maurice.

Ce héros étant mort peu après, et presque dans les bras de sa belle, celle-ci songea à lui donner un successeur. Elle ne trouva

rien de mieux, pour remplacer un guerrier, qu'un abbé, frêle et petit, *qui passa sa vie à mourir d'un asthme.* Cette liaison fut bientôt publique, et Voisenon s'en défendait de manière à en accréditer encore le bruit.

Du reste, ce commerce ne fut pas stérile : bon nombre de jolis ouvrages qui firent fureur dans le temps, et qui cependant ne sont pas complétement oubliés aujourd'hui, y prirent naissance. Malgré les dénégations de Voisenon, chacun s'accordait à dire qu'à lui revenait la plus grande partie de la gloire des *Trois Sultanes*, d'*Annette et Lubin* (représentés sous le nom de Mme Favart), de *l'Anglais à Bordeaux*, d'*Isabelle et Gertrude*, de *la Fée Urgèle*, et des *Moissonneurs:* Favart passait pour inventer la fable; Voisenon pour *habiller la poupée.* En vain celui-ci voulait se défendre de cette double communauté, les éloges de Voltaire venaient la divulguer en même temps que les épigrammes de Marmontel. On a de ce dernier une chanson sur ce sujet, que nous avouons avoir lue, et dont on ne nous pardonnerait pas de citer même le titre.

Voisenon composa encore plusieurs contes libertins qui se distribuaient dans l'ombre; *le Sultan Misapouf* et *Tant mieux pour elle* furent alors très-recherchés. Ses madrigaux licencieux n'obtenaient pas moins de faveur, et les *Mémoires de Bachaumont* disent, en mentionnant une pièce de l'abbé, adressée à Mme de Pompadour : « Ces agréables ordures ont plu infiniment à la cour. »

Nous ne savons si ce sont ces titres qui valurent à Voisenon d'être distingué par le prince. Toujours est-il que l'auteur de *Misapouf* fut chargé de travaux historiques pour l'éducation des petits-fils du roi, Louis XVI, Louis XVIII et S. M. Charles X. Ce choix pouvait être, on l'avouera, plus éclairé, et nous ne savons si d'autres eurent à s'en louer que Voisenon, à qui il valut son admission à l'Académie et une pension de six mille livres. Il serait toutefois injuste d'oublier que c'est lui qui a dit : « Henri IV fut » un grand roi; Louis XIV fut le roi d'un beau règne. » Bien que ce mot passe sa portée, s'il en fit le texte d'une leçon pour ses élèves, il ne fut pas tout-à-fait indigne de ce haut emploi.

Parmi les ecclésiastiques à la mode, Voisenon comptait plus d'un émule de dissipation ; mais le plus redoutable, peut-être, était Boismont. La consonnance de leurs noms donna lieu un jour à une assez plaisante méprise. Un pauvre créancier de celui-ci, qui ne pouvait, du fond de sa province, obtenir paiement, arrive à Paris, et demande la demeure de l'abbé de Boismont : c'est chez Voisenon qu'on l'envoie. Il ne le rencontre pas et laisse un billet pour expliquer le but de sa visite. Nous transcrivons la réponse.

« Je suis fâché que vous ne m'ayez pas trouvé, Monsieur; vous » auriez vu la différence qu'il y a entre M. l'abbé de Boismont et » moi. Il est jeune, et je suis vieux ; il est fort et robuste, et je suis » faible et valétudinaire ; il prêche, et j'ai besoin d'être prêché ; il » a une grosse et riche abbaye, et j'en ai une très-mince ; il s'est » trouvé de l'Académie sans savoir pourquoi, et l'on me demande » pourquoi je n'en suis pas ; il vous doit une pension et je n'ai » que le désir d'être votre débiteur. »

Voisenon avait un revenu assez considérable; il en mangeait une partie : ici c'est au propre qu'il nous faut comprendre. Ce même homme qui, ennuyé de la *tisane selon l'ordonnance*, répondait à son médecin, le blâmant de n'avoir pas tout pris : « Comment voulez-vous que je boive une pinte quand je ne tiens que » chopine ? » ce même homme se vantait, au contraire, d'avoir, à table, lui, si mince personne, un estomac d'une capacité peu commune. La sagesse, disait-il,

La sagesse est de bien dîner,
En commençant par le potage ;
La sagesse est de bien souper,
En finissant par le fromage.
On est heureux si l'on peut se gaver,
Et si l'on digère, on est sage.

Comme l'abbé *n'était pas* toujours *sage*, sa faible organisation eut plus d'un choc à essuyer ; mais grâce à sa complexion toute nerveuse, on le quittait à la mort, on le retrouvait à table. Un jour,

à la campagne, il était au plus mal. Ses domestiques l'abandonnèrent pour aller chercher les sacremens à la paroisse. Dans l'intervalle le mourant se trouve mieux, se lève, prend un habit et son fusil, et sort par une porte de derrière. Chemin faisant, il rencontre le prêtre qui lui porte le viatique, avec la procession; il se met à genoux, comme les autres passans, puis poursuit son chemin. Le curé et les domestiques arrivent; on ne trouve plus le malade qui, pendant qu'on le cherchait dans toute la maison, tirait des lapins dans la plaine.

Une plus rude secousse, sans doute, lui causa une assez longue aiitation. Se rappelant alors les descriptions qu'il avait nécessairement faites de l'enfer, dans ses sermons et dans ses mandemens, il craignait d'être trop tôt à même d'en constater le degré de fidélité. On le détermina à se confesser, et il disait vrai, sans doute, quand depuis il répétait que ce n'était pas du *menu* que ce dont il était convenu. Il fallait que ce le fût peu en effet, car il se vit forcé de s'adresser au pape pour obtenir l'absolution qui ne lui fut accordée qu'à de très-lourdes conditions : mille écus au saint-siége, deux mille aux pauvres ; et le Bréviaire tous les matins. Comme la peur était toute sa religion, il remplit exactement les deux premières parties de la pénitence ; quant à la troisième, Mme Favart, si l'on en croit M. de Lauraguais, la partageait avec lui.

Mais quand Voisenon eut perdu la femme de Favart, le détachement de la vie vint dissiper ses frayeurs de la mort. Lorsqu'il sentit sa fin prochaine, il se fit préparer et apporter un cercueil de plomb. « Voilà donc, dit-il, ma dernière redingotte; » et s'adressant à son laquais : « j'espère, ajouta-t-il, qu'il ne te prendra pas en- » vie de me voler celle-ci. » L'ecclésiastique, son confrère, qui était à son chevet, l'exhortait à se réconcilier avec Dieu. « Rup- » ture entière, Monsieur, répondit-il ; je vous rends lettres et por- » trait. » Les *lettres* étaient le Bréviaire de ce bouffon sacrilége, le *portrait*... un crucifix !!!

J. Taschereau.

De la Peinture

Du Portrait.

Si la peinture d'histoire et de genre est un noble luxe qui convient aux particuliers riches, et, à plus forte raison, aux gouvernemens jaloux de la gloire nationale, on ne saurait nier que la peinture du portrait ne soit un besoin moral presque universel. Les actions héroïques, les pensées hautes et généreuses, les sublimes productions du génie, portent jusqu'à l'enthousiasme notre admiration pour leurs auteurs; nous éprouvons un plaisir indicible à contempler la représentation de ces grands personnages qui sont l'honneur de l'humanité; et, telle est l'influence de cette disposition de l'esprit, que nous aimons à nous persuader que les bustes antiques, échappés aux ravages du temps et de la barbarie, offrent la ressemblance fidèle des hommes célèbres dont ils portent les noms, quoique l'authenticité de ces portraits soit au moins incertaine. Mais si nous interrogeons notre cœur, la peinture du portrait nous paraîtra d'un intérêt bien plus vif encore. L'image de

ceux qui nous sont chers, précieuse pendant leur vie, est un trésor inestimable quand ils ne sont plus. Le temps efface insensiblement leurs traits de notre mémoire, et la possession d'un portrait fidèle devient pour nous une victoire remportée sur la mort.

Mon intention n'est point de classer les portraits par genres. Je parlerai du portrait en général, sans examiner par quels procédés on l'exécute. La miniature peut produire des chefs-d'œuvre ainsi que la peinture à l'huile; mais celle-ci lui reste bien supérieure, puisqu'elle offre un œuvre plus complet. La miniature ne s'adresse qu'aux intérêts privés; les substances altérables que l'on emploie l'exposent à être anéantie par mille accidens dont ne peut jamais être atteinte la peinture à l'huile, qui, lorsqu'elle se distingue par une supériorité quelconque, échappe toujours à l'oubli, et le jour arrive où les chefs-d'œuvre vont se placer dans les musées pour en devenir l'ornement et la richesse. L'opinion, sans peut-être se rendre compte du sentiment qui la détermine, accorde d'autant plus d'estime aux productions du génie, qu'elles semblent plus durables. Cette pensée consolante soutient sans doute contre les dégoûts dont les abreuvent souvent leurs contemporains, ceux qui cherchent la gloire dans les arts. On est plus disposé à supporter l'injustice présente quand on espère un jugement équitable dans l'avenir.

Tout peintre d'histoire, incapable de faire un bon portrait, ne saurait être qu'un artiste médiocre. Je ne m'explique pas comment le portrait ne serait qu'un genre secondaire, quand je considère qu'il n'a été traité avec supériorité que par les peintres dont la réputation est arrivée la plus haute jusqu'à nous. Raphaël, le Titien, Rembrandt, Paul Véronèse, le Tintoret, André del Sarto, Sébastien del Piombo, Vélasquez et tant d'autres qui, moins fameux, ont cependant acquis des droits à la célébrité, loin de négliger cette partie de l'art, ont semblé s'y complaire. Vandick, dont le nom est devenu populaire, lui doit toute sa renommée. Les admirables portraits de Rubens pourraient faire supposer que c'est aux études dont ce genre lui fournit l'occasion, qu'il dut la perfection des têtes de quelques-uns de ses tableaux. Le couron-

nement de Marie de Médicis serait déjà une merveille, considéré sous ce seul point de vue. Là, point de ces types de convention qui font que tous les personnages semblent appartenir à la même famille; point de ces poses théâtrales, de cette roideur gauche, ou, ce qui est pis encore, de ces grâces empruntées que prennent des modèles salariés lorsqu'on les revêt d'un costume d'apparat. Où auraient-ils appris à porter avec aisance l'épée, le manteau ou l'habit de cour? Une situation élevée donne presque toujours des manières élégantes qu'on prend difficilement si on n'y a pas été accoutumé dès l'enfance. Telle jeune fille, modèle par état, peut par ses formes ravissantes inspirer le peintre, et l'aider à créer une nymphe ou une Grâce, mais couvrez-la de riches vêtemens, composez sa parure d'or et de diamans, vous ne parviendrez pas à lui donner la dignité et les grands airs d'une personne de haut rang. Habile à saisir l'individualité, Rubens, dans ce tableau peut-être le plus complet de son œuvre, n'a représenté que des pantomines nobles, et en cela il s'est rapproché de la vérité historique.

La première condition du portrait est de rappeler avec exactitude non-seulement les traits du modèle, mais encore l'expression fidèle de sa physionomie. L'artiste marche entre deux écueils, l'inconvénient de nuire à la vérité en cherchant à corriger les défauts de la nature, et le danger, en les exagérant, de l'enlaidir et de lui ôter cette noblesse qu'elle a toujours pour quiconque sait bien la voir. La ressemblance d'aspect étant importante à saisir, une séance ne serait pas perdue qui ne servirait qu'à fixer la pose la plus convenable et la plus naïve.

Il faut que la couleur soit vraie, que la chair, sous la peau qui la couvre, soit transparente, élastique et ferme; que certaines parties de la tête paraissent solides, mobiles ou flexibles; que les yeux aient cette humidité limpide qui les distingue du reste du visage; que la bouche soit de ce ton frais et vermeil qui laisse apercevoir le sang sous une peau plus fine.

Les ombres ont nécessairement quelque chose de vague et de mystérieux; ce serait donc une faute grave de montrer ce qu'elles dérobent; mais leur ton doit toujours rappeller celui de la carna-

tion. Dans les clairs, la principale difficulté est de faire sentir le modelé sans interrompre la lumière. Quoiqu'il soit nécessaire de suivre les mouvemens de la peau, il convient d'être sobre de détails, et de n'indiquer que légèrement ceux qui ne sont pas caractéristiques. Le but de la peinture est de reproduire la sensation que fait éprouver l'aspect de la nature, et non les pauvretés, les flétrissures de la peau et mille autres accidens qui disparaissent à quelques pas. Il existe en ce genre des portraits d'un peintre allemand nommé Denner. Dans ses ouvrages, que l'on peut regarder à la loupe, chaque ride a son ombre, sa demi-teinte, son reflet et son clair; les pores de la peau, les poils des sourcils, ceux de la barbe, sont faits un à un. Je ne sais quel secret dégoût me gagne quand j'attache mes regards sur ce pénible travail qui n'omet rien hors la vie. Lors même que le dessin serait aussi exact qu'il l'est peu, et que la couleur, qui est mauvaise, ne laisserait rien à désirer, il y aurait un titre de réprobation dans ce goût d'imitation si malheureusement appliqué.

Les peintres qui se consacrent au portrait considèrent comme un des inconvéniens inséparables de ce genre la difficulté de contenter leurs modèles. On ne sait, disent-ils, comment répondre aux exigences du public qui, d'ordinaire, n'ayant aucune connaissance de l'art, demande des choses impossibles. Les femmes surtout ont un amour-propre qu'on ne saurait satisfaire. S'il m'est permis d'exprimer ici mon opinion, j'observerai qu'elles n'ont que trop souvent le droit de se plaindre. Elles accusent avec raison les peintres qui les enlaidissent ou cherchent à les embellir en substituant à leurs grâces naturelles des beautés de convention. Par système ou par flatterie, l'artiste s'efforce de soumettre leurs traits à de certaines proportions qui altèrent la ressemblance sans rien ajouter à la beauté. Il se croit obligé d'agrandir les yeux, de diminuer la bouche et le nez; mais de petits yeux fins, doux ou vifs, perdent toute leur expression si leur forme ou leur dimension est changée. Des lèvres fraîches et roses, quoiqu'un peu fortes, parent quelquefois mieux un visage qu'une bouche plus petite. Sans doute il y a manière d'embellir les femmes, mais c'est encore en étant

vrai. Choisissez parmi leurs atours ceux qui font le plus valoir leurs charmes, la couleur qui sied le mieux à leur teint, la pose qui dissimule davantage les imperfections de leur taille ou de leur visage : il n'est guère de personne laide qui, sous quelque aspect, ne prenne une sorte de beauté. En peignant les femmes, aidez-vous de vos souvenirs, ou devinez, s'il se peut, l'effet qu'elles produisent dans le monde lorsque la parure, l'éclat des lumières, une nuance de gaîté, de coquetterie peut-être, les rendent plus piquantes et plus jolies; mais gardez-vous de les représenter telles que vous les voyez dans votre atelier, où le grand jour fatigue leurs yeux, où l'ennui d'une longue séance altère leur teint et assombrit leur physionomie si mobile. D'une femme gaie, vive, légère, on fait souvent un portrait froid, inanimé, et l'on prétend la satisfaire! C'est en rappelant ses triomphes, c'est dans ses jours d'éclat, qu'il faut savoir la peindre et non dans ses momens de langueur et d'ennui. Les hommes doivent être représentés comme ils sont, les femmes telles qu'elles veulent et peuvent être.

En se plaignant de l'exigence du public on le calomnie: on pourrait lui reprocher, avec plus de raison, trop d'indulgence, et, sous nos yeux, certaines réputations créées par les gens du monde sont la preuve qu'on accueille avec transport des ouvrages dont une ressemblance grossière est le seul mérite.

Le génie de la composition, le sentiment de l'effet, loin d'être pour le peintre des qualités superflues, lui serviront à rendre son œuvre plus complet. Il saura trouver des fonds heureux; quelquefois il accompagnera sa figure de personnages accessoires, comme l'a fait Vandick dans le beau portrait de Charles I[er], suivi d'un page et prêt à monter un cheval que retient un écuyer. Les tableaux de famille, abandonnés depuis long-temps à des artistes médiocres, qui les ont presque rendus ridicules, auraient pour des peintres coloristes l'avantage de rapprocher plusieurs têtes dont les carnations différentes offriraient l'occasion d'oppositions piquantes. Les tableaux flamands, si dignes d'admiration, ne sont pour la plupart que des portraits. C'est la nature qu'on a suivie pas à pas; tout y révèle une imitation scrupuleuse, mais sans petitesse

et sans pesanteur. Le fini, ne nuisant jamais à la touche, qui est toujours ferme, spirituelle et délicate, y devient une qualité de plus. Les têtes sont expressives, les mains du dessin le plus naïf, les chairs d'un ton fin, les poses pleines de caractère et de vérité. Les satins, les velours, les fourrures, les bijoux, les tapisseries, les meubles, mille détails dont les fonds sont enrichis, tout enfin est extrêmement achevé; mais par un travail approprié à chaque chose, et soumis à un effet si bien conduit que rien ne choque l'œil et ne le détourne de l'objet principal. Le peintre qui se destine au portrait ne saurait trop étudier ces maîtres habiles.

L'harmonie des fonds, cette qualité d'où résulte l'effet et qui distingue si éminemment l'école flamande, mérite la plus sérieuse attention. Il est digne de remarque que cette partie de l'art, généralement considérée comme accessoire, soit si importante que sa bonne ou mauvaise exécution puisse compléter ou anéantir un œuvre. Mais ce n'est pas tout de faire des fonds qui conviennent aux figures, il faut y arriver par des moyens raisonnables. Aujourd'hui que l'effet piquant des productions de l'école anglaise trouve chez nous de zélés partisans, notre jeune école se précipite avec ardeur dans cette route nouvelle. Si elle sait s'arrêter à temps, elle obtiendra des résultats qui plairont aux connaisseurs les plus difficiles, mais si elle se laisse entraîner par l'attrait de la singularité, elle tombera dans des bizarreries que condamneront également la raison et le goût. La nature est assez féconde en effets variés pour offrir au peintre habile les moyens de faire valoir ses figures sans s'écarter du vrai. Le talent avec lequel Reynolds traita cette partie de l'art lui valut surtout la réputation immense dont il jouit en Angleterre. Les gravures de son œuvre nous ont mis depuis plusieurs années à même d'apprécier son mérite. Tous ses fonds sont composés avec un goût exquis, et l'examen de ses portraits est une étude excellente. Mais comme on ne saurait élever ses regards trop haut lorsqu'on veut prendre d'utiles leçons, Rembrandt et Velasquez surpassent tellement, dans la route de l'effet, les peintres qui sont venus après eux, que ces grands maîtres me paraissent être les modèles qu'on ne doit jamais perdre de vue.

Par un heureux emploi de la lumière et de l'ombre, et par ses fonds mystérieux, Rembrandt est le seul, entre tous les peintres, qui ait su donner à une tête l'intérêt d'un tableau poétique et varié. Chez lui, rien n'est ordinaire; chaque partie est traitée avec une nouveauté inattendue. Personne n'a porté si loin la magie de la peinture.

Je viens à Vélasquez, et mes yeux charmés retrouvent encore la plus délicieuse harmonie. Ce n'est ni l'originalité d'effet, ni la poésie de Rembrandt : la marche est plus simple, l'art s'y laisse moins apercevoir. Le coloris est admirable; il a encore toute sa fraîcheur primitive. Les plans sont attaqués avec une grande fermeté, et cependant le modelé est d'une délicatesse extrême. Jamais la peau ne parut plus souple; jamais on ne sut mieux rendre ce ton argentin qu'elle prend ordinairement dans certaines parties, et quelquefois en totalité. Sous le pinceau léger de Vélasquez, tout est fait à propos, et les négligences même sont encore de l'adresse. Quand on fixe quelque temps les regards sur la toile, on croit y surprendre le mouvement et la vie.

Si la magie de l'effet et le charme de la couleur sont des qualités précieuses, il faut avouer toutefois qu'elles ne sont pas tellement indispensables, que l'artiste qui en est privé ne puisse prendre un rang distingué par des qualités d'un autre ordre. A l'exposition de 1817, il parut un portrait d'homme, peint par un élève de David, nommé Pagnès. L'effet y manquait totalement; la couleur n'était pas brillante; on pouvait même reprocher à l'ensemble de ce tableau un aspect monotone et terne; cependant les tons, sur une base grisâtre, étaient dans une juste harmonie. La recherche scrupuleuse de la nature, le dessin ferme et correct, la pose pleine de caractère, donnaient à cette peinture un tel air de vérité, qu'elle arrêta les regards de la foule émerveillée. Ce succès, dû particulièrement au dessin, était mérité. La réunion de toutes les qualités supérieures est un phénomène que l'on n'a jamais rencontré; mais il suffit de l'une d'elles, portée au plus haut degré, pour créer un chef-d'œuvre.

Quelques portraits du Titien manquent peut-être de ce modelé

fin de Vélasquez et de Vandick; mais la puissance d'aspect, le caractère élevé des têtes, la fermeté du regard, la grande tournure, la noblesse de la pose, une si admirable couleur qu'elle fait paraître la chair palpitante, un effet sage et bien entendu, ne laissent rien à désirer. Quelquefois il s'est plu à étudier la nature de plus près encore, et dans le nain de Charles-Quint l'illusion est complète.

N'estimer dans les arts, comme en littérature, qu'une certaine manière d'éveiller les sensations et de parler au cœur ou à l'esprit, c'est restreindre de plein gré le cercle de nos jouissances. Sont-elles donc si multipliées que nous en soyons embarrassés! Les infirmités morales de notre nature se retrouvent en toute chose, dans la critique aussi bien que dans l'œuvre; mais l'empreinte du génie est rare, et tout ce qui décèle un talent supérieur a droit à nos hommages. Admiratrice sincère de la grâce divine de Raphaël, de la noblesse du Titien, de l'éclat et de la hardiesse de Rubens, de la sagesse de Vandick et de sa savante harmonie, du pinceau large et hardi de Paul Véronèse, j'aime encore à rencontrer un ouvrage de Holbein. Ce maître n'attire ni par une couleur brillante ni par un effet heureux; dans plusieurs de ses tableaux, vus à quelque distance, l'absence même de cette dernière qualité a quelque chose de repoussant; mais en les examinant de près, on découvre une couleur vraie, un modelé fin, un dessin sec, à la vérité, mais d'une grande justesse et d'une délicatesse extrême. La chair, sous son pinceau, a souvent de la souplesse. Cette qualité est surtout remarquable dans les mains du charmant portrait d'Anne de Boulen; elles sont posées et dessinées si naïvement, qu'elles peuvent être citées comme modèle. Le soin que l'artiste a mis à peindre les têtes se retrouve dans les autres parties. Les bijoux, les pierres précieuses, les perles, sont rendus d'une manière surprenante; et s'il est vrai que l'effet manque à ses portraits, du moins les accessoires ne nuisent jamais à l'objet principal. Quoique l'école anglaise ait accoutumé nos yeux à une qualité pittoresque qui fut tout-à-fait étrangère à Holbein, sa réputation se soutient; et les peintres dont la route s'éloigne le plus de la sienne paient à ses ouvrages un juste tribut d'éloges.

Après tant de grands noms, dont aucun n'appartient à la France, il est pénible de n'avoir à citer parmi nos anciens peintres de portraits que des hommes qui, avec de l'esprit et même du talent, n'eurent pas les qualités nécessaires pour résister au mauvais goût de leur temps. La vogue qu'ils obtinrent leur vaut encore, après un siècle, une sorte de célébrité. Il se pourrait donc qu'on trouvât mon jugement bien sévère; mais en parlant de l'art que je cultive, je ne saurais consentir à louer tout haut ce que je blâme intérieurement. Mignard, Rigaut, Largillière, détournés de la vraie route, remplacèrent la dignité par une pompe théâtrale. Dans leurs portraits, l'œil, attiré à la fois sur une multitude d'objets, ne sait où se fixer. Le dessin, la couleur, l'expression, la pantomime, tout est de convention. Il semble que ces peintres n'aient jamais consulté la nature. Vanloo et Boucher, qui leur succédèrent, comblèrent la mesure du mauvais goût. Greuze, contemporain de ceux-ci, eut seul un véritable talent. Dans ses têtes d'étude, sa couleur charmante rappelle quelquefois l'école flamande.

La peinture du portrait exige dans l'artiste certaines quatités morales, sans lesquelles, même avec un talent supérieur d'imitation, il resterait encore bien loin du but. Si l'application qu'il porte à son travail le préoccupe à tel point qu'elle ne lui laisse aucune liberté d'esprit, le modèle, condamné à la fois au silence et à l'immobilité, marque bientôt, par sa contenance gênée et l'affaissement de ses traits, la contrariété et l'ennui qu'il éprouve. Dès-lors la malheureuse ressemblance du portrait accuse l'impuissance de l'artiste. Faites donc que le modèle ne se trouve pas moins à l'aise dans votre atelier que dans un salon; et tandis que le plaisir de la conversation lui rend les heures légères, étudiez profondément son attitude, son geste, son regard, ses traits et le jeu de sa physionomie. Par ce moyen, l'imitation devient aussi variée que la nature elle-même; chaque portrait prend un caractère d'individualité qui le distingue des autres; tout ce que l'habitude du corps, l'expression du visage, et même le ton des chairs, peuvent révéler sur l'homme intérieur, est reproduit avec autant d'énergie que dans le modèle. Sans avoir jamais vu celui-ci, on croit le reconnaître, tant l'accent

de la vérité a de puissance! A ce génie d'observation il faut joindre une patience que rien ne lasse, et une ardeur qui ne se refroidisse jamais. Où la ressemblance n'est pas atteinte, peut-être le courage seul a manqué. L'artiste ne doit donc quitter son ouvrage que lorsqu'il a fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour le rendre complet. Qu'il se méfie des applaudissemens dont le vulgaire se montre trop souvent prodigue pour le peintre inhabile qui ne sait obtenir une sorte de ressemblance qu'en outrant la vérité; qu'il dédaigne une vogue passagère; mais qu'il ambitionne cette gloire solide que le talent fait naître, que chaque œuvre nouveau vient fortifier, et qui grandit avec le temps; qu'il soit enfin son juge le plus sévère, et n'accuse que lui-même des imperfections de son travail, car la puissance de l'art est sans bornes.

LIZINKA MIRBEL.

VANINA VANINI,

OU

Particularités

SUR

LA DERNIÈRE VENTE DE CARBONARI

Découverte dans les États du Pape.

C'était un soir du printemps de 182*. Tout Rome était en mouvement : M. le duc de B***, ce fameux banquier, donnait un bal dans son nouveau palais de la place de Venise. Tout ce que les arts de l'Italie, tout ce que le luxe de Paris et de Londres peuvent produire de plus magnifique avait été réuni pour l'embellissement de ce palais. Le concours était immense. Les beautés blondes et réservées de la noble Angleterre avaient brigué l'honneur d'assister à ce bal ; elles arrivaient en foule. Les plus belles femmes de Rome leur disputaient le prix de la beauté. Une jeune fille que l'éclat de

ses yeux et ses cheveux d'ébène proclamaient Romaine entra conduite par son père ; tous les regards la suivirent. Un orgueil singulier éclatait dans chacun de ses mouvemens.

On voyait les étrangers qui entraient frappés de la magnificence de ce bal. « Les fêtes d'aucun des rois de l'Europe, disaient-ils » n'approchent point de ceci. »

Les rois n'ont pas un palais d'architecture romaine : ils sont obligés d'inviter les grandes dames de leur cour; M. le duc de B*** ne prie que de jolies femmes. Ce soir-là il avait été heureux dans ses invitations ; les hommes semblaient éblouis. Parmi tant de femmes remarquables il fut question de décider quelle était la plus belle : le choix resta quelque temps indécis; mais enfin la princesse Vanina Vanini, cette jeune fille aux cheveux noirs et à l'œil de feu, fut proclamée la reine du bal. Aussitôt les étrangers et les jeunes Romains, abandonnant tous les autres salons, firent foule dans celui où elle était.

Son père, le prince don Asdrubale Vanini, avait voulu qu'elle dansât d'abord avec deux ou trois souverains d'Allemagne. Elle accepta ensuite les invitations de quelques Anglais fort beaux et fort nobles; leur air empesé l'ennuya. Elle parut prendre plus de plaisir à tourmenter le jeune Livio Savelli qui semblait fort amoureux. C'était le jeune homme le plus brillant de Rome, et de plus lui aussi était prince; mais si on lui eût donné à lire un roman, il eût jeté le volume au bout de vingt pages, disant qu'il lui donnait mal à la tête. C'était un désavantage aux yeux de Vanina.

Vers le minuit une nouvelle se répandit dans le bal, et fit assez d'effet. Un jeune carbonaro détenu au fort Saint-Ange venait de se sauver le soir même, à l'aide d'un déguisement, et, par un excès d'audace romanesque, arrivé au dernier corps-de-garde de la prison, il avait attaqué les soldats avec un poignard; mais il avait été blessé lui-même, les sbires le suivaient dans les rues à la trace de son sang, et on espérait le ravoir.

Comme on racontait cette anecdote, don Livio Savelli, ébloui des grâces et des succès de Vanina, avec laquelle il venait de dan-

ser, lui disait en la reconduisant à sa place, et presque fou d'amour : « Mais, de grâce, qui donc pourrait vous plaire?

— Ce jeune carbonaro qui vient de s'échapper, lui répondit Vanina; au moins celui-là a fait quelque chose de plus que de se donner la peine de naître. » Le prince don Asdrubale s'approcha de sa fille. C'est un homme riche qui depuis vingt ans n'a pas compté avec son intendant, lequel lui prête ses propres revenus à un intérêt fort élevé. Si vous le rencontrez dans la rue, vous le prendrez pour un vieux comédien; vous ne remarquerez pas que ses mains sont chargées de cinq ou six bagues énormes garnies de diamans fort gros. Ses deux fils se sont faits jésuites, et ensuite sont morts fous. Il les a oubliés; mais il est fâché que sa fille unique, Vanina, ne veuille pas se marier. Elle a déjà dix-neuf ans, et a refusé les partis les plus brillans. Quelle est sa raison? la même que celle de Sylla pour abdiquer, *son mépris pour les Romains*.

Le lendemain du bal, Vanina remarqua que son père, le plus négligent des hommes, et qui de la vie ne s'était donné la peine de prendre une clef, fermait avec beaucoup d'attention la porte d'un petit escalier qui conduisait à un appartement situé au troisième étage du palais. Cet appartement avait des fenêtres sur une terrasse garnie d'orangers. Vanina alla faire quelques visites dans Rome; au retour, la grande porte du palais étant embarrassée par les préparatifs d'une illumination, la voiture rentra par les cours de derrière. Vanina leva les yeux, et vit avec étonnement qu'une des fenêtres de l'appartement que son père avait fermée avec tant de soin était ouverte. Elle se débarrassa de sa dame de compagnie, monta dans les combles du palais, et à force de chercher parvint à trouver une petite fenêtre grillée qui donnait sur la terrasse garnie d'orangers. La fenêtre ouverte qu'elle avait remarquée était à deux pas d'elle. Sans doute cette chambre était habitée; mais par qui? Le lendemain Vanina parvint à se procurer la clef d'une petite porte qui ouvrait sur la terrasse garnie d'orangers.

Elle s'approcha à pas de loup de la fenêtre qui était encore ouverte. Une persienne servit à la cacher. Au fond de la chambre il y avait un lit et quelqu'un dans ce lit. Son premier mouvement fut

de se retirer ; mais elle aperçut une robe de femme jetée sur une chaise. En regardant mieux la personne qui était au lit, elle vit qu'elle était blonde, et apparemment fort jeune. Elle ne douta plus que ce ne fût une femme. La robe jetée sur une chaise était ensanglantée ; il y avait aussi du sang sur des souliers de femme placés sur une table. L'inconnue fit un mouvement ; Vanina s'aperçut qu'elle était blessée. Un grand linge taché de sang couvrait sa poitrine ; ce linge n'était fixé que par des rubans ; ce n'était pas la main d'un chirurgien qui l'avait placé ainsi. Vanina remarqua que chaque jour, vers les quatre heures, son père s'enfermait dans son appartement, et ensuite allait voir l'inconnue ; il redescendait bientôt, et montait en voiture pour aller chez la comtesse Vitteleschi. Dès qu'il était sorti, Vanina montait à la petite terrasse, d'où elle pouvait apercevoir l'inconnue. Sa sensibilité était vivement excitée en faveur de cette jeune femme si malheureuse ; elle cherchait à deviner son aventure. La robe ensanglantée jetée sur une chaise paraissait avoir été percée de coups de poignard. Vanina pouvait compter les déchirures. Un jour elle vit l'inconnue plus distinctement : ses yeux bleus étaient fixés dans le ciel ; elle semblait prier. Bientôt des larmes remplirent ses beaux yeux ; la jeune princesse eut bien de la peine à ne pas lui parler. Le lendemain Vanina osa se cacher sur la petite terrasse avant l'arrivée de son père. Elle vit don Asdrubale entrer chez l'inconnue ; il portait un petit panier où étaient des provisions. Le prince avait l'air inquiet, et ne dit grand'chose. Il parlait si bas que, quoique la porte-fenêtre fût ouverte, Vanina ne put entendre ses paroles. Il partit aussitôt. Il faut que cette pauvre femme ait des ennemis bien terribles, se dit Vanina, pour que mon père, d'un caractère si insouciant, n'ose se confier à personne, et se donne la peine de monter cent vingt marches chaque jour.

Un soir, comme Vanina avançait doucement la tête vers la croisée de l'inconnue, elle rencontra ses yeux, et tout fut découvert. Vanina se jeta à genoux, et s'écria : « Je vous aime, je vous suis dévouée. » L'inconnue lui fit signe d'entrer.

« Que je vous dois d'excuses, s'écria Vanina, et que ma sotte

curiosité doit vous sembler offensante ! Je vous jure le secret, et, si vous l'exigez, jamais je ne reviendrai.

— Qui pourrait ne pas trouver du bonheur à vous voir? dit l'inconnue. Habitez-vous ce palais? — Sans doute, répondit Vanina. Mais je vois que vous ne me connaissez pas : je suis Vanina, fille de don Asdrubale. »

L'inconnue la regarda d'un air étonné, rougit beaucoup, puis ajouta : « Daignez me faire espérer que vous viendrez me voir tous les jours; mais je désirerais que le prince ne sût pas vos visites. » Le cœur de Vanina battait avec force; les manières de l'inconnue lui semblaient remplies de distinction. Cette pauvre jeune femme avait sans doute offensé quelque homme puissant; peut-être dans un moment de jalousie avait-elle tué son amant? Vanina ne pouvait voir une cause vulgaire à son malheur. L'inconnue lui dit qu'elle avait reçu une blessure dans l'épaule, qui avait pénétré jusqu'à la poitrine et la faisait beaucoup souffrir. Souvent elle se trouvait la bouche pleine de sang. « Et vous n'avez pas de chirurgien! s'écria Vanina. — Vous savez qu'à Rome, dit l'inconnue, les chirurgiens doivent à la police un rapport exact de toutes les blessures qu'ils soignent. Le prince daigne lui-même serrer mes blessures avec le linge que vous voyez.

L'inconnue évitait avec une grâce parfaite de s'apitoyer sur son accident; Vanina l'aimait à la folie. Une chose pourtant étonna beaucoup la jeune princesse, c'est qu'au milieu d'une conversation assurément fort sérieuse, l'inconnue eut beaucoup de peine à supprimer une subite envie de rire.

« Je serais heureuse, lui dit Vanina, de savoir votre nom. — On m'appelle Clémentine. — Eh bien! chère Clémentine, demain à cinq heures je viendrai vous voir. » Le lendemain Vanina trouva sa nouvelle amie fort mal.

« Je veux vous amener un chirurgien, dit Vanina en l'embrassant. — J'aimerais mieux mourir, dit l'inconnue. Voudrais-je compromettre mes bienfaiteurs? — Le chirurgien de Mgr. Savelli-Catanzara, le gouverneur de Rome, est fils d'un de nos domestiques, reprit vivement Vanina; il nous est dévoué, et par sa posi-

tion ne craint personne. Mon père ne rend pas justice à sa fidélité ; je vais le faire demander. — Je ne veux pas de chirurgien ! s'écria l'inconnue avec une vivacité qui surprit Vanina. Venez me voir, et si Dieu doit m'appeler à lui, je mourrai heureuse dans vos bras. » Le lendemain l'inconnue était plus mal. « Si vous m'aimez, dit Vanina en la quittant, vous verrez un chirurgien. — S'il vient, mon bonheur s'évanouit. — Je vais l'envoyer chercher, » reprit Vanina. Sans rien dire, l'inconnue la retint, et prit sa main qu'elle couvrit de baisers. Il y eut un long silence ; l'inconnue avait les larmes aux yeux. Enfin, elle quitta la main de Vanina, et de l'air dont elle serait allée à la mort, lui dit : « J'ai un aveu à vous » faire. Avant-hier, j'ai menti en disant que je m'appelais Clé» mentine ; je suis un malheureux carbonaro... » Vanina étonnée recula sa chaise, et bientôt se leva.

« Je sens, continua le carbonaro, que cet aveu va me faire » perdre le seul bien qui m'attache à la vie ; mais il est indigne » de moi de vous tromper. Je m'appelle Pietro Missirilli ; j'ai » dix-neuf ans ; mon père est un pauvre chirurgien de Sant-An» gelo-in-Vado, moi je suis carbonaro. On a supris notre *vente ;* » j'ai été amené, enchaîné, de la Romagne à Rome. Plongé dans » un cachot éclairé jour et nuit par une lampe, j'y ai passé treize » mois. Une ame charitable a eu l'idée de me faire sauver. On » m'a habillé en femme. Comme je sortais de prison et passais » devant les gardes de la dernière porte, l'un d'eux a maudi les » carbonari ; je lui ai donné un soufflet. Je vous assure que ce ne » fut pas une vaine bravade, mais tout simplement une distrac» tion. Poursuivi la nuit dans les rues de Rome après cette im» prudence, blessé de coups de baïonnette, perdant déjà mes for» ces, je monte dans une maison dont la porte était ouverte ; j'en» tends les soldats qui montent après moi, je saute dans un jardin ; » je tombe à quelques pas d'une femme qui se promenait.... — La » comtesse Vittelleschi ! l'amie de mon père ! dit Vanina. — Quoi ! » vous l'a-t-elle dit ? s'écria Missirilli. Quoi qu'il en soit, cette » dame, dont le nom ne doit jamais être prononcé, me sauva la » vie. Comme les soldats entraient chez elle pour me saisir, votre

» père m'en faisait sortir dans sa voiture. Je me sens fort mal :
» depuis quelques jours ce coup de baïonnette dans l'épaule m'em-
» pêche de respirer. Je vais mourir, et désespéré, puisque je ne
» vous verrai plus. »

Vanina avait écouté avec impatience; elle sortit rapidement: Missirilli ne trouva nulle pitié dans ces yeux si beaux, mais seulement l'expression d'un caractère altier que l'on vient de blesser.

A la nuit un chirurgien parut; il était seul. Missirilli fut au désespoir; il craignait de ne revoir jamais Vanina. Il fit des questions au chirurgien, qui le saigna et ne lui répondit pas. Même silence les jours suivans. Les yeux de Pietro ne quittaient pas la fenêtre de la terrasse par laquelle Vanina avait coutume d'entrer; il était fort malheureux. Une fois, vers minuit, il crut apercevoir quelqu'un dans l'ombre sur la terrasse: était-ce Vanina?

Vanina venait toutes les nuits coller sa joue contre les vîtres de la fenêtre du jeune carbonaro. Si je lui parle, se disait-elle, je suis perdue! Non, jamais je ne dois le revoir! Cette résolution arrêtée, elle se rappelait malgré elle l'amitié qu'elle avait prise pour ce jeune homme, quand si sottement elle le croyait une femme. Après une intimité si douce, il fallait donc l'oublier! Dans ses momens les plus raisonnables, Vanina était effrayée du changement qui avait lieu dans ses idées. Depuis que Missirilli s'était nommé, toutes les choses auxquelles elle avait l'habitude de penser, s'étaient comme recouvertes d'un voile, et ne paraissaient plus que dans l'éloignement.

Une semaine ne s'était pas écoulée, que Vanina, pâle et tremblante, entra dans la chambre du jeune carbonaro avec le chirurgien. Elle venait lui dire qu'il fallait engager le prince à se faire remplacer par un domestique. Elle ne resta pas dix secondes; mais quelques jours après elle revint encore avec le chirurgien, par humanité. Un soir, quoique Missirilli fût bien mieux, et que Vanina n'eût plus le prétexte de craindre pour sa vie, elle osa venir seule. En la voyant, Missirilli fut au comble du bonheur, mais il songea à cacher son amour; avant tout, il ne voulait pas s'écarter de la dignité convenable à un homme. Vanina, qui était entrée chez

lui le front couvert de rougeur, et craignant des propos d'amour, fut déconcertée de l'amitié noble et dévouée, mais fort peu tendre, avec laquelle il la reçut. Elle partit sans qu'il essayât de la retenir.

Quelques jours après, lorsqu'elle revint, même conduite, mêmes assurances de dévouement respectueux et de reconnaissance éternelle. Bien loin d'être occupée à mettre un frein aux transports du jeune carbonaro, Vanina se demanda si elle aimait seule. Cette jeune fille, jusque-là si fière, sentit amèrement toute l'étendue de sa folie. Elle affecta de la gaîté et même de la froideur, vint moins souvent, mais ne put prendre sur elle de cesser de voir le jeune malade.

Missirilli, brûlant d'amour, mais songeant à sa naissance obscure et à ce qu'il se devait, s'était promis de ne descendre à parler d'amour que si Vanina restait huit jours sans le voir. L'orgueil de la jeune princesse combattit pied à pied. Eh bien ! se dit-elle enfin, si je le vois, c'est pour moi, c'est pour me faire plaisir, et jamais je ne lui avouerai l'intérêt qu'il m'inspire. Elle faisait de longues visites à Missirilli, qui lui parlait comme il eût pu faire si vingt personnes eussent été présentes. Un soir, après avoir passé la journée à le détester, et à se bien promettre d'être avec lui encore plus froide et plus sévère qu'à l'ordinaire, elle lui dit qu'elle l'aimait. Bientôt elle n'eut plus rien à lui refuser.

Si sa folie fut grande, il faut avouer que Vanina fut parfaitement heureuse. Missirilli ne songea plus à ce qu'il croyait devoir à sa dignité d'homme ; il aima comme on aime pour la première fois à dix-neuf ans et en Italie. Il eut tous les scrupules de l'amour-passion, jusqu'au point d'avouer à cette jeune princesse si fière, la politique dont il avait fait usage pour s'en faire aimer. Il était étonné de l'excès de son bonheur. Quatre mois passèrent bien vite. Un jour, le chirurgien rendit la liberté à son malade. Que vais-je faire? pensa Missirilli ; rester caché chez une des plus belles personnes de Rome? Et les vils tyrans qui m'ont tenu treize mois en prison sans me laisser voir la lumière du jour, croiront m'avoir découragé! Italie, tu es vraiment malheureuse, si tes enfans t'abandonnent pour si peu!

Vanina ne doutait pas que le plus grand bonheur de Pietro ne fût de lui rester à jamais attaché; il semblait trop heureux; mais un mot du général Bonaparte retentissait amèrement dans l'ame de ce jeune homme, et influençait toute sa conduite à l'égard des femmes. En 1796, comme le général Bonaparte quittait Brescia, les municipaux qui l'accompagnaient à la porte de la ville lui disaient que les Bressans aimaient la liberté pardessus tous les autres Italiens. « Oui, répondit-il, ils aiment à en parler à leurs maîtresses. »

Missirilli dit à Vanina d'un air assez contraint : « Dès que la nuit sera venue, il faut que je sorte. — Aie bien soin de rentrer au palais avant le point du jour : je t'attendrai. — Au point du jour je serai à plusieurs milles de Rome. — Fort bien, dit Vanina froidement, et où irez-vous? — En Romagne, me venger. — Comme je suis riche, reprit Vanina de l'air le plus tranquille, j'espère que vous accepterez de moi des armes et de l'argent. » Missirilli la regarda quelques instans sans sourciller; puis se jetant dans ses bras : « Ame de ma vie, tu me ferais tout oublier, lui dit-il, et même mon devoir. Mais plus ton cœur est noble, plus tu dois me comprendre. » Vanina pleura beaucoup, et il fut convenu qu'il ne quitterait Rome que le surlendemain.

Pietro, lui dit-elle le lendemain, souvent vous m'avez dit qu'un homme connu, qu'un prince romain, par exemple, qui pourrait disposer de beaucoup d'argent, serait en état de rendre les plus grands services à la cause de la liberté, si jamais l'Autriche est engagée loin de nous, dans quelque grande guerre. — Sans doute, dit Pietro étonné. — Eh bien! vous avez du cœur; il ne vous manque qu'une haute position : je viens vous offrir ma main et deux cent mille livres de rentes. Je me charge d'obtenir le consentement de mon père. » Pietro se jeta à ses pieds; Vanina était rayonnante de joie. « Je vous aime avec passion, lui dit-il; mais je suis un pauvre serviteur de la patrie; mais plus l'Italie est malheureuse, plus je dois lui rester fidèle. Pour obtenir le consentement de don Asdrubale, il faudra jouer un triste rôle pendant plusieurs années. Vanina, je te refuse. » Missirilli se hâta de s'engager par ce mot. Le courage al-

lait lui manquer. Mon malheur, s'écria-t-il, c'est que je t'aime plus que la vie, c'est que quitter Rome est pour moi le pire des supplices. Ah! que l'Italie n'est-elle délivrée des barbares! Avec quel plaisir je m'embarquerais avec toi, pour aller vivre en Amérique!

Vanina restait glacée. Ce refus de sa main avait étonné son orgueil; mais bientôt elle se jeta dans les bras de Missirilli. » Jamais » tu ne m'as semblé aussi aimable, s'écria-t-elle; oui, mon petit » chirurgien de campagne, je suis à toi pour toujours. Tu es un » grand homme comme nos anciens Romains. » Toutes les idées d'avenir, toutes les tristes suggestions du bon sens disparurent; ce fut un instant d'amour parfait. Lorsque l'on put parler raison : « Je serai en Romagne presque aussitôt que toi, dit Vanina. Je vais me faire ordonner les bains de la *Poretta*. Je m'arrêterai au château que nous avons à San-Nicolò, près de Forli....—Là je passerai ma vie avec toi, s'écria Missirilli. — Mon lot désormais est de tout oser, reprit Vanina avec un soupir. Je me perdrai pour toi, mais n'importe..... Pourras-tu aimer une fille déshonorée? — N'es-tu pas ma femme, dit Missirilli, et une femme à jamais adorée? Je saurai t'aimer et te protéger. Il fallait que Vanina allât dans le monde. A peine eût-elle quitté Missirilli, qu'il commença à trouver sa conduite barbare. Qu'est-ce que la *patrie?* se dit-il. Ce n'est pas un être à qui nous devions de la reconnaissance pour un bienfait, et qui soit malheureux et puisse nous maudire, si nous y manquons. La *patrie* et la *liberté*, c'est comme mon manteau; c'est une chose qui m'est utile, que je dois acheter, il est vrai, quand je ne l'ai pas reçue en héritage de mon père; mais enfin j'aime la patrie et la liberté, parce que ces deux choses me sont utiles. Si je n'en ai que faire, si elles sont pour moi comme un manteau au mois d'août, à quoi bon les acheter, et à un prix énorme?

Vanina est si belle! elle a un génie si singulier! On cherchera à lui plaire; elle m'oubliera. Quelle est la femme qui n'a jamais eu qu'un amant? Ces princes romains, que je méprise comme citoyens, ont tant d'avantages sur moi! Ils doivent être bien aimables! Ah! si je pars, elle m'oublie, et je la perds pour jamais.

Au milieu de la nuit, Vanina vint le voir; il lui dit l'incerti-

tude où il venait d'être plongé, et la discussion à laquelle, parce qu'il l'aimait, il avait livré ce grand mot de *patrie*. Vanina était bien heureuse. S'il devait choisir absolument entre la patrie et moi, se disait-elle, j'aurais la préférence.

L'horloge de l'église voisine sonna trois heures; le moment des derniers adieux arrivait. Pietro s'arracha des bras de son amie. Il descendait déjà le petit escalier, lorsque Vanina, retenant ses larmes, lui dit en souriant : « Si tu avais été soigné par une pauvre femme de la campagne, ne ferais-tu rien pour la reconnaissance? Ne chercherais-tu pas à la payer? L'avenir est incertain, tu vas voyager au milieu de tes ennemis : donne-moi trois jours par reconnaissance, comme si j'étais une pauvre femme, et pour me payer de mes soins. » Missirilli resta. Enfin il quitta Rome. Grâce à un passeport acheté d'une ambassade étrangère, il arriva dans sa famille. Ce fut une grande joie; on le croyait mort. Ses amis voulurent célébrer sa bienvenue en tuant un carabinier ou deux (c'est le nom que portent les gendarmes dans les états du pape). « Ne tuons pas sans nécessité un Italien qui sait le maniement des armes, dit Missirilli; notre patrie n'est pas une île comme l'heureuse Angleterre : c'est de soldats que nous manquons pour résister à l'intervention des rois de l'Europe. » Quelque temps après, Missirilli, serré de près par les carabiniers, en tua deux avec les pistolets que Vanina lui avait donnés. On mit sa tête à prix.

Vanina ne paraissait pas en Romagne : Missirilli se crut oublié. Sa vanité fut choquée; il commençait à songer beaucoup à la différence de rang qui le séparait de sa maîtresse. Dans un moment d'attendrissement et de regret du bonheur passé, il eut l'idée de retourner à Rome voir ce que faisait Vanina. Cette folle pensée allait l'emporter sur ce qu'il croyait être son devoir, lorsqu'un soir la cloche d'une église de la montagne sonna l'*Angelus* d'une façon singulière, et comme si le sonneur avait une distraction. C'était un signal de réunion pour la *venté* de carbonari à laquelle Missirilli s'était affilié en arrivant en Romagne. La même nuit, tous se trouvèrent à un certain ermitage dans les bois. Les deux ermites,

assoupis par l'opium, ne s'aperçurent nullement de l'usage auquel servait leur petite maison. Missirilli, qui arrivait fort triste, apprit là que le chef de la *vente* avait été arrêté, et que lui, jeune homme à peine âgé de vingt ans, allait être élu chef d'une *vente* qui comptait des hommes de plus de cinquante ans, et qui étaient dans les conspirations depuis l'expédition de Murat en 1815. En recevant cet honneur inespéré, Pietro sentit battre son cœur. Dès qu'il fut seul, il résolut de ne plus songer à la jeune Romaine qui l'avait oublié, et de consacrer toutes ses pensées au devoir de *délivrer l'Italie des barbares* (1).

Deux jours après, Missirilli vit dans le rapport des arrivées et des départs qu'on lui adressait, comme chef de *vente*, que la princesse Vanini venait d'arriver à son château de San Nicolò. La lecture de ce nom jeta plus de trouble que de plaisir dans son ame. Ce fut en vain qu'il crut assurer sa fidélité à la patrie, en prenant sur lui de ne pas voler le soir même au château de San Nicolò; l'idée de Vanina, qu'il négligeait, l'empêcha de remplir ses devoirs d'une façon raisonnable. Il la vit le lendemain; elle l'aimait comme à Rome. Son père, qui voulait la marier, avait retardé son départ. Elle apportait 2,000 sequins. Ce secours imprévu servit merveilleusement à accréditer Missirilli dans sa nouvelle dignité. On fit fabriquer des poignards à Corfou; on gagna le secrétaire intime du légat, chargé de poursuivre les carbonari. On obtint ainsi la liste des curés qui servaient d'espions au gouvernement.

C'est à cette époque que finit de s'organiser l'une des moins folles conspirations qui aient été tentées dans la malheureuse Italie. Je n'entrerai point ici dans des détails déplacés. Je me contenterai de dire que si le succès eût couronné l'entreprise, Missirilli eût pu réclamer une bonne part de la gloire. Par lui, plusieurs milliers d'insurgés se seraient levés à un signal donné, et auraient attendu en armes l'arrivée des chefs supérieurs. Le moment décisif approchait, lorsque, comme cela arrive toujours, la conspiration fut paralysée par l'arrestation des chefs.

(1) *Liberar l'Italia de' barbari*, c'est le mot de Pétrarque en 1350, répété depuis par Jules II, par Machiavel, par le comte Alfieri.

A peine arrivée en Romagne, Vanina crut voir que l'amour de la patrie ferait oublier à son amant tout autre amour. La fierté de la jeune Romaine s'irrita. Elle essaya en vain de se raisonner; un noir chagrin s'empara d'elle : elle se surprit à maudire la liberté. Un jour qu'elle était venue à Forli, pour voir Missirilli, elle ne fut pas maîtresse de sa douleur, que toujours jusque-là son orgueil avait su maîtriser. « En vérité, lui dit-elle, vous m'aimez comme un mari; ce n'est pas mon compte. » Bientôt ses larmes coulèrent; mais c'était de honte de s'être abaissée jusqu'aux reproches. Missirilli répondit à ces larmes en homme préoccupé. Tout à coup Vanina eut l'idée de le quitter, et de retourner à Rome. Elle trouva une joie cruelle à se punir de la faiblesse qui venait de la faire parler. Au bout de peu d'instans de silence, son parti fut pris; elle se fût trouvée indigne de Missirilli si elle ne l'eût pas quitté. Elle jouissait de sa surprise douloureuse quand il la chercherait en vain auprès de lui. Bientôt l'idée de n'avoir pu obtenir l'amour de l'homme pour qui elle avait fait tant de folies l'attendrit profondément. Alors elle rompit le silence, et fit tout au monde pour lui arracher une parole d'amour. Il lui dit d'un air distrait des choses fort tendres; mais ce fut avec un accent bien autrement profond qu'en parlant de ses entreprises politiques, il s'écria avec douleur : *Ah! si cette affaire-ci ne réussit pas, si le gouvernement la découvre encore, je quitte la partie.* Vanina resta immobile. Depuis une heure, elle sentait qu'elle voyait son amant pour la dernière fois. Le mot qu'il prononçait jeta une lumière fatale dans son esprit. Elle se dit : Les carbonari ont reçu de moi plusieurs milliers de sequins. On ne peut douter de mon dévouement à la conspiration.

Vanina ne sortit de sa rêverie que pour dire à Pietro : « Voulez-vous venir passer vingt-quatre heures avec moi au château de San Nicolò? Votre assemblée de ce soir n'a pas besoin de ta présence. Demain matin, à San Nicolò, nous pourrons nous promener; cela calmera ton agitation, et te rendra tout le sang-froid dont tu as besoin dans ces grandes circonstances. » Pietro y consentit.

Vanina le quitta pour les préparatifs du voyage, en fermant à clef, comme de coutume, la petite chambre où elle l'avait caché.

Elle courut chez une de ses femmes de chambre qui l'avait quittée pour se marier et prendre un petit commerce à Forli. Arrivée chez cette femme, elle écrivit à la hâte, à la marge d'un livre d'Heures qu'elle trouva dans sa chambre, l'indication exacte du lieu où la *vente* des carbonari devait se réunir cette nuit-là même. Elle termina sa dénonciation par ces mots : Cette *vente* est composée de dix-neuf membres ; voici leurs noms et leurs adresses. Après avoir écrit cette liste, très-exacte à cela près que le nom de Missirilli était omis, elle dit à la femme, dont elle était sûre : « Porte ce livre au cardinal-légat ; qu'il lise ce qui est écrit, et qu'il te rende le livre. Voici dix sequins ; si jamais le légat prononce ton nom, ta mort est certaine ; mais tu me sauves la vie si tu fais lire au légat la page que je viens d'écrire. »

Tout se passa à merveille. La peur du légat fit qu'il ne se conduisit point en grand seigneur. Il permit à la femme du peuple qui demandait à lui parler de ne paraître devant lui que masquée, mais à condition qu'elle aurait les mains liées. En cet état, la marchande fut introduite devant le grand personnage, qu'elle trouva retranché derrière une immense table, couverte d'un tapis vert.

Le légat lut la page du livre d'Heures, en le tenant fort loin de lui, de peur d'un poison subtil. Il le rendit à la marchande, et ne la fit point suivre. Moins de quarante minutes après avoir quitté son amant, Vanina, qui avait vu revenir son ancienne femme de chambre, reparut devant Missirilli, croyant que désormais il était tout à elle. Elle lui dit qu'il y avait un mouvement extraordinaire dans la ville ; on remarquait des patrouilles de carabiniers dans des rues où ils ne venaient jamais. « Si tu veux m'en croire, ajouta-t-elle, nous partirons à l'instant même pour San Nicolò. » Missirilli y consentit. Ils gagnèrent à pied la voiture de la jeune princesse, qui, avec sa dame de compagnie, confidente discrète et bien payée, l'attendait à une demi-lieue de la ville.

Arrivée au château de San Nicolò, Vanina, troublée par son étrange démarche, redoubla de tendresse pour son amant. Mais en lui parlant d'amour, il lui semblait qu'elle jouait la comédie. La veille, en trahissant, elle avait oublié le remords. En serrant son

amant dans ses bras, elle se disait : Il y a un certain mot qu'on peut lui dire, et ce mot prononcé, à l'instant et pour toujours, il me prend en horreur. Au milieu de la nuit, un des domestiques de Vanina entra brusquement dans sa chambre. Cet homme était carbonaro sans qu'elle s'en doutât. Missirilli avait donc des secrets pour elle, même pour ces détails. Elle frémit. Cet homme venait avertir Missirilli que dans la nuit, à Forli, les maisons de dix-neuf carbonari avaient été cernées, et eux arrêtés au moment où ils revenaient de la *vente*. Quoique pris à l'improviste, neuf s'étaient échappés. Les carabiniers avaient pu en conduire dix dans la prison de la citadelle. En y entrant, l'un d'eux s'était jeté dans le puits, si profond, et s'était tué. Vanina perdit contenance ; heureusement Pietro ne le remarqua pas : il eût pu lire son crime dans ses yeux. . . . . Dans ce moment, ajouta le domestique, la garnison de Forli forme une file dans toutes les rues. Chaque soldat est assez rapproché de son voisin pour lui parler. Les habitans ne peuvent traverser d'un côté de la rue à l'autre, que là où un officier est placé.

Après la sortie de cet homme, Pietro ne fut pensif qu'un instant : « Il n'y a rien à faire pour le moment, dit-il enfin. » Vanina était mourante ; elle tremblait sous les regards de son amant. « Qu'avez-vous donc d'extraordinaire ? lui dit-il ; » puis il pensa à autre chose, et cessa de la regarder. Vers le milieu de la journée, elle se hasarda à lui dire : « Voilà encore une *vente* de découverte ; je pense que vous allez être tranquille pour quelque temps. — *Très-tranquille*, répondit Missirilli avec un sourire qui la fit frémir. »

Elle alla faire une visite indispensable au curé du village de San Nicolò, peut-être espion des jésuites. En rentrant pour dîner à sept heures, elle trouva déserte la petite chambre où son amant était caché. Hors d'elle-même, elle court le chercher dans toute la maison ; il n'y était point. Désespérée, elle revient dans cette petite chambre ; ce fut alors seulement qu'elle vit un billet ; elle lut :

Je vais me rendre prisonnier au légat ; je désespère de notre cause ; le ciel est contre nous. Qui nous a trahis ? apparemment le misérable qui s'est jeté dans le puits. Puisque ma vie est inutile à

la pauvre Italie, je ne veux pas que mes camarades, en voyant que, seul, je ne suis pas arrêté, puissent se figurer que je les ai vendus. Adieu; si vous m'aimez, songez à me venger. Perdez, anéantissez l'infâme qui nous a trahis, fût-ce mon père.

Vanina tomba sur une chaise, à demi-évanouie et plongée dans le malheur le plus atroce. Elle ne pouvait proférer aucune parole; ses yeux étaient secs et brûlans.

Enfin elle se précipita à genoux : « Grand Dieu! s'écria-t-elle, recevez mon vœu; oui, je punirai l'infâme qui a trahi; mais auparavant il faut rendre la liberté à Pietro. »

Une heure après, elle était en route pour Rome. Depuis longtemps son père la pressait de revenir. Pendant son absence, il avait arrangé son mariage avec le prince Livio Savelli. A peine Vanina fut-elle arrivée, qu'il lui en parla en tremblant. A son grand étonnement, elle consentit dès le premier mot. Le soir même, chez la comtesse Vitteleschi, son père lui présenta presqu'officiellement don Livio; elle lui parla beaucoup. C'était le jeune homme le plus élégant et qui avait les plus beaux chevaux; mais quoiqu'on lui reconnût beaucoup d'esprit, son caractère passait pour tellement léger, qu'il n'était nullement suspect au gouvernement. Vanina pensa qu'en lui faisant d'abord tourner la tête, elle en ferait un agent commode. Comme il était neveu de monsignor Savelli-Catanzara, gouverneur de Rome et ministre de la police, elle supposait que les espions n'oseraient le suivre.

Après avoir fort bien traité, pendant quelques jours, l'aimable don Livio, Vanina lui annonça que jamais il ne serait son époux; il avait, suivant elle, la tête trop légère. Si vous n'étiez pas un enfant, lui dit-elle, les commis de votre oncle n'auraient pas de secrets pour vous. Par exemple, quel parti prend-on à l'égard des carbonari découverts dernièrement à Forli?

Don Livio vint lui dire, deux jours après, que tous les carbonari pris à Forli s'étaient évadés. Elle arrêta sur lui ses grands yeux noirs avec le sourire amer du plus profond mépris, et ne daigna pas lui parler de toute la soirée. Le surlendemain, don Livio vint lui avouer, en rougissant, que d'abord on l'avait trompé.

Mais, lui dit-il, je me suis procuré une clef du cabinet de mon oncle; j'ai vu par les papiers que j'y ai trouvés qu'une *congrégation* (ou commission), composée des cardinaux et des prélats les plus en crédit, s'assemble dans le plus grand secret et délibère sur la question de savoir s'il convient de juger ces carbonari à Ravenne ou à Rome. Les neuf carbonari pris à Forli, et leur chef, un nommé Missirilli, qui a eu la sottise de se rendre, sont en ce moment détenus au chateau de San Leo (1). A ce mot de *sottise*, Vanina pinça le prince de toute sa force.

Je veux moi-même, lui dit-elle, voir les papiers officiels et entrer avec vous dans le cabinet de votre oncle, vous aurez mal lu.

A ces mots don Livio frémit; Vanina lui demandait une chose presqu'impossible; mais le génie bizarre de cette jeune fille redoublait son amour. Peu de jours après, Vanina, déguisée en homme et portant un joli petit habit à la livrée de la casa Savelli, put passer une demi-heure au milieu des papiers les plus secrets du ministre de la police. Elle eut un moment de vif bonheur, lorsqu'elle découvrit le rapport journalier des actions du *prévenu Pietro Missirilli*. Ses mains tremblaient en tenant ce papier. En relisant ce nom, elle fut sur le point de se trouver mal. Au sortir du palais du gouverneur de Rome, Vanina permit à don Livio de l'embrasser. Vous vous tirez bien, lui-dit-elle, des épreuves auxquelles je veux vous soumettre.

Après un tel mot, le jeune prince eût mis le feu au Vatican pour plaire à Vanina. Ce soir-là, il y avait bal chez l'ambassadeur de France; elle dansa beaucoup et presque toujours avec lui. Don Livio était ivre de bonheur, il fallait l'empêcher de réfléchir.

Mon père est quelquefois bizarre, lui dit un jour Vanina, il a chassé ce matin deux de ses gens qui sont venus pleurer chez moi. L'un m'a demandé d'être placé chez votre oncle le gouverneur de Rome; l'autre, qui a été soldat d'artillerie sous les Français, voudrait être employé au château Saint-Ange. « Je les prends tous les

(1) Près de Rimini en Romagne. C'est dans ce château que périt le fameux Cagliostro; on dit dans le pays qu'il y fut étouffé.

deux à mon service, dit vivement le jeune prince. — Est-ce là ce que je vous demande, répliqua fièrement Vanina? je vous répète textuellement la prière de ces pauvres gens; ils doivent obtenir ce qu'ils ont demandé et pas autre chose. »

Rien de plus difficile. Monsignor Catanzara n'était rien moins qu'un homme léger, et n'admettait dans sa maison que des gens de lui bien connus. Au milieu d'une vie remplie, en apparence, par tous les plaisirs, Vanina, bourrelée de remords, était fort malheureuse. La lenteur des événemens la tuait. L'homme d'affaires de son père lui avait procuré de l'argent. Devait-elle fuir la maison paternelle et aller en Romagne essayer de faire évader son amant? Quelque déraisonnable que fût cette idée, elle était sur le point de la mettre à exécution, lorsque le hasard eut pitié d'elle. Don Livio lui dit : « Les dix carbonari de la *vente* Missirilli vont être transférés à Rome, sauf à être exécutés en Romagne, après leur condamnation. Voilà ce que mon oncle vient d'obtenir du pape ce soir. Vous et moi sommes les seuls dans Rome qui sachions ce secret. Êtes-vous contente? — Vous devenez un homme, répondit Vanina; faites-moi cadeau de votre portrait. « La veille du jour où Missirilli devait arriver à Rome, Vanina prit un prétexte pour aller à Città-Castellana. C'est dans la prison de cette ville que l'on fait coucher les carbonari que l'on transfère de la Romagne à Rome. Elle vit Missirilli le matin, comme il sortait de la prison; il était enchaîné seul sur une charrette; il lui parut fort pâle mais nullement découragé. Une vieille femme lui jeta un bouquet de violette; Missirelli sourit en la remerciant.

Vanina avait vu son amant, toutes ses pensées semblèrent renouvelées; elle eut un nouveau courage. Dès long-temps elle avait fait obtenir un bel avancement à M. l'abbé Cari, aumônier du château Saint-Ange, où son amant allait être enfermé; elle avait pris ce bon prêtre pour confesseur. Ce n'est pas peu de chose à Rome que d'être confesseur d'une princesse nièce du gouverneur.

Le procès des carbonari de Forli ne fut pas long. Pour se venger de leur arrivée à Rome, qu'il n'avait pu empêcher, le parti ultra fit composer la commission qui devait les juger des prélats

les plus ambitieux. Cette commission fut présidée par le ministre de la police.

La loi contre les carbonari est claire : ceux de Forli ne pouvaient conserver aucun espoir ; ils n'en défendirent pas moins leur vie par tous les subterfuges possibles. Non-seulement leurs juges les condamnèrent à mort, mais plusieurs opinèrent pour des supplices atroces, le poing coupé, etc. Le ministre de la police, dont la fortune était faite (car on ne quitte cette place que pour prendre le chapeau), n'avait nul besoin de poing coupé : en portant la sentence au pape, il fit commuer en quelques années de prison la peine de tous les condamnés. Le seul Pietro Missirilli fut excepté. Le ministre voyait dans ce jeune homme un fanatique dangereux, et d'ailleurs il avait aussi été condamné à mort comme coupable de meurtre sur les deux carabiniers dont nous avons parlé. Vanina sut la sentence et la commutation peu d'instans après que le ministre fut revenu de chez le pape.

Le lendemain, monsignor Catanzara rentra dans son palais vers le minuit, il ne trouva point son valet de chambre ; le ministre, étonné, sonna plusieurs fois; enfin, parut un vieux domestique imbécille : le ministre, impatienté, prit le parti de se déshabiller lui-même. Il ferma sa porte à clef; il faisait fort chaud : il prit son habit et le lança en paquet sur une chaise. Cet habit, jeté avec trop de force, passa par-dessus la chaise, alla frapper le rideau de mousseline de la fenêtre, et dessina la forme d'un homme. Le ministre se jeta rapidement vers son lit et saisit un pistolet. Comme il revenait près de la fenêtre, un fort jeune homme, couvert de sa livrée, s'approcha de lui le pistolet à la main. A cette vue, le ministre approcha le pistolet de son œil; il allait tirer. Le jeune homme lui dit en riant : « Eh quoi ! monseigneur, ne reconnaissez-vous pas Vanina Vanini? — Que signifie cette mauvaise plaisanterie? répliqua le ministre en colère. — Raisonnons froidement, dit la jeune fille. D'abord, votre pistolet n'est pas chargé. » Le ministre, étonné, s'assura du fait; après quoi il tira un poignard de la poche de son gilet [1].

[1] Un prélat romain serait hors d'état sans doute de commander un corps d'ar-

Vanina lui dit avec un petit air d'autorité charmant : « Asseyons-nous, monseigneur ; » et elle prit place tranquillement sur un canapé. « Êtes-vous seule, au moins ? dit le ministre. — Absolument seule, je vous le jure ! » s'écria Vanina. C'est ce que le ministre eut soin de vérifier : il fit le tour de la chambre et regarda partout ; après quoi il s'assit sur une chaise à trois pas de Vanina.

« Quel intérêt aurais-je, dit Vanina d'un air doux et tranquille, d'attenter aux jours d'un homme modéré, qui probablement serait remplacé par quelque homme faible à tête chaude, capable de se perdre soi et les autres ?

— Que voulez-vous donc, mademoiselle? dit le ministre avec humeur. Cette scène ne me convient point et ne doit pas durer.

— Ce que je vais ajouter, reprit Vanina avec hauteur, et oubliant tout à coup son air gracieux, importe à vous plus qu'à moi. On veut que le carbonaro Missirilli ait la vie sauve : s'il est exécuté, vous ne lui survivrez pas d'une semaine. Je n'ai aucun intérêt à tout ceci ; la folie dont vous vous plaignez, je l'ai faite pour m'amuser d'abord, et ensuite pour servir une de mes amies. J'ai voulu, continua Vanina, en reprenant son air de bonne compagnie, j'ai voulu rendre service à un homme d'esprit, qui bientôt sera mon oncle, et doit porter loin, suivant toute apparence, la fortune de sa maison. »

Le ministre quitta l'air fâché : la beauté de Vanina contribua sans doute à ce changement rapide. On connaissait dans Rome le goût de Mgr. Catanzara pour les jolies femmes, et dans son déguisement en valet de pied de la casa Savelli, avec des bas de soie bien tirés, une veste rouge, son petit habit bleu de ciel galonné d'argent et le pistolet à la main, Vanina était ravissante.

mée avec bravoure, comme il est arrivé plusieurs fois à un général de division qui était ministre de la police à Paris, lors de l'entreprise de Mallet ; mais jamais il ne se laisserait arrêter chez lui aussi simplement. Il aurait trop de peur des plaisanteries de ses collègues. Un Romain qui se sait haï ne marche que bien armé. On n'a pas cru nécessaire de justifier plusieurs autres petites différences entre les façons d'agir et de parler de Paris et celles de Rome. Loin d'amoindrir ces différences, on a cru devoir les écrire hardiment. Les Romains que l'on peint n'ont pas l'honneur d'être Français.

« Ma future nièce, dit le ministre presque en riant, vous faites là une haute folie, et ce ne sera pas la dernière.

— J'espère qu'un personnage aussi sage, répondit Vanina, me gardera le secret, et surtout envers don Livio; et pour vous y engager, mon cher oncle, si vous m'accordez la vie du protégé de mon amie, je vous donnerai un baiser. » Ce fut en continuant la conversation sur ce ton de demi-plaisanterie, avec lequel les dames romaines savent traiter les plus grandes affaires, que Vanina parvint à donner à cette entrevue, commencée le pistolet à la main, la couleur d'une visite faite par la jeune princesse Savelli à son oncle le gouverneur de Rome.

Bientôt Mgr. Catanzara, tout en rejetant avec hauteur l'idée de s'en laisser imposer par la crainte, en fut à raconter à sa nièce toutes les difficultés qu'il rencontrerait pour sauver la vie de Missirilli. En discutant, le ministre se promenait dans la chambre avec Vanina; il prit une carafe de limonade qui était sur sa cheminée, et en remplit un verre de cristal. Au moment où il allait le porter à ses lèvres, Vanina s'en empara, et après l'avoir tenu quelque temps, le laissa tomber dans le jardin comme par distraction. Un instant après, le ministre prit une pastille de chocolat dans une bonbonière, Vanina la lui enleva, et lui dit en riant: « Prenez donc garde, tout chez vous est empoisonné; car on voulait votre mort. C'est moi qui ai obtenu la grâce de mon oncle futur, afin de ne pas entrer dans la famille Savelli absolument les mains vides. »

Mgr. Catanzara, fort étonné, remercia sa nièce, et donna de grandes espérances pour la vie de Missirilli. « Notre marché est fait, s'écria Vanina, et la preuve, c'est qu'en voici la récompense, » dit-elle en l'embrassant. Le ministre prit la récompense. « Il faut que vous sachiez, ma chère Vanina, ajouta-t-il, que je n'aime pas le sang, moi. D'ailleurs, je suis jeune encore, quoique peut-être je vous paraisse bien vieux, et je puis vivre à une époque où le sang versé aujourd'hui fera tache. » Deux heures sonnaient quand Mgr. Catanzara accompagna Vanina jusqu'à la petite porte de son jardin.

Le surlendemain, lorsque le ministre parut devant le pape, assez embarrassé de la démarche qu'il avait à faire, Sa Sainteté lui dit : « Avant tout, j'ai une grâce à vous demander. Il y a un de ces carbonari de Forli qui est resté condamné à mort ; cette idée m'empêche de dormir : il faut sauver cet homme. » Le ministre, voyant que le pape avait pris son parti, fit beaucoup d'objections, et finit par écrire un décret ou *motu proprio*, que le pape signa, contre l'usage.

Vanina avait pensé que peut-être elle obtiendrait la grâce de son amant, mais qu'on tenterait de l'empoisonner. Dès la veille, Missirilli avait reçu de l'abbé Cari, son confesseur, quelques petits paquets de biscuit de mer, avec l'avis de ne pas toucher aux alimens fournis par l'état.

Vanina ayant su peu après que les carbonari de Forli allaient être transférés au château de San Leo, voulut essayer de voir Missirilli à son passage à Città-Castellana; elle arriva dans cette ville 24 heures avant les prisonniers ; elle y trouva l'abbé Cari, qui l'avait précédée de plusieurs jours. Il avait obtenu du geôlier que Missirilli pourrait entendre la messe à minuit dans la chapelle de la prison. On alla plus loin : si Missirilli voulait consentir à se laisser lier les bras et les jambes par une chaîne, le geôlier se retirerait vers la porte de la chapelle, de manière à voir toujours le prisonnier, dont il était responsable, mais à ne pouvoir entendre ce qu'il dirait.

Le jour qui devait décider du sort de Vanina parut enfin. Dès le matin, elle s'enferma dans la chapelle de la prison. Qui pourrait dire les pensées qui l'agitèrent durant cette longue journée? Missirilli l'aimait-il assez pour lui pardonner? Elle avait dénoncé sa *vente*, mais elle lui avait sauvé la vie. Quand la raison prenait le dessus dans cette ame bourrelée, Vanina espérait qu'il voudrait consentir à quitter l'Italie avec elle : si elle avait péché, c'était par excès d'amour. Comme quatre heures sonnaient, elle entendit de loin, sur le pavé, le pas des chevaux des carabiniers. Le bruit de chacun de ces pas semblait retentir dans son cœur. Bientôt elle distingua le roulement des charrettes qui transportaient les pri-

sonniers. Elles s'arrêtèrent sur la petite place devant la prison ; elle vit deux carabiniers soulever Missirilli, qui était seul sur une charrette, et tellement chargé de fers qu'il ne pouvait se mouvoir. Du moins il vit, se dit-elle les larmes aux yeux, ils ne l'ont pas encore empoisonné ! La soirée fut cruelle ; la lampe de l'autel, placée à une grande hauteur, et pour laquelle le geôlier épargnait l'huile, éclairait seule cette chapelle sombre. Les yeux de Vanina erraient sur les tombeaux de quelques grands seigneurs du moyen-âge morts dans la prison voisine. Leurs statues avaient l'air féroce.

Tous les bruits avaient cessé depuis long-temps ; Vanina était absorbée dans ses noires pensées. Un peu après que minuit eut sonné, elle crut entendre un bruit léger comme le vol d'une chauve-souris. Elle voulut marcher, et tomba à demi évanouie sur la balustrade de l'autel. Au même instant, deux fantômes se trouvèrent tout près d'elle, sans qu'elle les eût entendu venir. C'étaient le geôlier et Missirilli chargé de chaînes, au point qu'il en était comme emmailloté. Le geôlier ouvrit une lanterne, qu'il posa sur la balustrade de l'autel, à côté de Vanina, de façon à ce qu'il pût bien voir son prisonnier. Ensuite il se retira dans le fond, près de la porte. A peine le geôlier se fut-il éloigné que Vanina se précipita au cou de Missirilli. En le serrant dans ses bras, elle ne sentit que ses chaînes froides et pointues. Qui les lui a données ces chaînes? pensa-t-elle. Elle n'eut aucun plaisir à embrasser son amant. A cette douleur en succéda une autre plus poignante ; elle crut un instant que Missirilli savait son crime, tant son accueil fut glacé. « Chère amie, lui dit-il enfin, je regrette l'amour que vous avez pris pour moi ; c'est en vain que je cherche le mérite qui a pu vous l'inspirer. Revenons, croyez-m'en, à des sentimens plus chrétiens ; oublions les illusions qui jadis nous ont égarés ; je ne puis vous appartenir. Le malheur constant qui a suivi mes entreprises vient peut-être de l'état de péché mortel où je me suis constamment trouvé. Même à n'écouter que les conseils de la prudence humaine, pourquoi n'ai-je pas été arrêté avec mes amis, lors de la fatale nuit de Forli? Pourquoi, à l'instant du danger, ne me trouvais-je pas à mon poste? Pourquoi mon absence a-t-elle pu autoriser les soupçons

les plus cruels? J'avais une autre passion que celle de la liberté de l'Italie.

Vanina ne revenait pas de la surprise que lui causait le changement de Missirilli. Sans être sensiblement maigri, il avait l'air d'avoir trente ans. Vanina attribua ce changement aux mauvais traitemens qu'il avait soufferts en prison; elle fondit en larmes « Ah! lui dit-elle, les geôliers avaient tant promis qu'ils te traiteraient avec bonté! »

Le fait est qu'à l'approche de la mort, tous les principes religieux qui pouvaient s'accorder avec la passion pour la liberté de l'Italie avaient reparu dans le cœur du jeune carbonaro. Peu à peu Vanina s'aperçut que le changement étonnant qu'elle remarquait chez son amant était tout moral, et nullement l'effet de mauvais traitemens physiques. Sa douleur, qu'elle croyait au comble, en fut encore augmentée.

Missirilli se taisait; Vanina semblait sur le point d'être étouffée par ses sanglots. Il ajouta d'un air un peu ému lui-même : « Si j'aimais quelque chose sur la terre, ce serait vous, Vanina; mais grâce à Dieu, je n'ai plus qu'un seul but dans ma vie : je mourrai en prison, ou en cherchant à donner la liberté à l'Italie. » Il y eut encore un silence; évidemment Vanina ne pouvait parler : elle l'essayait en vain. Missirilli ajouta : « Le devoir est cruel, mon amie; mais s'il n'y avait pas un peu de peine à l'accomplir, où serait l'héroïsme? Donnez-moi votre parole que vous ne chercherez plus à me voir. »

Autant que sa chaîne assez serrée le lui permettait, il fit un petit mouvement du poignet, et tendit les doigts à Vanina. — « Si vous permettez un conseil à un homme qui vous fut cher, mariez-vous sagement à l'homme de mérite que votre père vous destine. Ne lui faites aucune confidence fâcheuse; mais, d'un autre côté, ne cherchez jamais à me revoir; soyons désormais étrangers l'un à l'autre. Vous avez avancé une somme considérable pour le service de la patrie; si jamais elle est délivrée de ses tyrans, cette somme vous sera fidèlement payée en biens nationaux. »

Vanina était atterée. En lui parlant, l'œil de Pietro n'avait brillé qu'au moment où il avait nommé la *patrie*.

Enfin l'orgueil vint au secours de la jeune princesse; elle s'était munie de diamans et de petites limes. Sans répondre à Missirilli, elles les lui offrit. — « J'accepte par devoir, lui dit-il, car je dois chercher à m'échapper; mais je ne vous verrai jamais, je le jure en présence de vos nouveaux bienfaits. Adieu, Vanina; promettez-moi de ne jamais m'écrire, de ne jamais chercher à me voir; laissez-moi tout à la patrie; je suis mort pour vous : adieu. »

« Non, reprit Vanina furieuse, je veux que tu saches ce que j'ai fait, guidée par l'amour que j'avais pour toi. Alors elle lui raconta toutes ses démarches depuis le moment où Missirilli avait quitté le château de San-Nicolò, pour aller se rendre au légat. Quand ce récit fut terminé : « Tout cela n'est rien, dit Vanina; j'ai fait plus, par amour pour toi. » Alors elle lui dit sa trahison. « Ah! monstre, s'écria Pietro furieux, en se jetant sur elle; » et il cherchait à l'assommer avec ses chaînes. Il y serait parvenu sans le geôlier qui accourut aux premiers cris. Il saisit Missirilli. « Tiens, monstre, je ne veux rien te devoir, dit Missirilli à Vanina, en lui jetant, autant que ses chaînes le lui permettaient, les limes et les diamans; et il s'éloigna rapidement. Vanina resta anéantie. Elle revint à Rome; et le journal annonce qu'elle vient d'épouser le prince don Livio Savelli.

STENDHAL.

ALBUM.

Théatre Français.—*Élisabeth d'Angleterre.* — *Les Inconsolables.* — Une reine altière, vindicative, pape de son église, despote arbitraire, coquette et prude, capricieuse dans ses goûts, dissolue dans ses mœurs, mesquine, hypocrite, pédante dans ses prétentions, grand homme dans sa politique, est attaquée dans son propre palais par un ancien amant, que ses faveurs décrépites ont lassé. Ce seigneur arrogant, homme léger, turbulent et sans raison, s'appuie de la faveur populaire, et soulève Londres contre Élisabeth. Punissable de mort dans tous les temps et sous tous les règnes, son procès fut fait; il mourut sur l'échafaud. Comme la plupart des souvenirs que nous offre l'histoire, cet événement est mêlé de pathétique et de burlesque: le monde n'est qu'une tragi-comédie. Il y a là un reflet de l'orageuse indépendance féodale; puis le grotesque spectacle d'une amoureuse de soixante-huit ans; la ridicule prétention d'Essex, qui, à la tête de deux cents hommes, veut détrôner une reine toute puissante; il y a là ce souvenir d'amour qui, sous des cheveux blanchis, conserve encore quelque intérêt; l'étrange punition d'Élisabeth, vierge prétendue qui subit le châtiment de ses goûts volages; sa douleur après la mort d'Essex, et ce désespoir qui, au sein d'une puissance et d'une gloire éclatante, empoisonna l'agonie de sa royauté. Que de tableaux offerts au pinceau de Shakspeare! Que de caractères bizarrement vrais, singuliers et individuels, agités de passions risibles ou terribles, et combinant leur fatalité avec celle du sort!

Pour apprécier une œuvre quelconque sans injustice, il faut se détacher de sa propre pensée, entrer dans celle de l'auteur, se placer à son point de vue, accepter ses intentions, le juger enfin, comme il veut et comme il doit l'être. M. Ancelot, l'un des poètes vivans qui connaissent le mieux l'art de la scène et celui des beaux vers, a considéré la mort d'Essex et les événemens qui l'ont préparée comme un roman d'amour. Ce qui a saisi sa

pensée, c'est l'orgueil et la froideur du comte, c'est la tendresse stérile d'Élisabeth, c'est le courroux et la vengeance de la reine méprisée. Dégageant ce fait de tous ses accessoires politiques, burlesques, caractéristiques, et accumulant autour des mêmes circonstances tout ce qui pouvait en augmenter l'intérêt d'amour, il a montré Essex épris d'une autre femme jeune et brillante, mais mariée à un ami d'Essex; cette femme chargée par le coupable d'un message qui doit le sauver, mais ce message intercepté par le mari lui-même; enfin Élisabeth, prête à pardonner encore, offensée de ne recevoir de son favori aucune marque de repentir, en l'envoyant au supplice. De là beaucoup d'effets touchans, des scènes pathétiques, des vers heureux, une fable qui se soutient et intéresse. De là un drame de boudoir, où rien n'est de trop, où les préparations et les artifices du théâtre sont employés avec art, où l'unité d'intérêt et d'action est complète.

Cette conception, dirigée toute entière par l'ancien système dramatique, est donc, en elle-même, tout-à-fait correspondante au but que se proposait l'auteur. Ce roman d'amour qu'il a vu dans l'histoire, il l'a réalisé habilement sur la scène. Sacrifiant à la peinture du jeu des passions celle de l'individualité des caractères, il a créé une Élisabeth tendre et fière comme Roxane, une comtesse de Nottingham amoureuse et désespérée comme Phèdre, un comte d'Essex qui ne pense qu'à son amour comme Pyrrhus ou Bajazet. Au temps où nous sommes, l'émotion produite par ces passions violentes attribuées à de vagues caractères, ou plutôt ces passions personnifiées, ces êtres humains qui oublient tout pour aimer, n'ont plus leur ancienne puissance. Plus exigeans et plus instruits, plus froids peut-être et moins sensibles, nous nous contentons difficilement de ces romans du cœur, dont la jeunesse s'amuse. Il nous faudrait l'histoire dans sa réalité, dans sa diversité, avec ses nuances, ses bizarreries, ses contrastes; non pas seulement avec le costume, les apparences extérieures de l'histoire; mais avec son ame, son esprit intimes, ses personnages caractérisés avec force, marqués d'une profonde empreinte; un Essex, par exemple, frivole, inconsidéré, hautain, fat du seizième siècle; une Élisabeth, idole tyrannique en amour comme en politique; mais surtout l'esprit général du temps, à la fois sauvage, poétique, pédantesque, grandiose, subtil, aspirant à l'imitation de l'élégance italienne, et combinant cette recherche avec l'ancienne grossièreté des mœurs.

Nous avons essayé d'indiquer comment M. Ancelot, par le plan même de sa tragédie, s'est éloigné de cette manière de considérer son sujet. Dans la sphère où il s'est renfermé, le succès de sa pièce a été brillant et mérité. La situation d'un mari trompé, toujours peu tragique, a été ménagée avec une adresse fort remarquable; et de tous les ouvrages de M. Ancelot, aucun ne prouve une habileté plus consommée. Mais est-ce par cette ha-

bileté seule que le Théâtre Français sera sauvé, qu'il sortira de la langueur où il someille, que les créations nouvelles, si impatiemment attendues, satisferont le besoin d'émotions nouvelles en rapport avec des temps nouveaux? Cette tragédie de petites dimensions, espèce de bas-relief qui ne laisse apercevoir qu'une face des objets, fût-elle exécutée par Racine lui-même, saisirait-elle vivement nos contemporains? Il est impossible de le penser.

Immédiatement après la représentation et la réussite d'*Élisabeth*, par M. Ancelot, *les Inconsolables* de M. Scribe ont été joués sur le même théâtre. Personne n'a mieux saisi que M. Scribe l'esprit d'une époque où tout est nuance, où les caractères n'ont point d'empreinte, les mœurs point de fixité. Ses rapides et légères esquisses ont reproduit ce mouvant tableau avec une vivacité de couleur et une grâce admirables. Nul ne s'est montré plus adroit avec audace, plus spirituel avec nouveauté. Il n'y avait plus que des miniatures à faire; il les a faites. Aujourd'hui, le ridicule même vit au jour le jour; la comédie de M. Scribe l'a suivi à la piste. Il a mêlé infiniment de fécondité, de facilité et d'invention, à quelque chose de la finesse de Marivaux; personne n'a mieux dit les petits secrets de l'ame des femmes, et les rapides variations de leurs pensées. C'était encore là le texte de la nouvelle pièce. Une jeune veuve, un jeune fiancé qui a vu mourir celle qu'il aimait, se rencontrent et se consolent. Surprise de l'amour, ancienne vérité, trop souvent remise en scène, cette donnée un peu banale, vainement déguisé par un dialogue étincelant et des scènes adroitement filées, a compromis le succès de cet ouvrage, d'ailleurs fort léger, et que l'admirable talent de M[lle] Mars n'a pu défendre contre un parterre bruyant et prévenu.

L'auteur du *Mariage d'argent* a mieux à faire qu'une légère esquisse de boudoir. La tragédie et la comédie française ne peuvent se régénérer qu'en élargissant leur horizon, en reculant leurs limites. Mobile par sa nature, parce qu'il émane de mœurs essentiellement mobiles, l'art dramatique d'un peuple ne peut le captiver que par son rapport complet et intime avec les idées qui le maîtrisent. C'est cette harmonie nouvelle qu'il faut trouver, qu'il faut inventer; c'est là la création que nous attendons avec impatience, et que rien n'annonce encore.

Mais aussi quelle est la position de l'auteur dramatique? Que d'obstacles! Comment créer le théâtre de nos mœurs, quand nos mœurs ne sont pas faites? Comment attirer la foule aujourd'hui, sans donner à ce public avide d'histoire et de réalités la comédie politique, le drame vraiment historique, tels que les appelle le vœu du siècle où nous sommes. Le grand mobile de l'histoire moderne, c'est la prêtrise. Jamais vous ne verrez paraître une comédie parfaitement vraie, tant que l'on ne pourra pas nous montrer

Alberoni et Ximenès sous la robe rouge de cardinal. Est-ce la Ligue que vous voulez peindre? Où est le Petit-Feuillant? Où est la fameuse procession des Ligueurs? Nous voilà donc rejetés hors de l'histoire moderne, la seule intéressante pour nous. Partout, l'épiscopat, le canonicat, meuvent et ébranlent les ressorts secrets des empires. Qui me fera voir Alberoni valet de curé, valet d'ambassadeur, valet de rois, grandissant dans l'infamie, gouvernant un royaume, se moquant de l'Europe, jouant trois monarques, sans compter le sien, et fuyant à Rome pour cacher sa richesse et son ironique abdication à l'ombre du Vatican? Si le génie s'empare d'un tel sujet, quelle haute comédie d'intrigue politique jaillira de ces événemens et de ce caractère? Dans un temps où tout est dit, où la pensée a tout embrassé, une comédie esclave n'est rien. Tout s'y trouve écourté, faux, guindé; les plus beaux talens s'amoindrissent et se flétrissent. Le Théâtre Français, avec ses excellens acteurs comiques, ses ressources, ses souvenirs et son ancienne gloire, est menacé de décadence, si la liberté de la scène ne vient à son secours.

— Un bel art que la peinture! disait le vieux Mercier à la fin du siècle dernier; c'est dommage qu'il n'ait plus d'existence dès que le soleil est couché! Cette hyperbole d'un de nos précurseurs romantiques n'a pas même une base d'exactitude bien rigoureuse; car une des plus favorables, des plus piquantes, des plus poétiques manières de contempler une galerie, est de la faire éclairer aux flambeaux. Plus d'un chef-d'œuvre des arts du dessin a été exécuté à la lampe. Mais, il faut l'avouer cependant, ce soleil trop souvent absent de nos fêtes est une petite condition plus indispensable à l'œuvre du peintre qu'à celle de tout autre artiste. Aussi, il fallait écouter l'éloquence de Girodet, s'il portait envie à la poésie ou la musique, sachant rendre leurs secrets d'inspiration dans les mystères d'un demi-jour, et jusque dans le recueillement des ténèbres! Nous voici dans les mois funestes aux ateliers; la morte saison de la peinture. L'hiver, qui met tous les talens en émulation, enchaîne celui-là comme la sève des fleurs et le cours de la Seine. A peine si un horizon, grisâtre comme les tons de Robert-Lefèvre, s'élève assez pour laisser passer deux heures de clarté entre nos châssis ouverts au nord. Et encore, dans ce rapide espace de temps, plus d'une nuée épaisse ou d une giboulée envieuse s'interpose entre la toile et le modèle, entre la main et la pensée. Ce temps est celui où la visite du connaisseur et du bourgeois est le moins importune aux travailleurs, depuis l'élève que la prochaine exposition em-

pêche de dormir, nos Raphaëls *encouragés* achevant des Sacrés-Cœurs pour la plus grande gloire du ministère, jusqu'au maître qui veut ajouter un fleuron de plus à sa couronne. Allons surprendre Gérard la palette à la main, ou visiter M. Hersent, M. Gudin, MM. Steube, Delaroche, Sigalon, Scheffer. Ils nous donneront peut-être un avant-goût de ce plaisir que le public attend au Louvre dans quelques mois, et vous apprendrez, si l'expérience n'en est déjà faite, combien il y a loin de l'impression que donne un tableau chez le peintre, à l'effet qu'il doit produire à côté des travaux de ses émules. C'est l'histoire d'une lecture de tragédie au coin du feu. Le drame, étroit dans ses combinaisons, vous a-t-il satisfait d'abord? vous ne trouverez peut-être à la lueur du gaz et devant deux mille spectateurs qu'une tragédie de l'an de grâce 1829. Si, au contraire, habilement calculé pour l'optique du théâtre et les mouvemens passionnés de l'action, ce drame, digne de Schiller, a pesé sur la contension de votre oreille, il se peut qu'il charme plus tard toutes vos facultés attentives. Qui sait si, avant d'apparaître dans le musée Goguain, où nous reviendrons quelque jour, et à travers tant d'Écossais, de Gnômes, de Turcs et de Vampires, cette Odalisque, qui parodie le Zéphir de Prudhon, et ce portrait de M. Boulanger imité si servilement du faire de Laurence, ne passaient pas au faubourg Saint-Germain pour de la bonne peinture?

Mais nous voici chez l'auteur des *Quatre Ages* et du *Sacre de Charles X*: là se conservent obstinément le goût classique du Corrège et le dessin de David. Le maître, moins éclatant coloriste que Rubens, mais infiniment plus habile diplomate, refusera peut-être de vous laisser admirer entre les deux Renommées qu'il dessina jadis si fièrement pour dérouler la toile d'une bataille, le monument de son admiration pour un grand homme expiré, le récent tribut de ses pinceaux pour la mémoire du vainqueur d'Austerlitz; mais demandez à voir *la Peste de Marseille*. C'est là une page destinée à faire pendant à un des meilleurs tableaux de l'auteur des *Sabines*. Voilà une composition où la vigueur des expressions et la singulière hardiesse du dessin rappellent les beaux jours d'*Ossian* et de *Bélisaire*. Cette figure de repoussoir, jetée à vos pieds vers la gauche, remarquez-la. Ce pestiféré de cinq pieds six pouces, et dont toutes les proportions s'accusent si énergiquement à vos yeux, n'occupe pas dix-huit pouces de la toile, tant les raccourcis sont savamment calculés.

Ne craignez-vous ni le mal de mer, ni la senteur des algues marines? Montons les quatre étages de M. Gudin, et venez assister à une tempête. Celle-là ne se cache point sous les demi-teintes prodiguées d'un ciel de convention; elle éclate en plein jour. Ces eaux même qui mugissent sur un banc de sable ont la couleur de nos vagues littorales, afin que vous soyez appelé à juger de la vérité de tout. Quelle transparence et quelle mobilité dans les

flots ! Le peintre de marine est égalé par le peintre d'histoire. Quelle variété dans les poses de ces 80 naufragés ! Le pont en est couvert, et leurs cris vous déchirent le cœur. Il ne périra pas ce navire désemparé et entr'ouvert. Malgré ces montagnes d'eau déferlant avec tant de furie entre lui et un brick français que vous voyez à l'horizon, la misaine défoncée, le capitaine Desse, de Bordeaux, s'attachera cinq jours à la fortune du vaisseau étranger, et sauvera ces quatre-vingts victimes, qui n'étaient ni ses amis, ni ses connaissances, ni ses compatriotes.

Voici un autre enfer : celui-là est celui du Dante ; et M. Scheffer nous y a précipités. Pourquoi ne pas le terminer ce groupe charmant de Paul et de Françoise de Rimini ? L'éternel orage qui emporte les amans sur les roches du cercle maudit s'est apaisé ; profitez-en pour achever de donner la vie à ce couple, qui se tient embrassé dans son vol, comme deux ramiers qui auraient croisé leurs blanches ailes. Le masque et toute l'élégance un peu grêle des formes de la jeune femme attestent une nature du Nord plutôt qu'une beauté italienne. Mais, de grâce, que votre pensée n'obéisse plus à quelque influence étrangère ; et pour l'amour d'un gentilhomme surintendant, ne voilez rien de cette figure. Dédaignez de complaire une fois à l'impudique timidité des gens de cour.

M. Delacroix, voici une grande nouvelle ! Savez-vous bien que votre tableau du *Massacre de Liége*, enlevé aux pages de Quentin Durward, vous sépare violemment du parti qui vous appelait son chef ? Tout ici est mouvement, chaleur, naturel et vérité. Point de négligences de dessin, point d'effets bizarrement produits par le choc inattendu des couleurs. Si au milieu de l'orgie sanglante votre Évêque conservait l'impassibilité stoïque que lui donne le romancier, si quelque peu de trivialité et de roideur ne déparaient un ou deux *Marcassins* du Sanglier des Ardennes, quelles fautes pourraient vous reprocher les esprits les plus chagrins et les plus difficiles ? Ceci est une protestation contre la secte pittoresque qui vous compromettait. Mais un homme d'un si haut talent pouvait-il rester long-temps complice de ces présomptueux ou de ces ignorans, qui nous donnaient pour des tableaux d'informes ébauches, espérant sans doute que nous prendrions leur impuissance pour la fougue du pinceau et l'emportement de l'improvisation ? Voyez, disaient-ils, Paul Véronèse ! procède-t-il d'une autre façon ? le génie ne dédaigne-t-il pas d'achever la pensée, dans la crainte de l'énerver ? — Eh ! Messieurs, pourra répondre l'auteur du *Massacre de Liége*, les grands maîtres que vous avez coutume de citer étaient eux, et n'étaient pas d'autres peintres. Ils rendaient, selon la portée de leur talent, la nature comme ils la voyaient. Autre chose est de ne copier, comme vous faites, que des tableaux, et de choisir des défauts pour les imiter. Prenez donc garde de n'être que les singes, non-seulement de

vos devanciers, mais même les uns des autres. Et cette imitation est tellement facile, qu'hier un écolier vous a tous laissés derrière lui dans cette voie; et son succès l'a étourdi assez pour qu'il se soit présenté le plus sérieusement du monde aux suffrages académiques. M. Delacroix ne quittera plus une ligue où tant de succès l'attendent; et un jour, comme les amans dont parle La Bruyère, qui sont tout honteux de s'être aimés, alors qu'ils ne s'aiment plus, il aura quelque confusion de se souvenir en quelle compagnie il a marché.

Pour M. Delaroche, il n'a guère semé de remords dans sa carrière, et il ne compte jusqu'ici que de consciencieux triomphes. Érudit, sévère, laborieux, il est le type du véritable artiste. Il paraît n'ambitionner qu'une récompense, et il l'obtient : c'est un progrès sensiblement marqué dans son talent, à chaque composition qu'il achève. Du reste, il rend de jour en jour cette tâche plus difficile; et vous pourriez être embarrassés de prévoir comment il fera mieux que *Richelieu et Cinq-Mars,* un de ses derniers tableaux inspiré par quelques lignes de Voltaire, si vous n'aviez sous les yeux *les Enfans d'Édouard IV,* une autre scène de l'histoire d'Angleterre, et enfin un portrait en pied, historique par le grand style dont il est traité, et magnifique, en dépit de la Seigneurie qui a servi de modèle.

Nous allons déranger M. Steube : il est si peu jaloux d'exciter les bruits du monde et de triompher prématurément, que nous effarouchons très-visiblement sa modestie. Mais l'indiscrétion est commise, ayons les profits de ces torts. Anne d'Autriche, qui cède en frémissant à la nécessité d'apaiser une révolte et de voir le parlement l'emporter sur elle, est une scène digne de l'auteur de la *Czarine.* Pour vous montrer sur une autre toile destinée à la galerie d'Orléans, Franklin reçu au Palais-Royal, la même main a déployé tout ce que son pinceau a d'adresse, de correction, et de suavité. Ordonnance sage, esprit des poses, conscience d'exécution, vous pouvez tout admirer à loisir, sans craindre que l'assiduité de l'examen ne fasse évanouir le prestige de la perfection... Mais vous ne regardez plus ce que je vous montre, et n'écoutez point de justes éloges. Quel mystérieux objet avez-vous donc aperçu dans l'angle de cet atelier, et qui est-ce qui captive à ce point vos facultés et votre émotion?—La chambre d'un mourant. Il repose sur un lit de fer, les bras naïvement étendus le long du corps. Ce front vaste, ces yeux réfugiés sous un enfoncement si remarquable, attestent l'habitude d'une pensée immense. Il n'y a là ni pompeux appareil ni fastueuses douleurs de clergé : d'où vient qu'on a déjà deviné tant de grandeur et de solennité? Au lieu d'un palais, une chambre étroite, ornée d'un petit papier étoilé, des rideaux de percale, et un seul portrait attaché sur la muraille : celui d'un enfant vêtu à l'autrichienne. Par quelle magie de son talent, par quelle ressource inusitée de son art, le peintre a-t-il, au

milieu de toutes ces draperies blanches jetées dans la demi-teinte, attiré vos yeux sur la figure non éclairée du mort? C'est là une sorte de fascination contraire à tous les effets d'un objet obscur : il y a là un grand secret de la poésie de l'art! A la gauche, et dans l'expression d'une douleur sublime, vous avez reconnu le général qui jeta un pont sur le Danube pour aborder les champs de Wagram. A la droite et debout, l'Anglais dont je n'écrirai pas le nom regarde phlegmatiquement sur sa montre à quelle heure l'empire de la mort a succédé au sien. L'aide-de-camp Montholon lui désigne du bras le cadavre, et les yeux pleins de larmes, tandis que la bouche est armée du terrible sourire de l'ironie : Voilà votre victime! dit-il. Ce pauvre serviteur à genoux, avec quelle ferveur profonde et quelle affection sans limite il prie! Marchand est attentif, comme si son zèle pouvait servir encore; Antomarchi médite sur le rapide et singulier progrès des cancers, et les trois enfans du général Bertrand s'occupent diversement de cette scène. L'aîné réfléchit déjà ; sa sœur se presse contre leur mère par un instinct d'effroi; le plus jeune regarde avec moins d'attendrissement que de curiosité. Et pourtant c'était celui-là qui accompagnait le plus souvent le prisonnier vers un coin de l'île où ils s'asseyaient ensemble près d'un saule et d'un ruisseau. C'était lui, ce compagnon de quatre ans, qui réglait les promenades, et que le prisonnier appelait son tyran. Il vous dirait encore, si vous l'interrogiez sur la crainte et le respect que devait lui inspirer l'illustre capitaine : « Oh! il était bien bonhomme, allez; il faisait tout ce que je voulais! »

Et le voilà, le maître du monde, tel que la mort le laisse encore pour quelques heures à ses derniers amis. Si le masque vous paraît s'éloigner de cette ressemblance vulgaire que tant d'images ont imposée à votre souvenir, huit années de souffrances et ce plâtre moulé sur nature vous répondront au lieu de l'artiste. — Mais, dites-vous, ce lit, ces couvertures que voilà et qui ont posé aussi pour ce tableau, seraient-ils les meubles de l'exilé et les muets témoins de l'événement?—Tels qu'ils ont été apportés pour être conservés, par son fils. Allons-nous-en. La peinture a rapproché de vous les temps, elle vous a fait franchir les mers, conservons leur puissance à de si nobles fictions. Eloignons-nous, de peur d'humilier un art qui redonne et qui perpétue la vie, en présence du moindre objet de la nature matérielle et morte : devant ce lit du guerrier qui a gémi de son dernier mouvement, et de ces couvertures qui ont recueilli son dernier souffle.

—L'*Album* de M. Deveria pour 1830 renferme une suite de compositions originales aussi arrêtées que si elles étaient des tableaux de cet artiste. L'œil croit voir la couleur dans les traits du crayon et dans ses ombres. Ces dessins sont des représentations de quelques circonstances de notre existence sociale, ou des scènes charmantes de l'enfance. C'est surtout aux enfans et aux jeunes femmes que ces sujets sont consacrés. Aussi, dans chacun de ces douze dessins on est frappé par une idée vraie mise en action, ou par un trait de sentiment qui émeut.

— Nous sommes bien en retard pour parler à nos lecteurs de l'ouverture du cours de M. Villemain; tous les journaux en ont retenti. Par bonheur, l'événement littéraire est assez important pour ne pas s'envoler avec la semaine, et pour mériter que chacun l'enregistre à sa manière. C'était une véritable solennité, et telle qu'on s'y pouvait attendre : la faveur croissante du professeur; la nouveauté du sujet (car il aborde, cette année, le moyen-âge); surtout les délations abjectes qu'avait suscitées ce cours; les craintes, fondées ou non, qu'on avait eues d'en être privé, et cette manière légale et pacifique, si convenable à la jeunesse des écoles, de professer contre un système funeste en redoublant d'assiduité aux bonnes études; tout devait attirer un auditoire immense autour de la chaire de M. Villemain. On remarquait plus d'une bigarrure dans cette foule mouvante : il y avait de vieux professeurs de l'Université; il y avait de jeunes célébrités romantiques. Il est même curieux de noter comme fait de statistique littéraire, que, chaque année, le nombre de ces derniers augmente; c'est un flot qui monte et qui envahit de plus en plus la chaire du professeur. M. Villemain possède avant tout un esprit d'intelligence et de progrès; il n'a pas jeté l'ancre en littérature, et il faut l'en féliciter hautement, puisque ceci devient parfois contre lui un lieu commun de reproches. La politique avait aussi ses représentans dans cet auditoire, et des représentans non suspects; M. le comte Molé était venu entendre un ami, un contemporain, comme lui ancien élève de Fontanes, en politique, non moins qu'en littérature; après quinze ans d'intervalle, il y a loin aujourd'hui des disciples au maître.

Les applaudissemens et les clameurs de bienvenue qui ont accueilli M. Villemain lui ont causé un trouble sincère et visible, et ce n'est pas sans quelque embarras d'émotion qu'il a commencé à débrouiller l'origine des langues modernes; mais il s'est promptement remis, et jamais sa

parole ne fut plus vive, plus ingénieuse et plus libre qu'en esquissant ces masses imposantes d'où jaillirent les littératures et les poésies qui sont les nôtres. Nous n'essaierons pas ici une analyse qui viendrait trop tard. Le professeur doit étudier, dans son origine, dans son développement et dans ses résultats, cette littérature romane provençale qui date du septième siècle; cette poésie si galante, si railleuse, si mondaine en des siècles de religion et de barbarie, et qui peut passer, en quelque sorte, a-t-il dit, pour la *liberté de la presse* de ces temps-là; il discutera, avec M. Raynouard, autant qu'on peut l'entrevoir, dans un sens contraire, la question de l'identité du roman wallon et du roman provençal; il a déjà caractérisé la tournure d'esprit *narquoise* et *matoise* des trouvères, si contrastée avec l'élégante keurie et la moquerie aristocratique des troubadours. Trois grands hommes, qui paraissent au onzième siècle, communiquent, chacun de leur côté, aux peuples qu'ils gouvernent des qualités de force et de nationalité merveilleusement propres au développement des littératures; Guillaume-le-Conquérant, Robert Guiscard, Grégoire VII. L'histoire de Grégoire VII a particulièrement insisté sur l'influence de ce pape célèbre, qui sut inspirer à l'Italie, alors dispersée en républiques, un esprit profond et vivace de haine contre l'invasion allemande, et d'amour pour la patrie cisalpine. En imprimant ainsi à toutes ces villes turbulentes, à tous ces états rivaux, un sentiment commun dominant, Grégoire prépara l'avénement de la langue italienne, et fut le grand précurseur de Dante, qui est lui-même, avant tout, un poète théologien et factieux. Ici, M. Villemain a cité un fragment fort curieux et jusqu'ici inconnu d'un sermon prêché dans l'église d'Arezzo par Grégoire, qui n'était encore que cardinal; le prêtre éloquent, pour effrayer quiconque oserait mettre la main sur les biens de l'Eglise, raconte, sur la foi d'un songe, le supplice que subit dans l'enfer toute une famille de comtes allemands, coupable d'une pareille spoliation: on croirait assister à l'un des nombreux supplices qu'inflige à ses damnés l'imagination de Dante; ce qui prouve à quel point ce grand poète s'est emparé des traditions d'alentour, et combien il a réfléchi fidèlement l'esprit de l'époque dans son étrange *comédie*. L'Espagne n'arrivera elle-même à son entier développement intellectuel, que lorsqu'elle aura été réunie en nation, et, pour ainsi dire, *résumée* par Ferdinand-le-Catholique et Isabelle. Pourtant, depuis long-temps, et dans le fort des premières guerres contre les Maures, le Cid, apparaissant au milieu de tous ces petits royaumes avec sa grande et noble unité historique, avait déjà rallié les talens et fait naître une sublime épopée anonyme, le *Romancero*, véritable Iliade du moyen-âge. La France avait été moins heureuse; ses chroniqueurs et ses historiens précoces ne la dédommagent

qu'incomplètement du manque absolu de grands poètes primitifs et de la disette d'imagination de ses rimeurs.

Le cadre de M. Villemain est immense, on le voit ; mais il a ce qu'il faut pour le remplir. Son savoir étendu, cette sagacité rapide, cette promptitude de coup-d'œil qui double le savoir, ses longues et profondes études sur l'histoire politique et religieuse du moyen-âge, dont le règne de Grégoire VII n'est qu'un éclatant et formidable abrégé, sa netteté brillante d'élocution, miroir fidèle et mobile de sa pensée, tout le rend propre à répandre parmi la jeunesse des écoles une intelligence raisonnée du moyen-âge, à en révéler pour la première fois des côtés inaperçus, et à seconder plus puissamment qu'aucun autre la marche des générations nouvelles dans les larges voies littéraires où elles se précipitent de toutes parts. Sa seconde leçon, celle de mardi dernier, a déjà préparé l'œuvre ; le professeur l'annonçait comme aride et séchement grammaticale ; elle n'a été que finement érudite et instructive avec grâce. Il s'agissait de poursuivre les diverses transformations de la langue latine dégénérée, jusqu'à ce qu'elle devînt langue romane, italienne, espagnole, etc., etc. De piquantes anecdotes tirées de Suétone, d'Apulée, de saint Augustin, et interprétées avec toute la sagacité de l'esprit philologique, ont servi à constater, pour les différentes époques, les différences croissantes qui existaient entre la langue écrite et la langue parlée, entre l'instrument des savans et l'idiome vulgaire. Le moment du passage de cet idiome au *roman* a été précisé aussi exactement que possible ; M. Villemain pense, contre l'avis de M. Raynouard, que l'italien, l'espagnol, et même le français proprement dit, dérivent immédiatement de la souche latine, et n'ont pas eu besoin de passer par la forme romane. En s'attachant à la destinée merveilleuse de certains mots, et à leurs singulières aventures dans ces grandes révolutions de langues, M. Villemain a trouvé moyen de faire de ses preuves justificatives une source courante d'intérêt et d'agrément pour les auditeurs. La partie grammaticale de son sujet est donc maintenant établie ; il y reviendra encore toutes les fois qu'il sentira le besoin de s'y appuyer ; mais rien ne l'empêche d'aborder déjà le côté purement littéraire et poétique ; et c'est ce qu'il commencera dans sa prochaine leçon.

— Le *Novice*, roman nouveau en 4 volumes in-12, doit être mis sous peu de jours en vente chez le libraire Hypolite Fournier, rue de Seine, nº 14. C'est l'ouvrage d'une dame spirituelle connue par ses succès au théâtre, et à qui le roman n'a pas été déjà moins favorable que la comédie, Mme de Bawr. Elle a rattaché l'action de son livre à une époque de notre

histoire vraiment dramatique, le quatorzième siècle et le règne de Charles V. Sur ce que nous avons lu du *Novice*, nous le croyons appelé à soutenir et à accroître la réputation dont jouit à juste titre son auteur.

— « Que l'on ait étudié tout ce qui nous reste de l'ancienne Grèce, dit » Mme Dacier, si l'on n'a pas lu Aristophane, on ne connaît pas encore tous » les charmes et toutes les beautés du grec. » Ce n'est point une admiration exagérée qui dicte cet éloge. Aristophane est, en effet, le peintre le plus gracieux et le plus fidèle des mœurs de cette Athènes, séjour de tous les vices et de toutes les vertus, patrie d'un petit peuple dont l'histoire nous intéresse plus que celle des Romains, qui subjuguèrent le monde. A Rome, dans les premiers temps de la république, les lois et l'orgueil national ont tellement façonné le caractère des individus, qu'entre les Romains dont l'histoire a conservé le portrait, il n'existe guère plus de différence qu'entre les copies d'une même statue. Au contraire, chez les Athéniens, chacun conserve sa physionomie particulière et originale. Le peuple est petit, mais les citoyens sont grands. Un Athénien est un homme intelligent; un Romain, c'est un rouage d'une machine puissante dont l'ensemble peut soulever le monde.

Aristophane lui-même, à juger par ses ouvrages, offre, ce me semble, un type parfait du caractère athénien. Vif, gai, fantasque, railleur, impitoyable, il saisit d'abord le côté ridicule de toutes choses; il est dévot, mais il ne peut résister au plaisir de se moquer de ses dieux. Tantôt il risque sa vie pour démasquer Cléon; tantôt, ennuyé de la réputation du sage, il prépare la condamnation de Socrate en composant *les Nuées*. Par un caprice semblable, un de ses compatriotes condamnait Aristide, ennuyé de l'entendre appeler le Juste.

Les comédies d'Aristophane viennent d'être traduites du grec par M. Artaud (1). Les onze pièces d'Aristophane qui nous restent (sur à peu près cinquante qu'il fit représenter) ne sont point des comédies suivant notre manière d'entendre ce mot; ce sont plutôt des satyres politiques dialoguées. Le gouvernement de la république, les hommes qui dirigeaient les affaires de son temps, y sont censurés avec une franchise souvent un peu brutale. Chacun y est désigné par son nom. En outre, les acteurs s'affublaient, comme on sait, d'un masque représentant en caricature les traits du per-

(1) Six volumes : prix 21 fr.; chez Brissot-Thivars, rue de l'Abbaye, n° 14.

sonnage que le poète traduisait sur la scène. Cela valait bien, pour le scandale, les articles de journaux contre nos ministres. On sent que presque toutes les allusions aux petits événemens contemporains sont perdues pour nous. Cependant, telle est la verve comique d'Aristophane, qu'après plus de deux mille ans ses comédies nous amusent et nous font rire, comme elles ont fait rire ses compatriotes. Il nous paraît souvent bizarre, étrange, mais jamais il n'est ennuyeux. Ainsi que Shakspeare, avec lequel il a d'ailleurs plus d'un rapport, il se complaît dans les jeux de mots et dans des plaisanteries dont la grossièreté choque les oreilles les moins délicates. Pour sa justification, il faut se souvenir que les Grecs vivaient pour ainsi dire en plein air; et que des vices qui sont maintenant en horreur ne passaient de son temps que pour des défauts plaisans et de bonne compagnie, à peu près comme était l'ivrognerie en France du temps de Regnard. Au reste, que les personnes scrupuleuses se rassurent : au moyen d'annotations latines, M. Artaud a su très-heureusement concilier une exactitude littérale avec le respect dû à la susceptibilité de notre langue. L'exactitude n'est point le seul mérite de cette traduction. Le style en est toujours pur, gracieux, élégant. Des notes courtes mais savantes expliquent une foule de détails qui tiennent aux mœurs et aux événemens contemporains. Nous ne doutons pas que ce nouvel ouvrage n'obtienne une place distinguée dans les bibliothèques des gens du monde, à côté du *Sophocle* déjà traduit par le même auteur.

— Les belles éditions des ouvrages classiques se multiplient chaque jour, et sont faites à la suite de révisions approfondies des textes. Ceux-ci sont pris sur les meilleures éditions précédentes. La rapidité du travail manuel, grâce à des perfectionnemens typographiques, permet aussi de baisser beaucoup le prix des livres. C'est à ce point que l'on publie en ce moment dans le format in-8° une admirable *Collection des Classiques latins*, au prix de 2 fr. 50 cent. le volume. Cette collection en aura 30. Le tome premier, que nous avons sous les yeux, renferme les *OEuvres complètes de Virgile*, qui donnent deux volumes dans les anciennes éditions. Cette superbe collection est imprimée en caractères neufs, sur beau papier. Elle renfermera les ouvrages de vingt-trois écrivains (1).

(1) On souscrit au bureau de l'éditeur, rue de Seine, n° 68.

— Dans la Grande-Bretagne, les livres consacrés à l'instruction des enfans sont écrits généralement par les plumes les plus savantes et les plus exercées. Il n'y a, en effet, qu'un esprit supérieur et éclairé qui puisse abréger les vérités de la science, de l'histoire, de la morale. Le nouvel ouvrage de M. Bouilly (1) est plein d'articles tirés de ces ouvrages anglais si clairs et si substantiels, qui ont toujours un but précis et utile. Les notes de cet écrivain offrent aussi beaucoup d'intérêt. Ce sont, ou d'excellentes explications de faits divers, importans, ou des notices sur des hommes distingués. Cet ouvrage est un memento d'érudition générale.

— Le roman d'*Ismaël ben Kaizar*, ou la Découverte du Nouveau-Monde, par M. Ferdinand Denis, dont nous avons déjà parlé avec éloges, est promptement arrivé à sa seconde édition. On peut attribuer le succès croissant de cet ouvrage à l'intérêt des faits curieux et bien observés qu'il contient, et à l'intérêt romanesque des événemens qu'il raconte. D'un côté, un homme obscur, mais qui a la conscience de son génie, vous entraîne avec lui à travers tous les écueils d'une vie si pleine de gloire et de malheur; de l'autre, une jeune Haïtienne, dans un amour qu'elle croit offrir à un dieu, présente la peinture la plus franche et la plus naïve. M. Ferdinand Denis a montré dans ce livre du talent d'écrivain, et les plus heureuses ressources d'imagination.

— L'auteur des *Annales de la diplomatie française*, M. Flassan, vient de publier une *Histoire du congrès de Vienne*. Il assistait de près aux célèbres conférences de cette assemblée. Il était attaché à la suite diplomatique du prince de Talleyrand. M. Flassan a su en témoin toute la partie anecdotique des conférences; il en a vu, suivi tous les mouvemens, toutes les fluctuations. Aujourd'hui il nous donne une histoire de ce congrès, dans laquelle il consigne les faits particuliers de ces discussions si animées qui ont pourtant si peu produit. Il y joint la liasse de tous les actes officiels du congrès. Cet ouvrage est une collection historique assez importante (2).

(1) *Le Portefeuille de la jeunesse*, ou *la Morale et l'Histoire enseignées par des exemples*, par M. Bouilly. Titres des premiers volumes : *Science, Patriotisme, Originalité, les Femmes*. In-18, chez Moutardier, libraire.

(2) Trois vol. in-8°; prix 21 fr. Paris, chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Bourbon, n° 17.

— Une compagnie d'assurances, d'un genre entièrement nouveau, vient de s'établir à Santa-Fé de Bogota, dans l'Amérique du sud. Il ne s'agit plus d'assurer les vaisseaux contre la tempête, les maisons contre l'incendie, la vie des hommes enfin contre la mort qui trompe leurs espérances, et détruit leurs projets. La nouvelle compagnie assure *la beauté des femmes*. L'acte constitutif de la société contient les clauses suivantes :

1° Toute femme est libre d'estimer sa beauté à la valeur qu'il lui plaira de fixer; elle peut l'assurer à cette valeur, en payant une prime proportionnée, et calculée sur la durée de l'assurance.

2° La compagnie assure la beauté des dames, depuis quinze jusqu'à trente ans; elle s'engage à leur payer une somme fixée d'avance, de gré à gré, dans le cas où leur beauté disparaîtrait par maladie ou accident quelconque, pendant la durée du temps fixée par la *police* d'assurance.

3° Le cas échéant où la dame assurée se croirait en droit de réclamer la somme destinée par le contrat, et où la compagnie ne croirait pas devoir accueillir cette réclamation, les parties contractantes s'en rapporteront au jugement d'arbitres *experts*, qui ne pourront jamais avoir moins de *vingt* ans, ni plus de *cinquante*.

— Les almanachs littéraires sont le premier souffle de poésie de l'année. Le premier janvier est le jour de fête de la nation rimante; tout est produit à la lumière, tout s'imprime pour ce jour-là. L'ancien, le célèbre *Almanach des dames*, l'aîné et le modèle de ces recueils, est d'un accès bien moins facile. Aussi, forme-t-il collection dans les bibliothèques. L'*Almanach des dames pour* 1830 est exécuté avec la plus remarquable élégance : il mérite toute préférence. Parmi les poésies que nous avons lues, il y en a de gracieuses et de spirituelles.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LE MAURE DE VENISE,

Traduction

D'UNE DES CENT NOUVELLES

DE

Giraldi Cinthio (1).

Il y eut autrefois à Venise un Maure que sa valeur, sa prudence dans les entreprises militaires, ainsi que ses avantages personnels, avaient rendu cher à toute cette noble cité. On sait que les seigneurs n'épargnaient pas les récompenses à ceux qui avaient fait des actions courageuses et utiles pour la république.

(1) C'est cette nouvelle qui a fourni à Shakspeare le sujet d'un de ses plus beaux drames, *Othello*. La représentation, à Paris, de cette pièce traduite en vers français par M. A. de Vigny, donnera sans doute quelque intérêt au récit original du conteur italien. Giraldi Cinthio a vécu au milieu du seizième siècle.

Il arriva qu'une jeune fille noble, d'une beauté et d'une vertu singulière (on la nommait Disdemona), vivement frappée du mérite de ce Maure, devint amoureuse de lui. Celui-ci, touché de l'élévation des sentimens et des grâces de cette jeune demoiselle, ressentit également une vive passion pour elle. Enfin l'amour leur fut tellement favorable qu'ils s'unirent par les liens du mariage, bien que les parens de Disdemona eussent tenté tous les efforts possibles pour lui faire épouser un tout autre mari. Tant que les époux demeurèrent à Venise, ils vécurent dans une si grande union, dans les habitudes d'une si douce amitié, qu'ils ne se parlaient jamais que pour se dire des choses tendres et affectueuses.

Peu de temps après la conclusion de ce mariage, les seigneurs de Venise résolurent de changer les troupes qui tenaient garnison dans l'île de Chypre, et ils élurent le Maure capitaine des nouveaux soldats que l'on se proposait d'y envoyer. Cet homme fut d'abord flatté de se voir revêtu d'une dignité que l'on n'accordait ordinairement qu'à des citoyens nobles et qui, de plus, avaient donné des preuves de fidélité, de courage et de talent. Cependant lorsqu'il vint à penser à la longueur et aux inconvéniens du voyage, quand il réfléchit que Disdemona pourrait en être incommodée, sa joie première diminua et se changea bientôt même en inquiétude. Pour Disdemona qui mettait tout son bonheur dans celui du Maure, et qui, par cela même, éprouvait une espèce de ravissement de ce que son mari avait reçu, à cause de son mérite, un éclatant témoignage d'estime de la république, elle ne pensait guère au jour du départ, et n'avait pas l'idée de s'informer si elle s'embarquerait sur le même vaisseau que lui. Une seule chose altérait sa joie, c'était de voir le Maure rêveur et inquiet.

Elle désirait vivement d'en savoir la cause. Un jour qu'ils étaient ensemble à table, elle lui dit : « Comment se fait-il, Maure, qu'ayant reçu de la seigneurie un si grand honneur, vous en paraissiez si triste ? — Disdemona, le contentement que m'a causé cette dignité est troublé par l'amour que je te porte. Car, je le vois, de deux choses l'une : ou il faut que je t'emmène

avec moi et que je t'expose aux périls de la mer; ou, pour ne pas te causer cet ennui, je serai forcé de te laisser à Venise. Dans le premier cas j'aurais beaucoup à souffrir si tu avais des inconvéniens à supporter et des dangers à courir. Dans le second..... Oh! non je ne pourrais te laisser ici, car en me privant de toi ce serait me priver de la vie. — Quelles pensées agitez-vous dans votre esprit, mon cher mari, reprit Disdemona, et comment pouvez-vous en être troublé? Je veux aller avec vous partout où vous irez, et dussé-je traverser les flammes, tout aussi bien que je dois traverser avec vous la mer dans un vaisseau bien sûr et bien équipé, je ne vous quitterais pas. Y eût-il même de grandes fatigues à supporter, des dangers à braver, je ne voudrais pas être séparée de vous, et je croirais être faiblement aimée si, dans la crainte que vous avez de me voir en mer auprès de vous, vous me laissiez à Venise. Avez-vous pu croire un instant que je préfère de rester seule, mais en sûreté ici, plutôt que de m'exposer au péril en ne vous quittant pas? Ah! livrez-vous à la joie que doit vous causer la dignité qui vous est confiée, et faites vos apprêts pour notre départ. » — Le Maure, plein de joie et de tendresse, serra affectueusement Disdemona dans ses bras et lui donna un baiser, en disant: « Chère épouse! que Dieu nous maintienne long-temps dans cette réciprocité de tendresse! »

Peu de jours après on prépara tout pour le voyage. Lorsque les troupes furent dans la galère, le Maure et sa femme y entrèrent. On mit la voile au vent, on partit, et, après une navigation calme et facile, on aborda à l'île de Chypre.

Parmi les officiers de sa troupe, le Maure avait un enseigne dont la figure et la prestance étaient fort belles, mais qui, sous cette enveloppe, cachait l'ame la plus méchante et la plus perverse. C'était avec beaucoup d'art cependant que cet homme masquait ce défaut; car au moyen des airs de grandeur qu'il affectait et des belles paroles qu'il donnait à tout le monde, on eût dit qu'il était un Hector ou un Achille. Ce méchant homme avait aussi amené sa femme à Chypre; elle était jeune, belle et fort vertueuse. Aussi Disdemona, charmée d'ailleurs d'avoir une compa-

triote auprès d'elle, lui portait une vive amitié et la retenait presque tout le jour auprès d'elle.

Dans la compagnie dont l'enseigne faisait partie, il y avait encore un officier auquel le Maure portait une affection particulière, qu'il invitait fréquemment à venir chez lui, et qu'il faisait même manger à sa table avec sa femme et lui-même. La jeune dame voyant combien cet officier était cher au Maure, s'efforçait de lui prodiguer mille attentions, complaisance dont son mari lui savait infiniment de gré.

Cependant le pervers enseigne, sans égard pour la fidélité qu'il devait à sa femme, et sans respect pour l'amitié, la confiance et les bienfaits du Maure, conçut une passion effrénée pour Disdemona. Il employa tout ce qu'il avait d'astuce pour obtenir d'elle ce qu'il désirait. Toutefois il craignait de se laisser découvrir, pensant que si le Maure venait à connaître ses desseins, ce dernier, violent comme il l'était, ne lui donnât aussitôt la mort. Il chercha donc par mille moyens détournés à faire deviner sa passion à Disdemona. Mais cette dame qui n'avait le cœur occupé que du Maure, ne fit pas plus attention à l'enseigne qu'à tout autre, en sorte que les intentions de cette ame vile se perdaient comme non avenues.

L'enseigne fit réflexion que peut-être la froideur de Disdemona envers lui était causée par l'amour qu'elle portait à l'autre officier, et l'idée lui vint de tuer ce prétendu rival. Mais ce moyen ne suffit pas encore au désir qu'il avait de se venger. L'amour qu'il portait à la femme du Maure se changea bientôt en haine contre elle, en sorte que sa seule idée, son seul but, ce fut d'assassiner l'officier, puis de priver le Maure de Disdemona après avoir perdu l'espérance de la posséder lui-même.. Long-temps avant d'accomplir son projet, il roula mille affreux moyens dans son esprit; enfin il s'arrêta à celui d'accuser Disdemona d'adultère devant son mari et de laisser entrevoir à ce dernier que le suborneur était l'officier. Toutefois, lorsqu'il réfléchissait à l'amour qui régnait entre les deux époux et à la grande amitié du Maure envers l'officier, il sentait qu'il serait impossible de rendre cette double trahison

vraisemblable aux yeux de son général, s'il n'employait auprès de lui toutes les ressources de la ruse et de la fraude. Il attendit donc que le temps et le lieu lui fournissent l'occasion d'éxecuter son funeste dessein.

Le hasard le servit au gré de son impatience; car l'officier pendant le service ayant mis l'épée à la main et blessé un soldat, le Maure, pour maintenir la discipline, fut forcé de lui retirer son grade. Cet événement causa beaucoup de chagrin à Disdemona qui, depuis ce moment, fit de fréquentes tentatives pour rétablir la bonne amitié entre son mari et l'officier.

Cette affaire et les efforts de Disdemona pour l'accomoder tourmentèrent le Maure. Dans un moment d'effusion il ouvrit son cœur au perfide enseigne : « En vérité, dit-il, ma femme me tourmente tant à propos de cet officier, que je crains bien d'être obligé de le réhabiliter dans son grade. — Ah! dit l'homme aux sinistres desseins, Disdemona a peut-être une bonne raison pour désirer de le revoir! — Pourquoi? — Je ne veux pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce; mais si vous tenez les yeux ouverts, vous le verrez par vous-même. » Le Maure questionna encore l'enseigne; mais quelque pressantes que fussent les demandes du mari de Disdemona, l'autre ne voulut rien dire de plus.

Cependant ce peu de paroles laissèrent une épine déchirante dans le cœur du Maure. Il se fit une étude fatigante d'en deviner le sens; en peu de temps une sombre tristesse s'empara de son esprit.

Il était dans cette disposition, quand un jour sa femme, qui cherchait sans cesse l'occasion de faire rentrer l'officier en grâce, dit à son mari qu'il était temps d'oublier la colère que cet homme avait fait naître; qu'il fallait, au contraire, rappeler le souvenir de tant d'années de bons services, d'amitié et de dévouement, compensation plus que suffisante pour racheter la légère faute qui avait été commise. « Vous savez d'ailleurs, ajouta la jeune dame, que le soldat blessé et l'officier se sont réconciliés : » Ces mots irritèrent le Maure, qui dit aussitôt : « Cette affaire est donc bien importante pour toi, Disdemona, que tu prends tant d'intérêt à cet

homme? Il n'est cependant ni ton frère ni ton parent pour qu'il te tienne tant au cœur! — Je serais bien fâchée, reprit-elle avec douceur et humilité, que vous prissiez de la mauvaise humeur contre moi. Dans tout ce que je vous dis je ne suis mue que par le regret que j'éprouve en vous voyant privé d'un ami qui, d'après votre propre témoignage, vous est utile et réellement cher. Considérez que la faute qu'il a commise n'est pas tellement grave qu'il faille en conserver un ressentiment si long. Mais, vous autres Maures, ajouta Disdemona en souriant, vous êtes d'une nature si ardente, qu'il ne faut que peu de chose pour vous pousser à la colère et à la vengeance. A ces paroles, le Maure devint furieux. « Ce qui vient d'être dit pourrait être plus vrai qu'on ne pense, interrompit-il, et je tirerai vengeance des injures que l'on m'a faites; j'en aurai satisfaction. »

A ces terribles paroles Disdemona resta d'abord étourdie et immobile. Voyant que, contre son usage, son mari s'était irrité en lui parlant, elle lui adressa ces mots de la manière la plus soumise : « En vous entretenant de cette affaire, croyez-moi, je n'y ai été poussée que par une louable intention; mais pour éviter d'attirer de nouveau votre colère sur moi, je ne vous en dirai plus un mot. »

Cette nouvelle instance de sa femme en faveur de l'officier donna à penser au Maure. Il se rappela ce que lui avait dit l'enseigne, chercha encore à en interpréter le sens, et crut reconnaître enfin que ces indices l'avertissaient que Disdemona était amoureuse de l'officier. A peine eut-il fait le rapprochement de ce qui lui avait été dit avec les suppliques de sa femme, que tout soucieux, il alla aussitôt trouver cet infâme enseigne et mit tout en usage pour l'engager à parler plus ouvertement. L'enseigne voyant alors le moment venu de perdre la malheureuse Disdemona, dit d'abord au Maure qu'il ne voulait rien lui apprendre qui pût lui causer du chagrin; mais enfin, après avoir feint de se laisser vaincre par les prières du Maure, il commença à parler en multipliant les hésitations préparées avec art : — « Je ne puis vous dissimuler qu'il m'en coûte extrêmement d'avoir à vous dire des choses bien fâcheuses pour vous en vérité; mais quand je considère le soin

que je dois prendre de votre honneur et que vous exigez d'ailleurs que je parle, je dois remplir envers mon seigneur ce double devoir : sachez donc que votre femme..... n'a tant à cœur la disgrâce où vous tenez l'officier qu'à cause du plaisir qu'elle prend à le voir quand il fréquente votre maison.... il paraît même qu'elle a pris de l'éloignement pour la noirceur de votre teint........ » Ces dernières paroles retentirent jusqu'au fond du cœur du Maure ; mais voulant éclaircir encore ce mystère, bien que ses soupçons lui parussent déjà la réalité, il jeta un coup-d'œil terrible sur l'enseigne en lui disant : « Je ne sais qui me tient que je ne t'arrache la langue, pour être si osé que de dire de telles infamies de ma femme ! — Capitaine, reprit froidement l'enseigne, ce n'était pas là la récompense que j'attendais, après vous avoir rendu un office d'ami. Mais puisque mon devoir et le désir de conserver votre honneur m'ont fait aller plus loin que je n'aurais dû faire sans doute, je le répète, la chose est comme je vous l'ai racontée, et si la dame, en faisant semblant de vous aimer, vous a si bien bouché les yeux que vous n'ayez pas vu ce que vous deviez voir, ce n'est pas une raison pour que je ne vous dise pas la vérité. Au surplus, c'est l'officier lui-même qui m'a mis dans le secret ; car il est de ceux pour qui la félicité ne paraît complète que quand ils en ont fait part à quelqu'un. Ah ! je puis vous l'assurer, si je n'avais pas appréhendé les effets de votre colère, je lui aurais donné, au moment où il me fit une semblable confidence, le châtiment qu'il mérite ; je l'aurais tué. Mais à présent que je sais de quelle manière vous reconnaissez ce que je fais pour vous, je me félicite de lui avoir laissé la vie, et je voudrais même ne m'être jamais mêlé de rien, car je n'aurais pas encouru votre disgrâce. »

Pendant ce discours, le Maure était au supplice ; il l'interrompit. « Si tu ne me fais pas voir, mais de mes yeux, ce dont tu parles, tiens-toi pour assuré qu'il vaudrait beaucoup mieux que tu fusses né muet. — Cela m'eût été très-aisé, reprit tranquillement le méchant enseigne, quand il fréquentait votre maison ; mais maintenant que vous l'en avez chassé, non pas pour ce qu'il y faisait de mal, mais pour je ne sais plus quelle légère peccadille, cela ne

pourra être que très-difficile, bien que vous ne le gêniez guère, et que j'estime qu'il se glisse de temps en temps dans votre maison. Après tout, vous comprenez qu'il le fait avec beaucoup plus de précaution qu'autrefois, depuis qu'il a encouru votre colère. Cependant je ne perds pas l'espérance de vous rendre témoin de ce que vous ne voulez pas croire. »

La conversation se termina là; et le malheureux Maure, comme s'il eût reçu une blessure, se traîna avec peine jusque chez lui. Il passa la nuit sans dormir, attendant le jour et aspirant après le moment où l'enseigne lui ferait voir ce qui devait le rendre malheureux pour toujours.

De son côté, l'enseigne avait des tourmens qui, pour être d'une tout autre nature, ne l'agitaient pas moins. Ce qui le gênait surtout dans l'exécution de ses projets était la conduite chaste, modeste de Disdemona. Cette circonstance lui faisait appréhender de ne pas trouver le moyen de justifier le mensonge qu'il avait fait au Maure. Enfin, après avoir fait mille combinaisons différentes, il s'arrêta à cette dernière méchanceté. On sait que la femme du Maure allait souvent chez celle de l'enseigne, et qu'il arrivait parfois à cette dame d'y rester une bonne partie de la journée. L'enseigne avait remarqué, pendant ces visites, que Disdemona avait coutume de porter un voile de tête brodé, à la manière mauresque. C'était un don de son époux, et ce gage d'amitié était également cher à celui qui l'avait donné, comme à celle qui l'avait reçu. L'enseigne résolut de le dérober secrètement et d'en faire l'instrument de la perte de Disdemona.

Ce scélérat avait une petite fille de trois ans, que Disdemona aimait beaucoup, et avec laquelle elle badinait souvent. L'enseigne choisit donc un moment où la dame était chez lui, pour prendre sa petite fille dans ses bras, et la remettre dans ceux de Disdemona. Comme il approchait l'enfant de la dame, il profita de ce moment pour lui enlever adroitement le voile qui était acroché à sa ceinture. Ce larcin fut fait avec tant de dextérité, que Disdemona n'en eut pas le moindre soupçon, et bientôt après l'enseigne plein de joie sortit avec sa proie.

La femme du Maure, distraite par la conversation, ne pensa même pas à son voile en rentrant chez elle. Mais quelques jours après, comme elle ne le retrouva pas malgré le soin qu'elle prit de le chercher, elle devint inquiète et craintive, s'attendant toujours à ce que le Maure le lui demandât, ce qui arrivait assez souvent.

Cependant l'enseigne, ayant choisi un moment qui lui parut propice, alla chez l'officier, et trouva moyen, sans être aperçu, de cacher le voile fatal sous le chevet du lit de ce dernier.

Ce ne fut que le jour suivant où l'officier, en se levant, fit tomber ce voile à terre, et l'aperçut au moment où il posait le pied dessus. Sa surprise fut extrême, car il ne pouvait comprendre comment cet objet se trouvait chez lui. Mais dès qu'il le reconnut pour celui de Disdemona, il résolut d'aller le lui rendre aussitôt qu'il pourrait. Il choisit donc le moment vers lequel le Maure était ordinairement absent de chez lui, et se dirigeant vers la maison du côté de la porte de derrière, il frappa. Le hasard qui, ainsi que l'enseigne, semblait avoir tout préparé pour la perte de Disdemona, voulut que le Maure, contre son ordinaire, se trouvât dans sa demeure. Celui-ci, entendant frapper à la porte, tout troublé, se mit à la fenêtre, et demanda : Qui frappe là ? Aussitôt que l'officier eut reconnu la voix du Maure, craignant qu'il ne descendît pour lui faire un mauvais parti, il se prit à fuir au lieu de répondre. Le Maure descendit rapidement l'escalier, ouvrit la porte, et sortit jusque dans la rue; mais il ne vit plus personne. Outré de dépit et de colère, il remonta, et demanda à sa femme qui était celui qui avait frappé à la porte dérobée. Disdemona répondit, ce qui était vrai, qu'elle l'ignorait. » Il m'a semblé voir l'officier. — Je ne sais si c'est lui ou d'autres. » Le cœur du Maure était plein de fureur. Cependant il se contint, et ne voulut prendre aucune résolution sans avoir consulté l'enseigne, chez lequel il alla tout aussitôt, pour lui dire ce qui était arrivé, et le prier instamment de tâcher de découvrir, en interrogeant l'officier, tout ce qui se rattachait à cette aventure. A ces mots, l'enseigne, sans laisser percer sa joie, lui promit de prendre les informations les plus promptes.

A quelques jours de là, ce misérable trouva moyen d'avoir une conversation avec l'officier, dans un lieu disposé de manière à ce que le Maure pût les voir sans toutefois les entendre. Ils se mirent à parler, mais de toute autre chose que de Disdemona ; et dans le cours de cet entretien, l'enseigne multipliait ses gestes et exprimait un grand étonnement, comme si l'autre lui eût appris des choses fort extraordinaires. Le malheureux Maure donna dans le piége, et sitôt qu'il les vit séparés, il courut à l'instant vers l'enseigne, pour savoir de lui ce que l'officier lui avait dit. Le scélérat se fit long-temps prier avant de répondre; puis enfin il lui dit : « Ah ! cette fois il ne m'a rien célé; il m'a dit avoir entretenu votre femme chez elle toutes les fois que vous lui en avez donné la facilité par votre absence ; et qu'à la dernière visite qu'il lui a faite, il en a reçu, vous savez, ce voile de tête, dont vous lui avez fait présent quand vous l'avez épousée..... » Le Maure ne voulut pas en entendre davantage. Il remercia l'enseigne, et pensa en lui-même qu'en effet, s'il était certain que Disdemona n'eût plus ce voile, il serait possible alors que tout ce qui lui avait été dit fût vrai.

Cette réflexion ne cessa de l'assiéger. Enfin, un jour, lorsqu'après le repas il conversait avec sa femme, il lui demanda ce voile. C'était le moment que la malheureuse redoutait tant. A ces paroles, son visage devint rouge comme le feu, et pour cacher son embarras, qui n'avait pas échappé à l'œil du Maure, elle courut vers son armoire pour faire semblant de chercher ce que lui demandait son mari ; mais après avoir tout retourné inutilement : « Je ne sais, dit-elle, comment il se fait que je ne le retrouve pas ; ne serait-ce pas vous qui l'auriez, par hasard? — Si je l'avais, pourquoi te le demanderais-je? » Il se leva ; et voyant Disdemona qui continuait à chercher encore : « Laisse, laisse, ajouta-t-il ; tu chercheras plus à ton aise une autre fois. » Il sortit, et commença à réfléchir sur le moyen qu'il devait employer pour donner la mort à sa femme et à l'officier.

Il roulait nuit et jour ce sinistre projet dans son esprit ; aussi, malgré ses précautions, ne put-il faire que sa femme ne s'aperçût

pas qu'il n'était plus le même envers elle. « Qu'avez-vous qui vous chagrine ? lui disait-elle souvent ; vous qui aviez l'humeur si agréable, pourquoi êtes-vous devenu si triste ?» A ces questions le Maure faisait des réponses évasives qui étaient loin de tranquilliser Disdemona. Mais comme elle avait la certitude que le chagrin de son mari n'était causé par aucun défaut de conduite de sa part, elle pensa que peut-être la passion de son mari, trop pleinement satisfaite, l'avait refroidi pour elle. Cette idée se représentait souvent à son esprit, et elle en parla même à son amie la femme de l'enseigne : — « Je ne sais en vérité que penser du Maure, lui disait-elle, lui qui, il y a quelques jours encore, me témoignait tant d'amour, maintenant il est devenu tout autre pour moi. Ah ! je crains bien de devenir un triste avertissement pour les jeunes filles de ne pas se marier contre le gré de leurs parens ! Que les Italiennes apprennent par mon exemple à ne pas associer leur sort à un homme dont le climat, le caractère et les habitudes sont contraires à ceux de notre pays ! Mais puisque mon mari est lié d'amitié avec le vôtre, puisqu'il règne entre eux tant d'intimité et de confiance, je vous en prie, faites en sorte d'apprendre quelque chose sur ce sujet, et dites-le-moi, afin que j'en puisse faire usage pour me tirer d'inquiétude. » En exprimant cette dernière prière, les larmes coulèrent en abondance des yeux de Disdemona.

La femme de l'enseigne était instruite de tout, car son horrible mari avait voulu la faire participer au projet de mort qu'il méditait contre Disdemona, mais elle s'y était toujours refusée. Partagée donc entre la terreur que lui inspirait son mari, et la compassion que faisait naître dans son cœur la triste position de Disdemona, elle ne savait que dire à cette dernière. Elle se borna à lui conseiller d'éviter de donner le plus léger soupçon à son mari, et de faire ressortir à ses yeux, au contraire, toutes les preuves d'amour et de fidélité. « Hélas ! c'est ce que je fais aussi, dit Disdemona, mais cela ne me sert de rien !

Cependant le Maure ne cessait de combiner tous les moyens de s'assurer de la réalité de ce qu'au fond il craignait de reconnaître pour vrai. Il tourmentait l'enseigne pour qu'il lui fît voir *ce voile*

entre les mains de l'officier. Bien que cela fût fort difficile, l'enseigne promit cependant, et se mit en devoir de lui donner cette triste satisfaction.

L'officier avait chez lui une femme qui brodait merveilleusement bien sur le linon : comme elle avait vu le voile de la femme du Maure et qu'elle savait qu'il devait lui être rendu, elle eut la fantaisie d'en faire un semblable avant de le laisser sortir de la maison. En passant dans la rue où demeurait l'officier, l'enseigne vit, par la fenêtre, cette femme occupée à ce travail. Il courut en avertir le Maure qui, en effet, à la vue du voile, tint pour certain que sa femme, qu'il avait cru si sage, lui était infidèle.

Là, il décida avec l'enseigne qu'elle mourrait ainsi que l'officier. Ils prirent leurs mesures à ce sujet, et le Maure pria l'enseigne de se charger de la mort de l'officier, en lui promettant de lui en conserver une obligation éternelle. L'enseigne refusa d'abord la commission; il représenta que l'action n'était pas belle, et que de plus elle n'était pas sans dangers à cause de l'humeur belliqueuse et du courage qu'il connaissait à l'officier. Mais le Maure, après avoir employé toutes sortes de prières, finit par lui donner une assez forte somme d'argent, ce qui détermina enfin l'enseigne à dire : « qu'il essaierait, qu'il verrait... qu'il tenterait fortune. » En effet, un soir, comme l'officier sortait de chez une courtisane où il avait été prendre du bon temps, l'enseigne, à la faveur de l'obscurité, se jeta sur lui le sabre à la main et lui porta un coup dans les jambes pour le faire tomber, ce qui arriva effectivement, car le malheureux avait la cuisse coupée. Dès qu'il fut à terre son assassin vint pour l'achever. Mais l'officier, homme de cœur et qui n'avait peur ni du sang, ni de la mort, tira son épée, et tout blessé qu'il était, se mit en défense en criant à haute voix : « Au secours! je suis assassiné! » A ces cris l'enseigne entendant venir des soldats postés de garde à quelque distance, et craignant de se trouver surpris par eux, se mit à fuir; mais faisant un détour, il feignit de venir lui-même au secours, attiré par le bruit. Mêlé avec les assistans qui avaient apporté des flambeaux, il eut la satisfaction de juger que si son

homme n'était pas mort du coup, il ne pouvait en revenir. Cependant il ne manqua pas de le plaindre du malheur qui venait de lui arriver, et de l'assister même comme s'il eût été son frère.

Dès que le jour parut, la nouvelle de cet événement se répandit dans toute la ville et parvint jusqu'aux oreilles de Disdemona. Naturellement compatissante et bonne, cette dame témoigna un chagrin très-vif à l'occasion de ce triste accident. L'infortunée, hélas! ne se doutait guère du malheur que son innocente compassion allait lui attirer!

Le Maure interpréta ce sentiment de la manière la plus funeste. Il courut chez l'enseigne: « Sais-tu bien, lui dit-il, que l'ame de ma femme paraît tellement affectée de ce qui est arrivé à l'officier, que je ne serais pas étonné de la voir devenir folle? — Que pourriez-vous croire autre chose, puisque l'officier est son *ame?* — *Son ame?* dis-tu, répliqua le Maure furieux. Je la lui arracherai bien du corps, *son ame*, car je ne m'estimerais plus un homme si je ne faisais disparaître cette infâme de dessus la terre. Ils agitèrent aussitôt la question de savoir si, pour la faire mourir, ils se serviraient du couteau ou du poison; mais ni l'un ni l'autre de ces moyens ne convint à l'enseigne. « La maison que vous habitez, dit ce dernier au Maure, est vieille et en mauvais état; le plafond, avec peu d'efforts, tomberait facilement; nous profiterons de ces dispositions. Dès ce soir, je porterai chez vous une chausse remplie de cailloux. Avec cette arme on est sûr de son coup, et elle ne laisse point de traces. Tout l'accident sera mis sur le compte du hasard. Venez, en préparant tout, je vous dirai mon projet. »

Cet affreux conseil fut loin de déplaire au Maure, et la nuit suivante il fut mis à exécution. Le Maure fit cacher l'enseigne dans un cabinet voisin de sa chambre à coucher, et à l'heure accoutumée il se mit au lit avec sa femme. L'enseigne, selon les conventions faites, agita quelques meubles dans la pièce où il se tenait, et aussitôt le Maure dit: « Disdemona, as-tu entendu ce bruit? — Oui. — Lève-toi donc et va voir ce qui l'a causé. » L'infortunée Disdemona se leva en effet; mais à peine se fut-elle approchée du cabinet, que l'enseigne en sortit et lui donna un coup affreux de

sa chausse sur les épaules. La femme du Maure tomba aussitôt, ne respirant plus qu'à peine. Cependant, comme elle voulut faire usage du peu de voix qui lui restait pour appeler son mari au secours, celui-ci sortit tout furieux de son lit et lui cria d'une voix terrible : « O la plus scélérate des femmes, tu reçois la récompense de ta honteuse conduite. Puisse-t-on traiter ainsi toutes les femmes qui, feignant d'aimer leur mari, ne les trompent qu'avec plus d'impudence ! »

La malheureuse, ayant entendu ces paroles, et sentant venir sa fin, car l'enseigne lui avait déjà asséné un second coup, jura de sa fidélité, et dit qu'elle prenait la justice divine à témoin, puisqu'elle ne pouvait plus compter sur celle de ce monde. Mais ce fut au moment même où elle implorait l'aide de Dieu qu'elle tomba morte sous le troisième coup que lui porta l'impie enseigne. Aussitôt, chose horrible à dire ! ils la placèrent dans le lit; et après avoir effondré le plafond comme ils en étaient convenus, le Maure se prit à crier : « Au secours ! la maison s'écroule ! »

A ce bruit, tous les voisins accoururent. Après avoir débarrassé le lit de dessous les décombres, ils trouvèrent en effet sous les poutres brisées Disdemona morte, ce qui causa une grande douleur à tous les assistans, qui étaient pénétrés de respect pour les vertus de cette dame. Le jour suivant, on fit les obsèques de la femme du Maure, et tout le peuple assista en pleurant à ses funérailles.

Mais Dieu, qui scrute l'ame de tous les hommes, ne permit pas qu'un crime si affreux restât impuni. Ce Maure qui, après avoir chéri sa femme plus que sa propre vie, s'en voyait privé tout à coup et pour toujours, ne tarda pas à en éprouver des regrets si profonds, que, tout hors de lui et comme privé de sa raison, il allait la cherchant sans cesse dans les décombres de son appartement, dans les lieux les plus secrets de sa demeure. La vie devint pour lui un supplice continuel.

Quant à l'enseigne, qui était la première cause de la perte de Disdemona, le Maure conçut pour lui une haine si forte, qu'il ne lui fut plus possible de supporter sa présence. Chaque fois qu'il

l'apercevait, une fureur sourde agitait son cœur, et sans la crainte que lui inspirait l'inexorable justice des seigneurs de Venise, il lui aurait certainement donné la mort. Quoique à regret, il lui laissa donc la vie, mais il lui retira son grade, et le chassa de ses troupes.

Cette dernière action fit naître entre ces deux hommes une inimitié dont on ne saurait imaginer la violence. L'enseigne rassembla tout ce qu'il avait de puissance d'invention pour consommer la perte du Maure. Ayant retrouvé l'officier guéri, mais marchant avec une jambe de bois, il lui fit entendre que le temps pourrait bientôt venir de se venger de celui qui lui avait fait cette blessure. « Si tu voulais m'accompagner à Venise, ajouta-t-il, je te ferais connaître le malfaiteur. Pour certaines raisons, dont j'espère que tu apprécieras l'importance plus tard, je n'oserais te faire connaître ici et en ce moment son nom; mais confie-toi à moi, partons pour Venise, et là je te servirai de témoin en justice. » L'officier conservait un vif ressentiment de l'offense qui lui avait été faite, aussi, dans l'impatience où il était d'en connaître l'auteur, remercia-t-il l'enseigne avec lequel il promit de partir prochainement pour Venise.

A peine furent-ils débarqués, que l'enseigne déclara à son compagnon de voyage que le Maure était celui qui l'avait blessé aussi cruellement. Cet homme s'était mis dans l'esprit, ajouta-t-il, que ce n'était pas sans succès que tu faisais la cour à sa femme, et ce fut là le prétexte qui le porta à te traiter comme il a fait, et à te mettre dans l'état où te voilà. Mais ce n'est pas tout. C'est lui encore qui, poussé par une aveugle jalousie, a assassiné sa femme et l'a précipitée avec une partie de sa maison, afin que l'on attribuât au hasard ce qui, dans le fait et comme je te le dis, est son propre ouvrage. »

Dès que l'officier eut reçu cette confidence, et qu'il fut bien certain que l'enseigne lui servirait de témoin, il accusa le Maure devant la Seigneurie de Venise de lui avoir coupé la jambe et d'être l'assassin de Disdemona. L'enseigne porta témoignage de ce double crime, et finit par dire que s'il en connaissait si bien les détails, c'est que le Maure lui-même les lui avait expliqués après

avoir cherché, mais en vain, à le faire participer aux affreux projets que lui inspirait sa stupide jalousie.

A peine les seigneurs de Venise eurent-ils appris de quelle affreuse cruauté un étranger avait usé envers une Vénitienne, qu'ils donnèrent aussitôt des ordres pour que le Maure fût arrêté. En effet il fut pris et garotté au milieu de Chypre même, et ce fut dans cet état qu'on le ramena à Venise. Là, par mille tourmens qu'on lui fit endurer, on tenta de lui faire avouer la vérité. Mais plein de force d'ame, il vainquit la douleur, et nia tout avèc une telle constance, que l'on ne put en tirer une seule parole. Grâce à son courage, il évita la peine capitale, mais il fut retenu plusieurs jours en prison et condamné à un exil perpétuel. Enfin il reçut la mort qu'il méritait, de la main même d'une personne de la famille de sa femme.

Pour l'enseigne, il retourna dans sa patrie. Mais ne voulant pas renoncer à ses anciennes habitudes, il s'avisa de dénoncer un de ses camarades comme ayant voulu l'entraîner à assassiner un de ses ennemis qui était gentilhomme. L'accusé fut en effet arrêté et mis à la question; mais comme il nia constamment le fait qui lui était imputé, on prit le parti de faire subir la torture à l'enseigne afin de comparer les dépositions. Ce misérable fut si maltraité sur le chevalet, qu'en sortant de prison il arriva chez lui tout juste pour y mourir de ses blessures.

C'est ainsi que Dieu vengea l'innocence de Disdemona.

E. J. Delécluze.

DU CANAL MARITIME

De Paris à Rouen.

Troisième et dernier Article (¹).

Pour un pays qui a une aussi grande étendue de côtes que la France, et qui, situé sous les latitudes moyennes de l'Europe, recueille sur son territoire les produits naturels du nord et du midi de cette partie du monde, la navigation maritime est un des ressorts les plus énergiques de la production et de la consommation.

Ce genre de navigation a, sur la navigation intérieure, toute la supériorité qui tient à une moindre dépense; en sorte qu'en faisant même abstraction de l'importance que la navigation maritime peut avoir pour la France, par rapport à ses communications avec les autres pays, l'on reconnaît que le cabotage doit être mis au pre-

(¹) Voir tome VIII, pages 14 et 142.

mier rang parmi les moyens d'échange des productions des principales parties de notre teritoire, si richement et si diversement dotées par la nature.

Le cabotage transporte en ce moment du nord au midi de la France, et réciproquement, plus de deux millions de tonneaux. Les transports opérés par la navigation intérieure sont plus considérables sans doute; mais ils agissent sur des distances beaucoup moins grandes, et à bien plus grands frais. L'importance du cabotage consiste donc surtout dans les communications économiques qu'il établit entre nos provinces les plus éloignées, et qui, sans ce mode de transport, resteraient plus étrangères l'une à l'autre par la cherté des moyens d'échange, que la France ne l'est avec le Nouveau-Monde.

L'extrême économie de la navigation maritime paraît n'avoir pas été assez sentie dans les systèmes que l'on a indiqués pour la canalisation générale du royaume. Il est évident que, dans ce système, qui consiste à établir de vastes lignes de navigation à travers le territoire, les villes maritimes ont été comme laissées en dehors; le beau rêve d'une navigation intérieure de Marseille à Dunkerque a beaucoup occupé les esprits, et cependant, malgré tout le contour de l'Espagne, le fret d'envoi par mer de Marseille à Dunkerque n'est que de 60 fr. le tonneau; le fret de retour de 30 fr. : il est clair qu'il n'est pas de ligne de navigation intérieure qui puisse atteindre à cette économie; le canal du Languedoc ne remplace pas, et ne peut remplacer les communications par mer de Bordeaux sur Marseille.

On ne songe pas à nier ici, on le pense bien, l'utilité de canaux tels que ceux de Briare, du Centre, de Bourgogne; mais aujourd'hui que la France possède ou va posséder des canaux destinés à mettre en communication ses principaux bassins; aujourd'hui que l'on sent l'impérieuse nécessité de diriger ce qui reste à faire de la canalisation du territoire d'après des principes sûrs, on est obligé de reconnaître que l'on ne peut plus rien faire de réellement utile pour l'intérêt privé comme pour la fortune publique, qu'en rattachant la navigation intérieure à la navigation maritime.

La question n'est plus aujourd'hui de chercher les parties du territoire où le mouvement industriel et commercial n'existe pas, et d'y créer des canaux pour faire naître ce mouvement.

Ce qu'il faut aujourd'hui, ce sont des entreprises utiles, des entreprises qui puissent faire la matière de spéculations particulières, et il est bien clair que de telles entreprises ne peuvent se rencontrer que dans les points où déjà il existe un grand mouvement, une grande circulation. Or, cela n'existe encore qu'autour de nos villes les plus riches, les plus peuplées; et à l'exception de quelques localités où des mines de charbon peuvent rendre des canaux ou des chemins de fer nécessaires, il n'y a en France que la capitale et nos trois plus grands ports de mer qui satisfassent à cette condition.

Si l'on étudie la canalisation de la France sous ce point de vue, et si l'on recherche en même temps la cause de la prépondérance si remarquable de nos trois grands ports de mer, Bordeaux, Nantes et Marseille, sur toutes les autres villes des bassins de la Gironde, de la Loire et du Rhône, on reconnaît avec surprise et admiration que cette prépondérance ne tient pas seulement à ce que ces villes sont accessibles à la navigation maritime, mais aussi, mais surtout à ce qu'elles sont en même temps la clef, le centre, le point d'appui de tout le système hydrographique de chacun des bassins qu'elles commandent.

L'inspection attentive de la carte suffit pour révéler un fait commun à nos trois bassins si riches, si pleins d'avenir, de la Garonne, de la Loire et du Rhône, c'est que, bien que le système hydrographique de chacun de ces bassins soit fort différent, et qu'il ne puisse se compléter que par des travaux de canalisation qui n'ont aucune analogie générale entre eux, cependant chacun de ces systèmes hydrographiques converge et s'appuie d'une manière également forte et heureuse sur les trois ports principaux du bassin, et ces ports s'y trouvent ainsi le centre naturel et obligé de toute la navigation fluviale naturelle et artificielle, et de la navigation maritime.

Le résultat de cet état de choses était inévitable : supériorité de population, de capitaux, de commerce, de consommation, telle

devait être pour Bordeaux, Nantes et Marseille, la conséquence de la supériorité de leur position hydrographique ; chacune de ces villes est comme la capitale de son bassin ; c'est là qu'est le marché, le point d'appui de tout le mouvement commercial et industriel.

Et que l'on ne croie pas cette supériorité nuisible aux autres villes du bassin ; la condition essentielle de toute prospérité industrielle ou commerciale, c'est l'existence d'un marché, d'un point où la plus grande masse d'intelligences, de bras, de capitaux, imprime le mouvement et la vie à la production et à la consommation ; où les besoins les plus étendus appellent les plus grands approvisionnemens, où les prix soient à la fois les plus modérés et les plus réguliers, parce que sur ces points la concurrence agit comme une force constante dont les effets par conséquent ne peuvent avoir rien de brusque et de désastreux.

Tous les faits attestent cette invariable tendance de l'industrie à constituer ces places régulatrices qui servent à la fois de modèle et d'appui à tout ce qui se trouve dans leur sphère d'activité.

Partout on voit le commerce tendre à faire faisceau, à fortifier ses opérations en les concentrant. On comprend qu'il se développe d'autant plus qu'il agit autour d'un centre plus puissant, à l'abri d'un régulateur plus ferme ; on conçoit que le négociant, le fabricant, l'armateur, qui s'appuient sur de grands approvisionnemens, travaillent avec sécurité, et puissent se contenter de bénéfices d'autant plus modérés, que leurs capitaux sont moins hasardés. Or, il ne peut y avoir de grands approvisionnemens que dans les villes riches et consommatrices, c'est-à-dire dans les villes les plus populeuses.

On n'a pas besoin de dire d'ailleurs quelle favorable influence ces places si richement approvisionnées, ces foyers si actifs de mouvement commercial, ces marchés enfin, exercent sur les industries qui viennent y faire leurs approvisionnemens. Le bon marché des matières est sans doute un point bien capital pour elles ; mais la régularité des prix est un besoin vital ; les secousses que le jeu amène sur des marchés mal approvisionnés sont le plus funeste de tous les fléaux pour l'industrie.

L'union de la navigation maritime et intérieure à Marseille, à Bordeaux, à Nantes, est donc tout le secret de le prédominance de ces trois villes sur toutes les autres cités de leurs bassins; il ne reste plus à ces villes maintenant qu'à perfectionner le système de canalisation dont la nature a jeté autour de chacune d'elles des bases si admirablement disposées. C'est par là, et par là seulement que Nantes, Bordeaux et Marseille retrouveront leur ancienne prospérité, prospérité dont le fondement principal reposait autrefois sur l'approvisionnement des nations étrangères, et qu'elles ne peuvent plus rétablir aujourd'hui que par l'approvisionnement de la partie du territoire si vaste et si riche dont chacune d'elles peut, à juste titre, être appelée la capitale.

Le bassin de la Seine présente une constitution commerciale toute différente.

Là, comme dans les trois autres bassins, on retrouve bien la ville la plus riche, la plus industrieuse, la plus consommatrice du bassin, et en même temps du royaume, au centre de la navigation intérieure; sous le point de vue de la canalisation, nul bassin n'a plus d'avantages, n'est plus facilement perfectible que le bassin de la Seine. La position de la capitale entre les quatre principaux affluens de la Seine, l'Oise, la Marne, le Loing et l'Yonne, est une des plus heureuses qu'il soit possible de rencontrer, eu égard à la disposition de ces affluens, et aux groupes de canaux déjà construits ou en construction qu'ils lient à la capitale.

Mais là aussi s'arrête la ressemblance du bassin de la Seine et des trois autres bassins.

Dans le bassin de la Seine, les ports de mer sont complétement en dehors du système hydrographique (considéré sous le point de vue de la canalisation). Le dernier affluent navigable ou canalisable de la Seine, l'Oise, est à 286,000 mètres du Havre.

On prétend que Bonaparte, admirant le magnifique tableau qu'offre la ville de Rouen et ses environs, vus des hauteurs qui les dominent, témoigna le regret que la capitale de France ne fût pas là. On peut conclure de ce fait que cet homme extraordinaire avait compris tout l'avantage (il faudrait dire la nécessité)

d'une capitale maritime pour la France. Mais s'il eût choisi Rouen pour réaliser ce projet, toute sa puissance eût échoué contre un pareil déplacement. La capitale de la France doit être au centre d'une grande navigation intérieure; et comme aucun système de canalisation ne peut se rattacher à Rouen, jamais cette belle localité ne pourra suffire à tout ce qu'enfante de besoins, de mouvement, d'activité, une population de près d'un million d'ames, et la capitale d'un grand royaume.

Il en est de même du Havre; et l'on peut sentir par l'exemple de cette ville toute la force et toute la vérité des principes que nous venons d'établir. Le Havre est, quant au commerce extérieur, le premier port de France; c'est lui qui reçoit le plus de sucre, de café, de coton, de matières exotiques de toute nature; mais complétement excentrique à toute navigation intérieure, le Havre est en même temps un port de troisième ordre, quant au grand cabotage, et une ville de quatrième ordre, quant à la population.

Telle est donc, sous le point de vue des intérêts généraux de la France, la base fondamentale du projet du canal maritime de Paris à Rouen. C'est la nécessité d'amener la navigation maritime au centre de la navigation intérieure, des capitaux, des consommations, de l'industrie et des arts, dans le bassin de la Seine; c'est d'introduire dans la constitution commerciale de ce bassin, l'unité, la simplicité, et par conséquent la vigueur qui peuvent le porter au plus haut degré de prospérité; c'est enfin d'arriver à rendre au commerce français l'importance qu'il avait acquise autrefois dans l'approvisionnement de l'Europe centrale, et de reconstituer ainsi sur les bases les plus larges les relations de la France avec l'Allemagne et le transit sur ce pays.

Le rétablissement du transit sur l'Allemagne n'est pas autre chose, en effet, que l'accomplissement du rôle et de la destinée commerciale du bassin de la Seine et de Paris. Cette ville, par ses capitaux, sa population et son industrie, vient immédiatement après Londres. Si un marché peut lutter quelque part, en Europe, avec celui de Londres, ce serait évidemment celui que la navigation maritime fonderait à Paris. Ce marché établi, quel avantage

n'aurait-il pas dans le centre de l'Europe sur le marché anglais, sur ce marché si excentrique, et qui devient si coûteux par les manutentions et les commissions que la marchandise doit supporter pour en sortir et venir en Allemagne. Quant aux ports mêmes de ce pays, il suffira de dire que pour venir en ce moment d'Anvers ou d'Amsterdam dans le duché de Bade, en face de Strasbourg, il faut six semaines de voyage, et 150 fr. au moins de dépense par tonneau, et que le même transport s'effectuerait sur le canal maritime, et le canal de Paris à Strasbourg, pour moins de 100 fr. et en quinze jours.

Nous avons montré, dans notre premier article, que l'accroissement de la prospérité commerciale et industrielle de Paris ne devait réellement pas porter ombrage à nos villes maritimes; dans notre second, nous avons cherché à reconnaître les causes du malaise qu'éprouve, en ce moment, l'industrie de la capitale, et de la fausse direction qu'elle suit encore; enfin, dans ce troisième article, nous avons indiqué par quels points l'entreprise du canal maritime touche aux intérêts les plus généraux et les plus précieux de la France.

Toutes ces considérations, les argumens dont nous les avons entourées, les démonstrations auxquelles nous avons été conduits, ne forment, à proprement parler, que la *théorie* du canal maritime; nous ne l'ignorons pas; mais on aura pensé, sans doute, que nous ne nous serions pas aussi longuement étendu sur ces préliminaires de l'entreprise, si cette entreprise elle-même n'avait pas été profondément étudiée dans ses moindres détails; si sa possibilité n'était pas évidente à nos yeux; si nous n'étions pas, en un mot, intimement pénétrés de la conviction de son utilité pour le pays, comme pour la compagnie qui l'entreprendrait.

C'est, au reste, ce qui, dans peu de jours, va être soumis au juge le plus sévère à la fois et le plus impartial, à l'opinion publique. Dans quelques jours, tous les travaux de la compagnie du canal maritime seront imprimés et répandus; ce n'est qu'après cinq années d'études qu'on les a crus assez complets pour les offrir au public; 700,000 fr. y ont été consacrés; ils donneront la mesure de

ce que peut, aujourd'hui, produire en France l'esprit d'association, et l'on se borne seulement ici à rappeler que l'un des hommes les plus distingués du corps des ponts et chaussées, M. Dutens, a dit, à ce sujet, dans son ouvrage sur la *Navigation de la France* :

« Jamais aucun projet n'avait été, jusqu'à ce jour, étudié avec » plus de soin, plus de talens, pour être présenté avec plus de » renseignemens, de documens et de détails de toute espèce, à la » connaissance du public, à l'examen de l'administration, et à la » discussion des savans, que le projet du canal maritime de la » Seine. »

STÉPHANE FLACHAT.

UNE COMMUNE.

(1468.)

Quel est cet étranger qui, tout enveloppé d'une cape grise, traverse avec tant de précaution les taillis du Val-Rambert?

C'est ce que ne sauraient en vérité dire les fileuses de la métairie d'Orcamps, où il a passé la nuit les écoutant chanter à la veillée le Noël des *OEufs rouges* et le cantique de *Saint-Gildas de Ruys*. Pourtant Médard le berger, qui lui a surpris quelques mots, soutient que c'est encore un de ces hommes d'armes cassés de gages, un de ces *routiers* que le duc d'Alençon assemble en son château d'Argentan pour grever et fouler le pays, au mépris des ordonnances du roi Louis XI.

Et de fait, c'est au nom du duc Jean qu'il a réclamé le *droit de gîte*.

Cependant l'étranger s'éloigne; après avoir traversé des ruelles que la fange délayée par les pluies d'automne et par le pied des bestiaux rendaient presque impraticables; il se trouvait hors des villages, et ses regards plongeaient dans une vallée où l'on pouvait remarquer ce mouvement que cause un jour de marché dans les campagnes. Des piqueurs de bœufs, des gardeurs de pourceaux, des colporteurs, des marchands de cantiques, des pélerins couvraient au loin les routes, et la charrette de la fermière croisait

de longues files de chevaux aux crins tressés de paille, que conduisaient de bruyans maquignons. Ces scènes variées, qui se détachaient parfaitement sur l'immense tapis de verdure où l'Orne serpentait en rubans d'argent, attiraient toutefois l'attention du voyageur, beaucoup moins qu'un attroupement près duquel il arriva bientôt caché par le taillis et par des accidens de terrein. A cet endroit, la route bordée de houx verts et de larges fossés était coupée par une barrière formée de madriers peints en rouge; trois paons faisant la roue étaient grossièrement sculptés dans la partie supérieure; un cadenas de cuivre la fermait, et la pancarte suivante, placée sur un poteau aux armes du duc, indiquait à quelles conditions on pouvait se la faire ouvrir.

« Charrette conduisant larrons au prévôt paiera une corde valant six deniers.

» Pélerin dira sa romance.

» Cuisiniers, fourgoniers, gens de noce et de bonne chère laisseront une pièce cuite pour monseigneur, et une pièce crue pour le péager.

» Homme à pied, chaussé ou non, mendiant ou aventurier, passera franc entre deux soleils.

» Juif jettera son bonnet en l'air, comptera deux sols trébuchant, et dira de plus deux *Pater* et un *Ave*.

» Mareyeurs doivent poisson frais au choix de monseigneur.

» Meneurs de chevaux doivent un denier par fer. Cheval blanc des quatre pieds est franc de péage.

» Chaque pied fourchu paiera un gros.

» Chaudronniers, étameurs, raccommoderont la batterie du manoir ducal.

» Bateleurs feront gambader singes et danser l'ours au son du galoubet.

» *Fille folle de son corps* est à la volonté du péager. »

C'est au pied de cette barrière que s'agitaient douze ou quinze individus que l'étranger avait aperçus de loin. Au milieu d'eux, et parmi les plus animés, il reconnut un de ses commensaux de la nuit, Médard le berger, qui, parti quelque temps après lui de la métairie, l'avait facilement devancé en prenant le sentier des herbages.

—Eh bien! péager de Belzébuth, criait un grand homme qu'à son tablier taché de sang et aux deux chiens haletans à ses côtés on reconnaissait pour un boucher, eh bien, nous feras-tu manquer la fin du marché?

—Non, maître Gaudelin, répondait le péager en sortant du tourniquet réservé au passage des gens de pied; mais il faut commencer par payer les trois Angelots au Soleil que vous devez de la Toussaint, et donner un à-compte sur les veaux que vous avez là dans votre charrette... Oh! vous avez beau frapper du pied comme un cheval dans un bac, vous ne frauderez pas aujourd'hui comme l'autre samedi que vous vous êtes faufilé avec les bagages de la compagnie du bâtard de Fervaques....

— Tu mens par la gorge, reprenait le boucher; je ne te dus, ne te dois, et ne te devrai jamais rien; et si j'ai payé, c'est couardise ou bon plaisir, car le duc Jean n'a pas plus le droit d'établir barrage ou péage sur notre banlieue, que d'enlever mes plus belles rouelles de veau pour gorger ses faucons, comme il le prétend faire.

— Pas plus que d'affermer la pêche de l'Orne, qui a toujours été franche! interrompit un homme chargé d'un filet plein de truites et de surmulets.

— Pas plus que de nous enlever les franchises que nous tenons du roi Charles, pour avoir chassé ces dogues d'Anglais! ajouta un

troisième interlocuteur; mais il voudrait faire argent de tout, et de fait il en a grand besoin......

— Ce renard de Satan, qui mange les raisins de la vigne du Seigneur, dit en se signant un frère lai des Bernardins de Maubuisson.... ce Philistin qui chasse nos bois, que nous ne pouvons avoir une peau de cerf pour couvrir nos rituels; qui pêche nos viviers, bien que moine sans poisson soit comme poisson sans eau.....! Allez, il sera excommunié comme les rats qui mangeaient la paille de l'évêque de Seez!

— Bien joué, don Kyrieleison! reprit une vieille en se démenant sur son âne..... mais en attendant qu'on couronne les saints d'épines à son intention, il ôte la pâture et la glandée à nos porcs dans sa forêt d'Ecouves.... ses forestiers empêchent nos bêtes de brouter les lisières.... que les pauvres animaux ne savent plus où donner de la tête....... Voilà notre âne Cosbin....... il peut le dire...

— Non, non, s'écria tout d'une voix l'assemblée, qui s'exaspérait en se grossissant à chaque instant..... plus de barrage.... plus de péage..... Nous sommes bourgeois-royaux avec sceau, geole et beffroy... On ne violera pas nos franchises.... Franchises! franchises!..... Commune! Commune!.... barrage à bas... Nos franchises et le roi Louis.... Honni le duc Jean!.... Nos franchises à la vie et à la mort....

— « Et les forains vous soutiendront, s'écria un colporteur balafré, que dans ces temps de troubles on eût pendu sur sa physionomie.

Ici les clameurs redoublèrent, et quelques-uns des mutins s'élançaient déjà vers le barrage.

« Écoutez, mes beaux seigneurs, dit le péager rejetant en ar-

rière la queue de renard qui formait cimier sur son bonnet, écoutez jusqu'à *Amen*. . . . . Tous les jours on me rebat les oreilles de semblables sornettes; et si chaque passant peut venir controverser ici sur ses franchises, monseigneur fera bien d'y mettre à ma place un fiscal pour plaider contre tout venant. . . . mais jusque-là je continuerai, s'il plaît à Dieu, à percevoir les droits de péage au tarif; et lorsque la compagnie de la grande ordonnance de monseigneur sera arrivée et établie dans la ville, je ne conseillerai à personne de s'amuser à compter les poils du chat......

— Vous voyez, s'écria le boucher, il nous menace!

— Non, maître Gaudelin, ce n'est pas moi, c'est le chanvre; et, je vous le dis en vérité, il en est ici plus d'un qui pourrait bientôt faire la moue aux corbeaux du haut d'un gibet neuf.

— Gens menacés vivent long-temps, reprit le boucher, qui devint aussi rouge que les taches de son tablier; mais nous n'attendrons pas tes vers luisans de gens d'armes pour régler nos comptes avec ton maître et avec toi.

— Sire de l'aloyau, dit dédaigneusement le péager, vous gâtez votre nid, et monseigneur....

— Monseigneur, monseigneur, interrompit la vieille, que nous fera-t-il de plus que d'envoyer à notre pain et à notre feu ces bandits de gens d'armes, pour que leurs chevaux mangent la luzerne de nos vaches..... Ils nous pillent ce que nous avons et ce que nous n'avons pas...... qu'il n'y a lard au saloir, ni jambon à la cheminée, qui ne tremble à leur approche. Aussi bien ne pourrait-il pas les nourrir, car nous savons comme il est en point..... ruiné par les ribaudes et par le jeu.... à la charge de son cousin de Bretagne. Que ne nous fait-il racheter tout de suite sa vieille redevance d'un plat de neige à la Saint-Jean?

— On en parle peut-être, dit en ricanant le péager.

— Eh bien ! on n'en parlera plus, s'écria le boucher, qui paraissait hors de lui-même..... Maintenant, ouvres-tu ?

— Ouvres-tu ? ouvres-tu ? crièrent tout d'une voix les assistans, qui brandissaient leurs bâtons ferrés ou ramassaient des cailloux.

— Pourceaux de vilains ! murmure le péager, qui entendait les pierres siffler à ses oreilles ; et il recule en portant la main à son maillet de plomb. Son antagoniste le prévient et lui assène sur la tête un coup de bâton terrible. Le péager tombe ; mais, rassemblant ses forces, il saisit d'une main défaillante la clef pendue à sa ceinture, et la lance dans les fossés remplis d'eau. Aussitôt, par un mouvement prompt comme la pensée, la foule se précipite sur le barrage ; les uns déchirent la pancarte et couvrent de boue les armoiries ; les autres brisent les pivots, arrachent les poteaux, renversent les madriers. Se jetant à bas de son âne, la vieille pénètre dans la loge du péage. Un feu d'orme et de genêts brille dans l'âtre ; elle saisit un brandon ardent et l'introduit dans le toit de chaume. En un clin d'œil tout s'embrase, d'épais tourbillons de fumée enveloppent cette scène de destruction, et la troupe se disperse au petillement de l'incendie.

L'étranger, quittant alors son poste d'observation, franchit les fossés pour arriver sur le théâtre de la catastrophe, qu'il comprenait être le fruit d'une longue et vive irritation populaire. Les flammes dévoraient la loge ; le péager, murmurant quelques patenôtres, gisait au milieu des décombres, près de rendre l'ame avec des flots de sang. Dans la campagne, tout était tranquille ; mais du côté de la ville on voyait courir çà et là des hommes armés ; et l'étranger, qui paraissait prendre un vif intérêt à ce mouvement, se hâta de gagner la ville, à travers champs, en poussant la pré-

caution jusqu'à prendre une porte différente de celle qui conduisait au barrage qui venait d'essuyer un si rude assaut. L'affluence attirée par le marché lui permit d'entrer sans être remarqué par les hallebardiers de la garde bourgeoise. Quoiqu'il pût observer une certaine agitation parmi les habitans qu'il rencontrait, rien ne lui paraissait indiquer une insurrection, lorsqu'au détour d'une rue étroite et sombre, il tomba sur la grande place, où se pressait la population de la ville, grossie par celle des campagnes environnantes. Le garde-messier, une sacoche de peau de chat d'une main, un pain de craie de l'autre, achevait de percevoir les droits de place, marquant d'une double croix la manche de ceux qui les avaient acquittés. Des jongleurs, barbouillés de noir de fumée, montés sur des ânes, une jatte de bois en tête, en guise de casque, exécutaient des tournois grotesques; tandis qu'un pélerin, couvert de coquilles comme un banc d'huîtres, psalmodiait la complainte, de saint Angadresme, et racontait comme quoi, d'un coup de baguette de frêne, le bienheureux avait pourfendu trois Sarrasins: son compagnon, affublé d'une grande barbe de mousse, faisait baiser à quelques bonnes femmes une plume du coq de la Passion, et deux des charbons sur lesquels avait été grillé saint Laurent. Mais la multitude donnait peu d'attention à ses divertissemens favoris. Les compagnons des corps de métiers allaient et venaient à grand bruit, d'une taverne à l'autre, donnant des signes de la plus vive agitation; les mots de péager, de barrage, de franchise, s'échappaient de toutes les bouches, et le nom du duc se mêlait aux plus terribles vociférations. Si le bruit tombait par momens, c'était pour reprendre bientôt avec une nouvelle fureur. Cependant le jour baissait; les boutiques de la place avaient été fermées; et, comme dans toutes les émeutes, l'obscurité augmentait à chaque instant le nombre des séditieux. Le tumulte était à son comble; mais la multitude s'agitait encore sans but, lorsqu'un homme parut à la galerie supérieure de la halle, dont les pignons vermoulus dominaient la place. L'étranger le reconnut aussitôt: c'était le boucher, qui venait de présider à la destruction du barrage. De plus en plus empressé de voir la fin d'une scène qui devenait si grave, l'étranger

s'enveloppa soigneusement dans sa cape, et s'approcha le plus possible de l'orateur, dont un geste avait demandé le silence.

« Bonnes gens de la commune et forains, dit le boucher d'une voix assurée, vous savez tous comment le duc Jean a établi le *barrage du paon* contre nos franchises, et quoique nous lui payons le droit de hauban pour la réparation des routes de ses domaines qui joignent notre banlieue. Vous savez tous comment ce barrage a été maintenu malgré nos réclamations et contre l'avis du bailli royal; eh bien! nous venons de le jeter à bas; et comme le péager nous menaçait de ses gens d'armes à plumes de coq, nous l'avons mis hors d'état de tourner de long-temps clef dans serrure. Y a-t-il quelqu'un ici qui dise que c'est mal fait? (Non! non!) Eh bien! poursuivit l'orateur, qui s'animait sensiblement, il s'agit de savoir si nous nous laisserons tondre, tandis que nous pouvons défendre notre laine. Le duc dit que nous sommes des vilains taillables et corvéables à merci; mais quand Adam bêchait, quand Eve filait, où étaient le vilain et le gentilhomme?.... Le duc Jean dit encore à qui veut l'entendre qu'il supprimera nos quatre francs-marchés, et que nous payerons le droit de franc-bourgage; il dit qu'il nous fera dépendre notre cloche de beffroi, et qu'il nous forcera à venir cuire au four banal. C'est pour cela qu'il recrute tous les jours des bandits, afin de les déchaîner contre nous au premier moment.... comme il s'oppose à ce qu'on répare la brèche de la tour de Saint-Saturnin, pour pouvoir entrer chez nous à son plaisir et commander en roi d'atout.... Pour moi, je ne suis pas grand clerc, mais je connais nos franchises; je sais qu'après avoir payé la taille au roi et la gabelle du sel au duc, nous ne devons rien à personne; et voyez-vous.... il ne s'agit que de vouloir.... Qui veut un bœuf d'or en a déjà la longe dans la main.... Et puis, il en arrivera ce qui pourra; mais foi de syndic des bouchers de la commune, dussions-nous combattre à main et tête armée, le premier collecteur, le premier archer du château qui se présente, je le traite comme le péager du paon! »

« Commence donc par cette cape grise appuyée contre le quatrième pilier de la halle, s'écria Médard le berger, qui figurait au

premier rang de l'auditoire; car, sûr comme la mort, c'est encore un des mignons du duc Jean! »

A peine Médard achevait-il, que la fureur populaire, qui s'agitait sans but immédiat, tomba sur l'étranger, dont la position devenait extrêmement critique. Il n'avait pas ouvert la bouche, il n'avait pas tiré sa dague à moitié, qu'il était déjà renversé, frappé, tiraillé en tous sens par les compagnons tisserands, qui le disputaient aux compagnons tanneurs. « *Au croc! au croc!* disaient les uns en le poussant vers l'étal d'un boucher, à combien l'éclanche d'archer?... — *A l'eau! à l'eau!* hurlaient les autres en l'entraînant vers la rivière, le nouveau fermier de la pêche n'aura pas encore trouvé de poisson de cette écaille-là ! » La lutte se prolongeait. Épuisé de fatigue, couvert de sueur et de sang, l'étranger se sentait défaillir; un nuage épais couvrait déjà ses yeux, lorsqu'au milieu des clameurs confuses dont la place ne cessait de retentir, on entendit crier : *Échevin! échevin!* Ce magistrat arrivait en effet, en toute hâte, sur le lieu de la scène; et son chaperon posé de travers, sa robe de drap noir bordée de velours à demi-boutonnée, déposaient de la précipitation qui avait présidé à sa toilette municipale. Il avait appris au même instant l'incendie du barrage et l'émeute de la halle, et ces deux événemens l'avaient jeté dans une prodigieuse agitation. Précédé d'un détachement de hallebardiers, il parvint à percer la foule, au moment où les tisserands, ayant triomphé de leurs antagonistes, entraînaient l'étranger vers l'étal, où la vieille du péage se hâtait d'ajuster un nœud coulant. A l'aspect de l'échevin, tout s'arrêta. L'étranger, tout troublé, voyant dans l'homme noir un nouvel ennemi, profite de ce mouvement d'hésitation. Par un effort convulsif, il se dégage, tire sa dague, frappe Médard, qui le retenait encore, et s'élance vers une des issues de la place. La foule s'ouvre machinalement devant son arme sanglante, et se referme avant que ceux qui le pressaient si vivement soient revenus de la surprise d'une telle énergie dans un homme qui semblait expirant. Les plus acharnés se mettent cependant à sa poursuite, et cet incident, les enlevant du théâtre de l'émeute, rend plus facile la tâche du pacifique

échevin. Secondé par quelques chefs de confédération, qui redoutent encore la vengeance du duc, il harangue à son tour ses administrés, et parvient à les apaiser à peu près, en leur promettant que le corps de ville va se rassembler pour délibérer sur les prétentions du duc et sur les moyens d'y mettre un terme.

Pendant que le digne fonctionnaire pérorait avec ce mélange de douceur et de sévérité, l'étranger parcourait avec une vélocité merveilleuse des rues inconnues, au risque de retomber dans les mains de ceux qu'il lui importait tant d'éviter. Cette ignorance des lieux lui fût cependant devenue funeste, si le hasard ne l'eût conduit droit à cette brèche de la tour de Saint-Saturnin, qu'il connaissait par le discours de Gaudelin. Favorisé par les ténèbres, qui le laissaient à peine apercevoir, il se précipite à travers les décombres, et disparaît dans la direction du château, dont la masse grisâtre se perdait au milieu d'un épais brouillard.

Tisserands et tanneurs, renonçant alors à sa poursuite, reprirent le chemin de la place du marché, qu'ils trouvèrent aussi morne, aussi déserte qu'ils l'avaient laissée bruyante et animée. On eût dit que quelque catastrophe diluvienne avait anéanti cette population tout à l'heure si furieuse, si l'on n'eût vu briller par intervalle, aux fenêtres étroites et cintrées, quelques lumières qui disparaissaient silencieusement aux derniers tintemens du couvre-feu, comme les étoiles de la tempête, ou les vers luisans de la nuit d'été. Nul bruit, si ce n'était l'aboiement des chiens de basse-cour, s'appelant et se répondant entre eux aussi exactement que des watchmen. Tout semblait saisi de ce repos morne qui succède aux crises énergiques, et pourtant ce repos n'était qu'apparent. Sous le manteau de plus d'une cheminée, à la lueur d'une lampe de terre, plus d'un homme de la commune fourbissait lentement quelque antique pertuisane, quelque arquebuse enfumée qui devaient figurer dans les scènes du lendemain. Ce n'était pas que tout le monde les attendît avec une égale impatience. Beaucoup de bourgeois, secrètement opposés à ces manifestations belliqueuses, eussent préféré un asservissement paisible à une indépendance agitée. Ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, cette aversion pour le mouvement lais-

sait les plus turbulens maîtres de le diriger, et le syndic Gaudelin s'en acquittait avec une ardeur qui ne prenait pas uniquement sa source dans un désir de liberté. Une de ses sœurs, déshonorée par le prince ou par ses compagnons de débauche au milieu d'une orgie, était morte de honte et de douleur, et après vingt années, Gaudelin avait encore soif de vengeance comme au premier jour. Fort de sa popularité, on le voyait toujours proposer des mesures violentes qui l'augmentaient encore, et la commune eût déjà plusieurs fois ouvert les hostilités contre le château sans l'opposition de l'échevin Aubriot, syndic des tisserands, qui n'entendait qu'avec terreur ses collègues et ses administrés émettre des prétentions démocratiques, secrètement encouragées par Louis XI, en haine d'une noblesse bien plus redoutable pour lui qu'un peuple sans plan et sans chefs. Une circonstance particulière augmentait encore son éloignement pour une semblable levée de boucliers. Pendant son séjour dans les Pays-Bas, où il s'était perfectionné dans sa profession, les Flamands s'étaient plus d'une fois insurgés contre les ducs de Bourgogne, et toujours ces tentatives avaient été funestes aux bourgeois, qui luttaient vainement contre des troupes aguerries et disciplinées. Sans doute le duc, à peu près ruiné par ses intrigues de tout genre; le duc, dont les biens échappaient à peine à une confiscation, comme sa tête avait échappé à l'échafaud sous Charles VII; le duc était moins redoutable que ces ducs de Bourgogne, les princes les plus riches de l'Europe; mais la commune était loin de posséder les mêmes ressources que ces villes de Gand, de Bruges, d'Ipres et de Courtrai, que leur opulence et leur étendue faisaient surnommer les *quatre membres de la Flandre*. C'est en vain qu'on lui citait encore l'exemple de cet hôtelier de la ville libre de Ratisbonne, qui, à la tête de ses cliens et de ses marmitons, venait d'enlever d'assaut le château d'un prince du Saint-Empire. Aubriot n'était pas plus rassuré par la protection versatile de Louis XI, qui tout récemment venait de réprimer plus que sévèrement les émeutes de Rouen et de Reims.

Sa nuit fut donc des plus agitées, et lorsqu'au point du jour le conseil eut pris séance, il tenta de nouveau de lui faire partager

des craintes qu'il expliquait avec toute l'éloquence de la peur, lorsque Gaudelin parut dans l'assemblée. A son aspect, la voix de l'orateur faiblit et tomba; mais le fougueux syndic en avait assez entendu.

« Eh bien! s'écria-t-il d'un ton d'amère ironie, qui vous arrête, compère? Pourquoi rajuster votre chaperon, qui n'est pas dé rangé?... Vous voilà plus embarrassé qu'une vieille femme qui a perdu un pain au four banal..... Pourquoi ne pas dire toute votre pensée!... Allez, allez demander grâce au duc; allez lui dire que nous nous portons bien quand nous avons la mort entre les dents; donnez-lui la clef du coffre où sont nos bannières. Dites-lui : Monseigneur, nous le reconnaissons, nous sommes serfs taillables et corvéables à merci; établissez un barrage au bout de chaque rue; prenez nos femmes, nos chevaux, nos bœufs et nos chapons; jetez-nous dans les basses-fosses de la justice seigneuriale; laissez-nous y pourrir sur la paille comme des nèfles; battez-nous, pillez-nous, vendez-nous; nous serons bien battus, bien pillés, bien vendus.

— Eh bon Dieu! maître Gaudelin, interrompit Aubriot, qui vous parle de se coucher à terre devant le duc comme la caille qui entend les sonnettes du faucon?.... Seulement, comme un des gens du duc, l'homme à la cape grise, a tué Médard le berger d'Orcamps, une affaire pourrait faire passer l'autre.... Le duc! je ne l'aime pas plus que vous; mais la ville est presque ouverte, et il est là bien clos et couvert dans son château.

— Son château! reprit Gaudelin, il est en ruines... Une vache en abattrait les murs avec ses cornes.

— Soit; mais il a garnison, et nous n'avons que notre pauvre compagnie bourgeoise; nous pourrions prendre, il est vrai, comme à Bruges, des *routiers* à notre solde; mais l'argent....

— Prendre des *routiers*, compère? Ces bandits, qui sont

presque tous blasonnés par le bourreau !.... Moi les commander !.... J'aimerais mieux me charger de conduire à l'abreuvoir un troupeau de loups.... Non, non, c'est à la commune à se défendre.

— Seule? dit douloureusement Aubriot.

— Certainement, seule ; et il ne faut pas être aussi grand clerc que M. le chancelier Jouvenel des Ursins, pour deviner que c'est le bon moment pour lever la crête. Quoique le duc n'ait paru ni pour ni contre à la journée de Montlhéry, le roi Louis s'en défie, et la preuve, c'est qu'il garde en ôtage à l'hôtel Saint-Paul M. du Perche et mademoiselle d'Alençon. N'a-t-il pas mis aussi garnisaire dans les châteaux de l'apanage du duc à Verneuil, à Sainte-Suzanne de Domfront?.... Le duc n'a donc rien à attendre de ce côté pas plus que des autres; car, à dix lieues à la ronde, on ne trouverait pas un gentilhomme qui lui prêtât un archer. Bien au contraire, les bernardins de Maubuisson nous prêteront leur compagnie d'arbalêtriers, car il les chauffe aussi de près, en leur prenant tantôt un pré, tantôt un champ, sous prétexte qu'ils n'ont pas de titres de propriété, parce qu'il sait bien qu'en quittant la Normandie, les Anglais ont emporté toutes nos chartes, et que les frères n'iront pas les chercher à la Tour de Londres. Le père abbé ne demanderait donc pas mieux que de châtier cet Amalécite ; il ne fallait qu'une circonstance pour aider à sa vocation, eh bien ! cette circonstance est venue.

— Venue ! dit l'assemblée, et comment?

Comment ! reprit Gaudelin, est-ce qu'à ce damné barrage il ne se trouvait pas un frère lai qui mettait, ma foi, les mains de grand cœur ? Or, envoyer son âne au moulin, c'est y aller soi-même, et le duc ne manquera pas de dire que le frère lai se trouvait au barrage à bon escient et avec l'agrément du sire abbé. Voilà donc Sa Dignité dans la querelle; maintenant clergie et roture vont tenir contre

noblesse.... La crosse et la civière iront contre la bannière.... Le duc apprendra ce que valent ces *gentilshommes de cloche*.... »

A ce mot de *gentilshommes de cloche*, sobriquet jeté par la noblesse du temps aux bourgeois ennoblis par les charges municipales, tout le monde se leva par un mouvement brusque et spontané; on vit s'allumer de fureur les visages les plus pacifiques, et ceux-là même qui avaient mis le moins d'énergie à défendre leurs intérêts matériels se montraient les plus animés pour venger leur amour-propre. La certitude de trouver un auxiliaire dans l'abbé de Maubuisson ne contribuait pas peu, du reste, à augmenter leur courage; mais ce qui les excitait plus encore, c'étaient les clameurs du peuple, qui, peu à peu rassemblé devant la maison commune, ne cessait de vociférer contre le duc, en demandant à grands cris à marcher contre le château. Le désordre le plus complet régnait pourtant dans ce conseil, car les uns voulaient attendre des renforts de l'abbaye, tandis que les autres voulaient se porter immédiatement à l'attaque. Du nombre de ces derniers était Gaudelin, qui, ne pouvant plus se faire entendre au milieu de ce tumulte épouvantable, avait pris le parti de monter sur la table du conseil, d'où il criait sans relâche : *Au château! au château!* Cet avis allait prévaloir en dépit des efforts d'Aubriot, et la cloche de la commune appelait déjà tous les habitans aux armes, lorsqu'on vit accourir à toutes jambes un garde-messier, dont l'empressement et la physionomie annonçaient quelque événement.

« Qu'est-ce, Gédéon? s'écria l'échevin qui le voyait arriver du côté du château. As-tu des nouvelles du duc Jean?.... Est-ce qu'il voudrait nous prévenir?

— On l'a prévenu lui-même, dit Gédéon d'une voix entrecoupée. Il a été.... arrêté cette nuit.

— Arrêté! crièrent trente voix. Et par qui?

— Par l'étranger qu'on houspillait si bien à la fin du marché....

— Eh bien! cet étranger, c'est?....

— Un envoyé du roi Louis. »

Tous les bourgeois se regardèrent en silence.

« Par la crèche de Béthléem, s'écria Gaudelin, voilà une aventure bien singulière! Je ne croyais pas la poire si mûre; mais puisque le roi Louis a secoué l'arbre, tout est dit; notre besoigne est faite.... Et dit-on pourquoi le duc est arrêté?....

— Dam!... Job, le forestier du château, que j'ai rencontré au point du jour à la *Butte aux Chevreuils*, dit qu'on parle de complots, de messages à monseigneur de Bourgogne, au roi Edouard d'Angleterre, à d'autres encore....

— Et ses routiers n'ont point défendu le château? dit Gaudelin.

— Les routiers!.... Oh! il n'en est pas un qui osât faire la partie du roi Louis, depuis qu'il a pris ce second qui ne donne pas de revanche.... le bourreau.... D'ailleurs, ils étaient en partie vendus à son envoyé, et la preuve, c'est que celui-ci seul, à pied, travesti, s'est fait tout de suite baisser le pont-levis au milieu de la nuit.... Pourtant il était attendu dans les bois du château par quinze archers, qui avaient laissé leurs chevaux dans les métairies des environs pour venir au rendez-vous chacun de son côté : c'est sous leur escorte qu'est parti le duc.

— Et où le conduit-on?

— A Loches.

— A Loches! reprit l'assemblée, frémissant involontairement au nom de ce lieu redoutable, où s'étaient accomplies déjà tant de

sinistres vengeances.... A Loches!.... Et cet étranger qui l'y conduit, c'est....

— Tristan l'Hermite. »

EMILE MORICE.

Sur quelques Mots

De la Langue Française

DONT LE SENS A CHANGÉ.

Un jeune homme qui n'a pas autant de raison que d'imagination, ou, si on l'aime mieux, pas autant de bon sens que de génie, un jeune homme qui, tout comme un autre, aspire à se faire un nom à force de bizarreries, me communiquait l'autre jour des vers qui ne sont pas tous mauvais, quoiqu'il ne les trouve pas tous bons. Ce jeune homme se trompe quelquefois; quelquefois, en dépit de ses principes, il exprime des idées vraiment grandes avec une simplicité vraiment noble. Mais le plus souvent, s'efforçant de déguiser sous l'*étrangeté* de l'expression la *vulgarité* des pensées, indépendamment des tours qu'il emprunte à des langues

étrangères, et dont il prétend, bon gré mal gré, enrichir la nôtre, il emploie tantôt des mots de sa fabrique, et tantôt des mots tirés de nos vieux glossaires, et qu'il espère remettre en circulation.

Son premier projet est tant soit peu présomptueux; il pourra l'exposer à quelque tracasserie. On n'accorde pas au premier venu le droit de battre monnaie. Quant à son second, Dieu lui soit en aide! Si la prétention d'introduire dans une langue des tours et des mots incompatibles avec son génie ne tend qu'à la dénaturer, celle de lui restituer des mots tombés en désuétude tend à l'enrichir. Rajeunir de vieux mots vaut mieux que d'en créer de nouveaux. Une résurrection m'étonne plus qu'une création ; c'est un miracle beaucoup plus rare.

J'ai souvent désiré, en lisant nos vieux auteurs, qu'on en exhumât certains mots, dont la disparition a laissé un vide dans la langue. Tel est *outrecuidance*, qui me semble plus énergique que *présomption*, et qu'on aurait si souvent occasion de placer aujourd'hui; tel est *abominer*, qui n'est pas absolument suppléé par *exécrer*, *détester*, *abhorrer*, et qui laisse une lacune notable dans le dictionnaire de la haine, qu'il ne faut pas trop appauvrir par le temps qui court, disent de bonnes gens.

Notre jeune homme a encore une autre prétention, celle de rendre à certains mots qui ne sont pas sortis de la langue le sens qu'ils avaient quand ils y sont entrés, sens que l'usage leur a fait perdre.

Quant à ce projet-là, n'y aurait-il pas folie à le tenter? Quelle confusion ne jetterait-il pas dans notre littérature, s'il trouvait quelques complices parmi les écrivains du jour. Il nous ramènerait la cacophonie de la tour de Babel. Un mot ayant pour les uns le sens qu'il n'aurait pas pour les autres, on ne se comprendrait plus.

Si, par exemple, vous entendez crier *au meurtre!* quelle idée vous donne ce cri? que des gens apostés au coin d'une rue se sont jetés, le stylet à la main, sur un passant, et le traitent comme fut

traité, il y a quelques années, le jeune comte de Las Cases, la veille même du jour où le geôlier de Sainte-Hélène a quitté Paris. *Meurtre* est synonyme d'*assassinat;* aussi meurtrier fut-il long-temps synonyme d'*assassiner*, *tuer*.

Venez sacrés vengeurs de vos princes meurtris.

dit Racine dans *Athalie*.

Si vous entendiez dire pourtant qu'on informe contre le cabaretier du coin, dont la femme est *meurtrie* des coups que lui a portés cet ivrogne, en concluriez-vous qu'il a tué sa femme? Non. Vous concevriez que cette digne femme a été battue, et qu'elle porte au visage ou ailleurs des marques évidentes de la brutalité de son indigne mari; et c'est ainsi que le conçoit M. le commissaire de police, et que le conçoivent les témoins qui ont signé au procès-verbal. Puisque *meurtrir* ne signifie plus tuer, n'en usons plus dans ce sens, malgré l'autorité de Racine, si nous voulons qu'on nous entende.

Géne, dans l'origine, était un mot de dure signification, *di senso duro*, dirait le Dante. Il est écrit dans saint Mathieu : « Celui qui dira à son frère *racca* sera punissable *par le conseil*, expression que, par parenthèse, je ne comprends pas trop : *Qui dixerit fratri suo racca, reus erit consilio*. Celui qui lui dira *fat*, *qui autem dixerit fatue, sera punissable de la gehenne du feu, reus erit gehennæ ignis*. » Être brûlé pour cela ! la loi est sévère; mais enfin tel en est le texte. La *géhenne*, dont nous avons fait *géne*, était donc un supplice. Un inquisiteur parlait donc très-congrûment quand il appelait *géne* la torture à laquelle il appliquait fraternellement un hérétique, pour le convertir.

Quand Racine, qui savait sa langue, fait dire par Pyrrhus à Andromaque : *Ah! que vous me génez !* il attache évidemment aussi à cette expression la valeur de *tourmenter*. Mais des écrivains qui n'auraient pas honte d'écrire comme Racine, et il y en a encore, attacheraient-ils aujourd'hui le même sens à ces deux mots? L'abus

que l'exagération a fait du mot *géner* n'en a-t-il pas affaibli l'énergie? Une *géne* est-elle autre chose pour nous qu'une simple contrariété? *Géner*, dans la langue usuelle, signifie-t-il autre chose qu'*importuner*, *mettre mal à l'aise ?* Exemple : Cet homme, ce soulier me *géne*; rien ne *géne* la conversation comme la présence d'une bégueule.

A propos de *bégueule*, ce mot, que le hasard place sous notre plume, n'a-t-il pas perdu aussi son sens primitif? Il se compose de *bée*, en vieux français, *ouverte*, et de *gueule*, synonyme de bouche, en parlant des bêtes à quatre pates. On appelle futaille *bée* une futaille ouverte par les deux bouts. *Bégueule* veut donc dire *gueule béante*, expression qui présente plutôt l'image de l'étonnement que celle du dédain. Aussi bégueule, autrefois, équivalait-il à niaise, et se disait-il d'une femme qui ne comprend rien. Aujourd'hui, tout au contraire, cette qualification ne s'applique-t-elle pas à ces femmes qui affectent de tout comprendre, se formalisent de tout, et qui, loin d'avoir la bouche béante, font à tout propos la *petite bouche ?*

Taquin est encore un mot qui, s'il n'est pas sorti de la langue, n'y est resté qu'à demi. Autrefois il avait une double acception, et se disait également d'un homme avare et d'un homme de caractère provoquant, obstiné, contrariant. Sous le premier rapport, il est tout-à-fait hors d'usage. Dites d'Harpagon qu'il est *taquin*, tout le monde croira qu'au vice de lésine Harpagon joint l'esprit de contradiction. Par quelle bizarrerie a-t-on désigné par un même mot deux défauts si différens? Ne serait-ce pas parce que *taquin* dérive du mot latin *tenax*, en français *tenace*, *attaché?* De là *taquin* pour tenace dans son opinion, et *taquin* pour attaché à son argent, analogie d'où il résulte, soit dit en passant, que certains législateurs pourraient être appelés *taquins* à double titre, même en Angleterre, où tant d'hommes consciencieux tiennent à leur opinion comme en France un pensionné tient à sa pension.

Dans un pays où l'on croit parler le bon français, parce qu'on y parle le vieux français, dans le pays wallon, j'ai lu sur une enseigne : *Au Chasseur plaisant*, pour *au Chasseur* fait pour plaire,

au galant Chasseur. Plaisant a eu sans contredit originairement cette signification. Mais cet ancien synonyme d'*agréable* ne s'emploie plus que dans un sens restreint, dans le sens d'*amusant* ou de *facétieux*, ou même de *ridicule*, s'il précède le substantif; car un *plaisant* personnage et un personnage *plaisant* ne sont pas tout-à-fait la même chose.

Que de mots ont quitté leur sens positif pour le sens figuré que leur a prêté l'usage! *Dépenaillé* est aussi dans ce cas. Dérivé de *penna*, plume, auquel on joint la syllabe privative *dé*, cet adjectif était évidemment l'opposé d'*empenner*, ou d'*emplumer;* il devait signifier *privé, dépouillé de plumes*. Quand les paons eurent repris leurs plumes au geai qui s'en était emplumé, cet oiseau resta tout *dépenaillé*. Depuis long-temps, néanmoins, comme le constate le Dictionnaire de l'Académie, *dépenaillé* ne signifie pas *privé de plumes*, mais revêtu de *vilaines plumes. Dépenaillé, couvert de haillons, déguenillé*, dit le livre de la loi. Ainsi ce mot, qui n'est plus employé que dans un sens métaphorique, car un habit n'est pas un plumage, dit même dans ce sens tout le contraire de ce qu'il devrait dire. Ce n'est pas tout : *dépenaillé*, dans certains cas, au témoignage du même Dictionnaire, est synonyme d'*altéré, detruit, flétri*. « Sa figure, y est-il dit, est bien *dépenaillée*. » Pour trouver quelque rapport entre une figure flétrie et un oiseau plumé, il ne faut pas trop remonter aux causes. Celui qui le premier appliqua le mot *dépenaillé* à cette circonstance dut passer pour un écrivain bien hardi. Quel écrivain aujourd'hui croirait pourtant faire une hardiesse en s'en servant dans ce sens?

Débraillé est encore un mot qu'on emploie très-improprement. Les dames, au reste, en useraient moins, si peu qu'elles en usent, si elles en connaissaient la véritable signification. Se *débrailler*, dit le Dictionnaire, c'est se découvrir la gorge ou l'estomac avec quelque indécence. Dans l'acception primitive, il y avait incontestablement quelque indécence à se montrer *débraillé*, ou plutôt on ne pouvait sans beaucoup d'indécence se montrer *débraillé*. Sans plus d'explication, disons que *débraillé* équivaut à *déshabillé*, et qu'il dérive de *braye*, vêtement qui ne recouvre ni la gorge ni l'es-

tomac. Observons de plus qu'il y a double faute à dire de toute femme qu'elle est toute *débraillée;* car une femme qui *porte les brayes* fait exception. Cependant cette locution est consacrée aussi par l'usage.

Benet n'exprime pas non plus l'idée qu'il exprimait originairement. Quand Bridoison appelle *pauvre benet* ce bon Figaro, qui a signé assez sottement une promesse de mariage, et quand Voltaire appelle son *pauvre diable* un *grand benet* qui fait l'homme agréable, Bridoison et Voltaire ont-ils voulu donner à penser que l'individu qu'ils gratifient de cette épithète fût un prédestiné, un élu de Dieu, un homme sur lequel Dieu avait répandu ses bénédictions? Tel est pourtant le sens primitif de ce mot *benet*, ou *benoist*, ou *bénédict*, dérivé de *benedictus*, dont nous avons fait *bénit* ou *béni*. Mais comment en est-on venu à en faire le synonyme d'*imbécille?* Nous allons tâcher de l'expliquer.

Beati pauperes spiritu, bien heureux les pauvres d'esprit, est-il dit dans saint Mathieu, *parce que le royaume des cieux est à eux, quoniam ipsorum est regnum cælorum.*

N'est-il pas évident que, prenant la chose au pied de la lettre, de bonnes ames sont parties de là pour regarder l'imbécillité comme un état de sainteté, et pour appeler *benets* ou *bénis* les individus que la nature a privés d'esprit, faculté qui, au fait, n'est pas absolument nécessaire à salut?

Dans le Valais, une famille est réputée heureuse quand elle compte un idiot parmi ses enfans. En Savoie, la famille qui a produit un crétin est tenue pour favorisée du ciel, opinion qui, au reste, n'est pas particulière aux chrétiens. Les musulmans aussi ont une grande vénération pour les insensés; non-seulement ils les croient dans un état de parfaite innocence, mais dans l'état d'impeccabilité. Ils pensent que les ames dénuées de malice sont en commerce intime avec les puissances spirituelles, et que les vœux d'un imbécille sont plus agréables à Dieu que ceux des autres mortels; préjugé qui, après tout, profite à ces infortunés, et pourrait bien ne devoir son origine qu'à la charité. Et plût au ciel qu'il n'en eût jamais régné de moins innocens!

Benet, en résumé, est donc un synonyme de *bénit*. Je ne conseillerais pas pourtant à un des écrivaius qui veulent substituer à la langue de Voltaire le jargon de nos vieux chroniqueurs, de qualifier de *benet* le moins susceptible des dévots. Il est probable qu'en dépit de son humilité ce saint homme ne prendrait pas le mot en bonne part, et qu'il lui faudrait quelque effort pour mettre ce compliment au pied de la croix.

Original aussi a presque perdu sa signification véritable. On donne communément ce nom à un homme qui se distingue des autres par quelque trait caractéristique; mais un homme différent des autres est-il par cela même un *original?*

Un *original*, à mon sens, n'est pas seulement l'homme qui n'a pas de modèle, c'est aussi l'homme fait pour servir de modèle. Un *original* n'est pas seulement celui qui n'imite personne, mais aussi celui que chacun devrait imiter. Or, quel intérêt aurait-on à imiter un homme qui ne se distinguerait que par des ridicules? Un pareil homme est pourtant assez souvent honoré du titre d'*original*. Un homme qui ne ressemble à personne n'est pas un *original*, si personne ne veut lui ressembler, ce n'est qu'un homme *singulier*.

Il serait assez curieux de rechercher comment tant de mots ont été détournés de leur sens véritable au point de ne plus le rappeler. Ce travail est encore à faire sous certains rapports. On dit qu'un habile lexicographe s'en occupera *incessamment*. Si cela est vrai, je le prie de ne pas oublier de nous donner l'histoire de ce mot *incessamment*, qui voulait dire *sans cesser*, et qui, pour le grand nombre, ne signifie plus que *sans délai*. Comment à *sans cesser*, qui indique une continuité d'action, a-t-on substitué *sans délai*, qui indique que l'action dont il s'agit n'est pas commencée? *Incessamment* ne s'employait autrefois qu'avec le présent. « On s'occupe *incessamment* de votre affaire. » Aujourd'hui il ne s'emploie qu'avec le futur. « On s'occupera de votre affaire *incessamment*. » De je vous aime *incessamment*, on a fait: « Je vous aimerai *incessamment*; » ce qui n'est pas tout-à-fait la même chose, à ce que m'a dit une dame dont l'esprit est fort juste.

Conclusion. J'engagerais les écrivains, de quelque école qu'ils

soient, et quelle que soit la forme dans laquelle ils expriment leurs idées, s'ils tiennent à se faire comprendre, à n'employer les mots que dans le sens qu'ils ont présentement. Il en est des mots comme de la monnaie : une fois le millésime effacé, on prend les pièces, non pas d'après la valeur qu'élles ont eue primitivement, mais d'après celle que leur donne le cours actuel.

A.-V. Arnault,
De l'Académie Française.

Contenu des huit Volumes déjà publiés.

—

PREMIER VOLUME.

PRÉFACE.
Boileau, par M. SAINTE-BEUVE.
Du Merveilleux dans le Roman, par Walter SCOTT.
Bulletin bibliographique de la Littérature anglaise, par M. Amédée PICHOT.
L'Ame du Purgatoire, ballade, par M. Casimir DELAVIGNE.
Souvenirs et Portraits de la Révolution française, par M. Charles NODIER. — I[er] article. De Robespierre le jeune et de la terreur.
Des Bals costumés de MADAME, duchesse de Berri, comparés aux diverses mascarades qui ont eu lieu en Cour depuis le quatorzième siècle, par M. DUPONCHEL. — I[er] article.
Bulletin bibliographique de la Littérature française et des Arts.
Des Livres apocryphes du premier au second siècle de l'ère chrétienne, par M. SAINT-MARC GIRARDIN.
Stances écrites à l'abbaye de Valombreuse, en Toscane, par M. DE LAMARTINE.
De l'Industrialisme du moyen-âge, par M. Ph. CHASLES.
Tableaux de mœurs, I[er] proverbe, par M. E. SCRIBE. Un Ministre sous Louis XV, ou le Secret de rester en place. — I[re] partie.
Bulletins bibliographiques des Littératures française, étrangères et des Arts.
Observations sur le caractère et l'esprit des Chroniques du moyen-âge, par M. MICHAUD, de l'Académie française.
Souvenirs et Portraits de la Révolution française, par M. Charles NODIER. — II[e] article. Euloge Schneider ou la Terreur en Alsace.
De l'Etat actuel des fouilles de Pompéi, par M. RAOUL-ROCHETTE, membre de l'Académie des Inscriptions-et-Belles-Lettres.
Tableaux de mœurs, par M. E. SCRIBE. — I[er] Proverbe. Un Ministre sous Louis XV, II[e] et dernière partie.
Bulletins bibliographiques des Littératures française et étrangères.
Mœurs anglaises. — Des Clubs de Londres, par M. Amédée PICHOT.
La Mort du Bandit, ballade, par M. Casimir DELAVIGNE.
De la Comédie en France, et des obstacles qu'elle y rencontre, par M. MAZÈRES.
Des Bals costumés de MADAME, duchesse de Berri, comparés aux diverses mascarades qui ont eu lieu en Cour depuis le XIV[e] siècle, par M. DUPONCHEL. — II[e] article.
Bulletin bibliographique de la Littérature française et des Arts.
Musique de M. ROSSINI, sur la ballade de M. Casimir Delavigne (l'Ame du purgatoire).
Table des Matières contenues dans le 1[er] volume.

DEUXIÈME VOLUME.

Madame de Sévigné, par M. SAINTE-BEUVE.
Des Institutions littéraires à la Chine, par M. J. P. ABEL-RÉMUSAT.
Mœurs de la Corse. — Mateo Falcone, par M. MÉRIMÉE.
Portrait de sir Walter Scott, par M. le duc de LÉVIS.
De l'Influence du Gouvernement représentatif sur la santé, par M. A. MALITOURNE.
Bulletin bibliographique de la Littérature française et des Arts.
Contes fantastiques d'Hoffmann, traduction d'un extrait du Pot d'or, par M. SAINT-MARC GIRARDIN.
Souvenirs et Portraits de la Révolution française, par M. Charles NODIER. III[e] article. — De la Réaction thermidorienne et des Compagnies de Jésus.
Tableaux de mœurs, II[e] proverbe, par M. E. SCRIBE. — Le Jeune Docteur, ou le Moyen de parvenir.
Aloysius Block, par M. A. LOÈVE-VEIMARS.
Essais de Palingénésie sociale. — I[er] Fragment, par M. BALLANCHE.
La Basse-Bretagne, ses mœurs, son langage, et ses monumens, par M. A. ROMIEU.
Des Critiques en matière d'Arts, par M. Eugène DELACROIX.
Lettre à M. le docteur A*** sur l'hospice des Fous de Glascow, par M. le duc de LÉVIS.
Bulletin des Littératures étrangères.
Souvenirs de l'enfance de Walter Scott, racontés par lui-même; trad. de M. Amédée PICHOT.
Une Nuit dans Alexandrie, par M. J. JANIN.
Portraits et Souvenirs de la Révolution française, par M. Charles NODIER. — IV[e] article. Les Prisons de Paris sous le Consulat. — I[re] partie. Le Dépôt de la Préfecture et le Temple.
Panurge, Falstaff et Sancho, par M. Philarète CHASLES.
Bulletin de la Littérature anglaise. Analyse de deux légendes romantiques de Southey : Tout pour l'Amour, et le Pendu ou le Coq et la Poule. — Analyse du nouveau roman de Walter Scott : Charles-le-Téméraire, ou Anne de Geierstern, la Fille du Brouillard.

TROISIÈME VOLUME.

J.-B. Rousseau, par M. SAINTE-BEUVE.
Statistique des Journaux hebdomadaires de Londres, traduit de la Revue de Westminster, par M. A. LESOURD.
Des Sociétés secrètes au moyen-âge.— Ier article. — Par M. CAPEFIGUE.
Examen critique de Marino Faliero, mélodrame en cinq actes et en vers, de M. Casimir Delavigne; par M. Charles NODIER.
Barcarolle chantée dans Marino Faliero, paroles de M. Casimir DELAVIGNE, musique de M. PERUCHINI.
Gluck, souvenirs de 1809, par E. T. A. Hoffmann (traduction de M. LOÈVE-VEIMARS).
Mœurs anglaises. — Inconvénient d'avoir un frère aîné, lorsqu'on est Anglais et gentilhomme. (London Magazine.)
Le Carrosse du Saint-Sacrement, saynete, par M. MÉRIMÉE.
Bulletin bibliographique de la Littérature française.
Mœurs anglaises : *Toujours Perdrix* (London Magazine), par M. Th. HOOCH.
Des Monastères au moyen-âge, par M. MICHAUD de l'Académie française.
Poésie. Le Goudolier. Ballade par M. Casimir DELAVIGNE.
Les Catacombes de Saint-Michan, par M. Ph. CHASLES.
Statistique. Recherches sur la répartition du milliard de l'indemnité, par M. A. MALITOURNE. — Ier art.
Fragment, par M. Victor HUGO.
Le Camp de Compiègne (1698), scènes historiques, par M. LOÈVE-VEIMARS.
Quelques jours à Taganrog pendant la dernière maladie de l'empereur Alexandre, par M. Frédéric FAYOT.
Lecture du *Moïse* de M. de Châteaubriand à l'Abbaye-aux-Bois, avec citation de quelques scènes et chœurs de cette tragédie, par M. DE LATOUCHE.

QUATRIÈME VOLUME.

Souvenirs et portraits de la Révolution française, par M. Charles NODIER. V^e^ article. — Les Prisons de Paris sous le consulat. — IIe partie. Sainte-Pélagie.
Quinze jours à Rome pendant le dernier conclave, par M. le baron Henri SIMÉON.
Lettre de M. le duc de Choiseul sur les Mémoires de madame Dubarry.
Fac-simile de deux lettres de Louis XV et de deux lettres de madame Dubarry.
Le Brun, par M. SAINTE-BEUVE.
Barba Yorghi, pilote grec (Extractor), par M. LESOURD.
Statistique. — Recherches sur la répartition du milliard de l'indemnité, IIe article, par M. A. MALITOURNE.
Observations sur un passage des Mémoires de M. de Bourrienne, par M. le comte Alex. DE LA BORDE.
Portrait de Pie VII, de sir Thomas Lawrence, par M. Eugène DELACROIX.
Bulletin bibliographique de la littérature française.
Souvenir du siége de Dresden (1813), par E. T. A. HOFFMANN.
Essais de Palingénésie sociale, par M. BALLANCHE. — IIe fragment (année 259 de Rome).
Le Sermon de Société, ou *les Actes sont des mâles et les Paroles sont des femelles*, proverbe, par M. Th. LECLERQ.
La Danse et les Ballets, depuis Bacchus jusqu'à Mlle Taglioni. — Ier article, par M. CASTIL-BLAZE.
Les Almanachs anglais (the Extractor), par M. A. LESOURD.
De don Pèdre, roi de Castille, surnommé el Cruel, el Justiciero, el Necessitado; et du chroniqueur don Lopez Ayala, contemporain de ce prince, par M. Ph. CHASLES.
Vision de Charles XI, par M. P. MÉRIMÉE.
Le Couvent des Trapistes de Bellefontaine, par M. Auguste ROMIEU.

CINQUIÈME VOLUME.

De la littérature pendant la révolution. — Ier fragment. — Éloquence de la tribune. — La Gironde, par M. Ch. NODIER.
Rapport au ministre de l'intérieur sur la situation des bibliothèques publiques en France, par M. BUCHON.
De l'Éducation par les voyages, par M. Alexandre DE LA BORDE.
Économie politique. — De la Taxe du pain à Paris, par M. PALLUY.
Bulletin bibliographique de la Littérature française.
Recherches sur l'origine du recueil de contes intitulé les MILLE ET UNE NUITS, par M. Sylvestre DE SACY.
Recherches statistiques et économiques sur les pâturages de l'Europe. — Ier article, par M. MOREAU DE JONNÈS.
Poésie. — Rêverie, par M. X. B. SAINTINE.
Sermons de l'abbé Joie, par M. A. LOÈVE-VEIMARS.
De la Musique en France. — De Rossini. — De Guillaume Tell. — Ier article, par M. G. IMBERT DE LAPHALÈQUE.
De l'audience accordée par S. M. Charles X à M. Victor Hugo, par M. L. VÉRON.

Mathurin Régnier et André Chénier, par M. SAINTE-BEUVE.
La Cour d'Artus, conte fantastique, par E. T. A. HOFFMANN.
Recherches statistiques et économiques sur les pâturages de l'Europe. — IIe article, par M. A. MOREAU DE JONNÈS.
De la Musique en France. — IIe article, par G. IMBERT DE LAPHALÈQUE.
Lord Byron à Bruxelles et sur le champ de bataille de Waterloo, trad. de M. A. LESOURD.
Recherches sur la répartition du Milliard de l'indemnité. IIIe art., par M. A. MALITOURNE.
La Première Représentation, ou *il faut voir pour savoir*. Proverbe, par M. TH. LECLERCQ.
De la Musique en France. — IIIe et dernier article, par M. G. IMBERT DE LAPHALÈQUE.
Bulletin de la Littérature anglaise. — THE BOOK OF THE BOUDOIR. Le Livre du Boudoir, par lady Morgan.
La mort d'un Ange, par JEAN-PAUL.
Fragment d'un voyage aux Alpes, par M. Victor HUGO.
De l'Invention de l'Imprimerie, par M. LEGOUVÉ.
— Sur le même sujet, par M. SAINTINE.
La ville de Saint-Étienne, par M. Jules JANIN.
Bulletin de la Littérature française et des Arts.
Table des matières du 5e volume.

SIXIÈME VOLUME.

Bossuet, par A. MALITOURNE.
Eloquence de la tribune. — Robespierre. — IIe fragment, par M. CH. NODIER.
Statistique. — Des institutions des Sourds-Muets en France et à l'étranger, par M. PALLUY.
Le Paradis et l'Enfer, par M. KÉRATRY.
Une représentation de Don Juan, par E. T. A. HOFFMANN.
Essais de Palingénésie sociale. — IIIe fragment, par M. BALLANCHE.
Un Bal à Moscou, par M. Frédéric FAYOT.
La Danse et les Ballets, depuis Bacchus jusqu'à Mlle Taglioni. — IIe article, par M. CASTIL-BLAZE.
La Fontaine, par M. SAINTE-BEUVE.
Souvenirs d'un écolier des Jésuites en Angleterre (*New-Monthly Magazine*), par M. LESOURD.
Discours en vers pour une représentation solennelle en l'honneur de Pierre CORNEILLE, par M. CASIMIR DELAVIGNE.
Le Séminariste, ou *à l'impossible nul n'est tenu*, proverbe, par M. TH. LECLERCQ.
Lettre à M. le comte de la Borde, sur les États-Unis, par M. RÉAL.
Recherches sur la Répartition du Milliard de l'indemnité. IVe article, par M. A. MALITOURNE.
Du Style topographique, par M. CH. NODIER.
Mémoires sur TALMA, par son jardinier. — Ier fragment.
Fac-simile d'une lettre de Talma.
Beaux-Arts. — Portrait de M. Victor Hugo.

DEUXIÈME SEMESTRE.

SEPTIÈME VOLUME.

Réflexions sur la tragédie, à l'occasion d'une tragédie allemande de M. Robert, Ier article, par M. BENJAMIN CONSTANT.
Marie, ou le Mouchoir bleu, par M. ETIENNE BÉQUET.
La Revue de Paris au 18e siècle, par M. J. JANIN.
Tamango, par M. P. MÉRIMÉE.
Recherches sur la conservation des auteurs profanes au moyen âge, par M. POUJOULAT.
Scènes d'un village maritime en Angleterre, par M. Ph. CHASLES.
De la Camaraderie littéraire, par M. DE LATOUCHE.
Erratum, par M. J. JANIN.
Souvenirs d'un écolier des jésuites en Angleterre (*New Monthly Magazine*), traduction de M. LESOURD.
Réflexions sur la tragédie, à l'occasion d'une tragédie allemande de M. Robert, IIe article, par M. BENJAMIN CONSTANT.
Quelques observations pour servir à l'histoire de la nouvelle école littéraire, par M. CHARLES NODIER.
La rancune, ou *Trop parler nuit*, proverbe, par M. TH. LECLERCQ.
Bulletin bibliographique de la littérature française et des arts.
Souvenirs d'un écolier des jésuites en Angleterre, IIIe et dernier article.
Statistique littéraire et intellectuelle de la France pendant l'année 1828, par M. PH. CHASLES.
Le Fusil enchanté, par M. P. MÉRIMÉE.
Les dernières années de la mort d'Hoffmann, par M. LOÈVE-VEIMARS.

HUITIÈME VOLUME.

La Dame noire d'Altenotting. (*Extractor.*)
Du canal maritime de Paris à Rouen, I[er] article, par M. Stéphane FLACHAT.
Sur les Fouilles de Rome en 1829, par M. H. DELATOUCHE.
Situation des Établissemens municipaux dans le département de l'Yonne. — II[e] article, par M. J. A. C. BUCHON.
Album.
La Nonne de San Iago, par M. Henri de Kleist.
L'Hôtesse de Virgile, par M. Ph. CHASLES.
Changement de domicile, par M. Charles NODIER.
La Chanoinesse, proverbe, par Mme la vicomtesse de Chamilly.
Album.
Paul Wouvermann, par M. Aloys SCHREIBER.
Du Canal maritime de Paris à Rouen. — II[e] article, par M. Stéphane FLACHAT.
Federigo, par M. P. MÉRIMÉE.
De la vie d'hiver et de la vie d'été depuis la Charte, par M. A. MALITOURNE.
L'Abbaye de Newstead en 1815 et 1829, par A. A. LESOURD.
Des Drames merveilleux et fantastiques de Shakspeare.—I[er] article, par M. Ph. CHASLES.
Un Conclave, ballade, par M. Casimir DELAVIGNE.
Soirée chez Mme Martinetti, à Rome, par M. E. DELÉCLUSE.
Album.
Jérusalem et la Mer morte dans ces dernières années (*New Monthly Magazine*), par M. A. LESOURD.
Situation des Établissemens municipaux dans le département de la Côte-d'Or. III[e] article, par M. BUCHON.
L'Occasion, par M. P. MÉRIMÉE.
Prix de deux mille francs, fondé par la REVUE DE PARIS.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

La *Revue de Paris*, imprimée sur papier vélin grand-raisin, dans le format in-8°, paraît par volume composé de 260 à 320 pages.

LE PRIX DE LA SOUSCRIPTION EST FIXÉ:

PARIS. — POUR	3 VOL.	20 FR.	——	PROVINCE. — POUR	3 VOL.	22 FR.	50 C.
» POUR	6 »	40	——	» POUR	6 »	45	00
» POUR	12 »	80	——	» POUR	12 »	90	00

ÉTRANGER (ANGLETERRE EXCEPTÉE):

POUR 3 VOL. 25 FR. — POUR 6 VOL. 50 FR. — POUR 12 VOL. 100 FR.

LONDRES:

3 VOL. liv. st. 1. 4 sh. — 6 VOL. liv. st. 2. 8 sh. — 12 VOL. liv. st. 4. 16 sh.

Paris. — ÉVERAT, imp. rue du Cadran, N° 16.

ANECDOTES

D'UN VOYAGE EN RUSSIE.

(1828.)

J'étais à Moscou en 1828, et j'assistai à la cérémonie religieuse par laquelle, suivant un usage établi depuis 1812, on célèbre chaque année l'anniversaire de la retraite de l'armée française. Il était tombé ce jour-là beaucoup de neige, et, de toutes parts, les symptômes d'un rigoureux hiver venait affliger nos yeux. Les *droskas* avaient fait place aux traîneaux, et les environs de la ville avaient échangé leur riant aspect contre un horizon triste et sombre.

A dix heures du matin, les habitans de la ville se rassemblèrent en foule non loin de la *porte sainte* du Kremlin. Ce fut là que je me plaçai moi-même, en grelottant, pour attendre le passage de la procession. Il était tout-à-fait inutile d'aller plus loin que cette porte; car quiconque la franchit pour entrer dans le Kremlin, est contraint de rester tête nue, quelle que soit la rigueur du temps et de la saison. Quelques personnes observent cette coutume, ou plutôt cette obligation religieuse, en commémoration du miracle qui

délivra le Kremlin d'une invasion des Tartares; d'autres font remonter ce pieux usage à l'époque où la peste, pour la dernière fois, cessa de ravager Moscou. La procession commença à dix heures et demie : elle se composait de tout le clergé de Moscou, que suivait la presque totalité de la classe inférieure des habitans. Les églises déployaient à l'envi leurs richesses; les habits et les ornemens sacerdotaux des hauts dignitaires ecclésiastiques étaient les plus brillans que j'eusse jamais vus. Les membres du clergé inférieur marchaient tête nue, leurs longues chevelures flottant, au gré du vent, sur leurs épaules. Les bannières des églises et leurs énormes crucifix, les nombreux bataillons de soldats, et cette immense population réunie sur un seul point, formaient un spectacle vraiment neuf et imposant.

L'anniversaire de la retraite de Napoléon est un grand jour de fête pour les Russes. On offre aux saints, dans cette journée, une extraordinaire quantité de cierges. Plus que tous les bienheureux du paradis ensemble, le saint dont on voit l'image au-dessus de la *porte sainte*, reçoit, en quelques heures, pour le moins autant de génuflexions et de révérences que dans tout le reste de l'année. Ce saint est le même qui, lors de l'explosion du Kremlin en 1812, signala si bien sa miraculeuse puissance en conservant intact le globe de verre qui couvrait son effigie. Les femmes étaient vêtues de leurs plus brillans atours, et quelques-unes, malgré leurs petits yeux trop écartés l'un de l'autre, paraissaient jolies et attrayantes. Les Tartares, les Persans, les Anglais, les Allemands, se trouvaient confondus dans la foule qui suivit la procession autour des murailles du Kremlin. Ce spectacle, rattaché aux souvenirs de la fameuse retraite, me faisait entièrement oublier le froid et la fatigue.

On ne révoque plus en doute aujourd'hui que les Russes n'aient été les auteurs de l'incendie de Moscou. L'incendie fut, dès le premier temps de l'invasion française, leur principal moyen de défense; et si les flammes allumées par Rostopchin à Moscou eussent dévoré, comme on le voulait, la ville tout entière, Napoléon se serait trouvé probablement à la discrétion d'Alexandre. Rostopchin

était l'homme le plus capable de remplir une telle commission. S'il faut en croire le témoignage des Russes d'aujourd'hui, ce n'était pas seulement un brave et habile capitaine, mais encore un homme éclairé et poli par la meilleure éducation. L'anecdote suivante peut contribuer à faire connaître son véritable caractère :

Un jeune Français, placé comme précepteur dans la famille d'un seigneur russe, et qui y avait reçu l'accueil généreux et hospitalier que les Russes ne manquent jamais de faire aux étrangers, s'avisa, par une légèreté blâmable, de tourner en ridicule le père des enfans confiés à ses soins dans un petit poème intitulé *le Gros Ventre;* le gentilhomme russe était remarquable par son embonpoint. La satyre était bien écrite : elle alla droit à son adresse, et blessa vivement la fierté d'un homme qui n'avait d'ailleurs fait que du bien au poète. Tout Moscou répéta bientôt les vers du jeune Français, qui, par une suite naturelle de son étourderie, eut grand plaisir à recevoir bientôt le passe-port que ne manquèrent pas de lui délivrer les autorités russes. Mais au moment de son départ de Moscou, il fut arrêté et conduit en prison pendant deux jours; après quoi, il fut mis en liberté, et reçut de Rostopchin la lettre suivante, que nous reproduisons dans la crudité et même l'incorrection de son style :

Le 2 septembre 1812.

« Je ne vous connais pas et je ne veux pas vous connaître: vous » joignez à l'impudence française la belle vertu de mépriser le pays » où l'on vous accorde follement l'hospitalité. Pourquoi avez-vous » choisi le métier de précepteur? Est-ce pour corrompre la bêtise et » l'inexpérience? Et qui êtes-vous, vous-même? Je connais votre » mère, et c'est par égard pour son âge que j'use d'indulgence en- » vers vous. Autrement, votre poème vous aurait ouvert les portes » du Nord. Il faut que vous ayez un front d'airain pour vous hono- » rer du nom de Français, synonyme de brigand. Pensez mûrement » à vos actions; et si vous n'êtes pas plus circonspect à l'avenir,

» votre fin sera mauvaise. Le généreux Alexandre livre quelquefois » à la justice les fidèles serviteurs du coquin Napoléon. »

Il y avait à cette lettre bizarre un *post-scriptum* si crû de pensée et de style, que notre plume se refuse à le transcrire.

Tous les voyageurs se sont accordés à tourner en ridicule les habitudes superstitieuses des Russes, et ce n'a pas été sans raison.

Un étranger, en traversant Moscou, sera frappé de ces agglomérations de marchands de même profession, serrés, pour ainsi dire, les uns contre les autres. Sous ce rapport, les rues de Moscou ressemblent aux bazars de Constantinople, et quiconque a visité les deux villes doit être frappé de cette ressemblance. Ainsi les orfèvres sont tous réunis dans le même quartier; les cordonniers ou les marchands d'estampes sont d'un autre côté; chaque profession, depuis le rusé changeur de monnaies jusqu'au fripon qui vous vend au poids de l'or de mauvaises fourrures, occupe un emplacement séparé. Mais de tous les genres de commerce, le plus lucratif est celui des artisans qui fabriquent de petits simulacres de Dieu et des saints. On voit des milliers de boutiques remplies de ces effigies plus ou moins grossières. En entrant dans une boutique, un Russe choisira d'abord, parmi tant de pieuses images, celle qu'il sait être adoptée par le maître de la maison comme une sorte d'ange gardien, et il ne manquera pas de la saluer profondément, en faisant le signe de la croix.

Quelque profondément imbu qu'on soit du sentiment religieux, il faut être bien maître de soi pour s'empêcher de rire quand on voit tant de génuflexions et de signes de croix devant la première image plus ou moins bien barbouillée, près de laquelle un rustre ignorant a pris soin d'allumer un cierge. Il est vraiment difficile de passer souvent devant la porte du Kremlin sans tomber sur quelque vieille et stupide femme du peuple, qui, malgré les voitures, et dans la ferveur de son aveugle dévotion, se frappe la tête sur un pavé fangeux durant une heure entière. Combien de fois n'ai-je pas vu un hypocrite à longue barbe donner une relique à baiser à quelque pauvre jeune fille, bien persuadée qu'une pieuse offrande

de quelques *copecks* suffirait pour soustraire son amant ou son père aux coups meurtriers des Turcs. Il n'y a pas de cocher de droska qui manque de faire le signe de la croix lorsqu'il passe devant quelque saint de carrefours, et le marchand lui-même n'a garde de se signer avant de vous tromper et de vous voler votre argent. Mais c'est dans les églises surtout qu'on peut voir à son aise tout ce qu'ont de ridicule ces abus de génuflexions et de pieuses révérences. Heureux qui, placé près de l'autel, peut contempler de là les mouvemens vraiment comiques de tous ces dos qui se courbent, de toutes ces têtes qui s'inclinent en mesure. Jeunes et vieux, hommes et femmes, dévots à barbes grises et dévots imberbes, tous suivent admirablement cette pieuse cadence. N'allez pas croire toutefois, à voir tant de génuflexions et de signes de croix, que la dévotion des Russes soit toujours sincère. Je sais un jeune Anglais dont les poches ont été dévalisées dans l'église de Casan, à Saint-Pétersbourg, et l'auteur du vol était un de ces dévots qui semblaient prendre un secret plaisir à donner de la tête contre le pavé. A la porte de toutes les églises russes, on trouve des marchands qui vendent aux passans les cierges que les bonnes ames sont dans l'usage d'offrir aux saints. Ces marchands font incessamment aussi des signes de croix, et n'interrompent leur infatigable mouvement que pour mettre en poche l'argent que leur produit leur commerce. Les prières usitées parmi les Russes semblent se réduire à deux mots : « *Gospodi comelui,* Seigneur, ayez pitié de nous. » Dans la chapelle de l'hôpital Galitzin, près Moscou, cette prière, chantée, produit un effet admirable. Je ne me souviens pas d'avoir entendu de ma vie des voix humaines qui aient fait sur mon oreille et sur mon cœur une plus douce, une plus profonde impression. Les chanteurs sont si bien choisis, que chacun ne donne que les quatre ou cinq meilleures notes de sa voix. La basse est chantée par des hommes, les notes aiguës par des enfans. Il n'est pas de voyageur qui n'ait admiré, dans la chapelle impériale à Saint-Pétersbourg, cette espèce de musique vraiment extraordinaire; mais les connaisseurs donnent de beaucoup la préférence à la chapelle de l'hôpital Galitzin sur la chapelle impériale.

Beaucoup de voyageurs modernes ont vanté la tolérance du gouvernement russe, et ils ont paru fonder principalement leur opinion sur un fait incontestable, l'existence de quatre ou cinq églises de cultes différens, sur la seule promenade de la *Perspective*, à Saint-Pétersbourg. Ces voyageurs ont eu raison de dire qu'ils avaient vu ces églises; mais quant à la tolérance si vantée sous d'autres rapports, ils sont décidément dans l'erreur. Un étranger peut adorer Dieu à sa manière; mais un Russe n'a pas la liberté du choix, et ne saurait changer aisément de religion. J'ai vu à Moscou, au mois de novembre 1828, un homme qui était resté en prison dix-huit mois, sous la simple prévention d'hérésie : on ne l'avait pas, il est vrai, mis à la question, mais il avait été tenu rigoureusement au secret. D'autres voyageurs nous ont dit tout récemment encore, que la Russie avait, comme l'Angleterre, son *habeas corpus;* quand on a l'avantage de connaître personnellement un homme qui a savouré pendant dix-huit mois les délices de la réclusion solitaire, on est nécessairement porté à révoquer en doute de telles assertions.

On trouve également à Moscou, des édifices religieux de toutes sortes : il y a entre autres une église (car d'après le caractère de son architecture, on ne pourrait l'appeler une mosquée) consacrée au culte tartare. J'y allai un samedi à l'heure de la prière; l'iman se mit, avec assez peu d'assurance, à califourchon sur un mur; et comme il n'avait pas d'autre moyen d'appeler les fidèles, il les exhortait, en ces termes, d'une voix traînante et élevée : « Allah est Dieu ! » venez à la prière, venez à la prière; il vaut mieux prier que » dormir. » Lorsque j'approchai on m'ouvrit la porte; mais comme je ne paraissais pas disposé à quitter mes bottes fourrées, parce que le thermomètre était ce jour là à dix dégrés au-dessous de zéro, on me laissa entrer à une autre condition, que je ne cracherais pas sur le plancher. Je consentis bien vite, et l'on me fit asseoir sur un banc dans un coin retiré de l'église.

Lorsqu'un Tartare entrait, il quittait immédiatement ses bottes, et s'asseyait sur un tapis, le visage tourné vers la Mecque; puis il se prosternait trois fois : quelques-uns continuaient leurs génu-

flexions pendant dix minutes environ; ils mettaient leurs mains sur leurs yeux, puis ils les frottaient, le pouce en avant jusqu'à l'extrémité de l'oreille, et finissait par les croiser sur la poitrine; ils restaient ensuite dans l'attitude d'une dévotion silencieuse ; des deux premiers mouvemens, je conclus qu'ils voulaient éloigner de leurs yeux et de leurs oreilles tous objets et tous bruits mondains; ils avaient toujours le visage tourné vers la Mecque, et ne quittaient leur attitude immobile que pour se prosterner encore une fois, ou élever leurs yeux vers le ciel.

Le mollah qui était resté, comme les autres, silencieusement en prière pendant près d'une demi-heure, se plaça sur une petite estrade, et appuyé sur un roseau, il prononça un discours dont je ne pouvais comprendre distinctement l'objet. A la fin de ce sermon, lorsque le prêtre invita tous les assistans à se tourner de nouveau vers la Mecque, ils le saluèrent profondément, et répétèrent comme en chœur *bis Millah*. Ils se mirent ensuite en rangs comme des soldats, et je vis l'iman se donner beaucoup de peine pour tenir en bon ordre ce bataillon, après quoi toute l'assemblée se dispersa : ceux qui la composaient paraissaient sincèrement religieux; ma présence ne parut pas leur déplaire, et ils me saluèrent en quittant l'église.

J'avais souvent entendu parler de la cérémonie des funérailles tartares, et je n'avais jamais été, dans mes courses, assez heureux pour en être spectateur. Pendant mon séjour à Moscou, j'allais fort assiduement savoir des nouvelles d'un Tartare fort riche, mon voisin, dont la santé donnait de grandes inquiétudes. Après quinze jours, pendant lesquels je ne manquai pas de renouveler souvent mes bienveillantes questions sur son état, le pauvre Tartare mourut, et je résolus de lui faire l'honneur d'assister à ses funérailles.

Malgré le soin tout particulier que je mettais à guetter la cérémonie, je faillis cependant la manquer. Heureusement, un jour que je me promenais près de Sostonoï, j'aperçus dix ou douze hommes qui couraient, portant sur une espèce de brancard un grand coffre de bois. Il se trouva que ce coffre renfermait le corps de mon ami le Tartare. Je me mis à courir à côté des porteurs, le

long des murs du Kremlin, jusqu'au pont qui traverse la Moskowa. Là je trouvai un droska, et je suivis une longue ligne de voitures qui formaient le cortége, et qui contenaient toutes des Tartares. Comme le défunt était un homme marquant, tous les individus de cette nation qui se trouvaient à Moscou assistaient à la cérémonie. Les porteurs se relevaient de temps en temps, mais sans jamais pour cela ralentir leur course. Ils semblaient résolus de rendre à la terre le plus vite possible le corps de leur frère trépassé. La première halte du cortége funèbre fut à l'église tartare dont nous avons parlé plus haut. Le cercueil (si l'on peut s'exprimer ainsi) fut placé du côté extérieur de l'église qu'on suppose dans la direction de la Mecque, et les Tartares s'agenouillèrent pieusement dans un terrain humide et fangeux. Je crus, en me plaçant à la tête du cercueil, pouvoir contempler plus à mon aise la cérémonie; mais mon vieil ami l'iman me fit entendre avec toute la politesse possible que je ne pouvais me placer entre la Mecque et le corps du musulman défunt. Le prêtre prononça d'un ton lugubre une certaine prière, tandis que les porteurs s'emparaient encore une fois du cercueil pour le porter à sa dernière destination. Les Tartares assistans rentrèrent dans l'église, et semblèrent prier avec ferveur, pendant environ dix minutes; puis tout le monde remonta dans les droskas, pour s'acheminer vers le cimetière tartare. Ce cimetière est situé à quatre werstes environ de la ville, au nord de la route de Smolensk. Ce fut la première fois qu'il m'arriva de franchir une barrière russe sans qu'on me demandât mon passeport.

Il faisait une journée magnifique; et du cimetière on découvrait une vue superbe de Moscou et de ses environs. Les fossoyeurs creusèrent le tombeau dans la direction de la Mecque; puis les assistans s'étant formés en demi-cercle derrière le mollah et l'iman, on tira le corps de la grande boîte qui le renfermait. Ce corps était richement enveloppé de schawls, et parfumé de myrrhe. Il avait été soigneusement embaumé, de sorte qu'aucune mauvaise odeur ne vint affecter désagréablement mon odorat. Le mort fut bientôt dépouillé de son dernier linceul, et placé dans le tombeau par le

prêtre lui-même, les pieds toujours tournés vers la Mecque. Le prêtre reprit ensuite la position qu'il avait occupée d'abord, et la cérémonie prit un caractère vraiment curieux et intéressant. Les cochers de droskas étaient rangés à gauche du tombeau; ceux des assistans que je connaissais, c'est-à-dire un ou deux bouchers russes, avec leurs petits enfans, étaient à droite; toute l'assistance tartare occupait le centre du cercle. Lorsque le prêtre eut placé le corps dans son dernier asile, chacun d'eux prit une poignée de terre dans sa main, la baisa, et la jeta ensuite dans le tombeau. Un silence profond régna pendant deux minutes, et ne fut interrompu que par le prêtre, qui, assisté de l'iman, entonna les prières funèbres d'une voix discordante et nasale. Les Tartares élevèrent leurs mains à la hauteur du visage, comme s'ils eussent lu dans un livre; puis chacun d'eux se passa la main sous le menton et dans la barbe, et la cérémonie fut terminée.

Au retour, la marche du cortége prit un caractère tout autre qu'au commencement de la pompe funéraire. Les Tartares riaient aux éclats, et forçaient leurs cochers de mettre les chevaux au grand galop. Ils semblaient surtout enchantés de posséder des schawls magnifiques; car c'est un usage de leur nation de partager les étoffes qui enveloppent le corps du défunt entre ceux qui ont assisté aux funérailles.

L'empereur Nicolas avait donné au prince Galitzin, gouverneur de Moscou, l'ordre de recevoir avec les plus grands honneurs les troupes qui revenaient de la guerre contre la Perse. Sa Majesté avait envoyé quelques milliers de roubles, pour subvenir aux frais d'un dîner qu'on devait offrir à ces héros, dans le *manége* couvert de Moscou. Ces troupes avaient été long-temps en disgrâce pour avoir pris une part active à la tentative de révolution faite par quelques officiers, lors de l'avènement de l'empereur actuel au trône d'Alexandre; mais la bravoure dont elles avaient récemment fait preuve sur les frontières orientales de l'empire leur avait concilié de nouveau toute la faveur impériale. Le régiment fit son entrée triomphale à Moscou, dans les premiers jours de novembre, portant entre autres trophées de ses victoires, un meuble qu'on

supposait avoir été le trône d'Abbas Mirza. Il y avait aussi des drapeaux, des tambours et des trompettes; mais la chaise, ou plutôt le trône du sophi, attirait tous les regards. Après la défaite des Persans, ce trône était devenu la propriété d'un officier russe, qui lui donna, entre tous les objets qui composaient son mobilier, une destination vraiment grossière, non sans avoir pris cependant le soin de le dépouiller de quelques pierres précieuses, qui en augmentaient considérablement la valeur. Lorsque le régiment fut rappelé, et que l'empereur eut promis des récompenses et des honneurs aux soldats, l'état-major pensa qu'il était à propos d'étaler dans l'entrée triomphale qu'on devait faire à Moscou quelque trophée d'apparat. Une fois cette idée adoptée, on donna la préférence à ce trône illustre, devenu plus tard, il faut bien le dire, une simple chaise percée, et qu'un héros de six pieds portait avec orgueil à la tête du régiment.

Je reçus une invitation pour assister à la cérémonie, qui se passa ainsi qu'il suit. Les soldats allèrent d'abord droit à l'église, où l'on célébra le *Te Deum;* après quoi ils se rendirent au *manége*, où les attendait le repas solennel. Ce magnifique édifice est situé près des jardins du Kremlin; il a environ six cent cinquante pieds de long et cent pieds de large. Le faîte du bâtiment repose uniquement sur les murs latéraux, sans être supporté, au centre de la construction, par aucun autre appui, de sorte que l'intérieur présente un bel espace, d'une étendue considérable.

Une longue table était dressée d'un bout à l'autre du manége; elle était couverte d'une infinité de plats, et le vin n'y manquait pas; mille hommes environ prirent part au repas, et chacun d'eux avait au moins un *ordre* à sa boutonnière. Près de cette énorme table on en avait préparé une autre pour le gouverneur, et pour les autres personnes de distinction, hommes et femmes, auxquelles il avait adressé des invitations spéciales.

Ce fut là que j'eus l'occasion d'observer la vigilance de la police russe. Un certain prince, soupçonné d'avoir pris quelque part à la révolution projetée en 1824, et avec qui j'entretenais des relations amicales, semblait éprouver le désir de parler à quelques-uns des

soldats pendant le dîner, uniquement, disait-il, pour adresser des félicitations au régiment en général; mais il n'eut pas plus tôt fait quelques pas pour entamer la conversation avec un soldat, qu'un officier de police, petit homme aux mouvemens brusques et prompts, vint se placer à ses côtés, tout prêt à saisir au passage ses moindres paroles. Le prince, si bien surveillé, se retira en arrière pour le moment; mais comme il désirait s'assurer si on le soupçonnait toujours de tramer quelque secret complot, il s'avança quelques instans plus tard d'un autre côté de la table. Son ombre ne l'aurait pas suivi de plus près au grand soleil, que le petit officier de police attaché à ses pas. Partout où il se dirigeait, l'espion était, comme on dit, sur ses talons. A la fin, le pauvre prince perdit patience, et il me fit remarquer l'absurdité d'un tel espionnage, « comme si, disait-il avec un sourire amer, je pouvais être assez » niais pour songer à exécuter des projets de haute trahison, en » présence de deux mille hommes bien armés et tout disposés à » châtier une audace aussi stupide. »

A la fin du dîner, le gouverneur porta la santé de l'empereur, qui fut accueillie par d'étourdissantes acclamations. On eût dit que c'était à qui pousserait le plus bruyant *hourra.* Entre tant de seigneurs russes, présens au repas, il y en avait beaucoup qui souhaitaient toute autre chose que l'accomplissement d'un tel toast; je remarquai que ceux-là criaient tout justement plus fort que les autres. Lorsque toute la compagnie fut levée de table, l'éclat des décorations sans nombre, la magnificence de la toilette des dames, la variété des costumes, le bruit, et, jusqu'à l'emplacement choisi pour la fête, tout cela formait un spectacle vraiment curieux et intéressant.

Dans la soirée, le gouverneur donna un bal. En Russie, le bal s'ouvre toujours par une *polonaise*, la plus sotte de toutes les danses imaginables, selon moi, et à laquelle prennent part les jeunes gens et les vieillards. Ce n'est, à proprement parler, qu'une promenade avec une dame, dans toute la longueur des appartemens, au grand déplaisir des joueurs de whist et d'écarté, et de ceux qui se réduisent au simple rôle de spectateurs. Lorsque l'on a

fini cette insipide *figure*, on passe généralement à la *mazourka*. Cette danse, qui a encouru la disgrâce de quelques voyageurs [1], est fort au goût des danseurs : plus que toute autre, elle offre, en effet, les moyens et le loisir de conter fleurette aux danseuses. En général les dames sont assises en cercle; leur partner est placé à côté d'elles, ou derrière elles. Si le danseur n'a pu inviter la danseuse qui lui tient au cœur, il n'a qu'un mot à dire, soit à l'une des sœurs de la dame, soit à une autre danseuse qui la connaisse, pour se faire conduire à elle; et alors il peut danser avec elle en toute liberté. La *mazourka* dure quelquefois deux heures, et l'amant y saisit nécessairement une foule d'occasions heureuses que ne peuvent lui offrir les *quadrilles* et les contredanses ordinaires. Les dames peuvent également choisir leurs danseurs à leur gré : j'en ai vu souvent qui passaient et repassaient au milieu d'une multitude de spectateurs, sans autre but que de décider à quel *partner* elles donneraient la préférence. La musique de la *mazourka* est très-vive, et c'est encore une des raisons pour lesquelles les Russes la préfèrent à toutes les autres danses. Partout où les bals peuvent faire des mariages, la *mazourka* doit avoir un grand succès : je me souviens de l'avoir vu danser à Paris sur le théâtre de l'Opéra; elle est encore, je pense, inconnue en Angleterre; mais le duc de Devonshire, qui a pris des leçons à Moscou, est tout-à-fait capable de la mettre à la mode.

Le souper me donna de nouveau le spectacle d'une société brillante, et d'une table magnifiquement servie. Il y eut un dessert composé de sucreries et de fruits de toute espèce. Pendant le repas, les plats passaient de main en main autour de la table : c'est la manière de servir adoptée par les Russes pour leurs dîners. Le nombre des domestiques employés au service de la table est vraiment extraordinaire : à la table où je me trouvais nous étions à peine douze convives, et nous avions derrière nous quatorze laquais attentifs à nos moindres besoins; à côté de moi était le prince suspect dont j'ai parlé plus haut, et tout près de lui l'espion qui

(1) M. Ancelot, *L'Hermite en Russie*.

suivait ses pas et épiait incessamment ses regards. Le prince m'invita par un signe à ne pas donner cours, pendant le repas, à mes idées libérales. A ce souper on nous servit un des plus énormes *sterlets* qui eussent été pêchés de la saison. Malgré ce qu'ont pu dire en l'honneur de ce poisson tous les voyageurs, je n'admire, pour ma part, ni sa forme ni son goût : pour être apprécié convenablement, il a besoin d'être mangé très-frais.

La danse recommença après le souper : les quadrilles, les walses, les *galoppades* se succédèrent sans interruption jusqu'à près de quatre heures du matin ; alors la compagnie se retira. Un étranger jeté dans la première société de Russie se croirait vraiment en France. Pour le costume, la démarche, la danse, les dames russes semblent copier en tout les Françaises ; elles sont, en général, vives, piquantes, et possèdent beaucoup d'avantages propres à charmer les cœurs. La plupart d'entre elles parlent deux ou trois langues étrangères, outre la langue maternelle ; mais elles connaissent assez peu les pays étrangers.

Je me souviens d'avoir entendu une jolie petite princesse russe déplorer devant moi l'état social des femmes en Angleterre. « Chez » vous, disait-elle, les hommes partent de bonne heure pour la » chasse ; ils courent ensuite au parlement, puis ils reviennent se » mettre à table, et boivent ensemble jusqu'à minuit. Les aînés de » famille ont toute la fortune, et les cadets sont réduits à errer par » bandes comme nos bohémiens. Les femmes n'ont pas de société, » ou elles sont réduites à vivre entre elles, car les Anglais ont » une complète indifférence pour le beau sexe. »

Il est inutile de dire que cette dame si mal informée n'avait jamais visité l'Angleterre : elle tenait peut-être ces détails du prince Volkonski, qui vint en Angleterre à l'époque du voyage des souverains alliés.

Le prince, dans un grand dîner, imagina d'amuser la compagnie aux dépens de la nation anglaise, en lui communiquant les doctes observations qu'il avait faites. « Les Anglais, disait-il, » sont un peuple rude, peu civilisé, et qui se vante, en général, » d'une liberté dont il ne sait pas jouir. Pour ma part, je n'ai

» jamais pu trouver en quoi consistait cette liberté tant célébrée.
» Leurs maisons sont froides et incommodes : les murs en sont
» horriblement minces, et le vent siffle dans toutes les pièces. Ils
» n'ont pas de poêles, pas de doubles fenêtres, et presque pas de
» domestiques. En un mot, la seule curiosité digne d'être vue en
» Angleterre, ce sont les clowns; le seul mets qui vaille la peine
» d'être avalé, ce sont les gâteaux qu'on mange aux fêtes de
» Noël. »

L'autre prince, mon ami, avait tiré très-peu de fruit de ses voyages. Avant son départ de Moscou, il m'invita à dîner; mais comme la princesse était mal portante, le dîner eut lieu chez un restaurateur français, nommé Yard. Nous nous réunîmes à l'heure convenue; mais, à la fin du repas, je fus tout surpris de voir apporter la carte. Le prince paya tranquillement son écot, non sans avoir usé son crayon et beaucoup de papier à calculer ce qu'il pouvait devoir, et il me passa ensuite la carte, pour que j'eusse à payer ma part. Cet exemple ne doit faire aucun tort au caractère généralement hospitalier des Russes, ni à la politesse bien connue de leurs mœurs. J'ai trouvé en Russie des hommes faits pour orner les cours les plus polies du monde, beaucoup d'esprits cultivés et riches de science, beaucoup d'hommes élégans et agréables. Clarke est tombé dans une extrémité blâmable lorsqu'il a dit que « tous
» les Russes étaient hautains ou bas, très-riches ou très-pauvres,
» serviles pour leurs supérieurs, cruels pour ceux qui sont dans
» leur dépendance; du reste, ignorans, superstitieux, fourbes,
» brutaux, barbares, et surtout malpropres. » Quoique le livre de Clarke soit le meilleur qu'on ait jamais publié sur la Russie, il faut bien admettre que l'amertume de ses observations sur la noblesse russe a sa source dans quelque grande déconvenue. La haute classe, maintenant du moins, diffère entièrement de ce portrait, quoique les hommes s'y montrent en général légers dans la conversation, et que les femmes ne supportent pas des regards trop curieux ou trop sévères.

Au bal du gouverneur de Moscou, je vis clairement sous une toilette brillante, la chemise d'une jeune dame russe, et je déclare

solennellement que cette chemise était presque aussi noire que le cuir de mes bottes. Je fis part de ma remarque à mon voisin, qui me dit en souriant qu'il ne fallait jamais regarder les dames russes qu'à distance respectueuse, parce qu'elles ne donnent jamais assez d'attention à leur toilette de dessous. Ceci est encore un fait constant, et que je puis attester. J'ai vu, sous le rapport de cette négligence, un exemple comparable à ceux que nous donnent les femmes les plus sales qu'on puisse rencontrer dans les rues en Angleterre. Les bals même, si fréquens en Russie, n'y font pas naître le besoin de la propreté, parce que l'usage permet de se montrer à plusieurs bals sous le même costume. Les gens du peuple se couvrent de la même peau de mouton pendant tout un hiver; ils ne la quittent ni pour marcher, ni pour s'asseoir, ni pour dormir : ils ne se dépouillent de cette sale couverture que pendant le peu d'instans qu'ils passent à se baigner; aussi exhalent-ils une abominable odeur, surtout après la pluie.

La plupart des voyageurs ont beaucoup parlé des magnifiques appartemens des Russes, mais ce sont là de ces voyageurs qui courent en voiture dans une ville, et qui ne voient les bâtimens qu'à travers les glaces de leurs berlines ou de leurs calèches. Ils ne savent pas qu'une famille russe n'habite jamais les *grands* appartemens que dans les grandes occasions; surtout il ne leur est jamais arrivé de faire des visites qu'attendus long-temps d'avance.

J'allai voir un matin, à Moscou, un seigneur russe très-riche et de la plus haute noblesse; je le trouvai déjeunant, assis sur son lit, ayant à côté de lui son chien. Le lit était un sofa, sans autre couverture qu'un manteau militaire, et dont un vieux oreiller de cuir complétait tout le luxe. La table n'avait pas de nappe : on y voyait une tranche de jambon cru, une tasse à café, un pot de moutarde française tout fêlé, et du pain noir. Le gentilhomme russe n'était ni lavé, ni peigné; il n'avait point de bas; en un mot, c'était l'homme le plus sale qu'il fût possible d'imaginer, et, pour compléter le tableau, on voyait dans tous les coins de la chambre quelques-uns de ces meubles domestiques qui ne sont d'usage que dans les chambres à coucher. Un autre seigneur russe s'offrit à mes

regards sous un aspect encore plus comique : il était, comme l'autre à déjeuner, dans le même état de négligence et de malpropreté ; mais la robe de chambre dans laquelle il m'apparut avait déjà supporté les injures de tant d'années, qu'en dépit des coutures et des reprises, elle laissait voir certaines parties du corps que sa chemise déchirée ne pouvait couvrir. Je n'oublierai jamais les pénibles efforts du pauvre homme pour soustraire sa peau à mes regards observateurs. Le seul seigneur russe dont j'aie trouvé la chambre à coucher tout à la fois propre, élégante et commode, est le prince Théodore Gagarin : il avait long-temps voyagé, et pouvait être cité comme un modèle accompli sous beaucoup de rapports.

En Russie, on trouve à peine le plus souvent un ou deux lits dans la même maison. Les jeunes filles couchent sur des sofas rangés symétriquement autour de la chambre, sans autre couverture que leurs vêtemens ; l'oreiller est un objet de luxe qu'on ne trouve que rarement, et dans certains cas extraordinaires. A peine quittent-elles quelquefois leurs bas, et cette négligence ne peut être que l'effet d'une inconcevable paresse, car on a soin d'entretenir dans toutes les pièces une égale chaleur, et il est par conséquent inutile de se couvrir beaucoup pendant la nuit, même au plus fort de l'hiver. Il n'y a jamais dans la maison qu'une seule cuvette pour tout le monde : quant aux autres meubles de propreté, ils sont tout-à-fait inconnus. La première fois que je demandai un vase pour me laver, on m'apporta une assiette à soupe et une carafe d'eau. Les serviettes et les bonnets de nuit sont très-rares à trouver dans une maison russe. En général, les Russes qui vivent éloignés de la capitale sont à peu près étrangers aux commodités intérieures de la vie. Cependant, lorsqu'ils donnent à dîner, ils éclairent avec luxe leurs appartemens d'apparat, couvrent leurs domestiques de riches costumes, s'habillent eux-mêmes avec une magnificence extraordinaire, et se jettent dans des dépenses effroyables. Un dîner russe n'est jamais triste ; car, dès que la conversation commence à languir, ils ont recours aux bohémiens, qui se chargent d'abréger le cours des heures.

Ces bohémiens, qui viennent par tribus à Moscou, sont tout-à-

fait dignes de l'attention du voyageur. J'avais le projet de voir de près ces vagabonds dans leurs propres demeures; je partis donc un jour de chez moi en compagnie du prince Wiasemki, du prince Gagarin, de MM. Dick et Elohinstone, mes compagnons de voyage, et j'arrivai à la maison où les bohémiens avaient, en quelque sorte, établi leur quartier-général. A mon grand étonnement, cette maison parut deux fois plus commode que la plupart des maisons de Moscou. J'avais donné ordre au restaurateur français de nous envoyer un bon souper, et nous nous promettions de passer une soirée agréable, qui nous consolerait d'une journée froide et maussade.

Lorsque nous arrivâmes, les bohémiens n'étaient pas chez eux; j'eus ainsi tout le temps nécessaire pour observer à loisir leurs arrangemens intérieurs. La chambre où nous étions avait environ trente pieds de longueur; des deux côtés étaient des lits, garnis de matelas, de draps, de couvertures; et, comme si les bohémiens n'eussent pas été étrangers à toute habitude de luxe, je comptai sur un seul lit huit coussins d'espèces différentes, depuis le long traversin jusqu'au petit oreiller, tout juste assez grand pour reposer une tête d'homme. Tout cela était d'une propreté parfaite. Le quart d'heure qui s'écoula entre notre arrivée et celle des bohémiens fut bien vite passé. Je vis bientôt paraître cinq femmes et trois hommes; notre premier mouvement fut d'embrasser les plus jolies, et de passer au moins la main sur la joue de celles qui étaient un peu plus âgées. Pour ne parler que des jeunes, je dirai que la *prima donna* de la troupe n'avait pas seulement une jolie figure, mais encore des mains et des pieds charmans, et surtout une haleine délicieuse.

Le doyen de la famille s'assit, une guitare à la main, sur un de ces poêles qu'on trouve dans toutes les pièces en Russie; les autres se rangèrent en cercle avec nous au milieu de la chambre. La musique commença par quelques accords de guitare; puis elle fut soudain interrompue par une chanson vive et animée que le bohémien entonna avec une énergie, je dirai presque avec une frénésie extraordinaire. Les autres reprirent en chœur, et je voyais

leurs yeux et leurs physionomies s'animer, à chaque mesure, d'un feu que rien ne semblait pouvoir modérer. Le chœur cessa; alors la *prima donna*, espèce de *Malibran* barbare, commença à chanter une autre chanson d'une voix si douce et si pénétrante, avec un talent d'exécution si parfait, qu'elle eût certainement étonné les cantatrices auxquelles nous donnons à Londres quelques milliers de livres sterling pour un petit nombre de soirées. Le chœur l'interrompit avec force, comme s'il eût répondu à une question qu'on lui aurait adressée : puis la cantatrice s'arrêta, et le chœur lui-même finit *smorzando*, comme si les forces des exécutans eussent été entièrement épuisées.

Il n'en était vraiment pas ainsi. Toutes ces syrènes se mirent bientôt à sauter, à bondir, légères comme des ombres. La musique recommença : le joueur de guitare et la charmante cantatrice exécutèrent alors une danse qui ressemble, par ses mouvemens lascifs, au *palato*, fameuse danse colombienne. Le reste de la troupe faisait aussi des sauts énormes, frappant tout à la fois du pied et des mains. La jolie danseuse, avec ses petits pieds, faisait des pas immenses, et son partner exécutait avec une agilité extraordinaire la danse favorite des Cosaques. Les voix devenaient à chaque instant plus bruyantes, et la danse encore plus animée, jusqu'à ce qu'enfin danseurs et chanteurs ayant atteint le dernier dégré des forces humaines poussèrent un cri épouvantable; aussitôt les chants et la danse cessèrent entièrement.

Il y avait là des personnages importans, des hommes élevés en dignités, des voyageurs accoutumés à toute espèce de nations, à tous les genres de spectacles; le champagne pétillait dans nos verres, et nous avions devant nous un souper somptueux; mais tel était le charme des bohémiennes, telle était la puissance de ces chants étranges, de cette danse plus étrange encore, que malgré le feu qui se communiquait de leurs regards aux nôtres, notre cœur était comme serré d'étonnement; et nous nous regardions les uns les autres, en silence, sans pouvoir faire entendre même le moindre bravo. Un baiser de ces dames et leur conversation nous rendirent bientôt à nous-mêmes. Après le souper, les chants et la danse re-

commencèrent comme de plus belle; chacun se retira chez soi à trois heures du matin.

Tandis que ces créatures délicieuses ramassent dans l'assemblée l'argent, qu'elles paraissent aimer beaucoup, elles chantent une espèce de compliment à chaque spectateur. Chacun leur donne, en général, vingt-cinq roubles.

On prétend que ces femmes, dont la bouche accorde si aisément des baisers à tout le monde, et qui répugnent si peu à caresser ou à embrasser le premier venu, sont cependant chastes, vertueuses et d'un accès difficile. La *prima donna* que j'ai tant admirée n'avait pas de mari. Je dois dire cependant qu'avant de quitter Moscou, elle laissa un orphelin aux *Enfans-Trouvés* de cette ville. De tels exemples ne sont pas rares. Le fameux comte Tolstoy et le prince Gagarin ont épousé des bohémiennes. En pareil cas, le patriarche de la tribu préside lui-même au mariage, et il exige de l'époux certaines garanties qui assurent à l'épouse qu'elle ne sera jamais renvoyée de la maison conjugale. La noblesse russe montre, en général, beaucoup de goût pour les bohémiennes; mais elle n'épouse pas toujours. Toutefois la vertu de ces dames ne capitule guère que lorsqu'elles sont bien sûres d'être entretenues dans le plus haut style. Au souper dont je parlais tout à l'heure, je me souviens d'un certain prince russe qui, tenant d'une main une bougie, et de l'autre une bouteille de champagne, me disait, en regardant ces dames d'un œil avide : « Quel homme pourrait ne pas être fou de » telles créatures....? » Au reste, la tribu des bohémiens que l'on voit à Londres ne ressemble pas plus aux bohémiens de Moscou que les princes russes de la seconde classe ne ressemblent aux princes de la famille royale d'Angleterre.

Les femmes russes, dans les classes élevées de la société, sont remarquables, en général, par les agrémens de leurs personnes. Je pourrais nommer beaucoup de familles dont il n'est pas un membre que ne distingue une beauté sans égale dans tout autre pays de l'Europe; par exemple, les Sherbatoff, les Soltikoff, les Yousoupoff, les Pouchkin, les Galitzin, les Potemkin, et beaucoup d'autres encore. Quant aux classes inférieures, on y trouve aussi

de beaux hommes et de belles femmes; mais presque toujours ils se montrent à leur désavantage. Ils ont un certain air tartare, de petits yeux écartés, de gros nez, de grandes bouches, qui déparent l'élévation et les proportions élancées de leurs tailles.

(*New Monthly Magazine.*)

POÈTES DU CLERGÉ

AU SIÈCLE DE LOUIS XV.

Deuxième Article (¹).

GRÉCOURT. — L'ATTAIGNANT.

Est-ce ma faute, à moi, si ces mœurs sont les vôtres ?

La vie du poète ecclésiastique auquel notre premier article a été consacré fut tout à la fois si rapide et si mouvante, qu'en le suivant dans la carrière qu'il a enjambée, il ne nous a guères été possible de nous arrêter plus qu'il ne l'a fait lui-même pour nous livrer à quelques réflexions. Nous le regrettons peu, car un récit fidèle était en définitive plus propre à bien peindre des existences et des mœurs de nos jours inconnues, que l'appréciation même la plus juste et la plus exacte. Comment faire ressortir aujourd'hui

(¹) Voir page 83.

autrement que par les portraits de ceux qui la composaient, la physionomie d'une classe depuis quarante ans éteinte? Ce n'est que par ce moyen qu'on peut animer et faire revivre ces abbés de condition, reçus à ce titre dans la société qu'on appelait la meilleure, et qui était du moins la plus élevée; dont l'apport dans cette union avec le monde devait être cet extrême enjouement qui trouve à rire et à faire rire de tout, ce ton de galanterie badine dont la tradition est en quelque sorte perdue, une constante insouciance, la gaîté qui en est la suite, et ces quolibets quelque peu licencieux ou impies auxquels la tonsure et le petit collet prêtaient un charme que nous chercherions vainement à rendre. Comment faire ressortir autrement que par leur histoire les avantages non moins grands que de leur côté ils retiraient de ce commerce? Un abbé du monde (l'existence de Voisenon l'aura déjà fait comprendre) était partout accueilli et fêté. S'il abordait le madrigal, en huit jours il se trouvait à la tête d'une réputation de poète. Les maris le convoquaient à leurs petits soupers; les femmes le recherchaient dans leurs tendres faiblesses. Pour ces messieurs c'était un tiers indulgent qui rompait, sans le troubler en rien, un tête-à-tête avec une danseuse; pour ces dames c'était un homme sans conséquence qu'on pouvait avoir en passant, sans trop s'en apercevoir et sans que les autres s'en aperçussent. Enfin on ne songeait jamais à se demander si c'étaient là les vertus de l'état. Alors, beaucoup plus encore que de nos jours, on recherchait les gens pour leurs agrémens; et en effet si ce n'est pas un calcul très-moral, convenons avec l'auteur de *Mélanie* qu'il est au moins adroit. Les vertus servent une fois l'année : les agrémens tous les jours.

C'est sans doute à cette condition dominante qui leur était imposée qu'il faut attribuer la conformité de vie et de dérèglement qu'on trouve dans presque toutes les existences d'abbés-poètes de ce temps. La ressemblance est tellement frappante, qu'en vérité, si la recherche de la paternité n'était interdite, nous nous ferions fort de prouver que Voisenon et L'Attaignant étaient deux frères qui avaient reçu la naissance de l'abbé de Grécourt, l'un des auteurs de cette race infortunée qui, détrônée par la révolution, des

salons et des boudoirs où elle régnait par la légitimité de l'esprit, attend encore sa restauration.

C'est au commencement du règne de pruderie de Mme de Maintenon que Willart de Grécourt naquit d'une famille originaire d'Écosse, très-noble et non moins pauvre. Sa mère, demeurée veuve, obtint pour elle la direction des postes aux lettres de Tours, et pour le plus jeune de ses fils un canonicat dans la célèbre église de Saint-Martin de cette ville. Ce chanoine de treize ans était notre poète, qui, assez peu fier de se trouver à cet âge collègue des rois de France [1], composa en rechignant quelques sermons que son maître lui donnait sans doute pour devoirs, les débita en chaire d'un ton qu'on l'avait dressé à prendre, et fut fort désappointé de recevoir un favorable accueil de son auditoire. Il avait compté sur quelques bons murmures pour lui servir d'argument contre sa mère et ses protecteurs, qui voulaient qu'il se vouât à la prêtrise. Grécourt se sentait moins encore de vocation pour cette carrière que pour aucune autre. Son vrai lot était la liberté et le plaisir. Il fallut céder à la fin; mais il ne resta qu'un petit nombre d'années dans le service actif du Seigneur, et une pièce de douze vers qu'il nous a laissée nous apprendra, aussi bien que pourraient le faire trois volumes de *Confessions*, l'emploi qu'il fit de ce temps :

Pousser le soupir juste, animer la fleurette,
Fixer adroitement l'esprit d'une coquette,
Recevoir le matin huit ou dix billets doux,
Se tirer en un jour de quatre rendez-vous;
En conter à la prude, à la fine, à la sotte,
Jusqu'aux pieds des autels tenter une bigotte,
Paraître fort fidèle en vingt lieux différens,
Duper d'un seul clin-d'œil amis, rivaux, parens,
Égayer la chagrine, arrêter la volage,
Ne fut jamais chez moi que simple badinage.
La grille a vu mes coups, et, dans le plus saint lieu,
J'ai troublé galamment ce bon peuple de Dieu.

[1] Le Roi était premier chanoine de Saint-Martin.

En vérité, il n'est pas de Tourangeau qui, en lisant ce bulletin de ravages amoureux, ne dût se regarder comme descendant en ligne secrète de l'entreprenant abbé, s'il n'avait la ressource consolante, pour l'honneur de sa bisaïeule, de penser que Paris put bien être aussi le théâtre de quelques-uns de ces exploits. En effet, l'amour de Grécourt pour la capitale, et une chapelle qu'il avait prise, comme prétexte de voyage, dans l'église de Paris, l'y ramenaient souvent. C'est là qu'il se lia avec le maréchal d'Estrées et avec d'autres seigneurs qui menaient joyeuse vie, et luttaient avec notre chanoine de folies et d'excès.

Grécourt eut bientôt renoncé aux fonctions de prêtre; il se contenta de demeurer chanoine. Ce titre assurait seul son existence; car il n'avait rien reçu de ses parens, et n'avait, on le devine, rien amassé. Les rapports assez intimes qui s'établirent entre lui et le contrôleur-général Law eussent fourni à beaucoup d'autres l'occasion de faire fortune; mais s'il était quelquefois cynique à l'égal de Diogène, il se montra, en cette circonstance, aussi philosophe que lui. Il résista à toutes les propositions que lui fit Law pour se l'attacher, et adressa à ce ministre, pour lui exprimer son refus, un apologue charmant, *le Solitaire et la Fortune*. Comme il y a quelque mérite de difficulté à trouver dans son recueil, assez volumineux cependant, des vers que l'on puisse transcrire ou lire tout haut, on nous saura peut-être gré de citer ici cette petite pièce. *Un solitaire*, dit le poète,

Vivait content, sans embarras ni crainte,
Avec un livre, un verre et son Amynthe.
Advint un soir qu'il entend un grand bruit,
Gros équipage et tout le train qui suit
Dame Fortune. Elle-même en personne
Frappe à sa porte, en lui criant : « C'est moi!
» — C'est vous! qui? vous. — Ouvrez, je vous l'ordonne. »
Il n'en fit rien. « Comment! dit-elle; quoi!
» Vous n'ouvrez pas? vous refusez un gîte
» A la Fortune, et ne courez pas vite
» La recevoir? — Je ne vous connais pas, »
Répondit-il. Elle crie, elle gronde,

Le tout en vain. « Allez, frappez plus bas,
» Je n'aurais pas où loger tant de monde.
» — Ah! logez-en seulement la moitié. »
Il n'en fit rien. « De grâce, ayez pitié,
» Mon cher ami, de la Magnificence
» Qui se morfond; la Grandeur, l'Opulence,
» La Dignité, la Gloire, sont ici,
» Réduits, hélas! à vous crier merci.
» — J'en suis fâché, mais je ne puis qu'y faire.
» — Vous logerez tout au moins le Désir?
» — Je ne saurais, répond le solitaire;
» Je n'ai qu'un lit, que je garde au Plaisir. »

Grécourt, qui savait repousser avec tant de fermeté les séductions des hommes du pouvoir, était, il nous l'a déjà dit lui-même, beaucoup plus accessible à celles des femmes. Il n'était pas de joli souper sans lui; on avait ce conteur grivois *comme on avait du champagne*. La table et le plaisir escomptaient à un taux ruineux une vie déjà assez avancée. Force lui fut bientôt, pour se soustraire aux fatigues de Paris, d'habiter plus long-temps la Touraine. Le séjour du duc d'Aiguillon dans cette province, sa voluptueuse habitation de Véretz, rendirent en partie à l'abbé ce tourbillon dont il ne s'éloignait qu'avec douleur, et qu'il n'avait pas espéré de retrouver dans sa retraite. Véretz devint pour lui, selon son expression, un *paradis terrestre*. Il s'y livra à un genre de littérature expression parfaite de cette société. Le duc avait monté une imprimerie dans son château. Les pieuses veilles de Grécourt, de la princesse de Conti et de l'oratorien Vinot firent sortir de ses presses plusieurs volumes qui, heureusement pour les mœurs et pour la satisfaction des bibliographes, n'ont été tirés qu'à sept ou douze exemplaires. De ce nombre est le *Recueil des poésies choisies, rassemblées par un cosmopolite*. C'est probablement cet ouvrage que l'auteur avait en vue, lorsqu'il a dit de lui-même, dans son épitaphe :

L'Amour perd un historien;
Si je consulte son *Bréviaire*,
La religion n'y perd rien.

Grécourt mort, les deux principaux héritiers appelés à recueillir sa succession de joyeuseté furent Voisenon, que nous connaissons déjà, et L'Attaignant, qui nous reste à connaître.

Issu d'une famille noble et appartenant à la magistrature, L'Attaignant s'entendit de bonne heure signifier l'ordre d'avoir de la vocation pour le sacerdoce, de par la volonté des siens. Il avait, et de lui-même, un amour prononcé pour le plaisir et l'indépendance. Il fut prêtre comme tant d'autres.

Pourvu d'un canonicat à Reims, ses vers et ses bonnes fortunes lui donnèrent d'abord une célébrité qui ne fut pas tout profit. Quelques maris qui croyaient avoir à se plaindre de lui, quelques puissans qu'il avait chansonnés, cherchèrent à en tirer vengeance. Le comte de Clermont le fit traiter comme Moncrif traita le poète Roy, comme le lâche chevalier de Rohan fit traiter Voltaire. Une autre fois, L'Attaignant fut plus heureux; et les exécuteurs des ordres d'un mécontent payèrent, sur le dos d'un chanoine dont la tournure ressemblait à la sienne, la gratification qui lui était destinée. Dans sa reconnaissance pour son Sosie, L'Attaignant le nomma son *receveur.*

Ce que nous aurions à dire de son genre de vie ressemblerait fort à ce que nous avons dit déjà de celui de Voisenon et de Grécourt. Recherché par les sociétés les plus brillantes, il leur préférait souvent les plus gaies. Aussi disait-il qu'il allumait son génie au soleil, et qu'il l'éteignait dans la boue.

Dans ses vers, même liberté, avec un plus gracieux abandon. On n'y trouve point ce qu'on pourrait soupçonner chez Voisenon, la forfanterie de la débauche. Il est naturel quand il peint voluptueusement son intérieur, dans le *Cabinet d'un philosophe*. Il est convaincu et de bonne foi, quand, proposant ses soins à une jeune veuve, il lui dit :

Un abbé vaut bien un autre ;
On en juge toujours bien ;
Souvent c'est un bon apôtre,
Sans faire semblant de rien.

Bien vivre était, on le voit, chose facile à un abbé aimable; bien mourir était également à sa disposition, et en cette circonstance les démarches ne lui coûtaient rien, car le prosélytisme était alors à la mode, et des femmes de la société avaient en quelque sorte pris les conversions à l'entreprise. Mme Geoffrin qui, en dehors de son cercle de gens de lettres, recevait des gens de la cour, et ne voulait pas qu'on dît que ses amis mouraient sans confession, fut la première qui songea à réduire les mutins; elle en venait presque toujours à bout. Comme la plupart des personnes qu'elle voyait n'avaient pas de confesseur, elle s'en était attitré un pour celles qui se trouvaient dans le cas d'en avoir besoin: c'était un capucin fort accommodant, dont personne ne se plaignit jamais. Fière des succès qu'elle avait obtenus aux derniers momens des plus incrédules, elle eut le crève-cœur d'échouer un jour près du lit d'une jeune femme de chambre qui était à son service. Supplications, argumens, peinture de l'enfer, rien n'y fit. Sa femme de charge, qui avait profité des leçons de sa maîtresse, apprenant l'échec qu'elle venait d'éprouver, comprit la gloire qu'il y aurait pour elle à remporter la victoire dans cette lutte où Mme Geoffrin avait si complétement échoué. « Ah! j'irai, dit-elle, et je lui parlerai de manière » qu'il faudra bien qu'elle se confesse. » Elle alla trouver en effet la malade, et peu d'instans après revint avec un air triomphant. — « Eh bien! s'est-elle confessée? — Vraiment, oui, madame, » il l'a bien fallu. — Et comment avez vous fait? — Madame, je » me suis approchée de son lit, et je lui ai dit: *Qu'est-ce que c'est » donc? Quoi donc? Comment donc? Pourquoi donc?* Elle a tout » de suite demandé le confesseur. » Le moyen en effet de résister à une telle harangue!

Mme Geoffrin n'exerçait plus, quand L'Attaignant sentit sa fin, si non imminente, du moins assez prochaine. Mme Geoffrin était morte peu de mois auparavant, mais elle avait laissé d'autres élèves encore que sa femme de charge. L'Attaignant ne tarda pas à être prêché, et comme il n'avait jamais su résister aux femmes, il consentit à recevoir la visite de l'aumônier des Incurables, l'abbé Gauthier. C'était un honnête ecclésiastique, qui, dans le même

temps, offrit également, et avec beaucoup d'esprit, son ministère à Voltaire. Il écrivit à l'illustre malade pour lui témoigner sa joie de le savoir à Paris, et pour l'assurer de l'empressement qu'il avait de connaître un homme tel que lui. « Accordez-moi, ajoutait-il, » la permission de vous venir voir; il y a trente ans que je suis » prêtre;.... je vous offre mes soins. Quelque supériorité que vous » ayez sur les autres hommes, vous êtes mortel comme eux; vous » avez quatre-vingt-quatre ans, vous pouvez prévoir des momens » difficiles à passer; je pourrais vous y être utile. Je le suis à » M. l'abbé de L'Attaignant; il est moins âgé que vous. Je vais » dîner et boire avec lui aujourd'hui; permettez-moi de vous ve- » nir voir. »

Voltaire le reçut et en fut fort content. Cette double victoire du confesseur donna lieu à ces vers :

Voltaire et L'Attaignant, par avis de famille,
Au même confesseur ont fait le même aveu.
En tel cas il importe peu
Que ce soit à Gauthier, que ce soit à Garguille;
Mais Gauthier cependant me semble mieux trouvé.
L'honneur de deux cures semblables,
A bon droit, était réservé
Au chapelain des Incurables.

C'est dans les premiers jours de 1779 que L'Attaignant termina sa joyeuse carrière. De cette époque aux jours de notre révolution bon nombre d'abbés brillèrent encore dans les salons, mais le renom qu'ils se firent, de leur vivant, par leurs excès et leur esprit, ne leur a pas de beaucoup survécu. Il en était un surtout dont on répétait chaque jour les bons mots, et dont le nom est aujourd'hui presque complètement oublié; le petit abbé Cosson, qui, discutant un jour avec un sot très-grand et très-impertinent, finit brusquement par lui dire : « D'ailleurs, monsieur, un rez-de-chaussée ne » peut pas tenir tête à six étages. » Comme son interlocuteur n'avait pas l'air de comprendre : « Oui, monsieur, rien n'est plus

» semblable qu'un homme de six pieds et une maison de six
» étages : c'est toujours le sixième qui est le plus mal meublé. »

Mais quelques mots piquans, quelques vers bien tendres, quelques aventures bien scandaleuses, ne nous ont pas paru un titre suffisant à être mis sur la même ligne que les trois hommes dont nous avons essayé de retracer la vie. Nous clorons donc ici cette galerie; c'est une mine d'ailleurs que nous nous sommes seulement proposé d'ouvrir, et dont nous laissons à d'autres le soin de poursuivre les travaux. Nul doute que tout ce qu'elle renferme de richesses et de fécondité n'échappera pas à ceux de nos auteurs qui écriront désormais sur les *libertés de l'Eglise gallicane*.

J. Taschereau.

SUR

Les Ouvrages encore inédits

d'André Chénier.

Premier Article.

Lorsqu'il y a dix ans les poésies d'André Chénier furent imprimées pour la première fois, il arriva à l'éditeur ce qui était arrivé sans doute à beaucoup d'éditeurs avant lui. On n'a, pour présenter un premier travail au public, que des renseignemens assez imparfaits ; puis les renseignemens surabondent dès que le livre a vu le jour. Ce sera long-temps l'histoire de ce fameux siége dont je ne sais plus quel abbé de cour a fait, pour les successeurs de Salluste, une mésaventure proverbiale.

Ce n'est pas que, depuis ces dix longues années, nous ayons recueilli sur la vie intime du poète aucune de ces révélations précieuses dont on nous a reproché, dans cette feuille, d'avoir omis les détails. Comme si nous avions vécu contemporain de la victime; et si, pour avoir été quelques mois avant vous, mais vingt-six ans après sa mort, dans la confidence de quelques papiers muets, nous devions mieux connaître cette partie de l'existence d'un artiste qui ne laisse point de traces matérielles? Mais ce que nous savons aujourd'hui de plus, ce sont quelques faits positifs, et, par exemple, ceux-ci : André Chénier, peu de jours avant d'avoir été jeté dans les prisons de Saint-Lazare, avait classé ses manuscrits en trois porte-feuilles, et les avait numérotés de sa main. Le premier contenait ceux de ses ouvrages qu'il jugeait terminés, du moins selon la portée de son talent modeste; car, dans son respect pour le public, il ne destinait que ceux-là à une prochaine publication. Le temps n'était pas venu où les écrivains devaient octroyer des chartes à la critique; personne n'avait dit encore au goût et au bon sens des connaisseurs : Vous n'irez que jusqu'à cette limite. Le talent, qui aujourd'hui se décerne à lui-même la couronne, attendait encore sa récompense du suffrage de ses juges. Le porte-feuille n° 2 enfermait des ébauches très-avancées, lesquelles pourtant paraissaient à l'auteur manquer des profits d'une méditation plus longue, d'un plus assidu travail, ou de quelque inspiration fortuite d'une de ces matinées qui viennent illuminer votre esprit. Ce que la vie est à l'argile, l'amour à la statue de Galathée, ici le poète l'attendait encore de l'approbation d'un ami sans complaisance, ou de cette émulation plus mystérieuse qu'il avait coutume de puiser dans le sourire de Fanny ou de Néere. Enfin le dernier porte-feuille n'était qu'un recueil d'esquisses indécises et de vagues projets : c'est celui-là, et celui-là seul qui nous a été conservé, et que le public connaît.

Et les deux autres, que sont-ils devenus? Cette question a trop d'intérêt pour n'être pas naturellement faite par nos lecteurs; nous souhaitons qu'elle soit résolue pour quelqu'un d'eux d'une manière plus heureuse qu'elle ne l'a été pour nous jusqu'ici. Cette sorte

d'enquête publique, nous l'eussions commencée plus tôt, s'il eût existé, avant la *Revue de Paris*, un recueil aussi exclusivement voué aux intérêts des lettres. On dira peut-être que les éditions successives des poésies connues étaient une occasion de révéler ces détails, ne fût-ce que pour protester ainsi contre la sévérité de certains Aristarques, reprochant à Chénier l'impropriété de quelques termes et la hardiesse peu châtiée de quelques tours; mais ces éditions, entreprises dans un intérêt de commerce, et se copiant les unes les autres, et apparaissant à l'improviste, ont fait échouer jusqu'ici cette volonté d'une réparation légitime.

Les manuscrits qui, en 1819, nous furent confiés par les libraires, étaient dans un désordre à confirmer pleinement ces faits. Nous pourrions attester, sur l'incohérence des matières et sur ce que chacun des morceaux présentait d'incomplet, des autorités qui se disent aujourd'hui imposantes. Mais qui sait si des préoccupations personnelles ont laissé à beaucoup d'esprits le souvenir d'un détail qui n'intéresse aucune vanité, et ne touche qu'à l'histoire des arts? Chénier, d'ailleurs, n'appartient plus qu'à cette littérature dépassée, à cette époque lointaine des Lebrun, des Parny, gens effacés à jamais, qui, pour avoir fait peut-être entendre encore leur voix et leurs conseils à plusieurs d'entre nous que l'âge de l'éligibilité vient de glacer à peine; n'en sont pas moins, à ce qu'on professe, tombés dans le domaine de la désuétude, et se rangent, dans les appréciations de notre critique, sous la rubrique des *littératures anciennes*. Dix ans d'intervalle entre l'accusation et la justice! Nous étions jeune alors : nous n'avions pas remplacé encore le respect des mânes par l'adoration des vivans; nous croyions que le monde avait pu commencer avant la quartorzième année du dix-neuvième siècle; qu'on avait pu penser, écrire, agir, accomplir quelque chose sur le continent européen avant l'entrée des Prussiens à Paris; enfin nous ne soupçonnions guère toute la supériorité d'une époque assez riche de poésie pour dédaigner ses précurseurs, et assez fière de quelques résistances de brochures pour ne ramasser pas la moisson politique que le sang de nos pères avait fécondée. C'était en ce temps-là que nous prenions M. Baour pour un poète

vaniteux. M. Baour! dont l'amour-propre si gai, si inoffensif n'a jamais souffert, dans la longue durée de sa vogue, qu'on dépouillât son nom de tous protocoles, pour les replacer dédaigneusement devant le nom des morts; qu'on imprimât BAOUR, NOTRE BAOUR, et *Monsieur* de Voltaire. Il savait peut-être que les courtisans ne sont louangeurs que jusqu'au point où les idoles le commandent; et que le premier tyran qui osa se faire appeler Majesté était Louis XI. Qui de nous eût prophétisé qu'il allait fleurir un temps où chaque écrivain pourrait régler l'enthousiasme de la renommée à son égard sur le prix qu'il en voudrait donner; que le taux des admirations serait tarifé par la liberté de la presse, comme celui des honneurs au Sceau des titres : Tant pour « jeune homme qui promet, » tant pour « écrivain de portée ou de génie. » Saviez-vous que, dans ces mœurs nouvelles, on ne voudrait pour jugement public que le reflet de son propre sentiment sur ses livres? qu'on ferait parader dans les gazettes toutes les complaisances dont on dispose? que tel pourrait inféoder un journaliste ou une moitié de journaliste à ses exigences, obliger le pauvre courtier de sa gloire d'en colporter les bulletins à la sueur de son front, depuis *le Constitutionnel* jusqu'à *la Quotidienne;* et qu'enfin nous parviendrions, à force de vanité, à tarir les sources même du plaisir que la vanité donne?

Mais nous nous écartons de notre sujet. Si on veut savoir par quels événemens les écrits du poète ont été livrés à l'impression pour la première fois, qu'on nous pardonne quelques détails dont l'intérêt excusera peut-être la trivialité. Il nous fut dit par MM. Baudouin qu'après avoir récemment publié en trois volumes le théâtre de Marie-Joseph Chénier on leur avait, par convenance et comme assortiment de librairie, proposé d'acheter un volume de vers composés par un frère inconnu. Dès qu'on nous eut prié de parcourir les papiers de toutes formes qui composaient cette acquisition; acquisition jugée hasardeuse, bien qu'elle eût été faite pour une humble somme dont aucun journal n'avait exagéré le taux, nous reconnûmes combien il serait difficile d'y rien réunir de complet. Le peu d'ouvrages même de ce jeune ami de M. de Chateau-

briand, dont les titres s'étaient conservés dans les notes du *Génie du Christianisme*, dans le *Mercure de France* ou dans le *Journal de Paris*, auquel André Chénier avait confié plusieurs articles, ne se retrouvaient plus dans ce misérable dossier. Ainsi nulle trace de son poème sur *l'Art d'aimer*, d'un autre intitulé *Hermès*, d'un autre intitulé *Suzanne*. — Est-ce là tout tout ce que vous possédez, Messieurs? — Tout. — La famille n'a retenu aucun autre manuscrit? — M. Daunou, qui a fait l'office d'ami, d'exécuteur testamentaire, nous a appelé en présence des deux frères, MM. Sauveur et Constantin. Il a été apporté là deux liasses: une destinée à notre édition; l'autre, n'enfermant, a-t-on dit, que des brouillons indignes de voir le jour, a été mise dans la possession de M. Sauveur.

On conçoit toute ma sollicitude. J'allai chez le dépositaire, dans un religieux désir de rendre au poète tout le reste d'honneurs que la mort ne lui avait pas ravis. D'abord on opposa, à la demande de consulter les papiers rejetés, les droits d'une propriété réservée, et l'on établit que, pour user des manuscrits nouveaux, MM. Baudouin devaient les acheter. Ce n'était pas le sentiment des libraires: ils prétendaient avoir payé le droit de confectionner l'édition le plus complétement possible. Mais à travers la rivalité des intérêts, je fis comprendre aisément à un frère de Chénier que, désintéressé dans ces questions, je ne sollicitais une telle confidence que pour accomplir ce que je nommais mon devoir, et obtenir l'unique récompense que je voulusse de mon travail. Il se rendit à des considérations liées ainsi à la gloire de son frère, et consentit enfin, non à se dessaisir des originaux, mais à me permettre de les lire avec lui. Plus tard, j'obtins de sa complaisance qu'il me donnerait, de sa main, une copie des morceaux qui nous avaient paru remarquables. Il y en avait plusieurs, et on serait étonné d'apprendre aujourd'hui que ce fut là qu'ont été retrouvés l'élégie du *Jeune Malade*, l'idylle des *Deux Bergers*, et ces Fragmens rassemblés à la fin du volume, que les connaisseurs nous ont su gré d'avoir recueillis, malgré le peu d'étendue des morceaux, et tout ce qu'il y avait d'inusité dans une pareille publication.

Dans l'ardeur de nos investigations, dans la crainte d'omettre une pièce utile, nous avions réuni copie de plus de notes, en prose et en vers, qu'il n'en a été employé ensuite. Je ne saurais, pour les raisons que je dirai tout à l'heure, me repentir de cette discrétion. C'est donc ainsi que sont demeurés dans mes mains les fragmens qu'on va lire; ils sont tous de l'écriture de M. Sauveur Chénier, et je les conserve à côté des autographes plus précieux encore qui servirent à la première édition, afin que si jamais les porte-feuilles No 1 et No 2 se retrouvent, l'identité des caractères puisse s'établir, après moi, par cette confrontation. J'ai dit que j'étais tenté de m'absoudre de ma première réserve : la réputation du poète était toute à faire, et pouvait être compromise long-temps par tant d'imparfaites ébauches; le volume paraissait énorme aux libraires; et je savais la critique d'alors plus sensible aux défauts qu'aux qualités d'un ouvrage. Comme pour nous justifier aujourd'hui, la feuille le plus en crédit de cette époque m'accusa d'indulgence. « Il est fâcheux que l'éditeur n'ait pas » fait justice d'une grande moitié de ces essais; il eût mieux servi » les intérêts de *son* auteur, et il eût rendu le succès du livre » moins problématique. »

On ne sait si, même aujourd'hui, ces fragmens pourraient entrer dans un corps d'ouvrage; car tandis que nos galeries admettent complaisamment d'étranges esquisses, nos livres repoussent encore des brouillons. Mais on a espéré que dans un recueil destiné, comme celui-ci, plutôt à seconder l'étude des arts qu'à afficher la prétention d'en rassembler les monumens, on ne suivrait pas sans intérêt ces traces indécises où les pas de la poésie ne sont encore empreints qu'une fois. On aimera peut-être à étudier un langage où l'économie des mots et des signes atteste l'impérieuse hâte de l'improvisation. Ce sont les plus ellyptiques indices de la pensée du poète, l'argument de sa composition; ici une précaution pour soulager sa mémoire, là une promesse qu'il se fait à lui-même d'exécuter sa pensée. Deux coups de ce crayon annoncent quelquefois un tableau; deux lignes incohérentes, une foule de sentimens et d'images. C'est ainsi, par exemple, que pour l'intérêt de

son art ou de son cœur, ce qui est une même chose en lui, Chénier se rend compte d'une impression déjà ancienne. Nous trouvons sur une feuille volante ces mots :

« En me rappelant les beaux pays, les eaux, les fontaines, les sources de toute espèce que j'ai vus dans un âge où je ne savais guère voir, il m'est revenu un souvenir de mon enfance que je ne veux pas perdre. Je ne pouvais guère avoir que huit ans, ainsi il y a quinze ans (comme je suis devenu vieux!) qu'un jour de fête, on me mena monter une montagne. Il y avait beaucoup de peuple en dévotion. Dans la montagne, à côté du chemin à droite, il y avait une fontaine dans une espèce de voûte creusée dans le roc; l'eau en était superbe et fraîche, et il y avait sous la petite voûte une ou deux Madones. Autant que je puis croire, c'était près d'une ville nommée Limoux, au Bas-Languedoc. Après avoir marché long-temps, nous arrivâmes à une église bien fraîche, et dans laquelle je me souviens bien qu'il y avait un grand puits. Je ne m'informerai à personne de ce lieu-là, car j'aurai un grand plaisir à le retrouver, lorsque mes voyages me ramèneront dans ce pays. Si jamais j'ai dans un pays qui me plaise un asile à ma fantaisie, je veux y arranger, s'il est possible, une fontaine de la même manière, avec une statue aux Nymphes, et imiter ces inscriptions antiques : *De fontibus sacris*, etc. »

Plus loin :

« Je suis en Italie, en Grèce.... O terres favorables aux arts, aux vertus!.. Beaux-arts..., de ceux qui vous aiment délicieux tourmens! Seul au milieu d'un cercle nombreux, tantôt

De vivantes couleurs une toile enflammée

« s'offre tout à coup à mon esprit.

Et ma main veut fixer ces rapides tableaux,
Et frémit et s'élance et vole à ses pinceaux.
Tantôt, m'éblouissant d'une clarté soudaine,
La sainte poésie et m'échauffe et m'entraîne;
Et ma pensée, ardente à quelque grand dessein,
En vers tumultueux bouillonne dans mon sein;
Ou bien, dans mon oreille, un fils de Polymnie,
A qui Naple enseigna la sublime harmonie,
A laissé pour long-temps un aiguillon vainqueur,
Et son chant retentit dans le fond de mon cœur.

» Mais des choses bien plus importantes : je parcours le forum, le sénat; j'y suis entouré d'ombres sublimes. J'entends la voix des Gracchus, etc., Cincinnatus, Caton, Brutus...... Je vois les palais qu'ont habités Germanicus et sa femme.... Thraséas, Soranus. Sénécion, Rusticus.

» En Grèce, tous les peuples différens, chacun avec son front, son visage, sa physionomie, passent en revue devant mes yeux. Chacun est conduit par ses héros, qu'il faut nommer (comme l'énumération d'Homère). Périssent ceux qui traitent de préjugés l'admiration pour tous ces modèles antiques, et aussi ceux qui ne veulent point savoir que les grandes vertus, constantes et solides, ne sont qu'aux lieux où vit la liberté. *Hos utinam inter heroas tellus me prima tulisset!*

» Si j'avais vécu dans ces temps, je n'aurais point fait des *Art d'aimer*, des poésies molles, amoureuses; ma muse courtisanne n'aurait point..... J'aurais mené la vie d'un jeune Romain, au barreau, dans le sénat. J'aurais défendu la liberté, ou je serais mort à Utique d'un coup de poignard!

» Mais, mes deux amis, mes compagnons [1], je ne veux point souhaiter un monde meilleur où vous ne seriez pas! Plût au ciel que nous y eussions été ensemble. Nous aurions formé un triumvirat plus vertueux que celui....... mais vivons comme ces grands hommes. Que la fortune en agisse avec nous comme il lui plaira, nous sommes trois contre elle.

» Tout cela doit être fait de verve et sur les lieux. »

Ce que le poète eût fait de verve, et avec une grâce qui n'appartient encore qu'à La Fontaine et à lui, c'est le naïf récit dont on va voir le projet, à peine exposé pour lui seul.

« Plusieurs jeunes filles entourent un petit enfant.... le caressent.... — On dit que tu as fait une chanson pour Pannychis, ta cousine?... — Oui, je l'aime, Pannychis.... Elle est belle; elle a cinq ans comme moi.... Nous avons arrondi ce berceau en buisson de roses.... Nous nous promenons sous cet ombrage.... On ne peut pas nous y troubler, car il est trop bas pour qu'on y puisse entrer. Je lui ai donné une statue de Vénus que mon père m'a faite avec du buis : elle l'appelle sa fille, elle la couche sur des feuilles dans une écorce de grenade.... Tous les amans font toujours des chansons pour leur bergère.... et moi aussi j'en ai fait une pour elle.... — Eh bien! chante-nous ta chanson, et nous te donnerons des raisins, des figues mielleuses.... — Donnez-les-moi d'abord, et puis je vais chanter....

» Il tend ses deux mains... on lui donne.... et puis, d'une voix douce et claire, il se met à chanter :

Ma belle Pannychis, il faut bien que tu m'aimes;
Nous avons même toit, nos âges sont les mêmes.
Vois comme je suis grand, vois comme je suis beau.
Hier je me suis mis auprès de mon chevreau,

[1] MM. de Pange et de Brazais.



Par Pollux et Minerve! il ne pouvait qu'à peine
Faire arriver sa tête au niveau de la mienne.
D'une coque de noix j'ai fait un abri sûr,
Pour un beau scarabée étincelant d'azur;
Il couche sur la laine, et je te le destine.
Ce matin j'ai trouvé parmi l'algue marine
Une vaste coquille aux brillantes couleurs :
Nous l'emplirons de terre, il y viendra des fleurs.
Je veux, pour te montrer une flotte nombreuse,
Lancer sur notre étang des écorces d'yeuse.
Le chien de la maison est si doux! chaque soir
Mollement sur son dos je veux te faire asseoir;
Et, marchant devant toi jusques à notre asile,
Je guiderai les pas de ce coursier docile.

» . . . . Il s'en va bien baisé, bien caressé... Les jeunes beautés le suivent de loin. Arrivées aux rosiers elles regardent pardessus le berceau sous lequel elles les voient occupés à former avec des buissons de myrthe un temple de verdure autour d'un petit autel, pour leur statue de Vénus. Elles rient. Ils lèvent la tête, les voient, et leur disent de s'en aller. On les embrasse.... et, en s'en allant, la jeune Myrtho dit : Heureux âge!.... Mes compagnes, venez voir aussi chez moi les monumens de notre enfance.... J'ai entouré d'une haie, pour le conserver, le jardin que j'avais alors.... Une chèvre l'aurait brouté tout entier en une heure.... C'est là que je vivais avec Clinias; il m'appelait déjà sa femme, et je l'appelais mon époux.... Nous n'étions pas plus hauts que telle plante.... Nous nous serions perdus dans une forêt de thym.... Vous y verrez encore les romarins s'élever en berceau comme des

cyprès autour du tombeau de marbre où sont écrits les vers d'Anyté.... Mon bien-aimé m'avait donné une cigale et une sauterelle, elles moururent; je leur élevai ce tombeau parmi le romarin. J'étais en pleurs.... La belle Anyté passa sa lyre à la main : — Qu'as-tu? me demanda-t-elle. — Ma cigale et ma sauterelle sont mortes..... — Ah! dit-elle, nous devons tous mourir..... (Cinq ou six vers de morale).... Puis elle écrivit sur la pierre: (L'épitaphe d'Anyté). »

Terminons par un fragment d'élégie qui rappellera le caractère et tous les tourmens du poète à ceux qui sont déjà familiers avec son génie. Ce tableau fournira aussi peut-être un pendant singulier et un piquant contraste aux amours de Pannychis.

O délices d'amour! et toi, molle paresse,
Vous aurez donc usé mon oisive jeunesse!
Les belles sont partout. Pour chercher les beaux-arts
Des Alpes vainement j'ai franchi les remparts :
Rome d'amours en foule assiége mon asile.
Sage vieillesse, accours! O déesse tranquille,
De ma jeune saison éteins ces feux brûlans,
Sage vieillesse. Heureux qui dès ses premiers ans
A senti de son sang, dans ses veines stagnantes,
Couler d'un pas égal les ondes languissantes;
Dont les désirs jamais n'ont troublé la raison;
Pour qui les yeux n'ont point de suave poison;
. . . .
Qui, s'il regarde et loue un front si gracieux
Ne le voit plus sitôt qu'il a fermé les yeux!
Doux et cruels tyrans, brillantes héroïnes,
Femmes, de ma mémoire habitantes divines,

Fantômes enchanteurs, cessez de m'égarer.
O mon cœur! ô mes sens! laissez-moi respirer;
Laissez-moi dans la paix et l'ombre solitaire
Travailler à loisir quelque œuvre noble et fière
Qui, sur l'amas des temps propre à se maintenir,
Me recommande aux yeux des âges à venir.
Mais non, j'implore en vain un repos favorable,
Je t'appartiens, Amour, Amour inexorable!

» Eh bien! donc, conduis-moi aux pieds de... je ne refuse aucun esclavage.... Conduis-moi vers elle, puisque c'est elle que tu me rappelles toujours.... Allons, suivons les fureurs de l'âge; mais puisse-t-il passer vite!.... Puisse venir la vieillesse!.... La vieillesse est seule heureuse. (Contredire pied à pied l'élégie contre la vieillesse.)

» Le vieillard se promène à la campagne, se livre à des goûts innocens, étudie sans que les vaines fureurs d'Apollon le fatiguent.... Les soins de la propreté, une vie innocente font fleurir la santé sur son visage; s'il devient amoureux d'une jeune belle,

Il a le bien d'aimer sans en avoir les peines;
Il n'en exige rien, il ne veut que l'aimer.

» Elle y consent; tout le monde le sait; elle le permet,

. . . . et n'en fait pas mystère,
Et ne le reçoit point avec un œil sévère,

N'affecte point de rire en le voyant pleurer,
Ne met point son étude à le désespérer.
Non. Il entre, elle accourt. Une aimable indulgence
Sourit dans ses beaux yeux au vieillard qui s'avance.
Il l'embrasse. Il n'a point ces suprêmes plaisirs,
Dont son âge paisible ignore les désirs....

» Mais il est assis près d'elle, il la voit; elle livre ses bras à ses baisers;

À ses débiles mains laisse presser ses flancs
Et le caresse, et joue avec ses cheveux blancs.

» Les petits garçons et les petites filles qui jouent sautent de joie en l'entendant venir. Il se mêle avec eux, il fait la paix, il est l'arbitre de leurs jeux. Quand il y a une belle partie à la promenade, à l'ombre, on l'attend, on lui garde la meilleure place,

Au sein de ses amis il éteint son flambleau,
Et ceux qui l'ont connu pleurent sur son tombeau. »

Quels amis de ce beau talent n'ont pleuré aussi sur un tombeau fermé sanglant sur tant d'espérances! De génération en génération de poètes, il sera voué à cette ame si digne d'amitié, à ce génie si naturel et si tendre, un culte de regrets, immortel comme lui. Mais n'est-il pas remarquable qu'André Chénier n'avait rien publié encore à trente et un ans? Ne semble-t-il pas que cette chaste muse

craignît de commencer avec le monde un contact pénible, un hymen sans sympathie? Fier et heureux de l'avenir qu'il espérait, il avait peur de cette publicité qui désenchante, comme d'une sorte de prostitution. Il désirait sans doute et ardemment la gloire : on retrouve les traces de l'admiration même dont il honorait le courage de ceux qui descendaient dans le cirque pour le livrer aux juges; mais il voulait peut-être que l'âge usât ses plus belles illusions avant d'en abandonner les rêves aux doctes et aux froids examens de la critique. Libre, se croyait-il, de demeurer long-temps jeune dans l'univers de ses créations, il se refusa à vieillir dans les inquiétudes de la vanité. Ceux qui, pour avoir su depuis économiser un peu de poésie sur le papier, se croient dispensés d'en mettre dans leur existence de prétentions et de brigues, hésiteront vainement à croire qu'il n'eût point hâte de faire de son talent un moyen de bruit; il n'eut jamais la pensée ingrate de demander à la poésie autre chose que le bonheur qu'elle donne à la cultiver.

H. de Latouche.

Romances

Imitées de l'Illyrique.

LE BAN DE CROATIE.

Il y avait un ban de Croatie qui était borgne de l'œil droit et sourd de l'oreille gauche. De son œil droit il regardait la misère du peuple ; de son oreille gauche il écoutait les plaintes des voivodes. Et qui avait de grandes richesses était accusé, et qui était accusé mourait. De cette manière il fit décapiter Humanay bey, et le voivode Zambolich, et il s'empara de leurs trésors. A la fin, Dieu fut irrité de ses crimes, et il permit à des spectres de tourmenter son sommeil. Et toutes les nuits au pied de son lit se tenaient debout Humanay et Zambolich, le regardant de leurs yeux

ternes et mornes. A l'heure où les étoiles pâlissent, quand le ciel devient rose à l'Orient, alors, ce qui est épouvantable à raconter, les deux spectres s'inclinaient comme pour le saluer par dérision; et leurs têtes sans appui tombaient et roulaient sur les tapis, et alors le ban pouvait dormir. Une nuit, une froide nuit d'hiver, Humanay parla et dit : « Depuis assez long-temps nous te saluons : » pourquoi ne nous rends-tu pas notre salut ? » Alors le ban se leva tout tremblant, et comme il s'inclinait pour les saluer, sa tête tomba d'elle-même et roula sur le tapis.

LE HEYDUQUE MOURANT.

« A moi, vieux aigle blanc, je suis Gabriel Zapol, qui t'ai » souvent repu de la chair des Pandours, mes ennemis. Je suis » blessé, je vais mourir; mais avant de donner à tes aiglons mon » cœur, mon grand cœur, je te prie de me rendre un service. » Prends dans tes serres ma giberne vide et la porte à mon frère » George pour qu'il me venge. Dans ma giberne il y avait douze » cartouches, et tu verras douze Pandours morts autour de moi. » Mais ils sont venus treize, et le treizième, Botzai, le lâche » m'a frappé dans le dos. Prends aussi dans tes serres, ce mouchoir brodé, et le porte à la belle Khava, pour qu'elle me » pleure. » Et l'aigle porta sa giberne vide à son frère George, et il le trouva qui s'enivrait d'eau-de-vie. Et il porta son mouchoir brodé à la belle Khava, et il la trouva qui se mariait à Botzai.

ROMANCE

Imitée de l'Espagnol.

LA PERLE DE TOLÈDE.

Qui me dira si le soleil est plus beau à son lever qu'à son coucher? Qui me dira de l'olivier ou de l'amandier lequel est le plus beau des arbres? Qui me dira qui du Valencien ou de l'Andaloux est le plus brave? Qui me dira quelle est la plus belle des femmes? — Je vous dirai quelle est la plus belle des femmes : c'est Aurore de Vargas, la perle de Tolède.

Le noir Tuzani a demandé sa lance, il a demandé son bouclier : sa lance, il la tient à sa main droite : son bouclier pend à son cou. Il descend dans son écurie, et considère ses quarante jumens l'une après l'autre. Il dit : « Berja est la plus vigoureuse; sur sa large » croupe j'emporterai la perle de Tolède, ou, par Allah! Cor- » doue ne me reverra jamais. »

Il part, il chevauche, il arrive à Tolède, et il rencontre un vieillard près du Zacatin. « Vieillard à la barbe blanche, porte » cette lettre à don Guttiere, à don Guttiere de Saldaña. S'il est » homme, il viendra combattre contre moi près de la fontaine » d'Almami. La perle de Tolède doit appartenir à l'un de nous. »

Et le vieillard a pris la lettre, il l'a prise et l'a portée au comte de Saldaña, comme il jouait aux échecs avec la perle de Tolède. Le comte a lu la lettre, il a lu le cartel, et de sa main il a frappé la table si fort que toutes les pièces sont tombées. Et il se lève et demande sa lance et son bon cheval; et la perle s'est levée aussi toute tremblante, car elle a compris qu'il allait à un duel.

« Seigneur Guttiere, don Guttiere de Saldaña, restez, je vous » en prie, et jouez encore avec moi. — Je ne jouerai pas davan- » tage aux échecs; je veux jouer au jeu des lances à la fontaine » d'Almami. » Et les pleurs d'Aurore ne purent l'arrêter; car rien n'arrête un cavalier qui se rend à un duel. Alors la perle de Tolède a pris son manteau, et, montée sur sa mule, s'en est allée à la fontaine d'Almami.

Autour de la fontaine le gazon est rouge. L'eau de la fontaine est rouge aussi : mais ce n'est point le sang d'un chrétien qui rougit le gazon, qui rougit l'eau de la fontaine. Le noir Tuzani est couché sur le dos; la lance de don Guttiere s'est brisée dans sa poitrine; tout son sang se perd peu à peu. Sa jument Berja le regarde en pleurant, car elle ne peut guérir la blessure de son maître.

La perle descend de sa mule : « Cavalier, ayez courage; vous » vivrez encore pour épouser une belle Moresque; ma main sait » guérir les blessures que fait mon chevalier. — O perle si blanche, » ô perle si belle, arrache de mon sein ce tronçon de lance qui le » déchire : le froid de l'acier me glace et me transit. » Elle s'est approchée sans défiance, mais il a ranimé ses forces, et du tranchant de son sabre il balafre ce visage si beau.

P. Mérimée.

DISCOURS

Prononcé le 24 Décembre

Par M. Etienne,

POUR SA RENTRÉE A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

EN REMPLACEMENT

DE M. AUGER.

Messieurs,

Il est dans la vie d'un homme de lettres des émotions qu'il ne ressent qu'un seul jour : c'est celui où il s'assied pour la première fois au milieu de cette enceinte illustrée par de si grands souvenirs, où le disciple vient prendre place à côté de ses maîtres, et reçoit devant l'élite de tous les talens et de toutes les hautes renommées cette palme académique, noble but de son ambition, et glorieuse récompense de ses travaux.

Les sensations qu'excite cette solennité imposante ne sont point

nouvelles pour moi; et ce n'est pas, après de longues années, une des moindres jouissances de ma vie littéraire de les éprouver encore. Moins vives cette fois, elles sont peut-être plus profondes; et si la faveur inespérée de vos premiers suffrages me combla de joie, le jour où je viens reprendre parmi vous la place qu'ils m'avaient assignée, je suis pénétré d'un sentiment qui éteint en moi l'amertume des souvenirs, et remplit mon ame de ce bonheur qu'après une longue tourmente nous trouvons à rejoindre des amis dont la tempête seule nous avait séparés.

Mais il est, Messieurs, une pensée qui attriste mon retour au milieu de vous; mes yeux y cherchent en vain un homme de lettres qui vous fut cher; et quand je songe qu'en des temps difficiles il hâtait de toute l'ardeur de ses vœux le moment où nous devions nous rejoindre, je regrette d'avoir vu finir un exil dont le terme devait être celui de sa vie.

Oui, je me plais à le dire, dans les épanchemens d'une correspondance intime dont je peux parler aujourd'hui sans être indiscret, dans l'effusion de cette vieille amitié qui n'est jamais plus forte que lorsqu'elle se réveille dans un noble cœur, il voulait bien appeler un de ses plus beaux jours celui où nous nous retrouverions tous dans cet asile. Hélas! j'étais loin de prévoir que ce jour ne luirait pas pour lui, et que cette main fraternelle qu'il m'eût été si doux de tendre à l'homme que vous chérissiez était destinée au triste devoir de répandre quelques fleurs sur la tombe qui l'a ravi à vos travaux et à vôtre amitié.

Je n'ai plus, comme à ma première entrée dans cette savante compagnie, à vous peindre une vie littéraire qui se passa au milieu des jeux et des fêtes; ce n'est plus ce disciple d'Anacréon dont la muse naïve et galante chanta les amours des bergers, et charma des accords de sa lyre les nobles échos de Chantilly. Alors je n'avais à fixer vos regards que sur de rians tableaux; c'était un aimable vieillard dont les jours insoucians et légers s'écoulèrent sans qu'aucune amertume en troublât le cours si lent et si rapide; c'était Laujon, auquel, sur le déclin de sa vie, vous ouvrîtes ce sanctuaire, comme pour le faire passer doucement à cet autre

élysée où il allait rejoindre une joyeuse élite de troubadours compagnons de ses travaux et de ses plaisirs.

Aujourd'hui ce sont de plus sévères images : c'est une vie sérieuse, méditative; c'est un homme qui ne rechercha de plaisirs que les charmes de l'étude, de fêtes que les solennités des arts; qui fréquenta plus les bibliothèques que les palais, et connut beaucoup mieux les moralistes que les courtisans; c'est un grave écrivain qui amassa lentement les trésors de la science, et les accrut toujours sans cesser de les répandre; qui eut le rare mérite de devenir l'ami de ceux-là même dont il avait le moins flatté les défauts, et d'arriver par le chemin si long et si épineux de la critique dans cette enceinte où il ne conduit guère, et où il est si honorable de parvenir quand on présente hardiment comme son premier titre aux suffrages des gens de lettres celui d'avoir été leur juge.

Tel fut le savant académicien dont vous déplorez la perte : à une sagacité exquise, à une raison qui s'était fortifiée dans le commerce des plus grands écrivains de l'antiquité et des temps modernes, il joignait un goût délicat et sévère qu'avait perfectionné l'étude, et que n'altéra jamais la contagion des mauvaises doctrines.

Cette première époque de la vie où notre jeune intelligence est initiée aux beautés classiques de la Grèce et de Rome, et qu'interrompent bientôt les soins de l'avenir, et trop souvent les chimères de l'ambition, fut pour lui le commencement de toute une carrière. Le jour où il ouvrit un livre décida de sa vie; en quittant le premier sanctuaire des études, il ne les discontinua point; il ne se sépara ni de Virgile, ni d'Horace. Alors cependant toutes les routes étaient ouvertes au talent; dans ce vaste ébranlement des existences, dans ce travail d'une société qui se recompose, où tout avait disparu et où tout était vacant, que de chances, que d'attraits pour un homme doué d'une ame jeune, ardente, qui sentait sa force, et qui n'avait pour ainsi dire qu'à choisir sa place!

Mais c'est parmi vous, Messieurs, qu'il l'avait marquée; sa patiente ambition attendait la couronne académique comme la plus

noble fortune; il ne rêvait le bonheur d'un long avenir que dans les faveurs des lettres, et n'aspirait qu'à entrer dans ce savant aréopage, sous l'escorte des grands hommes qui l'y avaient précédé, et au génie desquels il dévoua le culte de tous ses travaux, de toutes ses affections.

Imprégné, pour ainsi dire, de leur esprit, initié aux mystères savans de leurs compositions, en ayant extrait tout ce qu'elles renferment de grand, de noble, d'utile, et chargé de ce précieux butin levé sur ce que la science a de plus profond, la morale de plus élevé, l'éloquence de plus sublime, il voulait, le rapporter à sa source, et faire reparaître dans cette enceinte où nous avons l'honorable mission de garder le dépôt pur et sacré de la langue les souvenirs et les traditions de ces illustres modèles qui la fixèrent et en portèrent si loin la gloire et la splendeur.

Il est beau, sans doute, Messieurs, de conquérir vos suffrages par ces succès d'éclat qui électrisent tout un peuple, de parvenir au sommet des honneurs littéraires, porté sur les ailes brillantes et rapides de la renommée; mais il est à votre adoption des titres qui, s'ils sont plus modestes, ne sont pas moins vrais et moins puissans; qui, s'ils ne frappent pas vivement un public insouciant et distrait, n'échappent point à vos yeux attentifs : ce sont ces études sérieuses, cette élaboration lente de la pensée, cet esprit d'observation, de rapprochement, d'analyse, et, si je puis m'exprimer ainsi, cette anatomie comparée de toutes les littératures; ce sont ces patientes investigations qui suivent l'esprit humain dans tous ses développemens, marquent d'une main ferme et sûre l'époque de ses progrès et de ses décadences, renouent le fil interrompu des traditions, et, explorant pas à pas toutes les déviations et toutes les sinuosités, remontent laborieusement à toutes les sources.

Tel fut le rare mérite de M. Auger, tel fut le caractère de son esprit essentiellement scrutateur. C'est parmi les hautes renommées des deux grands siècles qui ont précédé le nôtre que se plaisait sa raison éclairée et sévère. Il s'était fait le contemporain de tous les grands hommes qui les ont illustrés; il ne quittait La Fontaine et Boileau que pour réfléchir avec Duclos et avec Labruyère; et

quand son esprit s'était fatigué à suivre Pascal, Bossuet et Montesquieu dans leurs sublimes profondeurs, il se reposait sur les pages brillantes de Voltaire, et aimait à se jouer tour à tour avec les fictions ingénieuses d'Hamilton et avec les grâces simples et piquantes des Lafayette, des Deshoulières et des Sévigné.

Il leur rendait un tel culte, qu'il aurait cru perdre tous les travaux qu'il ne leur eût pas consacrés. Il était plus jaloux de leur renommée que de la sienne. Désespérant de les surpasser ou de les atteindre, il mettait toute son ambition à populariser leur gloire.

Ce fut à Boileau qu'il éleva le premier monument de son admiration, et qu'il dut sa première couronne; à Boileau, qu'alors il était si naturel de louer, et qu'aujourd'hui il faudrait presque défendre; à ce grand poète que les uns traitent d'écrivain timide, et les autres de philosophe audacieux, dont la médiocrité déprécie les ouvrages, tandis que le fanatisme les mutile. Qui l'a vengé mieux que M. Auger des dédains affectés d'une cabale qui se croit une école, et dont la répugnance pour ses écrits s'explique par l'antipathie que des condamnés ont pour leur juge?

Boileau admirait Molière; mais les louanges du satirique n'étaient pas restrictions, et M. Auger, trop fidèle à la rigueur inflexible du législateur de notre Parnasse, rechercha avec une exactitude peut-être un peu minutieuse les taches légères qui disparaissent parmi tant de beautés; c'est moins comme poète que comme philosophe que doit être apprécié le grand homme dont la France est si justement fière. M. Auger lui-même en parlant de l'éloge qu'en a fait Champfort, lui reproche de n'avoir pas embrassé toute la grandeur de son sujet : « Mais qui pourrait se flatter de le remplir, dit-il, c'est-à-dire, de pénétrer toute la profondeur, toute l'étendue du génie de Molière, et d'en parler avec une élévation digne de sa sublimité. Il aurait fallu un bien rare mélange de sagacité, de force et d'éloquence. »

Ces qualités qu'il réclamait comme indispensables dans l'homme appelé à mesurer toute la hauteur de Molière, M. Auger les avait en lui-même; qui, mieux que lui, pouvait apprécier l'influence de ce beau génie sur son siècle, et combien ne doit-on pas éprouver de

regrets qu'il ait été découragé à l'aspect de difficultés qu'il eût si facilement vaincues, et que sa modestie nous ait privés d'une étude approfondie qui lui eût assigné, parmi les moralistes, le haut rang qu'il occupera toujours parmi les philologues?

N'attendez pas, Messieurs, que je le suive dans l'immensité des travaux analytiques, des leçons savantes qui s'échappaient chaque jour de ce trésor de connaissances qu'il avait amassées et qu'il distribuait avec une si généreuse profusion. Le public jouit de ces richesses presque sans apercevoir la main qui les répand, de même que le sol se fertilise par ces phénomènes dont le secret reste inconnu au vulgaire, qui en recueille les bienfaits, mais qui n'en pénètre pas les causes.

Grâce aux rapides communications de la pensée et à l'action simultanée de la presse, le critique consciencieux, le philosophe, dans la solitude de leur cabinet, se font entendre partout : ce n'est plus dans l'étroite enceinte de l'École ou du Portique que se resserre le cercle de leurs disciples, ils ont tous les peuples pour auditeurs et le monde entier pour juge.

La vie de M. Auger ne fut qu'un long cours de littérature, et il ne pensait pas que les hautes régions de la société eussent des droits exclusifs à l'instruction ; il voulait que ses premiers élémens pénétrassent dans les classes les plus humbles et les plus utiles, que le travail ne fût pas sans lumières pour que la pauvreté ne fût pas sans vertu. Cet enseignement moral et rapide qui économise le temps, premier trésor de l'homme laborieux, cette méthode, que l'esprit de faction dénonce comme un fléau et qu'un siècle éclairé célèbre comme une conquête, n'avait pas de partisan plus sincère et plus convaincu.

M. Auger était du nombre de ceux qui croient que les gouvernemens n'ont intérêt à tenir les peuples dans l'ignorance que lorsqu'ils ont intérêt à les tromper.

Toutefois une réflexion chagrine lui échappait. « Cette institu-
» tion si féconde en excellens effets, disait-il, sera-t-elle adoptée
» parmi nous? Je le souhaite plus que je ne l'espère; nous sommes

» dans un pays où malheureusement l'habitude, le préjugé et l'in-
» térêt conspirent avec trop de succès contre les meilleures choses! »

Ses craintes n'étaient pas vaines. Depuis quinze ans qu'il a écrit ces paroles, la lutte a été vive, opiniâtre, et malheureusement elle dure encore; mais le triomphe n'est plus douteux : nous en avons pour garant les généreuses intentions d'un prince qui veut que le peuple soit instruit parce qu'il désire que le peuple soit heureux; d'un prince qui n'a pas oublié les nobles vœux de deux rois populaires que M. Auger, au sujet de la nouvelle méthode, rappelle et rapproche avec tant de bonheur.

« J'établirai, écrivait Henri IV aux magistrats de la ville de
» Beauvais, de si bons précepteurs à toute la jeunesse française, que
» gloire en volera jusqu'aux confins de l'Inde. »

Et George III, roi d'Angleterre, a dit : « J'espère voir le jour
» où tous les enfans pauvres de mes royaumes seront en état de
» lire la Bible. »

Ces vœux paternels, il est donné au prince qui règne aujourd'hui sur la France de les accomplir. Grâce à des institutions placées sous la garde de sa parole, le travail libre et honoré, la richesse publique divisée en des milliers de canaux, qui répandent partout la fécondité et la vie, l'aisance qui amène l'instruction, l'instruction qui double l'aisance, réservent à Charles X le bonheur que rêvaient deux monarques amis du peuple, et qui doit être la plus douce, la plus noble jouissance pour le prince appelé à recueillir les bénédictions qu'ils ont méritées.

Mais si la raison de M. Auger souriait à ces heureuses tentatives qui ont pour but d'améliorer l'état moral des sociétés, elle repoussait de toute son énergie ces essais aventureux d'un prétendu esprit de réforme qui, brisant tous les freins qu'oppose le goût aux caprices et aux emportemens de l'imagination, ne respecte ni les traditions, ni les chefs-d'œuvre consacrés, et veut, dans une folle présomption, reconstruire un nouveau parnasse sur les ruines de l'ancien.

L'admirateur de Boileau pouvait-il voir sans une colère généreuse les divinités du temple où il sacrifia, insultées jusque sur le

piédestal où les avait placées l'orgueil de la patrie, et des dieux étrangers usurper les hommages et l'encens de sa religieuse gratitude?

Sans doute il n'était point assez esclave de ses vieilles admirations pour ne pas applaudir à ces nobles témérités qui s'élancent vers des régions inconnues, et qui, n'espérant que de faibles lauriers d'une terre fatiguée d'en produire, aspirent à en moissonner sur un sol neuf dont il appartient au génie de féconder la jeunesse.

Il comprenait très-bien que la littérature doit suivre le mouvement des esprits et la révolution des mœurs; qu'imiter sans cesse une nature qui n'est plus, que modeler toujours son siècle sur les siècles passés, c'est immobiliser la pensée humaine, c'est vouloir arrêter le temps dans sa marche; mais il pensait, comme tous les esprits sages, que plus un peuple s'élève en raison, en lumières, plus on doit s'attacher à ne mettre sous ses yeux que des imitations d'une nature choisie, et que les délicatesses du goût ne sont pas incompatibles avec les hardiesses de la création.

Et s'il permettait au talent de restituer au langage noble de la poésie des mots qu'en avaient bannis comme roturiers les scrupules d'une pruderie méticuleuse, il poursuivait d'une impitoyable critique, certains esprits qui, parce qu'on a trop dit peut-être que le génie est inégal, se sont persuadés qu'il fallait courir après l'inégalité pour rencontrer le génie, et qui, pour échapper à ce qu'ils appellent la décrépitude d'une littérature éteinte, remontent, sans s'en douter, jusqu'à son enfance; novateurs rétrogrades qui, voulant écrire mieux que Racine, n'écrivent pas autrement que Ronsard, et pour lesquels on dirait que Malherbe n'est pas venu.

C'est à sa carrière laborieuse, c'est à sa longue culture des lettres, Messieurs, que M. Auger avait dû vos premiers suffrages; sa religieuse assiduité à tous vos travaux, sa fidélité aux vraies doctrines, la sage énergie avec laquelle il les soutint contre les invasions d'un zèle plus ambitieux qu'éclairé, le rendirent, dans ses dernières années, digne d'une nouvelle marque de votre confiance, et l'élevèrent à un poste auquel on voit que vous attachez un haut

prix, si l'on jette les yeux sur l'académicien qui l'y précéda, et sur celui qui lui a succédé.

Le voilà parvenu au comble de ses vœux : il a vu se réaliser tous les rêves de sa vie ; une noble existence littéraire, une compagne douée de toutes les grâces et de toutes les vertus, une jeune famille qu'il voyait croître avec orgueil, et dont les douces caresses le délassaient de ses travaux ; un cercle d'amis peu nombreux, mais anciens, mais fidèles ; enfin toutes les jouissances de l'esprit, toutes les affections du cœur répandaient autour de lui ce bonheur pur et vrai que l'académicien qui préside à cette solennité a si bien décrit, parce qu'il l'a peint d'après lui-même.

Hélas ! c'est lorsque le présent lui offre tant de charmes, l'avenir tant de douceur, qu'un sombre nuage s'épaissit sur ses yeux. L'étude, qui était pour lui un repos, n'est plus qu'une fatigue ; ses travaux sont sans plaisir, ses livres sans attraits ; les soins empressés de la tendresse, les touchantes consolations de l'amitié pénètrent son ame, mais ne la guérissent point.

Soudain ce fils de Thalie à la mémoire duquel deux voix éloquentes viennent de rendre un si juste hommage est ravi à l'art qu'il avait illustré. Et quand nous entourions, dans un morne silence, ses restes inanimés, alors que les chants funèbres nous remplissaient d'une douleur religieuse et sombre, nos yeux cherchaient avec inquiétude le fidèle ami de Picard. Auger était absent !

Une sinistre rumeur parcourt les voûtes du temple. Vous rappelez-vous ce terrible instant où la mort vient frapper d'un second coup nos cœurs déchirés ? Ces regrets qui se mêlent, ces sanglots qui se confondent, et ce double deuil dont s'enveloppent les lettres éplorées !

Oh ! triste infirmité de notre nature ! Oh ! fragilité des raisons les plus fermes comme des plus puissans génies ! Cet abîme que Pascal voyait sans cesse à ses pieds, M. Auger y tomba !

ALBUM.

—— Une double solennité occupait la ville il y a deux jours, la Cour Royale et l'Académie Française. Que les temps étaient changés! D'une part, M. Arnault et M. Étienne reprenaient, aux plus vives acclamations, le modeste fauteuil dont ils avaient été si cruellement dépouillés. Jour de triomphe et de justice, qui ne pouvait manquer dans des temps devenus meilleurs! D'autre part, M. Bertin l'aîné, suivi des vieux amis de la monarchie et des libertés publiques, se présentait à la barre d'un tribunal comme aux temps de révolutions et d'anarchie, pour y répondre de ses écrits et de sa conduite; aussi la foule s'était-elle partagée entre la Cour Royale et l'Institut, entre la persécution et le triomphe, entre le royaliste à cheveux blancs et l'académicien frondeur, qui venait, au nom de nos vieux souvenirs littéraires, spirituellement controverser avec notre nouvelle école.

S'il n'y avait pas mille manières d'envisager un fait, tantôt comme une histoire qu'on raconte simplement et sans façon, tantôt comme un poème qu'on récite, tantôt comme un drame dont l'émotion vous arrive subitement et mouillée de larmes, nous ne parlerions peut-être pas de cette mémorable séance de la Cour Royale; déjà tous les journaux en ont parlé; ils en ont rapporté les moindres incidens, les moindres paroles, tout est dit là-dessus pour celui qui ne voudrait que le redire; mais rien n'est dit pour l'homme isolé qui depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, a passé tout un jour de sa vie dans cette enceinte formidable du Palais de Justice, et qui se rappelle les sensations qui l'ont agité là.

Déjà à dix heures il y avait foule; les équipages arrivaient au bas du perron; les voitures, grillées comme des prisons, remplies de prévenus et conduites par un postillon au fouet bruyant et à l'air joyeux, se déchar-

*

geaient de leurs captifs; une foule de désœuvrés en guenilles, à l'air hideux, attendait avec anxiété que la porte des assises lui fût ouverte comme un spectacle gratis un jour de fête; le peuple des avocats à l'air affairé se ruait dans la salle des Pas-Perdus, cherchant vainement des cliens à défendre. Cependant les portes de la Cour Royale s'ouvraient à deux battans : voici le peuple; voici M. Bertin l'aîné, le prévenu, le condamné; voici son frère, M. Bertin Devaux; voici plusieurs hommes politiques d'un nom sonore et respecté, Sébastiani, Montlosier, le jeune duc de Montebello; puis, dans la foule, tous les rédacteurs des *Débats*, inquiets et malheureux.

Il faut avoir entendu M[e] Dupin dans cette cause pour comprendre combien la logique est une chose éloquente de nos jours, et comment le raisonnement est la plus grande des passions oratoires. Heureux progrès que la parole humaine va devoir à la Charte et à la liberté. Aujourd'hui il suffit d'être vrai pour avoir raison, d'être vrai pour convaincre; l'éloquence de la Charte est une puissance à laquelle on ne résiste pas; la Charte paraît, et malgré l'*empire* qui n'avait enfanté que des panégyristes, nous avons des orateurs; nos généraux manient la parole comme ils ont manié le glaive; tout parle un simple et solide langage, la tribune d'abord, le barreau ensuite, quand les hommes du barreau ont refait leur éducation à la tribune. Tout change : l'ode pindarique et élogieuse fait place à la chanson de Béranger, la tragédie grandiose et presque impériale disparaît en attendant que quelque chose la remplace; la prose boursouflée de nos modernes Thomas redevient correcte et pure; tout descend d'un degré dans la France de la Charte, c'est-à-dire que tout redevient noble et simple. Il est impossible de reconnaître aujourd'hui même la littérature la plus fugitive, la moins appréciée et quelquefois la plus difficile de toutes, la littérature de journal.

Sous ce rapport comme sous tant d'autres rapports, l'accusé de jeudi passé, M. Bertin, a surtout bien mérité de cette partie essentielle de notre vie constitutionnelle; il a présidé pendant trente-six ans d'une vie laborieuse et agitée à ce calme jugement de chaque jour que l'opinion publique ou la critique est appelée à porter sur les faits, sur les opinions, sur les hommes, sur les livres, qui exerceront une influence dans le monde. La tâche fût longue et pénible; il fallait parler à une société décomposée depuis longtemps et qui avait tant de peine à se refaire. Alors aucun homme dont on fût sûr, nuls principes arrêtés, rien de fixe dans le monde politique, rien de sûr, dans le monde littéraire. La France flottait incertaine de la république à l'empire, de Nicolas Despréaux à Schlegel, du dix-septième siècle à l'Allemagne; la France ignorait tout, mœurs, constitutions, beaux-arts. Que ce fut une pénible tâche que de vouloir la tirer de cette ignorance profonde, tant qu'elle voulut rester stationnaire! Que ce fut une

atroce fatigue quand il fallut la suivre dès qu'elle voulut marcher! Elle marchait si vite, et si fort, et si aveuglément! elle prenait, rejetait, reprenait tout ce qui arrivait suivant son caprice du jour; elle passait de la haine à l'amour, du calme à la tempête, de la vie à la mort; de sorte que dans ces périodes étranges, alors que chacun se livrait à une parole irréfléchie et fugitive qui ne le compromettait pas, c'était une vie entourée d'écueils, que la vie de l'homme appelé à écrire sa pensée chaque jour, à écrire de manière à être toujours le même d'abord, et à suivre en même temps le mouvement de l'esprit public, qui changeait à chaque instant. Voilà ce qu'il fallait faire, au hasard de perdre le présent ou de perdre l'avenir; car le peuple est assez injuste pour vouloir changer toujours, sans permettre à ceux qui le guident de changer jamais. A ce prix seulement, il donne sa confiance; c'est seulement à ce prix qu'il a de la foi. Voilà cependant ce que M. Bertin et son frère ont su faire toujours; ils ont toujours été royalistes et constitutionnels; ils ont assisté avec la même indépendance d'opinion et de loyauté à l'*enfantement laborieux* de la restauration et à l'*enfantement laborieux* des libertés publiques. Voilà pourquoi, sous l'empire, ils ont été proscrits; voilà pourquoi le ministère actuel veut encore les proscrire. C'est une faute unique doublement punie, ou, si vous aimez mieux, c'est une double fidélité méconnue doublement.

Ceci revient au mot de M. de Montlosier avant-hier à la Cour royale. — Il y a bien long-temps que nous ne nous sommes vus, dit le noble vieillard à M. Bertin en lui prenant la main; « nous étions alors enfermés à la Conciergerie, vous et moi, pour la bonne cause. » Parole touchante qui était déjà un arrêt d'acquittement.

Nous avons prévenu nos lecteurs que nous ne faisions pas un compte rendu; c'est une histoire à côté de cette immortelle séance, autrement nous donnerions en entier le discours de M. Bertin.

« Sans remonter, Messieurs, dit M. Bertin, à des temps que déjà peu d'hommes ont vus, pour ne parler que du *Journal des Débats*, fondé par mon frère et par moi il y a trente ans, ceux qui m'entendent ici savent si je dis la vérité : les ennemis du Roi m'ont d'avance, et depuis longues années, rendu cette justice : témoin les saisies, les fuites obligées, les exils, la prison, les déportations prononcées tant de fois contre moi, et par la république et par l'empire, comme partisan reconnu et déclaré de la maison de Bourbon.

» A Dieu ne plaise que je parle de ces choses pour me vanter! Je n'ai fait que mon devoir en m'exposant aux dangers attachés à mon opinion : tant de Français ont souffert (et parmi ces Français que d'illustres victimes!), tant de Français ont rendu de plus importans services que les miens, qu'il me siérait mal, à moi citoyen obscur, de me faire un droit de

quelques sacrifices ; mais forcé de repousser une imputation que j'ai peut-être le droit de trouver étrange, j'ai voulu seulement rappeler à mes juges que je ne suis point un ennemi du trône, et que ma vie passée doit entrer en considération dans les arrêts que l'on peut porter sur ma vie présente. »

. . . .

« Je ne sais si ceux qui se croient sans doute plus dévoués que moi au petit-fils d'Henri IV, rendent un grand service à la couronne en amenant devant une cour de justice des cheveux blanchis au service de cette couronne ; je ne sais s'il est bien utile que des royalistes qui ont subi la peine de la prison pour la royauté la subissent encore au nom de cette même royauté. Mais enfin, Messieurs, si, par impossible, mon défenseur n'était pas parvenu à vous faire partager sa conviction et la mienne, j'ose me flatter que d'après le peu de mots que je viens d'avoir l'honneur de vous adresser, aucun de vous, aucun de ceux qui m'entendent ne pourra croire qu'arrivé au terme prochain d'une pénible carrière, j'aie voulu sciemment offenser, outrager, insulter celui qui fut toujours l'objet de mon respect, de mon amour, j'allais presque dire de mon culte. »

Et si bien et avec tant d'émotion dans la voix, et d'un visage si serein et si beau, que l'assemblée a répandu des larmes ; on eût dit de ces grands procès où il y va de la peine capitale, à l'instant même où l'accusé fait ses adieux à ses compagnons d'armes, tant il y avait de silence et d'émotion dans l'assemblée.

Surtout à l'œil de l'observateur et de l'ami rien n'était admirable à voir comme monsieur le premier président. M. Séguier, ce digne et infatigable magistrat, qui a toujours eu tant d'esprit qu'il n'en a jamais eu trop, présidait avec une sollicitude visible à ces débats importans où s'agitait non-seulement la liberté d'un homme, mais encore l'indépendance des principes. On eût vu, à l'attitude inquiète du magistrat, à ses mouvemens insensibles de satisfaction, à sa sollicitude pour l'avocat, qu'il a trouvé moyen de louer, d'abord en le louant, et ensuite en l'appelant Dupin tout court (singulier privilége vis-à-vis un homme tel que M. Dupin), on eût vu que cette cause de la presse était celle de M. Séguier ; de sorte qu'on était quelque peu rassuré quand la Cour se retira pour délibérer.

Mais il n'est pas d'espérances qui ne cèdent à trois heures d'attente. Les juges n'étaient plus là, le jour baissait, la fatigue et la faim avaient épuisé l'auditoire ; cependant personne dans l'assemblée ne songeait à se retirer avant l'arrêt définitif, et chacun attendait en silence ce qui devait arriver.

Il y avait là un gendarme ; il était là, non pas comme force armée ; le premier président a déclaré qu'il n'en voulait pas ; mais il était là comme spectateur, comme citoyen, car il a ôté son chapeau quand les citoyens ont été invités à rester tête nue. J'ai observé ce gendarme long-temps :



il avait une bonne et honnête physionomie, sur laquelle était empreint l'étonnement le plus complet. En effet, ce brave homme, habitué aux amusantes dépositions de police correctionnelle, à l'horrible intérêt des cours d'assises, ne pouvait pas se rendre compte de l'affluence qui encombrait la Cour Royale; il ne pouvait s'expliquer comment une simple condamnation à six mois de prison pouvait intéresser à un plus haut degré toute cette foule, qui était là depuis dix heures, que ne l'avait fait jadis le long procès de Castaing. Peut-être aussi que ce crime d'avoir écrit une ligne, de s'être écrié, « Malheureuse France ! malheureux roi ! « dépassait l'intelligence de ce bon gendarme ; enfin il peut se faire encore qu'il s'étonnât au fond de son ame de voir ce vieux royaliste, n'ayant même pas la croix d'honneur ! si souvent persécuté pour la bonne cause, homme si dévoué et si convaincu, obligé de se défendre comme un criminel !

Quoi qu'il en soit, ce gendarme était un digne sujet d'étude et de distraction dans ces longues heures d'attente et de recueillement.

Cependant il faisait nuit alors depuis deux heures, quand enfin dans le parquet une porte s'ouvrit, et laissa parvenir une faible lumière; le silence redoubla : c'était tout simplement un huissier de la Cour qui venait placer deux chandelles sur une table placée au fond du tribunal; la Cour Royale de Paris, présidée par monsieur le baron Séguier, n'est pas éclairée autrement.

Enfin la Cour parut. Chacun des membres défila lentement à peine éclairé par la lumière des deux chandelles. Ce long cortége de robes rouges et d'hermines blanches marchant lentement et à tâtons est d'un effet difficile à décrire ; on dirait que Walter Scott était à la Cour Royale le jour où il a écrit sa tragédie des *Francs Juges*.

Quand M. le premier président reprit sa place accoutumée, il avait l'air sérieux et mécontent, il frappait du doigt le jugement écrit qu'il devait lire ; ceux qui purent le voir perdirent tout espoir, ils s'imaginèrent que le procès était perdu.

C'est que M. Séguier voulait prévenir le transport de l'assemblée, et les acclamations de bonheur et de joie qui s'élevèrent dans la foule quand se firent entendre ces paroles de consolation et de paix.

Décharge Bertin aîné des condamnations prononcées contre lui !

Quand l'arrêt fut rendu et qu'il nous fut permis de sortir de cette gêne physique et morale, nous revîmes Paris ; on parlait beaucoup de la séance de l'Institut, beaucoup du discours de M. Étienne, de M. Arnault, beaucoup du discours de M. Villemain ; on se demandait si M. Villemain avait parlé bien sérieusement ; chacun avouait qu'il avait eu infiniment de trait et d'esprit; bien plus, on reparlait de M. Auger, de ce malheureux *qui s'était laissé tomber dans l'abîme que Pascal voyait entr'ouvert;* on reparlait

de Picard, joyeux et spirituel Picard qui arrive dans un monde sans gaîté, sur un théâtre sans esprit et sans style, qui fait sa comédie, qui fait son théâtre, qui fait son style, qui retourne en mille sens sa charmante comédie des *Ricochets*, qui fait toute la comédie de son temps, mais aussi qui ne fait que la comédie de son temps ; qui est mort regretté pour lui et non pas pour elle, et que M. Scribe a remplacé.

A six heures du soir on ne parlait plus de l'Institut ; l'absolution du *Journal des Débats* était dans toutes les bouches, et tout Paris se faisait inscrire chez M. Bertin.

Trois heures plus tard c'était fête au Théâtre Italien.

Puis les cloches sonnèrent la messe de minuit, et donnèrent le signal de fêtes nouvelles.

Il faut qu'un Parisien ait quatre vies pour suffire à cette vie si entremêlée de revers et de triomphes, de plaisirs et de peines, dont le style le plus rapide même a peine à suivre le mouvement.

—— La situation des théâtres de Londres est en ce moment satisfaisante. Le théâtre de *Drury-Lane* ne paraît pas, cette année, moins heureux que les précédentes. Cette prospérité est due à l'habileté du directeur, M. Price, qui a su réunir une troupe à la tête de laquelle brillent deux des acteurs les plus célèbres de l'Angleterre, M. Young, pour la tragédie, et, pour la comédie, M. Liston. Ce dernier a puissamment contribué au succès récemment obtenu par une pièce intitulée : *Les Serpens dans l'herbe* (Snakesinthe grass), qui n'a pas cessé d'attirer la foule depuis six semaines.

Les deux tragédies qui ont, depuis cette époque, le plus complétement satisfait le public de *Drury-Lane* sont *Jules César* et *Venise sauvée.* Dans la première, M. Young a joué le rôle de Brutus avec un talent digne de sa haute renommée, et propre à doubler nos regrets de ne l'avoir pas vu à Paris, lorsque les acteurs anglais vinrent y représenter les chefs-d'œuvre de leur théâtre. Young est un acteur de l'école du grand Kemble : il excelle dans la plupart des pièces de Shakspeare, et aucun tragédien ne passe pour avoir joué avec un talent plus profond et plus original le rôle d'Iago, du *More de Venise.* Lorsque commencèrent au Théâtre Français les répétitions de cette tragédie, traduite pour notre scène par M. de Vigny, M. Young, qui se trouvait à Paris, donna avec une grâce et une bienveillance parfaites ses conseils à M. Perrier. Le succès de cet acteur doit donc

être en grande partie attribué aux inspirations de l'illustre tragédien anglais : c'est un fait d'autant plus juste à constater, que, par une discrétion trop ordinaire en pareil cas, aucune des parties intéressées ne paraît avoir pris soin de le révéler au public.

Le théâtre de *Covent-Garden* semblait menacé d'une ruine complète. Charles Kemble, dont nous avons pu apprécier le talent à Paris, avait compromis dans cette entreprise, sinon la gloire de son nom, du moins les intérêts d'une fortune acquise par de longs travaux. Le public abandonnait la route de ce théâtre auquel il avait gardé si long-temps une juste préférence, lorsque tout à coup une jeune personne, miss Fanny Kemble, éloignée jusqu'alors de la profession de sa famille, est venue révéler à l'Angleterre un talent de tragédienne digne du nom qu'elle porte, digne de la nièce du grand Kemble et de madame Siddons. Elle a joué vingt-cinq ou vingt-six fois de suite le seul rôle de Juliette avec un succès tel qu'il surpasse les espérances même de ses amis et de ses plus ardens admirateurs : on ne se souvient pas à Londres d'avoir jamais vu un acteur ou une pièce attirer une telle affluence à cette époque de la saison théâtrale. Les loges, occupées par les femmes les plus brillantes, dit un des meilleurs journaux de l'Angleterre, applaudissent comme le parterre avec le plus ardent enthousiasme, et les galeries (qui correspondent à ce que nous appelons en France le paradis) restent muettes d'admiration. A quiconque ne l'a pas vue, continue le même écrivain, rien ne peut donner l'idée de l'impression que produit cette femme extraordinaire, avec sa belle et noble figure, ses yeux étincelans de génie, sa voix tour à tour douce et majestueuse, toute cette action dramatique merveilleusement propre à réaliser les inspirations soudaines et hardies qui viennent au grand acteur, en présence même des écueils de la scène et des orages de la représentation.

D'après le témoignage des voyageurs qui ont vu miss Kemble, c'est la plus grande actrice qu'ait eue l'Angleterre depuis la retraite de madame Siddons. Espérons qu'il nous sera permis un jour d'apprécier nous-mêmes à Paris cette tragédienne.

— Le *Keepsake français*, un recueil de vers, de prose, et de gravures, domine en ce moment de toute la supériorité du bon goût les *Almanachs des Muses* et *Annales romantiques* qui ont coutume de se produire si naturellement à travers les brumes de janvier. Les vers sont de France et les gravures d'Angleterre. C'est ici un congrès d'artistes, une sainte alliance de

Muses; ou, si cette image vous déplaît, c'est une guirlande de fleurs exotiques et indigènes; ou, si vous cherchez une comparaison ambitieuse, ce sera une expédition gallo-britannique commandée par l'armateur Giraldon-Bovinet. Là, vous aurez unis les talens de Chateaubriand, Béranger, Lamartine, Freebairn, Charles Heath, Stéphanof et Turner. Mais ce titre de Keepsake n'est pas heureux : Keepsake est un mot dur; sa prononciation périlleuse empêchera qu'il ne devienne populaire. D'ailleurs, l'équivalent de ce terme ne manque point dans la langue de Racine; et si nous sommes réduits à emprunter tant de choses aux Anglais, que ce ne soit point leur dictionnaire. Empruntons plutôt, comme on l'a fait ici, et jusqu'à ce qu'il s'éveille en nos artistes une émulation généreuse, ces cuivres où les couleurs sont vivantes, les chairs veloutées, les paysages trempés de rosée et de vapeurs.

Que faites-vous donc, MM. Dupont, Cousin, Johannot, Pierre Adam? L'école de Gros dessine mieux que celle de Lawrence : partez de cet avantage pour essayer d'en obtenir un autre. Que tant de lauriers troublent un peu votre sommeil. Une des jolies pièces qui ornent ce *Souvenir* est produite sous un nom encore peu connu : M. Fouïnet. Ses vers sont naïfs, pleins de chaleur, exempts de toute manière. L'*Épisode d'un Voyage*, de madame Tercy, est très-remarquable par la grâce du style; et une élégie de madame Valmore, par l'énergique sentiment de jalousie qui l'a dictée. Il y a là plus de cœur que d'art, plus de génie poétique que de combinaisons pour toucher le lecteur.

Enfin, si le Keepsake réussit dans le monde, comme il n'est plus permis d'en douter à l'aspect de ses dix-huit gravures et de ses quarante noms d'auteurs qui sont presque tous étrangers à l'Académie, nous serons heureux d'avoir un peu contribué à cette fortune. C'est dans la *Revue de Paris* que les ballades de M. Casimir Delavigne et la prose de certain ambassadeur à Rome ont été puisées. Les éditeurs ne le disent pas; mais le bienfaiteur ne peut-il avoir un peu d'orgueil, quand les obligés ont tant de discrétion?

—— Qu'est-ce que c'est que la Gazette de France, la Quotidienne? Si vous faites cette question à un des heureux badauds qui passent la vie à regarder des images le long du boulevard et des quais, ils répondront : La Gazette est une grande femme maigre. Elle est sèche, coiffée du bonnet à barbes de nos grand'mères, vêtue d'une robe de lampas flambé, et assise,

avec des lunettes, au fond d'un fauteuil armorié. La Quotidienne est une vieille nonne peu charitable. Après tant de métamorphoses et d'allégories, la *Revue de Paris* ne pouvait guère échapper à quelque configuration matérielle. Plus heureuse qu'aucuns de ses devanciers, l'incarnation qu'elle vient de subir est toute gracieuse. On lui a fait revêtir, dans une pièce représentée vendredi rue de Chartres, les formes, les traits fins et piquans d'une femme charmante ; et c'est ainsi qu'elle s'est produite avec succès sur la scène du Vaudeville. Cette fée riante dont le bizarre costume sera certainement reproduit par les crayons de nos lithographes, a prêté sa grâce à la malice de MM. Dupeuty et de Courcy. Le portrait vaut mieux que l'original. Tout le monde voudra voir cette *Revue de Paris*.

— S. A. R. le duc de Chartres, les maréchaux de France, les ambassadeurs de toute l'Europe, des pairs et des députés assistaient au bal de l'ambassadeur de Russie, qui a eu lieu la semaine dernière dans un des nombreux salons où la foule des danseurs n'avait pas pénétré, où le bruit des instrumens n'arrivait que comme un son lointain. Plusieurs graves personnages étaient venus chercher un air plus frais et des plaisirs plus tranquilles.

Cet appartement, décoré des chefs-d'œuvre de notre Gérard, semblait avoir été choisi par les membres de l'ancien ministère comme un lieu de retraite. Outre plusieurs groupes, parmi lesquels on apercevait M. Roy, M. Hyde de Neuville et M. de Saint-Cricq, on remarquait encore M. de Martignac et M. Pasquier, arrêtés ensemble devant le beau tableau de l'*Improvisation de Corinne*. M. de Belleyme, en habit de député, dans une conversation assez animée, semblait soutenir que la circulation dans les rues de Paris était aussi facile aujourd'hui que du temps de son édilité.

Rien n'a manqué à cette fête brillante pour la rendre digne du noble but auquel elle était consacrée. La courtoisie du comte Pozzo di Borgo, la politesse empressée de ses secrétaires d'ambassade, ont ménagé aux nombreuses personnes invitées à l'hôtel de Russie un accueil plein de grâce et d'urbanité.

Les membres du cabinet actuel n'assistaient pas à cette réunion.

— M. Crapelet, dont le nom se rattache à tant de remarquables publications, vient de donner une nouvelle édition des *Fables de La Fontaine*. Des vignettes sur bois, dont la plupart pourraient soutenir la concurrence avec ce que l'Angleterre produit de mieux dans ce genre, un grand luxe et un grand soin d'exécution typographique ne sont que les moindres mérites de cette édition nouvelle. Elle sera surtout recherchée pour la correction du texte, collationée par l'éditeur, avec une religieuse exactitude, sur les meilleures éditions existantes. Des notes utiles, et des commentairês, souvent heureux, compléteront ce succès mérité.

—— Le mariage est bien ce qu'il y a de plus moral au monde. Or le siècle où on se fait du mariage une grande affaire est donc aussi le siècle le plus moral; des recherches statistiques nous apprennent que par le temps présent, sur cent douze notaires dont se compose ce corps honorable, cinquante-huit qui ont été assez heureux pour pouvoir acheter une charge se trouvent cepedant très à plaindre d'être encore célibataires, et courent en ce moment après un mariage, fût-ce même un mariage de raison.

— Les morts ont encore à subir des bizarreries de destinées sur cette terre. Ainsi la célébrité de *Marìe Mignot*, recommencée par un vaudeville, va se continuer par un portrait de M. Vigneron, lithographié d'après un tableau de Mignard. La coiffure et les atours de Marie Mignot, dans ce portrait, ont conservé les caractères de leur date ; et, s'il faut en croire Mignard et M. Vigneron, il y avait de la grâce et de la sévérité dans cette beauté devenue historique.

—— *Mœurs anglaises*. — Le marquis d'Herlford est à la veille de quitter Londres pour se rendre en Italie, d'où il reviendra au mois de juin prochain occuper sa charmante habitation de Regent's Park. Sa seigneurie a invité quelques-uns de ses amis les plus intimes à

l'accompagner dans son voyage; on évalue à vingt le nombre de ceux qui ont accepté l'invitation, et à cinq, le nombre des voitures qui composeront le cortége du noble marquis, sans compter son propre équipage et les fourgons destinés à ses domestiques. Toute la compagnie doit être défrayée pendant le voyage par sa seigneurie, avec le luxe et la magnificence qu'on lui connaît. Malheur aux voyageurs que le hasard jetterait sur le passage de cette brillante caravane; s'il est en effet peu d'auberges sur le continent, assez magnifiques, assez bien pourvues de toutes les commodités de la vie, de toutes les exigences du luxe, pour loger et satisfaire de tels hôtes; il en est moins encore qui puissent héberger en même temps une autre compagnie que celle de lord Herlford. Les habitudes vraiment royales de sa seigneurie sont trop connues pour qu'aucun particulier pût songer à partager avec lui les gîtes auxquels il aurait accordé la préférence.

—— Le touchant tableau de la *Mort de Napoléon*, par M. Steuben; sera vendu publiquement le 9 mars prochain. On y joindra quelques autres tableaux célèbres, les *Adieux de Fontainebleau*, par M. Horace Vernet; le *Retour de l'Ile d'Elbe*, par M. Steuben; un superbe *Portrait de Napoléon*, par le même; un tableau représentant un enfant endormi sur un manteau de pourpre, au milieu d'un beau paysage, par feu Prudhon, ouvrage gravé depuis long-temps; la suite des morceaux de peinture qui ont servi de modèles pour les magnifiques gravures de l'ouvrage intitulé : *Napoléon et ses Contemporains*, par M. de Chambure [1]; les tableaux de M. Steuben nouvellement gravés, connus sous ce titre de : *La Jeunesse de J.-J. Rousseau et de Voltaire*. Ces divers tableaux, et d'autres que nous ne citons pas, composent le beau cabinet de M. de Chambure, amateur très-éclairé; la vente de ces ouvrages remarquables sera un événement dans les arts.

—— *Clotilde*. Voilà le titre simple et sans prétention d'un roman à fort grand effet que va publier monsieur le comte Gaspard de Pons. Il y a

[1] Un volume in-4° rempli de vignettes exécutées par nos premiers graveurs. Prix : 120 fr. A Paris, chez Jules Renouard, rue de Tournon, n° 6.

quelque chose d'orgueilleux dans cette modestie-là. Les personnages que ce drame fait mouvoir ne s'attendent guère, sur l'hypocrisie d'un tel *intitulé,* à voir leurs mœurs peintes, leurs préjugés raillés, leur image enfin saisie comme dans le cristal d'un miroir. Or il ne s'agit rien moins que d'une esquisse du faubourg Saint-Germain ; et on peut soupçonner que la date de 1822 est vieillie à dessein pour cacher de plus récentes aventures. Le mérite de représenter fidèlement une époque et une société n'est pas le seul que le roman de Clotilde renferme. Il abonde en sentimens passionnés et se rattache éloquemment à cette école de Jean-Jacques, que nos amateurs exclusifs de chroniques un peu froides et de détails d'après la nature morte ont appelée dérisoirement l'*école du cœur.*

—— On vient de représenter au théâtre d'Amsterdam la comédie de *l'École des Vieillards* de M. Casimir Delavigne, traduite en hollandais, par M. Kerkoven. Ce bel ouvrage, même traduit, a obtenu un grand succès.

——Il y a six mois qu'une plume élégante et facile, une conscience d'historien d'impartialité rare, ont jeté dans le monde littéraire un drame intitulé : *Le Tumulte d'Amboise.* On dit que les suffrages publics ont vaincu la modestie de l'auteur anonyme, et que la seconde édition paraîtra chez le libraire Levavasseur, sous le nom de M. Stanislas Germeau.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE NEUVIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

LITTÉRATURE ANCIENNE.

Pages.

Poètes du clergé au siècle de Louis XV. — Voisenon, Grécourt, Lattaignant, par M. Taschereau. 83 et 209

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Du théâtre et de Zacharias Werner. — Causerie, par E.-Th. Hoffmann. . . . 5

Le Maure de Venise, traduction d'une des Cent nouvelles de Giraldi-Cinthio, par M. E.-J. Delécluze. 141

Anecdotes d'un voyage en Russie (1828) traduit du Monthly review, par A. Lesourd. 189

LITTÉRATURE MODERNE.

Racine, par M. Sainte-Beuve. 28

La Folle, ou *à gens de village trompette de bois*. Proverbe, par M. Th. Leclercq. 47

Pages.

De la peinture du portrait, par Mme Lizinka Mirbel. 91

Vanina Vanini, ou Particularités sur la dernière vente des Carbonari découverte dans les états du pape, par M. Stendhal. 101

Du canal maritime de Paris à Rouen (3e et dernier article), par M. Stéphane Flachat. 157

Une Commune (1468), par M. E. Morice. 164

Sur quelques mots de la langue française dont le sens a changé, par M. A.-V. Arnault. 181

Sur les ouvrages inédits d'André Chénier, par M. Delatouche. 218

Romances imitées de l'illyrique et de l'espagnol.—Le ban de Croatie, le Heiduque mourant, la Perle de Tolède, par M. P. Mérimée.. 232

Discours prononcé le 24 décembre 1829 par M. Étienne pour sa rentrée à l'Académie Française, en remplacement de M. Auger.. 236

Album. M. Bertin à la police correctionnelle, et MM. Arnault et Etienne à l'Institut. — Des Théâtres de Londres. — La Revue de Paris. — Statistique des notaires à marier.—Bal de l'ambassadeur de Russie.—*L'École des Vieillards*, de M. Casimir Delavigne, à Amsterdam. 245

FIN DE LA TABLE DU TOME NEUVIÈME.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.

REVUE

DE PARIS.

IMPRIMERIE D'EVERAT,
rue du Cadran, n° 16.

REVUE

DE PARIS.

TOME DIXIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, N° 17,

ET CHEZ LEVAVASSEUR, LIBRAIRE, SUCCESSEUR DE PONTHIEU,
PALAIS-ROYAL.

1830.

LUCRETIA DAVIDSON.

HISTOIRE

D'une Jeune Américaine

MORTE A L'AGE DE 17 ANS.

Si les États-Unis ont déjà leur Walter Scott dans Fenimore Cooper, ils attendent encore leur Byron. Quelques jeunes poètes américains ont produit, dans ces dernières années, des compositions assez remarquables, mais trop évidemment calquées sur les divers modèles de la nouvelle école poétique anglaise. *Atala* et les *Natchez* en France, *Gertrude de Wioming* en Angleterre, sont peut-être encore les seuls poèmes originaux qu'ait inspirés, sinon produits l'Amérique du Nord. Une jeune fille semblait promettre au Nouveau-Monde un talent rival des poètes anglais nos contemporains : sa mort a été malheureusement non moins pré-

coce que son génie. L'article suivant sur Lucretia-Maria Davidson a pour texte le recueil des poésies de cette jeune muse, publié récemment à New-Yorck par Samuel F.-B. Morf [1].

Lucretia-Maria Davidson naquit le 27 septembre 1808, à Plattsburgh, sur le lac Champlain; elle était la seconde fille du docteur Olivier Davidson et de Marguerite, sa femme. Ses parens étant dans la gêne, elle fut obligée de prendre part de bonne heure aux occupations domestiques. Elle y portait cet empressement qui accompagne toujours la bonne volonté; mais quand sa tâche était finie, elle se retirait pour goûter ces plaisirs de l'intelligence et de l'imagination qui avaient seuls du charme pour elle. On dit que, dès l'âge de quatre ans, elle montra cet amour de l'étude. Au lieu de jouer avec ses petites compagnes, elle allait se cacher dans quelque chambre à l'écart, avec ses livres d'école, une plume, de l'encre et du papier, dont elle faisait une telle consommation, que ses parens furent curieux de savoir à quoi elle l'employait. Mais si quelqu'un venait pour la surprendre, elle faisait disparaître ou brûlait à la hâte la feuille qui l'occupait, ne répondant que par des larmes aux questions de son père et de sa mère. Enfin, sa mère, cherchant un jour quelque chose dans une armoire obscure qu'on ouvrait rarement, y trouva un gros paquet de cahiers dont toutes les pages étaient remplies de dessins irréguliers, avec des caractères étranges et en apparence illisibles, qu'on reconnut bientôt pour être l'ouvrage de cette enfant. Mieux examinés, les caractères se trouvèrent être les lettres de l'alphabet, tracées les unes de côté, les autres retournées et sans espace entre les mots. Ces hiéroglyphes, de l'invention d'une petite fille, furent déchiffrés, non sans de grandes difficultés; c'étaient des vers réguliers composés généralement pour expliquer le dessin tracé sur la page opposée. En voyant ses trésors découverts,

[1] Amer Khan and other poems : the remains of Lucretia-Maria Davidson, who died at Plattsburgh, N. Y. august 27, 1825, aged sixteen years and eleven months, etc.; by Samuel F.-B. Morf. A. M. New-Yorck, 1829.

la petite Lucretia fut péniblement affectée, et ne retrouva sa gaîté que lorsqu'ils lui eurent été rendus; mais elle saisit la première occasion pour les brûler secrètement : car, si elle avait caché ses compositions d'enfance, ce n'était pas de peur que ses parens ne prétendissent la décourager ou l'empêcher de continuer, mais c'est qu'il y a dans le vrai génie une susceptibilité délicate qui lui fait aimer le secret comme par instinct. Là où manque l'indice de cette modestie intellectuelle, on doit craindre aussi l'absence du sens moral, dont elle est la compagne habituelle.

Les cahiers de Lucretia Davidson ayant été détruits, tout ce qui reste de ses premiers vers est une épitaphe composée, à l'âge de neuf ans, sur un rouge-gorge qu'elle avait voulu apprivoiser. L'éditeur de ses poésies n'a pas jugé à propos de l'imprimer : de tels vers sont des *reliques* inappréciables pour ceux qui connaissaient ou aimaient le poète; mais la curiosité du public réclame des compositions d'un intérêt plus général. Lucretia n'avait que onze ans, lorsque son père la mena voir les décorations d'une salle où devait être célébré l'anniversaire de la naissance de Washington : ni la nouveauté, ni l'air de fête de tout ce qu'elle voyait n'attirèrent son attention; elle ne pensa qu'à Washington, dont elle avait lu la vie, pour qui elle éprouvait les sentimens d'une patriote Américaine; aussitôt qu'elle fut retournée à la maison paternelle, la jeune fille prit une feuille de papier, y dessina une urne funéraire, et écrivit au-dessous des stances qui furent montrées aux amis de la famille. Quelque commun que soit le talent de versifier, toute manifestation précoce de ce don naturel sera toujours regardée comme extraordinaire par ceux qui ne le possèdent pas. Ces vers, quoique d'ailleurs peu remarquables, furent jugés si surprenans de la part d'un enfant de cet âge, qu'une de ses tantes ne put croire qu'ils fussent d'elle, et insinua qu'ils pouvaient bien avoir été copiés. A ce soupçon, l'enfant se mit à pleurer; mais dès qu'elle fut revenue de son accès d'indignation, elle improvisa à sa tante une remontrance en vers qui dissipa son incrédulité.

Fiers d'une fille qui donnait de telles espérances, ses parens ne cherchèrent jamais à arrêter ses études; tout le temps qu'elle pou-

vait épargner sur les soins du ménage était consacré à la lecture. Avant l'âge de douze ans, elle avait lu la plupart des principaux poètes anglais; — terme vague qui exclut sans doute de la liste maint poète de mérite et qui en admet plusieurs de très-médiocres, mais qui comprend une masse prodigieuse de lecture pour une si jeune intelligence. Elle avait lu aussi beaucoup d'historiens sacrés et profanes; « les œuvres romanesques de Shakspeare, de Kotzebue, de Goldsmith » (noms singulièrement rapprochés), et un grand nombre des romans du jour; mais en fait de romans, elle rejetait au premier coup-d'œil tout ce qui lui semblait indigne d'être lu. On parle de *diriger le goût* d'un génie naissant, c'est risquer de lui nuire plutôt que de lui être utile. Il est heureux pour une jeune imagination comme celle de Lucretia, d'être abandonnée à elle-même, libre comme l'abeille d'extraire le miel de toute espèce de fleurs. Une intelligence forte comme un estomac robuste peut digérer les alimens les plus grossiers. La jeune Américaine observait tout, et on la voyait quelquefois contempler pendant des heures entières l'orage, les nuages chassés par le vent, l'arc-en-ciel et le soleil couchant.

On ne s'attend guère à entendre parler d'indigence et de misère dans cette Amérique qu'on nous représente comme une terre promise, où il y a de la place pour tous, et pour tous aussi une aisance assurée. Cependant il paraît qu'en Amérique, comme ailleurs, l'homme est sujet à tous les maux légués par Adam à sa postérité. La mère de Lucretia tomba malade et garda pendant plusieurs mois la chambre. Lucretia eut désormais à suppléer sa mère dans tous les travaux du ménage et à la soigner elle-même dans son lit. Elle avait douze ans, et s'acquitta en fille tendre de ses nouveaux devoirs. A cette époque, un inconnu, qui avait ouï parler de ses vers, voulut en voir, et en fut si content, qu'il lui envoya une lettre de félicitation contenant un billet de banque de vingt dollars. La première pensée de la jeune fille fut qu'elle avait enfin le moyen d'acheter des livres; elle ne put s'empêcher de le dire, mais en tournant la tête du côté du lit de sa mère, les larmes lui vinrent aux yeux, et, mettant les billets dans les mains de son père, « prenez,

» mon père, dit-elle, voilà de quoi soigner ma mère ; je puis me » passer de livres. »

C'est là une preuve de sensibilité trop naturelle pour qu'on puisse s'en étonner. Cette sensibilité fait ici partie du génie même; mais on juge combien devait être aimée une pareille fille, dont la figure était d'ailleurs aussi belle que son ame. Quelques amis de sa famille, ou qui se disaient tels, blâmèrent l'éducation qu'elle recevait, et conseillèrent de la priver de livres, de papier, d'encre et de plumes, pour la réduire rigoureusement aux occupations domestiques. Ses parens se gardèrent de suivre ces conseils et surtout d'en parler à Lucretia, de peur qu'elle n'en conçût quelque aversion contre les personnes qui les avaient donnés; mais le hasard l'en instruisit, et au lieu d'en éprouver aucun ressentiment, elle se rendit aux raisons de prudence que ces amis avaient fait valoir, et par une heureuse abnégation de ses goûts, elle renonça sans rien dire à sa plume et à ses livres. Ce sacrifice était au-dessus de ses forces : au bout de quelques mois, elle maigrit; et, abattue de corps et d'esprit, elle ne pouvait retenir ni cacher ses larmes. Sa mère s'en aperçut : « Lucretia, lui dit-elle enfin, il y a long-temps que vous n'avez rien écrit. » Lucretia fondit en larmes, et répondit : « Ma mère, j'y ai renoncé depuis long-temps; » et sa mère lui demandant pourquoi, elle ajouta avec une vive émotion : « Je suis » convaincue que nos amis ont eu raison de me blâmer, j'ai eu » tort de ne pas voir que les circonstances exigent les efforts » réunis de tous les membres de la famille; vous avez perdu ma » sœur aînée, c'est mon devoir de tout faire pour soulager mes pa» rens. » Mistriss Davidson se conduisit avec autant de sagesse que de tendresse; elle lui dit de prendre un juste milieu, de ne pas abandonner l'étude, mais de ne pas non plus s'y livrer exclusivement. « Elle reprit donc sa plume chérie, dit son biographe, et sembla comparativement heureuse. »

Qu'on se garde de désirer un enfant d'un génie si précoce, et que ceux à qui le ciel en a fait don ne s'en réjouissent qu'en tremblant. Les grandes faveurs de la nature ou de la fortune ont avec elles leur balance de tentations et de dangers, et peut-être les fa-

veurs de la fortune sont-elles d'autant plus à craindre, qu'il y a plus à perdre avec elles. Il semblerait que les germes de la perfection morale et intellectuelle ne sont pas destinés à porter des fruits sur la terre, mais qu'ils ne naissent et ne croissent ici-bas que pour être transplantés dans un monde où rien ne pourra les corrompre ni arrêter leurs progrès dans le bien. Cette considération doit préparer le cœur des parens ou les consoler. Telle fut Lucretia Davidson. Cette jeune plante n'était point faite pour parvenir à sa maturité. Une fièvre intellectuelle accompagnait son rapide développement, et tout semble avoir conspiré pour l'entretenir, les privations et les obstacles d'une part, l'indulgence et l'encouragement d'une autre; indulgence qu'on ne saurait blâmer, qu'il faut excuser du moins, car c'était la seule qu'on pût lui montrer. Tandis que les uns auraient voulu lui défendre tout travail intellectuel, et faire descendre son esprit et ses espérances au niveau de sa situation dans la vie, les autres l'admiraient comme un prodige, l'excitaient à la culture de la poésie. On peut voir l'effet de ces causes contraires dans quelques vers qui ne méritent du reste d'être cités que pour montrer comment une ame telle que celle de Lucretia était affectée d'une promesse de récompense.

« Chaque fois que la muse daigne venir animer la page où j'écris, si on lui offre une *récompense,* elle s'envole avec dépit: vainement j'emploie, pour la retenir, les prières, les menaces, les instances : elle me laisse griffonner le papier, m'impatienter et gémir.

» Puis elle revient pour me tourmenter, en me disant : Écris; et lorsque j'obéis, elle se prend à rire; la rime est sans harmonie, le vers n'a pas de sens, je reste sans défense contre la persécution de la muse irritée.

» O vous, mes amis, qui voulez que j'écrive, je vous en conjure, éloignez de mes yeux vos récompenses et vos dons, de peur que la

muse jalouse ne soit blessée dans son orgueil, et de peur que Pégase ne se cabre avant que je sois montée sur lui. »

Ce n'est pas sur ces vers qu'il faut se hâter de juger Lucretia. Excepté Chatlerton et Kirke-White, la littérature anglaise ne saurait citer aucun exemple d'une intelligence aussi précoce et aussi fatale. Lucretia composait aussi vite que d'autres copient; plusieurs fois elle a composé, le même jour, quatre ou cinq pièces de trois ou quatre stances chacune, sur différens sujets. Ses pensées coulaient si rapidement, qu'elle exprima plus d'une fois le désir d'avoir quatre mains pour les transcrire. Quand elle *était en veine,* elle écrivait debout, et n'entendait ni ne voyait plus les personnes présentes : mais si elle composait une pièce de quelque étendue, elle désirait être seule; elle s'enfermait dans sa chambre, n'y laissait pénétrer qu'un faible jour, et dans l'été, plaçait à la fenêtre sa harpe éolienne, nourrissant ainsi par des secours artificiels la flamme qui la dévorait. Elle gardait le secret sur les pièces qui lui coûtaient quelque travail de plus, et si, par hasard, elles étaient découvertes encore inachevées, elle les complétait rarement, et le plus souvent les jetait au feu. Elle s'inquiétait peu de ses ouvrages quand ils étaient finis; elle en gardait bien quelques-uns pour les corriger un jour, mais elle détruisait le plus grand nombre. Plusieurs de ceux qui ont été conservés furent arrachés aux flammes par sa mère : tel est un poème intitulé *Bodri,* qu'elle avait composé à treize ans, dont il ne reste qu'un chant et la moitié d'un autre, sur cinq.

Quand elle sortait, elle risquait souvent d'être écrasée par les voitures à cause de sa distraction. Quand elle était occupée d'un poème de longue haleine, elle oubliait maintefois ses repas. Elle alla un matin voir une voisine, promettant d'être de retour à l'heure du dîner; la voisine étant absente, elle demanda d'être conduite dans sa bibliothèque, et là elle fut tellement absorbée par le livre qu'elle ouvrit sans s'asseoir, que la nuit tombante vint seule l'avertir qu'elle avait oublié le dîner et passé tout le jour à lire.

Lucretia était particulièrement sensible à la musique. Elle avait une chanson favorite : c'était l'*Adieu de Moore à sa harpe;* mais elle n'aimait à l'entendre que le soir (par suite de ce goût dangereux d'excitation artificielle, qui lui faisait placer sa harpe éolienne à sa fenêtre pendant qu'elle composait), cherchant ainsi à accroître l'effet que cette chanson produisait sur des nerfs déjà trop impressionnables; car on dit que chaque fois qu'elle entendait cette chanson, elle devenait pâle, frissonnait et perdait presque connaissance. C'était néanmoins sa chanson favorite; elle lui inspira les vers suivans, qu'elle adressa, dans sa quinzième année, à sa sœur :

A MA SOEUR.

« Quand le soir étend ses ombres autour de nous, et que les ténèbres remplissent la voûte du ciel, quand aucun murmure, aucun son ne vient troubler l'imagination charmée de ses rêves;

» Quand le vaste flambeau des cieux est pur et jette au loin les réseaux d'or de sa lumière, quand la nature plus calme semble se livrer à un repos solennel;

» Quand nos pensées s'élancent au-delà de ce monde et de tout ce qui lui appartient, alors, ô ma sœur, chante-moi la chanson que j'aime, reçois en retour des larmes de reconnaissance.

» Cette chanson fait vibrer toutes les fibres de mon cœur, cette chanson qui m'agite d'une demi-terreur, et qui ne fut pas faite pour des oreilles mortelles; chante-la-moi, ma sœur, chante-la-moi encore une fois!

» Ce serait presque un sacrilége de chanter ces sons si purs au milieu du jour, ces sons qui nous ont été portés sur les ailes des anges et accompagnés de leur douce haleine !

» Lorsque je sommeillerai dans ma couche couverte de gazon, si tu vis encore dans ce monde, ne viendras-tu pas, ô ma sœur, t'agenouiller auprès de ma tête, et chanter la chanson que j'aime ? »

La plus belle récompense d'un auteur est de savoir que ses écrits ont fortifié le faible, rassuré celui qui chancelle, consolé l'affligé, et obtenu l'approbation de la sagesse et de la vertu; mais avoir procuré un plaisir si pur à un cœur innocent et simple, c'est déjà une satisfaction bien douce. On peut espérer que lorsque M. Moore saura combien cette *mélodie* de sa muse a ému ce jeune ange sur la terre, il ne lui refusera pas

The meed of some melodious tear.

« le don d'une larme mélodieuse. »

L'extrême susceptibilité des organes de Lucretia aurait pu éveiller ses craintes, quand cela ne l'aurait pas irritée elle-même par ses propres habitudes, quand elle n'en aurait pas été avertie par les attentions dont elle se voyait l'objet continuel. Elle se plaint en ces termes, à l'âge de quinze ans, de ses fréquens et violens maux de tête :

« Migraine, antidote des illusions et de la force du plaisir, démon ennemi de la gaîté, tu m'as trop souvent visitée ! Pendant combien d'heures je me suis flétrie sous tes tortures ! Je te hais, car je ne te connais que trop.

» Les dieux païens eux-mêmes étaient soumis aux supplices que fait subir ta main cruelle; et Jupiter, le dieu idéal du ciel et de la

terre, reconnut ton pouvoir redouté, qui fit sortir la sagesse de son front.

» Si tu accordais le même don à tous ceux que tu tourmentes, et leur faisais du moins donner le jour à Minerve; si, faisant naître le bien du mal, tu tirais la sagesse de chaque front souffrant!....

» Mais j'éprouve tout le contraire, démon ennemi : c'est toujours la folie qui t'accompagne dans ma tête, et qui chasse la sagesse de mon cerveau brûlant, au bruit de ses grelots. »

Plus d'une fois aussi ses vers expriment une foule de désirs ou de pressentimens de la mort :

STANCES A UNE ÉTOILE

COMPOSÉES A L'AGE DE 15 ANS.

« Étoile du soir, astre brillant, diamant de la couronne du ciel, ah! si mon ame frémissante était libre, comme elle prendrait l'essor vers toi!

» Que tu es calme et belle, semblable à la clarté pure d'une lampe allumée sur l'autel de la vertu! Ah! sans doute, le monde brillant que tu es fier de contenir ne fut jamais perdu ni racheté.

» Là, des êtres purs comme l'air des cieux mêlent en commun leurs espérances et leur félicité, pendant que des anges font vibrer leurs lyres, et que les séraphins forment un dais avec leurs ailes étendues.

» Là, des jours sans nuages, des nuits brillantes sont éclairés par le reflet des clartés célestes; là, se succèdent rapidement les saisons et les années, inaperçues, et sans laisser de regrets à l'ame.

» Petite étoile étincelante du soir, diamant posé sur le bandeau bleu du ciel, avec quelle vitesse je volerai vers toi, dès que cette ame prisonnière sera libre! »

La soif de savoir s'accrut à mesure qu'elle en comprit de plus en plus l'avantage; elle s'exagérait même le prix de l'éducation que reçoivent ordinairement les jeunes personnes. « Ah! disait-elle un jour à sa mère, si je possédais seulement la moitié des moyens que je vois dédaignés par les autres, je serais la plus heureuse des femmes! » Une intelligence ordinaire pourrait concevoir avec raison un tel regret; mais pour celle qui donne les promesses d'un genre semblable à celui de Lucretia, et qui veut lire la Bible et les meilleurs poètes de sa langue, qu'a-t-elle besoin d'autres ressources que de quelques livres de plus, pour y puiser l'instruction nécessaire? La soif de la science était une passion, ou plutôt une maladie pour Lucretia. « J'ai seize ans, disait-elle, et que sais-je? — Rien, rien, si je le compare à ce que j'ai encore à apprendre. Le temps passe, le temps ordinairement employé à l'instruction de la jeunesse; quelle sombre perspective pour ce désir favori de mon cœur! » Une autre fois, elle disait encore : « Combien il me reste à apprendre! si je pouvais m'en emparer d'un seul coup! »

En octobre 1824, comme elle entrait dans sa dix-septième année, un étranger, qui était venu passer quelques jours à Plattsburgh, ayant lu quelques-uns de ses vers, connut son plus ardent désir et les circonstances de sa position. Il résolut de lui procurer tous les avantages qu'elle pourrait trouver dans les meilleurs pensionnats de l'Amérique. Nous regrettons que la modestie du bienfaiteur nous prive de savoir et de citer son nom. Quelle fut la joie de Lucretia, quand elle apprit ce qu'il prétendait faire pour elle!

Aussitôt que les préparatifs indispensables furent achevés, elle partit pour le pensionnat de Troy, tenu par mistriss Willard. Là, au comble de ses vœux, elle put contenter ses goûts avec une fatale avidité. Son application était continuelle; sa susceptibilité nerveuse ne fit que s'en accroître. Ses lettres de cette époque expriment singulièrement deux sensations opposées : l'esprit le plus enivrant de l'avenir, les pressentimens les plus sombres. Elle écrit à sa mère :

« J'espère que vous n'éprouvez aucune inquiétude sur ma santé ou mon bonheur; car, excepté le souvenir de ma mère et de sa solitude, excepté l'idée que mon père chéri se consume et use sa vie pour nourrir sa famille; excepté ces idées (qui, je vous l'assure, ma mère, m'occupent souvent), je suis heureuse. Ah! si j'avais seulement pour revenu la moitié de la somme que je dépense ici, et si je pouvais la partager avec ma mère, combien je serais heureuse ! Consolez-vous, ayez bon courage. »

Dans une autre lettre, elle dit : « Ah! je suis si heureuse, si contente, que tout mouvement inaccoutumé me fait tressaillir. J'ai la peur continuelle que quelque chose ne vienne troubler tout ce bonheur. » Elle écrit encore : — « J'espère que l'attente de nos amis ne sera pas déçue; mais j'ai peur que vous ne comptiez *sur trop*. Je ne le voudrais pas, car je ne suis pas capable de beaucoup. J'étudie, je travaille; mais je crains de ne pouvoir remplir toutes les espérances qu'on a, dites-vous, conçues. » C'est ainsi que l'exemple de Kirke-White est perdu. On prodigue des stimulans à des intelligences qui sont déjà dévorées d'une fièvre d'excitation; on met dans des serres chaudes, des plantes qui ne peuvent acquérir de la force qu'à l'ombre.

Il est à regretter que M. Morf, l'éditeur des œuvres de Lucretia, n'ait pas inséré un plus grand nombre de ses lettres. Pendant les vacances, la jeune Américaine retourna auprès de ses parens, et y fut atteinte d'une maladie sérieuse qui la laissa plus faible et plus impressionable que jamais. Quand elle fut guérie, elle entra dans le pensionnat de miss Gilbert, à Albany, où une maladie plus alar-

mante la mit au bord du tombeau. Avant qu'elle eût abusé de l'étude à Troy, ses vers prouvent qu'elle avait une santé déjà très-délicate, qu'elle s'apercevait du déclin de ses forces. Elle adressa ces stances à une amie qui ne l'avait pas vue depuis son bas âge.

« Toi qui as compté aux jours de mon enfance les battemens impétueux de mon cœur, lorsque fraîche comme la fleur naissante du printemps, je jouais libre et heureuse ;

» Ah! dis-moi, ces yeux n'étaient-ils pas plus brillans? Ces lèvres n'étaient-elles pas plus souvent entr'ouvertes par le sourire? Il me semble alors que mon cœur était plus gai, il me semble que j'étais alors un enfant insouciant et folâtre.

» Tu te souviens, n'est-ce pas? de mes joyeux ébats, de mon ignorance de tout souci, de ce rire si franc, qui est l'ame des simples plaisirs de l'enfance, et des fêtes de l'homme sur la terre.

» Tu m'as vu alors que tout était neuf pour moi dans la vie, quand les plaisirs caressaient de leurs ailes la fleur de mon jeune âge, et que l'espérance la peignait de ses magiques couleurs.

» Ce temps s'est évanoui, —ce temps n'est plus; je continue dans les ténèbres le pélerinage de la vie, me dirigeant vers ce lit solitaire qu'on nomme le tombeau, dernier asile de tout ce qui vit ici-bas. »

Les jeunes poètes affectent souvent un ton de mélancolie, et plus que personne celui-là adopte une poésie sentimentale, qui jouit de tout le bonheur que peut donner la plus complète indifférence pour les autres; mais dans ces stances le *sentiment* était sincère et tristement prophétique. La jeune Américaine recouvra tout juste assez de force à Albany pour pouvoir revenir à Ratts-

burgh recevoir les derniers soins de sa pauvre mère. Ses joues, dont une légère teinte rose ne servait qu'à faire ressortir la pâleur, disaient assez qu'une maladie fatale s'était emparée de son tempérament et devait triompher de la vie. Mais Lucretia redoutait quelque chose pire que la mort. Pendant qu'elle était dans son lit de souffrance, elle composa ces vers inachevés, les derniers que traça sa main, et qui expriment la peur qu'elle avait de perdre la raison.

« Il est une crainte qui me poursuit, une crainte sombre, effrayante, qui se glisse vers moi d'un pas traînant, ou qui passe rapidement sur les ailes d'un fatal génie.

» Cette pensée vient peser sur moi aux heures où je suis triste ou plus souffrante, ce n'est pas la peur de la mort, — c'est pire..., c'est la peur de la démence.

» Que ces pulsations, précipitées par la fièvre, s'arrêtent à jamais; que ce cerveau brûlant, qui me dévore et que je sens bouillonner comme une lave dévorante, se glace tout à coup.

» Qu'on me descende immobile dans la couche du cercueil; mais que jamais un funeste délire. . . . . »

Les stances à Kirke-White qui terminent le fragment du poème de la *Christiade* sont moins tristes que celles-là. Si cette idée n'eût pas été passagère toutefois, elle eût produit le malheur tant redouté. Il est probable que la mort de Lucretia fut un bienfait de la miséricorde divine, et vint la préserver de la plus cruelle des afflictions humaines. Cette même Providence qui l'appelait à un monde meilleur, fit succéder à ces terreurs les espérances d'une guérison qui, quelque vaines qu'elles fussent, adoucirent quelques-uns de ses derniers jours. Quand on lui défendit de lire, c'était un

plaisir pour elle de toucher de ses mains les livres de sa petite bibliothèque qu'elle aimait si tendrement. Elle les prenait, elle les approchait de ses lèvres, enfin elle les fit placer au pied de son lit, où elle pouvait constamment les voir, et dans sa vaine espérance de jouir de nouveau un jour du plaisir de les relire, elle disait souvent à sa mère : « Quelle fête ce sera pour moi ! » Combien ces mots devaient déchirer le cœur de cette pauvre mère, qui ne savait que trop que sa fille était là sur son lit de mort !

Quand Lucretia sentit enfin elle-même sa fin prochaine, elle l'envisagea sans alarme, non-seulement avec cette sécurité qui est le prix de l'innocence, mais encore avec la confiance d'une piété sincère. Le dernier nom qu'elle prononça fut celui de l'homme qui avait été son bienfaiteur. S'affaissant peu à peu sous le poids de la maladie, elle expira le 27 août 1825, avant d'avoir accompli sa dix-septième année.

Lucretia-Maria Davidson était d'une rare beauté; elle avait le front haut et ouvert, des yeux noirs et doux, des traits réguliers, le teint blanc et d'abondans cheveux noirs. L'expression habituelle de son visage était la mélancolie. Sa beauté, aussi bien que la réputation de son esprit, la rendait l'objet de l'attention générale ; mais elle fuyait tout curieux regard, et souvent elle se retirait timidement quand elle se voyait trop observée.

« On a peine à croire, dit l'éditeur de ses poésies, qu'elle ait pu tant écrire. » Ses œuvres qu'on a recueillies s'élèvent à deux cent soixante-dix-huit pièces diverses, plus ou moins étendues, et dans le nombre au moins sont cinq poèmes réguliers en plusieurs chants. Elle a laissé en outre vingt-quatre compositions de pensionnat, trois romans non achevés, une tragédie faite à l'âge de treize ans, et environ quarante lettres écrites à sa mère seule en quelques mois. Il faut ajouter qu'un tiers de ses compositions avait été détruit par elle-même.

Quant au caractère de ses écrits, ses défauts sont ceux de son âge et de l'inexpérience ; mais que n'était-il pas permis d'augurer pour l'avenir, quand on voit combien son imagination était inventive, avec quel bonheur elle savait exciter l'intérêt et enchaîner

2.

l'attention jusqu'à la fin du récit, avec quel art elle passait d'un rythme à un autre pour adapter le mètre aux tons divers du sujet! Que d'espérances ensevelies dans la tombe de cette Corinne de dix-sept ans ! »

(*Quarterly Review.*)

AMÉDÉE PICHOT.

DES DRAMES

Merveilleux et Fantastiques

DE SHAKSPEARE.

Deuxième Article (1).

HAMLET. — MACBETH. — PÉRICLÈS, ROI DE TYR. — LE CONTE D'HIVER.

La *Tempête* et le *Rêve de la mi-août* sont de tous les ouvrages de Shakspeare les seuls où il se soit livré sans réserve aux illusions de la féerie. Nous avons essayé de soumettre ces symboles capricieux d'une pensée profonde à une analyse non grammaticale et pédantesque, ou mystique et subtile, mais simple, sévère et consciencieuse ; nous y avons vu la raison du poète, raison assez puissante pour se jouer de ses propres trésors, se cacher sous des ara-

(1) Voir tome VIII, page 184.

besques étincelantes de couleurs variées, et composées du mélange de toutes les formes poétiques. Pour le vulgaire, c'est une fantasmagorie sans but. Ainsi, quand la fée Morgane, si célèbre en Italie, suspend au sein des airs ses palais de pourpre et de nacre, le peuple n'y voit qu'un miracle fugitif, et ne comprend pas sur quelles lois de la nature repose le phénomène qu'il admire.

Les êtres surnaturels qui peuplent ces deux ouvrages sont légers et de nature inconstante; la terreur ne les suit pas, et Caliban lui-même est un objet de mépris plutôt que d'effroi. Quand Shakspeare veut employer comme ressort tragique l'intervention des esprits et des ombres, il a soin de ne pas affaiblir, en la prodiguant, l'impression qu'il veut produire. Alors le monde surnaturel se laisse à peine entrevoir; perspective lointaine, obscure, menaçante, qui projette sur la vie réelle des clartés effrayantes et passagères. Le spectre d'*Hamlet* n'a besoin que de deux scènes pour verser l'épouvante dans toute la tragédie. Ce que le poète veut peindre, c'est la mortelle incertitude du jeune prince, sa longue et amère méditation sur la vie et le trépas, sur la destination de l'homme, sur la vertu et le vice. Pour porter le trouble dans cette ame rêveuse, dans cet esprit mélancolique, l'ombre d'un père assassiné est sortie du tombeau. Dès-lors Hamlet ne vit plus sur la terre. Associé aux secrets d'un autre univers par cette apparition qui s'est emparée de toute sa pensée, il se sent enchaîné parmi les vivans. Le désir de venger son père, la terreur que lui inspire l'abîme inconnu où il veut s'élancer, le retiennent encore, et il demeure comme suspendu sur un gouffre, entre les deux mondes.

Tel se montre Hamlet pendant tout le cours du drame. Il rêve, il vit avec les ombres; toute son ame est avec son père assassiné. Quand les ridicules de Polonius, ses formules de courtisan, ses axiomes niais, son affectation de gravité et d'élégance; quand l'hypocrite bonté du roi et les remords de la reine viennent réveiller Hamlet, et lui rappeler le souvenir oublié des réalités qui l'environnent, alors il faut voir comment son mépris et son ironie éclatent, tout empreints encore des idées fantastiques qui l'obsédaient. Quelque chose d'insultant, de triste, d'insensé, de bizarre, se mêle à tous

ses discours. Ce n'est pas la révélation du meurtre qui préoccupe seule sa pensée ; c'est sa communication récente avec le monde des esprits qui a jeté dans son intelligence les germes de la demi-insanité qui le possède. Il devient cruel pour Ophélie, qu'il aime ; il trouve un lugubre charme dans sa conversation avec les fossoyeurs du cimetière. Jusqu'au dénouement, il est animé d'une ivresse sombre, d'une épouvante secrète, d'une moquerie méditative et terrible. Gœthe est de tous les commentateurs le seul qui ait saisi ce caractère. Samuel Johnson, excellent lexicographe, habile éplucheur de mots, écrivain dont les périodes cadencées ont toujours deux membres égaux et deux parties corrélatives, s'est trouvé fort embarrassé dans son examen critique d'*Hamlet*. Rien de plus naturel cependant, rien de moins bizarre que cette création si forte. Ce n'est plus l'Oreste antique, obéissant à la fatalité divine qui enfonce son glaive dans le cœur maternel. Il suffit, pour comprendre Hamlet, de s'identifier avec le jeune prince, et de penser à la désorganisation totale qui aurait lieu chez nous, si la figure d'un être que nous regrettons, que nous avons aimé, se montrait tout à coup devant nos yeux, vivante, mais de la vie des ombres, éloquente, majestueuse, menaçante et plaintive.

Ce qu'il y a d'admirable dans Shakspeare, c'est que, tout en laissant à peine apercevoir les êtres surnaturels qu'il met en œuvre, il ne s'en sert jamais comme d'agens passifs, de ressorts secondaires et commodes. La plupart des auteurs, en saisissant le sceptre de magie, n'y voient que le moyen de s'assurer une liberté illimitée, l'indépendance d'une déraison sans bornes, et l'abus d'un vaste pouvoir. Ces ombres, ces esprits, ne sont pour eux que des décorateurs machinistes, chargés d'amuser le peuple par des transformations et des *épouvantemens* imprévus. Dès que le monde surnaturel apparaît chez le poète anglais, c'est au contraire pour dominer les mortels malheureux ; c'est pour planer sur l'ouvrage entier. Ainsi *Macbeth* a pour mobile principal l'apparition des sorcières. Dans leurs cavernes, au milieu de leurs danses, que le bruit de la foudre accompagne, se préparent les sanglantes révolutions de l'Écosse. Tout, dans ces deux ouvrages, est profondément cal-

culé. Si *Hamlet*, par son but métaphysique, se rapproche davantage de la manière mystique et rêveuse dont l'école allemande considère le drame sérieux, *Macbeth* est de toutes les pièces de l'auteur celle qui a le plus de rapports avec le système du fatalisme antique. Œuvres profondément tristes, où le destin se montre dans toute sa rigueur, où la félicité, la vertu de l'homme, la force même de son intelligence, nous révèlent toute leur douloureuse indigence; bien que des êtres merveilleux, des fantômes évoqués du sein de l'avenir, des ombres exilées du royaume des morts, y apparaissent, ce ne sont pas des drames fantastiques, mais des tragédies sérieuses et sublimes.

Au contraire, une grande partie des drames de Shakspeare dans lesquels on ne voit ni anges, ni ombres, ni esprits infernaux, sont de véritables caprices, des contes fantastiques et bizarres. Désignés, on ne sait trop pourquoi, sous le titre ridicule de comédies, ces ouvrages singuliers ne sont après tout que des nouvelles romanesques, soumises aux lois du drame et rarement assujetties à celles de la vraisemblance. Il faut, pour les comprendre, écarter tous les souvenirs de la Grèce et de Rome. C'est à la littérature des peuples de l'Europe chrétienne, depuis le douzième jusqu'au seizième siècle, que ces drames originaux se rapportent. La donnée primitive qui leur sert de base, c'est le jeu du hasard, la lutte pénible de l'homme balotté par ses caprices, l'infinie variété d'événemens et de contrastes qui régissent la destinée humaine. Shakspeare n'a point créé cette donnée, il l'a trouvée empreinte dans toutes les littératures contemporaines, dans toutes les traditions du moyen-âge, dans tous les penchans intellectuels de son siècle.

Sous le règne de la fatalité antique, tout avait sa place fixe et assignée; l'esclave naissait esclave; les castes restaient immobiles, invariables et comme coulées dans le bronze. La grandeur des anciennes républiques reposait sur ce fondement. Quand Rome et Byzance chancelèrent, quand le christianisme annonça au monde la liberté de l'ame humaine et l'égalité de tous les enfans de Dieu devant le trône éternel, le fatalisme et son immobilité furent frappés de mort. La volonté humaine trouva son essor indépen-

dant. Bientôt après, un incroyable chaos bouleversa les empires : théisme, polythéisme, platonisme confondu ; hordes du Nord et du Midi réunies; ruines, terreurs, atrocités, vertus barbares, dévouemens chrétiens ; cette immense convulsion déplaçant tout ; ces catastrophes multipliées ébranlant toutes les fortunes, changeant les maîtres en esclaves, les esclaves en maîtres, firent du monde une vaste scène où s'entrechoquaient tous les accidens d'un hasard redoutable. Il faut lire dans saint Augustin les témoignages de son étonnement et de sa stupeur, à l'aspect de ces grands changemens. Rien n'est plus invraisemblable aux yeux des hommes qui ont vu de telles choses. Chacune des migrations qui envahissaient le vieux domaine des Latins était une nouvelle entreprise, un roman belliqueux, une aventure de guerre et de barbarie. Les peuples scythiques, les races caucasiennes, les pirates normands, les Arabes vainqueurs couvrirent notre sol des flots de leurs soldats ; et notre Europe grandit, et nos sociétés se formèrent, et nos institutions commencèrent, et nos idiômes prirent naissance au milieu de ces terribles et sanglantes merveilles. Païens et chrétiens, tous ces peuples nous apportèrent en tribut leurs contes, leurs traditions, les récits bizarres qui charmaient leurs solitudes. A peine les différens langages, nés de la langue latine ou de l'idiôme teutonique, bégayèrent-ils leurs premiers essais, à peine l'intelligence eut-elle le temps de se développer et d'employer ces nouveaux idiômes, instrumens encore grossiers ; ce fut pour dépeindre les bizarres jeux du sort, les grandes et périlleuses aventures des héros, le monde en proie aux vaillans et aux heureux, quelquefois la faiblesse miraculeusement sauvée, et toute la magie du destin.

Dès la première époque de la décadence, des romans grecs, dont nous possédons quelques fragmens, offrent des traces de ce nouveau penchant de l'esprit humain. Quand l'Europe ébranlée s'est rassise, quand elle a pu prendre une forme stable, on voit naître tous les récits d'aventures périlleuses où sont célébrés

Les Ogiers, Lancelots, et Rolands,
De qui ly ménestriers font ly nobles romans.

C'est sur la même donnée, d'héroïsme aventureux, que repose le théâtre espagnol, auquel on pourrait donner pour épigraphe unique le titre d'une des comédies de Calderon : *Lances de amor è de fortuna*; « *jeux périlleux de la fortune et de l'amour*. » Cette habitude de regarder l'invraisemblable comme possible, et le hasard comme roi du monde, devint inhérente à tous les peuples de l'Europe, et se teignit, pour ainsi dire, de la nuance spéciale qui caractérise leurs mœurs. De là nos fabliaux légers, moqueurs, récits malins et respirant à la fois le libertinage et la bravoure. De là les grands romans espagnols et les prestiges poétiques qui ont fait la gloire de l'Arioste. Richesses littéraires, essentiellement modernes, la *Novela* des Espagnols, le *Conte* italien, le *Fabliau* du trouvère émanent de la même source. Ne méprisons point ces trésors vraiment nationaux, inconnus à l'antiquité païenne, auxquels nous devons non-seulement ces vieilles et charmantes narrations qui on fait les délices de l'Europe, mais le *Roland furieux*, mais le chef-d'œuvre de Cervantes, une partie des créations de Shakspeare, les récits de Bocace, les plus heureux incidens de la scène moderne; et même cet admirable Gilblas, reflet lointain du roman d'aventures, tableau comique et achevé des jeux du hasard dans la vie privée.

Du temps de Shakspeare, les romans du moyen-âge, élaborés, retravaillés, rimés, traduits d'une langue dans une autre, étaient en grand honneur. Henri IV, traitant dans son conseil la plus grave matière, citait sérieusement Palmérin d'Angleterre et Lancelot Gauvain ([1]), pour prouver à M. de Sully et à deux autres barbes grises, qu'il devait se séparer juridiquement de Marguerite de Valois. L'immortel Cervantes écrivait Périclès et Sigismonde, roman plus invraisemblable que toutes les fictions si cruellement raillées par Don Quichotte. La plupart des drames de Rotrou et de Hardy, son prédécesseur, ne sont que de misérables parodies de ce genre, extrêmement facile et fort digne de mépris, lorsque l'on

([1]) V. les discours de Henri IV en son conseil, à la suite du *Divorce satirique*, par D'Aubigné.

n'y introduit ni peinture des caractères, ni éloquence, ni poésie, et que l'on se contente d'y accumuler catastrophes sur catastrophes, improbabilités sur improbabilités. Une grande partie des pièces de Lope de Vega n'ont pas d'autre mérite que la fertilité d'invention nécessaire pour créer sans cesse de nouvelles ressources, et jeter au hasard sur la scène une multitude de *merveilleuses occurrences*, comme on disait au seizième siècle.

Shakspeare, dont l'esprit éminemment souple s'est plié à toutes les formes dramatiques en faveur parmi ses contemporains, n'a composé que deux ouvrages, taillés, si je puis le dire, sur ce grossier patron. C'est *Périclès*, ébauche de sa première jeunesse, imitée d'un roman antique, rimé par le vieux poète Gower, et le *Conte d'Hiver* (Winter's Tale), pièce également invraisemblable, mais où son talent, mûri par les années, a laissé une empreinte bien plus profonde. La raison, qui manque au plan de ces deux drames, se retrouve dans les détails: c'est la vertu naïve, triomphant de la destinée; c'est la supériorité des dons naturels sur les dons acquis, c'est la noblesse de l'ame aux prises avec le sort. Si vous avez lu dans un *Doctrinal* gothique, quelque vieux conte plein d'intérêt, de mouvement et d'incohérence, vous pouvez vous faire une idée du charme singulier de ces deux ouvrages, et de leur invraisemblance étourdie.

Shakspeare ne s'occupe plus que de la surface brillante et fantastique des événemens; il en esquisse les vicissitudes d'un pinceau rapide; il ne voit qu'une suite de phénomènes bizarres dans le vaste tableau du monde. Il se rapproche des dramaturges espagnols, et comme eux, il est tantôt lyrique, tantôt passionné, toujours mobile et inconstant dans ses peintures.

Mais ces caractères inhérens au genre que Shakspeare traitait ne suffisaient point à son génie. Le pathétique profond des scènes de la vie privée qu'il reproduit, la création de quelques personnages admirables de naïveté et de grâce, rachètent l'incohérence du plan, qu'il emprunte à la légende gothique. Dans *Périclès*, un mari qui s'embarque avec sa femme, près de mettre au monde un enfant, la voit mourir au milieu de la tempête : ce mélange de la

douleur intérieure et du danger présent, des convulsions de la nature et de celles du cœur, est exprimé avec une simplicité qui touche au sublime. Dans le même ouvrage, une jeune fille, jetée par le sort dans un lieu de prostitution, non-seulement échappe aux dangers qui la menacent, mais répand autour d'elle comme une atmosphère de pureté et de vertu auxquelles les ames les plus corrompues cèdent en dépit d'elles-mêmes. Ainsi, mêlant à la peinture des jeux variés du sort celle du caractère, il relève, à force de vérité et de talent, la facilité triviale d'un genre où l'on peut réussir sans mériter aucune estime. Dans le *Conte d'Hiver*, c'est encore un rôle de jeune fille qui fixe l'intérêt et sert de point central à un drame très-bizarre. C'est une création enchanteresse que *Perdita*, bergère et princesse, modeste et passionnée, tendre et fière à la fois : elle a été déposée tout enfant au milieu d'une forêt sauvage, par un vieillard qui a reçu du roi l'ordre de se défaire d'elle : il prononce, en s'acquittant de ce triste office, ces paroles touchantes : « Pauvre petite! puisse le destin te sourire! » voici l'orage qui commence; pauvre enfant! ainsi exposée » à périr et de froid et de faim! Adieu! adieu! il faut remplir » mon serment! Le jour s'obscurcit, la nuit vient! ô malheu- » reuse fille des rois! que tu seras durement bercée pendant ton » sommeil! » Ainsi commence une vie d'infortunes à laquelle s'attache le plus vif intérêt romanesque.

Depuis le seizième siècle, notre horizon s'est agrandi. Nous ne voyons plus l'histoire des hommes et des empires comme un jeu de hasard, mais comme le résultat de causes secrètes et profondes. Doit-on aujourd'hui prendre pour modèle les créations fantastiques que Shakspeare empruntait au goût populaire, et sur lesquelles il a répandu tant de charmes? Ce serait oublier le but et l'essence même de l'art dramatique. Rien n'est plus actuel que le drame; il émane des mœurs du peuple auquel il s'adresse, il lui rend ce qu'il vient de lui emprunter. Curieux objet d'étude, Shakspeare n'est pas plus un objet d'imitation qu'Eschyle ou Euripide. Comme l'auteur anglais a puisé dans les contes du moyen-âge, dans les chroniques en vogue, dans les idées contemporaines,

ces richesses qu'il a fécondées, ces formes dramatiques que son génie a rendues immortelles, c'est dans la société qui vit autour de nous, qui nous presse de son influence, que se trouvent toutes nos ressources; et si l'examen approfondi des productions de l'esprit dans leur rapport avec le temps qui les a vus naître, est profitable et utile, si sa difficulté même y attache un charme secret, ce n'est maintenant ni sur Shakspeare ni sur Sénèque qu'il faut se modeler. C'est l'homme, la vie, la société, le monde existant qu'il faut reproduire : ces modèles posent devant nous; et il n'y a rien à gagner, ce me semble, dans cette route de servilité intellectuelle, où de tout temps en France, on s'est précipité avec trop de zèle.

Ph. Chasles.

LETTRES DE LOUIS XVIII,

Traduites de l'anglais.

LETTRE Ire

DE S. M. LOUIS XVIII A ***

Hartwell, 2 décembre 1810.

Je pense, mon cher ami, que vous aurez reçu, avant l'arrivée de cette lettre, une note que je vous envoyai par M. de la Chapelle, et qui vous fesait connaître mon malheur. Je puis vous dire, sans réserve, que j'en ai été infiniment plus affligé que je n'attendais. J'avoue franchement que je ne savais pas que j'aimais la reine autant que je trouve maintenant que je l'aimais. Je me souviens, il est vrai, que toutes les fois que l'état de sa santé affectait la sincérité naturelle de son caractère, j'étais maussade et triste (hélas! j'étais assez injuste pour croire son mal en partie imaginaire); mais, au contraire, chaque fois qu'elle allait mieux, je me trouvais gai,

content et tout-à-fait un *high spirits*(¹) (*de bonne humeur*). Cependant je n'eus jamais la peine de découvrir l'origine de cette sympathie, et je n'examinai pas mon cœur jusqu'à ce que je visse la reine en danger ; ce fut, comme je vous en ai informé, le 5 du mois dernier. Quand je vous écrivis, je n'éprouvais qu'une sorte d'alarme vague que je ne puis me repentir de ne pas vous avoir fait partager.

Je m'explique : — comme je vous le disais tout à l'heure, je soupçonnais la reine d'être une espèce de *malade imaginaire*, et mes soupçons se fondaient sur l'opinion de Colignon, au jugement de qui j'avais une confiance entière, à cause de la manière habile dont il la traita en 1803. Je savais bien qu'un médecin peut se tromper dans la partie conjecturale de son art, mais je ne pouvais prévoir une méprise sur un fait matériel. Par exemple, la reine se plaignait que ses jambes étaient enflées ; Colignon disait qu'elles ne l'étaient pas, et je m'en rapportais naturellement à ce qu'il disait, m'imaginant qu'il était le meilleur juge de la chose. Enfin, le dimanche 4 novembre, elle me dit qu'elle désirait consulter Lefebvre, que je fis appeler en conséquence. Il vint voir la reine le lendemain matin, et d'abord ne se montra pas moins incrédule que moi, relativement à la nature sérieuse de sa maladie ; mais son opinion changea avant son départ. Cependant il ne me fit pas connaître toute l'étendue de la triste vérité ; il me dit simplement que l'enflure avait paru, et que cela pourrait devenir sérieux. C'était le jour où je vous écrivis ; mais le mardi Lefebvre changea de ton : il me déclara décidément que l'hydropisie était formée et accompagnée de symptômes alarmans. Il ajouta néanmoins qu'il ne désespérait pas de réduire ces symptômes par des remèdes convenables, mais que s'il ne réussissait pas, tout serait fini. Ce furent ses propres paroles, et quand je les entendis, le voile tomba de mes yeux.

La reine passa une nuit agitée ; le matin, des vésicatoires lui furent appliqués aux deux bras dans la vue d'agir contre l'infiltra-

(¹) Ces mots et quelques autres sont en anglais avec la traduction de Louis XVIII à côté.

tion du fluide dans le thorax. Je jouis alors pour la dernière fois du triste bonheur de la servir, en rajustant ses couvertures que son agitation pendant la nuit avait dérangées. Le mardi, elle ne passa pas un très-mauvais jour; elle avait repris sa sérénité, et me parla en riant du mal que faisaient les vésicatoires. Elle souffrit beaucoup lorsqu'on les détacha le soir. La douleur fut plus vive encore lorsqu'ils furent pansés le mercredi matin; il en résulta une défaillance et une difficulté de respirer. La défaillance ne fut pas longue, mais elle revint sur le midi; et quand elle fut passée, la reine prévint la proposition qu'on allait me faire d'envoyer chercher son confesseur.

Après la confession, elle exprima le désir de recevoir les sacremens, qui lui furent administrés par l'archevêque de Paris. Le vénérable prélat, accablé de sa douleur, se trompa deux fois dans la cérémonie de l'extrême-onction; mais la reine le reprit avec un sang-froid et une présence d'esprit dont elle n'eût certainement pas été capable, si elle eût été au lit de mort d'un autre. Je rentrai dans sa chambre aussitôt que la cérémonie fut finie, et je voudrais que vous eussiez vu l'expression de son visage quand elle me tendit la main. Elle eut une nuit passable; elle se réveilla horriblement mal le jeudi 8. Elle eut une défaillance, mais moins forte que celle de mercredi. Dans le courant de la journée, il y eut quelques légers symptômes de mieux, et votre pauvre ami fut un peu consolé par une lueur d'espérance.

Le jeudi, nous eûmes une armée d'arrivans, car aussitôt qu'on eut décidé que la reine serait administrée, j'avais envoyé des dépêches partout. Mon frère arriva de Londres à onze heures du matin; mes neveux, qui étaient en visite chez lord Moira, à Donnington, arrivèrent à neuf heures du soir, et le prince et la princesse de Condé à dix. Le duc de Bourbon, qui n'était pas à Londres, ne vint que le lendemain. La reine reposa assez bien la nuit. La défaillance qu'elle eut le vendredi matin, en se réveillant, ne fut pas aussi forte qu'à l'ordinaire, et tout le jour, elle fut assez calme.

Les médecins avaient ordonné qu'il ne restât que peu de personnes dans la chambre de la malade, et qu'elles n'y restassent pas

long-temps. En conséquence nous passâmes le jour dans le salon, rentrant les uns après les autres dans la chambre à coucher. Ceux qui la virent le plus souvent furent le duc d'Havré, l'archevêque, et l'abbé de Brean. Le vendredi soir, elle pria l'abbé de Brean de s'entretenir avec elle sur des sujets de religion : son talent en ce genre est presque aussi grand que celui du vénérable abbé Edgeworth. Elle prit part à la conversation avec autant d'aisance que si elle eût été en société; ce soir-là, j'allai me coucher animé par une faible espérance.

La reine eut une nuit passable le samedi 10. A neuf heures, époque à laquelle venait ordinairement la défaillance, il n'en parut aucun symptôme. Elle commença cependant bientôt après; je vis alors jusqu'à quel point elle était instruite de son état, avec quelle résignation elle attendait sa fin prochaine. Pour preuve de ce que je dis, il suffira de raconter une circonstance. Un homme appelé Motte, au service de mon frère, était mort en 1769, pendant une violente tempête. Depuis cette mort, les personnes de la cour avaient coutume de dire, quand elles parlaient d'un très-mauvais temps, *temps de la mort de Motte*. Le fatal samedi auquel je fais allusion, la pluie tomba à verse, et il fit un vent plus violent que je ne me souviens d'en avoir vu en Angleterre. Nous en parlions lorsque la reine, nous interrompant, remarqua que le mauvais temps ne serait plus appelé *temps de la mort de Motte*. Je ne répondis rien; mais ces paroles firent une impression plus profonde dans mon cœur que dans mes oreilles. La reine éprouva alors une grande difficulté à respirer dans son lit. Elle fut placée dans un fauteuil, et la crise fut telle que les médecins eurent peur qu'elle ne pût la supporter plus long-temps. Elle demanda l'abbé de Brean, qui, ne croyant pas le danger si proche, était allé jusqu'à Aylesbury. Comme on lui dit qu'il n'était pas à Hartwell, elle demanda l'archevêque, et après avoir causé quelques momens avec lui, elle nous envoya dire qu'elle désirait nous voir tous pour la dernière fois. Nous nous rendîmes auprès d'elle, mais elle n'eut pas la force de nous parler, et au bout de quelques minutes, elle nous fit signe de nous retirer. Bientôt après, elle demanda qu'on dît les

prières pour les agonisans, et elles furent commencées par l'archevêque (qui était à peine en état de prononcer les mots), et l'abbé de Brean arriva à temps pour les finir. L'archevêque lui donna alors l'absolution *in articulo mortis*. Pendant ce temps, la crise devint moins violente, et ses forces revinrent. Elle m'envoya chercher, et l'archevêque en son nom me demanda pardon de toutes ses offenses envers moi. Je répondis que c'était à moi de lui demander pardon à elle. — « Non, reprit-elle, l'abbé de Brean sait bien que je n'ai pas à me plaindre de vous. » — Puis sentant sa main baignée de mes larmes, elle ajouta avec douceur : C'est assez, je dois maintenant élever toutes mes pensées à mon créateur devant qui je vais bientôt comparaître, et auprès de qui je prierai pour vous.

Quand je fus parti, elle fit demander successivement mon neveu et ma nièce, à qui elle donna la bénédiction ; — le duc de Berri à qui elle adressa quelques conseils sages et affectueux, — et mon frère à qui elle parla avec le même ton de douceur. Après un court intervalle, l'abbé de Brean vint m'informer que la reine désirait que je rentrasse chez moi ; j'obéis, et vous devez imaginer. . . .
. . . .

LETTRE II

DE LOUIS XVIII A ***

Hartwell, 7 janvier 1811.

Je crains, mon cher ami, d'avoir sottement retardé ma lettre, mais Blacas, qui devait, d'un jour à l'autre, aller à Londres, en a été empêché par une de ces coliques auxquelles il est si sujet. Enfin il est décidé qu'il part demain. Mais j'ai peur que la malle n'ait pas

été si lente que moi ; et, qui pis est, le vent d'est, qui souffle maintenant et qui nous gèle jusqu'à la moelle des os, n'a été que trop favorable aux paquebots.

J'ai reçu votre lettre du 15 novembre ; vous ne serez pas surpris d'apprendre que la vue du cachet rouge produisit sur moi une impression profonde, quand je songeai à la date de la lettre. Quand mon ami a fermé cette lettre, pensai-je, il n'avait pas encore appris un événement qu'il déplorera autant que moi-même. Je vous en veux presque. Mais pourquoi ? La triste nouvelle, quand elle vous sera parvenue, n'en aura pas été moins affligeante, et le souvenir des jours pendant lesquels vous l'avez ignorée en sera peut-être plus amer. J'en juge par moi-même, comme je vous en ai déjà informé. Je sortis pour aller prendre un peu l'air, comme elle m'avait pressé de le faire, car j'en avais grand besoin ; et cette courte promenade, tout en différant la perte de toute espérance, me priva de la consolation d'être près d'elle quand elle rendit le dernier soupir. C'est pour moi, et ce sera toujours une idée pénible. Mais soyez sans crainte pour ma santé : elle n'a pas été altérée ; « *no more tears, no more pangs of sorrow* » (plus de pleurs, plus de serremens de cœur) ; mais il est un sentiment de regret, un vide dans mon cœur. Si je forme une pensée gaie ou triste, si un souvenir du passé me vient à l'esprit, je me dis à moi-même machinalement : Il faut que je lui dise cela ; mais l'illusion est bientôt détruite, et je réfléchis que nos jours « *of sweet intercourse* » (douce communication [1]) sont finis à jamais. Tout cela ne m'empêche pas de manger, de dormir, de prendre part à la conversation, et même parfois de rire ; mais le triste mot *jamais* se mêle à tout, et il est comme serait une goutte de fiel distillée dans nos mets et notre boisson. Je sais que je parle ainsi, non-seulement à mon ami, mais encore à l'homme spirituel et sensible, qui me comprendra et sympathisera avec moi, qui peut-être, hélas ! comparera ses sensations avec les miennes.

Dans votre lettre du 15 novembre, je suis très-surpris que vous

[1] *Sic* dans l'original.

parliez de neige. Je m'attendais à entendre parler de ces torrens de pluie qui distinguent la saison d'hiver dans les tropiques (et je crois que Madère est dans cette latitude), mais l'idée de froid me fait *shudder* (frémir). Peu importe mes sensations, si vous n'en éprouvez aucun mauvais effet. Cependant il est dans votre lettre quelque chose qui me tourmente plus que la neige : — c'est le dîner de huit heures; il serait fort agréable pour moi, mais pour vous qui êtes un invalide, c'est autre chose. Cependant je pense que si le maréchal Souwarow pouvait sortir du tombeau, et était à mes ordres pour vous donner à dîner, ce n'est pas le premier service auquel je l'emploierais.

Point de nouvelles des armées : il doit y avoir sans doute une carte de Portugal à Madère ; je vous recommande donc d'examiner la position des forces respectives, elle est très-singulière. Je voudrais, comme vous, que l'armée portugaise fût au Brésil, dont la situation me semble bien précaire; mais les dix-neuf vingtièmes de l'armée sont composés de milice, espèce de troupes très-peu transportables.

Il est impossible de se faire une idée de la santé du roi d'Angleterre. Les bulletins répètent toujours et sans cesse, — *a sleepless night*, — *much the same*, — *a little better*, — *not quite so well* (il a passé la nuit sans dormir, — la nuit à peu près comme la précédente, — un peu mieux, — pas tout-à-fait aussi bien). J'aimerais autant lire toutes ces phrases dans un dictionnaire que dans la gazette.

La question de la régence est à peu près résolue. On croit assez qu'il y aura un changement de ministère, mais on ne devine pas qui occupera la première place dans le cabinet. Lord Grenville est peut-être lié par le langage qu'il tenait en 1788; il s'est déclaré pour les restrictions. Lord Grey, dans une affaire malheureusement trop notoire, prit un parti qui offensa nécessairement le prince de Galles ; quelques personnes mentionnent M. Tierney.

Savez-vous quel est le cours actuel du change avec la Russie? — *Four pence!* huit sous pour un rouble ! Ce n'est pas très-gai; heureusement des nouvelles plus consolantes sont venues d'Amé-

rique. Je présume que Blacas vous en a informé, c'est pourquoi je n'ai pas besoin de vous les écrire.

Depuis votre départ, j'ai fait une autre tentative dans une affaire dont vous traçâtes le premier plan quand nous étions en Italie; je désirerais que la partie la plus intéressée plaidât sa cause ouvertement, mais celui de qui cela dépend dit que, quoiqu'il désire vivement la conclusion de cette affaire, il n'y peut penser avant la paix générale; il ne peut non plus recevoir *aucune* visite. Je serais tenté de croire qu'il n'oserait pas accepter un legs si important, ou du moins qu'il voudrait en différer l'acceptation jusqu'à une certaine époque. Si c'est là le cas, serons-nous tenus encore de respecter une volonté très-pénible pour celui qui aurait pu avoir quelque consolation à trouver des prétextes pour son extravagance? Il les trouverait encore, quand même le cas anticipé écarterait l'obstacle; mais la consolation ne serait plus pure.

Le roi de Suède est bien, mais il ne paraît pas se plaire ici, et n'aime pas le climat de ce pays; je ne doute pas que les habitans du Nord ne préfèrent un froid rigoureux aux variations fréquentes de température qui ont lieu en Angleterre.

Demain, mon ami, sera un jour,

> « *Hunc ego Gætulis agerem si Syrtibus exul*
> *Argolicove mari deprensus, et urbe Mycenæ,*
> *Annua vota tamen, solemnesque ordine pompas*
> *Exequerer.* »

LETTRE III

DE LOUIS XVIII A ***

Hartwell, 1er avril 1811.

Il y a trois semaines environ, mon cher ami, je reçus le même jour deux lettres de vous, l'une datée du 31 octobre, et l'autre du 29 janvier. La dernière me causa quelques inquiétudes, qui furent heureusement dissipées par une lettre postérieure de douze jours, que M. de Pradel reçut de son fils. Tout climat sur la terre a sa mauvaise saison, la seule différence consiste dans le plus ou moins de durée, le plus ou moins d'intensité; mais c'est bien encore quelque chose : si vous avez eu votre bonne part d'hiver à Madère, je crois que vous en serez bien dédommagé par une proportion égale dans les faveurs de l'été. Dieu veuille que vous ayez un mois de mars comme le nôtre! Je ne me rappelle pas en avoir jamais vu de semblable dans ce pays ni dans aucun autre. Il est vrai qu'il gelait toutes les nuits presque sans exception; mais à huit ou neuf heures du matin, il semblait que l'on fût au mois de mai. Aussi la végétation de toute espèce est extrêmement avancée. Les abricots sont en fleurs, et les pêchers y seront bientôt. Le lilas est près de fleurir, et les châtaigniers ont déjà des feuilles.

Le retour du printemps exerce d'ordinaire une influence sur la constitution humaine. Je n'avais pas encore ressenti d'attaque de goutte comme à présent.

« A brebis tondue Dieu mesure le vent. »

Hélas! je sens que la pauvre brebis est tondue. Vous savez comme je jouissais du retour de la belle saison, quelles émotions me causaient les premières feuilles, les premières fleurs du printemps! Je

conserve encore les mêmes goûts, mais une goutte d'absinthe suffit pour tout empoisonner. Quand je respire l'air embaumé du matin, je songe quel bien il *lui* aurait fait! Mais elle n'est plus. J'ai devant moi, en ce moment, un camélia blanc, qui j'amais ne fut si beau que cette année, et je me rappelle que je l'achetai pour sa fête, la première année de notre séjour à Hartwell. Lorsque je me promène dans mon jardin, et que je vois bourgeonner mes rosiers, je me demande à qui j'offrirai les roses. La Saint-Joseph est passée: autrefois c'était d'ordinaire un jour de fête; cette année, j'ai soulagé ma tristesse (ceci est à la lettre), en lisant l'office des morts. Après tout, je ne voudrais pas éloigner ce calice d'amertume; autrement je pourrais l'oublier. Je puis dire, comme les enfans d'Israël :

Si oblitus fuero tuî, Jerusalem, oblivioni detur dextra mea.

Mais, du moins, ma douleur n'est pas sans quelques adoucissemens. Toutes les fois que j'éprouve ces regrets, je sens que je rends un hommage pur à sa mémoire; et si, comme je n'en doute pas, elle a reçu la récompense des maux qu'elle a soufferts dans ce monde, ne doit-ce pas être une consolation pour son mari? Ce que je dis de moi-même s'applique également à vous. Soyez sûr, mon ami, que vous n'êtes pas oublié dans les prières qu'elle a promis de faire pour moi.

Mon cœur avait prévenu ce que vous dites relativement à ma nièce. Aux premiers jours de ma mauvaise fortune, alors que la présence d'un objet aimé devenait si nécessaire, je la priai souvent de me venir voir, et elle obéit avec l'empressement le plus affectueux. Elle remplit en quelque sorte le temps que j'avais coutume de passer ailleurs, et j'espère ainsi n'avoir pas besoin de me créer de nouvelles habitudes, car mon cœur est satisfait, autant du moins qu'il est possible, lorsque je vois une place, vide de quelque côté que je dirige mes regards.

Ce que vous dites de Collignon est exact. Je suis convaincu qu'il a cruellement souffert. Il fut si cruellement blessé dans ses affec-

tions, que je ne saurais imaginer de plus grande misère. En passant, je dois vous citer une anecdote qui fait honneur à Lefebvre, qui n'aimait pas l'autre, comme vous savez. On le fit venir lorsqu'il n'était plus temps de désarmer la faux de la mort; cependant, par des soins assidus, par quelques services adroits que lui suggéra son habileté, il réussit à calmer les souffrances de ces derniers momens. Ma pauvre femme lui en exprimait sa reconnaissance. « Si Votre Majesté, dit-il alors, veut me donner une preuve de sa satisfaction, j'ose la supplier d'accorder quelques marques de bienveillance à M. Collignon. » La reine aussitôt donna l'ordre de le faire entrer, ce qu'elle avait constamment refusé depuis quatre jours. Elle lui parla avec bonté, et le traita à son dernier moment comme elle avait coutume de faire autrefois. Une autre circonstance non moins honorable pour Lefebvre, c'est que je n'appris cela qu'un mois après, mon frère l'ayant su par une voie indirecte.

Vous êtes étonné, et vous devez croire que vous en avez de bonnes raisons, de mon silence sur les projets du roi de Suède. Il conserve toujours le généreux dessein de servir la bonne cause avec son épée. Je ne puis oublier qu'au temps de sa prospérité, il a étendu le bras pour me secourir dans ma disgrâce. Ma reconnaissance et mon amitié pour lui me suivront au tombeau. Je verrai toujours avec horreur les crimes qui l'ont renversé du trône; mais je dois avouer que je n'en suis plus surpris. Ne supposez pas cependant que je veux l'accuser d'extravagance; on n'est pas toujours fou pour manquer de prudence. J'admire son courage et ses principes nobles et assis sur l'honneur; malheureusement sa tête ne vaut pas son cœur. Plût au ciel que la franc-maçonnerie se bornât aux réunions de la loge olympique, et surtout que l'illuminisme n'eût jamais été connu! Je crains de ne pas m'expliquer clairement; mais autant je parle avec confiance de mes chagrins personnels, autant je sens de répugnance à m'étendre sur le sujet en question. Je prévois que le roi de Suède ne remontera jamais sur son trône, et je suis fâché d'ajouter que probablement aucun rayon de la fortune ne luira plus pour lui. Toutes les consolations que la Providence lui avait réservées sont devenues de nouvelles sources de

malheur. D'autres vous raconteront toutes les petites vexations, souvent plus difficiles à supporter que les véritables infortunes, qu'il a éprouvées durant les quatre derniers mois, c'est-à-dire depuis qu'il a quitté l'Angleterre, et qu'il s'est embarqué à Yarmouth le 27. Honte sur ceux qui les ont causées! Il souhaita d'avoir mon portrait, et, comme vous pouvez le croire, je le lui donnai; j'ai le sien également, et très-ressemblant; mais chacun s'accorde à dire que le chef-d'œuvre de Huet est le portrait qui, je l'espère, est depuis long-temps arrivé à Saint-Michel.

2 avril.

Hier j'interrompis ma lettre, et je la continue aujourd'hui. Les gazettes de ce matin nous apprennent que le duc de Sudermanie est très-malade, et l'on dit qu'il a remis les rênes du gouvernement entre les mains de Bernadotte, qu'il a nommé régent. Je ne suis pas entièrement convaincu de la vérité de cette maladie; mais, si cela est, ce qui est possible, l'usurpateur n'a que ce qu'il mérite, et pourtant j'en suis fâché, car l'infortuné roi avait encore quelques partisans en Suède; et, tout misérable que fût son oncle, il vaudrait mieux avoir affaire à lui qu'à un soldat étranger. Mais Gustave IV est attaché à son oncle, dont on ne peut lui faire comprendre le véritable caractère. Je ne saurais approuver le chagrin que lui causera cette nouvelle, et cependant je ne puis m'empêcher de sympathiser avec lui.

Je suppose que vous savez maintenant la mort de M. de Carové en arrivant au Brésil. Heureusement lord Strangford a déjà fait plus que votre note (ou du moins il a commencé, car nous ne savons pas encore positivement comment l'affaire s'est terminée). J'ai des moyens de communication avec ce gentilhomme par M. de Gosson; et, quoiqu'il soit encore jeune, c'est un intermédiaire que je préfère au nonce, dont nos évêques conservent une opinion très-défavorable. L'un d'eux m'a dit de lui l'histoire suivante. Vous vous rappelez que, sur les dix-neuf évêques qui étaient en Angleterre,

lorsqu'on leur fit demander leur démission, quatorze demeurèrent fermes, et cinq seulement se soumirent. Monseigneur Galeppi, l'ayant appris, informa de suite les évêques qu'il y avait eu quatorze démissions; cet exemple les séduisit, mais assurément ce n'était pas agir de *franc jeu*.

Enfin la famille de Napoléon a un héritier. Si réellement c'est lè fils de l'infortunée archiduchesse, ou s'il est entré dans la chambre par la porte, c'est une question de peu d'importance. Plusieurs personnes attachent beaucoup d'importance à cet évènement. Je ne pense pas de même, et je vais vous dire pourquoi. Si Dieu a condamné le monde, Bonaparte ne manquera pas de successeurs; mais au contraire, si la colère du ciel doit s'apaiser, rien sur la terre ne préviendra la ruine de l'édifice d'iniquité.

La brillante expédition de Cadix n'a pas produit tous les résultats que l'on pouvait en espérer, et cela, dit-on, par la force du général espagnol La Papa. Masséna est en retraite. Voilà les nouvelles de l'armée pour aujourd'hui.

Le roi d'Angleterre va de mieux en mieux, à ce que l'on dit. Cependant quelques circonstances particulières laissent des doutes sur la vérité de cette assertion. Le fait est que personne ne s'est encore hasardé de prédire l'époque probable du retour de sa raison.

Vous avez perdu votre oncle, M. de Nesl. Je vous en parle sans aucun préambule, parce que je m'imagine que vous n'en éprouvez que peu de chagrin, surtout parce que votre mère ne saurait regretter beaucoup un frère qui n'a jamais eu pour elle les sentimens ni la conduite. Il y a près d'un an qu'il est mort; mais le duc d'Havré, qui est son cousin-germain par les femmes, en a reçu la nouvelle il y a seulement quinze jours.

Adieu.

LETTRE IV

DE LOUIS XVIII A ***

Hartwell, 5 février 1811.

Mon cher ami,

Je n'ai rien reçu de vous depuis votre lettre du 15 novembre. J'ai eu, il est vrai, de vos nouvelles par une lettre de M. de Pradel à son père; mais cette lettre ne contenait que de vieilles nouvelles, étant datée du 29 novembre. J'attends tous les jours une lettre de vous, et suis tous les jours déçu dans mon attente. Cependant je n'aime pas à me tourmenter sans de bonnes raisons, et je me dis à moi-même : Assurément aucun malheur n'est arrivé, ou je l'aurais su déjà. Mauvaise nouvelle a des ailes, bonne nouvelle a la goutte. A propos, je suis heureux de pouvoir vous dire que madame *podagra* ne m'a pas encore honoré de sa visite habituelle, et ne m'a pas même averti qu'elle eût l'intention de m'en faire une prochaine, quoiqu'à cette saison de l'année je doive l'attendre tous les jours; mais je n'ai eu encore aucun symptôme de l'approche de ma visiteuse, et je vous assure que je supporte ce désappointement avec infiniment plus de résignation que celui de ne pas recevoir de vos nouvelles.

Je viens d'avoir une scène très-déplaisante : le pauvre Peyronnet a, je crois, complètement perdu la tête. Il se conduisit l'autre jour dans mon cabinet de toilette de telle sorte, que je fus obligé de le réprimander et de le prier de ne plus recommencer. Il m'a écrit

depuis des lettres qui, quoique excessivement respectueuses, étaient entièrement vides de sens. Blacas, qui est allé le voir avec l'archevêque et le duc d'Havré, vous rendra compte de l'altération de sa raison. Je lui ai donné permission de s'absenter pendant un mois, pour lui laisser le temps de réfléchir. Le comte de la Châtre, qui l'a vu avant-hier ou samedi, déclare qu'il est aussi fou que jamais. Il l'a trouvé très-changé, et visiblement malade; il dit qu'il ne serait pas étonné qu'il fût nécessaire de l'envoyer tenir compagnie à M. de Fronval. Je serai très-fâché s'il ne se rétablit pas, car après tout je le regarde comme le maçon de l'édifice dont Foster fut le Palladium; sans cela, sa perte ne serait pas grand'chose.

Blacas m'apprend qu'il vous a parlé de certaines lettres gracieuses écrites à Michel Foster. Je l'ai grondé, parce qu'il est inutile d'écrire en Afrique sur de semblables choses; mais il m'a assuré qu'il avait versé un baume sur la blessure, et j'ai été satisfait. Je dois ajouter (et j'espère être cru) que ces jolies épîtres n'ont pas causé la moindre inquiétude à Michel. Achille n'était vulnérable qu'au talon, et Michel au cœur.

Je ne dirai rien de la guerre, mais la politique prend un singulier aspect. On dit (et j'ai peur que ce soit vrai, car cela vient de Paris et de Cadix) que Bonaparte a l'intention de rétablir Ferdinand sur son trône, et de lui faire épouser une sœur de l'infortunée Marie-Louise. Les cortès de leur côté, si j'en dois croire une feuille imprimée à Cadix, et que j'ai vue, déclarent qu'ils ne reconnaîtront pas Ferdinand, s'il se présente sous la protection *d'un tyran qui a usurpé le trône de Louis XVIII*. Ainsi les cortès proclament les droits d'un souverain étranger, tandis qu'ils se mettent eux-mêmes au-dessus de l'autorité du leur. Cette inconséquence vient de l'opinion répandue de la souveraineté du peuple, qu'un peuple peut changer un gouvernement comme il lui plaît, pourvu que les révolutions soient faites sans verser le sang. Cette fatale opinion ne s'est que trop répandue.

Croiriez-vous que le roi de Suède non-seulement défend la conduite et les sentimens de son oncle, mais le regarde comme un roi légitime? Je ne le répéterais pas, s'il ne l'avait dit qu'à moi;

mais malheureusement beaucoup d'autres ont entendu cette déclaration de sa bouche.

L'affaire de la régence est bien près d'être terminée. L'assentiment, — dirai-je l'assentiment royal? — fut accordé hier au bill. Aujourd'hui le prince doit prononcer le serment devant le conseil privé, et jeudi, je crois, être installé par le parlement. Il a déclaré sa détermination de ne pas changer le ministère, et *in my poor opinion* (dans mes faibles idées), il a parfaitement raison : premièrement parce que le roi est mieux, il a vu ses ministres, et on ne peut douter de sa guérison complète dans deux ou trois mois; par conséquent ce que le prince ferait aujourd'hui serait défait alors. Secondement, supposons que les choses aillent autrement, Son A. R. agit avec cette prudence qui convient au pouvoir; il montre son respect à son père en montrant qu'il espère encore sa guérison, et désire par conséquent lui épargner la peine de former un nouveau cabinet.

Je suppose que vous lisez les papiers publics où vous êtes; vous y aurez donc vu la lettre que la reine a écrite à son fils pour lui recommander la ligne de conduite qu'il a adoptée, ainsi que la *very dutiful* réponse du prince. Je soupçonne cependant que tout cela était arrangé d'avance entre la mère et le fils pour *countenance* ce dernier aux yeux de ceux qui s'appellent son parti, et qu'il était nécessaire de *baffle* (1).

J'espère que tous les *packets* sont arrivés, particulièrement ceux du 17 janvier.

Adieu.

(1) Les mots anglais ne sont pas traduits dans cette lettre : *to countenance* signifie appuyer, et *to baffle* tromper.

EXAMEN HISTORIQUE

DES

LETTRES DE SA MAJESTÉ LOUIS XVIII,

Traduites de l'anglais.

A M. le Comte de Pradel.

Monsieur le Comte,

J'ai l'honneur de vous adresser un journal anglais contenant des lettres de Sa Majesté Louis XVIII. Avant de publier ces lettres traduites, me serait-il permis de solliciter votre opinion sur leur authenticité, puis d'insérer dans la Revue de Paris le jugement, les faits, les conjectures que vous voudriez bien me communiquer à ce sujet? J'ose espérer de votre bienveillance, Monsieur le Comte, ces renseignemens précieux et utiles.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Comte, etc., etc.,

Le Directeur de la Revue de Paris.

Réponse de M. le Comte de Pradel.

Monsieur,

Les informations que vous attendez de moi sur les lettres attribuées à Louis XVIII, dans un recueil périodique qui paraît, depuis quelque temps, à Londres (*the Court-Journal*), ne seront pas, je le crains, assez explicites pour satisfaire au désir que vous

éprouvez d'en vérifier l'authenticité. J'y ai reconnu, sans doute, une assez grande vraisemblance de conformité avec le caractère présumable d'une correspondance qui a certainement existé entre le feu roi et M. d'Avaray, que les progrès d'une maladie mortelle conduisirent, vers la fin de l'année 1810, à l'île de Madère, où le plus doux climat des zônes tempérées ne prolongea sa vie que de quelques mois; circonstance qui s'accorde avec la date des lettres publiées par l'éditeur anglais. Toutefois l'art d'empreindre les fictions pseudonymes des couleurs de la vérité a tellement abusé une curiosité avide et crédule, et la mémoire du feu roi a été si particulièrement livrée aux entreprises de cette fraude littéraire, dans un écrit (1) dont le *Court-Journal*, soit dit en passant, accueille, avec une étrange légèreté de critique, les palpables impostures, que mon hésitation, sur l'objet de vos doutes, acquiert le degré de scepticisme le moins favorable à leur solution. Je songe aux interpolations, si difficiles à reconnaître dans un texte adroitement altéré; je me représente la hardiesse effrontée de ces *ressusciteurs* (*resurrection-men*), qui, dans un sens moins matériel qu'en Angleterre, se font aussi, parmi nous, un ténébreux trafic de la violation des tombeaux, et je n'ose appuyer, d'une conjecture hasardée, une révélation dont j'ignore la source et les garanties.

Que serait-ce d'ailleurs, en la supposant authentique, qu'une telle correspondance? sous quel point de vue considérer ces épanchemens de l'amitié et de la confiance intime d'un prince, connu pour avoir honoré le rang suprême des sentimens qui unissent le plus étroitement les hommes qu'a déjà rapprochés la parité des conditions? Comment scruter des pensées et des opinions dont la source, depuis long-temps confondue avec le cours de tant de vicissitudes, ne se montre plus que dans un lointain presque inaccessible à la rectitude de nos jugemens? N'y aurait-il point une profanation à surprendre ainsi, dans l'asile de la mort, les secrets de l'exil et du malheur; une sorte de trahison à leur imposer l'épreuve d'un examen que l'histoire n'était pas destinée à leur faire subir?

(1) Les *Mémoires d'une femme de qualité*.

On sait de quelle constante et vive affection Louis XVIII paya au duc d'Avaray le dévouement avec lequel fut conçue et accomplie une entreprise qui, ayant d'abord eu pour but de faire partager à ce prince la délivrance de son auguste et malheureux frère, eut pour résultat de l'arracher à la destinée funeste qu'il aurait aussi infailliblement partagée. Monsieur avait voulu se trouver à côté de Louis XVI sur une terre neutre, où les espérances d'un bon roi plaçaient les premiers pas à tenter vers un rapprochement libre entre les vœux du peuple et les droits du trône. L'évènement fatal qui trompa cet espoir réserva du moins à notre avenir le roi par qui cette salutaire conciliation devait s'opérer un jour. Louis XVIII vécut pour faire, de son règne et de ses lois, comme un religieux accomplissement des desseins qu'un monarque infortuné avait vu toujours échouer contre l'écueil des passions humaines. Il ne faut pas s'étonner que M. d'Avaray eût rencontré, dans l'illustre captif dont il dirigea l'évasion, une reconnaissance plus étendue et plus expansive que celle dont la stricte et froide équité se serait fait une loi. Les ames généreuses contractent pour les vices auxquels le vulgaire les suppose le plus enclins, une aversion qui les entraîne avec une sorte d'impétuosité vers les vertus opposées. L'ingratitude, tant reprochée aux princes et aux rois, dut faire de l'amitié et de la reconnaissance la préoccupation d'une vie dont la réflexion éclaira les premiers penchans, et qu'environnèrent de leur charme et de leur éclat les plus nobles jouissances du cœur, le plus heureux emploi des dons de l'esprit. Dès-lors aussi, ce prince, dont l'adversité n'avait point encore agrandi les vertus et la destinée, trouvait dans la culture de sa féconde mémoire cette susceptibilité d'émotions que fait naître la contemplation, pour ainsi dire prochaine et continue, des grandes actions et des beaux exemples; disposition qui, dans un siècle moins désabusé, eût produit l'enthousiasme qui, au milieu d'une société légère et railleuse, conserva au caractère du feu roi, jusqu'au déclin de ses ans, cette chaleur de sentiment qu'avaient tempérée, sans l'éteindre, la dignité du vieillard et la majesté du monarque. Les témoignages d'une tendre sollicitude, d'une amitié prodigue envers M. d'Avaray de douces et nobles

consolations, sont donc à ranger parmi les traits de vraisemblance qu'offrent les lettres publiées par le journal anglais. De sensibles erreurs, telle que celle, par exemple, qui place à Hartwell un archevêque de Paris; d'autres inexactitudes encore, que l'on ne pourrait signaler sans descendre à un trop minutieux examen, autorisent à n'admettre l'authenticité de cette correspondance qu'avec défiance et restriction.

A l'époque où elle est supposée avoir lieu, l'exil avait singulièrement complété, pour Louis XVIII, la rupture des liens que parfois il laisse encore partiellement survivre à ses jalouses rigueurs. A Paris, à Cologne, à Bois-le-Duc, Charles II n'avait jamais cessé de recevoir, par des communications clandestines, les hommages et jusqu'aux tributs des royalistes anglais, et lorsque, plus tard, la maison de Stuart fut condamnée à une dépossession plus irrévocable, on n'ignore pas quelle multitude de correspondances secrètes ménageait encore à la cour de Saint-Germain des intelligences avec les entours mêmes du roi Guillaume. Mais au temps où l'autorité monarchique, rétablie en France par la prépondérance des armes, eut soumis, au pouvoir sans bornes d'un guerrier, une nation belliqueuse qu'il précipita sur l'Europe, comme sur une moisson de gloire offerte en expiation de tant de vœux trompés et de droits méconnus, un mur de fer s'éleva autour de cette domination immense, devant laquelle l'Angleterre demeura seule sur l'Océan, comme l'une des citadelles flottantes qu'elle envoyait stationner en face de la côte ennemie. A peine, de loin en loin, quelques lettres, protégées par un long détour, venaient apprendre aux habitans d'Hartwell les événemens qui, les plus étrangers même à tout intérêt public, n'en étaient pas moins enveloppés des interdictions du blocus continental; et c'est ainsi que le feu roi a fort bien pu réannoncer à Madère la mort d'un proche parent de M. d'Avaray, survenue une année auparavant. Quant aux correspondances qui, même sous la police sanguinaire du comité de salut-public, avaient toujours entretenu en France une conspiration permanente et infatigable en faveur de la royauté exilée, depuis long-temps elles avaient été rompues, et les ouvertures sus-

pectes de quelques aventuriers obscurs, et les relations rares et imparfaites que la guerre entremêle parfois à ses exclusions les plus rigoureuses, étaient les uniques sources d'informations demeurées à de si grands intérêts. Il suffit d'interroger quelques souvenirs fidèles, pour se faire une juste idée de cet isolement absolu. Il n'est besoin que de recueillir des faits notoires, pour juger de l'abandon avec lequel toutes les opinions se soumettaient alors au prestige des durables destinées que s'était promises l'usurpation. La chute de tant de prospérités, le triomphe d'une cause en apparence si désespérée, devaient être la catastrophe la plus inattendue qui ait jamais désabusé la fausse prévoyance des hommes.

Le séjour de Louis XVIII en Angleterre l'avait réuni à tous les siens, comme si la Providence eût déjà concentré les forces du droit et du malheur contre la prodigieuse puissance dont les revers allaient surprendre le monde. Un prince, dont la grâce et la bonté sensible et franche savaient reculer, pour ainsi dire, jusqu'aux titres de la naturalisation, les droits de l'hospitalité, y avait devancé, y accueillit la fortune errante d'un frère et d'un roi, pour ne plus s'en séparer qu'à l'époque heureuse où, précurseur et futur continuateur de son règne, il parut à la France tout environné des augures d'un consolant avenir. L'auguste et pieuse fille de Louis XVI y accompagnait Louis XVIII, et déjà, même avant la fin des orages, connaissait les jours plus sereins dont le ciel désarmé faisait suivre d'incomparables douleurs. Près d'elle, on voyait son illustre époux lui devoir un bonheur inaccessible aux rigueurs de la destinée, et dont le charme pouvait seul adoucir, dans un noble cœur, le regret de la gloire et de la patrie absentes. Là aussi, la reine Joséphine de Savoie, dont quelques passages des lettres attribuées au feu roi racontent la mort d'une manière simple et touchante, apportait, à la vie de l'exil, une part de raison, de courage et d'enjouement, dont la perte, selon l'expression que j'emprunte à la traduction du journaliste anglais, versa long-temps une *goutte d'absinthe* dans la coupe des consolations offertes à de royales adversités! Fallait-il que plus tard et dans de meilleurs jours, une autre amertume vînt empoisonner la félicité d'un bon

roi, lorsque son second fils d'adoption, cet autre Bourbon si généreux et si brave, dont l'esprit juste, prompt et cultivé, promettait au trône un si brillant appui, tomba sous le poignard d'un meurtrier qu'avait armé pour le crime la déraison même des partis ?

Une correspondance du feu roi devait alors porter l'empreinte de la vie recluse et toute privée dont Hartwell était le séjour. Quiconque a pu seulement entrevoir cette réunion touchante des débris d'une race illustre jetés par un sanglant naufrage sur une terre hospitalière, n'en laissera jamais échapper le souvenir. Il se reverra souvent près de la petite ville d'Aylesbury, dans cette situation écartée et solitaire où s'élève le manoir de la famille *Lee*, non de celle que Walter Scott nous a montrée dans les ruines du palais de Woodstook comme le type de l'opiniâtre et malheureuse fidélité, mais d'une autre famille du même nom, pour qui l'intérêt des faits réels et contemporains consacre la possession d'un château du comté de Buckingham qu'habita six ans Louis XVIII. Ce n'est pas que, par une singulière coïncidence, cette dernière demeure aussi n'eût pu, sous la plume de l'historien romancier, s'illustrer de quelques-uns des souvenirs dont il a peuplé Woodstook. Du côté d'Hartwell, où une architecture nouvelle n'a point altéré l'aspect du vieux édifice, est une chambre qui fut occupée par Cromwell, et désormais, dans l'enceinte des mêmes murs, l'on montrera au voyageur, frappé de ces imposantes réminiscences, ici, le petit cabinet de dix à douze pieds carrés, d'une ordonnance toute moderne, éclairé par la vive lumière du midi, dans lequel Louis XVIII attendait avec calme le temps prochain, où, par lui, la raison, la justice et la vérité devaient répandre leur éclat sur la législation d'un grand peuple; là, cette pièce longue et obscure, malgré la vaste fenêtre en saillie cylindrique dont le jour du nord pénètre les vitraux plombés, où les sombres pensées d'un audacieux génie mesuraient impatiemment l'intervalle qu'eurent à combler entre le trône et lui l'hypocrisie et le fanatisme.

Dans ce dernier refuge de l'exil, dans cette inaction forcée, autre vicissitude du malheur, on aime à épier l'expression d'une

foi que l'on pourrait nommer toute royale dans les irrésistibles volontés de la Providence. « Si Dieu a condamné le monde, » lit-on quelques part dans les lettres de Louis XVIII, « Bonaparte ne » manquera pas de successeurs; si, au contraire la colère du ciel » peut s'apaiser, rien n'empêchera que l'édifice de l'iniquité ne » s'écroule dons la poussière. » Trait de caractère et de situation, où l'on reconnaît une conviction profonde des bienfaits de la légitimité; conviction sans laquelle les espérances de la royauté déchue se restreindraient aux vœux d'une ambition vulgaire, où l'on découvre le pressentiment justifié de l'instabilité d'un pouvoir que menaçaient jusqu'à ses prospérités mêmes.

De tels souvenirs, malgré le religieux intérêt dont ils sont empreints, s'effacent, je le sais, devant ceux que réveille la plus mémorable époque de l'histoire contemporaine. Les annales de l'exil, dans la vie que je contemple, m'ont conduit jusqu'à cette merveilleuse péripétie qui livra au droit désarmé un sceptre tombé des mains de la force, qui réduisit une nation, fatiguée des épreuves sanglantes de la liberté et de la gloire, à n'attendre que de ses défaites imprévues les biens à la poursuite desquels elle avait inutilement épuisé tant d'efforts victorieux! Le temps est-il venu cependant de caractériser la tâche immense que Louis XVIII eut alors à remplir? J'en doute, et cette entreprise ne tentera pas ma faiblesse. A Dieu ne plaise, surtout, qu'en traitant une question qui me semble rarement comprise, j'aille attirer la polémiqne des partis dans la paisible arène que la *Revue de Paris* ne leur a point ouverte! Assez d'espace est ailleurs abandonné à leurs inaltérables préventions, à leurs incurables antipathies. Que d'autres, se jouant d'une réserve dont le frein ne fait que réduire à la guerre des stratagèmes leur hostilité accoutumée, atteignent, par des feintes habiles, les adversaires que la loi du combat n'exposait point à leurs coups! Cette impatience des entraves, cette dextérité du talent, prompt à s'en faire des armes nouvelles, ne se proposent en exemple ni à la modération de mes vues, ni à la défiance de mes forces.

Le feu roi, dans les lettres inédites qui paraissent sous son nom, se

montre ce qu'il fut en effet à l'époque qui précéda son retour; étranger à la politique des cours, aux intérêts qui se débattaient entre les peuples, et n'apprenant que par la commune renommée les évènemens, prolégomènes méconnus de celui auquel il allait attacher une immortelle célébrité. Alors, et cette pensée me frappe comme une de celles qu'il importe le plus de soustraire à l'interprétation des partis, Louis XVIII ne devait, ne pouvait être encore, si l'on me passe cette expression, que le roi *du dehors*, le roi sur qui les premiers et sanglans écarts d'une révolution dont il avait fui l'atteinte laissaient encore subsister leur sinistre et profonde impression; qui de la première violence faite à son auguste frère, jusqu'à l'horrible journée où ce monarque infortuné n'eut à perdre que la vie, n'apercevait que l'enchaînement des causes funestes qui avaient rapidement nivelé le trône et l'échafaud; qui, au spectacle enfin de cette grande inconséquence, d'une monarchie absolue reconstruite par des mains républicaines, avait moins que jamais pu chercher dans les faits l'expression des vœux et des besoins de la France. Tout à coup voilà que, par un concours d'évènemens dans lesquels aucune prévoyance humaine n'était intervenue, l'illustre exilé se retrouve au milieu de cette France, telle que la révolution du 14 juillet et la contre-révolution du 18 brumaire l'avaient faite. C'est en présence de la hiérarchie de l'administration, des intérêts dominans d'une autre monarchie; c'est en devançant l'essor futur de la liberté, c'est obsédé par les prétentions intéressées qui toujours survivent au zèle dogmatique des partis, c'est confusément accueilli par les adhésions contraintes et les bénédictions sincères qui saluaient à la fois son retour, que ce prince eut à recevoir l'illumination subite dont à peine, sur un autre horizon, il aurait pu voir poindre l'aurore. C'est d'une nation flottante entre ses mécomptes, ses incertitudes et ses espérances, qu'il eut à fixer l'avenir; et s'il était nécessaire de rendre sensible cette situation, peut-être unique dans les annales du monde, je n'alléguerais que la conduite du sénat de Napoléon, qui, sur les débris de l'idole qu'il avait si long-temps et si démesurément encensée, crut s'élever soudain à la dignité et à la force de pouvoir constituant, au rang et aux droits

exclusifs d'aristocratie héréditaire. Rien n'était défini, rien n'était développé dans cette grande crise sociale, et jamais la haute intelligence d'un législateur n'a pu être appelée à substituer plus complètement la création au chaos, qu'à cette mémorable origine de nos destinées présentes.

J'entends prononcer le mot de pacte, j'entends parler de la révolution de 1789 comme partie contractante au traité, et c'est avec une extrême répugnance que j'aborde le sujet d'une discussion qu'aigrit chaque jour de plus en plus la rancune des partis. Il faut toutefois, lorsqu'il s'agit de Louis XVIII et de ses lois, ne laisser perdre de vue aucun des titres de sa gloire.

Si Napoléon, comme il se le faisait dire par d'éloquens apologistes de son usurpation, n'avait détrôné que l'anarchie, Louis XVIII, dans le triomphe pacifique de son droit héréditaire, n'eut à déposséder que le despotisme. Toutes les résistances de la liberté avaient, depuis plus de douze ans, succombé à l'intensité d'un pouvoir unique; et chose remarquable! l'exil du feu roi s'était partagé entre deux périodes, à peu près d'égale durée, dont l'un n'avait offert à ses yeux, en France, qu'un divorce plus ou moins absolu avec le principe du gouvernement monarchique, dont l'autre lui avait montré un peuple las et désabusé, concourant par une connivence générale au rétablissement du pouvoir absolu. Il était, il est vrai, résulté de cette double vicissitude un changement considérable dans les hommes et les choses; changement qui, sans influer sur l'essence du gouvernement, avait dû en diriger l'action. Le trône, différemment occupé, s'était cherché de différens appuis; et comme Napoléon le disait un jour, si je ne me trompe, au conseiller d'État Thibeaudeau, il ne restait de la révolution pour occuper les sollicitudes du pouvoir, que l'intérêt de ceux qui l'avaient faite : intérêt individuel des fortunes dont elle était l'origine; intérêt collectif des masses qu'elle avait soustraites aux inégalités du privilège. Mais tous deux, on ne le niera plus, avaient cru trouver un port assuré dans le gouvernement absolu de Napoléon; et les ratifications qu'attendaient, d'un droit et d'une sanction légitimes, toutes les capitulations intéressées et solidaires dans lesquelles vont

presque toujours se perdre les élans de l'enthousiasme, sont totalement distinctes des vues généreuses qui ont substitué les libertés de la Charte aux constitutions de l'empire. Dira-t-on que les intérêts dont je parle, confians dans l'identité de fortune qui avait frayé la route du trône à un soldat républicain, défians, au contraire, envers une race illustre, long-temps en butte à l'hostilité d'une grande innovation politique, refusaient par cette cause, à la légitimité, ce que l'usurpation avait obtenu d'eux sans réserve? Mais ce serait faire abstraction des théories, des dogmes, des symboles que ne peuvent renier les partis; ce serait réduire le but d'une grande réforme sociale à la misérable poursuite dont le succès pourrait indifféremment se rencontrer dans le triomphe du despotisme ou dans le bienfait de la liberté.

Non, si Louis XVIII envisagea d'un regard que ne troublèrent ni les antécédens ni les prédilections de sa vie, ce que des faits accomplis, ce que des innovations salutaires prescrivaient à la conviction et à la sagesse d'un roi qui n'était désormais plus celui du *dehors*, mais l'arbitre, mais le refuge, mais le roi d'une nation réunie sous son sceptre paternel; s'il comprit toutes les nécessités contemporaines, dont sa prévoyance et son discernement ne pouvaient méconnaître l'empire, il n'en eut pas moins l'honneur de remplir seul une tâche dont la révolution n'atteignit jamais le terme. Il fonda la liberté, successivement déshonorée et trahie par la licence et le despotisme. Il n'en chercha les formes ni les garanties dans aucune des tentatives infructueuses qui avaient précédemment attesté l'imprévoyance de leurs auteurs, mais dans une théorie ailleurs éprouvée, et qui, ayant pour but de régler, d'affranchir et de balancer l'action des forces sociales, dont la lutte désordonnée agite si souvent les États, est, à vrai dire, la monarchie selon la raison.

Au moment où l'on rejette ces règles d'unité, auxquelles la recherche, peut-être exagérée, des vraisemblances soumettait jadis les fictions de l'art, il est singulier d'y voir assujettir, par une compensation imprévue, le domaine des réalités historiques, de trouver mille captieux détours employés à nous montrer la révolution

une et indivisible, comme prétendait l'être cette république, qu'enfanta l'une de ses éphémères vicissitudes; d'entendre proposer à notre foi politique ce dogme mystérieux, d'un même vœu, d'un même effort, d'un même triomphe, produisant tour à tour une royauté sans sauvegarde, une liberté sans frein, et un pouvoir sans limites!

Loin de justifier un tel système, l'histoire de nos agitations sociales me semble nous instruire par l'opposition de ses phénomènes. De deux monarchies représentatives que compteront dorénavant nos annales, je vois l'une instituée par une assemblée populaire, sans le libre concours de la royauté; l'autre fondée par la royauté, sans le concours des délégations populaires. La première refuse au monarque toute autre participation aux lois que la faculté d'une résistance suspensive, le prive du droit de paix et de guerre, du choix des agens administratifs, qui lui sont imposés par élection; de la disposition même des emplois d'une partie de la force armée; elle isole enfin le trône, sans médiation aristocratique, devant une démocratie toute-puissante. La seconde adopte, sur tous ces points, des règles tellement opposées, qu'on doit les croire suggérées par le soin calculé d'éviter toute assimilation avec une législation défectueuse et funeste. Ici, l'on voit l'anarchie qui suit la prépondérance exclusive du principe démocratique, ramener les esprits aux idées favorables à la monarchie, et dont un usurpateur s'empare au profit de son ambition. Là, cette ambition et ses excès réveillent inopinément les idées dont la liberté est l'objet. Partout je reconnais ce cercle de vicissitudes et de réactions naturelles que la puissance des faits trace toujours à la destinée des empires, mais dont les révolutions, animant les peuples d'une vie plus féconde et plus rapide, resserrent et multiplient les contrastes.

L'institution de Louis XVIII, parce qu'elle fut son ouvrage, parce qu'elle n'eut pour origine ni la passion ni l'enthousiasme, parce qu'elle réalisa les vues d'un petit nombre d'esprits modérés et sages, interprètes long-temps dédaignés des vœux outrés et confus de la multitude, semble renfermer les gages de force et de durée propres à calmer les jalouses alarmes qu'elle n'a point cependant

étouffées. C'est qu'en réglant le présent, l'auteur de la Charte n'a disposé ni du passé ni de l'avenir, du passé qui n'a point entièrement dissipé la triste accumulation de nos erreurs et de nos discordes, de l'avenir qui manque à l'autorité de toute législation nouvelle. Semblable à l'arbre qu'une main prévoyante destine à couvrir le sol de son ombrage protecteur, la loi du sage a besoin de croître et de s'enraciner dans les habitudes des peuples :

Crescit occulto velut arbor ævo.

Mais nous, impatiens que nous sommes de toute attente et de tout progrès, nous ne cessons d'armer nos défiances et nos rancunes contre des faits qui, le plus souvent, appartiennent à nos propres déviations dans des routes inaccoutumées. Chaque jour, par exemple, on invoque l'intervention de l'influence parlementaire dans les actes directement émanés du trône, et l'on ne voit pas que cette intervention, qui ne peut jamais être qu'un résultat pratique de l'ordre constitutionnel, suppose, dans les partis, une adhérence d'intérêts, une persévérance de poursuites, une subordination à l'autorité du talent, une aptitude à recueillir le fruit d'un succès, qui sont loin de se faire remarquer dans les confédérations accidentelles et mobiles de nos prétentions indépendantes et de nos dissidences fractionnaires; et l'on ne veut pas lire, dans l'histoire de nos voisins, qu'une telle intervention ne parvint chez eux à se combiner avec les préférences royales que lorsque les opinions amorties firent, en grande partie, succéder à la pente aveugle des doctrines la marche plus égale et plus calculée des prédilections personnelles [1]. On conteste sur le principe et la nature de l'aristocratie politique, et tandis que les uns, la déshéritant de sa puissance naturelle, la circonscrivent et l'isolent dans le cercle des conventions légales, les autres, n'y voyant qu'un accident de la fortune ou une émanation de la faveur, lui refusent, comme superflues, la part d'action et les voies de popularité qui lui assigneraient

[1] *Histoire constitutionnelle d'Angleterre*, par Hallam, vol. IV, chap. XVI.

son véritable ascendant. On s'appuie enfin, en sens divers, des prérogatives du trône et des libertés populaires, et l'on ne distingue point, au-delà de leur définition théorique, ces forces inhérentes et vitales, inséparables de leur action, et qui ne doivent pas moins être mises en balance que les droits mêmes dont elles sont la garantie. Mais j'allois oublier que moi-même j'appartiens à ces jours de transition qu'un monarque législateur n'a pu épargner à nos destinées; j'allais, à l'aspect de son règne et de sa vie, me laisser, comme involontairement, entraîner à contempler, dans toute leur étendue, les grands objets de ses royales sollicitudes. Un retour opportun me ramène à de plus humbles pensées, et me fait toucher la limite qui doit borner, envers une illustre mémoire, le simple tribut de l'admiration et de la reconnaissance.

J'ai l'honneur, etc.

Le comte DE PRADEL.

Othello et Sganarelle,

OU

DES AVANTAGES QUI RÉSULTENT POUR LES FEMMES D'ÊTRE BATTUES.

Si le temps, si les évènemens du siècle où nous vivons ne se précipitaient pas avec tant de rapidité dans leur cours, qu'il serait curieux de tracer avec soin l'histoire de la femme battue! Certes ce serait le sujet d'un livre fort sérieux et très-instructif, puisqu'il pourrait concourir à fixer tous les droits auxquels cette moitié du genre humain peut prétendre dans l'état de société. Mais il faut le redire, les évènemens et les idées se succèdent, se heurtent et culbutent si rapidement les uns sur les autres, que le temps manque à l'écrivain pour achever un ouvrage à propos, et que d'ailleurs, le lecteur ne saurait jamais trouver assez de loisir pour le feuilleter en entier. Ce que tout le monde veut, ce sont des idées qui en fassent naître d'autres ; que ces autres devenues fécondes elles-mêmes en produisent encore de nouvelles sans repos et sans fin. Pour arriver à suivre en mesure les pulsations pressées que cause cette fièvre

intellectuelle, il faut toujours commencer et ne jamais finir. Aussi écrivains, peintres et musiciens de nos jours, tous ne sont-ils occupés que du soin de faire des résumés ou des esquisses. Esquissons donc.

On connaît maintenant la nouvelle de G. Cinthio ([1]), d'où Shakspeare a tiré le sujet d'Othello. Entre ces deux productions, il y a des différences qui tiennent à celles de l'art et du génie des deux auteurs, mais ce n'est pas le point où nous nous arrêterons. Il semble plus important de comparer la peinture des mœurs dans les deux fables, de saisir ce qu'il y a de semblable ou de contraire dans les rapports de tendresse, de jalousie et de vengeance que les écrivains, l'Italien et l'Anglais, ont établis entre les deux époux mis en scène dans leurs drames : le Maure Othello et Disdémona.

L'état de demi-esclavage où se trouvaient les femmes d'après la législation romaine ne s'est que bien lentement affaibli en Italie. Aujourd'hui même encore, on en retrouve fréquemment les traces. Au quatorzième siècle, et c'est à cette époque qu'il faut faire remonter l'aventure du Maure de Venise, la soumission des femmes envers leurs maris était maintenue, au moins ostensiblement, par des formes de langage très-précises. Alors un mari était toujours le *très-honoré seigneur* de son épouse. Dans la nouvelle de G. Cinthio, Disdémona donne toujours du *vous* au Maure tandis que celui-ci la tutoie sans façon. Cette circonstance, légère en apparence, mérite attention. C'est un trait des mœurs de l'époque qui donne un grand intérêt à la nouvelle. Par là, on peut juger de ce que les relations conjugales du moyen-âge retenaient encore des habitudes du vieux monde païen ; de plus, l'union du Maure avec la Vénitienne, union faite contre le gré de la famille de Disdémona, et même contre les lois de Venise qui repoussaient tous les étrangers, prouve l'influence des idées chrétiennes qui tendent à unir les ames qui se conviennent sans avoir égard aux formes extérieures, ni aux conditions inégales, ce qui chez les païens étaient des barrières insurmontables jetées entre les nations, les castes et les particuliers.

([1]) Voir tome IX, page 141.

Ce qu'il y a donc d'essentiellement moderne, de tout-à-fait chrétien dans la nouvelle de Cinthio, c'est la résolution de Disdémona se faisant l'arbitre de sa propre destinée; c'est, après s'être soustraite avec réflexion à l'autorité paternelle, de se marier en secret, mais honnêtement, parce que le don de son cœur est sanctifié par l'Église, et de ne pas craindre de marcher tête levée dans Venise, bien qu'elle ait épousé un demi-païen, un homme de couleur, un Maure. Mais ce qui trahit dans cet ouvrage la durée des vieilles habitudes païennes, c'est non-seulement ce tutoiement du Maure, indice de sa supériorité conjugale, mais plus encore la qualité d'inquisiteur, de juge et de bourreau qu'il exerce envers sa femme, quand il la croit coupable.

Dans cette histoire, le Maure suit bien moins les habitudes orientales, comme on pourrait le croire, que la tradition du gouvernement paternel des Romains. Quant à Disdémona, elle n'obéit qu'à la loi chrétienne, et ce sont ces principes de conduite si opposés, mais fondus ensemble par l'amour réciproque des deux époux, qui indiquent le point de jonction, et laissent voir la véritable soudure des mœurs anciennes avec les modernes.

Dans le drame de Shakspeare, Disdémona jouit déjà d'une liberté bien plus grande; elle exerce plus d'empire sur son époux. On la voit entourée d'une espèce de cour où elle est l'objet d'une galanterie chevaleresque que n'ont jamais connue les Italiens. Pour Othello, il n'est plus aussi Romain que le Maure. Les qualités de sa femme le charment, le subjuguent, et il a conçu d'elle et de sa vertu une idée si élevée et si pure, que quand il croit avoir la preuve de son infidélité, ce n'est qu'après avoir été poussé hors de lui-même par la passion de la jalousie qu'il s'écrie en vouant Disdémona à la mort : « Tout l'amour que j'avais dans mon cœur je » le renvoie au ciel; c'est fini. Noire vengeance, lève-toi mainte- » nant de ta caverne ténébreuse. » Dans la nouvelle, il en est tout autrement. Le Maure agit à l'égard de sa femme comme un père envers son enfant. Il l'aime, il a bien de la peine à se persuader qu'elle est coupable, mais une fois qu'il la croit telle, il la condamne, choisit le mode de son supplice, et exécute la sentence

avec assez de sang-froid. C'est autant un juge appliquant la loi, qu'un mari qui se venge.

Il n'est pas jusqu'à l'arrêt prononcé par les seigneurs de Venise contre le Maure assassin de sa femme, qui ne soit remarquable par le considérant qui le motive. Ce n'est pas particulièrement pour avoir tué sa femme ou une femme quelconque que le Maure est garotté dans les rues de Chypre, amené prisonnier à Venise, et appliqué à la torture; c'est pour avoir, lui étranger, lui Maure, usé de cruautés envers une *Vénitienne*. Il est évident en cette occasion, que la femme n'est rien encore par elle-même, et que c'est la législation romaine qui triomphe toujours.

Ce rapprochement des relations conjugales entre les époux de la nouvelle et ceux du drame donne la mesure de l'importance progressive que les femmes ont prise en Europe depuis le treizième siècle jusqu'au commencement du dix-septième. Le Maure est encore un père de famille qui châtie, Othello est presque un amant jaloux qui bat sa maîtresse.

La Disdémona de Shakspeare mène à la Zaïre de Voltaire. Le fond de l'anecdote vénitienne s'y retrouve. C'est toujours un homme abusé par les apparences, et qui dans sa jalousie tue sa maîtresse par méprise. Seulement les mœurs sont changées, et la femme a étendu encore son empire. La religion d'Orosmane n'est pas celle de Zaïre; Zaïre est esclave de son amant, et le mariage entre eux est impossible; toutefois la fille de Lusignan agit et parle souvent en reine dans le palais du Sarrasin son maître, ne lui laisse donner que deux heures par jour aux soins de son empire, et finit par le rendre fou d'amour au point que, trompé par un quiproquo qui n'abuserait personne, Orosmane la tue dans un accès de fureur jalouse qu'il désavoue au moment même. Ici, il n'est plus question le moins du monde de la législation romaine, et c'est la femme qui fait l'homme esclave. C'est alors qu'un Lovelace, naturellement destiné, par la force de son intelligence et la variété de ses talents, à servir son pays dans un sénat, à l'armée, ou comme écrivain, consume ses jours à tendre des piéges à l'innocence d'une fille comme Clarisse; c'est alors qu'un cheva-

lier des Grieux, séduit par l'amour d'une femme sincère, il est vrai, mais souillée par tant d'infamies, use toute son existence avec une malheureuse que la société est forcée de rejeter de son sein; enfin, c'est alors que dans tous les livres, sur tous les théâtres, on voit figurer cette très-petite fille de Zaïre, qui, avec son nez retroussé et ses minauderies fantasques, parvient à rendre amoureux jusqu'à l'être réputé le plus grave et le plus puissant du monde, un sultan! Arrivé à ce point, l'homme est parvenu à l'imbécillité complète. Il n'a même plus la force de ressentir la jalousie; il ne tue plus, il ne bat plus sa maîtresse qui le trompe: c'est elle, au contraire, qui se garde bien de le battre, mais qui le muselle, le fait danser comme un singe, et, avec raison, se moque de lui.

Telles sont les métamorphoses qu'a éprouvées la nouvelle du Maure de Venise depuis 1300 jusqu'en 1780, en passant successivement sous le laminoir des cours des Médicis, de François Ier, d'Élisabeth d'Angleterre, de Louis XIV, du Régent et de Louis XV.

L'histoire si sérieuse du Maure de Venise et de Disdémona aboutit, comme on voit, à un résultat presque comique. Nous allons en entreprendre une autre, burlesque dans son principe, mais qui se termine assez gravement: c'est celle de Sganarelle et de sa femme.

Ces deux personnages ne sont guère connus aujourd'hui que par la pièce de notre Molière, intitulée *le Médecin malgré lui;* et pour en retrouver les types primitifs, il faut remonter cinq siècles en arrière. Il y avait, est-il dit dans un fabliau du treizième ou quatorzième siècle, un vilain qui, à force de travail, était devenu riche. Cependant il ne songeait point à se marier. Ses amis lui en firent reproche; mais il s'excusait en disant qu'il prendrait femme, s'il savait en trouver une bonne. Or, non loin du vilain demeurait un vieux chevalier veuf, fort pauvre, et qui avait une fille bien élevée, fort jolie et en âge d'être mariée. Les amis du vilain lui donnèrent le conseil d'épouser cette demoiselle. En effet, ce projet le séduisit, et ses amis firent la demande en règle. La demoiselle, au-

tant pour ne pas désobliger son père que par envie d'être dame, consentit, et les noces furent célébrées. Mais à peine la chose était-elle faite, que notre vilain pensa qu'avec sa professionde la boureur rien ne lui convenait moins pour femme que la fille d'un chevalier, imaginant d'avance toutes les entreprises que les galans et le curé de la paroisse lui-même pourraient tenter auprès d'elle pendant qu'il mènerait la charrue et cultiverait ses champs. Après de mûres réflexions, il imagine de *battre* sa femme tous les matins avant de partir, afin de la faire tant pleurer, qu'elle n'ait pas de toute la journée l'idée d'écouter les douceurs que l'on pourrait lui dire. En effet, il met ce moyen en usage; mais au bout de quelques jours, la patience de la dame se lasse, et sur la demande qui lui est faite d'un médecin par les messagers du roi, dont la fille était malade, elle envoie ces courtisans vers son mari, en les prévenant qu'il a la manie de ne vouloir avouer sa profession de médecin qu'après avoir été bien battu. Tout se passe, en effet, comme la femme du vilain l'avait prévu et le désirait. Son mari, bien étrillé, devient médecin malgré lui, guérit toute la cour, en rapporte de grandes richesses, n'est plus obligé de s'absenter de chez lui pour labourer la terre, ne bat plus sa femme, l'aime et en est aimé.

On observera que dans cette aventure, ainsi que dans la plupart de celles qui servent de fond aux fabliaux, nouvelles, contes et comédies modernes, la supériorité de l'esprit, du caractère ou du rang des femmes est ordinairement présentée comme un contrepoids à la puissance que l'on accorde aux maris. Chez les anciens, c'était toujours le père de famille auquel on donnait raison; chez nous, c'est à la femme. Dans le fabliau du *Vilain mire*, que nous venons de citer cette préférence pour le sexe est frappante, et l'on s'aperçoit que pour rabaisser la dignité maritale, qui avait encore tant d'importance au quatorzième siècle, l'auteur a jugé nécessaire d'opposer à la brutalité d'un simple paysan, mais mari, la beauté, l'esprit et le caractère résolu d'une femme de haute condition.

Si nous nous transportons au temps de Molière, combien les relations coujugales étaient déjà changées! Aussi ce grand poète a-t-il remanié le sujet du *Médecin malgré lui*, comme Shakspeare avait

été obligé de modifier celui du *Maure de Venise*. Sganarelle et Martine, sa femme, sont de condition égale. Déjà ce mari ne bat plus sa moitié; seulement parce qu'il croit en avoir le droit; il profite adroitement, au contraire, d'une dispute pour se donner la satisfaction d'être encore mari à l'ancienne mode, et de corriger sa femme. Celle-ci brave l'autorité chancelante de Sganarelle; elle l'excite, elle le provoque par des injures et des reproches fondés. Enfin elle est battue, elle crie, et lorsqu'on vient à son secours, lorsqu'on dit à son mari : « Peste soit le coquin, de battre ainsi sa femme! » Mme Sganarelle fait cette suite de réflexions, nous ne dirons pas seulement si comiques, mais si vraies, si profondes, et même si touchantes : « Et je veux qu'il me batte, moi! de quoi vous mêlez-vous? Voyez un peu cet impertinent qui veut empêcher un mari de battre sa femme! Qu'avez-vous à faire là-dessus? Est-ce à vous d'y mettre le nez? Mêlez-vous de vos affaires : *Il me plaît d'être battue.* » Ici la femme épouse, justifie et défend les fautes de son maître; elle se rend solidaire pour tout ce qui se fait dans le ménage; or comme elle veut partager les biens et les maux qui peuvent s'ensuivre, forcément elle donne de l'extension à ses droits. Bien plus, l'infériorité légale à laquelle elle est soumise la relève dans l'opinion des hommes, et Martine est bien au-dessus de Sganarelle, puisque celui-ci, par ses brutalités et ses faiblesses, perd la force que lui donne la loi, tandis que sa moitié montre de la vertu. Voilà déjà la femme qui protége l'homme.

Elevons en effet les personnages de Sganarelle et de Martine jusqu'à un plus haut rang de la société. Au lieu d'être ivrogne, le mari sera joueur ou aura fait de fausses spéculations de banque, et la dot de la femme aura été presque dissipée. Un ami viendra, non sans raison, faire des reproches à l'époux sur la légèreté de sa conduite : « De quoi vous mêlez-vous? dira la femme, ma fortune n'est-elle pas la sienne? il me plaît d'être *ruinée!* » Et sans en dire davantage, elle ira vendre ses bijoux, engager tous les biens qui lui restent, afin de sauver l'honneur de son mari et de sa maison. Dans ce cas, la femme s'empare évidemment du rôle antique de père de famille, et sa volonté contrebalance les droits du mari.

Que l'on considère donc les relations matrimoniales modernes, ou dans les circonstances les plus graves, comme dans l'histoire du Maure de Venise, ou sous leur aspect bouffon, comme dans le fabliau du *Médecin malgré lui*, il faut bien en conclure que, depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours, les femmes, tantôt en plaisantant, tantôt en prenant les choses au sérieux, ont usurpé ou conquis, comme on voudra l'entendre, presque la moitié de l'autorité maritale. Or, si la loi consacrait aujourd'hui cet empiètement, on peut évaluer qu'il ne resterait tout au plus au mari que le quart de la puissance dans sa maison.

Tout cela, comme chacun en peut juger, est fort sérieux; mais voilà qui l'est plus encore : est-il dans la nature qu'un mari batte sa femme? Un mari a-t-il le droit de battre sa femme? Voit-on que dans tous les temps et chez toutes les nations, les maris aient battu leurs femmes? et enfin pourquoi madame Sganarelle, personne si sensée et si bonne épouse au fond, comme on l'a démontré, a-t-elle dit : *Je veux qu'il me batte, moi! il me plaît d'être battue?*

Convenons d'abord que l'homme non policé par les lois est, de tous les animaux, le plus lâchement brutal envers les êtres qui lui sont inférieurs en force. Mais si, comme chez certains peuples, la loi religieuse ou civile maintient la femme esclave de l'homme, celui-ci, même en étant juste, peut lui infliger des châtimens proportionés à la faute commise et indiqués par la loi. Mais que l'on ne s'y trompe pas : ce n'est pas là ce que nous appelons *battre sa femme;* c'est user tout simplement d'un droit positif envers un inférieur en rang, comme un enfant ou un esclave; c'est ce qui se pratiquait dans l'antiquité.

Ce que nous appelons *battre sa femme*, c'est lui faire des violences que l'opinion générale condamne, que n'autorise aucune loi, et qui ne peuvent trouver d'excuse que dans la volonté particulière et expresse de celle qui les souffre. Pour que la femme soit *battue*, il faut donc qu'elle soit libre. Si elle est libre, c'est que le sexe auquel elle appartient est généralement honoré et aimé. Ainsi donc, pour qu'une femme soit, non pas brutalement frappée, mais

vraiment *battue*, il faut qu'elle soit aimée; or c'est le cas de la Disdémona de Shakspeare et de madame Sganarelle.

Sophisme! s'écrie-t-on; écoutez : lisez attentivement tous les bouquins hébreux, grecs et latins, soit en prose ou en vers, et dites-nous si vous y avez jamais rencontré un seul passage qui fasse allusion à un mari *battant* sa femme. Aristophane, Xénophon, Aristote, Ménandre, Théocrite, Plaute, Térence, Lucien, Plutarque, Apulée, Pétrone, auteurs qui tous ont traité à fond l'histoire, ou du mariage, ou des maris dans l'antiquité, n'en disent pas un mot. Xénophon même, lui qui, dans ses *OEconomiques*, a parlé avec tant de délicatesse des relations et des devoirs réciproques des époux, n'a pas même prévu le cas; c'est qu'en effet il n'était pas posssible chez les païens. La femme alors n'était ni assez honorée, ni assez aimée, pour qu'un mari daignât se venger personnellement sur elle des torts qu'elle pouvait avoir envers lui. C'était l'office du magistrat, et elle était punie comme un esclave qui a failli. Il est donc incontestable que chez les Hébreux, les Grecs et les Romains, les femmes, en certains cas, étaient maltraitées, flagellées, lapidées même; mais de dire qu'elles ont été *battues* par leurs maris, c'est avancer une fausseté, parce qu'elles étaient loin d'être assez tendrement aimées pour obtenir cet immense avantage.

L'écrivain le plus ancien où il soit question de maris *battant* leurs femmes à la manière moderne, est saint Augustin. On peut voir dans le neuvième chapitre du livre IX de ses *Confessions*, comment sa mère, sainte Monique, supportait avec une patience stoïco-chrétienne les infidélités de son mari, et les mauvais traitemens qu'il lui faisait souffrir. Patrice, c'est le nom du père de saint Augustin, avait un bon naturel; mais il était prompt, colère et brutal. Cependant, quand sa fureur était passée, il entendait la raison; il paraît même que sainte Monique parvenait à lui faire ouvrir les yeux sur ses fautes, en déployant cette éloquence tendre et ferme tout à la fois, d'une femme qui se sent fort supérieure à son époux, et qu'il lui importe tant de ne pas voir avili. Ce courage à supporter et à cacher aux yeux de tous les

défauts d'un mari, cette dignité conjugale de sainte Monique brille encore davantage dans ce que saint Augustin ajoute sur sa mère : « Lorsque plusieurs des principales dames de notre ville, dit-il, dont les maris étaient beaucoup plus doux que mon père, portaient cependant sur leur visage les marques des coups qu'elles en avaient reçus, et que, dans les entretiens qu'elles avaient ensemble sur ce sujet, elles attribuaient ces mauvais traitemens aux débauches de leurs maris, ma mère leur disait en riant, mais avec beaucoup de sagesse : Attribuez-les plutôt à votre langue, et n'oubliez pas que vous devez considérer votre contrat de mariage comme un titre qui vous rend servantes, et vous défend de vous élever contre vos maîtres. Sur quoi ces dames, qui savaient combien mon père était violent, ne pouvaient assez admirer que personne ne se fût aperçu que Patrice eût battu sa femme, et qu'il se fût jamais élevé de querelles dans leur ménage. Celles, dit en achevant saint Augustin, qui eurent confiance dans les paroles de ma mère s'en trouvèrent bien ; au contraire, les autres qui n'en tinrent pas compte, furent toujours maltraitées et asservies. » Or madame Sganarelle était de la nature de ces dernières personnes sensées, et voilà pourquoi elle a dit : « Je veux qu'il me batte ; il me plaît d'être *battue*. »

Et ce n'est pas sans raison que ce mot plaisant est devenu si célèbre. En le disant, Mme Sganarelle a bien mérité de son sexe, puisqu'elle a accoutumé le vulgaire même à l'idée de sa puissance. En disant : *Il me plaît d'être battue!* Mme Sganarelle a fixé irrévocablement, dans l'opinion de l'Europe moderne, le point où était arrivée, en 1666, la conquête de la femme sur les droits du mari.

L'histoire de Roxelane nous a fait voir jusqu'où elle s'étendait déjà vers 1780. Il nous reste maintenant à suivre rapidement sa marche pendant la révolution, sous l'empire, et depuis l'établissement du gouvernement constitutionnel.

Mais avant, jetons encore un coup-d'œil sur le passé, sans lequel on n'explique jamais bien le temps présent. La loi romaine et le personnage infaillible de *pater-familias* ont conservé très-longtemps de l'influence sur les relations conjugales en Italie et en France. Historiquement parlant, leur puissance n'a commencé à

perdre de sa force que vers 1517, au commencement de la réformation. Les nations du Nord répandaient alors leurs idées nouvelles de religion, de politique, et relatives aux mœurs, chez les peuples de l'Occident et du Midi. Le Danemarck, la Suède, et l'Angleterre surtout, les adoptèrent. A partir de cette époque, on se familiarisa, même en France, avec l'idée d'une monarchie tempérée, avec celle de l'examen de conscience en matière religieuse. Bientôt la possibilité du divorce parmi les protestans, en établissant presque l'égalité de puissance entre les époux, donna naissance à une législation civile toute nouvelle, mais qui prit racine à l'instant même, et qui fait des progrès tous les jours. En y réfléchissant, on croit retrouver la source de ce changement dans des mœurs particulières à certaines contrées. Les hommes du Nord ont constamment témoigné une tendresse respectueuse pour les femmes. Que ce soit par l'effet de cette disposition ou pour toute autre cause, qu'ils ont jugé à propos de les rendre accessibles au trône par droit d'hérédité, peu importe; mais le fait est constant, et lorsque l'on compare l'espèce de culte que la chevalerie du Nord professait pour le beau sexe, avec la galanterie tout extérieure sous laquelle les chevaliers provençaux, et même français, masquaient leur indifférence, et souvent leur mépris réel pour les femmes, il est difficile de ne pas remarquer que chez ces dernières nations, on a adopté la loi salique et jugé les femmes inhabiles à régner.

Dans les pays où la loi salique a été rejetée et le protestantisme admis, où les femmes peuvent monter sur le trône, où dans les rapports ordinaires de la vie, elles reçoivent de la loi religieuse et civile une part de puissance égale à celle des hommes; dans de tels pays, les rapports de galanterie et de tendresse entre les deux sexes ont un tout autre caractère que chez les peuples catholiques et à législation salienne. En Angleterre, par exemple, les lois donnent si exclusivement raison aux femmes non mariées, que sur le serment de la première venue, on peut, à la rigueur, forcer un homme inculpé, même à tort, d'épouser la fille qui se plaint de lui. Mais dès qu'une Anglaise est mariée, la loi protége avant tout le mari; et pour peu que celui-ci se plaigne avec raison de la con-

duite de sa femme, il la répudie par le divorce, et poursuit le séducteur devant les tribunaux. On conçoit qu'avec une telle législation, les amourettes et les intrigues galantes ne se nouent pas facilement, et qu'il en coûterait un peu trop cher de faire le Céladon, quand on n'a pas l'intention ou la possibilité de terminer le roman par le mariage.

Rien, au contraire, n'a été si commun en Italie, et quelquefois en France, que l'usage de cette galanterie qui nous vient originairement des Provençaux, galanterie qui, après avoir séparé l'amour du mariage, s'est établi entre deux dans le Cygisbéisme auquel elle a donné naissance. Or, cet état des mœurs expose continuellement les femmes, filles ou mariées, aux vicissitudes de l'adoration, de la séduction et des avanies que provoquent leur beauté ou leur caractère, ainsi que les passions des hommes au milieu desquelles elles se trouvent. Aussi est-ce dans les sociétés ainsi arrangées qu'une Bianca Capello, une Diane de Poitiers, une Pompadour entrent dans le lit royal, et qu'un mari qui s'avise d'être amoureux et jaloux de sa femme, la tue ou la bat en l'adorant, comme Othello ou Sganarelle.

Si l'on excepte les saturnales du règne de Charles II, on ne trouve rien de semblable chez les Anglais, car la galanterie dévote de Henri VIII, qui lui faisait tuer ses femmes pour épouser ses maîtresses en sûreté de conscience, peut, à la rigueur, passer pour un hommage rendu au sexe. En Angleterre, les droits de la femme et de l'homme sont bien déterminés, puisque la loi se fie au serment d'une fille, et que dans l'intérêt de l'homme marié, on admet la recherche de la paternité. En France, ces deux dispositions sont inusitées; aussi la femme n'y est-elle que trop souvent l'esclave et le jouet des passions des hommes.

Au surplus, il suffirait de comparer l'étiquette de deux bals, l'un anglais, l'autre français, pour faire la distinction entre la galanterie des deux peuples. Dans les vieilles familles d'Angleterre, on n'est admis dans une fête que quand on est bien connu ou présenté par un patron. Au moment où la danse va commencer, le maître de la maison propose une danseuse à un cavalier. Celui-ci

refuse ou accepte : dans ce dernier cas, le maître du logis interroge la demoiselle ou la dame, afin de savoir si elle agrée le compagnon qu'on lui propose; quand l'acceptation est réciproque, on met les *partners* en présence, et il arrive assez ordinairement que les mêmes personnes dansent ensemble une partie de la soirée. Chez nous, un homme entre dans un bal, fait ses civilités aux hôtes de la maison, voit une jeune femme qu'il ne connaît pas, mais qui pique sa curiosité; il va droit à elle, et ne s'adressant qu'à elle, qui n'a ni le droit ni le moyen de refuser, il lui dit avec une civilité d'autant plus froide qu'elle est banale : « Voulez-vous me faire l'honneur » de danser la contredanse prochaine. — Oui, Monsieur, » répond la pauvre jeune fille qui voit arriver alors une seconde trop tard, celui auquel elle aurait eu tant de plaisir à dire son vrai oui. Dans le premier cas, la femme dispose d'elle-même; dans le second, l'homme tranche du sultan.

Dès 1730, les livres philosophiques et les romans venus d'Angleterre avaient fait circuler confusément toutes ces idées en France. Bientôt les mœurs chastes de Louis XVI firent ouvrir les yeux sur le cynisme élégant de sa cour. La révolution, en éclatant, rendit tout à coup les esprits sérieux, donna de la gravité aux mœurs et plus d'attrait à la vie de famille. Pendant les jours sanglans de la terreur, les femmes, comme si elles eussent voulu prouver qu'en tout elles rivaliseraient dorénavant avec les hommes, se montrèrent comme eux, tour à tour vertueuses ou criminelles, mais pleines de courage. C'est dans ce temps, c'est dans les prisons et sur les marches de l'échafaud, c'est dans ce conflit étrange d'une vieille galanterie raffinée avec un mépris héroïque pour la mort, que l'on vit s'éteindre les mœurs de la régence, et commencer cette vie nouvelle où nous sommes tous engagés maintenant.

En 1666, madame Sganarelle constatait gaîment le degré d'importance où s'élevait la femme de son temps dans le gouvernement domestique. Mais lorsqu'en 1793, madame Roland, qui déjà, par ses talens, avait aidé son mari à être ministre, eut le courage et la présence d'esprit, au pied de l'échafaud où on la conduisit avec un homme à qui le cœur a manqué, de dire à ce compagnon d'infor-

tune : « Allez le premier, que je vous épargne au moins la douleur de voir couler mon sang ! » cette femme, ainsi que Charlote Corday par le meurtre de Marat, a laissé un témoignage éclatant de l'ambition de son sexe pour s'élever jusqu'à l'honneur de partager avec l'homme tout le poids des affaires politiques.

Cette position emportée par les femmes est devenue pour elles une conquête presque légitimée par l'opinion. Elle leur fut conservée sous le directoire et l'empire, et bien que les grands efforts eussent été faits par les Roland et les Corday, cependant la résistance courageuse et constante de madame de Staël aux volontés de Napoléon, et ses écrits en faveur des libertés publiques doivent la faire mettre au nombre des femmes qui ont le plus contribué à préparer les esprits en Europe à l'idée de voir les personnes du sexe partager les travaux politiques avec le nôtre.

C'est une chose tout-à-fait remarquable qu'à compter de sainte Mônique, en passant par madame Sganarelle pour venir jusqu'à madame de Staël, les femmes n'ont jamais reculé d'un pas des positions progressives où elles se sont aventurées. C'est ce qui fait que, depuis 1815 où les esprits sont plus disposés que jamais à reconnaître et à consacrer les droits naturels et positifs de chacun, les femmes font de nouveau valoir leurs prétentions, et cherchent à pousser leur conquête.

En ce moment, il en est une qui, téméraire, courageuse, dévouée au bien de l'humanité autant que quelques hommes distingués ont pu l'être, a tenté seule, à ses propres dépens, et en s'exposant aux plus fréquens périls, une entreprise à changer tout un monde. Miss Wright de New-Yorck résolut, en 1825, de consacrer ses talens, sa fortune et sa vie au soulagement des noirs esclaves aux États-Unis. Son plan consistait à acheter des nègres et à les transporter dans un État où l'esclavage fût aboli. Ces noirs devaient travailler trois ans pour leurs maîtres, ce qui était censé suffisant pour les payer de leurs dépenses. A la fin des trois ans, les nègres affranchis se seraient trouvés libres et sachant un métier. Le succès de cette entreprise gigantesque n'a été arrêté que par la cupidité des gens qui font le commerce des noirs autour du pays acheté

par miss Wright, et cette courageuse personne a perdu sa fortune, sa santé et l'espoir de réaliser son généreux projet. Mais l'énergie qu'elle a montrée dans certaines circonstances est à peine croyable. Plus d'une fois elle a couru à cheval reprendre à main armée les noirs que les marchands ravisseurs avaient enlevé de ses habitations. Il faut l'entendre elle-même raconter son arrivée au désert pour juger de ce nouveau Thésée feminin : « Après avoir parcouru une immense étendue de pays, écrit-elle en français à ses amis d'Europe, me voilà enfin propriétaire dans les forêts de ce nouveau territoire, acheté des Indiens par les États-Unis il y a cinq ans. Ce terrain est encore habité par les ours, les loups et les panthères; mais ne vous effrayez pas. Deux fois j'ai parcouru ce territoire en long et en large, faisant quarante milles par jour, à cheval, dans un pays inculte; me reposant la nuit dans les cabanes ouvertes de tous côtés, ou dans les bois même, avec une peau d'ours pour lit et ma selle pour oreiller. Mais je me porte bien, je me suis bien portée. Je jouis d'une santé plus parfaite, plus forte que je n'ai connue de ma vie. J'ai vu des ours sans en être attaquée, car ils ne vous attaquent pas, ils vous fuyent. J'ai bravé tous les temps, le chaud et le froid, et je n'ai eu ni fièvre ni rhume. »

Il est évident qu'auprès des femmes de cette trempe, les Sganarelle passeraient mal leur temps, et que les Othello même ne sont plus possibles, en Angleterre et aux États-Unis surtout, où les missions les plus hautes sont briguées par les personnes du sexe. Là, les femmes, prises ensemble, se livrent beaucoup plus long-temps et avec bien plus d'ardeur que les hommes, tout absorbés dans les intérêts politiques et commerciaux, à l'étude de la religion, de la morale et de la littérature. Ces trois grands objets occupent incessamment leur esprit. On sait que la secte des nouveaux trembleurs d'Amérique a été fondée par une femme, Anne Lee, et tous les voyageurs qui ont visité l'Angleterre n'ignorent pas que, pour peu qu'une dame de ce pays ait de l'aisance et du loisir, elle fonde, surveille et dirige au moins une école de pauvres. Dans l'intérieur de sa famille, c'est elle qui lit la Bible le dimanche; c'est elle, au commencement et à la fin de chaque repas, qui murmure

les prières, en inclinant gracieusement sa tête; enfin, c'est toujours elle qui ne cesse de remplir les fonctions d'une espèce de sacerdoce domestique originairement réservé aux hommes.

A tous ces efforts pratiques des grands génies féminins et des personnes les plus humbles de ce sexe, viennent se joindre encore ceux des femmes qui, par la conversation ou des écrits, publient, justifient et étendent les prétentions féminines. « C'est une nation vraiment bien civilisée que celle où les femmes sont hors de la loi! » s'écrie la sœur de Western dans le Tom-Jones de Fielding. Pendant long-temps on a pu regarder le personnage de cette femme réclamant jusqu'aux droits politiques en faveur de son sexe, comme une caricature sans original. Mais il ne peut plus en être ainsi: on a publié dernièrement à Londres un livre [1] où toutes les requêtes de cette espèce sont présentées en ordre et avec beaucoup de gravité. M. Thompson, qui n'est que l'interprète de mistriss Wheeler, examine le droit que les hommes se sont arrogé, de tenir les femmes dans une minorité perpétuelle, en les excluant des droits civils et politiques. L'auteur prétend que les intérêts de la femme ne sont pas compris, comme on le pense, dans ceux de l'homme, mais bien distincts et indépendans. Il applique ce principe non-seulement aux propriétés de la femme, mais à sa volonté et à sa personne même. Le grand grief du beau sexe contre le nôtre, dans ce livre, est que nous nous permettions de l'aimer et quelquefois de le *battre*, sans lui en demander la permission. En somme, si l'on exécutait strictement tout ce que mistriss Wheeler

[1] Appeal of one half the human race, women, against the pretensions of the other half, men, to retain them in political and thence in civil and domestic slavery, in reply to a paragraph of M. Mill's celebrated « Article on Governement, » by William Thompson. To be sold at the London cooperative society's office, 18, Pickett street, Temple Bar, London, 1825.

Appel d'une moitié de la race humaine, les femmes, contre les prétentions de l'autre moitié, à les maintenir dans l'esclavage politique, et conséquemment dans une servitude civile et domestique. Cet appel est fait en réponse au célèbre article de M. Mill, *Du Gouvernement*, publié dans l'*Encyclopédie Britannique*, au supplément, page 500, par William Thompsom, et dédié à Mme Wheeler, qui lui en a fourni l'idée principale et l'argumentation

demande, toutes les maisons conjugales seraient composées de deux corps de logis où il y aurait deux chambres à lit séparées, dont les portes, armées de doubles serrures, ne pourraient être ouvertes que par le consentement réciproque des deux époux. Plus de *batterie*, mais plus d'amour; et l'on jaserait avec sa femme comme avec un notaire.

Ombres d'Othello et de Sganarelle, vous frémissez là-bas à ces mots ! Interrogez autour de vous les mânes de sainte Monique, de Disdemona, de Mme Sganarelle, de Zaïre, de Clarisse, de Manon Lescaut, de Roxelanne, de Mme Roland, de Charlotte Corday, et de Mme Staël, et vous jugerez en conscience s'il est encore possible à présent qu'un homme *batte* sa femme, et s'il est si heureux pour la femme de ne plus pouvoir être *battue* par son mari !

DELÉCLUZE.

UNE

Visite au Président

Des États-Unis d'Amérique.

Les journaux anglais racontaient naguère à leurs lecteurs les habitudes intérieures de l'autocrate de toutes les Russies; ensuite ils nous ont fait pénétrer dans les habitudes privées de ce Charles-Jean, soldat né d'une révolution qui renversait tous les trônes sur son passage, et jeté plus tard, par la fortune, sur le trône de Gustave Vasa, comme pour enseigner aux vieilles races royales et aux vieilles sociétés que la Providence n'est jamais embarrassée d'un sceptre, et que là où des mains inhabiles le laissent échapper, il se rencontre toujours une main forte pour le recueillir.

Les cours de Russie et de Suède n'ont rien qui leur ressemble en Europe; mais j'ai été frappé de quelques traits de ressemblance entre la cour de Stockholm, et, si je peux m'exprimer ainsi, la

cour de Washington. A part un certain appareil militaire, Bernadote ne m'avait semblé, à vrai dire, qu'un homme d'*affaires* dans le palais d'un roi. M. Quincy Adams, le président des États-Unis d'Amérique, était bien véritablement aussi un hommes d'affaires. A certaines heures du jour, on le trouvait entouré de papiers poudreux; en d'autres momens, on voyait autour de lui un certain nombre d'hommes qu'on aurait pu appeler des courtisans autre part que dans une république; gens de bonne humeur, quoique placés assez haut dans la hiérarchie du gouvernement, et dont les excellentes manières n'avaient rien qui sentît l'étude d'un rôle appris à l'avance.

J'arrivai à Washington immédiatement après la clôture du congrès, et la première impression que produisit sur moi l'aspect de cette capitale ne lui fut certainement pas favorable. La blancheur éblouissante des maisons, sous un soleil brûlant, la nudité stérile des campagnes environnantes, les rues disposées en angles droits, les dimensions immenses de ces magnifiques édifices, tellement hors de toutes proportions avec l'étendue de la ville, en un mot tout ce que j'avais sous les yeux contribuait à redoubler mes préventions contre la capitale des États-Unis.

J'avais apporté d'Europe une lettre d'introduction d'un diplomate illustre. Il m'avait promis que je trouverais dans M. Adams un bon et excellent homme, qui me recevrait avec une civilité parfaite, et auquel je m'attacherais de plus en plus, à mesure que je le connaîtrais davantage. Quelque prévenu que je fusse d'avance sur la simplicité des formes républicaines, je ne pouvais m'empêcher de supposer quelques points de ressemblance probable entre la pompe du gouvernement monarchique, et la dignité du président d'une grande et riche république. Ce que m'avait dit, avant mon départ, mon ami l'ambassadeur contrariait singulièrement les idées que je m'étais faites sur tout cela. En effet, j'avais déjà vu bien des cours; j'avais été présenté à presque toutes les têtes couronnées de l'Europe; mais on ne m'avait jamais parlé d'aucun roi comme « d'un bon et brave homme qui me ferait toutes les civilités imaginables. »

Le matin même de mon arrivée, je pris un pantalon de matelot, des bottes de cuir d'Espagne très-mince, costume de promeneur tout-à-fait approprié à l'excessive chaleur du temps, et muni d'un parasol, je m'acheminai vers le palais du président, connu sous le nom de *Capitole*. Bien qu'à la première vue, l'ordre ionique de la colonnade semblât rappeler la façade de la douane de Londres, je fus frappé de la beauté du dôme, des grandes proportions de l'édifice et du caractère hardi de l'architecture. L'ardeur excessive du soleil, qui dardait ses rayons presque verticalement sur ma tête, m'empêcha de m'arrêter à considérer longuement l'extérieur du bâtiment. Je hâtai le pas vers ce que j'appellerai les portes du palais. Ces portes étaient entr'ouvertes : en poussant l'un des battans, je me trouvai dans un magnifique vestibule. Cette pièce était pour le moins aussi solitaire et silencieuse que l'antique palais des rois de Suède; mais, sous tous les rapports, le Capitole de Washington ne ressemble à aucun des palais qu'habitent, en Europe, les rois et les empereurs. Là, point de tableaux des maîtres célèbres, point de dieux, de déesses, de faunes, de satyres, aucune peinture allégorique, pas une statue antique, un bronze renommé, un de ces objets d'art ou de luxe dont sont encombrées, en Europe, toutes les maisons royales, même l'humble manoir d'un margrave allemand. Je restai d'abord dans une admiration muette, à la vue de ce beau vestibule et des pièces qui le suivaient; puis je prononçai quelques mots à voix basse; je me parlais à moi-même, et croyant toujours être seul, j'élevai insensiblement le ton, et je fis bientôt mes remarques à haute voix; mais en me retournant, je découvris tout près de moi, à mon grand étonnement, un vieux domestique assis dans un large fauteuil, et qui, sans se lever, me regarda de manière à me prouver simplement qu'il s'était aperçu de mon arrivée. Cette rencontre subite et l'étonnement où elle me jeta produisirent un effet vraiment comique. Je ne prolongeai pas plus long-temps mon monologue, et je regardai fixement le bonhomme. Si je n'avais rompu le premier le silence, je crois qu'à cette heure nous nous regarderions encore tous les deux. Rien ne semblait pouvoir altérer son imperturbable gravité, et il n'avait pas l'air disposé

à ouvrir la bouche. Tout ce que je gagnai à mon examen fut de découvrir que sa livrée (si on pouvait appeler ainsi son gothique costume) était faite à l'ancienne mode, et que les manches de son habit étaient à peu près de six pouces trop longues pour ses bras.

Rompant à la fin le silence : « Mon ami, lui dis-je, j'ai une » lettre d'introduction, et je désirerais savoir, d'après votre céré- » monial, ou plutôt votre éloignement pour toutes cérémonies, à » quel messager d'État, à quel officier du palais cette lettre doit » être remise.

— » Ah! c'est là ce que vous demandez : ainsi vous avez une » lettre, n'est-ce pas? où est-elle?

— » Dans ma poche, pour le moment.

— » Et pour qui est-elle, je vous prie?

— » C'est ce que j'aurais dû vous dire d'abord; elle est pour le » président des États-Unis.

— » Pour M. Adams? Vous pouvez aussi bien me la donner, » et je m'en vais la lui remettre dans l'instant, » ajouta le vieillard en appuyant ses mains sur les bras de son fauteuil, et se soulevant lentement; puis il partit avec ma lettre d'un pas lent et mesuré, et sans perdre son air d'insouciance, me laissant seul dans la salle, avec mon chapeau sur la tête et mon parasol à la main.

Je m'ennuyais d'attendre, et je m'assis dans le fauteuil, réfléchissant sur la singularité de ce colloque. Au bout d'un quart d'heure environ, le vieux domestique revint avec un air nonchalant : « Le Président est très-occupé, me dit-il; mais, si cela vous » plaît, vous pouvez le voir en ce moment : vous pouvez donc » me suivre, si vous le désirez. »

Je traversai, avec mon vieil introducteur, quatre pièces assez mesquinement meublées, et dont l'ameublement ne semblait pas même très-complet. J'entrai ensuite dans un cinquième salon, plus

grand que les autres, et à l'extrémité duquel était assis un petit homme au teint basané, à l'extérieur assez mince, et dont la toilette n'annonçait pas de grandes prétentions à l'élégance. Il était occupé à écrire sur une grande table couverte de papiers imprimés ou manuscrits, dont quelques-uns auraient eu grand besoin d'être époussetés : « Voulez-vous bien m'excuser, colonel, et attendre » quelques minutes que j'aie fini cette lettre? ayez la bonté de » vous asseoir. » En cinq minutes, la lettre fut terminée, ployée, cachetée et envoyée à son adresse. Alors le président, éloignant un peu son fauteuil de la table, posa la cheville de sa jambe gauche sur son genou droit, et frottant le gras de sa jambe, entama avec moi une conversation toute familière. Il portait une culotte courte et des bas de coton, et j'observai qu'un de ses genoux était en partie déboutonné, tandis que les rubans de l'autre jambe étaient dénoués. J'avais sans doute toute autre chose à observer dans M. Adams, que le désordre de sa toilette; mais ce désordre était si peu déguisé, qu'il était impossible de n'en être pas frappé tous d'abord.

Dans la discussion, les yeux noirs de mon illustre interlocuteur s'enflammèrent tout à coup, toute sa physionomie s'anima, et ses manières prirent le caractère d'une aimable vivacité. Jamais je n'ai entendu dire, en si peu de temps, tant de choses sensées, déployer des connaissances si étendues et si profondes, et faire preuve d'un si grand talent pour la parole. Je commençai à m'apercevoir que mon ami l'ambassadeur avait eu raison de me dire que plus je connaitrais M. Adams, plus je l'aimerais.

Le lendemain, j'eus l'honneur de dîner avec le Président. Il y avait quatorze convives, dont cinq étaient de hauts fonctionnaires de la république, et trois étaient des étrangers. Tous firent preuve de hautes lumières et possédaient au plus haut degré des manières élégantes; la conversation n'eut, comme on le pense bien, rien de vulgaire. Tous les fonctionnaires américains me témoignaient non-seulement des dispositions hospitalières et amicales, mais ils se montrèrent encore empressés de m'offrir tous les renseignemens que je pouvais désirer. Rien de plus franc et de plus cordial que leur

manière d'être à mon égard. J'ai oublié de dire qu'excepté moi, qui fus placé à table immédiatement à la droite du Président, les convives n'observèrent, en se plaçant, aucun ordre : chacun se mit où il lui plut, sans cérémonie et sans distinction de rang.

Au moment où j'allais quitter le Capitole, le Président me dit, en me prenant la main : « J'espère que nous nous verrons demain, colonel. » Je promis de revenir, sans savoir cependant ce que voulait dire M. Adams. En rentrant chez moi, je trouvai un avis qui m'apprenait qu'il devait y avoir le lendemain un grand lever, et je ne manquai pas de m'y rendre.

Je dus alors arriver au Capitole par une entrée différente. Cette entrée est un pérystile fort élégant, devant lequel est une cour fermée par une porte et trois grilles en fer : cette entrée est interdite au public proprement dit. La salle de réception était spacieuse, de forme elliptique; les décors et tapis en étaient riches, mais simples. Lorsque j'entrai, j'aperçus le Président assis à l'extrémité de la salle, dans un fauteuil qui ne différait en rien, pour la forme, l'élévation ou les ornemens, de tous les fauteuils qui l'entouraient. Quatre des principaux ministres étaient assis près de lui, et un certain nombre d'officiers de l'armée de terre et de la flotte, tous les hauts employés du gouvernement, les autorités municipales et un grand nombre de représentans étaient rangés en demi-cercle; à droite et à gauche tous les officiers publics, à l'exception des militaires et des marins, portaient des habits bleus tout simples, sans une décoration ni un galon. Après plusieurs présentations, que le Président acueillit avec une dignité simple et qui n'avait rien d'affecté, les ministres se levèrent de leurs siéges et toute l'assemblée se forma en petits groupes, et la conversation devint alors gaie et exempte de toute gêne. Il y avait là beaucoup d'hommes versés dans les sciences, peu d'hommes lettrés, et encore moins de ce que nous appelons hommes de goût. Le ton de la conversation était en général plus solide que brillant, et je fus frappé de l'instruction vraiment étendue que déployèrent quelques-uns de ceux avec qui je causai; ce qui n'était pas le moins curieux, c'était de voir la façon simple, l'air sans importance avec lequel tous ces messieurs

allaient, à leur départ, reprendre leur chapeau dans la pièce voisine, et se prenant ensuite sous le bras, sortaient du Capitole, comme tout bon bourgeois de Londres ou de Paris sort le matin de chez soi pour aller à ses affaires. Quelques-uns s'en allaient à cheval, d'autres montaient dans des voitures découvertes, attelées d'un ou de deux chevaux, et conduites en général par de petits nègres. Toutes ces habitudes si simples et si peu fastueuses, ces ressorts si bien à découvert et si peu compliqués de l'administration d'une grande république furent pour moi un spectacle nouveau et une émotion.

(*Court-Journal.*)

APERÇU

DES

Principales Vicissitudes

DE LA

TOPOGRAPHIE DE ROME

Depuis son origine jusqu'à nos jours.

(Obligé de supprimer la plupart des citations qui servaient de preuves à ce morceau, je dois avertir que j'ai fait surtout usage de la Dissertation de C. Fea, *Sulle rovine di Roma*, insérée à la fin de sa traduction italienne de l'*Histoire de l'Art*, de Winckelmann, t. III, p. 267-416, et d'un Mémoire de M. Niebuhr, intitulé : *Abriss der Geschichte des Wachsthums und Verfalls der alten, und der Wiederherstellung der neuen Stadt Rom*, ou *Esquisse de l'Histoire de l'agrandissement et de la chute de l'ancienne Rome, ainsi que de la renaissance de la nouvelle*, dans le recueil des *petits écrits philologiques* de cet auteur, tom. I, p. 417-437, Bonn 1828. Après cet aveu, il doit m'être permis d'ajouter que la plupart des faits contenus dans ce *tableau des vicissitudes de Rome* résultent de mes propres recherches et d'observations qui me sont personnelles.)

Première Partie.

Rome, considérée en elle-même, sous sa forme matérielle, non moins digne d'intérêt que sa forme politique, et dans les révolutions de sa topographie, aussi étonnantes, aussi variées que celles de son histoire, sera toujours un sujet d'études pour le philosophe,

pour l'artiste, pour l'antiquaire. Presque partout ailleurs, la chaîne des temps, rompue en mille endroits, ne permet plus de reconnaître à aucun signe l'histoire dans la cité, ni la cité dans l'histoire. Presque partout, un vaste abîme s'est formé entre l'antiquité et les temps modernes. Ce qu'on appelle le moyen-âge est, à vrai dire, un gouffre où se sont trouvés engloutis pêle-mêle les débris d'une société déchue et les élémens d'une société nouvelle. C'est de là qu'est sortie la civilisation moderne, sans aucun rapport avec l'ancienne, et presque partout établie sur un terrain neuf et vierge comme elle-même; et sur ce terrain sans cesse renouvelé, les changemens du goût, les ravages de la mode, se succèdent si rapidement, que la face de nos cités n'est presque plus la même d'une génération à l'autre, et qu'à Paris, par exemple, le siècle de Louis XV semble déjà toucher au moyen-âge, et celui de Louis XIII, peu s'en faut, au berceau de la monarchie; de manière qu'à chaque instant le passé se recule de nous, et le présent nous échappe.

Mais à Rome, tous les siècles qui ont passé sur cette cité fameuse sont restés en présence les uns des autres, chacun avec son caractère. Les monumens de Rome lui serviraient au besoin d'annales, en sorte que l'on pourrait étudier son histoire, rien qu'en parcourant son enceinte. Et quelle histoire que celle qui est renfermée dans cette enceinte! Toutes les puissances qui ont agi sur l'humanité, toutes les idées qui ont remué le monde, ont eu Rome à la fois pour but et pour théâtre. C'est à Rome que les deux civilisations diverses, que les deux croyances contraires, qui ont fait tour à tour la destinée des hommes, ont voulu régner pour régner sur la terre; c'est là qu'elles se sont attaquées avec toutes leurs forces, sans que, dans ce long combat qui s'est terminé par le triomphe de l'une et par la ruine de l'autre, Rome ait jamais perdu l'empire pour elle-même; sans que Rome, païenne ou chrétienne, ait jamais cessé de donner des lois au monde. Mais, tandis que partout ailleurs une grande révolution accomplie n'a laissé, le plus souvent, de traces que dans des livres, à Rome, tous les mouvemens de l'esprit humain sont restés attachés à des monumens im-

périssables. Tout ce qui fit la destinée d'un siècle s'y montre encore dans les œuvres de son génie. Chaque évènement de quelque importance s'y trouve, pour ainsi dire, représenté par quelque fabrique considérable, et même aujourd'hui que le plus grand de ces évènemens est consommé depuis tant de siècles, il semble que la lutte qui n'est plus dans les idées se continue encore dans les monumens; que l'antiquité et le moyen-âge, en se disputant presque partout le terrain, en se mesurant sur presque tous les points, se bravent et se menacent encore au sein de Rome. Ainsi le Colisée se soutient à la même hauteur que le Vatican, et l'image de saint Pierre ne domine Rome entière que parce qu'elle est élevée sur la colonne Trajane.

Mais ce qui frappe par-dessus tout à Rome, ce qui la distingue comme cité entre toutes les autres villes du monde, c'est que ses monumens de tous les âges, marqués qu'ils sont du sceau de l'éternité, portent presqu'au même degré l'empreinte de la vétusté. Tout paraît antique à Rome, même les œuvres de la renaissance. La caducité s'y fait sentir dans les grandeurs du seizième siècle comme dans les basiliques des premiers chrétiens. Les débris de la magnificence des Farnèses se confondent, sur le Palatin, avec ceux du palais des empereurs; et Vignole et Raphaël sont déjà devenus des anciens, parce qu'avec le génie de l'antiquité qu'ils possédaient, ils en ont aussi la couleur. Ainsi tout, à Rome, est vieux de la vieillesse de Rome; rien ne s'y renouvelle qu'avec des débris; rien ne s'y élève que sur des ruines. Mais aussi tout, dans cette vieillesse auguste, est empreint de grandeur et de majesté; et Rome, avec les monumens de ses vingt-cinq siècles dispersés sur ses sept collines, produit encore sur nous le même effet qu'elle produisit sur les Gaulois d'un autre âge, avec ses sénateurs blanchis par le temps, immobiles sur leurs chaises curules.

Ce sont les principales vicissitudes de la grandeur et de la décadence de Rome que je me propose de retracer dans un tableau rapide. Ce texte a déjà produit bien des livres, et le plus difficile, celui qui les concilierait tous, est encore à faire. En réduisant ce sujet à ses traits généraux, en l'éclairant par quelques rapproche-

mens neufs, je m'attacherai surtout à montrer par quels points Rome, dans son état moderne, touche encore à son état ancien.

Dans un temps qu'il n'est pas possible de déterminer avec une précision chronologique, mais certainement avant celui où Rome reçut ce nom devenu depuis si célèbre, quelques établissemens s'étaient formés sur trois ou quatre des collines qui furent ensuite comprises dans son enceinte. Tout ce qui résulte historiquement des fabuleuses légendes relatives à la fondation de Rome, c'est qu'une petite cité, peuplée en partie d'aventuriers grecs et latins, exista sur la colline du Capitole, nommée d'abord *Saturnia;* qu'une colonie du même genre, fondée par l'Arcadien Évandre, occupa le Palatin, sous le nom de *Pallantium;* que des Sabins s'étaient précédemment établis sur le Quirinal, et des Étrusques, sur le Cœlius. A cette époque primitive, les vallées qui s'étendaient entre ces collines n'étaient encore que des *marais* presque impraticables, formés par les inondations du Tibre, et dont le nom de *Velabrum*, donné au quartier situé entre le Capitole et le Palatin, et celui de *Carinæ*, que porta l'une des principales rues de l'ancienne Rome, sont restés jusqu'à nos jours, dans le nom de l'ancienne église de San-Giorgio *in Velabro*, des témoins irrécusables. Les premiers Romains eurent donc à conquérir, avant toute chose, l'emplacement de leur ville, et ils durent commencer par le Tibre cette suite de victoires qui aboutit à l'asservissement du monde. Du reste, la fondation de Rome par Romulus et son frère se réduisit, suivant toute apparence, à un agrandissement de la petite cité du Palatin, où vint s'établir, avec les deux frères, une partie de la population d'*Albe la longue*. Dès-lors cette ville renouvelée reçut le nom de *Rome*, de celui de son fondateur, ou, suivant d'autres traditions, elle lui donna le sien, qu'elle avait pris de l'ancien nom du Tibre, *Rumon* [1], ou enfin elle s'appela ainsi d'un mot grec qui signifie *force, puissance;* ce qui aurait été alors une allusion bien hardie à un avenir bien incertain, et ce qui ne peut conséquemment nous paraître qu'une étymologie bien sus-

[1] Servius, *ad Virgil. Æneid.* VIII, 90.

pecte. Tout est mystère dans ce premier âge de Rome; son nom même était un de ces secrets augustes que la politique plaçait sous la garde de la religion, de sorte que ce nom de *Rome*, qui devint sacré à son tour, quand il fut devenu glorieux, n'était dans l'origine qu'un nom profane et fait uniquement pour la bouche du vulgaire (1).

Il n'y a guère moins d'incertitude sur la date de la fondation de Rome; mais en s'en tenant aux deux principaux systèmes, entre lesquels se partagea l'antiquité elle-même, celui de Caton le censeur, et celui de Varron, cette date tombe à l'an 752 ou à l'an 754 avant notre ère. C'est ce dernier calcul qui a été le plus généralement adopté, parce que l'on a besoin de s'arrêter à quelque chose. Le jour où les traditions romaines plaçaient ce mémorable évènement correspondait au 21 avril, jour de la fête de Palès. La fondation eut lieu suivant le rit étrusque, c'est-à-dire que Romulus, ayant attelé à une charrue un couple de taureaux blancs, traça tout autour du Palatin un sillon carré, muni pour premier retranchement de la terre même qu'on en retirait. Ce sillon était interrompu à chacun des endroits où devait être une porte, et c'est de là que vient ce nom de *porte*, parce qu'on avait *porté* la charrue en cet endroit (2). Cette Rome primitive, *de forme carrée*, s'appela *Roma quadrata*. Elle eut *quatre*, ou seulement *trois* portes, qui furent la *Romanula*, la *Trigonia* et la *Mugonia*, nom dérivé, à ce qu'on croit, du *mugissement* des troupeaux; et nous ne saurions rejeter cette étymologie comme indigne de la gravité de l'histoire, quand nous retrouvons, à cette même place, un exemple tout pareil, quand nous voyons l'ancien *Forum romanum*, le lieu le plus illustre qu'il y ait eu sur la terre, désigné encore aujourd'hui sous l'ignoble nom de *Campo vaccino* (3). Du reste, on se doute bien que cette

(1) Plin. *Hist. nat.* III, 5.
(2) Varro, *de ling. lat.* V, 32.
(3) Virgil. *Æneid.* VIII, 360:

. . . . . *Passimque* armenta *videbant*
Romanoque foro et lautis mugire *carinis*.

Rome primitive, cette Rome de Romulus, était encore bien pauvre et bien misérable. La plupart des maisons étaient construites de branches d'osier, *domus cratitiæ*, avec les intervalles remplis de terre; et les toits en étaient de *chaume*, *culmina*. La maison de Romulus lui-même, telle que la virent encore Ovide et Virgile, réparée de siècle en siècle et conservée sous sa forme antique avec des élémens toujours nouveaux, n'était pas autrement construite. Rome, au temps de sa plus grande prospérité, montrait avec orgueil ce monument de son premier âge; elle jouissait ainsi de sa fortune en contemplant son berceau; et nous pouvons nous-mêmes nous former quelque idée de ces habitations des premiers Romains, semblables aux *toits du pauvre Évandre*, d'après de petites urnes en terre cuite, trouvées, il y a quelques années, dans le territoire d'Albano, et qui offrent la forme de l'humble cabane latine réduite à la dimension la plus exiguë : respectables monumens d'une civilisation primitive (1), qui marquent d'un seul trait, par la distance de ces urnes aux mausolées d'Auguste et d'Adrien, toute l'étendue de la carrière la plus vaste qu'ait jamais parcourue l'esprit humain.

A partir de cette première époque où tout, je le répète, est incertitude et mystère, on peut partager en *huit périodes* principales l'histoire de l'agrandissement, de la chute et du renouvellement de Rome; et c'est en parcourant successivement ces huit grandes divisions de son histoire, que je présenterai le tableau complet des principales vicissitudes qui ont marqué, depuis son origine jusqu'à nos jours, le cours entier de son existence.

La première époque, qui s'étend de la fondation présumée de Rome jusqu'à l'an 365, où elle fut presque entièrement détruite par les Gaulois, comprend tout le développement de l'enceinte de l'ancienne Rome, qui eut lieu dans l'ordre que voici. Déjà, sous Romulus, une partie du *Capitole* avait été ajoutée à la ville naissante, par suite de l'*asile* ouvert en cet endroit à tous les malfai-

(1) Une de ces urnes, appartenant à M. le duc de Blacas, est gravée dans l'ouvrage de feu M. Mazois, *Ruines de Pompéi*, part. IIe, p. 33.

teurs, débiteurs insolvables ou esclaves fugitifs du voisinage; et lorsqu'un peu plus tard les Sabins de *Cures* vinrent s'établir avec les sujets de Romulus, le reste du Capitole devint leur habitation; le mont Tarpéien, qui en était la partie la plus escarpée, du côté du fleuve, fut la citadelle commune, et la vallée située entre les deux collines servit pareillement de lieu commun de rassemblement pour les deux peuples, et fut le premier *Forum* de Rome, le *Forum Romanum* par excellence, resté toujours depuis immuable à cet endroit de la ville éternelle. Tullus Hostilius, en transportant sur le *Cœlius* une partie des habitans de la ville d'Albe qu'il avait détruite, fit entrer par là cette troisième colline dans l'enceinte de Rome. Ancus Martius y ajouta l'*Aventin*, et fonda même une citadelle sur le *Janicule*, colline située de l'autre côté du fleuve, qui ne fut cependant comprise que bien des siècles plus tard entre les murailles de Rome, et qui ne compta jamais dans le nombre sacré des *sept collines*. Dans cet état, Rome peut être considérée comme un point central de réunion pour diverses petites populations latines, étrusques et sabines, qui avaient occupé et fortifié les hauteurs, et qui devaient songer dès-lors à en dessécher et assainir les parties basses, aussi bien qu'à en entourer d'une enceinte commune les espaces intermédiaires. Ce grand et mémorable travail, le premier où se révéla le génie de Rome naissante, commença, sous Tarquin-l'Ancien, par la construction de la *grande Cloaque*, *Cloaca maxima*, qui rendit habitable toute la partie marécageuse, nommée *Velabrum*. Le même prince conçut aussi l'idée et commença l'exécution d'une enceinte fortifiée en pierres, à la place de ce faible rempart en terre qui avait suffi jusqu'alors à protéger les humbles destinées de la ville de Romulus. Servius Tullius continua l'ouvrage de son prédécesseur, et l'agrandit encore, en comprenant le *Viminal*, le *Quirinal* et l'*Esquilin* dans l'enceinte de Rome, qui fut dès-lors presque entièrement accomplie; et le peu qui manquait encore, terminé par le second Tarquin, ne reçut aucune augmentation durant tous les siècles de la république. Rome se transmit donc aux empereurs, telle à peu près qu'elle était restée sous ses rois, en sorte que, pendant la

longue et glorieuse période du consulat, cette ville avait presque achevé la conquête du monde, sans être encore sortie de ses murailles. C'est le premier des phénomènes, et ce n'en est certainement pas le moins remarquable, que nous offre l'histoire de la topographie romaine.

Jetons un coup-d'œil rapide sur la face de Rome à cette première époque. Les *sept collines*, enfermées par un seul mur, étaient alors, suivant l'expression pittoresque de Virgile, de véritables *citadelles*, *arces*, accessibles d'un seul côté et par une seule voie, *clivus*; car alors les aspérités du sol de Rome, que le temps et la destruction ont nivelées, au point que l'on a quelque peine à retrouver aujourd'hui le roc Tarpéien, au pied même du Capitole, se dessinaient d'une manière très-saillante; tout était fortement prononcé dans cette enceinte de Rome primitive, la forem des lieux, comme tout le reste. Ainsi, l'Aventin, le Cœlius, le Palatin, le Capitole, qui ne semblent plus guère exhaussés que par les ruines qui les couvrent, et dont on ne peut reconnaître l'antique hauteur, qu'en fouillant à leur base, ou dans l'histoire, étaient véritablement alors des crètes très-escarpées, munies de tours et de murs, où chacune des populations qui s'y étaient fixées avait sa citadelle particulière, et son lieu de refuge, en cas de danger. Le reste de cette vaste enceinte, c'est-à-dire le penchant des collines et le fond des vallées, était occupé par les habitations, mais sans qu'il soit nécessaire d'ajouter à quel point ces habitations furent d'abord rares et clairsemées, et encore plus facile d'apprécier de quelle manière était répartie, sur un espace si inégalement disposé, la population croissante de Rome. Une partie considérable de cet espace, particulièrement dans les parties basses du Viminal, du Quirinal et de l'Esquilin, demeura long-temps couverte de champs et de forêts; et même, à l'époque la plus florissante de Rome, la grande quantité de *bois sacrés*, *lucus*, qui sont cités par les anciens auteurs, prouve qu'il y eut toujours, dans l'enceinte de cette ville, beaucoup de terrein retranché de l'habitation. De là, sans doute, l'extrême facilité que les Romains de la campagne trouvaient à se retirer, avec tout leur bétail, au sein de la ville,

pendant le cours de ces guerres malheureuses qui remplirent presque tout le troisième siècle de Rome. Durant toute cette première période, Rome dut donc ressembler moins à une ville qu'à un grand bourg, où les maisons alternaient avec des prés, des bois et des champs. Ces maisons étaient toutes isolées, d'où vint le nom d'*îles, insulæ*, donné à ces premières demeures des grands citoyens de Rome [1]; nom qui s'avilit par la suite, au point de ne plus signifier que les masses d'habitations obscures où s'entassaient les pauvres gens de Rome : car les mots ont eu leur fortune, à Rome, aussi bien que les choses, et sur ce théâtre des plus étranges vicissitudes, ce n'est pas sans intérêt que l'on suit à la trace les révolutions du langage dans celles de la topographie. Du reste, ces premières maisons, construites la plupart en bois, et d'une bien médiocre étendue, à en juger par celle du consul Valerius Publicola, qui avait tant excité la crainte et la jalousie du peuple, et qui fut transportée, d'un des sommets du Palatin au pied de cette colline, dans l'espace d'une seule nuit [2], commençaient dès-lors à être bâties en briques séchées au soleil : c'était ce qu'on appelait *domus lateritiæ;* la toiture n'était encore formée que de bardeaux, ou tuiles de bois de hêtre, *tegulæ;* et le dernier degré de la magnificence consistait à couvrir cette maçonnerie d'un enduit de chaux et de sable, espèce de stuc grossier nommé *arenetum*.

A côté de cette excessive simplicité des habitations privées, le génie de Rome s'imprimait cependant, dans ses monumens publics, en traits qui attestent que Rome, encore dans son berceau, avait déjà le sentiment de sa force et la conscience de son éternité. A la vérité, les temples ne se distinguaient encore ni par la grandeur des proportions, ni par l'éclat et la qualité des ornemens : ces sortes d'édifices ne consistaient guère qu'en un sanctuaire voûté, et n'étaient décorés que de statues et de bas-reliefs d'argile, dans le goût étrusque, de la main d'artistes volsques ou véïens. Les premiers

(1) Senec., *Epistol.* LXXXIX : *Insulæ, ducum domicilia magnorum, inter vilissima rerum numerantur.*

(2) Plutarch. *In Publicol.* c. X; *Valer. Maxim.* l. IV, c. 1.

dieux de Rome furent des *dieux de terre, dii fictiles*, dieux vils en apparence et respectables en effet, dont on sait que, plus tard encore, les vieux républicains, tels que Caton l'ancien, opposaient avec tant d'avantage la pauvreté noble et la grossièreté auguste à ces dieux nouveaux de bronze doré qui n'avaient pas arrêté la corruption des mœurs et la chute de l'État. Mais dans ses travaux d'utilité publique, entrepris sous ses derniers rois et sous ses premiers consuls, Rome avait déjà révélé tout son génie. Les routes et les ponts, les cloaques et les aquéducs, qui furent le premier essai de sa puissance, ont cela de remarquable, entre tous les monumens de l'industrie humaine, qu'il sembla, dès le principe, que ces cloaques et ces aquéducs fussent construits pour une ville éternelle, que ces ponts et ces routes dussent conduire à la conquête du monde. Ce qui subsiste de la *cloaca maxima* et du *quai du Tibre*, ouvrages de Tarquin-l'Ancien, étonne encore aujourd'hui, comme il étonnait les contemporains d'Auguste. On reste confondu en voyant les substructions du temps des rois, qui supportent encore le Capitole moderne; l'œuvre de Tarquin-le-Superbe, qui sert de fondement à celle de Michel-Ange; et l'on serait tenté de se prosterner à chaque pas sur l'ancienne voie Triomphale, qui conduit encore au sommet du mont Albain, bien qu'à la place du fameux temple de Jupiter Latial, monument du même siècle, dont il ne reste que l'enceinte, on ne trouve plus qu'un pauvre couvent de capucins.

La prise de Rome par les Gaulois, en l'an 365 de sa fondation, donna naissance à une seconde période, qu'on peut étendre jusqu'à l'époque de la bataille d'Actium, en l'an 723 de Rome. L'ennemi avait réduit en cendres la plus grande partie de la ville, et l'on conçoit quels efforts d'éloquence il fallut déployer à Camille, pour empêcher les Romains d'échanger à cette occasion les misérables huttes qu'ils avaient habitées jusque-là, et qu'il s'agissait de relever, contre les palais récemment conquis de l'opulente Veïes. Rien n'est plus connu que la lutte qui s'établit à ce sujet entre le peuple et le sénat. Enfin Camille l'emporta; il fut décidé que Rome serait rebâtie; les Romains se soumirent : mais le mécontentement populaire, qui avait failli empêcher le succès de l'entreprise, en marqua

toute la conduite. La précipitation dont on usa pour reconstruire une ville qu'on craignait à chaque instant de voir abandonnée de ses propres habitans, fit qu'on ne put songer à la bâtir sur un plan régulier. L'autorité elle-même, uniquement occupée à prévenir un retard qui pouvait produire un repentir, avait trop d'intérêt à ce que le travail fût poussé avec activité, pour oser exercer la moindre surveillance ([1]). Tout au contraire, elle favorisa, autant qu'il dépendait d'elle, le manque d'accord et d'ensemble dans le cours de cette opération, en accordant gratuitement les matériaux aux citoyens qui s'engageraient à reconstruire leur habitation dans l'espace d'un an. Dès-lors, chacun se mit à bâtir dans la place qui lui convenait où qu'il trouvait vide. On ne se donna même pas la peine d'enlever les décombres, encore moins d'élever les nouvelles maisons sur l'emplacement des anciennes, qu'il eût fallu déblayer auparavant. Il résulta de là que les cloaques, qui passaient auparavant dans le milieu des rues, se trouvèrent, le plus souvent, au-dessous des maisons mêmes. Ces rues tortueuses et inégales dans leur largeur, comme dans leur direction, offrirent l'aspect d'un vaste labyrinthe. Il y eut, par toute la ville, une foule d'espaces vides, de terreins irréguliers, *areæ*, qui répondaient aux emplacemens des anciennes maisons; de *bois sacrés*, grands et petits, *lucus*, qui s'étaient encore multipliés à la faveur de ce désordre; et la cité entière ne fut qu'un véritable chaos, dont l'image se transmit jusqu'au siècle de Néron, à en juger d'après les témoignages de Cicéron, de Tite-Live et de Tacite ([2]). Du reste, les maisons de cette époque, et même encore celles des siècles suivans, continuèrent d'être construites de briques crues, et couvertes en tuiles de bois. Les plus riches citoyens, fixés à la campagne, ne pouvaient s'occuper de bâtir à la ville des habitations dignes d'eux. C'est de cet usage de résider aux champs, que vint le nom de *viatores*, *voyageurs*, donné à une classe particulière de licteurs, chargés de convoyer à domicile les membres du sénat, parce qu'il

([1]) Tit.-Liv. v, 55.

([2]) Tit-Liv. v, 55; vi, 4; Tacit. *Annal.* xv, 38.

fallait en effet, pour remplir cette commission, *voyager* dans toute la campagne de Rome. La ville n'était occupée, en grande partie, que par les artisans, les petits marchands et les plus pauvres citoyens, tous gens incapables de songer à la commodité ou à l'élégance dans la construction de leurs demeures. Au cinquième siècle de Rome, le *bois* était encore le principal élément qui entrât dans la composition des maisons romaines, et l'on peut juger à quel point elles étaient généralement frêles et exposées au feu, d'après les fréquens désastres occasionnés, soit par des incendies, soit par des inondations du Tibre, qui forment, durant plusieurs siècles, presque toute l'histoire de la cité. La disposition générale de ces maisons, empruntée des usages étrusques, consistait en une *cour découverte* nommée *atrium*, dont le toit, incliné vers le centre de cette cour, était soutenu, aux quatre angles, par des piliers ou des colonnes de bois, et tout autour de laquelle étaient distribués les appartemens nécessaires à l'habitation; appartemens d'une extrême petitesse, d'après la condition même des personnes qui les occupaient, et surtout d'après la manière générale de vivre en plein air, sur la voie publique, qui n'exigeait presque ni développement ni lumière dans l'asile de la vie domestique. Aussi ces appartemens intérieurs ne recevaient-ils guère de jour que par la porte ouverte sur l'atrium, et les maisons étaient-elles généralement privées de fenêtres sur la rue, ou du moins ces fenêtres ressemblaient-elles plutôt à des *fentes*, *rimæ*, qu'à de véritables fenêtres, et cela, dans la maison même du grand Scipion l'Africain, à Liternum [1].

Cependant l'époque de la seconde guerre punique signale un progrès considérable dans le mouvement de la population de Rome, et dans l'embellissement de la cité. Le *Cirque de Flaminius*, vaste et superbe édifice, dont les vestiges subsistaient encore au siècle de Léon X, existait déjà avant celui d'Annibal. On commençait à se servir assez généralement de la pierre de Tibur, de Tusculum et de Gabies, appelé de nos jours *travertin*, pour construire

[1] Senec., *Epistol.* LXXXVI.

les maisons, et de briques cuites au four pour les couvrir. Tout l'espace compris entre le pied de l'Aventin, le Capitole et le Tibre, fut alors couvert de maisons ainsi bâties, et forma le quartier nommé *Extra portam Flumentanam*. Dès-lors l'exemple des beaux ouvrages publics que Rome possédait déjà dans son sein, exerça sur le goût national une influence de plus en plus sensible. Camille avait bâti, sur le penchant du Capitole, le fameux temple de la *Concorde*, monument de la réconciliation du sénat et du peuple, et gage de la perpétuité du nom romain, dont on vient de retrouver, dans une fouille récente, l'emplacement, resté long-temps problématique. Appius Claudius l'ancien avait construit le fameux aquéduc, ainsi que la magnifique voie qui porte encore son nom, partout où il en reste des vestiges; et dans le temple de Bellone, qui fut aussi son ouvrage, il donna le premier exemple de ce luxe aristocratique, d'exposer, sur des boucliers de bronze, les glorieuses images de ses ancêtres. Papirius Cursor fit voir à Rome le premier cadran solaire, qui fut élevé sur le Forum, et fonda le célèbre temple de *Quirinus*. La première colonne honorifique fut dressée à Duillius; et sa base, qui se voit encore aujourd'hui au Capitole, nous a conservé l'une des plus belles pages de l'histoire de Rome, et l'un des plus anciens monumens de sa langue. Le Capitole s'affermit de toutes parts par des substructions prodigieuses et se couvrit de temples superbes. Alors, en effet, chacun des grands citoyens qui ajoutaient une province à l'empire, se faisait un devoir d'ajouter aussi, par quelque monument public, à l'éclat de la cité. Il était rare qu'on remportât une victoire, sans l'assistance spéciale d'une divinité, sans un vœu, fait au début et accompli au retour de la campagne. Le nombre des temples s'accroissait donc à Rome en même temps que celui de ses conquêtes, et la récompense que l'État accordait aux généraux qui l'avaient le mieux servi, était de se ruiner par la fondation de quelque grand édifice. Rome enfin commençait déjà, par ses monumens publics, à devenir la reine des nations, que la plupart de ses citoyens logeaient encore sous des huttes; mais cet état de choses allait cesser.

La perte des livres de Tite-Live, à partir des temps d'Annibal, ne nous permet pas de suivre exactement la marche de la population et de l'agrandissement de Rome. Cependant on voit que l'un et l'autre s'étaient accrus dans une progression assez rapide, puisqu'au temps de la guerre de Marius, les murs se trouvaient, en beaucoup d'endroits, compris en dedans de la cité réelle. Tout porte à croire aussi que, dès cette époque, il existait un faubourg dans le *Trastevere*. Au commencement du huitième siècle, il est question d'un autre faubourg situé *in Æmilianis*, c'est à savoir, sur l'emplacement des jardins de *Paul-Émile* et du jeune Scipion. Ce quartier embrassait, sans doute, les habitations qui s'étaient groupées autour du cirque de Flaminius, et qui s'étendaient jusqu'au Quirinal. Il paraît que c'est dans cette partie de la ville, correspondant au voisinage des places de *Venise* et de *Trévi* de Rome moderne, que l'ancienne Rome reçut alors le plus d'agrandissemens. Le bourg qui s'était formé autour du temple de Mars, au dehors de la porte Capène, et qui plus tard fut réuni à la cité, s'en trouvait encore à cette époque éloigné d'un mille.

Les progrès de l'embellissement intérieur de Rome répondaient à ceux que je viens d'indiquer dans son étendue et dans sa population. Les richesses du monde entier commençaient à affluer dans son sein, par ses conquêtes en Asie, par le résultat heureux de ses guerres avec Philippe, Antiochus et Persée. L'aspect de tant de belles cités grecques avait enfin éveillé chez les grossiers Romains le goût des arts et le luxe qui les favorise. Les gens riches et puissans, obligés de quitter le séjour de la campagne pour celui de la ville, où les affaires devenaient de plus en plus graves et nombreuses, où chaque jour et, pour ainsi dire, chaque heure voyaient s'agiter les destinées du monde, ne pouvaient plus se contenter des humbles et incommodes habitations d'autrefois. Il leur fallait, pour la foule de leurs esclaves, des localités nombreuses, et pour celle de leurs cliens, de vastes espaces. L'habitude de vivre aux champs, qui avait été celle des anciens Romains, les avait mis dans la nécessité de faire fabriquer chez eux, par la main de leurs esclaves, tout ce qui entrait dans la consommation, tout ce qui servait aux

besoins d'une vie d'abord frugale et modeste, puis recherchée et dispendieuse. Ramenés à la ville par une autre nécessité, ces mêmes citoyens conservèrent l'antique usage de faire de leur habitation l'image réduite de la cité, par cette foule de petites localités occupées par un monde d'esclaves, chargés, sous une multitude de noms différens, de toutes les fonctions qui se rapportaient, soit au service du maître, soit à l'approvisionnement de la maison et à la subsistance de la famille. En même temps, ces maisons devaient renfermer, à raison de l'usage public qu'en faisaient les principaux citoyens pour l'audience qu'ils accordaient chaque matin à leurs cliens, et pour les consultations qu'ils donnaient à tout venant à certaines heures du jour, sur des questions d'intérêt public ou privé, devaient, dis-je, renfermer de vastes *atria*, des *promenades, ambulationes* (1), et jusqu'à des *basiliques* (2) ; toutes pièces disposées sans doute sur une grande échelle, et décorées alors, pour principal ornement, des titres de gloire de la famille, des portraits des ancêtres, de trophées et de dépouilles conquises sur l'ennemi. La prise de Syracuse, celle de Corinthe, avaient fait connaître aux Romains le prix des chefs-d'œuvre de l'art. Ils se jetèrent sur ces monumens, d'abord avec l'impatience et l'avidité de barbares qui prennent tout ce qu'ils trouvent, plus tard avec plus de goût et de choix, toujours avec une passion qui ne fit que s'irriter dans son cours. Dès-lors on vit s'organiser d'une manière presque régulière un pillage public et particulier des productions du génie grec, depuis M. Flaccus Nobilior, qui dépouilla Ambracie de tous ses monumens, hormis ceux de terre cuite, qui étaient pourtant des ouvrages de Zeuxis, mais que le nom de l'artiste ne recommandait pas suffisamment à l'ignorance du vainqueur, jusqu'à Verrès, simple préteur, qui, dans le ravage impuni qu'il exerça par toute la Sicile, sensible au prix de l'ouvrage, autant qu'à celui de la matière, ne donna pas lieu du moins d'accuser son discernement. On essaierait vainement de se représenter en idée la prodi-

(1) Telle que celle de Crassipes, dont parle Cicéron, *Epist. Famil.* III, 7.

(2) Vitruv., *de Archit.* VI, 8.

gieuse quantité de colonnes, de statues, de tableaux, qui vinrent s'engloutir dans ce grand gouffre de Rome, pour servir d'abord à l'ornement des temples, des portiques et des autres édifices publics, puis ensuite à la décoration des maisons particulières. C'est à peine si, en recueillant aujourd'hui les témoignages de l'histoire, et les comparant avec la surface de Rome, on peut y loger, par la pensée, cette innombrable population de statues entassées sans ordre et sans goût, du siècle de Mummius à celui de Néron, et qui ne purent jamais sans doute, dans leur extrême encombrement, recevoir une disposition digne d'elles. Mais qu'on se figure, après les ravages de tant de siècles, après les mutilations de tant de barbares, plus de *soixante et dix mille* statues (1) exhumées jusqu'à nos jours du sol de Rome, et dispersées actuellement dans les musées de cette ville, dans ceux de l'Italie et du reste de l'Europe; et que l'on imagine, s'il est possible, le spectacle qu'offrait ce peuple entier de statues mêlé avec tout ce peuple romain, alors que l'un était dans tout son éclat, et que l'autre jouissait encore de toute sa gloire.

Dans ces premiers momens d'une ferveur si nouvelle, les Romains empruntaient à la Grèce non-seulement les modèles, mais encore les élémens de leurs constructions, jusque-là qu'une partie des tuiles de marbre qui recouvraient le fameux temple de *Junon Lacinia*, près de Crotone, furent transportées à Rome par le censeur Fulvius Flaccus, pour y servir à la toiture du temple de la *Fortune équestre* (2), et que Sylla lui-même ne recula pas devant l'idée d'employer, dans les édifices du Capitole, des colonnes enlevées du temple de *Jupiter Olympien*, à Athènes. Les artistes de la Grèce suivirent de même à Rome les chefs-d'œuvre de toute espèce enlevés par milliers de leur pays. Ils y venaient comme esclaves; plus tard, ils y furent traités comme affranchis: mais ils se rendirent bientôt les instituteurs de leurs maîtres, au point qu'ils trou-

(1) Barthélemy, *Mém. de l'Académie*, t. XXVIII, p. 593; Oberlin, *Monum. orb. antiq.*, p. 127.

(2) L'an de Rome 581, Tit.-Liv. XLII, 3.

vèrent quelques disciples jusque dans le sénat romain. Un Fabius ne dédaigna pas de peindre les temples que son aïeul se serait borné à consacrer. Le titre de *Pictor* devenait une distinction honorifique, presque comme celui de *Creticus*, de *Macedonicus*, d'*Achaïcus*; et la Grèce, appauvrie et humiliée, se vengeait ainsi de ses oppresseurs en les éclairant.

La révolution, depuis long-temps commencée dans les goûts et dans les habitudes des Romains, s'accomplit enfin dans le cours des guerres civiles. L'époque de la domination de Sylla fut celle du règne de l'architecture grecque à Rome. Le temple bâti par Métellus Macédonicus, après la défaite de Persée, n'était encore signalé que comme le premier *temple en marbre* que Rome possédât, et déjà le temple de l'*Honneur*, fondé par Marius, est proclamé un chef-d'œuvre par Vitruve lui-même. Bientôt l'art et la magnificence s'associaient, dans ces grandes constructions publiques, au point que l'admiration des peuples restait indécise entre le mérite de l'ouvrage et le prix de la matière. En rebâtissant le *temple de Jupiter Capitolin*, consumé par un incendie, Catulus le couvrait de tuiles de bronze doré, luxe alors encore inoui à Rome, qui devait bientôt y devenir presque vulgaire. Sylla donnait un exemple analogue dans le fameux *temple de la Fortune*, à Préneste, en y employant, pour la première fois, un pavé de mosaïque. L'héritier du pouvoir et du génie de Sylla, Pompée, se signala, comme lui, par de beaux ouvrages publics, tels qu'un *temple de Minerve*, un autre temple de *Vénus Victrix*, un *théâtre*, le premier qui eût encore été construit en pierre, un *portique* et une *curie* qui portèrent son nom; et l'on présume avec raison que la belle statue colossale de Pompée, trouvée près de l'emplacement de son théâtre, et qui se voit au palais Spada, est la statue même érigée dans la *curie* de Pompée, aux pieds de laquelle fut égorgé César : monument unique des deux plus grandes catastrophes que présente peut-être l'histoire du genre humain. César imita son rival par la construction d'un nouveau *Forum*, le premier dont se fût enrichie Rome républicaine, pour qui le *Forum Romanum*, encombré de temples et de monumens honorifiques, devenait de jour en jour

trop étroit. Mais parmi tout ce luxe d'édifices publics, les maisons des simples particuliers, et celles même des premiers citoyens ne se recommandaient encore que par la grandeur de leurs dispositions ou par la mâle austérité de leurs ornemens, et très-peu par le goût ou par la richesse de leur architecture. Si des hommes, tels que Crassus et Scaurus, qui n'avaient d'autre mérite que celui d'une excessive opulence, étalaient impunément, dans l'atrium de leurs demeures, des colonnes de marbre précieux; si d'autres, tels que Salluste, à qui il ne restait plus de ressources, pour couvrir leurs vices et justifier leurs excès, que d'invectiver contre ceux d'autrui, construisaient à grands frais des jardins qui, deux siècles encore après, ne paraissaient pas trop étroits pour la majesté des empereurs; enfin, si quelques hommes nouveaux, tels qu'un C. Aquilius, cherchaient à sortir de la foule par l'extravagance de leur luxe, la plupart des grands citoyens, de ceux qui aspiraient à la faveur du peuple et à la conduite de l'État, n'affectaient, dans leurs habitations privées, qu'une simplicité toute républicaine. Sylla avait occupé une maison dont le loyer n'excédait pas *six cents francs* de notre monnaie. César habitait, dans la rue de Subura, une *maison modeste* ([1]), jusqu'au moment où il alla occuper, dans la *Via Sacra*, l'habitation publique qui appartenait au grand pontife; et l'on sait que ce fut plus tard, pour le dictateur, une distinction du premier ordre, obtenue sur un décret du sénat, que de pouvoir ajouter un *fronton*, *fastigium*, à l'extérieur de cette maison ([2]). Pompée, qui, après avoir décoré Rome de tant de monumens publics, avait cru pouvoir se permettre quelques embellissemens dans sa propre demeure, ne l'avait cependant pas élevée au-dessus de la médiocrité, puisque l'obscur citoyen qui en devint le second propriétaire, demandait, après l'avoir parcourue : *Où donc dînait le grand Pompée* ([3])? Auguste enfin, dont le pouvoir fut presque sans bornes, comme l'empire romain, demeura qua-

([1]) Sueton. *in Cæsar.* XLVI : *modicis ædibus.*

([2]) Ciceron. *Philipp.* II, 43; Florus, IV, 2.

([3]) Plutarch. *in Pomp.* XL.

rante années dans une maison qui ne se distinguait de celles des citoyens aisés, ni par sa grandeur, ni par ses ornemens, dont les portiques, d'une étendue médiocre, n'étaient construits que de colonnes de pierre d'Albe, ou de peperin, et qui ne renfermait ni marbres ni pavés précieux.

Le siècle d'Auguste mérite de former une époque particulière, qui sera la troisième dans l'histoire de la topographie romaine, et qui ne s'étendra néanmoins que jusqu'à l'an 818, date du grand incendie de Néron. Rome, dans le cours de la longue domination d'Auguste, prit une face nouvelle, et l'on sait, en effet, que ce prince se vantait d'*avoir reçu une ville toute de briques, et de la laisser toute de marbre* (1). Cette révolution s'exerça particulièrement sur les édifices privés, où le goût des Grecs prévalut dès-lors, comme il régnait depuis un siècle dans les monumens publics. Auguste voulait détourner des affaires de l'État l'attention des Romains, mais sans effort et sans violence. L'architecture fut un des principaux instrumens de sa politique; et ce fut alors pour la seconde fois, depuis que Périclès avait donné cet exemple au monde et cette leçon aux ambitieux, que l'art devint un moyen de gouvernement. Ce qu'Auguste fit construire de beaux ouvrages en tout genre, temples, portiques, théâtres, sans compter un troisième forum, qui porta son nom, et sans parler de son mausolée, qui le conserve encore, tout méconnaissable qu'est devenu ce monument sous sa forme actuelle, serait presque impossible à croire, si le zèle de ses favoris à l'imiter, ou même à le surpasser, ne justifiait, sur ce point, les témoignages de l'histoire; car c'était un titre à la faveur du maître que de suivre son exemple, et l'excès de la flatterie rend ici tout autre excès vraisemblable. Il y eut, entre les principaux amis d'Auguste, Cornelius Balbus, Statilius Taurus, Asinius Pollion, Munatius Plancus, Mécène, mais surtout Agrippa, une espèce de lutte à qui embellirait la cité de plus d'ouvrages d'utilité publique, et fournirait en même temps les plus beaux modèles d'habitations particulières, enrichies de tout le luxe des arts, avec

(1) Sueton., *in August.* XXIX.

tout le goût de la Grèce; de maisons revêtues tout entières, au dehors comme au dedans, de marbres précieux et rares. Ce fut un simple officier d'Auguste, Mamurra, qui donna aux Romains le premier exemple d'une maison ainsi bâtie, comme Agrippa, son gendre, avait offert le premier modèle de *thermes*, ou de *bains publics*, disposés avec un luxe extraordinaire, qui n'était cependant qu'un premier essai d'une magnificence portée depuis à un degré inoui. Tout ce qui nous reste des monumens publics de cet âge, bien que défiguré par le temps et par la barbarie, le *théâtre de Marcellus*, le *portique d'Octavie*, les colonnes du *temple de Jupiter Tonnant*, les restes de celui de *Mars Vengeur*, au *Forum d'Auguste*, les admirables fragmens du jardin Colonne, appelés vulgairement *Frontispice de Néron*, mais surtout le *Panthéon*, témoigne assez quel était le goût général de cette belle époque de l'art, où Rome présentait aux yeux des Grecs eux-mêmes un théâtre de merveilles, pour lequel le docte et judicieux Strabon, témoin oculaire, ne pouvait trouver d'expressions équivalentes (1). Quant au goût qui régnait dans les habitations particulières, nous ne pouvons malheureusement en juger que par conjecture. Les magnifiques débris de la *villa de Mécène*, à Tivoli, ceux de la *villa de Vedius Pollion*, sur la côte de Pausilippe, près de Naples, montrent comment l'art était alors employé à vaincre la nature, et autorisent à croire qu'il se surpassait lui-même en la décorant. Nous savons, du reste, par les plaintes de Vitruve, l'un des architectes d'Auguste, sur l'emploi trop familier qui se fit alors de la peinture, que cet art divin, réservé long-temps, chez les Grecs, à l'ornement des édifices sacrés ou publics, et qu'Apelle lui-même aurait cru dégrader en l'admettant dans sa propre maison, envahit, du temps d'Auguste, tout le domaine de la vie privée; qu'il s'empara, pour ainsi dire, de toutes les murailles (2). Auguste lui-même, si modeste que fût la décoration de sa demeure, autorisa par son exemple une innovation si séduisante. Ce fut alors qu'un artiste

(1) Strabon, v, 236.

(2) Plin., *Hist. nat.* xxxv, 10: *Parietes totos pingere.*

romain, Ludius, encouragé par le goût général de ses contemporains et par la faveur d'Auguste, inventa cette *peinture de murs*, qui de l'intérieur des maisons, où elle avait tout occupé, depuis le pavé jusqu'au plafond, et depuis la cuisine jusqu'au salon, déborda bientôt jusque dans les rues et dans les carrefours, comme nous la voyons à Pompéi. Il nous est resté, dans un petit appartement, découvert sur le Palatin, et qu'on appelle le *bain de Livie*, un modèle intéressant de la manière dont la peinture était alors employée à l'ornement des édifices privés ; et Pompéi peut nous apprendre comment Rome entière était décorée, toutes proportions gardées, du reste, entre une petite ville de province et la capitale du monde.

Au milieu de tout ce progrès du goût et de tout ce luxe des arts, Rome se ressentait encore, dans son ensemble, des fâcheux effets de la reconstruction précipitée qui avait eu lieu après la retraite des Gaulois. Les rues étaient encore généralement étroites, tortueuses, irrégulières. Il n'y avait que les rues de *Subura* et des *Carinæ*, et sans doute aussi la *Via sacra*, dont le pavé antique a été récemment découvert en quelques endroits, qui répondissent, dans leur cours et dans leur direction, à l'éclat et à la grandeur de la première ville du monde. Ces rues étaient, au siècle d'Auguste, le centre du mouvement, des plaisirs et des affaires; c'étaient, à la fois, le quartier du Palais Royal et la Chaussée d'Antin de l'ancienne Rome. Mais à mesure que l'on s'éloignait du *Forum*, on se perdait dans un labyrinthe de rues où la proximité des maisons et l'excessive hauteur des murs interceptaient l'air et la lumière. La population, qui ne cessait de s'accroître par des causes faciles à apprécier, affluait dans l'antique enceinte de Rome, devenue de jour en jour trop étroite. Depuis long-temps, les murs de Servius avaient disparu sous les fabriques qui leur étaient adossées de toutes parts, de sorte qu'il était presque impossible d'en suivre la trace, au dedans comme au dehors de Rome [1]. Les vastes et nombreux faubourgs qui s'étaient formés de cette manière, et qui avaient *ajouté comme*

[1] Dionys. Halicarn., *Ant. rom.* IV, 13.

autant de villes nouvelles à la ville primitive (1), s'étendaient au point qu'on ne pouvait plus déterminer où finissait ni où commençait précisément cette immense cité. On voit, par une lettre de Cicéron (2), que, de son temps, il avait été déjà question d'augmenter l'enceinte de Rome, en y comprenant une partie des habitations qui débordaient les murs de Servius; et cet agrandissement n'aurait pas été à moins que de joindre, par un mur nouveau, à partir du *pont Milvius, ponte Molle* d'aujourd'hui, les *monts Vaticans* aux sept collines, et de bâtir tout le *Champ-de-Mars*. Mais le génie de l'empire, le dieu Terme, ne souffrait pas qu'on le déplaçât ainsi : il devait rester immuable dans ses anciennes limites; et la religion, pour qui toute espèce de mouvement est toujours à craindre, détourna les Romains de rien entreprendre contre une enceinte sacrée. Sylla et Jules César, qui avaient usé du droit des triomphateurs, de reculer le *Pomœrium*, n'osèrent pas toucher à cette enceinte. Auguste lui-même, qui agrandit beaucoup la ville, en y ajoutant de nouveaux quartiers, n'y éleva pas de nouveaux murs. Dès-lors tout ce qui tenait à habiter dans les limites de l'ancienne Rome, dut s'entasser à un point prodigieux. Il fallut bien que les maisons prissent en hauteur le développement qu'elles ne pouvaient avoir en espace. La population reflua jusque sous les toits portés à une excessive élévation; c'est ce qu'atteste, en termes péremptoires, l'écrivain de cette époque qui a le plus d'autorité dans ces matières, Vitruve (3), et ce que justifie le tableau des embarras et des accidens de Rome, tracé par Juvénal. L'excès fut porté au point qu'Auguste, pour prévenir l'encombrement de la voie publique, et les chutes fréquentes de maisons, fixa, par une ordonnance, la hauteur de ces maisons à soixante-dix pieds romains. Mais de

(1) Plin., *Hist. nat.* III, 5 : *Expatiantia tecta multas addidere urbes.*

(2) Cicero, *Ad Attic.* XIII, 33.

(3) Vitruv., *de Architect.* lib. II, c. 8 : *In ea autem majestate urbis et civium infinita frequentia, innumerabiles habitationes opus fuit explicare. Ergo cum recipere non posset area plana tantam multitudinem in urbe, ad auxilium altitudinis ædificiorum res ipsa coegit devenire.*

pareilles défenses, souvent renouvelées par les empereurs, témoignent, par cela même, qu'elles étaient toujours éludées. Durant plus de quatre siècles, depuis Auguste jusqu'à Théodose, l'autorité lutta vainement contre cet état de choses; et la hauteur des maisons de Rome ne descendit enfin sous le niveau fixé par les réglemens de police, que lorsque Rome elle-même, subissant le sort de toutes les choses humaines, tomba du faîte de ses grandeurs.

On peut donc se représenter Rome, au temps d'Auguste, comme une ville très-irrégulièrement bâtie pour une population très-inégalement répartie. Tandis que les demeures des principaux personnages, *domus*, occupaient un grand espace rempli de *cours*, de *portiques*, de *thermes*, de *jardins*, le peuple était entassé dans des maisons communes, *insulæ*, dont les divers étages, *cœnacula*, aboutissaient généralement à une terrasse, nommée *pergula*, ou *solarium*. Ce que chacune de ces *insulæ* rapportait déjà de revenu, au temps de Cicéron, où le prix des loyers n'avait pas encore atteint toute sa hauteur, peut aisément se déduire des lettres de cet homme d'État, à qui le soin des affaires publiques ne fit jamais négliger l'administration de sa fortune; et l'on peut apprécier ce qu'une seule *insula* renfermait quelquefois de locataires, même à une époque de décadence, d'après un passage d'une lettre de Symmaque, où il dit que la chute d'une *insula* couvrit tout l'espace libre du Forum de Trajan d'habitans restés sans asile [1]. Il fallait que, dans le centre de Rome, les habitations fussent bien pressées, pour que le Palatin, déjà couvert de tant de temples, montrât encore les maisons de Catulus, de Crassus, de Scaurus, d'Hortensius, de Cicéron, de Catilina, de Clodius, de Marc-Antoine, et sans doute d'autres encore, toutes enveloppées depuis dans les agrandissemens du palais impérial. On éprouve une égale difficulté à replacer, dans l'étroit espace du Forum et de ses alentours, cette foule d'édifices publics, temples, basiliques, curies, portiques, colonnades, qui sont cités dans les auteurs; et ce qui fait

[1] Symmach., *Epistol.* VI, 37 : *in Trajani plateam ruina unius insulæ pressit habitantes.*

aujourd'hui le tourment des antiquaires, incapables d'ajuster une pareille abondance de monumens avec l'exiguïté du terrein, fit plus d'une fois aussi le regret des contemporains, en voyant tant de beaux édifices qui ne pouvaient que se nuire les uns aux autres. C'était dans le Champ-de-Mars que se déployaient, avec le plus d'avantage, sur un espace libre, et sur un théâtre admirablement disposé par la nature, toutes les magnificences de Rome. Là, s'élevèrent les grandes constructions d'Agrippa, ses *thermes*, son *Panthéon*, l'*amphithéâtre* de Statilius Taurus, dont la moderne place de *Monte Citorio* a dérivé son nom et sa forme; le *théâtre* de Balbus, dont les décombres ont formé le *Monte Cenci* d'aujourd'hui; le *mausolée* d'Auguste enfin, et bien d'autres édifices, maintenant effacés du sol de Rome, et dont le nom même a disparu. Du reste, la division qu'Auguste fit de la ville en *quatorze régions*, ou quartiers, sert à nous faire apprécier, assez exactement, l'étendue des acquisitions que l'ancienne enceinte de Rome avait faites à cette époque. Le *Trastevere*, *Trans Tiberim*, fut un de ces quartiers. Au-delà de la *porte Capène*, le faubourg qui s'était formé *près du Temple de Mars*, *ad Martis*, se trouva réuni à la cité, ainsi que tout l'espace compris entre ce lieu et l'Aventin, et qui forma le douzième quartier, sous le nom de *Piscina publica*. La ville s'étendait donc alors, dans une portion de l'ancien Champ-de-Mars, le long du Tibre, jusque vers l'extrémité de la moderne *strada Giulia*, et de là, en faisant un grand circuit, tout autour du cirque de Flaminius, et des constructions de Pompéi, à *Campo di Fiore*, jusqu'au mont Quirinal. Sur tout ce terrein, comme au dedans de l'antique enceinte, le développement des rues dut se se trouver extrêmement gêné par les monumens publics, mais surtout par les tombeaux qui, à partir des portes, garnissaient, sur deux lignes parallèles, les deux côtés des principales voies. Ces voies elles-mêmes se trouvaient en quelques endroits si rapprochées l'une de l'autre, comme on le voit par la direction toujours sensible des voies *Appienne* et *Latine*, tout près desquelles cheminaient encore les voies *Labicane* et *Campanienne*, que l'étroit espace, compris entre ces voies, qui n'était pas occupé par des tombeaux, ne

permettait presque aucune disposition régulière pour l'alignement des rues des faubourgs. Il existe au dedans de Rome moderne plus d'un exemple de ce genre d'obstacles, que l'antique Rome dut rencontrer presque partout à son développement, dans son sein même et à ses portes; et tout le monde connaît le tombeau de Bibulus, élevé sur la fin de la république, près de la porte d'où sortait la voie Flaminienne, sur la descente du Capitole, qui se trouve aujourd'hui encaissé à l'angle d'un obscur carrefour, et converti en une petite maison bourgeoise.

C'était principalement des deux côtés du Tibre que s'était porté, au temps d'Auguste, l'agrandissement de l'étendue et de la population de Rome. Un peu plus tard, sous ses premiers successeurs, ce mouvement paraît s'être opéré dans une autre direction, c'est-à-dire dans la partie orientale de la cité, de la *porte Cœlimontana* à la *porte Colline*, ou du mont Cœlius à l'extrémité du Quirinal. Cette région était alors, en effet, celle qui renfermait les plus beaux palais, et qui était devenue le plus brillant quartier de Rome, au préjudice de la *Subura* et des *Carines*. Ces palais n'étaient pas construits sur des rues, mais dans des jardins, qui occupaient les grands espaces libres, *campi*, lesquels avaient toujours existé dans cette partie de Rome, tels, à peu de chose près, qu'ils s'y retrouvent encore aujourd'hui. C'était là en effet qu'étaient les célèbres habitations dites *Horti Mæcenatis*, *Pallantiani*, *Epaphroditi*, auxquels ont succédé, presque avec la même étendue et à la même place, les palais Barberini, Albani; les *villas* Strozzi, Altieri, Giustiniani; la *maison des Laterani*, *domus Lateranorum*, dont le site et le nom se montrent encore sur l'emplacement de la célèbre basilique de Saint-Jean-de-Latran et des vastes bâtimens qui en dépendent; la *maison de Merula*, *Merulana*, dont l'antique église de *San-Matteo in Merulana* indique encore la position; et une foule d'autres, dont il ne reste plus que le souvenir. On ne saurait douter, d'après les progrès toujours croissans qu'avaient faits, sous Claude et sous Néron, le goût et le luxe des bâtimens, que les habitations privées de cette époque n'eussent laissé loin derrière elles celles du siècle d'Auguste. La

recherche des matières précieuses fut portée alors à l'excès, et, pour ainsi dire, jusqu'à la fureur. On imagina d'incruster, dans des murs de marbre, d'autres marbres plus rares, de manière à varier, au gré des caprices les plus extravagans, la qualité des matières, et à composer, de ces élémens divers, des tableaux de toute espèce, que dans le siècle précédent on avait du moins laissé faire à la peinture. Ainsi l'art commençait à être chassé par la richesse; la peinture, par le marbre, et le marbre lui-même, par l'argent et par l'or. Un seul trait fera juger à quel point ce progrès du luxe avait été rapide et devint prodigieux. On avait regardé comme une merveille, au temps d'Auguste, quatre petites colonnes de marbre onyx, que Cornelius Balbus avait placées dans son théâtre; et un vil affranchi de Claude, Callistus, en étalait trente, d'une grande dimension, dans la salle où il prenait son repas du soir (1). On peut croire que Sénèque n'exagère rien, en parlant des vices de ses contemporains, puisqu'on sait qu'il les partagea. C'est ce rhéteur qui nous apprend que les Romains de cet âge ne pouvaient *plus marcher que sur des pierres précieuses* (2); et, comme pour justifier Sénèque, sinon d'avoir eu sous ses pieds un pavé semblable, du moins de l'avoir dit, il fut trouvé, au 17e siècle, dans une vigne sur l'Aventin, une chambre, dont le pavé était d'agathe et de cornaline, et les murs, revêtus de lames de bronze doré avec des médailles incrustées (3). Les fouilles du Palatin ont pareillement offert, entre autres débris de la magnificence romaine, qui rendent croyable tout ce qu'on raconte de la *maison dorée* de Néron, une chambre tout incrustée de lames d'argent ornées de pierres précieuses (4). On peut se figurer d'ailleurs tout ce que l'antique Rome renferma de matières d'un prix inestimable, taillées en colonnes, en meubles, en ornemens de toute espèce, employées, en guise de peinture ou de mosaïque, sur les murs, sur les plafonds, sur les pavés, dans les édifices pu-

(1) Plin., *Hist. nat.* XXXVI, 7.

(2) Senec., *Epistol.* LXXXVI ....*nisi gemmas calcare nolimus.*

(3) Vacca, *Memor.* n. 101, 102, 118.

(4) Bartoli, *Memor.* n. 7 et 8.

blics et dans les maisons des riches, quand on voit tout ce que Rome moderne en possède encore dans ses innombrables églises, dans ses milliers de palais et de *villas*, et jusque dans les rues, dont plusieurs, telles que celle qui conduit à Saint-Jean-de-Latran, n'ont presque pas de bornes ni de pavés, qui ne soient des tronçons de colonnes, ou des fragmens de marbres précieux. Quant au goût qui régnait alors dans la décoration des maisons d'un ordre secondaire, on peut s'en faire une idée d'après la célèbre peinture de la *noce aldobrandine*, trouvée près des jardins Barberini, sur le Quirinal, et d'après d'autres peintures qni décoraient une petite maison, découverte, à la fin du dernier siècle, à la villa Negroni, sur le Viminal. Ce sont là des monumens de la médiocrité romaine et de la médiocrité de l'art, qui donnent pourtant une assez favorable opinion de l'une et de l'autre, à l'époque même où Pline déplorait en citoyen, et Sénèque en rhéteur, la chute de toutes les deux.

Malgré tous les progrès du luxe et tous les efforts de l'opulence, Rome offrait encore, au temps de Néron, une image trop sensible de l'irrégularité générale dont j'ai déjà indiqué plusieurs fois la cause et l'époque. Néron, passionné pour le luxe des bâtimens, avait déployé, pour y remédier en quelques endroits, toutes les ressources de son empire, avec toute la violence de son caractère. Mais il n'y avait qu'une destruction totale, suivie d'une reconstruction complète, qui pût faire disparaître les nombreux défauts de cette immense cité. Néron choisit, pour arriver à son but, un moyen dont lui seul pouvait s'aviser; et ce n'est pas sa faute si ce moyen, attesté par la voix unanime de ses contemporains, a paru contraire à la vérité, pour être trop conforme à son génie : il brûla la ville qu'il voulait rebâtir. Des quatorze quartiers de Rome, *trois* furent entièrement consumés; et sur les *onze* autres, plus ou moins gravement endommagés, il n'y en eut que *quatre* qui ne furent point atteints par l'incendie [1]. Cet évènement, de l'an de Rome 818, commença pour cette ville une ère toute nouvelle, qui fut la

[1] Sueton. *in Neron.* XXXVIII; Tacit. *Annal.* XV, 38.

plus brillante de toutes : ce sera, dans l'histoire de la topographie romaine, la quatrième époque, que j'étendrai jusqu'à la mort de Marc-Aurèle. Rome alors, rebâtie presque entièrement, sortit de ses cendres plus belle qu'auparavant, et surtout avec une régularité et une largeur dans le développement des rues, dont elle n'avait jamais offert l'image. On adopta généralement, pour la construction des maisons, un modèle qui avait été tracé par Néron lui-même; la plupart de ces maisons durent être isolées; des portiques furent élevés sur le devant des habitations, afin que, de la terrasse de ces portiques, on pût à l'avenir écarter les incendies; enfin, le bois fut proscrit, autant qu'il était possible, dans toutes les constructions de cette époque. Si quelque chose pouvait paraître plus invraisemblable encore que le crime de Néron, ce seraient les ressources qu'il trouva pour le réparer. Non content de fournir lui-même aux frais de tant de constructions particulières, il entreprit une foule de bâtimens publics : un *cirque*, des *thermes*, une *nymphée*, dont il subsiste encore quelques vestiges sur le sol de Rome; un *marché, macellum*, dont la forme, à défaut d'autre chose, s'est conservée sur ses médailles; sans parler de sa *maison dorée*, monument d'une richesse extraordinaire et d'une étendue prodigieuse, qu'il faut presque renoncer à placer dans l'histoire, faute de pouvoir en retrouver à Rome quelques traces ou quelques débris. Les faibles vestiges qui avaient pu se conserver encore de l'ancienne médiocrité romaine, disparurent alors de toutes parts sous le luxe des portiques et des autres édifices publics. Dans l'empressement de couvrir cette espèce de tache imprimée, par la pauvreté de la vieille Rome, à l'éclat de la nouvelle, on ne se donna même pas la peine de détruire entièrement les misérables huttes d'autrefois : on se contenta de bâtir par dessus; et l'on vient de retrouver, au voisinage du *temple de la Paix*, de petites maisons, encore décorées, à trois ou quatre pieds du sol, de médiocres peintures, qui avaient été ainsi enveloppées dans les constructions de Néron, et plus tard dans celles de Vespasien, sans avoir tout-à-fait disparu, et qui ont offert à notre siècle le singulier spectacle de ces habitations de pauvres gens de Rome, du siècle d'Auguste, conservées en partie, tandis

qu'il ne reste pas une pierre debout du *palais doré* de Néron.

Quant à l'enceinte de Rome, telle qu'elle résulta de sa restauration nouvelle sous Néron, elle dut rester, à peu de chose près, ce qu'elle était auparavant. Néron avait voulu l'étendre jusqu'à *Ostie*, et l'on a dit que, dans une autre direction, Rome parvenait jusqu'à *Véïes*, ou même jusqu'à *Otricoli*. Mais ce sont là des idées gigantesques, qui n'ont pu éclore que dans la tête d'un prince, comme Néron, ou sous la plume d'un sophiste, comme Aristide. Dans le plus haut degré de splendeur et de population que Rome ait sans doute jamais atteint, sous Vespasien, Pline nous a tracé un tableau de cette ville (1), d'après des données qui doivent être exactes, et dont tous les chiffres doivent être respectés. Rome alors embrassait, dans le développement de ses vieilles murailles, un peu plus de treize milles; le même espace, mesuré à partir du *milliaire doré*, dressé en tête du Forum, jusqu'à chacune des portes, au nombre de *trente* (2), fesait, en ligne directe, un peu plus de trente milles; et du même point, jusqu'à l'extrémité des habitations situées en dehors de l'enceinte, l'espace compris par toutes les rues, qui, comme autant de rayons, aboutissaient aux divers points de cette vaste circonférence, surpassait soixante-dix milles. Ajoutez-y, avec Pline, la *hauteur des maisons*, et vous aurez certainement l'idée d'une ville, la plus grande qui eût encore existé sur le globe, mais non pas cette ville monstrueuse, qui n'exista jamais que dans l'imagination des antiquaires. Au reste, la population de Rome n'avait fait encore, du côté du Tibre, aucun mouvement, au-delà des limites que j'ai indiquées. Le Champ-de-Mars n'était encore couvert d'aucune fabrique, publique ou privée, jusque vers le *Ponte Sisto* d'aujourd'hui, l'ancien *pont du Janicule*. Les *Thermes* de Néron et d'Alexandre-Sévère, et le *Cirque agonalis*, dont la forme et le nom se sont conservés sur l'emplacement de la *place Navone*, furent évidemment construits sur un terrein

(1) Plin., *Hist. nat.* III, 5.

(2) Il y en avait réellement *trente-sept*; mais *sept* avaient cessé de servir, et *douze*, qui étaient *doubles*, ne comptaient chacune que pour une seule.

libre. C'est entre ces limites que Rome continua de s'enrichir de monumens publics, à une époque où elle admettait dans son sein toutes les superstitions de la terre, où tous les empereurs, devenus des dieux à leur tour, multipliaient, à chaque changement de règne, les temples, les statues, les colléges de prêtres, les ornemens du culte. C'est aussi de cette époque, que nous sont restés, au centre de la Rome actuelle, le plus de monumens de la magnificence de l'ancienne, dans cette suite de superbes débris des constructions de Vespasien et de Titus, de Nerva, de Trajan et d'Adrien, d'Antonin et de Marc-Aurèle, le dernier desquels marque, par sa mort, arrivée en l'an de Rome 933, 180 de J. C., le dernier degré de la grandeur romaine, et malheureusement aussi le premier de sa décadence.

RAOUL-ROCHETTE.

PERSONNAGES.

Le marquis DE BRÉVILLE.

M. DE LANGLE.

M. DE SAINT-VALERY.

M. DUTROCHET.

LE GRAND-VICAIRE.

Madame la comtesse DE VILLEMONT.

MARIE, } ses filles.
ADÉLAIDE, }

Un domestique.

(La scène se passe dans le château de Mme de Villemont.)

LE COUP D'ÉTAT.

(Un salon au rez-de-chaussée ; au fond, à droite, un piano.)

SCÈNE Ire.

LE MARQUIS, Mme DE VILLEMONT.

LE MARQUIS.

C'est donc décidé ?

MADAME DE VILLEMONT.

Oui, mon frère, à moins que vous ne l'approuviez pas. — Je voulais vous en parler hier; mais vous êtes arrivé si tard, vous étiez si fatigué !...

LE MARQUIS.

J'approuve, j'approuve tout, puisque tel est votre bon plaisir ; je ne veux pas jouer le rôle d'un tuteur barbare. Il me semble pourtant que Marie aurait pu faire un meilleur mariage.

MADAME DE VILLEMONT.

M. de Langle aura de la fortune : il n'est encore que sous-préfet ; mais il est jeune, et avec votre crédit il pourra bientôt...

LE MARQUIS.

Oui, c'est un assez bon gentilhomme ; cependant son père n'a-t-il pas consenti à prendre une place de finances dans le syndicat des receveurs-généraux ? Cela me déplaît, je l'avoue.

MADAME DE VILLEMONT.

Eh ! mon frère, même autrefois, n'a-t-on pas vu ?...

LE MARQUIS.

Épouser la fille d'un fermier-général, fort bien ; mais son fils, cela ne me paraît pas très-convenable. A la vérité, aujourd'hui il n'y a plus de convenances, il n'y a plus rien. Or, il faut être de son temps, comme dit *le Constitutionnel*. — Allons, allons, mariez-les. Je le ferai nommer préfet ; bientôt nous épurons les préfectures et le reste.

MADAME DE VILLEMONT.

On va encore tout bouleverser ?

LE MARQUIS.

C'est-à-dire, tout remettre en place ; et il en est temps, ma foi ! avec l'ordre légal, on ne nous eût pas laissé un morceau de pain.

MADAME DE VILLEMONT.

Cependant on nous a bien déjà restitué quelque chose ; et puis, mon fils aîné est conseiller à la Cour Royale ; son frère, capitaine de la garde.

LE MARQUIS.

Il devrait être colonel, à 27 ans ! Et il le serait sans votre gouvernement représentatif.

MADAME DE VILLEMONT.

Peut-être ; mais aussi, sans ce gouvernement-là, aurions-nous un pair de France dans notre famille?

LE MARQUIS.

Eh bien ! je le suis ; mais si l'on me guillotine maintenant...

MADAME DE VILLEMONT.

Bon dieu ! mon frère, quelle idée !

LE MARQUIS.

Je vois loin.

MADAME DE VILLEMONT.

Moi, je vois seulement qu'on vous a rendu votre forêt de Lurcy, qui n'avait pas été vendue; qu'on vous a donné une pension sur la cassette du Roi, une dotation à la chambre des pairs, une indemnité pour votre terre de Bréville.

LE MARQUIS.

Belle indemnité!

MADAME DE VILLEMONT.

M. de Villemont me disait souvent : « Si le trois pour cent s'élève jusqu'à un certain prix, votre frère sera plus riche qu'avant la révolution. »

LE MARQUIS.

Villemont, Villemont ne savait ce qu'il disait. — Certainement il serait à désirer que le trois pour cent arrivât au pair. Mon agent de change m'a écrit l'autre jour pour me conseiller de vendre; je verrai.... Ah ! mon dieu ! je devrais déjà être à Paris. — Il faut vite faire ce mariage, si vous voulez que je m'y trouve.

MADAME DE VILLEMONT.

Je vous attendais depuis quinze jours.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas ma faute : il fallait bien que je m'arrêtasse chez ce pauvre vicomte de Sauval. Il vient de racheter son vieux château gothique, et de le faire restaurer dans le goût italien.

MADAME DE VILLEMONT.

Pour une victime de la révolution, il n'est pas trop à plaindre non plus.

LE MARQUIS.

Oh ! il a bien souffert. Pendant toute la guerre de la Vendée, il donnait des leçons de danse à Londres. Eh bien ! il est toujours jeune, aimable. La veille de mon départ, il a tué un chevreuil, au jugé, à cinquante-cinq pas ! nous les avons comptés. Du reste, il pense bien, comme moi, qu'il faut en finir avec la révolution.

(*Il prend du tabac.*)

MADAME DE VILLEMONT.

Voilà mes filles et M. de Langle qui rentrent.

LE MARQUIS.

A propos, Marie l'aime-t-elle?

MADAME DE VILLEMONT.

Elle est fort raisonnable.

LE MARQUIS, regardant à la fenêtre.

Adélaïde est aussi grande que sa sœur. Songez-vous aussi à la marier bientôt ?

MADAME DE VILLEMONT.

Ne me parlez pas de cette petite fille; elle me désole : ne veut-elle pas se faire religieuse !

LE MARQUIS, riant.

Ah ! ah ! c'est plaisant. (*D'un ton grave.*) Il ne faut pas le permettre, ma sœur. Entre nous, qui trouve-t-on dans les couvens

aujourd'hui? Si elle devait être supérieure en entrant, à la bonne heure.

MADAME DE VILLEMONT.

Vous avez raison; mais elle a une tête...

SCÈNE II.

LE MARQUIS, Mme DE VILLEMONT, ADÉLAIDE, MARIE, M. DE LANGLE.

DE LANGLE.

Je voulais, madame, remercier mademoiselle Marie d'avoir consenti.... Je ne me doutais pas que j'abrégeais notre promenade. Elle a voulu tout de suite revenir auprès de vous.

MADAME DE VILLEMONT.

Une jeune fille à qui l'on parle de mariage a besoin d'embrasser sa mère, comme pour lui dire adieu. — Mais, monsieur, vous devez aussi des remercîmens à mon frère, car il approuve....

DE LANGLE.

Croyez, monsieur le marquis, que ma reconnaissance...

ADÉLAIDE.

Oh! je vous en prie, qu'il ne soit plus question de mariage. Ne voyez-vous pas que Marie en est toute embarrassée, toute confuse?

LE MARQUIS.

On ne peut pourtant pas se marier sans mot dire. Si cela t'ennuie, va étudier ta sonate, mademoiselle la religieuse.

(*Adélaïde et Marie se retirent au fond du théâtre auprès du piano.*)

Il vaut mieux que ces enfans ne soient pas là tandis que nous allons discuter les clauses du contrat. (*A M. de Langle.*) La révolution nous a fait grand tort, monsieur, notre maison était une des plus anciennes du Dauphiné.

MADAME DE VILLEMONT.

Cinquante ans de plus ne l'ont pas rajeunie.

LE MARQUIS.

A présent que tout le monde est noble, il n'y a plus de noblesse. Et cependant la révolution redouble de fureurs; elle nous a dépouillés, nous n'avons plus rien; que veut-elle encore?

DE LANGLE.

Les fonctionnaires publics ne sont pas non plus sur des roses.

LE MARQUIS.

Des roses! il n'y en a plus : tout se flétrit au milieu des orages. Espérons pourtant que nous parviendrons encore à sauver la monarchie.

DE LANGLE.

Certes.

LE MARQUIS.

Mais il faut le vouloir, et le vouloir fermement.

DE LANGLE.

Sans doute.

LE MARQUIS.

D'abord, c'est le vœu général. Que demande la France avant tout?

DE LANGLE.

La stabilité.

LE MARQUIS.

Oui; mais pour arriver à la stabilité...

MADAME DE VILLEMONT.

Il faut tout changer?

LE MARQUIS.

C'est évident.

ADÉLAIDE, revenant avec sa sœur.

Chut! ne parlez plus du mariage; voilà un étranger.

LE MARQUIS.

Qui donc?

MARIE.

Vous ne le voyez pas, à cheval, dans l'avenue?

MADAME DE VILLEMONT.

Ah! c'est M. de Saint-Valery.

LE MARQUIS.

Comment! ma sœur, vous recevez encore cette espèce-là?

MADAME DE VILLEMONT.

A la campagne, il faut bien recevoir tout le monde, si l'on veut voir quelqu'un. D'ailleurs c'est l'ami de mes fils, et puis il est fort bien, ce jeune homme.

LE MARQUIS.

Un jacobin!

ADÉLAIDE

Mais fort amusant.

MARIE.

D'abord, il est très-bon musicien.

ADÉLAIDE.

Et comme il raconte bien les massacres! J'aurais voulu, mon oncle, que vous l'eussiez entendu, l'autre soir, dans le grand salon vert. Nous n'aurions pas dû avoir peur, puisqu'il y avait un cercle de dix ou douze femmes autour de lui, eh bien! on frissonnait à

l'entendre dire... Comment disait-il donc, ma sœur?... Ah! que les mêmes causes amenant les mêmes effets, celui-ci sera renversé, celui-là montera à sa place, et puis on coupera des têtes... Oh! c'était pire qu'une histoire de revenans : moi, je n'osais plus traverser la bibliothèque.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, M. DE SAINT-VALERY.

MADAME DE VILLEMONT.

Eh bien! M. de Saint-Valery, quelles nouvelles?

SAINT-VALERY.

Excellentes, madame. D'abord, en politique, tout va admirablement. Ce n'est pas pour faire ma cour à M. le sous-préfet, mais je conviens que nous ne pouvions rien désirer de mieux.

LE MARQUIS, bas à M. de Langle.

Il a donc changé d'opinion?

SAINT-VALERY.

Ensuite voici un album qu'on m'envoie de Paris. De charmans dessins de Devéria et de Roqueplan.

ADÉLAIDE ET MARIE.

Ah! voyons, voyons.

(*Elles s'asseient auprès de la table et examinent l'album avec M. de Saint-Valery.*)

LE MARQUIS.

Quelque portrait du duc de Reichtadt, je parie.

SAINT-VALERY.

Pardon, monsieur; le duc de Reichtadt appartient exclusivement aux foulards et aux flacons d'eau de Cologne.

LE MARQUIS.

Rira bien qui rira le dernier. Le ministère...

SAINT-VALERY.

On dit qu'il est en dissolution, c'est dommage.

DE LANGLE au marquis.

Serait-il vrai?

LE MARQUIS.

Rassurez-vous. La monarchie n'a pas fait son va-tout pour reculer, et bientôt un coup d'État tombant à l'improviste....

SAINT-VALERY.

Malheureusement cet improviste-là est trop prévu. Quand même on n'aurait pas l'extrême complaisance de nous en prévenir tous les jours, lisez l'histoire : une fatalité inévitable pousse nécessairement toute restauration....

LE MARQUIS.

A une révolution comme celle de 1688, n'est-ce pas?

SAINT-VALERY.

Ou de 1792, si on l'aime mieux.

MADAME DE VILLEMONT.

Oh! M. de Saint-Valery, ne dites donc pas de pareilles choses. Si vous aviez vu ce temps-là...

SAINT-VALERY.

Je ne l'ai pas vu, madame; mais je le connais : on l'a calomnié.

LE MARQUIS.

Comment! Danton et Robespierre....

SAINT-VALERY.

Etaient des logiciens, fort bonnes gens au fond.

ADÉLAIDE.

Ah ! gardez-nous Danton et Robespierre pour ce soir.

MARIE.

Ces histoires-là ne font pas d'effet en plein jour.

SAINT-VALERY.

Comme vous voudrez, mesdemoiselles.

LE MARQUIS à Mme de Villemont.

C'est un forcené, un buveur de sang.

MADAME DE VILLEMONT.

Par originalité.

ADÉLAIDE.

Maman, regardez donc quel joli dessin !

SAINT-VALERY.

Plein de grâce ! Cette femme me paraît cependant un peu grande ; et puis, sa colerette n'est-elle pas d'un blanc trop mat ?

LE MARQUIS, bas à M. de Langle.

Il a des yeux de tigre. Il mangerait de la chair humaine, ce monsieur.

DE LANGLE.

Non, je vous assure ; il joue son rôle : c'est Léandre jacobin.

LE MARQUIS.

Nous verrons, dans quinze jours, ce que diront nos jeunes révolutionnaires.

SAINT-VALERY.

Plaît-il ?

LE MARQUIS, avec colère.

L'armée est bonne, monsieur; les généraux surtout sont parfaits. Le ministre de la guerre m'a dit qu'il était on ne peut plus content de tous les généraux.

SAINT-VALERY.

Je le crois bien; ils ont toujours contenté tout le monde.

LE MARQUIS.

Et nous monterons à cheval cette fois-ci.

SAINT-VALERY.

Oui, monsieur le marquis; mais en France, on a déjà vu tant de gens à cheval! peut-être cela n'étonnera-t-il pas beaucoup.

LE MARQUIS.

Ah! si Bonaparte eût voulu servir la bonne cause....

SAINT-VALERY.

Il eût bien embarrassé l'empereur.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, ENSUITE LE GRAND-VICAIRE.

LE DOMESTIQUE à Mme de Villemont.

Madame y est-elle?

MADAME DE VILLEMONT.

Sans doute.

LE DOMESTIQUE.

C'est que, madame, c'est M. le grand-vicaire; et comme ma-

dame avait ordonné que tous les demandeurs, il fallait les envoyer au pavillon du régisseur...

MADAME DE VILLEMONT.

Faites entrer.

LE GRAND-VICAIRE, entrant.

Pardon, madame.... que ma visite ne vous dérange pas.

MADAME DE VILLEMONT.

Donnez un fauteuil. (*Le domestique sort.*)

LE GRAND-VICAIRE.

Je n'ai pas voulu passer devant votre château, madame, sans vous présenter mes respects. J'ai appris que l'église de cette paroisse vous devait encore de nouveaux bienfaits.

MADAME DE VILLEMONT.

Est-ce la peine d'en parler ? J'ai seulement fait restaurer quelques tableaux de la chapelle seigneuriale.

SAINT-VALERY.

Madame, je vous recommande encore la sainte Geneviève ; avec son panier sous le bras, la vierge de Nanterre a l'air d'une marchande de gâteaux.

LE MARQUIS.

Nous la ferons repeindre aussi. C'est à nous qu'il appartient de donner le bon exemple.

LE GRAND-VICAIRE.

Ah ! monsieur le marquis, on ne saurait trop louer la conduite des hautes classes.

LE MARQUIS.

Nous avons fait jadis bien des fautes ; moi-même j'ai cédé au torrent : j'ai été philosophe pendant dix-huit mois. Oui, nous avons commis de grandes fautes ; il faut les expier.

MADAME DE VILLEMONT.

A propos, monsieur le grand-vicaire, où avez-vous donc pris ce jeune curé que vous venez de nous donner ?

LE GRAND-VICAIRE.

Auriez-vous à vous en plaindre, madame?

MADAME DE VILLEMONT.

Pas précisément; il est bien laid, mais ce n'est pas sa faute, et ce n'est peut-être pas un mal; je voudrais seulement qu'il fût un peu plus du monde : croiriez-vous qu'il ne sait pas même tenir des cartes ?

MARIE.

Et puis, chaque dimanche, il damne régulièrement tous ses paroissiens.

ADÉLAIDE.

Oh! ma sœur, la dernière fois il a excepté le château.

SAINT-VALERY.

Voilà du savoir-vivre, quoi qu'on en dise.

LE MARQUIS.

Oui, oui, il se formera.

SAINT-VALERY.

Mais il chantera toujours horriblement faux.

MADAME DE VILLEMONT au grand-vicaire.

Savez-vous qu'il prêche contre les riches?

LE GRAND-VICAIRE.

Je vais le voir, madame; je lui parlerai.

MADAME DE VILLEMONT.

Ne le grondez pas trop; il n'en sait peut-être pas davantage, ce pauvre garçon.

LE GRAND-VICAIRE.

Hélas! je sens combien le zèle inconsidéré de quelques jeunes lévites nuit à la religion; mais que voulez-vous? recomposer tout un clergé n'est pas l'affaire de peu de jours. Si je vous disais qu'il ne vient plus dans nos séminaires que des fils d'ouvriers, des paysans, et quels paysans!

LE MARQUIS.

Encore la révolution! Vous la retrouvez partout. — Soyez tranquille : on ne pouvait pas tout faire à la fois; mais maintenant nous allons indemniser aussi le clergé.

LE GRAND-VICAIRE.

J'ai appris, madame, que vous aviez eu la bonté de vous informer de notre maison de refuge pour les jeunes orphelines, et que vous y preniez le plus vif intérêt.

MADAME DE VILLEMONT.

J'en entends parler pour la première fois. — Mais oui, je m'y intéresse beaucoup.

LE GRAND-VICAIRE.

Toutes les personnes honorables du diocèse s'empresseront de souscrire après vous, madame.

LE MARQUIS.

Notre maison a toujours contribué à la splendeur de l'Église, monsieur l'abbé : inscrivez madame de Villemont.

DE LANGLE.

Je réponds aussi de tous mes employés.

ADÉLAIDE à M. de Saint-Valery.

Et vous, monsieur?

SAINT-VALERY.

Je n'ai rien à refuser à vos protégées, mademoiselle.

LE GRAND-VICAIRE.

La liste des souscripteurs sera imprimée dans le journal du département.

LE MARQUIS.

Et ce sera toujours autant de pris sur les mauvaises doctrines.

LE GRAND-VICAIRE.

Pardonnez-moi, madame, de vous quitter si tôt; il faut faire mon métier de quêteur... (*Bas au marquis.*) J'ai deux mots à vous dire.

LE MARQUIS.

Je vous reconduis jusqu'à votre voiture.

(*Il sort avec le grand-vicaire.*)

SCÈNE V.

Mme DE VILLEMONT, ADÉLAIDE, MARIE, M. DE SAINT-VALERY, M. DE LANGLE.

ADÉLAIDE.

Le digne homme!

MADAME DE VILLEMONT.

Voilà au moins un ecclésiastique qui sait entrer dans un salon.

MARIE.

Il a d'aussi belles mains que madame de Juillers.

ADÉLAIDE.

Qu'importe? moi, je n'ai pensé qu'à sa charité tout évangélique, à son dévoûment pour les pauvres. Consacrer ainsi sa vie à faire le bien, comme c'est beau!

MADAME DE VILLEMONT, bas à M. de Langle.

Voilà encore sa tête qui s'exalte; dites donc, je vous prie, quelques mots contre les couvens.

DE LANGLE.

Laissons faire M. de Saint-Valery.

ADÉLAIDE.

Ces pauvres orphelines! seules sur la terre, elles vont trouver enfin un asile.....

SAINT-VALERY.

Où elles seront peut-être plus malheureuses que dans le monde.

ADÉLAIDE, vivement.

Comment, monsieur?

MADAME DE VILLEMONT.

Monsieur de Saint-Valery n'aime pas notre grand-vicaire.

SAINT-VALERY.

Je ne le connais pas; mais j'ai le malheur d'y voir clair... c'est un ambitieux qui bâtit des couvens à nos dépens pour devenir évêque, comme un maçon devient propriétaire.

ADÉLAIDE.

En vérité, monsieur, vous n'aimez rien. Vous vous plaisez à tout désenchanter. Un si bon prêtre!...

SAINT-VALERY.

Qui ne s'occupe, dit-on, que de politique.

ADÉLAIDE.

Je vous prends tous à témoins que M. le grand vicaire n'en a pas dit un mot. Il n'en parle jamais.

SAINT-VALERY.

Dans le monde ; mais à l'évêché, il passe pour un Montesquieu, et je parierais...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, agité.

Il y a de grandes nouvelles.

MADAME DE VILLEMONT.

Comme vous êtes pâle, mon frère!

SAINT-VALERY.

Le ministère est changé?

LE MARQUIS.

Au contraire, monsieur.

DE LANGLE.

On ne peut pas changer de ministres tous les jours.

SAINT-VALERY, d'un ton dogmatique.

Alors, monsieur le marquis, vous allez nous annoncer un coup d'État.

LE MARQUIS, étonné.

Comment savez-vous?...

SAINT-VALERY.

C'était fatal.

DE LANGLE.

Ne croyez donc pas, messieurs, à des bruits répandus par la malveillance.

LE MARQUIS.

Il n'y a pas de malveillance, mais de la force. L'affaire a été décidée en conseil extraordinaire. Les ordonnances ont déjà paru dans *le Moniteur;* nous les recevrons demain.

DE LANGLE.

Impossible! Je serais prévenu...

LE MARQUIS.

C'est le grand-vicaire qui me l'a dit, et il le sait bien.

SAINT-VALERY, se frottant les mains.

Allons, tant mieux! C'est charmant.

DE LANGLE, avec abattement.

L'administration est perdue! (*Il reste absorbé.*)

MARIE.

O ciel! c'est donc un malheur, ce coup d'État?

MADAME DE VILLEMONT au marquis.

Vous paraissez tout troublé, mon frère.

LE MARQUIS.

Moi?... Vous me voyez au comble de la joie. Il paraît que le Roi me donne une marque de confiance....

MADAME DE VILLEMONT.

Qu'y a-t-il donc? dites-le-nous.

LE MARQUIS.

Il y a un coup d'État; faut-il vous le répéter cent fois? un coup d'État; c'est clair : un coup d'État.

MADAME DE VILLEMONT.

Voyons, monsieur de Saint-Valery, expliquez-nous..... Que va-t-il arriver?

SAINT-VALERY.

Ce que j'ai prédit, madame : on voulait briser la loi électorale....

LE MARQUIS.

Oui.

SAINT-VALERY.

Pour y parvenir, il fallait briser la presse.....

LE MARQUIS.

Certainement.

SAINT-VALERY.

Et pour briser la presse, briser les tribunaux. Les trois ordonnances, les voilà.

LE MARQUIS, à part.

Il sait déjà... Voyez-vous les courriers du comité directeur!...

MADAME DE VILLEMONT.

Briser les tribunaux! Mais mon fils le conseiller à la Cour Royale!...

SAINT-VALERY.

Les révolutions, madame, ne tiennent aucun compte des individualités.

MADAME DE VILLEMONT.

Il tournera donc contre nous, ce coup d'État?

LE MARQUIS.

Mais non, mais non.

DE LANGLE.

Je ne puis croire que les ministres...

SAINT-VALERY.

Ne les en accusez pas : la nécessité les pousse.

MADAME DE VILLEMONT.

Que ne s'en vont-ils alors? L'année dernière, on était si tranquille!...

LE MARQUIS, *plus agité.*

Calmez-vous, ma sœur; tout se passera bien, j'espère.

SAINT-VALERY.

Je l'espère aussi. — Cependant, dans la bagarre, le crédit public pourrait bien périr, monsieur le sous-préfet.

LE MARQUIS.

Ah! mon Dieu! le crédit public; nous n'y avions pas pensé... Notre trois pour cent... Que n'ai-je écouté mon agent de change! Ma sœur, faites vite monter quelqu'un à cheval.... Je vais écrire.

MADAME DE VILLEMONT.

Écrivez ici, mon frère.... Nous passerons dans le petit salon... Aussi bien les journaux vont arriver.

DE LANGLE, *sortant de sa stupeur.*

Les journaux! où sont-ils? Que vais-je apprendre? (*Tous sortent, hormis le marquis.*)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, ENSUITE LE GRAND-VICAIRE.

LE MARQUIS, *seul, écrivant.*

Diable! si j'avais su cela plus tôt, j'aurais pu faire quelque bon coup à la Bourse... au lieu que me voilà exposé... Même quand ils

prennent le bon parti, nos ministres sont d'une maladresse.... Pourvu encore qu'ils ne se soient pas décidés trop tard...

LE GRAND-VICAIRE, entrant.

J'ai vu le curé; il m'a remis quelques notes sur les libéraux, qui pullulent dans ce pays... Eh bien! partez-vous? Le temps presse.

LE MARQUIS.

J'étais pourtant venu ici pour un mariage... mais n'importe; je vais faire mettre les chevaux.

LE GRAND-VICAIRE.

Le sous-préfet est bien faible.

LE MARQUIS.

Il tremble déjà, et le préfet ne vaut guère mieux.

LE GRAND-VICAIRE.

Hommes de carton que tous ces administrateurs. Heureusement vous serez investi d'un pouvoir dictatorial : commisaire du Roi dans ce département, vous répondrez du succès de la cause.

LE MARQUIS, montrant sa lettre.

Oui, oui, je prenais déjà quelques mesures.

LE GRAND-VICAIRE.

Pas de proclamation; attaquons à l'improviste.

LE MARQUIS.

Certainement, je les en ai déjà prévenus.

LE GRAND-VICAIRE.

Les associations vont agir, les factieux lever la tète...

LE MARQUIS.

Oh! mais, s'ils lèvent la tête, que ferai-je?

LE GRAND-VICAIRE.

Vous me le demandez?

LE MARQUIS.

Je trouverai des ordres à la préfecture, sans doute.

LE GRAND-VICAIRE.

Oui; mais les ordres ne sont rien, l'exécution est tout. Nous connaissons les meneurs; on m'a parlé d'un certain Dutrochet, et surtout d'un M. de Saint-Valery.....

LE MARQUIS.

Ah! celui-là, je vous le signale comme un agitateur.

LE GRAND-VICAIRE.

Faites-le arrêter.

LE MARQUIS.

Moi!

LE GRAND-VICAIRE.

C'est à vous que le Roi remet son épée.

LE MARQUIS.

M. de Saint-Valery a de nombreux partisans.... si nous allons nous faire des ennemis.....

LE GRAND-VICAIRE.

Pouvons-nous en avoir plus?

LE MARQUIS.

Je voudrais que, sans employer la violence.....

LE GRAND-VICAIRE.

On ne fait pas des coups d'État légalement. Agresseurs, remplissons notre rôle. Il faut frapper juste et fort, effrayer. Si nous n'effrayons pas, adieu tout! car les masses ne sont pas pour nous.

LE MARQUIS.

Diable! si les masses ne sont pas pour nous...

LE GRAND-VICAIRE.

Nous ne devons pas nous le dissimuler, nous jouons nos têtes.

LE MARQUIS.

C'est peut-être imprudent, à notre âge; car enfin puisque les masses ne sont pas pour nous... elles n'ont qu'à ne pas avoir peur... ne craignez-vous pas?...

LE GRAND-VICAIRE.

Je ne crains rien.

LE MARQUIS.

Ni moi; mais on pourrait craindre.... Je ne puis pas emprisonner les masses, moi.

LE GRAND-VICAIRE.

Frappons-les de terreur, et on ne remuera plus. — Allons, monsieur le marquis, de l'activité, de l'énergie. Reculer, hésiter seulement, serait tout perdre. — Moi, je cours échauffer le zèle des honnêtes gens; et marchons au pas. (*Il sort.*)

LE MARQUIS, le suivant.

Mais, monsieur le grand-vicaire, permettez...... j'aurais besoin d'un peu de repos. (*Il sort sur les pas du grand-vicaire.*)

SCÈNE VIII.

Mme DE VILLEMONT, MARIE, ADÉLAIDE, M. DE SAINT-VALERY, M. DE LANGLE. (*Un domestique les suit apportant un grand portefeuille.*)

MADAME DE VILLEMONT.

Voici les journaux, mon frère... — Où est-il donc?

DE LANGLE.

Lisons-les. (*On ouvre le portefeuille, et on se partage les journaux.*)

MADAME DE VILLEMONT au domestique.

Dites à François de ne pas desseller son cheval ; il va retourner à la ville. (*Le domestique sort.*)

MARIE.

Le coup d'État est dans les *Débats.*

DE LANGLE.

Cela ne prouve rien ; un journal ministériel, un journal ministériel?

SAINT-VALERY.

Voici *le Drapeau blanc*, lisez.

DE LANGLE.

Plus de doute.

SAINT-VALERY.

Le coup d'État est annoncé très-franchement et très-plaisamment, par-dessus le marché; délicieux !

MADAME DE VILLEMONT.

Vous riez, monsieur de Saint-Valery, et moi je tremble. On sait comment les révolutions commencent, et non comment elles finissent.

SAINT-VALERY.

Pardon, madame; tout se sait maintenant. Je puis vous décrire exactement les diverses phases de celle-ci : tout redevient provisoire, les positions, les partis, les systèmes...

ADÉLAIDE.

Pas de mauvaises prédictions, je vous en prie; car vous rencontrez toujours juste.

SAINT-VALERY.

D'abord, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, mademoiselle, le crédit public périt...

DE LANGLE.

Mais le syndicat des receveurs-généraux?

SAINT-VALERY.

Des receveurs, quand on ne paiera plus l'impôt? à quoi bon?... Le syndicat n'aura rien de mieux à faire que de chanter *la Marseillaise*.

DE LANGLE, s'efforçant de sourire à madame de Villemont.

Il est effrayant, en vérité.

(*Il se retire avec elle d'un côté du théâtre et lui parle bas.*)

MARIE.

Je ne l'ai jamais entendu chanter.

ADÉLAIDE.

Ni moi; mais son nom seul me donne le frisson.

SAINT-VALERY.

Je vous jure, mademoiselle, qu'il n'y a pas de chant plus belliqueux, plus suave...

ADÉLAIDE.

Eh bien! voyons *la Marseillaise*. Tout le monde est triste aujourd'hui; un peu de musique nous égaiera.

(*M. de Saint-Valery va s'asseoir au piano au fond du théâtre; Adélaïde et Marie le suivent.*)

MADAME DE VILLEMONT à M. de Langle.

Vous n'avez pas reçu de lettres de monsieur votre père?

DE LANGLE.

Non, madame. Je m'en étonnais... mais tout s'explique maintenant.

SAINT-VALERY, chantant à demi-voix.

« Allons, enfans de la patrie... »

DE LANGLE à madame de Villemont.

Quelle crise! quelle crise!

(*M. de Saint-Valery continue à jouer l'air de la Marseillaise jusqu'à la fin de la scène.*)

MADAME DE VILLEMONT.

Comment penser à se marier dans un pareil moment? (*A part.*) Le voilà ruiné.

DE LANGLE, à part.

Ils seront peut-être forcés d'émigrer encore.

MADAME DE VILLEMONT.

Quel avenir! monsieur.

DE LANGLE.

Hélas! madame, je sens avec douleur que, dans la position où se trouve mon père, je dois me résigner à un délai.

MADAME DE VILLEMONT.

Savons-nous seulement où nous serons demain?

DE LANGLE, *de plus en plus alarmé.*

Je cours à la ville... Peut-être ai-je des dépêches... Que vais-je lire? Gardons-nous le secret, madame, je vous en prie; et si, plus tard, dans des temps meilleurs, vous me trouvez encore digne...

MADAME DE VILLEMONT.

Sans doute... Nous verrons... Espérons encore... Adieu, monsieur. (*M. de Langle sort.*)

ADÉLAIDE.

C'est magnifique! Comme cet hymne élève l'ame!

MADAME DE VILLEMONT.

Mais, de grâce, cessez donc cette horrible musique; vous me tuez. (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *hormis M. de Langle.*

MARIE, *revenant vers sa mère, avec sa sœur et M. de Saint-Valery.*

Ma mère, M. de Langle a-t-il perdu l'esprit? Regardez : il traverse la cour en sautant par-dessus les fleurs... Au lieu de prendre son tilbury, il monte sur le cheval de François.. et, tenez, le voilà qui s'enfuit au grand galop, et sans chapeau!...

SAINT-VALERY.

Le coup d'État monte en croupe, et galoppe avec lui. (*A part.*) Infortunés sous-préfets!

MADAME DE VILLEMONT.

Monsieur de Saint-Valery, au nom du ciel, que va-t-il arriver?

Que faut-il que nous fassions? Franchement, croyez-vous à tout ce que vous dites?

SAINT-VALERY.

Comment donc! madame, les révolutions et les restaurations sont régies par des lois mathématiques, parole d'honneur!

MADAME DE VILLEMONT.

Eh bien! quoi?

SAINT-VALERY.

La géométrie n'est pas plus rigoureusement exacte, madame.

MADAME DE VILLEMONT.

Mais répondez-moi donc : que devons-nous craindre?

ADÉLAÏDE.

Oui, parlez.

MARIE.

Parlez-donc, monsieur.

SAINT-VALERY.

D'abord, si vous voulez bien, prenons une base, car il faut une base. En 89, il y avait lutte entre deux systèmes. Dès-lors il est certain que vous verrez les résistances de la cour enfanter la Constituante, la Constituante enfanter la Législative, la Législative enfanter la Convention; et en effet...

MADAME DE VILLEMONT.

Allez-vous encore nous prédire le passé?

SAINT-VALERY.

Permettez, madame. — La lutte se généralisant, des têtes doivent nécessairement tomber...

LES TROIS FEMMES.

Ah! mon Dieu!

SAINT-VALERY, d'un ton doucereux.

La nature ne procède que par rénovations; et d'ailleurs, lorsque la guerre étrangère et la guerre civile...

MADAME DE VILLEMONT.

Comment, monsieur, est-ce que la guerre civile va recommencer?

SAINT-VALERY.

Je vous le garantis, madame.

MADAME DE VILLEMONT.

Et mon fils Gustave qui est militaire? D'abord je ne veux pas qu'il se batte.

MARIE.

Non, il ne faut pas qu'il se batte.

SAINT-VALERY.

Cependant il n'y a aujourd'hui qu'une chose réelle et possible, la guerre.

MADAME DE VILLEMONT.

Si c'était une guerre d'Espagne, à la bonne heure. Mais la guerre civile! Je ne le souffrirai pas.... je veux qu'il donne sa démission.

MARIE.

Oui, écrivez-lui, ma mère.

MADAME DE VILLEMONT.

Sur-le-champ. — Quelle inquiétude! et justement, pas de lettres aujourd'hui!

MARIE.

M. Dutrochet en a reçu sans doute, lui qui fait des journaux libéraux, qui connaît tout le monde à Paris.

ADÉLAÏDE.

Il faut l'envoyer chercher.

MADAME DE VILLEMONT.

Oui, et je vais écrire à Gustave. Décidément, je veux qu'il donne sa démission. Pourvu qu'il en soit temps encore! Ah! mon Dieu! peut-être se bat-on déjà à Paris! (*Elle sort précipitamment.*)

SCÈNE X.

ADÉLAIDE, MARIE, M. DE SAINT-VALERY.

MARIE.

On se bat déjà?

SAINT-VALERY.

Non, mademoiselle. Dans le premier moment, stupéfaction générale, le calme qui précède l'orage.

ADÉLAIDE.

S'il y a une révolution, nous nous réfugierons auprès de vous.

MARIE.

Vous les connaissez toutes les révolutions; vous nous protégerez.

ADÉLAIDE, tendrement.

Ce sera du moins une consolation de vous avoir pour protecteur.

SAINT-VALERY.

Croyez, mademoiselle, que toute ma vie... — tant qu'elle durera. (*Agitant ses gants glacés et déclamant.*) Les révolutions, comme Saturne, dévorent leurs enfans. Nous combattrons tous, animés de l'amour sacré de la patrie. (*Il met ses gants.*) Tous les maux, nous les souffrirons pour elle, sans murmure, pleins de joie... et quand viendra l'heure de monter sur la fatale charrette, ainsi que Vergniaud...

MARIE.

Ah! grâce !...

ADÉLAIDE, *s'exaltant.*

Nous y monterons ensemble.

SAINT-VALERY.

Oh! non, non, je vous en conjure... tant de jeunesse, une si belle tête!...

ADÉLAIDE.

Je me sens un courage!....

MARIE.

Ah! voilà M. Dutrochet. Nous allons savoir quelque chose. (*A M. Dutrochet qui entre.*) Arrivez donc, monsieur, nous vous appelons à grands cris.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, M. DUTROCHET.

DUTROCHET.

Quand on a mon âge et la goutte, on ne peut pas courir.

MARIE.

Vous avez reçu des lettres de Paris? quelles nouvelles?

DUTROCHET.

Ne m'en parlez pas.

ADÉLAIDE.

C'est terrible, n'est-il pas vrai?

DUTROCHET.

Terrible! terrible!

SAINT-VALERY.

Ce sera un beau drame.

DUTROCHET.

Oui, un joli drame !

SAINT-VALERY.

La dernière partie de notre grande trilogie.

DUTROCHET.

Ah ! c'est donc une trilogie ?

MARIE.

Ne vous servez donc pas de ces termes de nécromanciens. Nous avons déjà assez peur.

SAINT-VALERY à M. Dutrochet.

Vous avez lu les journaux ?

DUTROCHET.

Bah ? il les a tous achetés pour vanter sa pièce.

SAINT-VALERY.

De quoi parlez-vous donc ?

DUTROCHET.

D'*Hernani*.

SAINT-VALERY, riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah ! Il s'agit bien d'un autre drame, ma foi !

ADÉLAIDE à M. Dutrochet.

On vient d'abolir la Charte.

DUTROCHET.

Eh bien ! cela ne m'étonne pas. Quand j'ai vu romantiques et éclectiques fondre sur la France comme une nuée de cosaques, j'ai dit : Cela finira mal.

MARIE, à part.

Qu'il est ennuyeux! (*Haut.*) Mais, monsieur, ce ne sont pas les romantiques...

DUTROCHET.

Pardon, pardon, mademoiselle. Wellington et les traductions de Shakespeare, la philosophie allemande et Metternich, en un mot la nouvelle école et les nouveaux ministres, se tiennent par la main.

SAINT-VALERY.

Laissons là la nouvelle école.

DUTROCHET.

Je le veux bien; mais pourquoi se permet-elle de nous injurier? Avez-vous lu ses diatribes contre Racine et Boileau?

SAINT-VALERY.

Cela ne vous atteint pas, je pense. — Parlons de nos affaires; savez-vous que notre drôle de ministère?...

DUTROCHET.

Le ministère les protége, sans qu'il y paraisse. L'un est payé pour nous vanter Ronsard; l'autre pour raviver les superstitions du moyen-âge par ses Ballades, et le despotisme par ses Orientales; car le despotisme nous vient de l'Orient... Oh! il y a là-dessous une combinaison bien machiavélique!

SAINT-VALERY.

Allons donc; des ballades ne seront jamais que des ballades.

DUTROCHET.

Je ne comprends pas comment, vous, M. de Saint-Valery, vous pouvez admirer des poètes aristocrates, royalistes...

ADÉLAÏDE.

Pourquoi pas, s'ils sont les meilleurs?

DUTROCHET.

Les meilleurs ! on le croit ; mais il ne faut pas le croire. Nous serions donc, nous autres, des imbécilles depuis l'âge de raison ? Si vous les connaissiez, ces camarades-là ! Ils ont proscrit jusqu'aux noms de Thalie et de Melpomène.

SAINT-VALERY.

Cela du moins ne fait de mal à personne. Mais si l'on vous proscrit, vous, mon cher?... On a déjà confisqué les journaux.

DUTROCHET, tranquillement.

J'ai vendu mes actions.

SAINT-VALERY.

On a rétabli la censure par ordonnance.

DUTROCHET.

Ah ! par exemple, je ne suis pas partisan de la censure ; mais si je redevenais censeur !...

MARIE.

Les ballades n'auraient pas beau jeu.

SAINT-VALERY à M. Dutrochet.

Vous n'en savez pas davantage ?

DUTROCHET.

Je sais encore qu'on répète *Hernani* à la Comédie Française. Imaginez-vous qu'au cinquième acte tous les personnages sont des diables à cheval sur un manche à balais. Et ils appellent cela du naturel ! comme c'est dans nos mœurs ! malheureux théâtre !

SAINT-VALERY, bas à Marie et à Adélaïde.

Décidément, ce pauvre bonhomme a des araignées dans la tête.

DUTROCHET.

Pauvre France !... De long-temps on ne rejouera nos pièces ; il n'y a plus de patriotisme, plus de nationalité.

SAINT-VALERY.

Tenez, monsieur Dutrochet, voyez-vous ce plan de tulipes, là-bas, dans la serre chaude? Ce sont des tulipes nationales, des tulipes françaises.....

DUTROCHET.

Ah! voyons donc. (*Il sort.*)

ADÉLAIDE, bas à Marie.

Ma sœur, il faudrait tenir compagnie à M. Dutrochet.... il ne serait pas poli...

MARIE.

C'est qu'il est si radoteur! (*Elle suit M. Dutrochet.*)

ADÉLAIDE, embarrassée.

Ah! mon Dieu! elle me laisse seule avec vous. (*Rappelant sa sœur.*) Marie!

SAINT-VALERY.

Mademoiselle.....

SCÈNE XII.

LES MÊMES, Mme DE VILLEMONT, LE MARQUIS.

MADAME DE VILLEMONT, entrant d'un côté, au marquis qui entre de l'autre.

Nos lettres sont parties, mon frère.

LE MARQUIS.

Bon! mon agent de change vendra demain... s'il n'est pas déjà à Bruxelles.... car les masses ne sont pas pour nous, et ces hommes à argent vont tous faire banqueroute par esprit de parti.

SAINT-VALERY.

Ma foi, l'occasion est belle.

MADAME DE VILLEMONT au marquis.

Mais quel costume, mon frère! votre douillette de voyage, vos bottes fourrées?...

LE MARQUIS.

Dites qu'on mette ma chancelière dans ma voiture... Il m'en coûte de vous quitter... Mais il faut de l'énergie.

ADÉLAÏDE.

Vous partez, mon oncle?

LE MARQUIS.

Je cours à mon poste... et advienne que pourra.

SAINT-VALERY, se balançant.

Les évènemens portent en eux-mêmes une irrésistible puissance qui pousse à d'autres évènemens... Je m'attends bien, par exemple, qu'on va m'incarcérer illégalement, moi; mais je le déclare, le fonctionnaire qui signera mon mandat d'arrêt, un mois après, de sanglantes représailles...

LE MARQUIS, vivement.

Je ne veux pas vous arrêter, monsieur... (*A part.*) Je le disais bien, nous ne les effrayerons pas.

SAINT-VALERY.

Le commandant de la bastille fit d'abord tirer sur le peuple... mais ensuite? (*Il arrange ses cheveux.*)

LE MARQUIS.

Oui, les suites... Voilà ce que de très-bons royalistes peuvent redouter aujourd'hui.

SAINT-VALERY, d'un ton moqueur.

Heureusement, les généraux sont parfaits!

LE MARQUIS.

Eh! mon cher ami, ne comptez pas trop sur ces généraux de

Bonaparte. Le 19 mars, ils me serraient la main au château, et, vingt-quatre heures après, ils m'auraient fait pendre. Lorsque, plus tard, je leur reprochai leur conduite, savez-vous ce qu'ils m'ont répondu? — « Qu'ils avaient des enfans. » — Eh bien! ils en ont encore des enfans.

MADAME DE VILLEMONT.

J'espère qu'au moins les soldats nous défendront.

LE MARQUIS.

Les soldats! mais n'y avait-il pas des soldats à l'époque de la révolution, et de plus, moi qui vous parle, n'étais-je pas officier aux Gardes? Les soldats! avec de l'eau-de-vie et des catins....

MADAME DE VILLEMONT, l'interrompant.

Mon frère, oubliez-vous qu'Adélaïde?...

LE MARQUIS.

Ah! parbleu! elle en entendra bien d'autres, puisque la révolution recommence.

MADAME DE VILLEMONT.

Nous étions si heureux! pourquoi ne pas se contenter de ce que l'on avait?

LE MARQUIS.

Que voulez-vous? il y a des gens incorrigibles. Grâce à leurs manœuvres, nous voilà bien!

ADÉLAÏDE.

Mon oncle, M. de Saint-Valery nous protégera; il me l'a promis.

SAINT-VALERY, relevant sa cravatte.

Tant que je le pourrai; car je périrai moi-même, très-probablement.

SCÈNE XIII.

Les mêmes, LE GRAND-VICAIRE.

LE GRAND-VICAIRE.

Ah! monsieur le marquis, tout est perdu!

SAINT-VALERY.

Il n'y a pas de coup d'État?

LE MARQUIS.

Qui vous l'a dit?

SAINT-VALERY.

Le désespoir de monsieur.

LE GRAND-VICAIRE.

Hélas! oui.

MADAME DE VILLEMONT ET ADÉLAIDE, avec joie.

Ah!

SAINT-VALERY au grand-vicaire.

Je partage sincèrement vos regrets, monsieur; mais qui donc a empêché?...

LE GRAND-VICAIRE.

Vous frémirez de l'apprendre... Le Roi lui-même!

SAINT-VALERY.

Quel égoïsme!

LE MARQUIS.

Tout ce que fait le Roi est bien fait.

MADAME DE VILLEMONT ET ADÉLAIDE.

Certainement! certainement! Vive le Roi!

LE MARQUIS.

Qu'on dételle mes chevaux, la campagne est finie. — Il y aurait eu des résistances peut-être. Ma foi! puisque le gouvernement représentatif est de mode, mieux vaut s'y résigner.

LE GRAND-VICAIRE.

Il fallait monter à cheval, et Dieu aurait eu la majorité. Mais quand même l'exil eût été le prix...

LE MARQUIS.

L'exil! bien obligé! Vous en parlez fort à votre aise, monsieur l'abbé : vous trouveriez des églises en tout pays; mais moi, mon château n'est qu'en France.

SAINT-VALERY *au grand-vicaire.*

Il paraît, monsieur, qu'il n'y a plus ici que vous et moi qui pensions bien; n'importe, ne désespérons pas encore.

LE GRAND-VICAIRE, *lui prenant la main.*

Espérons : il est écrit que les portes de l'enfer....

SAINT-VALERY.

Bientôt la force des choses....

MADAME DE VILLEMONT.

Plus de prédictions.

LE GRAND-VICAIRE *à M. Saint-Valery.*

Adieu, monsieur; persévérez. Je cours à l'évêché : comment annoncer cette catastrophe à monseigneur?

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, *excepté le grand-vicaire, ensuite* DUTROCHET ET ADÉLAIDE.

LE MARQUIS.

Il est fou !

ADÉLAIDE, à part.

Je n'aurais jamais pensé qu'un prêtre.....

SAINT-VALERY.

C'est un fanatique.

LE MARQUIS.

Si on les écoutait, les fanatiques, ils ont déjà perdu Jacques II, ils perdraient....

DUTROCHET, entrant, un bouquet à la main.

Ils perdraient le théâtre.

MADAME DE VILLEMONT.

Les prêtres ?

DUTROCHET.

Non, madame; les romantiques.

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, Mme DE VILLEMONT, MARIE, ADÉLAIDE, M. DE SAINT-VALERY, M. DE LANGLE.

DE LANGLE, accourant tout joyeux.

Je l'avais bien dit : point de coup d'État.

MADAME DE VILLEMONT.

Nous le savons.

DE LANGLE.

Comment pouviez-vous croire que les ministres.... C'eût été une folie.

SAINT-VALERY.

Raison de plus.

MARIE, à M. de Langle, en lui donnant son chapeau.

Vous avez dû vous enrhumer... Qu'aviez-vous donc ce matin?

DE LANGLE.

Ah! ah! la plaisante chose! J'étais si pressé de partir...

DUTROCHET, malicieusement.

On lisait donc ici des vers de la nouvelle école?

DE LANGLE à Mme de Villemont.

Maintenant, madame, vous voilà rassurée... Il nous est permis de revenir à nos projets.

MADAME DE VILLEMONT.

Mariez-vous, mes enfans. — Pour toi, Adélaïde, tu n'imiteras pas ta sœur?

ADÉLAIDE, regardant M. de Saint-Valery.

Ce n'est pas encore décidé, ma mère.

SAINT-VALERY.

Allons, pour le moment, tout se bornera à un mouvement de baisse et de hausse sur les fonds publics.

LE MARQUIS.

Ah! mon Dieu! et moi qui ai écrit de vendre!... Vous verrez que j'y perdrai une vingtaine de mille francs.

SAINT-VALERY.

C'est un avant-goût du coup d'État.

DE FONGERAY.

PROJET

D'UNE

ASSOCIATION INDUSTRIELLE,

SOUS LE NOM DE

Compagnie générale du Levant.

Une révolution entièrement à l'avantage de l'industrie, du travail et de la civilisation s'est opérée simultanément dans le Levant. L'empire turc s'est tourné tout à coup vers les institutions et les arts de l'Europe ; il ne peut plus retomber dans la barbarie. Une des plus intéressantes parties de ce pays, la Grèce et ses îles présentent déjà, dans les relations qu'on peut former avec elles, toute la garantie d'un ordre de choses régulier et légitime. L'Égypte, d'un autre côté, gouvernée par un chef habile et fidèle à ses engagemens, donne d'immenses produits et des moyens d'échanges avec les objets manufacturés de l'Europe. Enfin le sultan actuel, interrompu un moment dans ses utiles innovations, a su résister à la fois aux succès d'une campagne et au revers d'une autre, sans dévier de cette même ligne d'innovation qu'il s'était tracée et qu'il est déterminé à suivre. Les interprètes de la loi, le corps des ulémas, les grands de l'État ont décidé (1) que rien dans le Coran ne s'opposait formellement à ces changemens, et qu'il fallait

(1) Dans le divan tenu au mois de mai 1826.

que l'empire ottoman sortît enfin des liens où les préjugés l'avaient trop long-temps retenu. La Méditerranée présente donc dans ce moment le champ le plus vaste, le plus neuf pour toute entreprise commerciale et industrielle, agrandi encore par l'ouverture du Bosphore et l'entrée libre des produits de la mer Noire et des nouveaux établissemens russes sur la côte de l'Asie. La paix qui va renaître dans ces pays, et qui paraît devoir se conserver long-temps à l'Occident, doit naturellement reporter le commerce dans ses anciennes voies, et lui en ouvrir de nouvelles. Ce commerce de la Méditerranée, jadis entre les mains de la France, de l'Angleterre et de la Hollande, était passé, par suite des éternelles guerres de ces diverses puissances, presqu'en entier à l'Autriche, qui, de 200 bâtimens de commerce qu'elle avait en 1798, en a aujourd'hui plus de 1,500. C'est sans doute une vieille et mauvaise politique que de vouloir disputer à un peuple les avantages de son travail; mais en se bornant seulement à le partager, cette coopération offrirait déjà d'immenses bénéfices par l'augmentation des affaires que le nouvel ordre de choses doit certainement amener.

Ce sont ces circonstances si favorables qui ont donné à l'auteur de ce projet qui vient de parcourir ces différens pays, l'idée de proposer à des maisons respectables de France, d'Angleterre et de Hollande de former une compagnie consacrée aux opérations qui peuvent avoir lieu avec succès et certitude dans l'empire ottoman, entreprise qui, en même temps qu'elle procurerait d'immenses bénéfices, serait utile à la civilisation et à l'humanité, donnerait à des peuples paresseux, mais habitant un sol fertile, le goût du travail et du bien-être, et établirait l'échange avantageux d'objets manufacturés qui encombrent les marchés d'Europe et les denrées premières que l'Orient produit à vil prix. Il n'y a aucun doute qu'une entreprise semblable, *bien dirigée*, n'offre à ceux qui s'y intéresseront de grands avantages, et c'est à combiner cette direction que l'auteur du projet s'est principalement attaché.

L'exposé qu'il va présenter n'est qu'un extrait d'un grand travail dont on donnera le développement si le principe est une fois adopté.

NATURE ET DIVISION DES OPÉRATIONS.

La Compagnie générale du Levant a pour objet *spécial, unique*, l'exploitation du commerce de la Méditerranée ; elle établira à cet effet des comptoirs ou factoreries servant au dépôt et à l'échange des produits naturels et manufacturés, qui pourraient être de là dirigés vers les points où le débit serait le plus assuré. Ainsi que les maisons de Marseille et de Trieste, elle ferait l'envoi par commission des denrées ou objets fabriqués de tout genre ; mais plus hardie et plus active que ces maisons, et ayant plus de capitaux, elle ne se bornerait point aux commandes : elle ferait fabriquer dans le goût même de ces pays, et y introduirait de nouveaux objets qui, donnés à bon marché, feraient naître une nouvelle consommation. Il serait indifférent à la Compagnie de prendre ou de faire fabriquer ces objets dans quelques pays que ce fût, pourvu qu'elle pût les livrer à bon compte et y trouver de l'avantage. Ainsi elle débiterait les planches de l'Istrie ou de l'Albanie, la clouterie de la Carinthie, les fourures de Pologne, les velours d'Italie si elle pouvait se les procurer facilement, comme les toiles de Rouen, les draps de Carcassone, la clincaillerie anglaise, etc. Différente en cela de l'ancienne Compagnie anglaise du Levant, qui n'a pu réussir par les entraves quelle trouvait dans ses propres statuts (1), il entrerait dans ses opérations de prêter sur consignation de marchandises, sur achat de récolte, de traiter pour fournitures et approvisionnemens, avec garantie ; mais ses opérations premières et principales consisteraient en l'achat et revente de terrains, leur mise en valeur et division en petites parties, enfin dans toutes opérations agricole et manufacturière, qui présenteraient sûreté et garantie.

(1) Cette Compagnie, fondée en 1606, embrassait tout le Midi, l'Espagne, l'Italie, la côte d'Afrique, premier inconvénient; mais de plus elle ne pouvait acquérir aucune denrée étrangère qu'en donnant en échange des produits de manufacture anglaise, produits qui convenaient rarement dans les localités, et ce qui, d'ailleurs, compliquait les opérations, et la plupart du temps les rendait impraticables.

La Compagnie du Levant comprendrait trois grandes divisions, dont la première seule serait mise en mouvement sur-le-champ. Elle concernerait la Grèce et les îles de l'Archipel; la seconde, l'Egypte et la Syrie; la troisième, Constantinople, la mer Noire, Smyrne et l'Asie-Mineure.

Nous allons jeter un coup-d'œil sur chacune de ces opérations.

PREMIÈRE DIVISION.

—

LA GRÈCE.

Ce pays, nouvellement constitué en corps de nation, à peine sorti non-seulement de l'esclavage, mais de la dévastation, n'a pas une aune de drap, une charrue, un fusil, pas même une maison pour y recevoir son souverain qui s'y logera comme les premiers rois d'Argos, dans une cabane; mais à côté de cette misère elle possède un sol fertile d'une grande étendue, et qui n'a besoin que de quelques capitaux, de quelques encouragemens pour produire et payer à un énorme intérêt les travaux où avances qu'on y consacrerait. Il est dans la même situation que les États-Unis à la paix de 1785, mais avec l'avantage d'être en rapport plus immédiat avec l'Europe, de posséder un sol plus fertile; et on sait à quel rapide et énorme accroissement s'éleva le prix des terres en Amérique après la confirmation de son indépendance.

Les premières opérations de la Compagnie consisteraient donc à se faire concéder à très-bas prix des terrains bien situés, et à les revendre en petites portions, à mesure qu'elle les aurait mis en valeur. Ces terrains, appartenant aux mosquées ou aux familles éteintes, sont en général bien disposés pour la culture. On les paierait en fourniture d'objets d'Europe manufacturés, en instrumens de labour, équipement de troupes, agrès de vaisseaux et tout ce qui est nécessaire à l'administration de la guerre et de la marine, premier objet qui devra fixer l'attention du nouveau gouvernement.

De nombreuses émigrations de Grecs de la Turquie d'Europe et de de l'Asie-Mineure viendraient cultiver et acquérir ces terrains lorsqu'ils sauraient qu'ils y seraient protégés, et la population même du pays ne demande que quelques avances pour se remettre au travail. Nous devons entrer à cet égard dans quelques détails.

Le prix et la valeur des terres dans un pays sont en général relatifs au développement de son industrie, et sans doute à la sûreté de la propriété. Or, au moment de la révolution grecque l'industrie de ce peuple s'était portée sur la marine marchande et militaire que les Turcs paraissaient lui avoir abandonnée. Ces travaux avaient acquis à ses marins une grande richesse mobilière. Hydra, rocher stérile où ne pousse aucune plante, était couvert d'habitations charmantes et d'une population de plus de vingt mille ames. Ipsara, Spécia, Syra, etc., avaient également développé leur industrie, et fournissaient des vaisseaux à tout le commerce de Constantinople et de l'Asie-Mineure. Le transport des grains leur avait surtout été profitable pendant plusieurs années de disette en Europe. Cette richesse se serait immédiatement reportée sur la Terre-Ferme, d'où les marins tiraient leurs provisions, leurs agrès, etc., si les lois à l'égard des rayas n'eussent pas été si contraires à l'acquisition et à la transmission des propriétés; si ces malheureux n'avaient pas été soumis aux avanies des chefs turcs; si enfin l'insurrection n'était pas venue arrêter cette conséquence naturelle du commerce. Aujourd'hui que rien ne s'y oppose, cette même population si active, livrée un moment par nécessité à la piraterie, va bientôt redemander au travail qu'elle aime, aux dangers qu'elle affronte, cette richesse qu'elle avait acquise et qu'elle ne craindra plus de perdre. Le commerce, assuré par la paix, et offrant de nouveaux profits dans les besoins même créés par la guerre, va retomber naturellement entre les mains des Grecs, aucune nation n'ayant pu et ne pouvant encore lutter avec eux dans la Méditerranée pour le bon marché du frêt (1), la vitesse et l'habileté à la mer. Les Grecs sont les Hollandais du Midi. D'un autre côté ils conviennent mieux

(1) Ce bon marché provient de la frugalité des Grecs, qui jeûnent les deux tiers de l'année, et à leur système de donner à leur équipage une part d'intérêt dans leur commerce ou dans leur piraterie, ce qui est plus économique que des salaires.

qu'aucun autre peuple aux Turcs pour toutes négociations ou affaires quelconques. Cette disposition sera sans doute affaiblie dans le premier moment par la haine du maître irrité contre un esclave devenu libre, ou par l'orgueil musulman, vis-à-vis du chrétien qui le brave; mais les besoins de la vie et la conformité des mœurs tendront bientôt à les réunir. Ces deux peuples, à l'exception du dogme religieux, se conviennent, s'entendent, se plaisent. Les Grecs sont *des Turcs chrétiens;* fiers et indépendans chez eux, ils seront de nouveau obséquieux à Constantinople comme ils l'étaient avant, et bientôt ils y retrouveront leur prépondérance.

Le mouvement qui s'opérera ainsi dans le commerce des îles et des ports du nouveau royaume se communiquera bientôt à la population agricole de la Terre-Ferme et aux nombreuses émigrations qui viendront la renforcer. La demande des produits du sol fait promptement accroître la valeur des territoires les plus voisins et c'est ce qu'on remarque dans tous les pays où s'élève une industrie manufacturière quelconque. Les huiles, les céréales, les soies s'y multiplieront du moment où elles auront un débouché naturel et facile, elles s'y multiplieront surtout si quelques hommes intelligens, et principalement une compagnie, y portent de meilleures méthodes, des instrumens et des capitaux. On verra reparaître les moissons d'Éleusis et de Sicyone, les huiles et le miel de l'Attique, les laines de Mycènes, les fruits de l'Eubée. On verra se relever les murailles des cités jadis célèbres, et les terres de proche en proche acquérir une grande valeur.

Le sol de la Grèce et même celui du Péloponèse est très-varié dans ses productions, et peut être exploité en entier, soit par la culture, soit par le pâturage. Les montagnes de l'Arcadie, les bords de l'Alphée et du Pamissus nourissent des troupeaux dont le produit ne le cède point en valeur aux vignes de Corinthe, aux oliviers du Céphise, aux cotons de la Macédoine. Tous ces pays ne demandent pour retrouver leur ancienne richesse que cinq ou six années de paix et une direction intelligente.

Les opérations sur les terrains ne seraient point compromises par les vices qu'on attribue aux Grecs. Ses reproches, fussent-ils fondés n'atteignent point les populations de l'intérieur des cam-

pagnes, où l'on retrouve les mœurs et les vertus du premier âge. D'ailleurs la Compagnie ne ferait ses achats qu'avec discernement, en choisissant les points les plus assurés, et d'après le rapport de personnes capables envoyés sur les lieux. Les seigneurs russes et polonais qui ont acquis des terres dans les environs d'Odessa et en Crimée se sont promptement enrichis, et si quelques affaires de ce genre ont fait éprouver des pertes en Amérique au milieu des immenses bénéfices qu'elles ont produits, c'était par le défaut de connaissance, d'étude des localités (1).

A ces opérations sur les terrains en Grèce, la Compagnie joindrait des magasins d'instrumens de tous genres, des objets de première nécessité; peut être l'établissement d'une banque nationale, des prêts sur la consignation des produits naturels, etc. Enfin tout ce qui appartient à la création d'une industrie naissante.

DEUXIÈME DIVISION.

—

L'ÉGYPTE ET LA SYRIE.

Le développement de culture et d'industrie qui a eu lieu en Egypte depuis quinze ans, la consommation et le goût qui commence à s'y introduire des produits manufacturés d'Europe, les commandes considérables que fait le vice-roi pour sa marine et son armée, ont constamment enrichi tous ceux qui ont fait des affaires avec ce pays. On calcule que la troisième opération, soit sur les cotons, soit sur les grains, soit sur les fournitures d'objets de tout genre, se fait avec le profit des deux premières. Jamais le vice-roi n'a manqué à ses engagemens; mais si les opérations qu'il

(1) Sans doute celui qui aurait acheté, il y a cent ans, des terres dans la Sologne ou dans la Bretagne n'aurait pas trouvé à les vendre beaucoup mieux aujourd'hui; mais celui qui, il y a seulement trente ans, aurait donné 400,000 fr. qu'on demandait pour le jardin des Capucines, à Paris, posséderait aujourd'hui 40 millions.

confie à des particuliers leur sont si profitables, elles le seraient bien davantage à une grande compagnie qui, faisant à la fois les bénéfices sur l'envoi et le retour, serait garantie des uns par les autres.

Aujourd'hui les négocians qui achètent les denrées du pacha lui font payer de fortes commissions, et lui donnent des billets à long terme, qu'il a beaucoup de peine à faire escompter: d'un autre côté il est obligé de payer comptant les achats qu'il fait en Europe. Cette double opération lui est onéreuse; tandis qu'une compagnie qui se chargerait à la fois des fournitures et des achats, qui serait toujours à couvert de ses envois par ses retours, qui aurait enfin en magasin ou à sa disposition des valeurs pour à peu près une somme équivalant à ses avances, pourrait faire au vice-roi de meilleures conditions, et serait à l'instant chargée d'une grande partie de ses affaires. Il est vraisemblable même qu'il consentirait bientôt à interrompre en sa faveur le système de monopole, qui ne lui est profitable qu'aux dépens du bien-être du pays. Il se développerait alors pour cette compagnie une foule de nouvelles opérations qu'il serait trop long de mentionner ici. Nous en citerons une seule, c'est la concession de terrains si bien situés, que le revenu de deux ou trois années couvrirait l'achat du sol et la construction des *saquei*(1). Ces acquisitions seraient au moins aussi profitables qu'en Grèce. On y développerait plusieurs cultures qui ne font que commencer en Égypte, et qui présentent déjà l'aspect de produits et de bénéfices aussi considérables que celui des cotons, tels sont l'indigo, les mûriers et la cochenille.

Les opérations de cette division s'étendraient à la Syrie, dont les produits ont été constamment négligés par l'apathie et la routine des négocians de la Méditerranée. La Compagnie ferait ses retours en objets fabriqués exprès et d'après la convenance des gens du pays, ce que l'on n'a point encore tenté. Un seul comptoir bien conduit de la sorte à Damas doublerait son capital en un an.

Cette ville, la seconde de l'empire ottoman, et dont l'échelle

(1) Un saquei ou puits, avec une roue semblable aux *noria* d'Espagne sert à l'irrigation de deux hectares; il est mu par des bœufs. C'est par le nombre de saquei qu'on calcule la valeur des terres et leur produit.

est si commode à Beyrout, compte plus de 120,000 ames de population, qui s'augmente encore chaque année du passage de 20 à 30,000 pélerins.

TROISIÈME DIVISION.

—

CONSTANTINOPLE, LA MER NOIRE ET L'ASIE-MINEURE.

Le gouvernement turc, ayant adopté le système de troupes régulières, a senti qu'il ne pouvait le soutenir qu'en adoptant également l'usage des impôts réguliers et d'une administration salariée, au lieu de cette sorte de ferme à laquelle il abandonnait les provinces; il s'est mis par là en état de déléguer une partie de ses revenus pour faire face à des paiemens où aux remboursemens d'emprunts; il est donc possible aujourd'hui de traiter avec lui pour des fournitures quelconques par l'entremise de maisons respectables de Constantinople, et avec les garanties que ces maisons se font donner. Ces marchés concerneraient le matériel de la guerre et de la marine détruit à Navarin et aux armées. A ce genre d'opérations se joindraient de grands magasins d'entrepôts de marchandises d'Asie et d'Europe, pour être portées sur les points qui le demanderaient. On peut se figurer les bénéfices que pourraient faire les agences de la Compagnie à Constantinople et à Smyrne, en se rappelant que pendant les années 1826 et 1827 le blé qui coûtait 20 fr. à Odessa et en Crimée se vendait 60 et 80 fr. dans les ports de l'Asie-Mineure et de la Syrie.

Le commerce d'Odessa et de la mer Noire, dont le chef-lieu serait à Constantinople, pourrait présenter de grands avantages s'il était bien conçu. M. le duc de Richelieu, pendant son ministère, avait eu l'idée de former une Compagnie de la mer Noire, et sans doute elle eût mieux combiné les opérations que les négocians qui se sont hasardés dans ces pays, et qui, pressés à la fois

de vendre et d'acheter, situation mauvaise dans le commerce, n'ont pas eu à se féliciter de leurs entreprises; et cependant les marchandises que plusieurs d'entre eux y apportèrent et qu'ils y ont vendues à vil prix, sont montées de 50 pour 100 après leur départ. Il y a à Erzerum quatre kans habités par des négocians persans, uniquement occupés du commerce de la Perse avec Constantinople; ils paient comptant et souvent à l'avance toutes leurs commandes, dont la plus grande partie consiste en objets manufacturés de l'Europe. Le goût de ces consommations s'est fort accru encore par le séjour des armées russes dans ces pays. La route de Constantinople à Tauris, chef-lieu du commerce de toute cette partie de l'Orient, est la plus sûre aujourd'hui et presque la plus courte; mais il en est une bien préférable, et qui suffirait pour enrichir une compagnie qui entreprendrait de l'exploiter, c'est celle de Tarsous à Erzerum, par Cæsarée de Cappadoce, qui épargne douze journées de caravane, et part d'un point succeptible de recevoir la culture la plus riche. Les terres de Tarsous sont peut-être les meilleures de l'empire ottoman; le coton-arbuste, l'indigo, les cannes y viennent comme en Égypte, et les bestiaux y coûtent deux tiers de moins. La rade de Mersine, échelle de Tarsous, n'est pas si bonne que celle d'Alexandrette, mais elle est plus saine, et n'enlève point comme celle-ci tous les ans la moitié des marins qui y séjournent. Les avantages de cette position avaient déjà occupé la sollicitude d'un de nos consuls généraux les plus distingués, l'excellent M. de Lesseps, alors à Alep, aujourd'hui à Tunis, et il avait établi dans ce lieu une agence française.

OBSERVATIONS PARTICULIÈRES SUR CES TROIS DIVISIONS.

L'avantage des trois divisions que nous venons d'établir serait de conserver à la Compagnie une activité constante, car lorsque des circonstances quelconques feraient ralentir les opérations sur un point, on les reporterait sur les autres. La perte d'une affaire serait compensée par de plus grands bénéfices ailleurs, et on aurait

toujours un emploi profitable des capitaux. Il n'est point de doute qu'une opération conçue de la sorte et dirigée avec une grande économie d'administration, ainsi que nous l'exposerons plus loin, ne donne en peu de temps d'immenses bénéfices. Personne n'a jamais nié les avantages du commerce de l'Orient: ce qui en détournait autrefois étaient les difficultés d'y voyager, de s'y faire rendre justice; mais ces obstacles sont aujourd'hui presque entièrement détruits. La Grèce est devenue un état européen avec lequel on peut traiter comme avec l'Italie et l'Allemagne : l'Égypte offre ces mêmes garanties dans la loyauté du pacha qui ne s'est jamais démentie, et dans la conduite que tient Ibrahim depuis son retour, et l'ordre qu'il a mis dans les finances. Quant au Grand-Seigneur il a donné assez de preuves de sa résolution d'entrer dans les rapports et les usages de la grande famille européenne, pour qu'on puisse se confier à lui. Ces transactions d'ailleurs auraient aujourd'hui plus de force par la prépondérance que les gouvernemens européens ont acquis dans l'empire turc, et qu'ils exerceront en faveur d'une compagnie collective qui appartiendrait à chacun d'eux. Il ne serait même pas impossible que le pacha d'Égypte et les principaux sarafs de Constantinople ne devinssent actionnaires de la Compagnie (1).

Pour répondre cependant aux craintes que pourraient encore éprouver les capitalistes auxquels on propose de faire partie de ce projet utile, on ne pense à mettre en activité que la division qui concerne la Grèce, dont le gouvernement offre déjà toute garantie, et avec lequel on peut sur le champ tenter l'acquisition des terres (1); mais on croit qu'il est nécessaire, pour éviter toute concurrence, toute lutte dans l'avenir de se constituer en *compagnie générale*, sauf à restreindre où étendre les opérations suivant les circonstances. C'est dans cette vue que l'on a rédigé un projet de sta-

(1) Les Turcs restant dans les campagnes et y faisant la moisson pendant l'occupation russe, le Grand-Seigneur ayant des aides-de-camps, les aides-de-camps allant dîner à bord d'une frégate anglaise, lui-même faisant une visite à la femme d'un ambassadeur, le selictar-aga, le reiss-effendi donnant le bras à des dames et portant des toast à table, sont toutes choses qui paraissent fabuleuses quand on a habité la Turquie en d'autres temps.

tuts destiné à être soumis à la réunion des premiers actionnaires qui le rectifiera lorsqu'elle en aura adopté les bases, et dont voici les principales dispositions.

EXTRAIT DES STATUTS PROVISOIRES.

Il est formé une *Société anonyme* ayant pour objet des opérations commerciales et agricoles dans le Levant, comprenant achats et ventes de produits naturels ou manufacturés, fourniture d'objets de consommation de tous genres, acquisition et mise en valeur de terrains, prêt sur consignation de marchandises, etc., ainsi qu'il en aura été statué ultérieurement.

Toute opération qui ne concernerait pas le commerce du Levant est absolument interdite.

Sont également interdites toutes opérations qui auraient quelque rapport à la politique ou aux différens qui pourraient exister dans le pays.

La Compagnie prend le titre de Compagnie générale du Levant : elle commence à compter du jour de l'Ordonnance royale qui l'aura autorisée.

Sa durée est de vingt-cinq ans.

Le siége de son administration est à Paris, avec une succursale à Marseille.

Le fonds social est de six millions, divisé en mille actions chacune de six mille francs. Il pourra y avoir des coupons d'actions.

Le tiers seulement du montant des actions sera payable comptant et versé à la Banque de France au moment de la mise en activité de la Compagnie, et les deux autres tiers ne seront exigibles qu'à mesure des opérations, et sur des appels de fonds dont on serait prévenu trois mois d'avance.

La Société est représentée par l'assemblée générale des actionnaires, et gérée par un conseil d'administration, surveillée lui-même par un grand conseil.

Les fonctions des membres des conseils sont gratuites, ils reçoivent des jetons de présence et une médaille à la séance générale.

La direction des affaires de la Compagnie, sous les ordres du conseil d'administration, se compose d'un secrétaire-général chargé de la correspondance, d'un directeur pour chaque division mise en activité, d'un co-

(1) Il existe un décret du gouvernement grec, qui s'oppose à l'acquisition des terres par les étrangers ; mais il fut rendu, pour éviter les marchés trop défavorables qui auraient pu être faits avant la reconnaissance de ce pays. Aujourd'hui la vente des terres est à la fois pour le gouvernement grec la plus grande ressource actuelle et le meilleur moyen de prospérité à venir.

mité consultatif composé de personnes ayant habité le Levant, d'une maison commanditée à Marseille, et d'autant d'agences au dehors qu'il y aura de divisions en activité.

Les maisons de Marseille et les trois agences ne sont point aux frais de la Compagnie, mais elles ont une commission sur chaque nature d'affaire et un intérêt dans les bénéfices.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

SUR L'ENSEMBLE DU PROJET.

On voit par l'aperçu des statuts qui précèdent qu'on a cherché surtout à éviter, dans ce projet, les deux causes les plus fréquentes de non-succès dans les entreprises de ce genre : la première, la profusion de dépenses d'administration, de sinécure, d'état-major, et la seconde, la confiance aveugle dans la gestion et la trop grande latitude qui lui serait accordée. Quant à ce qui regarde le premier inconvénient, on observera que pour un maniement de six millions de capital, il n'y a de frais d'administration que le traitement de deux individus, le *secrétaire général* et *un directeur* : les autres directeurs ainsi que les commis ou employés sont en raison des opérations. La maison de Marseille et les trois agences n'ont qu'une commission et aucun traitement fixe, et par conséquent ne sont point à charge à la Compagnie. Leurs frais entrent, en quelque sorte, comme débours des opérations elles-mêmes. On ne voit point non plus figurer dans cet acte, ces *actions rémunératoires*, ces *intérêts sans mise de fonds* qui défigurent et déconsidèrent beaucoup d'entreprises de ce genre.

Le second inconvénient est pleinement évité par le nombre de rouages qui, sans entraver les affaires, en sont chacun, le contrôle

et l'épuration : ainsi, le secrétaire général fait l'analyse de la correspondance, des propositions des agens; il en fait part au directeur, et tous deux, les pièces à l'appui, se concertent pour proposer au conseil d'administration les opérations à entreprendre et les mesures qui s'y rapportent. Le conseil soumet ces propositions au comité consultatif, dont il prend l'avis, et y joint celui des principaux membres du conseil général, que nous avons vu avoir le droit d'assister aux délibérations. Est-il vraisemblable qu'avec le concours de tant de lumières et de méditations, il puisse se faire aucune opération hasardeuse? Sans doute une grande défaveur plane sur ce genre d'association commerciale depuis les pertes qu'ont éprouvées les compagnies qui se sont formées pour l'exploitation des mines de l'Amérique du Sud, les emprunts des Cortès, de la Grèce, etc., etc.; mais il faut faire une grande différence entre ces opérations faites en grand, plusieurs très-légèrement et sans la moindre connaissance des localités (1), avec des opérations simples, matérielles, basées sur les profits journaliers que les particuliers y font eux-mêmes, et presque sans capital et sans protection. Doit-on d'ailleurs ne penser qu'aux pertes éprouvées par le principe d'association, et oublier les immenses richesses que le monde lui doit depuis ses premiers développemens. N'en citons pour exemple que cette compagnie qui commença ses travaux avec trois millions de capitaux et deux vaisseaux, et qui possède aujourd'hui cinquante millions de sujets tributaires, une armée de 200 mille hommes à sa solde, et la plus singulière existence où ait pu parvenir le génie de l'homme industriel. Sans doute c'est plus à son influence politique dans les pays qu'elle exploitait qu'à ses opérations commerciales qu'elle a dû sa puissance, et nous nous sommes interdit absolument ce dangereux moyen d'action, cet abus en quelque

(1) Comment se plaindre de ne pas débiter ses expéditions, quand on envoie, comme la chose a eu lieu, des fourrures et des patins à Buénos-Ayres, où il ne gèle pas, et dans le Levant des plumes, du papier à lettre, des pains à cacheter, des montres avec le cadran ordinaire, des rasoirs, des bretelles, des couverts d'argent, des services de porcelaine, des papiers peints, des tentures d'appartemens; toutes choses étrangères aux usages du pays.

sorte de l'hospitalité. Mais, sans spéculer sur la discorde des peuples et les passions des hommes, n'est-il pas permis, louable même, de mettre à profit leur reconnaissance, de leur créer des besoins pour les encourager au travail, de leur enseigner des jouissances pour avoir l'occasion de les satisfaire; enfin, de s'enrichir en les rendant heureux. D'ailleurs, ce nouveau développement est-il si étranger aux pays qu'on se propose d'exploiter? Ne sont-ce pas les ruines de Tyr et de Sidon que nous voulons relever, l'école d'Alexandrie, que nous voulons reproduire? Et quel moment plus favorable que celui où de toutes parts on voit se manifester dans ces contrées si long-temps stationnaires une tendance vers la civilisation, vers les arts, où l'on apprend qu'un vaisseau grec vient de passer avec son pavillon déployé le Bosphore pour se rendre en Crimée; nouveau Jason, allant chercher la véritable toison d'or, que procure si facilement l'industrie, si difficilement la conquête. Et cependant, que faudrait-il pour que cet utile projet réussît, la participation seule ou collective de quelques maisons respectables de France, d'Angleterre ou de Hollande, de ces maisons qui assurent le succès de toute affaire, par la seule raison qu'elles l'approuvent, et dont les noms, placés en tête d'un projet, veulent dire : *Confiance, succès, richesse*. C'est à ces maisons que nous proposons cette grande, cette nouvelle entreprise, que nous regardons comme une des plus profitables et des moins hasardeuses qu'on puisse imaginer en faveur de l'industrie et de l'humanité.

ALEXANDRE DE LA BORDE,

Député de la Seine.

ÉTAT

Des Mœurs et des Esprits

A LA FIN DU XVIII[e] SIÈCLE.

ÉTAT DU THÉATRE.

Premier Article.

On dit que la scène peint les mœurs contemporaines : je ne le crois pas. Elle les exprime, elle les représente plutôt qu'elle ne les peint. Peindre, ce n'est pas seulement copier : c'est quelque chose de plus et de mieux ; pour peindre, il faut voir, il faut observer, il faut juger : or, c'est là ce qui est presque impossible à un contemporain. Les mœurs d'une époque sont si bien celles de tout le monde, que personne ne peut les discerner.

Il y a donc deux manières de retracer les mœurs d'un siècle : la première, c'est de pénétrer jusqu'au fond du caractère des contemporains, et de faire ressortir ce qu'ils semblaient se cacher à eux-mêmes. Peindre de cette façon c'est écarter tout ce qui n'est que figure et apparence; c'est, en quelque sorte, faire l'examen de conscience d'un siècle, et lui découvrir les motifs de ses opinions et les causes de ses mœurs. Cette manière de résumer l'esprit d'une époque tout entière est chose réservée à la postérité ; elle seule, se trouvant placée à distance, peut voir et peut juger; elle seule, en un mot, peut peindre.

La seconde manière, c'est de voir et de représenter les hommes tels qu'ils paraissent, sans descendre plus avant, sans s'inquiéter, ou plutôt sans savoir si ces mœurs extérieures sont vraies et naturelles. Peindre ainsi c'est en quelque sorte se peindre soi-même avec la génération contemporaine; c'est être ce qu'elle est, partageant ses préjugés, vivant avec elle sans lui être supérieur, n'ayant rien enfin de ce qu'il faut pour juger; c'est jouer le rôle d'un miroir, sans être rien de plus ni rien de moins.

Appliquons ces idées à la fin du dernier siècle : voyons quelles étaient les mœurs, quel était l'esprit de la société en France, à l'époque où Louis XVI monta sur le trône; nous verrons ensuite si la scène peignait cette société, ou si elle l'exprimait seulement, si elle en était la peinture intelligente ou le miroir involontaire.

Il s'était trouvé qu'à la fin du règne de Louis XIV le libertinage était devenu à la fois un titre de disgrâce à la cour et de faveur aux yeux de la nation. Il y avait une sorte de courage à fronder par la liberté de ses mœurs la bigoterie de Mme de Maintenon; et l'esprit d'opposition, qui éclate toujours par quelque endroit, avait trouvé commode de prêter ainsi au vice une sorte de dignité. A la fin du règne de Louis XV, ce fut tout le contraire; les débauches du roi, le scandale de ses dernières amours fit par contre-coup renaître une sorte de décence et d'honneur public; on se fit vertueux pour contrarier la cour, et toutes les ambitions blessées, toutes les espérances déçues parlèrent à l'envi des devoirs de la morale. Il n'y eut pas de courtisan disgracié qui ne trouvât dans le

souvenir de sa chute une verve soudaine d'indignation contre le libertinage. Au reste, ce n'était pas au nom de la religion qu'on condamnait ces désordres honteux. Il eût semblé de mauvais ton d'emprunter la voix des commandemens divins pour censurer les vices. L'esprit religieux s'était alors retiré de la société ; l'amour de la liberté, tel que l'entendaient les anciens, ce sentiment énergique n'était pas né : il n'y avait plus d'honneur chevaleresque. Il ne restait donc qu'une sorte de bon ton et de bienséance publique ; il y avait de plus l'autorité douteuse des vertus que prêchait la philosophie moderne.

C'est ici le lieu d'expliquer l'influence de Rousseau sur la société à cette époque.

Jean-Jacques, misanthrope parce qu'il était malheureux, rompit en visière avec son siècle, et dans ses écrits prit le contre-pied de ce qu'il voyait. Au milieu d'une société civilisée à l'excès, il prêcha la vie sauvage ; au milieu de la monarchie, il publia son *Contrat social*, qu'on se piqua plus tard d'appliquer à la France, pour mieux prouver qu'on ne l'avait pas compris. Enfin, à l'aspect des vices, il parla pour la vertu ; et cette mission, qu'il n'avait reçue que de lui-même, cet apostolat, dont l'avaient investi sa conscience et son génie, il l'exerça avec courage, persécuté par son imagination plus que par ses ennemis, mais sans jamais démentir ses pensées ou cacher son nom. Dans l'infortune, son amour-propre s'exaltait au lieu de s'abattre, et cette manière de souffrir semblait, en nourrissant sa vanité, le dédommager de ses douleurs. Ainsi que ses contemporains, il ne s'était pas abstenu du vice, mais le souvenir de ses fautes enflammait son génie, et quand il vantait la vertu, il semblait parfois plus éloquent pour regretter ce qu'il avait perdu, que Fénélon lui-même pour peindre ce qu'il possédait. Rousseau est l'apôtre et l'exemple du repentir; tous ses ouvrages sont pleins de ce sentiment : Julie dans l'*Héloïse* et lui-même dans ses *Confessions*, tous disent « nous avons fait » mal, mais nous nous repentons et nous devenons vertueux. » Il y a de l'orgueil dans Rousseau, mais c'est l'orgueil d'un nouveau converti qui, après avoir dépouillé ses vices, s'honore

avec une sorte d'arrogance d'être parti de si bas pour arriver si haut.

Rousseau commença par étonner son siècle par ses paradoxes, mais il eut soin de les marquer du cachet du génie, sachant bien que la pire réputation est celle d'être bizarre sans talent. Ensuite il embrassa la cause des sentimens religieux et des devoirs de famille, enfin de tout ce qui était dédaigné, comme il se souvenait de l'avoir été, lui aussi, autrefois. Ses plaidoyers réussirent; ils ramenèrent les ames au goût des idées pures et nobles; mais le souffle de son éloquence, quelque puissant qu'il fût, ne le fut pas assez pour réveiller des sentimens éteints depuis long-temps. Ses paroles s'adressaient à des ames vieillies dans l'indifférence et le scepticisme; il lui eût fallu un nouveau monde, il parlait à des élèves de Voltaire.

L'influence contradictoire de Voltaire et de Rousseau, voilà ce qui explique l'état des mœurs au dix-huitième siècle.

Voltaire avait sur son rival un grand avantage, il était arrivé le premier, et de plus son siècle et lui semblaient faits l'un pour l'autre. Il trouvait une société où les passions étaient regardées comme quelque chose de suranné; et quant à lui, il n'en avait qu'une qui fût bien vive, l'amour-propre, et celle-là, l'extrême civilisation l'enflamme au lieu de l'éteindre. Il avait là marque caractéristique du génie, le bon sens, mais ce n'était pas le bon sens sérieux et grave du siècle de Louis XIV; le sien avait quelque chose de remuant et d'ironique.

Voltaire régna sur ses contemporains, et fit surtout de son siècle le siècle de l'esprit. Par lui, la pensée devint plus hardie et l'ame plus timide. Beaucoup de vérités utiles s'échappèrent : mais parfois, il faut le dire, les philosophes, au rebours de Fontenelle, s'empressèrent d'ouvrir les mains avant même qu'elles ne fussent pleines. Voltaire, avec le nom de préjugé, ridiculisa ce qui restait encore de vieilles convictions; le mot d'ordre fut d'avoir des idées nettes et claires. On se défia de l'instinct, jusqu'à se confier aveuglément à la réflexion; il fallut tout examiner et douter de tout. A l'aide de l'analyse, on réduisit les sentimens à n'être plus

que des idées, et l'on s'applaudit d'une métamorphose qui semblait leur donner plus de netteté. On étudia la conscience, au lieu de l'écouter, et une fois observée, il fut décidé qu'elle n'était qu'une suite d'habitudes. La civilisation et les lumières semblaient suffire à tout : Que peut-on craindre, disait-on, à ceux qui prédisaient une catastrophe, nous sommes si éclairés ! Aussi les caractères s'inquiétaient peu d'être forts ; on avouait de bonne grâce cette sorte d'impuissance, et l'on se résignait aisément à la réputation d'être un homme d'esprit sans passions.

Telle était la société formée sous l'influence de Voltaire. De Ferney, comme d'une espèce d'observatoire, son génie planait sur l'Europe et sur la France. Du fond de sa retraite, il semblait vivre à Paris, il s'y faisait représenter par ses amis, par ses disciples, par ses ouvrages ; son nom ne manquait jamais au public. Ces tragédies qui se succèdent sur la scène au milieu des applaudissemens, qui nous les envoie? c'est Voltaire. Ces épitres où le charme des vers s'allie aux vérités philosophiques? c'est Voltaire. Ces poésies gracieuses et spirituelles ; ces pamphlets qui vengeaient la philosophie outragée par Pompignan ; ces plaidoyers qui réclament les droits de l'humanité ; ces romans qui nous égaient? c'est Voltaire, c'est toujours lui, et il semble que la poésie, la gaîté, la philosophie, la satire, jaillissent, sans jamais tarir, des sources de Ferney, pour se répandre de là sur la France et sur l'Europe tout entière.

Que devait-il arriver d'un siècle qui, habitué dès long-temps à la voix de Voltaire, entendit tout à coup retentir la voix de Rousseau? A quel apôtre obéir? le siècle fit comme les gens faibles : il ne repoussa entièrement ni l'un ni l'autre, et chercha à s'accommoder de tous les deux ; de là en toutes choses une bizarre combinaison des deux influences opposées.

Voltaire, en fait d'amour, ne connaissait que les amours de la régence ; il n'y a guère que dans ses tragédies qu'il en a peint d'autres. Dans ses contes, dans ses pièces fugitives, dans sa *Pucelle*, l'amour est libertin et frivole. Ce n'est pas une passion, c'est un plaisir. Rousseau le peignit autrement ; c'est par l'amour qu'il

voulut commencer la réhabilitation de tout ce qu'il y a en nous de sentimens nobles et élevés. Voltaire avait créé Candide et Cunégonde : Rousseau créa Julie et Saint-Preux.

Quel effet firent sur les contemporains ces leçons contradictoires? On garda de l'école de Voltaire cette indifférence qui se console de tout, en pensant que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. On emprunta à Rousseau l'exaltation de Saint-Preux ; et ce qu'il y eut de singulier, c'est qu'on accorda ces deux choses sans faire grand effort. Les passions romanesques succédèrent aux bonnes fortunes des roués; mais ce fut un changement de mode plutôt qu'une révolution dans les mœurs. Il y eut de grandes paroles et de petits sentimens, des cœurs médiocrement émus et des conversations enthousiastes.

Voltaire, comme tous ses contemporains, s'était laissé aller à ridiculiser le mariage. Il y avait, à cet égard, une sorte de jurisprudence mondaine qui condamnait les maris à se résigner quand ils étaient malheureux, et à rougir de la vertu de leurs femmes quand ils n'étaient pas trompés. Rousseau réhabilita le mariage comme l'amour. A tous les romans licencieux qui retraçaient la corruption du siècle, et la développaient encore en la peignant, il opposa l'*Émile*. Le mariage était quelque chose de trivial : il le rend sacré; c'était, disait-on, un état monotone : il le rend aimable; on ne voyait que les embarras de la famille : il montre quels en sont les plaisirs, qui là ne sont point séparés des devoirs.

Le siècle, n'obéissant jamais qu'à demi, consentit à respecter le mariage, comme le voulait Rousseau, sans abjurer cependant ses anciennes opinions. Il se contenta de les changer un peu; et il fut convenu que ce ne seraient plus les bonnes fortunes, mais les grandes passions seulement qui feraient exception à la règle. Quand un Saint-Preux rencontrait une Julie, fussent-ils engagés dans d'autres nœuds, on ne pouvait que les plaindre et les estimer; et ce fut chose reçue dans le monde de louer également les grandes passions adultères et les ménages fidèles.

En morale et en politique, l'amalgame fut encore plus bizarre.

Il y a deux sortes de morale, l'une élevée et sublime, qui des-

cend d'en haut, qui rappelle l'homme à la dignité de sa nature, et l'entretient d'idées grandes et célestes. C'est la morale de la religion et de la philosophie; c'est la morale du *Télémaque* et de l'*Émile*. L'autre est la morale telle que l'a faite l'expérience ; elle a des maximes de pratique et d'utilité ; elle apprend la manière de vivre dans le monde et pour le monde; elle enseigne à éviter les vices et les ridicules qui peuvent choquer les hommes : c'est la morale de Voltaire. Ce qu'il recommande surtout, c'est d'avoir le moins de préjugés possible, et de vivre ensuite en s'accommodant comme on peut de la société telle qu'elle est. Cette morale est, au fond, celle de Pope, dans son *Essai sur l'Homme;* moins sérieuse et moins grave dans Voltaire que dans le poète anglais, mais tout aussi sèche. Elle n'a rien qui touche les ames; elle prêche la résignation; mais elle n'en fait pas une vertu, elle en fait une nécessité; c'est le moyen d'inspirer une sorte d'insouciance, gaie ou triste, selon les caractères.

Cette morale-là n'est pas propre à faire des républicains; car la république, dit Montesquieu, a besoin de vertu. Aussi personne n'est moins républicain que Voltaire. Il est frondeur et mécontent, mais comme on l'est dans les monarchies. Ami des grands seigneurs, chantre de Henri IV, il ne veut pas de révolution. Il se moque des rois; il s'en plaint, surtout après son retour de Berlin et ses démêlés avec Frédéric; mais il ne songe pas à renverser les institutions établies, et il serait tout prêt à dire aussi en politique : tout est pour le mieux dans le meilleur des gouvernemens possible. S'il eût vécu jusqu'à la révolution française, Voltaire eût été du parti de ces jeunes seigneurs, grands partisans des idées philosophiques dans les salons, et qui émigrèrent à Coblentz quand elles furent rédigées en déclaration des droits de l'homme.

Tel n'est pas Rousseau; ami de la religion et des mœurs, il ne craint pas la république ; mais il voit aussi comment les hommes de son siècle sont préparés à la recevoir, c'est-à-dire fort mal, n'ayant plus ni conviction ni croyance : voilà ce qu'il cherche à ranimer; il semble crier comme le prophète : ménagez-vous des ressources pour les jours mauvais; croyez à Dieu : respectez votre

ame qui est immortelle : soyez honnêtes gens, bons pères de famille; revenez à la nature, car la société, telle qu'elle est, va bientôt finir. Vous vous êtes moqués de mon *Emile;* il n'est pas fait pour la France, dites-vous; non, il n'est pas fait pour la France de Louis XV; mais celle-là, durera-t-elle toujours? Rousseau voyait sans doute avec inquiétude tous ces gens qui appelaient une révolution, et qui, pour la faire, n'avaient que des idées; comme si on pouvait renouveler les institutions comme on renouvelle les sciences, seulement avec des pensées, et passer de l'esclavage à la liberté comme on avait passé du système de Descartes à celui de Newton.

C'est là ce qui explique la double influence qui se sent dans les ouvrages de Rousseau. Il abat d'une main et reconstruit de l'autre. Comme tous les auteurs de son siècle, il est novateur, mais seulement en politique. En même temps, avec plus de force qu'aucun autre, il rappelle les hommes à l'honnêteté et à la religion. C'est à ce prix seulement qu'il veut de la liberté.

Ainsi tout s'enchaîne: avec un gouvernement ferme et absolu, on peut à toute force se passer de vertu; et une bonne police peut, jusqu'à un certain point, suppléer aux bonnes mœurs. Aussi Voltaire se raille des mœurs et des vertus; mais il respecte la monarchie. Pour être libre il faut des vertus; Rousseau rappelle à la religion et à l'honnêteté en même temps qu'il prêche la république.

Le siècle cherchait à transiger entre ces deux conseillers. Il ne pouvait pas se défaire de l'esprit que lui avait inspiré Voltaire; aussi le gardait-il au fond de l'ame; mais il adoptait au dehors les maximes de Rousseau. De là un caractère moitié frivole et moitié enthousiaste, un mélange d'indifférence intérieure et d'exaltation superficielle; des hommes ayant dans leur nature du Voltaire et du Rousseau; des ames, en un mot, desséchées par l'un, gonflées plutôt que ravivées par l'autre, et finissant par rester vides. Voilà quel était à peu près le dix-huitième siècle avant la révolution; voilà comme il y arriva.

S'il se fût connu, s'il eût pénétré jusqu'au fond des choses, effrayé de sa faiblesse en même temps que de la grandeur des évé-

nemens qui se préparaient, peut-être se fût-il arrêté. Il ne le pouvait pas; les destinées ne se retardent point. Les mœurs, les lois, les idées anciennes avaient fini; la vieille société avait épuisé sa portée; il fallait une révolution. Aussi, sans rien craindre et sans rien prévoir, obéissant à la nécessité et ne croyant obéir qu'à ses espérances, le dix-huitième siècle marchait vers la catastrophe inévitable. Il y avait dans tous les esprits une confiance naïve qui faisait croire que l'État pouvait changer sans que les passions s'en mêlassent; une pitié dédaigneuse pour nos devanciers, une joie crédule en songeant au bonheur de vivre dans un pareil siècle; une ardeur incroyable d'imiter l'Angleterre et de rivaliser avec les orateurs de son parlement; un empressement présomptueux de faire éclater à la tribune des talens admirés dans les salons; un plaisir singulier à entendre les mots de *peuple* et de *citoyen* retentissant comme des paroles magiques dont le sens était inconnu jusque-là; il y avait enfin toutes les idées et toutes les passions que Dieu met dans la tête des hommes quand il veut accomplir par leurs mains quelqu'une des œuvres qu'il a résolues. Chacun croyait à la régénération de la France; chacun espérait y contribuer pour sa part, et, plein de cet espoir, chacun travaillait à hâter ce brillant avenir; les femmes et les grands dans leurs conversations, les écrivains dans leurs ouvrages, les parlemens dans leurs remontrances, les prédicateurs dans leurs sermons. Ainsi s'avançait la révolution, c'était le cheval de Troie entrant dans Pergame aux acclamations du peuple.

Scandit fatalis machina muros
Fœta armis : pueri circum innuptæque puellæ
Sacra canunt.

Tel était l'état des mœurs et des opinions vers le règne de Louis XVI; il reste à voir maintenant quel était l'état du théâtre.

SAINT-MARC-GIRARDIN.

Poésie.

Le dernier Jour

DE

SALVATOR ROSA.

DÉCEMBRE 1673.

On se souvient que ce premier des peintres napolitains fut aussi un poète et un musicien célèbre; que sa vie a été remplie d'aventures, de travaux et de voyages; qu'il prit parti pour Mazaniello et la liberté; qu'il fut retenu prisonnier chez des voleurs; que les princes de l'Église le recherchèrent au temps de sa fortune; et qu'enfin devenu pauvre, épuisé de fatigue et resté seul avec une très-jeune fille, dernier fruit de ses amours, il mourut à Rome dans un âge avancé. C'est ici le peintre qui parle.

« Dieu, dont la main rapide ouvre et flétrit les fleurs,
Qui, sur un ciel d'avril, de l'arc aux sept couleurs
Éteins, dans son éclat, le radieux prodige;
Qui, retirant déjà le bras qui la dirige,

Suspends la foudre ardente en son vol commencé ;
Dieu sévère aux humains, s'il nous est dispensé
A nous, quelques trésors de ta grâce infinie,
La jeunesse, l'amour, quelquefois le génie,
Pourquoi, dans la fraîcheur de ces dons éclatans
Ne pas nous les ravir ? et souffrir que le temps
Sur l'ame et la pensée étende sa conquête?

« N'entends-tu pas gémir la voix de la tempête,
Anna ? Ces hauts lambris, de toutes parts ouverts,
Me livrent sans défense aux souffles des hivers.
Que ce triple manteau faiblement me protège !
Aux cîmes d'Albano j'ai vu blanchir la neige;
La forêt d'Arpenna crie en ses profondeurs;
De l'âtre qui noircit ranimez les ardeurs.
O vieillesse! ô souffrance où l'ame est avilie!
Cette terre où j'expire, est-ce encor l'Italie?
Ce nébuleux soleil n'aura donc plus d'essor?
Ce spectre qui murmure, est-ce toi, Salvator?

» Salvator?... J'ai connu ses nobles destinées,
N'est-ce pas, dès l'enfance aux périls entraînées?
C'est lui que Naple a vu grandir en ses remparts,
Qui fut peintre, poète, et trois fois cher aux arts,

Qui, de la pauvreté s'élançant à la gloire,
A l'orgueil d'un grand peuple a légué sa mémoire?
Jeune, le sol manquait devant ses pas errans!
C'est lui qui, dans la soif d'échapper aux tyrans,
Des cités, des états méprisant les barrières,
Du plus âpre Apennin gravissait les bruyères?
Là, rapproché du ciel, implorant ses fléaux,
Des splendeurs de la foudre embrasant ses pinceaux?
C'est lui qui descendait sous la vague entr'ouverte :
Puis, cherchant des périls plus féconds pour sa perte
Que l'abîme des mers et le front d'un volcan,
Du bandit de l'Abruzze osait tenter le camp?
Là, tranquille et captif, aux feux de l'incendie,
Aux lueurs des poignards, sa main jeune et hardie,
Ses crayons inspirés saisissaient, palpitans,
Soit le vol des coursiers, le choc des combattans;
Soit devant les vainqueurs les vierges alarmées;
La mort sur son front même..... Et ces bandes armées,
Jusque dans leur sommeil, sur des rochers épars,
S'étonnaient de servir à la splendeur des arts.

» Où sont-ils les pinceaux, la guitarre? O Fulvie!
Que n'ai-je, en nos amours, abandonné la vie,
Alors que de ce monde à nos regards voilé,

Excepté ses erreurs, rien n'était révélé!
Où lorsqu'au Panthéon, Rome un jour transportée
Dans mon premier tableau couronna Prométhée;
Où contre l'Espagnol quand Naple surgissant,
Du belliqueux pêcheur eut accepté le sang.

Mais le temps a vaincu l'aventureux génie :
Et le voilà, de l'ame épuisant l'agonie,
Hélas! semblable à toi, sculpteur audacieux
Qui suspendis Saint-Pierre à la voûte des cieux.
Rome a vu Michel-Ange errer sur ces rivages,
Insensible à l'aspect de ses divins ouvrages,
Et sans envieux même au déclin de ses jours!
Épris du Torse antique, et pour voir ses contours,
A défaut de regards usés par tant de peines,
Il les interrogeait de ses mains incertaines.
O lente et double mort! néant deux fois cruel!
Survivre à nos pinceaux! — Trop heureux Raphaël,
Quand le ciel indulgent borna sa destinée,
A peine échappait-il à sa trentième année.
Il s'éteint dans la vie, assistant à ses jeux;
C'est un flambeau surpris par un souffle orageux.
Plein de jours, tout chargés d'amours et de mensonges,
Il n'est jamais tombé des hauteurs de ses songes;
Et les anges, par lui révélés aux mortels,
Ont admis sa jeunesse en leurs rangs fraternels!

» Et moi, reste expiré de ce qui fut la vie,
Moi qu'un tombeau dédaigne et que le temps oublie,
C'est donc moi qu'un cyprès refuse de couvrir?
O vieillard, que de morts avant que de mourir!
Ma fille... à mes douleurs tu n'es plus attentive..... »

Et l'enfant, qui trop tard entend la voix plaintive,
Accourt; jette au foyer, pour complaire à ses vœux,
Le myrthe qui pétille et le pin résineux;
Rapproche avec douceur de la flamme docile,
Les pieds déjà glacés du vieillard immobile :
Hélas! et ne voit pas que l'illustre captif
Des chaînes de la terre est déjà fugitif.

H. DE LATOUCHE.

LETTRES DE S. M. LOUIS XVIII

Traduites de l'anglais.

LETTRE V.

A M. D'AVARAY.

Hartwell, 17 janvier 1811.

Mon cher ami,

J'apprends qu'il y a une autre occasion *at hand* (prête) [1], et j'en profite pour vous envoyer quelques lignes. Je dis *une autre*, car grâce à mes continuels retards, ma lettre n'est pas partie par le paquebot de ce mois, et je fais usage d'une *conveyance* (une occasion), dont je n'aime pas à me servir excepté par surérogation. Mais cette fois elle se présente bien à propos, puisque c'est au-

[1] Dans ces lettres, comme dans les précédentes, Louis XVIII traduit lui-même entre parenthèse le mot anglais qu'il emploie. (*Note du Rédacteur.*)

jourd'hui le 17, et le 17 est un jour important; c'est le jour où nous célébrons la fête de votre bienheureux patron saint Antoine. Je ne sais jusqu'à quel point vous pouvez, comme lui, résister à toute espèce de tentation ; mais je suis sûr que si le diable essayait de vous perdre en vous faisant peur, il en serait pour ses peines.

Nous n'avons aucune nouvelle intéressante du continent. Lord Wellington et Masséna sont toujours sur le *qui vive*. Ce dernier a reçu ses renforts, mais je ne sais pas s'ils le mettront à même d'attaquer la position formidable de son adversaire. On dit qu'un espion tombé dernièrement au pouvoir de lord Wellington allait être exécuté, lorsqu'il racheta sa vie par d'importantes révélations; en conséquence desquelles tous les individus absens de l'armée ont reçu l'ordre de rejoindre. Cette nouvelle demande confirmation; et ſe soupçonne que l'ordre qui rappelle tous ceux qui étaient absens par permission est motivé par l'arrivée des renforts de Masséna. C'est une mesure de prudence; elle ne peut qu'augmenter les difficultés de l'attaque pour l'*enfant pourri de la victoire*, comme il fût appelé autrefois par le marquis de Gallo, qui, pendant son séjour à Naples se forma une idée exacte de son caractère.

D'un autre côté, Bonaparte s'est rendu maître du Holstein, de la plus grande partie de la Poméranie et des villes anséatiques. De notre temps, une telle conquête aurait fait un peu de bruit dans le monde ; mais à présent, c'est un événement des plus ordinaires. La Norvége est, dit-on, en pleine insurrection contre la réquisition de matelots ordonnée par Bonaparte. Je ne garantirais pas la vérité de cette nouvelle. Une autre, qui paraît plus certaine, c'est que les janissaires se sont révoltés, demandant la réparation des abus et les têtes des individus dont ils se plaignent. Le Grand-Seigneur s'est retiré prudemment à bord de sa flotte, et a mandé d'autres troupes, qui, ayant attaqué et défait les janissaires, en ont passé huit mille au fil de l'épée. Pendant les trois jours que les janissaires sont restés maîtres de Constantinople, ils ont mis le feu à un quartier de la ville, pillé plusieurs maisons dans les autres; et, ce qui est pire, forcé le sérail. J'ai peur qu'il ne soit nécessaire de traiter le harem comme un régiment qui a attrapé la *morve*. Figurez-vous seule-

ment feu M. de Gartfreld faisant son inspection. C'est assez drôle, n'est-ce pas; mais j'ai à vous dire quelque chose de moins plaisant. Il y a une insurrection générale dans l'Amérique espagnole, qui s'est déclarée indépendante; et les Cortès suivent l'exemple de notre première assemblée. Je connais quelqu'un qui peut bien dire à ce sujet :

Hoc caverat mens provida Reguli
Dissentientis conditionibus
Fœdis, et exemplo trahenti
Perniciem veniens in ævum.

mais c'est là une triste consolation.

J'ai reçu une lettre du duc d'Orléans, datée de Palerme, le 1er novembre. Il me mentionne tout juste, et comme d'une manière incidente, son retour d'Espagne. Est-ce prudence ou légèreté? J'ai peur que le voyage de Catalogne à Cadix ne décide la question. Le duc m'informe aussi de la naissance de son fils, et s'excuse de ne pas m'avoir sollicité d'être le parrain de l'enfant, en me disant que le roi de Naples lui avait exprimé le désir de l'être. Il me prie cependant d'être le second parrain, conjointement avec la reine, à qui il écrit sur le même sujet. Cette demande et la vue de l'*adresse* à ma pauvre femme m'ont vivement touché; mais j'y aurais été plus sensible, si la date avait été postérieure au 13 novembre. Le duc aurait bien pu être plus rassuré pour l'avenir, puisque je l'étais moi-même. Tout cela pourrait paraître un peu frivole, et je ne le dis qu'à un ami tel que vous, qui sait tout ce qui s'est passé.

La question de la régence est *settled* (arrangée). La reine et le prince de Galles ont accepté : la reine, le soin de la personne du roi, et le prince, la régence avec les restrictions déterminées par le parlement, et qui sont les mêmes qu'en 1789. Le bill en est à la seconde lecture. On attend généralement un nouveau ministère. Les

amis de lord Grenville paraissent persuadés qu'il y sera compris. Mais on dit que le roi est beaucoup mieux, *corpore ac mente;* ainsi donc il n'est pas improbable que tout finisse comme cela a commencé, précisément de même qu'il y a vingt ans.

Adieu, mon cher ami; les petits présens entretiennent l'amitié : je vous prie donc d'accepter le portefeuille qui accompagne ma lettre, et que je trouve joli. Si c'est trop tard pour des étrennes, ce sera du moins un bouquet pour votre fête. *Iterum, adieu.*



LETTRE VI.

A M. D'AVARAY.

Hartwell, 5 mars 1811.

Mon cher ami,

Je reçus votre lettre du 12 mars. Les nouvelles qu'elle contenait commencent à n'être plus fraîches. Je fus charmé d'apprendre que votre jardin promettait de vous sourire; c'est quelque chose d'obtenir un sourire même des objets inanimés. Moi aussi, j'ai joui de mon jardin en dépit de la goutte d'absinthe qui se mêle à tous mes plaisirs; mais depuis que je vous ai écrit, le temps a tristement changé. Dans la nuit du 9 avril, nous eûmes un froid si sévère, que le thermomètre tomba à cinq degrés et demi; de cinq à six abricotiers qui étaient complétement en fleurs, un seul a échappé, et des poiriers pas un. Les pêchers ont été moins maltraités; les arbres qui produisent le moins beau fruit, sont ceux qui ont le moins souffert. En général, la végétation est maintenant trop avancée pour être arrêtée : Pour quelqu'un qui n'eût pas vu notre jardin auparavant, il paraîtrait dans toute sa beauté. Afin de vous donner une idée de la précocité de la saison, je me souviens qu'il y a deux ans (et le printemps de 1809 ne pouvait pas être appelé un printemps tardif), je voulus, par forme de plaisanterie, envoyer au père P... un bouquet normand pour le jour de sa fête; mais nous ne pûmes nous procurer aucune fleur de

pommier, et fûmes obligés de prendre à la place des fleurs de poirier, qui étaient à peine en boutons. Cette année-ci, nous ne serions pas embarrassés pour trouver n'importe quelles fleurs.

Votre idée des chartreux, creusant leur tombeau, fit naître en moi une légère tristesse que dissipa la réflexion sur Pompée. Je désire que ceux que j'aime pensent à la mort comme à un décret irrévocable, et surtout comme au passage d'une vie à une autre. C'est la meilleure garantie pour se trouver dans le bon chemin après cette effrayante transition.

Depuis votre lettre du 12, Blacas en a reçu une de Pradel du 31. J'apprends avec peine qu'il ne parle que d'un *paquet* que devait être expédié le 7 janvier. Je vous écrivis ce jour-là; ce *paquet* m'intéresse particulièrement; si jamais il arrive, vous saurez pourquoi.

Je vous remercie de vos observations sur mon régime; je me retiens sur tout, excepté pour les asperges, et j'ai raison de penser que je fais sagement, car je me sens très-bien. Voici un an et vingt-deux jours que je n'ai pas eu le moindre ressentiment de la goutte. Je n'avais jamais éprouvé un si long répit depuis l'année 1800; pas même après la grande attaque de 1807.

J'ai des raisons de croire que Lefèvre ne pense plus à nous quitter. Je vous ai cité dans ma dernière lettre, un trait de lui, qui, j'en suis sûr, a dû vous faire plaisir. Depuis-lors, la petite fille de Colignon a été malade, et il l'a soignée avec la même attention que si c'eût été son propre enfant. Ainsi, dans le monde médical, les portes du temple de Janus sont fermées. Cette réconciliation, que vous ne croiriez pas, si tout autre que moi vous le disait, est due en partie à l'extrême obligeance de Bistel.

J'espère que vous êtes satisfait au sujet du duc d'Abrantès, et passablement content de lord Wellington qui, sur ma parole, a fait essuyer un sévère échec à *l'enfant pourri de la victoire*. Les affaires militaires de la péninsule vont bien, mais les affaires politiques mal. Les Cortès font tout ce qu'elles peuvent pour tout perdre.

Lord Wellington a dû être vivement satisfait, non pas des remercîmens, car cette sorte de monnaie a un peu perdu de sa valeur,

mais de la manière dont ils ont été votés. La motion fut faite par le ministère et appuyée par l'opposition; chaque individu des deux partis mettant :

« Sa fleur dans le bouquet,
Son mot dans le couplet. »

Bref, la proposition a passé à l'unanimité. Marlborough ne put jamais se vanter d'avoir reçu un pareil honneur.

Nous avons connu autrefois le général Graham[1] en France, il s'est honorablement distingué; quoiqu'à l'époque où nous le connûmes il n'eût aucune idée d'entrer dans l'armée. Ce fut lui qui se cassa le bras en chassant; et ce *schenappan* d'abbé de Messin lui offrit une prise de tabac par forme de consolation.

Le roi Georges va mieux; mais son état change parfois d'une manière fâcheuse. Je vois que vous êtes comme les bonnes femmes du Brabant, qui, lorsque leurs maris sont malades, brûlent un cierge à Notre-Dame de Halle, en disant : « Faites qu'il vive ou qu'il meure; car rien n'est pire que cette incertitude. »

Le roi de Suède est toujours à bord de l'*Horatio* pour se rendre à Héligoland. Il a demandé, dit-on, que cette frégate le transportât en Russie. Je désire, sans oser l'espérer, qu'on accéde à sa demande; car l'*Horatio* est le bâtiment de la station.

Il paraîtrait que quelque différent est à la veille d'éclater entre Bonaparte et la Russie. Le cours du change avec ce dernier pays s'est relevé un peu; — peut-être en conséquence du bruit de cette rupture; car il est certain que la guerre avec l'Angleterre est ruineuse pour la Russie.

Je m'étonne qu'à la date de votre lettre vous n'eussiez pas encore su la mort du pauvre M. Carové. Je crois que nous l'avons

[1] Il s'agit du général sir Thomas Graham qui s'était distingué à Vittoria.
(*Note du rédact.*)

apprise, sinon à cette époque, du moins bientôt après. Je vois donc qu'il n'y a aucune communication entre Madère et le Brésil.

. . . .

Je ne sais si je vous ai parlé, dans ma dernière lettre, de la mésintelligence entre la duchesse d'Orléans et ses enfans, ainsi que de son départ pour Port-Mahon, où elle arriva à la fin de février. J'ai reçu des lettres des uns et des autres; mais les dernières en date ne sont pas encore parvenues. D'autres ont reçu également des lettres qui sont aussi contradictoires et opposées les unes aux autres que le blanc et le noir. Mais j'ai arrêté mon opinion sur cette affaire. — Peu importe la cause de la mésintelligence, ou qui a tort et qui a raison; c'est cependant, il faut l'avouer, une manière convenable de se former une opinion.

Adieu.

De la Situation actuelle

DU

Théâtre en France.

UNE FÊTE DE NÉRON,

TRAGÉDIE NOUVELLE,

PAR MM. SOUMET ET BELMONTÉ.

Représentée le 29 Décembre 1829

AU THÉATRE DE L'ODÉON.

L'art dramatique languit en Europe. A force de travailler d'après des systèmes, et de composer pour satisfaire à des théories, on a banni du théâtre l'inspiration sacrée. Quelques poètes italiens et allemands offrent encore de vives traces de talent ou des étincelles de génie, dans des ouvrages destinés à la lecture solitaire,

plutôt qu'à la représentation théâtrale. Ne demandez rien de littéraire à l'Espagne, si féconde jadis, mais trop profondément sillonnée par les dissensions civiles pour que la pensée y fleurisse. L'Angleterre et la France produisent chaque année une multitude de drames sans vie, sans force, sans couleur, sans nouveauté, sans avenir, mais non sans adresse ni sans esprit, et parmi lesquels un petit nombre d'ouvrages vous frappent par l'originalité des idées ou le talent de l'exécution. Au nombre de ces derniers se range, sans aucun doute, la *Fête de Néron*, tragédie représentée récemment sur le second Théâtre-Français. L'empreinte de talent et de nouveauté qui la distingue et l'isole, les questions qu'elle soulève, la situation ambiguë qu'elle occupe sur les limites de deux systèmes opposés, cette reproduction de l'histoire réelle, tentée par les auteurs, sans qu'ils aient franchement adopté l'indépendante marche de Shakspeare; leur respect pour les vérités aristotéliques, mêlé à une tendance visible vers les beautés et les effets qui résultent du système contraire, méritent un examen dirigé vers le seul intérêt de l'art, et libre de ces passions dont nos camps littéraires sont infestés. Il serait utile sans doute de chercher avec bonne foi si cet ouvrage offre un progrès, s'il accomplit une conquête, s'il est complet dans son genre, ou digne d'admiration quoique incomplet, enfin s'il correspond aux idées du temps, et s'il ouvre une voie de perfectionnement à ses imitateurs.

Mais avant d'examiner la *Fête de Néron* en elle-même, on se demande d'où peut provenir cette décadence universelle du théâtre, décadence plus sensible dans les pays d'obédience classique que partout ailleurs. Il semble que les causes en sont diverses dans les diverses contrées d'Europe. En Angleterre, les gens austères sont bannis du théâtre par l'extrême licence qui y règne, et par l'impudique bazar qui s'est établi dans les foyers dramatiques. D'ailleurs les nombreuses dissidences des opinions religieuses, en augmentant la ferveur des sectes, exaltent la rigidité des sectaires. Une grande partie de la population britannique préfère les exhortations du prêche au plaisir que donnent les jeux de la scène. Joignez à ces causes permanentes la multitude de points de ralliement que

les intérêts politiques, les spéculations commerciales et l'esprit d'association offrent aux citoyens ; joignez-y l'influence toute-puissante des affaires publiques sur les esprits, et la part active que tous les membres de la communauté prennent aux variations, aux péripéties, aux catastrophes des cabinets. Les débats du parlement offrent à toute l'Angleterre un grand théâtre : chaque spectateur y voit agir ses mandataires, et se croit acteur par représentant.

Sous ce rapport, le gouvernement représentatif est (on ne peut s'y méprendre) très-défavorable à l'art dramatique. Le même résultat de la même cause commence à se faire sentir en France. Mais il est un motif bien plus réel et plus secret, qui précipite le théâtre vers sa ruine : c'est la prépondérance décisive que la partie matérielle de l'art a fini par conquérir dans toute l'Europe. Il se matérialise de jour en jour; d'intellectuel qu'il était, il devient industriel et mécanique. De grands frais de décorations, toute la magie de la scène, prodiguée pour embellir une pièce dénuée de sens commun, vont attirer la foule béante. D'une part, les directeurs s'accoutument à considérer le machiniste comme le plus sublime des auteurs ; d'une autre, il s'est formé peu à peu un trésor assez nombreux de moules dramatiques, de combinaisons pour ainsi dire stéréotypées, qu'une foule de gens d'esprit reproduisent, varient, altèrent, recomposent avec plus ou moins d'artifice, de manière à former de nouvelles pièces. Double et fatale prépondérance d'un mécanisme intellectuel et d'un mécanisme physique; l'un consistant à éblouir, par l'éclat des costumes et la beauté des accessoires, un public avide de ces spectacles; l'autre à grouper d'une manière nouvelle, ou à déguiser avec art des situations ou des caractères d'emprunt.

A quelle époque l'art dramatique a-t-il produit ses plus nobles chefs-d'œuvre? Quand les auteurs, comptant moins sur l'esprit de leurs devanciers que sur leurs ressources, et sur les richesses du magasin que sur leur génie, tiraient de leur propre fonds ces beautés qui vivront toujours. Les comédies de Molière étaient représentées à la clarté des *chandelles*, comme il le dit lui-même dans

un de ses ouvrages ([1]). On sait dans quel *petit rond de bois* (a litle Wooden O) Shakspeare faisait mouvoir ses grandes chroniques étincelantes de génie. Un théâtre obscur, dont quatre gros cierges d'église ne dissipaient point les ténèbres, suffisait à Calderon; et en 1640, c'était encore ainsi qu'on jouait devant le roi les plus beaux ouvrages du théâtre espagnol ([2]). Comme on aimait l'art pour lui-même, on se prêtait sans effort à l'illusion quelquefois grossière d'une scène incomplète. Blasés aujourd'hui, plus occupés du mouvement de la bourse que du succès ou de la chute du nouveau drame, nous n'accordons aux œuvres dramatiques qu'une attention partagée, secondaire, incertaine. Après tant d'agitations que suscitent, pendant la journée, l'ambition, les rivalités et le désir du lucre, comment porter au théâtre une attention sérieuse? Devenus enfans le soir, nous voulons des spectacles qui nous éblouissent et nous étonnent : *Nous donnons tout au plaisir des yeux* : c'est ce que le grand peintre de Rome déchue ([3]) reprochait à ses contemporains.

C'est ainsi que les progrès mêmes de notre civilisation nous ont éloignés peu à peu du plus naïf et du plus vif des plaisirs dont la double puissance de l'intelligence et des arts puisse enivrer les peuples. On a conservé parmi nous l'habitude, plutôt que le goût, des spectacles. Dans les classes élevées de la société, que le rafinement des mœurs et une instruction, sinon profonde, du moins étendue et variée, rendent difficiles sur leurs délassemens, le théâtre est accusé de manquer de décence, de vérité, de dépasser la vraisemblance, de se traîner sur de vieilles données et de mentir à l'histoire. On se trouve choqué de la moindre inexactitude. On relève la plus légère erreur de costume. On veut des plaisirs; et, par une délicatesse malheureuse, on en rétrécit le cercle. Puis, si l'on s'avise de

([1]) Les *Précieuses ridicules*. Avant que les *chandelles soient allumées*.
MASCARILLE.

([2]) M[me] de Motteville dans ses Mémoires a donné le détail curieux d'une de ces représentations des tragédies espagnoles.

([3]) Tacite.

comparer les intérêts qui se meuvent sur la scène, avec ceux qui nous occupent réellement dans le monde, on trouve dans les premiers quelque chose de mesquin et de puéril qui en dégoûte bientôt. Las de Thésée, de Brutus, d'Agamemnon et des Césars; fatigués d'épigrammes rebattues et de traits vingt fois aiguisés, nous fuyons le théâtre, et nous cherchons dans les révélations piquantes des Mémoires, ou même dans leur scandale effronté, des scènes de drame plus vivantes, une comédie muette, souvent menteuse, mais animée, mais en rapport avec notre histoire, nos mœurs, nos souvenirs et nos idées.

Il est encore, sans doute, un art dramatique à exploiter, plein de force comique, de grandeur, de sève, de variété, que le siècle attend et désire, mais auquel la politique variable qui nous régit oppose des obstacles insurmontables. En Angleterre, sous un règne tyrannique, Shakspeare offrait au public un jeune roi de la Grande-Bretagne, dans une taverne, entouré d'escrocs et faisant avec eux le métier de coupeur de bourses. On ne le blâmait pas: car c'était la vérité. En France, sous un gouvernement représentatif et modéré, nul n'oserait nous donner le Henri IV de l'histoire; excellent roi, mais expiant par des tracasseries de ménage ses galanteries bourgeoises, et tiraillé par toutes ses maîtresses, sans compter sa femme. Pour peu que l'on ait consulté les mémoires du temps, on reconnaîtra la réalité du portrait (1). La haute comédie est là, mais on ne peut la tenter. *De par les sacro-sainctes décrétales,* comme disait Rabelais, il est ordonné à toutes gens, se mêlant du théâtre, de mentir. Essaiera-t-on de montrer le jeune Louis XIV, faisant percer un panneau de boiserie pour arriver jusqu'à Mlle de Lamothe-Houdancourt; escaladant les fenêtres quand il trouve l'ouverture de la boiserie solidement murée, et finissant par exiler, après de longues discussions, la duchesse de Navailles, qui, non contente d'avoir condamné le panneau, avait armé la croisée d'un double grillage? Tout cela, entouré du mouvement

(1) Voy. les mémoires de Marguerite de Valois, ceux de la princesse de Conti, Sully, d'Aubigné, etc.

d'intrigues féminines qui se rattache aux actions du jeune roi, offre des germes de comédie piquante, noble et vive, qui resteront peut-être éternellement stériles. La Fronde, tout entière, n'est-elle pas une comédie toute tracée par l'histoire? Faites disparaître le camail du coadjuteur et la calotte rouge de Mazarin, tout le sens historique du drame s'évanouit. Supprimez ces héros sérieux et comiques, autour desquels tout vient se grouper, vous frappez de nullité vos autres caractères; et le grand Condé, fait prisonnier dans l'appartement de la reine; et le roi des halles, caricature de Guise le Balafré; et l'étonnante duchesse de Longueville, et les bourgeois de Paris, et Messieurs du parlement, ne sont plus que des marionnettes qui agissent sans raison, sans but, sans résultat. Que deviendront, si vous les détachez de leurs premiers moteurs, toutes ces situations qui attendent leur poète? le mouvement de Paris, le Palais Royal assiégé, et cette touchante scène où le peuple séditieux, accourant la torche à la main, s'arrête devant le berceau de Louis XIV endormi, contemple la belle figure de l'enfant royal, puis s'écoule lentement et en silence, *le comblant, à voix basse, de mille bénédictions* (¹)? La lutte des deux prêtres rivaux est l'ame invisible de tout ce drame; sans eux vous ne ferez que de l'histoire faussée, du roman sans vraisemblance, quelque tour de force exécuté par de factices ressorts, une œuvre sans vérité, sans mérite réel, quelque talent qu'on y déploie.

La nation catholique par excellence, la nation espagnole n'a point banni de son théâtre les ministres du culte. Sans leur intervention, je ne crois pas que le drame historique moderne soit possible. Toutes nos institutions n'ont-elles pas été formées, consolidées par le christianisme? Pendant plus de mille années, la pensée religieuse et ses interprètes ne se sont-ils pas mêlés à tous les grands événemens historiques? De quelque côté que vous jetiez les yeux, vous retrouvez la même influence : Qu'est-ce que Charles-Quint sans son abdication? l'Espagne sans l'inquisition? la ligue sans la double croix? la cour de Louis XIV sans Bossuet? Vous serez

(¹) Voy. les Mémoires du temps.

éminemment superficiel, frivole et faux, tant que vous ne me montrerez qu'une face de l'histoire ; tant que des scrupules, ou, si l'on veut, des nécessités funestes, voileront précisément la partie secrète, motrice, les ressorts réels et puissans qui ont déterminé les mouvemens des empires.

Je ne m'occupe point ici de discuter la question politique, ni le danger, plus ou moins imminent, qui pourrait résulter de cette franche et entière liberté du théâtre, que je suis loin de confondre avec la licence des mœurs et l'immoralité des discours. Sans doute, la paix publique est infiniment préférable à la situation florissante du théâtre; mais si le bien de l'état commande ces restrictions imposées à la scène, s'il lui est défendu de se mettre en harmonie avec nos connaissances, nos pensées et nos mœurs; si l'on pousse la rigidité plus loin encore, et qu'une foule d'entraves accumulées par des ministres secondaires viennent surcharger de leur poids ces chaînes anciennes et déjà si lourdes, ni le talent ni le génie ne sauront prévenir la décadence de l'art.

Au milieu de cette satiété du public, de ces exigences du pouvoir, de cette gêne des convenances, de cette servitude de la scène, entourés d'obstacles, accablés de souvenirs, les auteurs dramatiques subissent pour dernier malheur l'ennui de s'entendre prescrire par une foule de voix discordantes les routes opposées qu'ils doivent suivre. Ils hésitent entre ces chemins divers, ils se débattent dans ces liens, et se retournant de droite à gauche, toujours inquiets, harassés et souffrans, ressemblent à ce malade du Dante, qui changeait vainement de position et ne pouvait trouver la fin de ses maux. On leur crie d'une part que les vieilles combinaisons dramatiques de la scène française sont épuisées, et qu'ils doivent, renversant l'autel d'Aristote, s'ouvrir une plus large, une plus noble route, à travers les écueils dont le système de Shakspeare est semé; d'un autre côté on leur ordonne de conserver, sous peine de ridicule et d'infamie littéraire, le saint palladium des règles que nos grands auteurs dramatiques nous ont léguées. Presque tous les écrivains ne suivent ni l'un ni l'autre conseil. Ils espèrent séduire les deux partis à la fois, en opérant une conciliation imprévue entre

les deux genres qu'on leur offre pour modèles : ils tentent ce pacte d'alliance entre des systèmes inconciliables, entre deux théories de nature contraire, d'origine opposée. Tantôt, conservant de la vieille manière ce qu'elle a de pire, ils se contentent de jeter des caractères communs et des situations usées dans un plan systématiquement irrégulier : ou bien ils sèment des paillettes empruntées aux écrivains étrangers, une fable construite d'après les anciennes lois de la scène ; assez souvent une originalité extérieure, une nouveauté de costume et d'apparat, cachent une servilité réelle de conception. On pourrait leur dire : livrez-vous avec franchise à l'un ou à l'autre système ; suivez le penchant véritable de votre pensée ; établissez une étroite alliance entre la forme et le fond de votre drame, et vous échapperez à ces dangers. C'est ainsi que M. Lemercier, dans son *Pinto* et son *Christophe-Colomb*, ne consultant que sa pensée propre, son vif sentiment de l'art, a su, malgré les clameurs des critiques, et les préjugés littéraires de son époque, produire des œuvres à la fois libres, vivantes, régulières en leur genre, et éloignées des types convenus.

Le dessein que se sont proposé les auteurs d'une *Fête de Néron*, était grand et digne de tenter un homme de génie. Il s'agissait de montrer Rome perdue de vices, personnifiée pour ainsi dire dans le seul Néron; cette république de soldats vainqueurs, devenue colossale dans ses forfaits comme elle l'avait été dans ses vertus, épuisant le crime comme elle avait épuisé l'héroïsme guerrier. Néron, le type gigantesque de cette horrible époque, se plongeant avec d'orgueilleuses délices dans une fange de voluptés sanglantes, avide d'atteindre le dernier degré de l'infamie, de la férocité et du pouvoir, et s'écriant ensuite : « *Nul autre que moi n'a su ce que peut un prince.* » Cette soif de jouir et de dominer, que l'empire de l'univers n'assouvit pas, et qui cherche un nouveau monde dans des forfaits inouis, *in novissimis criminibus*, donne la véritable clef du caractère de Néron et des mœurs de Rome à cette époque. C'est la plus grande leçon que l'histoire ait offerte aux peuples, sur l'immoralité d'une puissance que rien ne borne. Symbole de Rome dépravée, Néron est

en outre celui du culte physique des formes, de l'idolâtrie des arts, changée en fanatisme frivole et cruel. Quoique Suétone, raconteur confus d'anecdotes entassées sans ordres, ait pu dire à ce sujet, Néron était fort dévot à sa manière ; composant des cantiques, essayant de consacrer et de sanctifier des opprobres par l'exemple des dieux immortels, ayant foi aux amulettes et aux présages, Néron qui offrait à Jupiter les prémices de sa barbe enfermés dans une boîte d'or, et qui se faisait représenter dans le costume d'Apollon, Néron chantant des hymnes devant les autels, nous semble la dernière et la plus infâme expression du paganisme corrompu.

Cette grande et noble idée respire dans Tacite, que Pline son ami appelle avec tant de raison *Semnôtatos*, le Majestueux ; c'est elle qui communique à son histoire, dont nous n'avons que des fragmens, une profondeur de philosophie et une énergie tragique si sublimes. Plusieurs poètes ont puisé à cette source d'inspiration. Racine, né dans un siècle de convenances, soumis à la cour, obligé de plaire à des gens qui adoraient encore la *belle galanterie* de Durfé, Racine, par un prodige d'adresse, à force d'art et de génie, a fait passer sur une scène timide et élégante, noble et discrète, les principaux traits de ce terrible tableau. Pour y parvenir, il s'est emparé de Néron presque enfant et faisant l'essai du crime ; il n'a soulevé qu'à demi, mais avec un artifice menaçant le voile qui couvre la vie future de ce prince. Bassesse universelle, honte du sénat, rivalité d'Agrippine, mélange d'épicuréisme et de férocité, il n'a rien oublié : seulement quelques nuances empruntées au siècle de Louis XIV se sont jointes à cet effrayant ensemble. Ouvrage savant, complet en son espèce, admirable modèle du système de tragédie hellénique-française, Britannicus, sans les taches historiques que je viens de signaler, n'eût point été compris ni applaudi des contemporains. C'étaient les jeunes amours de Britannicus qui faisaient couler leurs larmes ; ils admiraient surtout cette jeune princesse infortunée qui, à la fin du drame se réfugie dans un couvent comme Mlle de La Vallière aux Carmélites. La postérité juste fait peu

d'attention à ces sacrifices que les mœurs du temps exigeaient ; accessoires nécessaires à l'homme de talent qui ne peut se détacher de son époque. Ce qu'elle voit, ce qu'elle admire, c'est la finesse, la force, la précision, la profondeur, le pathétique sublimes de ce tableau.

La forme choisie par Racine s'accordait parfaitement avec le plan de sa pièce : il y avait harmonie entre le but vers lequel elle tendait et le système dans lequel elle était composée. Ce n'était pas Néron tout entier, mais le premier développement de la férocité du monstre que le poète voulait peindre. Rien de plus habile que cette combinaison, pour faire pressentir à la fois l'avenir, et rappeler le passé. De cette manière, toute la vie de cet empereur se trouvait indiquée ; l'auteur le plaçant sur la limite des vertus de son enfance et des forfaits de sa jeunesse, faisait de sa pièce un point central, où venaient converger à la fois les atroces penchans de l'amant de Sporus et les scrupules expirans du jeune élève de Sénèque. De cette conception forte et habile naissaient d'elles-mêmes la nécessité de l'unité de temps, d'action, et même la possibilité de l'unité de lieu la plus sévère.

Ainsi, dans la pièce de Racine, tout nous semble en harmonie, tout est complet ; la forme extérieure dont l'ouvrage est revêtu n'est que l'expression même de la pensée intime du poète. A la peinture de Néron timide encore, et préludant à ses fureurs, il ne fallait que cet espace étroit, ce temps limité, ce développement mâle et simple, quoique restreint. Que l'on veuille, au contraire, dévoiler sur la scène l'ame de Néron, telle que l'usage du crime l'a faite ; que l'on prenne à tâche de la montrer nue, dans toute l'énergie de sa cruauté et de sa débauche ; que, pénétré de la lecture de Tacite, on ne recule pas devant le tableau de cette terrible frénésie, parvenue à son dernier période, il faudra que, sortant du cadre tracé par le grand tragique français, on prenne une autre route pour atteindre un autre but ; que l'on adopte un système contraire pour exprimer une pensée opposée ; que, s'instruisant à son école dans l'art difficile d'établir un parfait accord entre la donnée primitive, l'ame vivifiante d'un ouvrage et sa composi-

tion pour ainsi dire extérieure, on ne s'éloigne de lui que pour imiter en réalité les procédés de son génie. Sans préparatifs, sans autres gradations que quelques récits coupés en dialogues, irez-vous jeter subitement sur la scène Néron tuant sa mère, histrion, baladin, amolli par la débauche, endurci dans le crime, accomplissant des forfaits de despote avec une vanité d'esclave et de bateleur? enfin ce prodige que l'histoire nous fait connaître, voudrez-vous le renfermer tout entier dans un seul lieu, dans un seul jour, dans une seule intrigue? Il est à craindre que vos moyens ne correspondent pas à votre but; qu'en accumulant dans une seule action tous les traits de la vie du fils d'Agrippine, leur confusion et leur incohérence ne blessent le regard indécis et étonné. Dans les diverses phases de son existence Néron a revêtu un caractère différent, que Suétone, en sa qualité de compilateur, n'a point su nuancer, mais que Tacite a reproduit avec soin. L'amant secret de l'affranchie Acté n'est point l'adorateur passionné de Poppée, et ce dernier n'est pas encore l'impudique époux de l'eunuque Pythagore. Il y a, pour qui sait lire dans le cœur des hommes, une marche constante du crime vers des degrés plus profonds, un développement constant du caractère influencé par le sort : par quels prestiges du talent suppléer à l'espace qui vous manquera sur ce tableau?

Si vous choisissez, comme moyen de révéler l'ame de Néron, un seul événement de son règne, les antécédens de sa vie étant supprimés, le spectateur ne saura plus quel homme et quel prodige vous amenez devant lui. Comment Néron s'est-il formé, demandera-t-il? Par quels chemins est-il arrivé au point où il se trouve? Ne serez-vous pas obligé d'accumuler autour de ce fait que vous isolez, une multitude d'accessoires étrangers à la circonstance même que vous aurez choisie, de ramener péniblement vers cet événement unique tout ce que vous avez lu dans vos auteurs? De là une contrainte et un effort qui vous donneront peut-être des situations énergiques, mais dont la gêne évidente ne reproduira point le mouvement rapide de l'histoire, et le jeu hardi du hasard. Avouons-le sans détour : le système hellénique modifié par Racine, système pur et noble en lui-même, éminemment favorable au dé-

veloppement de l'intérêt et des passions, est contraire à la peinture détaillée d'un caractère complet et d'une époque entière. Ce n'est point en elle-même qu'il faut repousser telle théorie, tel genre, telle forme; c'est l'alliance monstrueuse d'une forme et d'une idée qui se repoussent l'une l'autre, que les lois éternelles, non-seulement du goût, mais du monde et de l'organisation, condamnent. La nature, en assignant mille formes diverses à tous les êtres, a départi à chacun d'eux sa vie propre, son ame inséparable de telle forme donnée. Mettez la mythologie en madrigaux, comme fit Benserade; faites agir Brutus et Cornélie dans un roman frivole; essayez, comme Scarron et Thomas Corneille, de soumettre les ouvrages de Caldéron et de Roxas aux lois des unités; ce désaccord entre la forme et le fond, entre le but et les ressorts, sera contraire à l'art et au bon sens. C'est ainsi qu'une statue peinte ou un tableau mêlé de reliefs sculptés offense la vue.

Tandis que le besoin de plaire à un public amoureux de l'histoire entraînait les auteurs d'*Une Fête de Néron* vers la peinture exacte et détaillée des mœurs domestiques du tyran, la crainte de déplaire aux critiques et de rompre le ban des règles les a retenus dans le cercle des unités. Il nous semble que cette double tendance se contrarie, et que l'effet des deux genres ainsi confondus manque d'harmonie. Au talent éminent qui a dicté plusieurs parties de cette tragédie, il manque une audace plus franche encore, la force de tout oser, et de n'embrasser à demi ni le système grec, qui répugne à de tels détails, ni le système de Shakspeare, qui se trouve à l'étroit dans de telles bornes.

Un poète qui, sans se soumettre à aucune théorie, eût voulu reproduire dramatiquement la vie de Néron, vie de libertinage et d'assassinats, trouvait dans Tacite la coupe de trois drames très-vastes. L'un, comprenant tout l'espace depuis la mort de Claude et l'accession de Néron au trône jusqu'à la mort d'Agrippine, pourrait s'intituler *La jeunesse de Néron;* l'autre, s'étendant jusqu'à la *conjuration de Pison*, porterait ce dernier titre; le dernier, terminé par le suicide du monstre, s'appellerait *la Mort de Néron.* Loin de nous l'intention de substituer nos propres idées à celles des

poètes qui ont composé la tragédie dont il est question. Indiquer d'après quelles données et sur quel plan étranger aux trois unités, mais soumis à d'autres lois, la peinture complète de cette époque et de ces mœurs était réellement possible, c'est tout ce que nous voulons ici. Après avoir étudié le point de vue sous lequel Racine a considéré ce sujet, et l'a combiné pour son système, il est utile et curieux de chercher quelles auraient été les ressources du système contraire. Nous verrons ensuite quels sont, selon nous, les inconvéniens du système mixte, que plusieurs écrivains semblent portés à adopter.

Dans cette *Trilogie*, dont tous les élémens se trouvent chez Tacite, on verrait d'abord paraître Agrippine souillée de meurtres et d'incestes, partageant le trône avec son fils, timide, voluptueux, et dompté en apparence par Burrhus et Sénèque; *Acté*, une simple affranchie, aimée de Néron, excitant la haîne jalouse de l'impératrice-mère, et la cause première de sa déchéance : Agrippine, après la mort de Britannicus, conjurant contre son fils, et cette conjuration découverte; Néron tremblant pour son salut, dans les bras d'Acté, puis dans ceux de Poppée, ennemie personnelle de l'impératrice-mère. Fatigué de la craindre, on le verrait poussé au parricide par la peur, la tuer enfin, non-seulement pour obéir à Poppée, mais par la conscience de sa faiblesse, et parce qu'il connaît sa mère. Les adulations du sénat termineraient la première partie de cette trilogie, dénoûment ironique et profond, au milieu duquel un Shakspeare n'eût pas manqué de placer Pœtus Thraseas, dont la voix s'élève seule contre tant de lâches, comme l'accent des dieux justes et de la vertu vengeresse.

Dès que Néron a tué sa mère, et que le sénat lui décerne des couronnes pour ce forfait, il s'abandonne à toute sa frénésie. Il chante sur la scène, il paraît dans le cirque, il traîne les sénateurs et les chevaliers sur l'arène. On verrait dans cette seconde pièce le souverain du monde, connu, repoussé du sanctuaire d'Éleusis par le héraut qui jette l'anathème sur le parricide; puis son mariage avec Poppée, et l'infortunée Octavie assassinée dans l'île Pandateria. Au milieu de ces horreurs se prépare la vengeance et grossit

la colère publique. La conjuration de Pison, si dramatique en elle-même; Épicharis, plus virile et plus courageuse que des sénateurs et des centurions; Sénèque mourant, et la conspiration étouffée dans le sang des hommes vertueux, rempliraient cette tragédie terrible, mais toute romaine, à la fin de laquelle on verrait l'admirable combat de Soranus et de sa jeune fille, dont la piété imprudente a perdu son père, et qui vient lui disputer devant le sénat l'honneur de mourir.

Enfin, comme pour triompher de l'inertie des dieux et braver leur courroux, la magnificence des fêtes quinquennales commencerait la troisième partie de la trilogie; la mort de Pœtus Thraseas, avec lequel Néron voulait, selon Tacite, faire expirer la vertu même, suivrait cette grande débauche. La scène passerait dans les Gaules, où l'on trouverait Vindex s'armant contre le tyran. puis elle reviendrait à Rome, où les sénateurs, étonnés qu'il y ait encore quelque courage au monde, se rassurent un peu. Enfin, le dénoûment, l'affabulation, la dernière catastrophe, sans laquelle les trois drames n'auraient point de sens réel, ce seraient les derniers momens de Néron, abandonné de tous, fuyant comme un esclave, se voilant le visage; averti par les passans de l'arrivée d'Othon, entendant les cris de l'armée qui salue l'empereur nouveau, et dans le fond de sa caverne, toujours rhéteur, toujours artiste, récitant des vers d'Homère, quand Épaphrodite presse sa gorge du poignard que lui-même ne sait pas enfoncer.

On voit quelle variété de tons comporterait un tel ouvrage. Ce n'est point comme meilleur sous le rapport du système que je l'offre; seulement c'est dans ce système seul que la vraie peinture des mœurs peut se trouver. La théorie grecque que Racine a si bien mise à profit me semble convenir à une intrigue vive, à un tableau de passions ardentes, au récit vivant d'une seule catastrophe qui éclate tout à coup. Mais le caractère qui se développe par tant de causes, mais les vastes peintures historiques réclament plus d'espace et d'air. En un mot, ce ne sont pas seulement deux manières différentes de considérer l'art, ce sont des arts différens dont chacun a ses règles, apporte ses jouissances, et entraîne ses

inconvéniens. La chronique telle que Shakspeare l'a faite n'est pas plus irrégulière que la tragédie telle que l'a conçue Racine n'est froide et sans couleur. Ces reproches naissent de l'inhabileté de quelques esprits à saisir ce qui échappe à la sphère de leurs habitudes : vous n'auriez point persuadé à M. Geoffroy qu'il y a un plan très-net dans *Antony and Cleopatra :* et tel Anglais va vous soutenir que *Phèdre* est une déclamation dénuée d'intérêt.

Dans le mode shakspearien de concevoir ce sujet, MM. Soumet et Belmontet ont puisé des beautés réelles, comme ils ont cherché de l'intérêt et des effets vigoureux dans l'ancien mode de tragédie. Au premier de ces systèmes se rapporte l'étude approfondie et vraiment digne de tout éloge, l'étude minutieuse, détaillée, souvent brillante de la vie privée de Néron, ainsi que la présence terrible de Locuste, cet instrument de l'empire, et le départ d'Agrippine sur le vaisseau fatal. Du second système ils ont fait jaillir des scènes pleines de force, mais, selon nous, contraires à l'histoire et combinées avec plus de bonheur dramatique que de fidélité et de sévérité envers les souvenirs que Tacite a laissés. Ainsi Néron cytharède, Néron acteur chante devant sa mère, afin de l'épouvanter, la scène d'Oreste parricide : quoi ! devant cette femme redoutable, devant cette Agrippine qui refusait de se prêter aux amusemens de son fils, et qu'un grand parti aurait secondée si elle eût donné le signal de la défection ! Néron n'avait garde de se dévoiler ainsi. son crime fut celui de la lâcheté. Il ôta à sa mère sa garde germanique, il la combla de caresses, il l'attira au moyen de lettres perfides et pleines de douceur, fit environner sa maison de gardes, prétexta un crime supposé qu'il lui attribua l'intention de commettre, et tout tremblant il attendit l'accomplissement de ce forfait qui le rendait maître absolu du monde. La même manière de sacrifier la vérité à la force de l'effet théâtral a dicté aux auteurs la situation du quatrième acte, situation admirable en elle-même, et entachée historiquement du même défaut. Agrippine, sortant des eaux où son fils a voulu la faire périr, au lieu de se réfugier dans sa *villa* et d'écrire à Néron, avec une dissimulation parfaite, qu'un accident l'a mise en danger et qu'il ait à rendre grâces aux dieux

qui l'ont sauvée, revient, toute échevelée, accuser son fils devant le sénat. Il est évident que ce fantôme de mère et de reine, si beau et si noble à la scène, n'eût point joué de rôle dans l'histoire sans soulever le peuple entier, sans causer ces grands mouvemens que redoutait Néron. « Tum pavore ex animis, et jam jam affore obs- » tans vindictæ properam, sive servitia armaret, vel militem ac- » cenderet, sive ad senatum et populum pervaderet naufragium et » vulnus, et interfectos amicos objiciendo : quod contra subsidium » sibi ? » — « *La terreur lui ôtait l'usage de ses sens : elle va ve-* » *nir, elle va venir, disait-il, ardente pour la vengeance ; et soit* » *qu'elle arme les esclaves, soulève l'armée, ou s'adresse au* » *peuple, au sénat, leur montrant sa blessure, leur disant son* » *naufrage et la mort de ses amis, que faire? comment me* » *défendre* (1) ? »

Le cinquième acte tout entier nous semble mériter le même blâme. Non, jamais Néron, entrant, comme l'ont supposé les auteurs, dans la chambre de sa mère endormie, n'eût été lui-même écouter le rêve de cette mère, qu'il est prêt à faire assassiner. Il y a dans cette situation une impossibilité morale, qui correspond à l'infidélité historique. Timide, lâche, accessible aux remords de la superstition, accoutumé à trembler devant sa mère, il eût plutôt fui aux extrémités de la terre, non-seulement avant, mais après le crime commis. Son intention, dit Suétone, était de faire un voyage, croyant échapper à ses souvenirs. Enfin, dans ce caractère monstrueux, la peur est avec la férocité et la sensualité, le trait principal ; et la démarche que les auteurs ont attribuée à Néron est d'une ame atroce, mais non d'une ame craintive.

Dans ce temps où les idées les plus divergentes sont en lutte, où le conflit du vrai et du faux, des anciens et des nouveaux systèmes produit un chaos si bizarre, il est rare de rencontrer un ouvrage assez marquant pour mériter un examen approfondi ; et il n'est pas étonnant que des hommes de mérite, empruntant à deux théories contraires les élémens de leur œuvre, aient essayé de les concilier.

(1) Liv. XIV, § 7.

Cependant cette union nous semble contraire à l'unité de la conception. De ce mélange résulteront des ouvrages qui ne seront ni le tableau d'une époque, ni celui d'une passion, ni celui d'une intrigue. Les inconvéniens, ainsi que les beautés des deux systèmes viendront à se combattre, et le vulgaire ne verra dans cet effort qu'une confusion de couleurs entassées sans art. Ce ne sont point, à propos d'une tragédie remarquable, des conseils pédantesques ou des critiques haineuses que nous avons prétendu offrir, mais des idées sur l'art, mais des vues individuelles et peut-être isolées sur son but, sur ses limites, si mal fixées et si mal comprises.

Ph. Chasles.

ANECDOTES

D'UN VOYAGE EN RUSSIE.

(1828.)

Deuxième Article (1).

LA LÉGISLATION ET LES PRISONS RUSSES.

Avant de décrire l'intérieur des prisons russes, il est, je pense, convenable de donner au lecteur une idée des lois qui peuplent de nombreux habitans ces tristes séjours. Je sais qu'en abordant ce sujet, je ne puis manquer de rencontrer beaucoup d'objections. La conversation seule a-t-elle pu donner à un voyageur comme moi une idée bien exacte de la manière dont on obtient, en Russie, bonne et impartiale justice? Consultez quelque personnage attaché à la cour impériale ou à la personne de l'empereur, il vous fera inévitablement de la législation et de la justice russes un tableau propre

(1) Voir tom. IV, p. 189.

à vous convaincre que la Russie est véritablement un pays libre, qu'une cour de justice n'y rend pas une sentence dont on ne puisse appeler à une autre cour, et qu'après de nombreuses révisions, la cause est enfin portée devant l'empereur lui-même, pour être jugée par lui en dernier ressort. Un écrivain, dont le livre embrasse les diverses positions dans lesquelles peut se trouver un sujet russe, a dit récemment qu'en 1826, 2,850,000 causes ont été portées devant les différens tribunaux russes, et que l'empereur, non content de la marche ordinaire des affaires, et sans cesse occupé du bien-être et du bonheur de ses peuples, s'est encore imposé à lui-même un travail et des obligations inusitées. Cette tâche extraordinaire consiste à examiner lui-même les rapports qu'on lui adresse sur toutes les arrestations, tous les emprisonnemens qui ont lieu dans l'étendue de l'empire, sur l'état des prisons et la qualité des prisonniers. Quelque louable que soit cette sollicitude du souverain, quelque ardeur qu'il mette à remplir cette tâche pénible, nous garantissons qu'il ne peut l'accomplir dans toute son étendue. A ce compte, l'empereur n'aurait, en effet, pas moins de *cinq* affaires à examiner par minutes, en travaillant jour et nuit, pendant toute l'année. On va plus loin : on avance que l'empereur supporte avec une si louable constance cet importun surcroît de travaux, qu'on le voit souvent donner les ordres nécessaires pour accélérer le jugement de certains individus qui avaient longtemps langui dans les prisons.

Les pages suivantes démontreront jusqu'à l'évidence la fausseté de telles assertions. J'ai vu dans les prisons des hommes dont la conversation m'a appris qu'ils étaient restés enfermés dans leurs étroites cellules pendant dix-huit mois, sans pouvoir obtenir d'être jugés. J'en ai vu d'autres qu'on avait relâchés, après une détention de deux années, sans jugement, sans qu'ils eussent même jamais connu la cause de leur emprisonnement. Dans les affaires criminelles, un homme peut traverser quatre juridictions différentes avant d'être condamné définitivement. Ces quatre juridictions sont : un tribunal d'enquête ou tribunal de police (qui n'a rien de commun avec les tribunaux de police anglais), un tribunal de pre-

mière instance, une cour d'appel, et enfin une cour de cassation. Mais il ne faut pas croire qu'un plaideur pauvre puisse tirer aucun profit de l'existence de ces quatre tribunaux ; la justice russe se mesure au nombre de roubles qu'on a eu préalablement soin de compter aux juges pour les corrompre.

L'impératrice Catherine tenta d'établir un code de lois, que ses successeurs se sont efforcés plus heureusement de détruire. Chaque ukase a, dès sa promulgation, force de loi ; et quelquefois ces ridicules décrets se rendent à propos des circonstances les plus frivoles. Par exemple, sous le règne du maniaque Paul, le fils d'un négociant anglais s'étant promené dans les rues de Pétersbourg avec une casquette de chasse sur la tête, on publia, au nom de l'empereur, un ukase qui défendait à tout sujet russe de paraître en public la tête couverte de l'*objet* que le fils du marchand anglais avait adopté pour coiffure. Un autre ukase du même tyran prescrivait la couleur du sable dont on devait faire usage en hiver dans les rues de la capitale. Il existait, en effet, un réglement aux termes duquel tout habitant était tenu de balayer la neige devant sa maison, et d'y répandre du sable chaque jour, avant sept heures du matin.

La peine de mort avait été abolie en Russie sous le règne d'Élisabeth; mais l'empereur actuel a prouvé, en quelques douzaines d'occasions, qu'il se mettait au-dessus de cette loi; et le bourreau n'a pas manqué d'occupation depuis son avénement au trône. Élisabeth elle-même avait violé cette loi de clémence ; et les flots de la Neva pourraient, sous ce rapport, faire de lamentables récits du règne de Catherine. Sous l'empereur Nicolas, on n'y a pas mis tant de mystère : les criminels d'État ont été condamnés à mort en termes bien clairs; cinq d'entre eux furent exécutés et pendus aux murailles de la citadelle de Pétersbourg (1).

Quelques Russes distingués par leur talent ou le rang qu'ils occupent, affirment que jamais en Russie un coupable n'est condamné à mort; mais si la peine à laquelle il est condamné est trop

(1) *Rapport adressé à S. M. l'empereur Nicolas par la haute cour de justice, et jugement rendu contre les criminels d'État.*

forte pour qu'il puisse y survivre, je suppose qu'on ne prétendra pas y faire grande différence. Par exemple, en 1826, à Taganrock, un homme convaincu de meurtre, et qui avait bien mérité la mort, fut condamné par un tribunal militaire à recevoir quinze mille coups de bâton, en passant quinze fois par les baguettes, entre deux lignes de cinq cents hommes chacune. L'impératrice-mère, avec ces sentimens miséricordieux dont elle a toujours fait preuve (car dans les annales du monde, on ne saurait trouver de femme plus douce, plus sensible, d'une bonté plus parfaite), sollicita un adoucissement de peine pour le coupable, et obtint qu'on lui fît remise de cinq mille coups. A peine le malheureux en eut-il reçu cinq cents, qu'il resta sur la place. Il se releva, en reçut encore cent, et retomba. Enfin on l'attacha dans une brouette, et on lui administra le nombre de coups auquel il était encore condamné : il était mort avant d'en avoir reçu mille. Je ne cite que ce seul exemple; mais quand nous en viendrons à examiner les prisons de Moscou, j'aurai occasion d'en citer plusieurs autres.

Il se présente deux questions à résoudre : 1° est-il possible, ou non, d'obtenir en Russie impartiale justice? 2° les plaideurs ont-ils les moyens de forcer, dans un temps donné, les juges à rendre un arrêt quelconque?

Pour répondre à la première question, je citerai deux exemples qui se sont présentés à mes observations, sans prétendre en conclure, cependant, qu'il soit impossible de trouver par hasard en Russie un juge honnête homme, et que la justice n'y soit pas quelquefois impartiale et intègre.

Le propriétaire de la maison que j'habitais à Moscou intenta un procès à un individu, son débiteur de 3,000 roubles, pour pareille valeur de marchandises qu'il lui avait livrées. Les deux parties corrompirent le juge, mais mon propriétaire fut le plus généreux : il m'affirma, et son caractère d'honnête homme méritait toute croyance, qu'il avait contracté l'obligation de payer au juge 1,000 roubles après jugement prononcé en sa faveur, à condition qu'on lui ferait payer les deux autres mille roubles qui lui revenaient; son offre avait été acceptée, et il remplit son en-

gagement après avoir attendu son argent pendant deux années.

Voici maintenant l'autre histoire : un Américain que je connaissais personnellement avait perdu la totalité d'une belle fortune, par suite de divers procès dans lesquels ses adversaires avaient mieux que lui réussi à corrompre les juges; il me raconta ainsi la cause de sa ruine; il avait acheté à bas prix un vaisseau échoué sur la côte d'Archangel; voyant que ce bâtiment n'était pas gravement endommagé, et qu'on pouvait le réparer à peu de frais, il fit un traité (dont j'ai vu l'original, ainsi que tous les papiers relatifs à cette affaire) avec un Russe, constructeur de navires; le Russe s'engageait à remettre le vaisseau en état, à le doubler en bois de chêne, et à finir toutes les réparations dans l'espace de deux mois. L'Américain consentit à payer mille roubles d'avance; un mois s'écoula; et le vaisseau, au lieu de prendre meilleure figure, semblait diminuer peu à peu. Les planches s'en allaient les unes après les autres; chaque jour on voyait passer sur le rivage, et de là chez le constructeur, un câble et d'autres articles de mince importance; au bout de deux mois le bâtiment se trouva entièrement dégarni de planches. L'Américain cita son adversaire en justice; d'abord, pour qu'il eût à restituer les 1,000 roubles qu'il avait reçus, et, de plus, la valeur intégrale du navire qu'il avait détruit, ensuite pour se voir condamner à des dommages-intérêts, en indemnité de la violation du contrat qu'il avait souscrit.

Avant d'entamer le procès, il invita à dîner le président, et, sans trop de détours, il lui offrit une récompense honnête, à la simple condition de lui faire rendre justice. Le président refusa ce qu'on lui offrait, alléguant qu'il avait reçu beaucoup plus de la partie adverse. L'Américain, croyant ses offres très-suffisantes, rompit ses négociations avec l'honnête magistrat; mais il réussit à gagner les quatre autres juges qui composaient le tribunal, et quand on en vint aux opinions, les quatre juges se déclarèrent pour l'Américain, et le président pour le Russe; de là, intervint un appel à Moscou. J'ai vu dans le porte-feuille du gouverneur une note qui ne laissait aucun doute sur la justice de la cause de l'Américain, et la friponnerie dont il avait été victime. L'affaire n'en fut pas moins

portée encore une fois devant le tribunal de Riga ; les débats durèrent un an. Le Russe était un homme riche, l'Américain devenait de jour en jour plus pauvre, et les présens pour les juges augmentaient par conséquent d'un côté à mesure qu'ils diminuaient de l'autre : ils cessèrent même en partie du côté de l'Américain, qui croyait le gain de son procès suffisamment assuré par les deux jugemens déjà rendus en sa faveur. Il semblait qu'en pareil cas aucun tribunal, même un tribunal russe, ne pouvait manquer de lui faire justice. Cependant la Cour de Riga prononça contre lui, et la sentence, portée devant le conseil de Pétersbourg, reçut la signature de l'empereur, de sorte que le vaisseau, l'argent avancé et le câble, restèrent entre les mains du charpentier russe, comme sa propriété légitime.

Quelques voyageurs ont prétendu que l'autorité tutélaire de la *Cour de conscience*, appelée *Slovestnoy sood*, garantissait aux Russes tous les droits qui émanent, pour les citoyens anglais, de l'acte d'*habeas corpus*. « En effet, ont-ils dit, lorsqu'un prisonnier adresse à cette Cour une pétition établissant qu'il a été détenu plus de trois jours sans connaître le motif de sa détention, la Cour est forcée d'examiner, sans désemparer, la qualité du prisonnier, et d'établir clairement les motifs de son arrestation. S'il se trouve que le prisonnier n'a pas été arrêté pour offense contre la personne de l'empereur, pour trahison, meurtre ou vol, il est déchargé de toute accusation, ou du moins il est mis en liberté, sauf à se représenter, à la première injonction, devant la Cour, ou tout autre tribunal qu'il lui plaira choisir, lorsque le temps de le juger sera venu. »

Je ne nie pas l'existence d'une telle Cour, ni celle du *tribunal oral*, appelé *Slovestnoy sood* : mais les Cours de justice ne sont nullement utiles au pauvre. Dans le cas où la *Cour de conscience* négligerait d'éclaircir les motifs de la détention d'un individu, le président est passible d'une amende de 500 roubles d'argent, somme qui dépasse celle de ses honoraires annuels ; mais le malheureux prévenu ne viendra jamais à bout de porter son affaire à la connaissance d'une autre Cour, car les roubles seuls, ainsi que

je l'ai déjà dit, peuvent amener un procès à fin. Deux exemples prouveront que mes assertions reposent sur des faits incontestables.

En 1828, je visitai la grande prison de Moscou. C'est un grand édifice de forme circulaire, et qui s'étend sur un assez vaste espace de terrain pour que les prisonniers puissent s'y livrer à divers genres d'exercice : on y trouve des bains qui leur sont ouverts le lundi et le jeudi de chaque semaine. L'arrangement intérieur de la prison n'était nullement conforme à l'idée que je m'en étais faite d'avance; en effet, tout voyageur qui a visité les établissemens publics en Russie, conviendra sans difficulté qu'on y trouve plus de régularité et de propreté que dans ceux de tout autre pays du monde. Contre mon attente, je remarquai dans cette prison une malpropreté extraordinaire, et je ne me souviens pas d'avoir, de ma vie, respiré d'odeur plus insupportable. Dans chaque division intérieure, il y a deux grandes planches, une de chaque côté de la salle, et qui en occupe toute la longueur; c'est sur ces planches que dorment les prisonniers, enveloppés d'une peau de mouton, et jetés en quelque sorte pêle-mêle les uns sur les autres. Je fus grandement étonné du nombre de détenus que contenait une seule division, sans qu'il y eût de distinction établie entre les grands coupables et ceux qui n'avaient commis que de moindres fautes. Pendant que nous traversions la cour la plus vaste et la plus peuplée, et que nous demandions à quelques jeunes vagabonds la cause de leur détention, un vieillard plus qu'octogénaire se précipita aux pieds du gouverneur, et baisa le bas de sa *Shube;* ses cheveux étaient blancs comme la neige, ses yeux faibles et presque éteints, ce qui, joint à des symptômes de paralysie, annonçait évidemment une fin prochaine. « Assurément, dis-je en le » voyant, cet homme ne valait guère la peine d'être enfermé, car » la mort débarrassera bientôt l'empire russe de ce vieux pécheur; » mais pour quel crime est-il détenu? — Cet homme, répondit le » gouverneur avec un ton d'emphase particulier, cet homme a » perdu son passeport. » J'avais souvent ouï dire qu'un Russe ne pouvait adresser à qui que ce soit une injure plus grave que de lui dire : « vous êtes un homme sans passeport; » j'étais cepen-

dant loin de penser que le défaut de passeport pût exposer un homme à être si long-temps enfermé avec les plus grands coupables de l'empire. Ce pauvre homme était en prison depuis deux mois, et il avait la perspective d'y rester long-temps encore; vieux et mutilé comme il était, son maître ne faisait aucune recherche relativement à son absence; suivant toutes les probabilités, le pauvre malheureux mourra en prison.

Après avoir traversé plusieurs cours, nous montâmes les degrés d'un escalier qui nous conduisit à des chambres petites et étroites, qu'occupent les prisonniers condamnés à la réclusion solitaire. En ouvrant une porte, j'aperçus un homme de taille longue et maigre, avec une longue barbe blanche, et qui paraissait se lever avec difficulté de la place où il était étendu. Il était depuis six mois au secret sans pouvoir obtenir d'être jugé. « Il est probable, me dit le » gouverneur, que cet homme ne pourra pas être jugé avant un » an. Il est accusé de fausse monnaie; mais je ne pense pas qu'il y » ait de preuves suffisantes pour le convaincre. » Le gouverneur demanda à ce pauvre homme s'il avait quelques plaintes à lui adresser; celui-ci ne répondit à cette question que par un signe de tête négatif.

La chambre voisine était habitée, depuis quelques mois, par un schismatique; comme l'autre prisonnier, il n'avait pas encore été jugé, et on l'avait enfermé sur de simples soupçons. En voyant ces malheureux, nous ne pûmes, mon compagnon de voyage et moi, nous empêcher de bénir la législation de notre heureuse Angleterre, et les bienfaits de cette liberté civile qu'elle garantit à tous ses enfans. Nous entrâmes ensuite dans une chambre où étaient renfermés huit prisonniers appartenant à l'ordre de la noblesse. Sur ces huit individus, quatre n'avaient jamais été mis en jugement, et un autre, qui n'avait pas la moindre idée du motif de son arrestation, était en prison depuis cinq mois. Cependant ces gentilshommes paraissaient assez contens de leur sort. Ils avaient tous des lits, ce qui était certainement chose toute nouvelle pour quelques uns d'entr'eux. On voyait des guitares et des violons suspendus aux murailles de la chambre, tout récemment badigeo-

nées. Ils dînaient au moment de notre arrivée; et pour des prisonniers, ils paraissaient faire bonne chère. Sous ce rapport, c'est justice de dire qu'il y a beaucoup à gagner pour les gens du commun à être mis en prison. Lorsqu'ils sont en liberté, à peine ont-ils à manger autre chose que du pain noir et une misérable soupe; en prison, ils ont de la viande deux fois par semaine, et en quantité plus que suffisante pour chacun.

Pour prouver que les arrestations ne sont pas rares en Russie, il me suffirait, au besoin, de citer l'anecdote suivante que je tiens d'un prince russe qui en fut lui-même le héros. Il était à la tête de son régiment, lorsqu'une troupe de cosaques se présente à lui, conduisant un traîneau dans lequel il fut placé et emporté rapidement l'espace de plus de mille werstes, jusqu'à Saint-Pétersbourg, sans qu'il eût la moindre connaissance du motif qui lui faisait faire cet incommode et glacial voyage. Le lendemain de son arrivée, il fut admis à l'audience du juste et débonnaire Nicolas, qui le reçut de la façon la plus cordiale; il voulait que le prisonnier le regardât plutôt comme son ami que comme son souverain; et il lui fit entendre qu'on le soupçonnait d'avoir pris quelque part à la conspiration révolutionnaire. Le prisonnier représenta les services que lui-même et sa famille avaient rendus à l'empire et à l'empereur, et repoussa de tels soupçons avec toute la chaleur d'un homme d'honneur insulté. Il n'en fut pas moins renfermé pendant six mois à la citadelle de Petersbourg. Durant sa détention, on ne lui fit plus une seule question; au bout des six mois il fut relâché; mais à l'heure où j'écris il n'a pas encore recouvré le commandement de son régiment.

Dans une autre partie de la prison, les condamnés, destinés à coloniser la Sibérie, prenaient du repos avant d'entamer leur long et triste voyage. Le docteur Clarke prétend que « l'exil peut à » peine être regardé comme un châtiment pour un gentilhomme » russe. » Ce que je sais, de science certaine, sur des événemens encore tout récens, m'empêche de partager cet avis. Il est, en effet, généralement connu que ceux des membres de la noblesse russe qui, dans ces dernières années, ont été condamnés à aller habiter

cette contrée inhospitalière, y ont contracté les habitudes de la plus honteuse et de la plus basse dépravation. Si je ne me renfermais dans les bornes de la délicatesse, je pourrais citer des exemples de femmes assez généreuses pour abandonner les délices de la capitale, pour traîner une misérable existence en exil près de leurs maris, et qui, pour prix du sacrifice qu'elles avaient fait de leur liberté, n'ont reçu que d'atroces et infames traitemens. Je ne saurais dire combien d'exilés ont vu leur châtiment adouci au moment de leur arrivée en Sibérie; mais certainement les préparatifs de ce terrible voyage des exilés n'offrent rien que de dur et de pénible. Lorsque l'empereur Nicolas monta sur le trône, environ six mille individus perdirent la vie. Les principaux agens de la résistance qu'on essaya d'opposer à son avénement furent exécutés; d'autres furent exposés sur la place de la citadelle, on brisa leurs épées, on leur arracha leurs épaulettes et tous les signes d'honneur que les Russes portent sur la poitrine; leurs noms mêmes furent changés, et, après cette exposition publique, on les envoya en Sibérie pour travailler aux mines ou balayer les rues.

Je puis affirmer, sans crainte de contradiction, qu'il n'y a pas en Russie une seule famille de distinction qui n'ait quelque parent exilé en Sibérie; et, ce qui est plus extraordinaire, c'est que la famille de l'exilé ne regrette jamais long-temps sa perte; elle donne même des fêtes et des soirées comme à l'ordinaire: telle est la volonté de l'empereur; et « que sa volonté soit faite: » c'est l'axiome national des Russes. Le premier dogme qu'on inculque à un sujet russe est celui de l'obéissance passive.

Les meurtres ne sont pas rares en Russie. Le motif pour lequel on en entend si peu parler, c'est la défense intimée aux journaux de jamais faire connaître un assassinat ou un vol. Tout cela est uniquement du ressort de la police. Dans un grand cercle à Moscou, la conversation vint à tomber sur les crimes qui se commettent dans les différens pays de l'Europe. Sous ce rapport, l'Angleterre eut, d'un commun accord, une prééminence décidée: « Les journaux » anglais, dit un certain prince russe, sont pleins de récits de meur- » tres, de rapts, de vols, de faux, de suicides; ces crimes sont beau-

» coup plus rares en Allemagne et en France : chez nous, ils sont » presque inconnus. » Un général célèbre, historien et poète tout à la fois, observa sensément que l'abondance et la multiplicité des récits de ce genre, dans les feuilles anglaises, donnaient seules aux nations étrangères une si fausse idée de l'état de la société en Angleterre. « Si les papiers anglais, ajouta-t-il, eussent eu connaissance » d'un fait qui se passa sous mes yeux, il y a huit mois, ils en parle- » raient encore aujourd'hui. Un officier du régiment de R*** de- » manda un congé qui lui fut refusé : le lendemain, jour de parade, » il s'avança vers le colonel, auteur du refus, et l'étendit roide » mort sur la place. » Eh quoi ! le colonel R*** a été tué ? telle fut l'exclamation de la compagnie tout entière. Il y avait là plusieurs des plus grands personnages de l'empire, et pas un n'avait ouï parler de cet événement. S'il arrivait, à Londres, que le chien d'une grande dame tombât par la portière de sa voiture, les papiers anglais feraient de cet accident plus de bruit que les journaux russes de la défaite d'un régiment taillé en pièces à Schumla. Pendant la guerre, l'état des morts ne se publie même que deux mois après la bataille. J'étais à dîner chez une belle comtesse, à Moscou, lorsqu'une lettre, arrivée par la poste de Saint-Pétersbourg, lui apprit tout à coup la mort de deux de ses frères. L'un d'eux avait été tué cinq mois avant que sa famille en reçût la nouvelle.

Si de prompts châtimens suffisaient pour prévenir les crimes, la police de Pétersbourg devrait avoir peu d'occupation. Un personnage bien connu en Angleterre, et qui occupe en Russie un poste politique important, fut volé, dans sa maison même, d'une valeur considérable. La police fit subir à tous les domestiques un examen rigoureux, et elle choisit de préférence un d'entre eux comme l'auteur probable du vol. Le maître connaissait bien la probité de cet homme : il rendit en sa faveur un témoignage qui devait le mettre à l'abri du soupçon ; il donna même à entendre qu'il en soupçonnait un autre que lui ; mais ce fut en vain. La police avait décidé que c'était bien là le voleur, et elle le condamna à recevoir préalablement trois mille coups de fouet. A peine la sentence eut-elle été exécutée, qu'on découvrit le véritable voleur. Le pauvre

domestique, au lieu du dédommagement qu'il était en droit d'attendre pour une si atroce injustice, reçut l'ordre de quitter la ville, afin que l'affaire fût promptement étouffée. Je tiens cette anecdote d'un Anglais qui réside en ce moment même à Pétersbourg.

Sous le règne d'Alexandre, on vola à l'ambassadeur de France une tabatière de grand prix : en homme prudent, l'ambassadeur parla d'abord de cette affaire à l'empereur, et lui exprima sa crainte de ne pouvoir jamais recouvrer l'objet volé. Il ne se gêna pas ensuite pour parler publiquement de la mollesse de la police russe, comparée à l'activité de la police française. L'empereur donna des ordres au directeur de la police, et, quelques semaines après, un haut fonctionnaire de cette police se rendit en visite chez l'ambassadeur ; il lui représenta combien était fausse l'opinion que s'était faite son excellence : « J'ai là votre tabatière, ajouta-t-il. — Je suis fort aise de la revoir, dit l'ambassadeur ; ayez la bonté de me la rendre. — Non pas, reprit l'officier de police, avant de la remettre en vos mains j'ai un certain nombre de formalités à remplir. » En effet, ces formalités étaient si nombreuses, que l'ambassadeur ne revit jamais sa tabatière.

L'ordre admirable qui règne dans les rues peut faire apprécier l'excellence de la police russe. Pendant la nuit, une ville russe est aussi tranquille qu'un petit village. Il n'y a pas là de *watchmen* pour crier les heures ; les femmes publiques sont obligées de faire retraite de bonne heure, et l'on peut traverser la ville d'un bout à l'autre sans entendre un seul mot. A la moindre tentative de trouble, vous êtes sur-le-champ entouré par des sentinelles qui s'élancent sur vous, de leurs guérites singulièrement peintes aux couleurs de l'empereur, et vous êtes arrêté sans le moindre délai. Un étranger n'a rien à craindre de ces agens de la sûreté publique, quoique certains écrivains aient exprimé une opinion contraire. J'ai traversé Moscou et Pétersbourg dans tous les temps et à toutes les heures, j'ai mesuré les édifices publics, et je n'ai jamais été molesté qu'une seule fois : c'était à Moscou, lorsque je voulus compter les canons abandonnés par les Français, ou pris sur eux, pendant leur malheureuse et mémorable retraite ; on m'enjoignit, en termes

bien clairs, de décamper, parce qu'il y avait un ordre qui interdisait à tout étranger de toucher à ces canons, ou de les compter.

Catherine II voulut qu'en Russie tout homme fût jugé par ses pairs. Toute noble et grande que soit cette idée, l'exécution en est impossible dans un pays où toute la population ne se divise qu'en deux parties, les nobles et les paysans. Ainsi, dans les tribunaux civils ou criminels, qui connaissent également des procès des nobles et de ceux des paysans, la cour se compose d'un juge et de deux *assistans*, élus pour trois années, et choisis parmi les nobles. On leur adjoint deux *assistans*, choisis parmi les paysans. S'il s'agit d'une contestation entre deux négocians, on forme la cour de deux bourgmestres et de quatre *assistans*, choisis dans la classe commerçante. Tout cela est très-beau et très-juste sur le papier; et si la justice était impartiale, on pourrait dire que la Russie est un pays vraiment libre. Mais ceux qui ont habité la Russie savent l'énorme distance qui sépare les nobles des paysans; distance telle, que des paysans ne peuvent jamais s'opposer efficacement à une décision rendue par des nobles. « D'après la position relative des deux » classes de la société, est-il possible, dit M. Ancelot, d'imaginer que des paysans, qui siégent dans un tribunal à côté de juges » nobles, puissent être eux-mêmes des juges libres et indépendans? » Peuvent-ils dépouiller tout à coup leurs habitudes d'esclavage? » Les nobles peuvent-ils, de leur côté, oublier la supériorité qu'ils » tiennent du hasard de la naissance ou du caprice de la fortune? » Non, sans doute. Aussi les fonctions d'un juge choisi parmi les » paysans se réduisent-elles à prendre soin que la salle d'audience » soit bien échauffée, etc. » Je suis, sur ce point, tout-à-fait de l'avis de M. Ancelot. J'en ai vu et entendu bien assez pour être convaincu qu'on pourrait donner aux paysans toute autre fonction que celle de juges muets, sans pouvoir même de voter ou de contredire. Si la cour rend un faux jugement, les juges peuvent être poursuivis et interdits immédiatement de leurs fonctions, qui devraient, ainsi qu'on l'a vu plus haut, durer trois années. Aussi les cours de justice russes évitent-elles, autant que possible, de prononcer des jugemens. De là viennent les interminables lenteurs des

affaires en matière civile; et lorsqu'on considère le mince salaire attribué aux juges, la courte durée de leurs fonctions et l'avidité générale des Russes en affaires d'argent, on trouve qu'il y a tout intérêt pour les plaideurs à *graisser la patte du tribunal*, s'ils veulent avoir certainement gain de cause.

Les tribunaux criminels ne connaissent nécessairement que des affaires criminelles; leurs jugemens doivent avoir la sanction du gouverneur de la province. Si l'affaire est de haute importance, on en appelle toujours au sénat. Le tribunal de police expédie les affaires de moindre importance avec une légèreté qui étonnerait les magistrats anglais; il juge toutes les affaires relatives à la perturbation du repos public, et le crime énorme de marcher sans passeport, crime qu'on punit par le *knout*, ou du moins par la prison.

En Russie, les prisonniers pour dettes sont relâchés au bout de cinq ans; mais à l'expiration de ce terme, ils peuvent être repris sur-le-champ par un autre créancier, qui est toujours obligé de payer cinquante roubles par an pour les alimens de sa victime. C'est ce qui a fait dire à M. Ancelot « qu'il vaut mille fois mieux, en » Russie, avoir des créanciers que des débiteurs. » Si le débiteur est au service, il est défendu d'attenter à sa personne ou à ses propriétés; il peut toujours emprunter sur sa propriété, à de gros intérêts, car la loi contre l'usure (qui existe réellement en Russie) ne reçoit que de rares applications. D'ailleurs le débiteur peut toujours se faire employer d'une façon quelconque dans un service public; et il se trouve par là tout-à-fait à l'abri des poursuites de son créancier.

(*New Monthly Magazine.*)

RACINE.

Deuxième Article (¹).

Racine fut dramatique sans doute, mais il le fut dans un genre qui l'était peu. En d'autres temps, en des temps comme les nôtres, où les proportions du drame doivent être si différentes de ce qu'elles étaient alors, qu'aurait-il fait? Eût-il également tenté le théâtre? Son génie, naturellement recueilli et paisible, eût-il suffi à cette intensité d'action que réclame notre curiosité blasée; à cette vérité réelle dans les mœurs et dans les caractères qui devient indispensable après une époque de grande révolution; à cette philosophie supérieure qui donne à tout cela un sens, et fait de l'action autre chose qu'un *imbroglio;* de la couleur historique autre chose qu'un *badigeonage?* eût-il été de force et d'humeur à mener toutes ces parties de front, à les maintenir en présence et en harmonie, à les unir, à les enchaîner sous une forme indissoluble et vivante, à les fondre l'une dans l'autre au feu des passions? N'eût-il pas trouvé plus simple et plus conforme à sa nature de retirer tout d'abord la passion du milieu de ces embarras étrangers dans lesquels elle aurait pu se perdre comme dans le sable, en s'y versant; de la faire

(¹) Voir tom. IX, p. 23.

rentrer en son lit pour n'en plus sortir, et de suivre, solitaire, le cours harmonieux de cette grande et belle élégie, dont *Esther* et *Bérénice* sont les plus limpides, les plus transparens réservoirs? C'est là une délicate question, sur laquelle on ne peut exprimer que des conjectures; j'ai hasardé la mienne; elle n'a rien d'irrévérent pour le génie de Racine. M. Étienne, dans son discours de réception à l'Académie, déclare qu'il admire Molière bien plus comme philosophe que comme poète. Je ne suis pas sur ce point de l'avis de M. Étienne, et dans Molière la qualité de poète ne me paraît inférieure à aucune autre; mais je me garderai bien d'accuser le spirituel auteur des *Deux Gendres* de vouloir renverser l'autel du plus grand maître de notre scène. Or, est-ce davantage vouloir renverser Racine que de déclarer qu'on préfère chez lui la poésie pure au drame, et qu'on est tenté de le rapporter à la famille des génies lyriques, des chantres élégiaques et pieux, dont la mission, ici bas, est de célébrer l'*amour* (en prenant *amour* dans le même sens que Dante et Platon)?

Indépendamment de l'examen direct des œuvres, ce qui nous a surtout confirmé dans notre opinion, c'est le silence de Racine et la disposition d'esprit qu'il marqua durant les longues années de sa retraite. Les facultés innées qu'on a exercées beaucoup et qu'on arrête brusquement au milieu de la carrière, après les premiers instans donnés au délassement et au repos, se réveillent et recommencent à désirer le genre de mouvement qui leur est propre. D'abord il n'en vient à l'ame qu'une plainte sourde, lointaine, étouffée, qui n'indique pas son objet et nous livre à tout le vague de l'*ennui*. Bientôt l'inquiétude se décide; la faculté sans aliment s'*affame*, pour ainsi dire; elle crie au dedans de nous; c'est comme un coursier généreux qui hennit dans l'étable et demande l'arène; on n'y peut tenir, et tous les projets de retraite sont oubliés. Qu'on se figure, par exemple, à la place de Racine, au sein du même loisir, quelqu'un de ces génies incontestablement dramatiques, Shakspeare, Molière, Beaumarchais, Scott. Oh! les premiers mois d'inaction passés, comme le cerveau du poète va fermenter et se remplir! comme chaque idée, chaque sentiment va revêtir à ses yeux un

masque, un personnage, et marcher à ses côtés! que de générations spontanées vont éclore de toutes parts et lever la tête sur cette eau dormante! que d'êtres inachevés, flottans, passeront dans ses rêves et lui feront signe de venir! que de voix plaintives lui parleront comme à Tancrède dans la forêt enchantée! la reine Mab descendra en char et se posera sur ce front endormi. Soudain Ariel ou Puck, Scapin ou Dorine, Chérubin ou Fénella, merveilleux lutins, messagers malicieux et empressés, s'agiteront autour du maître, le tirailleront de mille côtés pour qu'il prenne garde à leurs êtres chéris, à leurs amans séparés, à leurs princesses malheureuses; ils les évoqueront devant lui, comme dans l'Élysée antique le devin Tirésias évoquait les ames des héros qui n'avaient pas vécu; ils les feront passer par groupes, ombres fugitives, rieuses ou éplorées, demandant la vie, et, dans les limbes inexplicables de la pensée, attendant la lumière du jour. Diana Vernon à cheval, franchissant les barrières et se perdant dans le taillis; Juliette au balcon tendant les bras à Roméo; l'ingénue Agnès, à son balcon aussi, et rendant à son amant salut pour salut du matin au soir; la moqueuse Suzanne et la belle comtesse habillant le page; que sais-je? toutes ces ravissantes figures, toutes ces apparitions enchantées souriront au poète et l'appelleront à elles du sein de leur nuage. Il n'y résistera pas long-temps, et se relancera, tête baissée, dans ce monde qui tourbillonne autour de lui. Chacun reviendra à ses goûts et à sa nature. Beaumarchais, comme un joueur excité par l'abstinence, tentera de nouveau avec fureur les chances et la folie des intrigues. Scott, plus insouciant peut-être, et comme un voyageur simplement curieux qui a déjà vu beaucoup de siècles et de pays, mais qui n'est pas las encore, se remettra en marche au risque de repasser, chemin faisant, par les mêmes aventures. Molière, penseur profond, triste au dedans, ayant hâte de sortir de lui-même et d'échapper à ses peines secrètes, sera cette fois d'un comique plus grave ou plus fou qu'à l'ordinaire. Shakspeare redoublera de grâce, de fantaisie ou d'effroi. Le grand Corneille enfin (car il est de cette famille), Corneille couvert de cicatrices, épuisé, mais infatigable et sans relâche comme ses héros, pareil à ce valeureux comte

de Fuentès dont parle Bossuet, et qui combattit à Rocroi jusqu'au dernier soupir, Corneille ramènera obstinément au combat ses vieilles bandes espagnoles et ses drapeaux déchirés.

Voilà les poètes dramatiques. Dirai-je que Racine ne leur ressembla jamais dans sa retraite; qu'il ne vit plus rien de ce qu'il avait quitté; qu'il n'eut point, à ses heures de rêverie, des apparitions charmantes qui remuaient, comme autrefois, son cœur? Ce serait faire injure à son génie. Mais ces créations même, vers lesquelles un doux penchant dut le rentraîner d'abord, ces Monime, ces Phèdre, ces Bérénice au long voile, ces nobles amantes solitaires, qu'il revoyait à la nuit tombante, sous les traits de la Champmeslé, et qui s'enfuyaient, comme Didon, dans les bocages, qu'étaient-elles, je le demande? Où voulaient-elles le ramener? Différaient-elles beaucoup de l'*élégie à la voix gémissante*,

> Au ris mêlé de pleurs, aux longs cheveux épars,
> Belle, levant au ciel ses humides regards?

et quand il se fut tout-à-fait réfugié dans l'amour divin, ces formes attrayantes d'un amour profane continuèrent-elles long-temps à repasser dans ses songes? Pour moi, je ne le crois point. Il fut prompt à les dissiper et à les oublier; ses affections bientôt allèrent toutes ailleurs; il ne pensait qu'à Port-Royal, alors persécuté, et se complaisait délicieusement dans ses souvenirs d'enfance : « En effet, dit-il, il » n'y avait point de maison religieuse qui fût en meilleure odeur » que Port-Royal. Tout ce qu'on en voyait au dehors inspirait de la » piété; on admirait la manière grave et touchante dont les louanges » de Dieu y étaient chantées, la simplicité et en même temps la » propreté de leur église, la modestie des domestiques, la solitude » des parloirs, le peu d'empressement des religieuses à y soutenir » la conversation, leur peu de curiosité pour savoir les choses du » monde, et même les affaires de leurs proches; en un mot, une » entière indifférence pour tout ce qui ne regardait point Dieu.

» Mais combien les personnes qui connaissaient l'intérieur de ce » monastère y trouvaient-elles de nouveaux sujets d'édification! » quelle paix! quel silence! quelle charité! quel amour pour la pau- » vreté et pour la mortification! Un travail sans relâche, une prière » continuelle, point d'ambition que pour les emplois les plus vils » et les plus humilians, aucune impatience dans les sœurs, nulle » bizarrerie dans les mères, l'obéissance toujours prompte, et le » commandement toujours raisonnable. » Et vers le même temps, il écrivait à son fils : « M. de Rost m'a appris que la Champmeslé » était à l'extrémité, de quoi il paraît très-affligé; mais ce qui est » le plus affligeant, c'est de quoi il ne se soucie guère, je veux » dire l'obstination avec laquelle cette pauvre malheureuse refuse » de renoncer à la comédie, ayant déclaré, à ce qu'on m'a dit, » qu'elle trouvait très-glorieux pour elle de mourir comédienne. Il » faut espérer que quand elle verra la mort de plus près, elle chan- » gera de langage, comme font d'ordinaire la plupart de ces gens » qui font tant les fiers quand ils se portent bien. Ce fut Mme de » Caylus qui m'apprit hier cette particularité, dont elle était ef- » frayée, et qu'elle a sue de M. le curé de Saint-Sulpice. » Et dans une autre lettre : « Le pauvre M. Boyer est mort fort chré- » tiennement; sur quoi je vous dirai, en passant, que je dois ré- » paration à la mémoire de la Champmeslé, qui mourut avec » d'assez bons sentimens, après avoir renoncé à la comédie, très- » repentante de sa vie passée, mais surtout fort affligée de mou- » rir : du moins M. Despréaux me l'a dit ainsi, l'ayant appris du » curé d'Auteuil, qui l'assista à la mort; car elle est morte à Au- » teuil, dans la maison d'un maître à danser, où elle était venue » prendre l'air. » On a besoin de croire, pour excuser ce ton de sécheresse, que Racine voulait faire indirectement la leçon à son fils, et condamner ses propres erreurs dans la personne de celle qui en avait été l'objet. Mais, même en tenant compte de l'intention, on peut conclure hardiment, après avoir lu et comparé ces passages, que les sentimens du poète ne prenaient plus la forme dramatique, et que la figure de la Champmeslé lui était depuis long-temps sortie de la mémoire. Port-Royal avait toute son ame;

il y puisait le calme; il y rapportait ses prières; il était plein des gémissemens de cette maison affligée, quand il fit entendre la mélodie touchante des chœurs d'*Esther*. En un mot, c'était la disposition lyrique qui prévalait évidemment dans le poète, et qui le plus souvent, au défaut d'épanchement convenable, débordait dans ces larmes dont nous avons parlé. Un de nos amis les plus chers, qui, pour être romantique, à ce qu'on dit, n'en garde pas moins à Racine un respect profond et un sincère amour, a essayé de retracer l'état intérieur de cette belle ame, dans une pièce de vers qu'il ne nous est pas permis de louer, mais que nous insérons ici, comme achevant de mettre en lumière notre point de vue critique.

LES LARMES DE RACINE.

Racine qui veut pleurer viendra à la profession de la sœur Lalie.

Mme DE MAINTENON.

Jean Racine, le grand poète,
Le poète aimant et pieux,
Après que sa lyre muette
Se fut voilée à tous les yeux,
Renonçant à la gloire humaine,
S'il sentait en son ame pleine
Le flot contenu murmurer,
Ne savait que fondre en prière,
Pencher l'urne dans la poussière
Aux pieds du Seigneur, et pleurer.

Comme un cœur pur de jeune fille
Qui coule et déborde en secret,
A chaque peine de famille,
Au moindre bonheur, il pleurait;
A voir pleurer sa fille aînée;
A voir sa table couronnée
D'enfans, et lui-même au déclin;
A sentir les inquiétudes
De père, tout causant d'études
Les soirs d'hiver avec Rollin;

Ou si dans la sainte patrie,
Berceau de ses rêves touchans,
Il s'égarait par la prairie
Au fond de Port-Royal des champs;
S'il revoyait du cloître austère
Les longs murs, l'étang solitaire,
Il pleurait comme un exilé;
Pour lui pleurer avait des charmes,
Le jour que mourait dans les larmes
Ou La Fontaine ou Champmeslé (1).

Surtout ces pleurs avec délices
En ruisseaux d'amour s'écoulaient,
Chaque fois que sous des cilices
Des fronts de seize ans se voilaient,
Chaque fois que des jeunes filles,
Le jour de leurs vœux, sous les grilles
S'en allaient aux yeux des parens;
Et foulant leurs bouquets de fête,
Livrant les cheveux de leur tête,
Épanchaient leur ame à torrens.

(1) Il est permis de supposer, malgré ce qu'on a vu plus haut, que le poète donna secrètement à la Champmeslé quelques larmes et quelques prières.

Lui-même il dut payer sa dette;
Au temple il porta son agneau;
Dieu marquant sa fille cadette
La dota du mystique anneau.
Au pied de l'autel avancée,
La douce et blanche fiancée
Attendait le divin époux;
Mais, sans voir la cérémonie,
Parmi l'encens et l'harmonie
Sanglotait le père à genoux.

Sanglots, soupirs, pleurs de tendresse,
Pareils à ceux qu'en sa ferveur
Madeleine la pêcheresse
Répandit aux pieds du Sauveur;
Pareils aux flots de parfum rare
Qu'en pleurant la sœur de Lazare
De ses longs cheveux essuya;
Pleurs abondans comme les vôtres,
O le plus tendre des apôtres,
Avant le jour d'Alleluia!

Prière confuse et muette
Effusion de saints désirs!
Quel luth se fera l'interprète
De ces sanglots, de ces soupirs?
Qui démêlera le mystère
De ce cœur qui ne peut se taire
Et qui pourtant n'a point de voix?
Qui dira le sens des murmures
Qu'éveille à travers les ramures
Le vent d'automne dans les bois?

C'était une offrande avec plainte
Comme Abraham en sut offrir;
C'était une dernière étreinte
Pour l'enfant qu'on a vu nourrir;
C'était un retour sur lui-même,
Pécheur relevé d'anathème,
Et sur les erreurs du passé;
Un cri vers le juge sublime
Pour qu'en faveur de la victime
Tout le reste fût effacé.

C'était un rêve d'innocence,
Et qui le faisait sangloter,
De penser que, dès son enfance,
Il aurait pu ne pas quitter
Port-Royal et son doux rivage,
Son vallon calme dans l'orage,
Refuge propice aux devoirs;
Ses châtaigniers aux larges ombres;
Au dedans, les corridors sombres,
La solitude des parloirs.

Oh! si, les yeux mouillés encore,
Ressaisissant son luth dormant,
Il n'a pas dit, à voix sonore,
Ce qu'il sentait en ce moment;
S'il n'a pas raconté, poète,
Son ame pudique et discrète,
Son holocauste et ses combats,
Le maître qui tient la balance
N'a compris que mieux son silence;
O mortels, ne le blâmez pas!

Celui qu'invoquent nos prières
Ne fait pas descendre les pleurs
Pour étinceler aux paupières,
Ainsi que la rosée aux fleurs;
Il ne fait pas sous son haleine
Palpiter la poitrine humaine,
Pour en tirer d'aimables sons;
Mais sa rosée est fécondante;
Mais son haleine, immense, ardente,
Travaille à fondre nos glaçons.

Qu'importent ces chants qu'on exhale,
Ces harpes autour du saint lieu;
Que notre voix soit la cymbale
Marchant devant l'arche de Dieu;
Si l'ame, trop tôt consolée,
Comme une veuve non voilée,
Dissipe ce qu'il faut sentir;
Si le coupable prend le change,
Et tout ce qu'il paie en louange,
S'il le retranche au repentir?

Les derniers sentimens exprimés dans cette pièce ne furent point étrangers à l'ame de Racine. Dans un très-beau cantique *sur la Charité*, imité de saint Paul, il dit lui-même, en des termes assez semblables, et dont notre ami paraît s'être souvenu :

En vain je parlerais le langage des anges;
En vain, mon Dieu, de tes louanges
Je remplirais tout l'univers :
Sans amour ma gloire n'égale
Que la gloire de la cymbale,
Qui d'un vain bruit frappe les airs.

Si maintenant l'on m'objecte que cette théorie conjecturale serait admissible peut-être si Racine n'avait pas fait *Athalie*, mais qu'*Athalie* seule répond victorieusement à tout, et révèle dans le poète un génie essentiellement dramatique, je répliquerai à mon tour qu'en admirant beaucoup *Athalie*, je ne lui reconnais point tant de portée ; que la quantité d'élévation, d'énergie et de sublime qui s'y trouve, ne me paraît pas du tout dépasser ce qu'il en faut pour réussir dans le haut lyrique, dans la grande poésie religieuse, dans l'hymne, et qu'à mon gré cette magnifique tragédie atteste seulement chez Racine des qualités fortes et puissantes, qui couronnaient dignement sa tendresse habituelle.

L'examen un peu approfondi du style de Racine nous ramènera involontairement aux mêmes conclusions sur la nature et la vocation de son talent. Qu'est-ce, en effet, qu'un style dramatique? C'est quelque chose de simple, de familier, de vif, d'entrecoupé, qui se déploie et se brise, qui monte et redescend, qui change sans effort en passant d'un personnage à l'autre, et varie dans le même personnage selon les momens de la passion. On se rencontre, on cause, on plaisante; puis l'ironie s'aiguise, puis la colère se gonfle, et voilà que le dialogue ressemble à la lutte étincelante de deux serpens entrelacés. Les gestes, les inflexions de voix et les sinuosités du discours sont en parfaite harmonie; les hasards naturels, les particularités journalières d'une conversation qui s'anime, se reproduisent en leur lieu. Auguste est assis avec Cinna dans son cabinet et lui parle longuement; chaque fois que Cinna veut l'interrompre, l'empereur l'apaise d'autorité, étend la main, ralentit sa parole, le fait rasseoir et continue. Le jeu de Talma, c'était tout le style dramatique mis en dehors et traduit aux yeux. — Les personnages du drame, vivant de la vie réelle comme tout le monde, doivent en rappeler à chaque instant les détails et les habitudes. *Hier, aujourd'hui, demain*, sont des mots très-significatifs pour eux. Les plus chers souvenirs dont se nourrit leur passion favorite leur apparaissent au complet avec une singulière vivacité dans les moindres circonstances. Il leur échappe souvent de dire, *Tel jour, A telle heure*, *En tel endroit*. L'amour dont une ame est pleine, et qui

cherche un langage, s'empare de tout ce qui l'entoure, en tire des images, des comparaisons sans nombre, en fait jaillir des sources imprévues de tendresse. Juliette, au balcon, croit entendre le chant de l'alouette, et presse son jeune époux de partir; mais Roméo veut que ce soit le rossignol qu'on entend, afin de rester encore.

La douleur est superstitieuse; l'ame, en ses momens extrêmes, a de singuliers retours; elle semble, avant de quitter cette vie, s'y rattacher à plaisir par les fils les plus déliés et les plus fragiles. Desdémona, émue du vague pressentiment de sa fin, revient toujours, sans savoir pourquoi, *à une chanson de Saule*, que lui chantait dans son enfance une vieille esclave qu'avait sa mère. C'est ainsi que le lyrique même, grâce aux détails naïfs qui le retiennent et le fixent dans la réalité, ne fait pas hors-d'œuvre, et concourt directement à l'effet dramatique.

Le pittoresque-épique, le descriptif pompeux sied mal au style du drame; mais sans se mettre exprès à décrire, sans étaler sa toile pour peindre, il est tel mot de pure causerie, tel coup-d'œil rapide, qui, jeté comme au hasard, va nous donner la couleur des lieux, et préciser d'avance le théâtre où se déploiera la passion. Duncan arrive avec sa suite au château de Macbeth; il en trouve le site agréable, et Banco lui fait remarquer qu'il y a des nids de martinet à chaque frise et à chaque créneau; preuve, dit-il, que l'air est salubre en cet endroit. Shakspeare abonde en traits pareils; les tragiques grecs en offriraient également; Racine n'en a jamais.

Le style de Racine se présente, dès l'abord, sous une teinte assez uniforme d'élégance et de poésie; rien ne s'y détache particulièrement. Le procédé en est d'ordinaire analytique et abstrait; chaque personnage principal, au lieu de répandre sa passion au-dehors en ne faisant qu'un avec elle, regarde le plus souvent cette passion au-dedans de lui-même, et la raconte par ses paroles telle qu'il la voit au sein de ce monde intérieur, au sein de ce *moi*, comme disent les philosophes : de là une manière générale d'exposition et de récit qui suppose toujours dans chaque héros ou chaque héroïne un certain loisir pour s'examiner préalablement; de là encore tout un ordre d'images délicates, et un tendre coloris de demi-jour em-

prunté à une savante métaphysique du cœur, mais peu ou point de réalité, et aucun de ces détails qui nous ramènent à l'aspect humain de cette vie. La poésie de Racine élude les détails, les dédaigne, et quand elle voudrait y atteindre, elle semble impuissante à les saisir. Il y a dans *Bajazet* un passage entre autres fort admiré de Voltaire; Acomat explique à Osmin comment, malgré les défenses rigoureuses du sérail, Roxane et Bajazet ont pu se voir et s'aimer :

> Peut-être il te souvient qu'un récit peu fidèle
> De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.
> La sultane à ce bruit feignant de s'effrayer,
> Par des cris douloureux eut soin de l'appuyer.
> Sur la foi de ses pleurs ses esclaves tremblèrent ;
> De l'heureux Bajazet les gardes se troublèrent ;
> Et les dons achevant d'ébranler leur devoir,
> Leurs captifs dans ce trouble osèrent s'entrevoir.

Au lieu d'une explication nette et circonstanciée de la rencontre, comme tout cela est touché avec précaution ! comme le mot propre est habilement évincé ! *les esclaves tremblèrent! les gardes se troublèrent!* Que d'efforts en pure perte ! que d'élégances déplacées dans la bouche sévère du grand-visir ! — Monime a voulu s'étrangler avec son bandeau, ou, comme dit Racine, *faire un affreux lien d'un sacré diadème;* elle apostrophe ce diadème en vers enchanteurs que je me garderai bien de blâmer. Je noterai seulement que, dans la colère et le mépris dont elle accable ce *fatal tissu*, elle ne l'ose nommer qu'en termes généraux et avec d'exquises injures. Il résulte de cette perpétuelle nécessité de noblesse et d'élégance que s'impose le poète, que lorsqu'il en vient à quelques-unes de ces parties de transition qu'il est impossible de relever et d'ennoblir, son vers inévitablement déroge et peut alors sembler prosaïque par comparaison avec le ton de l'ensemble. Champfort s'est amusé à noter dans Esther le petit nombre de vers qu'il croit entachés de prosaïsme. Au reste, Racine a tellement pris garde à ce genre de reproches, qu'au risque de violer les convenances dramatiques, il a su prêter des paroles pompeuses ou fleuries à ses personnages les

plus subalternes comme à ses héros les plus achevés. Il traite ses confidentes sur le même pied que ses reines : Arcas s'exprime tout aussi majestueusement qu'Agamemnon. M. Villemain a déjà remarqué que dans Euripide, le vieillard qui tient la place d'Arcas n'a qu'un langage simple, non figuré, conforme à sa condition d'esclave : « Pourquoi donc sortir de votre tente, ô roi Agamem-» non, lorsque autour de nous tout est assoupi dans un calme » profond, lorsqu'on n'a point encore relevé la sentinelle qui » veille sur les retranchemens. » Et c'est Agamemnon qui dit : » Hélas! on n'entend ni le chant des oiseaux, ni le bruit de la » mer ; le silence règne sur l'Euripe. » Dans Racine, au contraire, Arcas prend les devans en poésie, et il est le premier à s'écrier :

Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

Chez Euripide, le vieillard a vu Agamemnon dans tout le désordre d'une nuit de douleur; il l'a vu allumer un flambeau, écrire une lettre et l'effacer, y imprimer le cachet et le rompre, jeter à terre ses tablettes et verser un torrent de larmes. Racine fils avoue avec candeur qu'on peut regretter dans l'*Iphigénie* française cette vive peinture de l'Agamemnon grec; mais Euripide n'avait pas craint d'entrer dans l'intérieur de la tente du héros, et de nommer certaines choses de la vie par leur nom.

Le procédé continu d'analyse dont Racine fait usage, l'élégance merveilleuse dont il revêt ses pensées, l'allure un peu solennelle et arrondie de sa phrase, la mélodie cadencée de ses vers, tout contribue à rendre son style tout-à-fait distinct de la plupart des styles franchement et purement dramatiques. Talma, qui, dans ses dernières années, en était venu à donner à ses rôles, surtout à ceux que lui fournissait Corneille, une simplicité d'action, une familiarité saisissante et sublime, l'aurait vainement essayé pour les héros de Racine; il eût même été coupable de briser la déclamation soutenue de leur discours, et de ramener à la causerie ce beau vers un peu chanté. Est-ce à dire pourtant que le caractère dramatique manque entièrement à cette manière de faire parler des personnages? Loin de notre pensée un tel blasphème! Le style

de Racine convient à ravir au genre de drame qu'il exprime, et nous offre un composé parfait des mêmes qualités heureuses. Tout s'y tient avec art, rien n'y jure et ne sort du ton; dans cet idéal complet de délicatesse et de grâce, Monime, en vérité, aurait bien tort de parler autrement. C'est une conversation douce et choisie, d'un charme croissant; une confidence pénétrante et pleine d'émotion, comme on se figure qu'en pouvait suggérer au poète le commerce paisible de cette société où une femme écrivait *la Princesse de Clèves*. C'est un sentiment intime, unique, expansif, qui se mêle à tout, s'insinue partout, qu'on retrouve dans chaque soupir, dans chaque larme, et qu'on respire avec l'air. Si l'on passe brusquement des tableaux de Rubens à ceux de M. Ingres, comme on a l'œil rempli de l'éclatante variété pittoresque du grand maître flamand, on ne voit d'abord dans l'artiste français qu'un ton assez uniforme, une teinte diffuse de pâle et douce lumière. Mais qu'on approche de plus près et qu'on observe avec soin : mille nuances fines vont éclore sous le regard; mille intentions savantes vont sortir de ce tissu profond et serré; on ne peut plus en détacher ses yeux. C'est le cas de Racine lorsqu'on vient à lui en quittant Molière ou Shakspeare; il demande alors plus que jamais à être regardé de très-près et long-temps; ainsi seulement, on surprendra les secrets de sa manière; ainsi, dans l'atmosphère du sentiment principal qui fait le fond de chaque tragédie, on verra se dessiner et se mouvoir les divers caractères avec leurs traits personnels; ainsi, les différences d'accentuation, fugitives et ténues, deviendront saisissables, et prêteront une sorte de vérité relative au langage de chacun; on saura avec précision jusqu'à quel point Racine est dramatique, et dans quel sens il ne l'est pas.

Racine a fait *Les Plaideurs*, et, dans cette admirable farce, il a tellement atteint du premier coup le vrai style de la comédie, qu'on peut s'étonner qu'il s'en soit tenu à cet essai. Comment n'a-t-il pas deviné, se dit involontairement la critique questionneuse de nos jours, que l'emploi de ce style sincèrement dramatique, qu'il venait de dérober à Molière, n'était pas limité à la comédie; que la passion la plus sérieuse pouvait s'en servir et l'élever jusqu'à elle?

Comment ne s'est-il pas rappelé que le style de Corneille, en bien des endroits pathétiques, ne diffère pas essentiellement de celui de Molière? il ne s'agissait que d'achever la fusion; l'œuvre de réforme dramatique qui se poursuit maintenant sous nos yeux eût été dès-lors accomplie. C'est que sans doute, dans la tragédie telle qu'il la concevait, Racine n'avait nullement besoin de ce franc et libre langage; c'est que *Les Plaideurs* ne furent jamais qu'une débauche de table, un accident de cabaret dans sa vie littéraire; c'est que d'invincibles préjugés s'opposent toujours à ces fusions si simples, que combine à son aise la critique après deux siècles. Du temps de Racine, Fénélon son ami, son admirateur, et qui semble un de ses parens les plus proches par le génie, écrivait de Molière: « En pensant bien, il parle souvent mal. Il se sert des phrases » les plus forcées et les moins naturelles. Térence dit en quatre mots » avec la plus élégante simplicité ce que celui-ci ne dit qu'avec » une multitude de métaphores qui approchent du galimatias. » J'aime bien mieux sa prose que ses vers. Par exemple, *l'Avare* » est moins mal écrit que les pièces qui sont en vers; il est vrai » que la versification française l'a gêné; il est vrai même, qu'il a » mieux réussi pour les vers dans l'*Amphtryon*, où il a pris la » liberté de faire des vers irréguliers. Mais en général, il me paraît » jusque dans sa prose, ne parler point assez simplement pour » exprimer toutes les passions. » Il faut se souvenir que l'auteur de cet étrange jugement avait la manière d'écrire la plus antipathique à Molière qui se puisse imaginer. Il était doux, fleuri, agréablement subtil, et sa prose, *encor qu'un peu traînante*, ne ressemblait pas mal à ces beaux vieillards divins dont il nous parle souvent, à longue barbe plus blanche que la neige, et qui, soutenus d'un bâton d'ivoire, s'acheminaient lentement au milieu des bocages vers un temple du plus pur marbre de Paros. Quoi qu'il en soit, il énonçait à coup sûr, dans cette lettre à l'Académie, l'opinion de plus d'un esprit délicat, de plus d'un académicien de son temps, et Racine lui-même, se serait probablement entendu avec lui pour critiquer sur beaucoup de points la diction de Molière.

La sienne est scrupuleuse, irréprochable; et tout l'éloge qu'on

a coutume de faire du style de Racine en général, doit s'appliquer sans réserve à sa diction. Nul n'a su mieux que lui la valeur des mots, le pouvoir de leur position et de leurs alliances, l'art des transitions, *ce chef-d'œuvre le plus difficile de la poésie*, comme lui disait Boileau; on peut voir là-dessus leur correspondance. En se tenant à un vocabulaire un peu restreint, Racine a multiplié les combinaisons et les ressources. On remarquera que dans ses tours il conserve par momens des traces légères d'une langue antérieure à la sienne, et je trouve pour mon compte un charme infini à ces idiotismes trop peu nombreux qui lui ont valu d'être souligné quelquefois par les critiques du dernier siècle.

En somme, et ceci soit dit pour dernier mot, il y aurait injustice, ce me semble, à traiter Racine autrement que tous les vrais poètes de génie, à lui demander ce qu'il n'a pas, à ne pas le prendre pour ce qu'il est, à ne pas accepter, en le jugeant, les conditions de sa nature. Son style est complet en soi, aussi complet que son drame lui-même; ce style est le produit d'une organisation rare et flexible, modifiée par une éducation continuelle et par une multitude de circonstances sociales qui ont pour jamais disparu; il est autant qu'aucun autre, et à force de finesse, sinon avec beaucoup de saillie, marqué au coin d'une individualité distincte, et nous retrace presque partout le profil tendre et mélancolique de l'homme avec la date du temps. D'où il résulte aussi que vouloir ériger ce style en *style-modèle*, le professer à tout propos et en toute occurrence, y rapporter toutes les autres manières comme à un type invariable, c'est bien peu le comprendre et l'admirer bien superficiellement; c'est le renfermer tout entier dans ses qualités de grammaire et de diction. Nous croyons faire preuve d'un respect mieux entendu en déclarant le style de Racine, comme celui de La Fontaine et de Bossuet, digne sans doute d'une éternelle étude, mais impossible, mais inutile à imiter, et surtout d'une forme peu applicable au drame nouveau, précisément parce qu'il nous paraît si bien approprié à un genre de tragédie qui n'est plus.

SAINTE BEUVE.

DES DRAMES

Fantastiques et Merveilleux

DE SHAKSPEARE.

Troisième Article.

PIÈCES PASTORALES.

TWO GENTLEMEN OF VERONA. — CYMBELINE. — AS YOU LIKE IT.

La singulière variété de formes dont Shakspeare a revêtu sa pensée philosophique et son observation profonde correspond, ainsi que nous avons essayé de l'indiquer [1], avec diverses tendances appartenant à la même époque, avec les goûts hétérogènes dont le temps où il a vécu se trouvait bigarré : moment fatal où tout changeait, où tout était confus, ère de transition, de renouvellement, de destruction ; c'était une époque vieille et jeune, naïve et pédantesque. Les raffinemens de la civilisation italienne, objet d'imitation universelle, se trouvaient jetés sur un fond de barbarie, et

(1) Voir tome VIII, page 184 ; et tome X, page 21.

faisaient tache au milieu de mœurs souvent grossières ; et les souvenirs d'une antiquité mal étudiée et mal comprise se confondaient bizarrement avec les nombreuses traditions du moyen-âge. Ces dernières avaient une source nationale et toute chrétienne; c'était l'élément populaire. Quant à l'étude et à l'imitation des anciens, elles émanaient du fond des couvens; c'était la partie factice et savante de la littérature. Admirons la souplesse et la fécondité prodigieuses avec lesquelles résumant dans ses drames toutes les pensées contemporaines, Shakspeare leur donna une expression et une forme vivantes, éternelles! Les fées brillantes du midi, l'éclatante ironie de l'Arioste, se jouent dans le *Rêve de la mi-août*. Les sorcières du Nord dirigent la terrible fatalité qui plane sur Macbeth; les Légendes et Nouvelles espagnoles ont dicté ces étranges compositions où l'esprit d'aventures se meut et apparaît dans tous ses caprices, et dont le hasard est le seul mobile. Nous ne nous sommes pas arrêtés long-temps sur ces dernières, qui se rapprochent beaucoup du théâtre espagnol : les événemens s'y croisent, s'y succèdent, s'y jouent dans tous les sens, comme les rayons du soleil réfractés par une surface polie, traversent l'espace avec cette éblouissante rapidité que Virgile a décrite en des vers trop connus pour être cités [1]. Ces esquisses, d'une facilité et d'une transparence admirable, n'ont de mérite que par les détails; le fond en est emprunté, sans aucun changement, à de vieux romans popu-

(1) *Sicut aquæ tremulum, labris ubi lumen ahenis*, etc.

Virgile a emprunté ce beau passage à un poète mal apprécié, *Apollonius* de Rhodes :

Ηελιου ως τι τε δομοις επιναλλεται αιγλη, etc.

(*Argonautiques*. Liv. 3, v. 755.)

L'éclat et les inflexions variées, sonores du langage hellénique se prêtaient bien mieux que la sévérité de la langue latine à exprimer cette comparaison ingénieuse. Aussi, quelle que soit la pureté du style virgilien, l'avantage est-il resté au poète grec. Camoens, qui se servait d'un idiome moins fécond, mais remarquable par

laires dont l'origine se perd au sein de traditions obscures et mythologiques. On retrouve ainsi toute l'histoire de *Perdita*, héroïne du *Conte d'hiver*, dans les vieux poèmes du pays de Galles ; et tel incident merveilleux dont Shakspeare a profité, si l'on prenait la peine de suivre exactement sa filiation historique à travers le chaos des souvenirs populaires, ne serait plus qu'une antique fable religieuse, arrangée par les bardes, recomposée par les jongleurs chrétiens, retravaillée par quelque auteur de ballades, parvenue, à travers tant de mutilations et de métamorphoses, jusqu'au seizième siècle.

Un autre emploi du genre fantastique, une autre espèce de drames où Shakspeare renonce à la vérité positive et fuit le monde réel, mérite plus d'attention encore : ce sont ses pièces pastorales. Le génie philosophique du poète s'y prononce fortement ; et la donnée originale de ces ouvrages résulte de l'une des singularités les plus piquantes du temps où l'auteur écrivait. Depuis un demi-siècle, toute la chrétienté était en proie à d'horribles convulsions intestines et étrangères, religieuses et politiques. En France, la ligue expirait à peine ; en Angleterre, Henri VIII et sa fille Élisabeth n'avaient épargné ni le sang ni les tortures ponr affermir sur leurs têtes la tiare anglicane. Au milieu du feu et de la fumée des bûchers et des champs de bataille, on vit des hommes tout couverts de fer, habitués aux controverses théologiques, aux perfidies

la plénitude et l'éclat des sons, a introduit la même comparaison dans ses *Lusiades*. Je citerai cette imitation, parce qu'elle est peu connue, et fort digne de l'être :

Qual o reflexo lume do polido.
Espelho d'aço o de cristal fermoso
Che do rayo solar sendo ferido
Vay ferir noutra parte luminoso :

O sendo da oziosa mao movido
Pela casa do moço curioso
Anda pelas paredes e telhado
Tremulo aqui e alli dessossegado, etc.

(*Lusiadas*, 7, 86, 87.)

italiennes, et à la vie aventureuse des camps, s'éprendre d'une passion vive pour l'idylle et pour l'églogue. Vous eussiez dit que ces rêves de bonheur paisible les consolaient de leurs maux réels, et qu'un besoin d'équilibre dont l'esprit humain ne peut se défaire, les jetait du monde sanglant qui s'agitait autour d'eux, dans un monde de bergeries qui les charmait. D'Aubigné, l'un des hommes les plus éloquens et les plus vrais de son siècle, a vu, dit-il, « un » brave guerrier de ses amis, blessé dans la mêlée, aller s'asseoir sur » le bord d'un ruisseau, et là s'occuper à graver le chiffre de sa belle » sur l'écorce des hêtres, et à soupirer des élégies. » Ce singulier mélange des mœurs militaires et de l'affectation pastorale se montre sous des traits plus grossiers et plus étranges dans les sonnets d'un capitaine de *Lasphryse*, que peu de personnes connaissent et que personne ne lit (1) Ce vieux partisan, tendre comme Tityre et Mélibée, *raffiné d'honneur* comme les plus braves de la cour gasconne de Henri IV, dévot comme on le pense bien, et cynique par-dessus le marché, ne va jamais au sermon que pour y voir sa maîtresse; il lui fait sa cour dans l'église sous le nom du jeune Alcimadure; il y récite son chapelet en prononçant à chaque grain qui s'échappe de ses doigts une lettre du nom de cette bergère, qui se nomme *Eglé*; il va se plaindre de ses rigueurs au bord des ruisseaux en langage des halles; et sans quitter un moment les formes de l'églogue, la houlette et la pannetière, il supplie M. saint Antoine de favoriser ses amours, d'attendrir la cruelle, et de lui faire trouver

Dans ses bras rondelets cent voluptés mignardes!

Mélanges grotesques, objet de surprise pour qui ne connaît pas l'espèce humaine : quelles dissonances si bizarres ne concilie-t-elle pas?

Ce fut cette manie pastorale qui produisit la Diane de Montemayor, la Galatée de Cervantes, l'Arcadie latine de Sannazar, l'Arcadie anglaise de Sydney, et l'Astrée de Durfé, qui n'est elle-même,

(1) *Poésies diverses du capitaine Mars* (Marc) *de Lasphryse*, etc., 1598.

qu'une Arcadie française. Tout cela fit fortune. Au milieu des agitations de la politique et du scandale des schismes, une réaction singulière et secrète, ramenant tout à coup le régne de l'idylle, et s'appuyant du platonisme amoureux de Pétrarque, vint répandre sa fadeur pastorale sur tous les pays civilisés, sur toutes les cours de l'Europe. On regarda comme un modèle, un ouvrage où sous des couleurs, moitié champêtres et moitié romanesques, l'auteur a professé allégoriquement toute la science politique du seizième siècle; c'est l'*Argenis* de Barclay, livre admiré pendant un siècle, et que l'on ne peut parcourir sans dégoût. Les meilleurs esprits, De Thou, Montaigne, Bacon, Cervantes se laissèrent séduire. Élisabeth écrivit des sonnets champêtres que ses courtisans nommaient *sucrés* (sugared sonnets) et où son langage est en effet celui d'une bergère et d'une vierge; deux titres qu'on peut également lui contester. Quelquefois, mais comme en dépit d'elle-même, elle oublie Pétrarque, redevient Élisabeth et reprend son caractère despotique : c'est là qu'elle nous plaît davantage : « Mon glaive, » (dit-elle, dans la dernière strophe de l'un de ces sonnets curieux), » mon glaive s'est long-temps reposé. Mais que les séditieux se pré» sentent; que bannis des autres royaumes ils cherchent à jeter » l'ancre dans le mien, qui ne souffre point de tels hôtes. C'est » contre eux que j'essaierai de nouveau le tranchant rouillé de mon » épée; et quiconque aspire à de tels changemens, quiconque se » réjouirait de pareils troubles, j'abattrai sa tête [1] (*J'll poll their » toppes.*) »

(1) No forrain banysht wyght
Shall ankor in this port;
Our realme brookes not seditious sects;
Let them elsewhere resort!

My rustic sworde through reste
Shall thus his edg employ;
To *poll the toppes* that seek such change,
Or gape for such like joy.

Les poésies de la reine Élisabeth, éparses dans de vieux recueils, mériteraient bien d'être rassemblées; nous comptons en insérer quelques-unes dans cet ouvrage.

L'inspiration qui a dicté ce terrible sonnet, n'était point douce et *sucrée*, mais franche et fort énergique. Ailleurs, la reine reprend son ton de bergère *platonique*, et ce contraste offre un trait de mœurs qui jette sur l'époque la clarté la plus vive.

Shakspeare qui trouvait dans tous les goûts de son temps de nouvelles ressources pour son art, mit à profit, mais en homme de génie, le penchant de ses contemporains pour les images pastorales. Dans quelques-unes de ses pièces il se plut à esquisser des tableaux ravissans de cette existence paisible, idéale, rêveuse, indépendante. Mais, au lieu de tomber dans la fadeur, et la monotonie de ses modèles, saisissant le côté philosophique de cette donnée, il plaça, soit auprès de ces bergers, soit dans le fond de son drame, les tourmens de la vie active, avec ses folles ambitions et son tumulte. Il montra, d'une part la nature et la liberté dans tous leurs charmes, et d'une autre, les occupations factices, la servitude perpétuelle, dures chaînes que la société nous impose. C'est la pensée première qui a dominé plus tard et tourmenté Jean-Jacques Rousseau; c'est celle que Schiller, dans ses brigands, a si cruellement exagérée. Elle se retrouve entière dans les *Deux gentilshommes de Vérone*, dans *Cymbeline*, dans *Comme il vous plaira*. Toutes les idées intermédiaires qui devaient amener les peuples à cette révolte contre leur société, révolte terrible que nous avons vu s'accomplir, sont franchies par l'écrivain du seizième siècle : il proclame par une divination étrange, les mêmes regrets, et les mêmes désirs que Bernardin de Saint-Pierre, l'auteur d'Émile, Gœthe dans sa jeunesse, l'anglais Godwin ont éloquemment exprimés deux cents ans après. Au lieu de s'en tenir à des tableaux de bergerie et d'amour, comme le Tasse dans son *Aminte*, comme *Guarini*, dans sa pastorale, ce que Shakspeare développe à nos yeux dans ses peintures idylliques, c'est le bonheur de l'indépendance, ce sont les délices de la rêverie enthousiaste et solitaire, l'exemption de toutes les fausses convenances et de toutes les exigences factices, l'égalité universelle et primitive. Comme Jean-Jacques, il fait voir quels rapports intimes unissent ces goûts naturels et tous les penchans vertueux ; combien dans la presse du

monde, dans le calcul des intérêts qui s'y combattent, il est difficile de conserver la pureté de l'ame et le calme de l'esprit. Il va même plus loin : et sans tomber comme Schiller, dans une déclamation frénétique, il laisse entrevoir dans les *Deux gentilhommes de Vérone*, l'idée première qui, outrée par l'auteur allemand, a produit son drame célèbre.

Les deux amis, héros de cette pièce, qui n'est qu'une admirable ébauche, sont d'un caractère fort différent : l'un perfide, cauteleux, fécond en ruses et en flatterie, se parant de toutes les vertus et de tous les beaux semblans, réussit fort bien à la cour. L'autre, plein d'honnêteté et de loyauté, subit le sort commun à tous les gens qui manquent de cet utile savoir-faire : il est banni de la même cour. Des brigands, *outlaws*, gens qui jouissaient alors en Angleterre d'une sorte de considération périlleuse, rencontrent l'exilé, le dépouillent, et contens du courage avec lequel il leur tient tête, ils lui offrent l'alternative de périr ou de devenir leur chef. Tout ceci serait assez triste si ces aventures n'étaient légèrement esquissées, et si des intrigues d'amour, si les dangers que court une jeune fille déguisée en page, si la douleur d'une maîtresse abandonnée et le pardon qu'elle s'empresse d'accorder au coupable repentant, ne jetaient sur l'ensemble de la pièce un vernis de frivolité gracieuse qui en déguise le fond. Le chef de brigands malgré lui, l'homme qui se trouve en lutte contre les lois, le banni, le coupable, enfin c'est l'homme vertueux. Shakspeare n'appuie pas beaucoup sur cette circonstance; il indique seulement ce que peuvent faire le hasard et l'injustice des hommes ; et à peine a-t-il lancé contre l'incertitude de nos jugemens, contre l'arrangement de la société ce trait oblique et caché, il se hâte de terminer son ouvrage par un dénouement plein de force et de mouvement dramatique.

Cette vie des forêts et des champs, que tous les poètes célébraient alors à l'envi n'apparaît que de loin dans les *Deux Gentilshommes de Vérone*. Elle occupe, au contraire, la plus grande partie de *Cymbeline*, drame romanesque, roman d'intrigue, tragédie pastorale. C'est là que le poète s'est complu à représenter, avec tous les développemens de son éloquence, le bonheur des

exilés qui abandonnent les plaisirs de la société pour jouir des biens de la nature. Deux jeunes princes, élevés dans le désert, par le sage Bellarius, ignorent leur naissance ; cependant leur héroïsme naïf, leur instinct de gloire et de grandeur se trahit dans leurs moindres discours. Imogène, héroïne de la pièce, personnage d'une grâce et d'une innocence idéale, se trouve exposée à tous les périls. Errante au milieu des forêts, elle arrive, déguisée en homme, à la caverne qui sert de demeure aux jeunes princes. Les jeunes gens, qui n'ont jamais vu que leur vieux père, s'éprennent de l'amitié la plus touchante pour l'hôte mystérieux, pour le bel enfant qui leur est envoyé par le ciel. Il y a dans cette tendresse de cœur, que rien ne trouble, qui n'est mêlée d'aucun intérêt, d'aucune passion violente et vulgaire, un charme qui s'accorde merveilleusement avec la paix de la solitude sauvage où vivent Arviragus et son frère. Des scènes de chasse jettent du mouvement dans cette admirable partie de la pièce et un enthousiasme de dévotion naïve vient s'y mêler. Bellarius, précepteur des jeunes gens et qui passe pour leur père, les éveille dès l'aube :

BELLARIUS.

Sous le feuillage épais dont la grotte est voilée,
L'aube vient de briller ; enfans, éveillez-vous ;
Enfans, voyez le ciel et tombez à genoux !
Entendez-vous la voix de cet oiseau sauvage
Qui chante et vous invite à rendre un saint hommage
Aux feux naissans du jour qui vient frapper vos yeux ?

LES PRINCES.

Salut ! Salut ! ô cieux ! [1]

[1] Act. 4, sc. 3.

BELLARIUS.

Partons, enfans, partons; à la chasse! à la chasse [1]!

Tel est le sublime dans Shakspeare; la simplicité la plus naïve l'accompagne toujours. A ces scènes charmantes, il a opposé un grand mouvement d'intrigues, une cour pleine de faussetés, d'artifices et de méchanceté, surtout un caractère de prince niais, fat, imbécille et prétentieux, le prince Cloten; ce portrait est un chef-d'œuvre. Élevé à la cour, il joint à tous les penchans vils, à toute la bassesse imaginable l'affectation des belles manières. On ne peut méconnaître le dessein de Shakspeare, qui, dans le même ouvrage, prêtant un délicieux prestige à la naïveté des mœurs, à l'élégance naturelle des jeunes princes solitaires, réserve tous les ridicules pour un personnage que l'éducation de la cour n'a pu former et fait ainsi triompher la noblesse innée de l'ame et de l'esprit sur toutes les distinctions arbitraires et acquises.

Cymbeline, qui réunit l'intérêt des romans d'aventure, des drames espagnols, des peintures de mœurs les plus achevées, de la pastorale lyrique la plus suave et de la méditation philosophique la plus profonde, me semble un des plus beaux chef-d'œuvres de Shakspeare. L'intrigue en est compliquée, mais claire et rapide; et les lois de la perspective dramatique y sont si bien observées, une demi-teinte mélancolique jette sur l'ensemble quelque chose de si harmonieux et de si doux, que les intelligences les moins poétiques en seraient émues. Madame Dudeffant, elle-même, esprit fin sans étendue, sans portée et sans chaleur, avoue dans ses lettres à Walpole, son admiration pour *Cymbeline* [2].

Les scènes pastorales occupent une place importante dans cette pièce, mais cependant une place épisodique. Shakspeare, dans un

(1) *Hail heaven! Hail! Heaven!*

(2) Tom. 2, p. 35.

autre drame, a voulu faire aussi son Arcadie, alors tous les gens d'esprit créaient la leur; c'est la pièce intitulée : *As you like it*, titre qui signifie à la fois, *comme il vous plaira* et *comme vous l'aimerez*. Drame sans intrigue, pastorale sans fadeur, satyre sans amertume; c'est de tous les ouvrages de la scène moderne, le plus original. Des bannis politiques, un roi exilé par un usurpateur, un jeune homme chassé de sa famille et privé de son patrimoine, se trouvent réunis dans la forêt des Ardennes. La même pensée que nous avons déjà remarquée dans les *Deux gentilshommes de Vérone* et dans *Cymbeline*, acquiert ici son entier développement; jamais la fraîcheur des bois, les loisirs de la campagne, le bonheur du rien-faire, les délices d'une vie sans entraves ne furent si éloquemment, si vivement, si naïvement dépeints. C'est loin de la ville, vers la fin d'un bel et doux automne, qu'il faut lire ce drame singulier, dans quelque grande forêt solitaire, où l'on entend frémir sous ses pas les feuilles séchées et jaunies. C'est alors que l'on sent profondément l'alliance intime du génie de Shakspeare et de la nature; alors qu'on s'associe à ces images décevantes d'une vie sans troubles et sans peines, d'où le bruit des intrigues et des misères humaines n'approchent plus. Les habitans de la forêt n'ont ni montres ni horloges; leurs journées, comme celles des habitans de l'île Bourbon dans le roman de M. de Saint-Pierre, se règlent sur le cours du soleil. Ils vivent sans compter les heures, non pour le savoir ou la gloire; mais pour le bonheur. Une liberté sans bornes, une douce rêverie, une contemplation voluptueuse remplissent toutes les pensées et toutes les ames; une bienveillance universelle et philosophique, une profonde pitié pour les agitations de la vie respirent sous ces ombrages épais, dans cette retraite où l'on oublie tout excepté la bonté, la volupté et la tendresse. L'écho lointain d'un monde orageux arrive comme un bruit vague jusqu'aux portes de la solitude, et frappe l'oreille des exilés pour leur rendre leur situation plus chère et plus douce. Quelquefois le tumulte de la chasse, les fanfares du cor, les soupirs ou les ivresses de l'amour animent le paysage sans y jetter aucune agitation violente. Jamais la volupté ne se montra plus naturellement alliée à la vertu; ja-

mais la nonchalance d'une vie oisive ne fut plus séduisante, ni la mélancolie plus *friande*.

Mais Shakspeare n'a pas fermé les yeux sur le ridicule de cette existence molle et rêveuse, qui selon toute apparence s'accordait d'ailleurs avec son propre penchant (1). Deux personnages, un fou et un philosophe, se chargent de combattre en les exagérant, les chimères que le poète a évoquées. Le bouffon, qui se nomme *Pierre-de-touche*, Touchstone (mot insignifiant en français et grotesque en anglais), se moque de toutes les prétentions vaporeuses des autres acteurs, et surtout des ravissemens de l'amour céladonique : il choisit la plus laide des bergères, en fait sa Dulcinée, l'idéalise, la pare de toutes les grâces et de tous les trésors de la beauté, et va promenant ses ironiques amours au milieu des autres bergers de la forêt. Quant au philosophe Jacques, *melancoly Jaques*, il est de bonne foi, et plus à plaindre que ridicule; c'est le misanthrope de Shakspeare. Plus contemplatif que l'Alceste de Molière, épris seulement de la solitude et de la rêverie, il se montre à nous comme le Don Quichotte de la méditation philosophique. Il se jette au pied d'un arbre; et là son bonheur est de se livrer à des réflexions mélancoliques sur les vicissitudes de la fortune, sur la fausseté des mortels, sur les maux que la société se fait à elle-même, sur le joug tyrannique que l'homme prétend avoir reçu le droit d'imposer aux animaux qu'il asservit ou qu'il égorge. Une citation peut seule donner quelque idée de cette pièce singulière, de cette Idylle philosophique. La scène est dans les Ardennes, où le vieux duc vit retiré avec ses compagnons d'infortune.

LE DUC EXILÉ (au milieu de ses anciens courtisans.)

Eh bien, frères d'exil, compagnons, que vous semble?
Depuis que dans ces lieux, le malheur nous rassemble,

(1) Shakspeare, à 48 ans, se retira dans sa petite maison de Stratford-sur-Avon, d'où il ne sortit plus.

Il s'est passé, je crois, bien des jours, bien des ans.
Autrefois sous la pourpre esclaves éclatans,
Nos jours, qui s'écoulaient chargés d'inquiétude
Valaient-ils le loisir de cette solitude?
Fausseté, ruse, envie et dehors mensongers,
Vous habitez la cour : j'échappe à vos dangers.
Quels maux redoutons-nous, en ce bois solitaire?
La douleur imposée à notre premier père,
L'orage dans le ciel et les vents irrités,
Et le froid de l'hiver et l'ardeur des étés.
Moi, quand la bise souffle à la fin de l'automne,
Lorsque ma tête tremble et que mon corps frissonne,
Cette étreinte du froid qui me fait tressaillir.
Me dit que je suis homme et que je dois mourir;
Conseiller éloquent, fidèle, mais sévère,
Qui de ma royauté dédaigne la colère,
Je l'écoute et souris, et je me dis tout bas :
« Il vaut mieux que la cour; il ne me flatte pas (1). »

Ph. Chasles.

(1) Act. 2, Sc. 1re.

Mon meilleur Ami.

Nous nous connaissions du collége et je l'aimais depuis que nous nous connaissions. Quoiqu'il eût peu et que j'eusse beaucoup, dès lors tout était commun entre nous. Nous *faisions* ensemble, comme on dit en style d'écolier. Il était plus fort que moi et me le prouvait souvent; ses façons de faire, qui n'étaient pas toujours des plus affectueuses, ne me faisaient pas changer de sentiment. Tout en pleurant, je l'appelais mon bon ami, et je me réunissais à lui pour tomber sur le mal-avisé qui voulait prendre parti pour moi contre lui. Étourdi, léger, paresseux, inappliqué, il ne faisait ni ses devoirs ni ses *pensums*, je me chargeais des uns et des autres. Pour lui éviter cette double tâche, je m'étudiais à contrefaire son écriture, et quelquefois aussi à faire des fautes d'orthographe; mais le plus souvent je m'oubliais, et je ne faisais pas mieux pour moi que pour lui, pas si bien même, car, dans les compositions, il avait souvent une place supérieure à la mienne. Certaine fois que j'avais fait comme de coutume mon thème en deux façons, c'est celui que je donnai sous son nom qui eut le prix; celui que je donnai sous le mien n'eut que le dernier accessit: il n'en était pas si fier que j'en étais heureux.

Sortis du collége nous ne nous séparâmes pas. Comme nous nous destinions, lui au barreau, moi à la magistrature, et que l'étude du droit nous était indispensable, nous choisîmes pour répétiteur le même agrégé. Ce n'est pas en droit seulement que nous prenions nos licences. Une jolie blonde, fille de notre docteur, et qui n'était pas moins sensible que la fille de feu *Cujas*, toucha

mon cœur, et je touchai le sien. Un beau jour j'acquis la certitude que mon ami aussi l'avait touchée. Comme j'en pleurais : Je te connais, me dit-il, je sais combien tu es consciencieux; cela t'aurait mené loin. Te marier à ton âge et à la fille d'un cuistre! Toi qui traites d'une charge de conseiller au Parlement! Je me suis sacrifié pour te sauver; j'ai fait ma maîtresse de cette grisette dont tu voulais faire ta femme. Ce trait d'héroïsme ne fit que resserrer notre amitié.

Mes parens étant morts, je fus mis en possession de tout mon bien. « Vivons ensemble, dis-je à mon ami qui était venu me consoler. — Vivons ensemble, me répondit-il : je n'abandonnerai pas un ami dans le malheur. » Nous habitâmes la même maison, et nous fîmes bourse commune, comme au collége. Nous avions à peu près cinquante mille livres de rentes, sur lesquels je n'en fournissais pas plus de quarante-cinq. Comme il s'entendait mieux que moi à tenir une maison, je m'en remis sur lui de l'administration de la mienne. Quelle vie joyeuse nous menions! le train brillant! la chère délicieuse! C'était lui qui se chargeait des invitations. Les aimables femmes qu'il m'amenait! les aimables gens qu'il me présentait! l'élite de Paris : des conseillers, des colonels, des fermiers-généraux, des femmes à la mode, et même des académiciens. Jamais de tristesse, jamais d'humeur, si ce n'est quand, par hasard, je perdais au jeu. Alors il me tançait vertement, me remontrant que si je n'y prenais garde, je *nous* ruinerais; observation d'autant plus opportune qu'il jouait lui-même tous les soirs, et très-malheureusement. Il ne faut pas brûler la chandelle par les deux bouts, disait-il très-judicieusement.

Vint la révolution : elle mit l'amitié à de rudes épreuves. La nôtre n'en reçut aucune atteinte. Nous changeâmes bien quelquefois d'opinion; mais, comme nous en changions ensemble, nous n'en étions pas moins d'accord. Patriote comme beaucoup d'honnêtes gens dans le premier moment d'effervescence, mon ami fut un des orateurs les plus ardens de notre section, et ne s'y fit pas peu d'honneur. Je composais, il est vrai, les discours qu'il y prononçait. Mais quelle preuve d'amitié il me donnait en cela! car ces

discours, dans lesquels il disait tout ce que je pensais, ne tendaient rien moins qu'à le faire pendre, si, à l'aide du roi de Prusse, les dix mille aristocrates, qui alors s'opposaient à l'accomplissement des vœux de vingt-huit millions de Français, eussent pris un moment le dessus, comme ils s'en flattaient. Mais dans ce cas j'étais bien résolu à réclamer mon droit.

Les peuples sont presque aussi ingrats que les rois. Mon meilleur ami ne recueillit aucun fruit de ses peines. Non-seulement il ne fut pas porté à la législature, comme il s'en flattait, mais il se vit déposséder de cette présidence dans laquelle il avait déployé tant de talent, et où il avait gagné une extinction de voix. Ne pouvant tolérer l'injustice qu'on nous faisait, j'avais abjuré mon parti, sans trop savoir celui que je prendrais, quand mon ami m'apprit que nous étions aristocrates.

Déterminé à racheter, à force de zèle, les torts que nous avions envers la bonne cause, il émigra. S'il n'était pas noble, il mérita de l'être. Moi qui l'étais, je restai en France pour soigner nos affaires et lui faire passer l'argent nécessaire pour nous représenter à Coblentz. Il y faisait cher. Je pensais pourtant que les deux tiers de notre revenu lui suffiraient; mais il me prouva si bien qu'il aurait à peine assez du revenu tout entier, que je ne m'en réservai qu'un quart; trait d'égoïsme que je me reproche, car j'aurais bien pu me contenter d'un huitième. En lui faisant supporter cette retenue, il me semblait que je lui faisais une véritable banqueroute.

Malgré la loi qui interdisait, sous peine de mort, toute correspondance avec les gens du dehors, je ne cessai pas de lui envoyer de l'argent qu'il ne cessait pas de me demander. Mes biens sont les tiens, lui écrivais-je un jour. Le comité de salut public, ainsi que lui, me prit au mot; mes biens furent confisqués comme propriété d'émigré, et l'on me jeta en prison comme détenteur des biens de la nation, et complice de conspiration contre l'État.

Sauvé de l'échafaud par une révolution inespérée, je recouvrai ma liberté, mais non pas ma fortune. Mes biens avaient été séquestrés comme appartenant à mon meilleur ami, ils furent vendus pour la même raison, avant l'époque où une autorité

réparatrice ordonna la restitution de tout ce qu'on pouvait rendre.

Mon meilleur ami cependant s'était tiré d'affaire. Accueilli dans une cour d'Allemagne en faveur d'un talent précieux (il assaisonnait merveilleusement une salade) il avait obtenu du prince un titre et trois rubans, et d'une douairière, qui ne comptait pas moins de trente-deux quartiers, cinquante-trois mille livres de rente et sa main gauche.

Instruit de ces faits, je m'empressai de lui écrire pour l'en féliciter; mais craignant qu'il ne se crût obligé de venir à mon aide, dans l'état de détresse où les événemens m'avaient réduit, je le priai de ne rien distraire pour moi d'une fortune suffisante à peine au soutien de sa noblesse. Il me répondit, courrier par courrier, qu'il reconnaissait bien là mon amitié et qu'il me donnerait une preuve de la sienne en se conformant à ma volonté, ce qu'il fit.

Je vivais tant bien que mal d'une petite place que le fils d'un jardinier de mon père m'avait procurée dans une administration où il était chef de bureau, lorsqu'enfin vint la restauration. Elle arrangea beaucoup d'affaires mais non pas les miennes. Destitué comme créature de l'empire, je perdis le peu que je possédais, par l'effet du retour de l'auguste famille dont le départ m'avait fait perdre tout ce que j'avais possédé. Je m'en consolai toutefois en songeant au bonheur de la France, et aussi à ce qu'avec les étrangers était rentré mon meilleur ami. J'allai le voir; il occupait par billet de logement, un des plus beaux hôtels du faubourg Saint-Germain, l'hôtel qui m'avait appartenu. Mon portier, qui était devenu un suisse, me laissa passer, sans me saluer, preuve qu'il me reconnaissait; mais le chasseur de M. le baron refusa de m'annoncer. J'insistai; survint son valet de chambre qui me repoussa plus rudement encore; je crus devoir parler plus haut; accourant lui-même au bruit, le baron ordonna à la sentinelle de m'empoigner, car il avait une sentinelle à sa porte; et quand je me nommai, manifestant dans toute sa vivacité l'amitié qu'il me portait. « Quel insolent ose usurper un nom qui m'est si cher, un nom si respectable? Chassez-moi ce drôle, dit-il à ses gens, et s'il ose jamais passer ma porte, qu'il sorte d'ici par la fenêtre. » Ma mau-

vaise mine, que ne démentait pas mon habit, me valait évidemment cette réception. Mais pouvais-je raisonnablement m'en offenser? d'après le sentiment qui l'inspirait, chacune de ses injures n'était-elle pas un compliment pour moi? chacun de ses outrages, une démonstration d'estime? n'était-ce pas, enfin, par excès de respect et de tendresse, qu'il me maltraitait en me prenant pour un parodiste de moi-même? C'est ce qu'il me dit six jours après dans un rendez-vous qu'il m'accorda, et où j'amenai par précaution deux bourgeois qui, non plus que moi, n'avaient jamais quitté Paris, et qui, habitués à me servir de témoins quand le cas le requérait, certifièrent que j'étais bien l'homme pour lequel je me donnais.

Mon meilleur ami alors n'était plus qu'un Allemand; redevenu Français, comme tant d'autres, il fut envoyé en mission auprès d'une cour du Nord, à laquelle il remit une note qui est encore secrète pour moi, et il y seconda si bien les vues du ministre régnant qu'à son retour il fut fait sous-ministre. Je m'en félicitai, et il y avait lieu. Il faisait partie d'une commission chargée de la répartition du milliard entre les gentilshommes dont les biens avaient été vendus par suite des lois révolutionnaires. Je me croyais dans ce cas; je rédige une réclamation, et je la lui adresse. Mon meilleur ami connaît les faits, il se fera, me disais-je, un devoir de l'appuyer. Il répondit par un billet très-bien lithographié à la lettre autographe par laquelle je lui demandais une entrevue; et cette réponse ne se fit guère attendre qu'une semaine. Muni de ce billet, par lequel il m'assignait rendez-vous à onze heures, je parviens jusque dans son antichambre; j'y trouvai des gens plus polis. Là, d'un air important, un laquais qu'on aurait pu prendre pour un huissier, s'il avait eu la chaîne au cou, après m'avoir toisé de l'œil, m'invita à m'asseoir en me montrant une banquette. « Vous êtes le seizième sur la liste, me dit-il; s'il ne vient aujourd'hui ni pairs de France, ni députés, ni gens de cour, ni gens de robe, ni gens d'église, ni gens d'épée, ni préfets, ni maires, ni fonctionnaires publics; dès que les quinze personnes inscrites avant vous auront été reçues, monsieur le baron vous

donnera audience, s'il a le temps. — Audience ! je ne suis pas un solliciteur ; je suis son ami ; s'il me savait là, je serais introduit sur-le-champ. Allez, annoncez-moi. — On ne dérange jamais monsieur le baron. — Quand il travaille ! — Quand il déjeûne, répliqua le valet ; prenez patience. »

Je pris patience. Après trois heures d'attente, pendant lesquelles je mourais de faim, car j'étais à jeun, je fus introduit dans le cabinet de sa sous-excellence. La liste des solliciteurs était épuisée, nous étions seuls. — Comment ! c'est toi ! embrassons-nous, s'écria-t-il, en se jetant à mon cou. — Que penses-tu de ma réclamation ? — Ce que j'en pense ? que cela ne peut te mener à rien. Les biens confisqués n'étaient pas portés sous ton nom dans les états dressés par ces infames agens de la terreur. Épargne-toi des démarches inutiles vis-à-vis d'un ministère qui se pique de justice ; il ne te paiera pas ce qu'il croit m'être dû, mais laisse-moi arranger les choses. Je sais ce qu'il faut faire, je le ferai. — En attendant, je suis sans ressources, sans pain, j'ai perdu ma place ; ne pourrais-tu m'en donner une dans tes bureaux ? — Une place dans mes bureaux ! je n'ai de libre, pour le moment, qu'une place de quinze cents francs. — Je l'accepte, ce sera toujours cela. — Et moi je te la refuse, non parce qu'elle m'est demandée pour le filleul de la femme de chambre de la maîtresse du ministre, mais parce qu'elle établirait une distance réelle entre toi et moi, entre moi et mon meilleur ami. Veux-tu rompre une égalité que je veux conserver ? — Mais encore faut-il vivre. — Je n'ai rien à moi, poursuivit-il en me mettant quelques louis dans la main ; c'est à la baronne que tu dois cela ; tu me le rendras quand tu pourras. Un de ces jours nous déjeûnerons ensemble, mais tête à tête, mais sans laquais même pour nous servir. Nous mettrons les coudes sur la table. Nous boirons de ce vin que tu aimais. Nous nous tutoierons tout à l'aise. » Puis regardant à la pendule : « Deux heures ! l'heure du conseil ! il faut que je m'habille. » En disant cela il avait sonné son valet de chambre, qui lui passa un habit brodé, et n'oublia pas de le décorer de ses trois cordons. — Ne revenez pas que je ne vous le fasse dire, ajouta-t-il alors, en me montrant la porte.

et en me saluant avec un air de dignité, à cause de son valet, sans doute; il faut du *decorum*.

Qu'on dise à présent que les honneurs changent les hommes! mais j'aurai bientôt des preuves plus éclatantes encore de la constance de son amitié; attendons.

J'attendais depuis trois mois, lorsque dans un des trente-six journaux qui se trouvent dans ces cabinets où l'on apprend pour cinq sous tous les jours ce qui la veille s'est passé dans les deux hémisphères, je lus ce qui suit : Le 28 du courant est mort, en son hôtel, très-haut et très puissant seigneur.... et après une ribambelle de titres plus magnifiques les uns que les autres, venait le nom de mon meilleur ami. Il avait été emporté presque subitement par une maladie organique, par un anévrisme, je crois. Cette nouvelle m'accabla. Quoique je n'eusse pas reçu de billet d'invitation, comme la famille du défunt disait dans le même journal que tous ceux de ses amis auxquels on n'avait pas écrit devaient, par cela même, se tenir pour invités, je me rendis à son hôtel, et j'accompagnai ses tristes restes jusqu'à sa dernière demeure. Le cortége qui l'y conduisit fut considérable.

Le pauvre homme avait tant d'amis! gens titrés, pour la plupart. Ils dissimulaient leur douleur, par bienséance, sans doute. Moi qui n'avais pas de dignité à garder, je ne cessai pas de pleurer. Après les obsèques, qui furent magnifiques, après le discours qui fut prononcé par un commensal de la maison, et que l'on trouva charmant, je me retirais tout pensif, quand un monsieur m'aborde. « Je suis, me dit-il, l'homme de confiance de Mme la baronne, et le dépositaire des dernières volontés de M. le baron. Vous aviez là un bon ami. Quelle preuve il vous en donne dans son testament! — Je savais bien, m'écriai-je, qu'il ne m'oublierait pas. Il m'a porté sur son testament! Ne puis-je connaître l'article qui me concerne? —J'en ai pris copie : lisez. Il vous prie, comme vous voyez, poursuivit l'exécuteur testamentaire, de servir de père à un certain enfant provenant d'une certaine fille, qu'il a eue d'une certaine demoiselle, une jolie blonde, dont vous eussiez fait votre femme il y a quarante ans, s'il ne vous eût aimé au point d'en faire sa maî-

tresse : vous vous rappelez ? — Oui, je me rappelle. — La morale ne lui permettant pas, comme vous le concevez, de s'adresser, en pareil cas, à M[me] la baronne, qui a, sur un certain article, des principes extrêmement sévères, M. le baron vous lègue cet orphelin, dont, sans l'excès de son dévouement, vous seriez le grand-père ; et il vous charge de le faire élever le mieux possible, à vos frais, notez ce point, car il est bon de vous dire qu'il ne vous est attribué aucune indemnité pour l'entretien de l'enfant, tant on a d'estime pour vous ! — J'accepte le legs, m'écriai-je ! c'est celui d'Eudamidas. Mon meilleur ami me connaissait bien ! et je reconnais bien là mon meilleur ami !

Comme ce monsieur était fort au courant des affaires du baron, je crus pouvoir lui demander s'il savait où en était celle de l'indemnité. — Elle s'est arrangée sans difficulté. Les droits étaient si clairs ! ils ont été reconnus à l'unanimité par la commission, il y a six semaines ; et il y a quinze jours, on m'a délivré, pour le compte de M. le baron, une inscription de cinquante-sept mille sept cent soixante francs quarante-six centimes de rente. C'est du trois pour cent, à la vérité ; mais mieux vaut cela que rien. Grâce à cet acte de justice, le fils de votre ami n'est pas moins riche du fait de son père que de celui de sa mère. — Et à quelle époque le baron est-il tombé malade ? — Précisément à celle où il a appris cette nouvelle. — Je comprends, dis-je en moi-même. Il n'a pas eu le temps de s'expliquer avec moi ; mais ce que le hasard a donné à son fils, le lui reprendrai-je ? Non. Je ne dépouillerai pas le fils légitime de mon meilleur ami.

J'aurais été fort embarrassé, toutefois, d'entretenir son fils naturel si une vieille tante, la seule personne au monde dont j'attendisse quelque fortune, ne fût morte sur ces entrefaites. Cela a tout arrangé. Les dix mille livres de rentes qu'elle m'a laissés suffisent largement aux besoins de mon pupille et aux miens.

Madame la baronne, à qui son homme de confiance a rendu compte de ces faits, en a conçu, m'a-t-il dit, une haute idée de moi. Comme elle est fort attachée à la mémoire de son mari, elle n'a jamais voulu me voir, crainte d'émotion. Mais il ne lui est rien

arrivé d'important depuis deux ans qu'elle n'ait eu l'attention de m'en faire instruire. Tout nouvellement elle s'est remariée en troisièmes noces. Elle n'a pas oublié de m'en faire part.

N. B. Je ne saurais dire de qui est cet écrit, tant soit peu naïf, que le hasard a fait tomber entre mes mains. Je ne saurais dire non plus si c'est un conte ou une histoire. Histoire ou conte, il ne m'en paraît pas moins bon à publier. On en lit tous les jours de moins instructifs. Une vérité m'y semble démontrée, vérité qui, j'en conviens, n'est pas des plus gaies, mais dont il est bon de tenir note : c'est que les liaisons les plus constantes sont trop souvent celles d'un égoïste et d'une dupe, et que plus d'un homme n'a pas eu de pire ennemi que son meilleur ami. Cette vérité n'aurait-elle pas donné naissance à la fable suivante?

La Râpe et le Pain de sucre.

L'intérêt prend parfois l'air de la bienfaisance.
Au pain de sucre un jour la râpe, en ma présence,
Disait : Combien de toi j'aime à me rapprocher!
M'accuser est ton habitude :
Mais malgré ton ingratitude
Je veux te caresser. — Non : tu veux m'écorcher.

Arnault,
De l'Académie française.

STATISTIQUE

DES JOURNAUX DE PROVINCE

En Angleterre.

Premier Article.

Nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié la *Statistique des journaux hebdomadaires de Londres* ([1]) que nous publiâmes il y a quelques mois. Nous allons porter de nouveau leur attention sur le mouvement infatigable de la presse quotidienne et périodique dans les trois royaumes.

Un seul obstacle se présente dans l'accomplissement de la tâche que nous nous sommes imposée et le calcul que nous voulons établir. Dans le grand nombre des journaux qui se publient hors de Londres, quelques-uns des plus répandus, ceux qui pourraient le plus justement prétendre à exprimer leurs opinions propres, et à

([1]) Voir la *Revue de Paris*, tom. III, pag. 21.

diriger les opinions de leurs lecteurs, sont entièrement dépourvus d'articles originaux. Tout en reconnaissant le goût et l'habileté qui président au choix des emprunts dont ils composent leurs richesses, on ne peut s'empêcher de dire que ces journaux ne sont autre chose que d'exacts et fidèles échos des feuilles de Londres. On est bien étonné de voir que de grandes villes, des districts importans, ne sont point représentés dans le *grand parlement* de l'intelligence humaine. Il y a bien des années, lorsque l'Angleterre gémissait sous le joug d'administrations qui encourageaient toutes les tyrannies, depuis celle du secrétaire d'État jusqu'à celle d'un constable de village, exprimer des opinions libérales, c'était mettre en péril sa fortune, quelquefois même sa liberté et sa vie. Les journaux prirent d'abord naissance dans des villes où se faisait sentir la nécessité de publier les transactions commerciales, de mettre au grand jour les besoins de la population. On les laissa vivre, à la condition expresse d'écarter toute question politique, de n'exprimer aucune opinion, ou tout au moins d'être toujours en parfait accord avec les opinions du recteur, des magistrats et des membres de la corporation, admirateurs déterminés d'un système politique qui les engraissait de ses abus.

Telle fut l'origine de la plupart des journaux de province les plus répandus. Dans beaucoup de villes, où les idées saines ont fait depuis quelques années de plus rapides progrès, la portion d'habitans qui lit et qui raisonne se résigne encore aujourd'hui à supporter un journal, espèce de crieur public pour les annonces et les avis, mais dont les doctrines politiques ne représentent nullement les opinions de la majorité. Dans toutes les grandes et même toutes les petites villes d'Angleterre, et même dans plusieurs villes d'Irlande, on trouve maintenant des salons ou cabinets de lecture, abonnés à tous les journaux influens de Londres; de sorte qu'il ne faut pas avoir une guinée à dépenser par an, pour se refuser les moyens de satisfaire cette curiosité louable et ce besoin de lumières qu'éprouvent aujourd'hui toutes les classes de la société. Si les journaux auxquels nous faisions allusion tout à l'heure comptent encore des lecteurs dans beaucoup de villes, il ne faut accuser de leur prospé-

rité que le défaut de concurrence. A Londres, un spéculateur qui veut créer un journal hebdomadaire peut l'entreprendre à bien peu de risques, comparativement à ceux qu'il courrait pour l'établissement d'un journal de province. On trouve presque à tous les coins de rues des imprimeurs avec lesquels on peut entrer en arrangement provisoire pour une semaine ou un mois; on n'éprouve pas plus de peine à recruter des rédacteurs, et un *dépositaire* se charge de la vente du journal moyennant une certaine commission. Au bout de quelques mois, si le succès a couronné la tentative et répondu aux espérances de l'entrepreneur, il élève une imprimerie, il achète des caractères pour son compte, et se crée par là une nouvelle source de bénéfices.

Il n'en est pas de même en province. On compte bien peu de villes où il soit possible de trouver un imprimeur assez bien pourvu de presses et de caractères pour imprimer un journal, à moins toutefois que cet imprimeur n'en publie déjà un pour son propre compte. Là, par conséquent, il faut, pour créer un journal, des capitaux considérables. Tout traité conclu avec des rédacteurs ne peut avoir moins d'un an de durée. En effet, quel écrivain d'un talent et d'une expérience éprouvés dans la rédaction des journaux, consentirait à traiter pour un moindre espace de temps, de la rédaction d'une feuille de province? Il faut payer des agens dans toute l'étendue du district, et s'embarquer dans une variété de dépenses toutes inconnues à quiconque veut établir à Londres un journal hebdomadaire. Si l'on s'arrête à toutes ces considérations, surtout à la difficulté extrême d'obtenir des souscripteurs et des annonces dans les villes et les districts où les vieilles habitudes et les préjugés conservent plus de puissance que dans la capitale; où toute nouveauté, si utile qu'elle puisse être, ne rencontre que des regards défians, on sera moins surpris de trouver en certains endroits si peu de feuilles libérales, que de voir tant de capitalistes s'aventurer en de telles spéculations sur la foi des progrès de l'esprit humain.

Des tableaux récemment publiés, et qui méritent toute confiance, établissent que le nombre total des journaux qui s'impri-

ment dans la Grande-Bretagne, non compris ceux de Londres, s'élève à 254, sur lesquels 59 s'impriment en Irlande et 37 en Écosse. Dans le travail que nous avons déjà publié, nous avons donné nos calculs approximatifs sur le tirage de ces journaux, les frais d'impression, de papier, etc. Des recherches ultérieures ont confirmé l'exactitude de nos supputations ; il est donc inutile de revenir sur cette partie de notre sujet ; cependant il n'est pas mal à propos de faire quelques remarques sur le caractère et l'influence de ces publications. Ces remarques serviront de base aux conclusions impartiales que nous nous efforcerons de tirer de nos calculs généraux.

Sur les journaux de province publiés en Angleterre, Bath et Bristol en ont chacun 5, Exeter 5, Leeds 3, Liverpool 8, Manchester 7, Sheffield 3, York 4, Brighton 3 ; Birmingham, malgré sa grande population, n'en compte que 2. Le succès toujours croissant des journaux de Liverpool et de Manchester dans ces dernières années fait beaucoup d'honneur aux habitans de ces deux villes. L'existence de trois des journaux qui se publient à Liverpool, le *Chronicle*, l'*Albion*, et le *Times*, ne remonte qu'à une date encore récente. La défense des principes libéraux, exclusivement confiée, jusque dans ces dernières années, à la plume habile de M. Égerton Smith, rédacteur du *Liverpool Mercury* (*le Mercure de Liverpool*), a pris une nouvelle force depuis que l'accroissement du nombre des journaux de Liverpool a donné des auxiliaires à cet honorable écrivain. On ne saurait désirer pour les bonnes doctrines d'appui plus solide et plus infatigable que celui de M. Smith ; mais l'accroissement chaque jour plus sensible de la population, les progrès si importans de ses richesses et de son intelligence, nécessitaient de nouveaux organes pour les vœux et les besoins de tous. Les journaux de Liverpool sont en général établis sur de larges bases ; la plupart sont très-bien imprimés, dans le format in-4o ; ils contiennent de temps à autre des articles de science et de politique vraiment estimables. Le *Mercury*, particulièrement, contient des articles de philosophie assez bien écrits pour intéresser toutes les classes de lecteurs. Outre ces journaux, on trouve encore à Liver-

pool un petit recueil périodique exclusivement littéraire et scientifique; il porte le titre de *Kaleïdoscope*. Nous ne saurions fixer exactement le nombre d'exemplaires auquel se tirent les journaux de Liverpool; nous avons toutefois des raisons pour penser que leur tirage est considérable; et, à en juger par l'apparence de leurs colonnes d'annonces, on pourrait établir qu'ils doivent faire des bénéfices considérables. Mais, par égard pour les intérêts de la classe des gens qui fournissent les annonces, le prix en est, dit-on, fixé à un taux fort modéré. Si l'on considère, en outre, que les propriétaires des journaux de Liverpool paient mensuellement au gouvernement le droit sur les annonces, tandis qu'ils accordent un an et plus de crédit aux gens qui se font annoncer, on tombera d'accord avec nous que leurs bénéfices doivent être moins forts que partout ailleurs. Il y a peu d'années que quelques spéculateurs, affiliés, je pense, à une feuille de Dublin, essayèrent d'établir à Liverpool un journal quotidien; mais ce journal n'eut pas plus de trois mois d'existence. Liverpool est, à n'en pas douter, une ville assez grande et assez éclairée pour offrir à un journal quotidien tous les moyens de succès. Mais ceux qui entreprirent le journal en question n'avaient pas examiné toutes les chances d'une telle publication. Le même courrier qui aurait apporté de Londres à Liverpool les nouvelles qui devaient servir aux journaux imprimés dans cette dernière ville, y apportaient aussi les journaux de Londres tout fraîchement imprimés, et que tout le monde pouvait lire dans les cabinets de lecture, les auberges et les cafés, avant que le journal de Liverpool eût pu paraître avec les nouvelles tirées des journaux de Londres. Comme feuilles d'annonces, un journal quotidien était d'ailleurs inutile à Liverpool : car les journaux existans dans cette ville fixent les jours où ils paraissent, de manière à ce qu'on puisse se faire annoncer tous les jours dans l'un ou l'autre de ces journaux. Ajoutez, à tous ces obstacles, que cette feuille quotidienne n'offrait aucun talent de rédaction; et il ne paraîtra pas étonnant qu'elle n'ait aucunement réussi.

Les journaux de Liverpool, même le *Liverpool-Courier*, (*Courrier de Liverpool*), qui passe pour tory, sont en général parti-

sans de la liberté du commerce. Ce fait nous semble une réponse péremptoire aux assertions d'un ou de deux journaux de Londres, qui prétendent que les principaux négocians de la Grande-Bretagne sont ennemis de cette liberté, et bien convaincus de tout ce qu'elle a de chimérique. Si l'on consulte les sentimens exprimés par les feuilles de Liverpool, si on les considère avec raison comme les interprètes fidèles de cette classe si opulente et si éclairée de négocians qui peuple cette grande ville, on verra clairement que les hommes les plus intéressés dans cette question, et les plus propres à la comprendre, applaudissent vivement aux mesures que M. Huskisson a dernièrement fait adopter par le parlement; nous ne voulons d'autre preuve à l'appui de notre assertion, que la brillante réception faite à M. Huskisson lui-même, lors de son dernier voyage à Liverpool.

Ce que nous avons dit de Liverpool peut également s'appliquer à Manchester. Seulement, on conçoit sans peine que là où la population se divise en deux classes bien distinctes, les gouvernans et les gouvernés, les fabricans et leurs ouvriers, ou, comme on l'a dit injustement, les maîtres qui imposent une tâche et les esclaves qui la remplissent, l'esprit de parti doit faire dans les journaux plus violente explosion qu'ailleurs. Le langage de ces journaux est cependant, il faut le dire, de beaucoup radouci. La chute de l'administration des Castlereagh et des Sidmouth, sous laquelle Manchester fut le théâtre de tant d'horreurs, et l'établissement d'un système plus modéré, ont naturellement abaissé l'insolence des suppôts du pouvoir, et calmé l'animosité des réformateurs. Les journaux de Manchester sont maintenant polis entre eux, comparativement à ce qu'ils étaient lors du désastreux événement connu sous le nom de « Massacre de Manchester ». Sans avoir aucunement déserté ses anciens principes, le *Manchester Guardian* est devenu le partisan très-chaud de la réforme, et le sage conciliateur des folles exigences des fabricans et des demandes injustes des ouvriers.

Parmi les sept journaux qui s'impriment à Manchester, ceux qui sont décidément libéraux, sont le *Guardian*, le *Mercury*, l'*Ad-*

vertiser et le *Times*. Le *Guardian*, feuille très-répandue, fort estimable, et qui donne de gros bénéfices, a été créée par M. Edward Taylor, qui s'est maintenant associé M. Garnett. Le *Mercury*, qui paraît le mardi, trois jours après le *Guardian*, a les mêmes propriétaires, et il est rédigé d'après les mêmes principes. l'*Advertiser* est un journal créé, pour ainsi dire, dans l'intérêt des aubergistes et des cabaretiers de Manchester et du voisinage. Il paraît fort répandu, et contribue puissamment à propager les principes libéraux dont il s'est fait l'organe. Tout ce que nous savons du *Manchester-Times* est fort à son avantage. Il a constamment défendu les intérêts du peuple, et il les a défendus avec un zèle ardent et fort honorable. Les journaux de Manchester sont moins répandus qu'ils ne devraient l'être, relativement à la nombreuse population de cette ville, et à son goût très-vif pour la lecture des journaux : il n'est à cela d'autres motifs que la proximité de plusieurs villes, qui ont toutes leur journal particulier. Cependant, les feuilles de Manchester ne laissent pas que d'avoir un tirage considérable, et l'on calcule que chaque exemplaire des journaux libéraux qui s'impriment dans cette ville n'a pas moins de 50 à 80 lecteurs. Ce calcul dépasse le résultat auquel nous nous serions attendus d'après les calculs généralement adoptés ; nous le donnons ici parce qu'il nous a été communiqué par des personnes bien informées du fait.

Sur les cinquante journaux qui se publient à Liverpool et à Manchester, on peut dire que les deux tiers sont libéraux : la même proportion est applicable aux feuilles qui s'impriment à Leeds. Birmingham, malgré l'étendue de sa population, n'a que deux journaux, et on ne peut pas dire que ni l'une ni l'autre de ces feuilles soit libérale. A Brighton, que, sans la preuve du contraire, on serait tenté de regarder comme le foyer de l'aristocratie, avec une population moins étendue de moitié que celle de Birmingham, il y a trois journaux, et, sur ce nombre, deux sont libéraux ; cependant Brighton n'a point de débouchés au midi, et n'est avoisinée par aucune grande ville où les journaux soient à même de se répandre aisément. Un des journaux de Brighton est surtout

remarquable par la généreuse franchise de ses principes ; les autorités de la ville ne commettent pas un seul acte d'injustice ou de partialité, sans encourir la sévérité de cet inflexible censeur. Dans les villes de provinces, tout journal qui; sans être poussé par un esprit de haine ou d'envie, témoigne une défiance raisonnable aux autorités locales, fait nécessairement beaucoup de bien et empêche beaucoup de mal.

Il est difficile d'assigner la cause de cette différence d'une ville à l'autre dans la circulation des journaux. Ce n'est certainement pas le défaut de richesses ou de lumières qui amoindrit à Birmingham le nombre des feuilles publiques. La lecture des journaux (et ceci peut être noté comme un fait extraordinaire) y est un besoin si généralement senti, qu'il a fallu établir sur une échelle très-étendue le mode d'abonnement au salon de lecture, qui est constamment fréquenté. D'ailleurs, Birmingham est depuis long-temps une ville d'affaires, une cité populeuse, tandis que Brigthon n'était, il y a quarante ou cinquante ans, qu'une ville de pêcheurs. Il y a trente ans, on n'aurait pu même y trouver un seul journal. La première spéculation de ce genre fut tentée par un huissier-priseur, qui créa un journal, probablement pour publier les annonces qui intéressaient son ministère. Ce journal porta le titre de *Brighton-Herald;* il existe encore, et est fort estimé et très-répandu. Quelques années postérieurement à l'apparition de ce journal, on en vit paraître un autre, grand avocat du torysme, et qui s'intitula: *Brigthon-Gazette.* Cette feuille est très-répandue, et elle est rédigée avec beaucoup de talent; c'est l'organe des vieux torys de Sussex, et elle passe pour contenir souvent des articles fournis par quelques-uns des torys qui exercent encore à Londres de hautes fonctions. Le troisième journal qu'on vit paraître à Brighton s'appelait le *Brighton Chronicle*, mais la fortune contraire le condamna à ne vivre que peu de temps. A sa mort, on vit s'élever à sa place un autre journal intitulé le *Brighton - Guardian,* nouvel organe des idées libérales. Une nouvelle preuve de la justesse du proverbe que *l'appétit vient en mangeant ,* c'est que, jusqu'à l'apparition du *Brighton-Herald ,* peu de gens croyaient à la possibilité

de la réussite d'un journal dans cette ville : et, maintenant qu'on y compte trois journaux, le premier en date des trois est bien plus répandu qu'à l'époque où il n'avait point de concurrens à combattre.

Les principaux journaux de Leeds sont le *Mercury* et l'*Intelligencer*. Le *Mercury* est un journal bien rédigé, défenseur des doctrines libérales, et dont les dimensions sont énormes. L'*Intelligencer* lui ressemble quant au format, mais il est tory. Tous deux n'avaient jamais, je pense, varié dans leur politique, lorsque, l'an dernier, la question catholique vint mettre à l'épreuve l'immuabilité de leurs principes. L'éditeur de l'*Intelligencer*, abandonnant tout à coup le terrain qu'il avait si long-temps occupé, et croyant qu'il ne trouverait peut-être jamais occasion plus favorable de confesser sa longue erreur sans nuire à sa propriété, se hâta de manifester sa conviction en faveur de l'émancipation catholique, et réussit à entraîner dans son opinion beaucoup de torys. Les propriétaires de l'*Intelligencer*, moins libéraux que leur éditeur, firent acte d'autorité, et le renvoyèrent. Cette feuille est maintenant entre les mains d'un tory pur ; elle est redevenue ce qu'elle avait été d'abord, une tribune hostile à la liberté religieuse et civile ; mais elle a beaucoup moins de puissance qu'autrefois, ses plus solides appuis ayant tous fait retraite, soit par conviction, soit par intérêt.

Le *Leeds Patriot* (Patriote de Leeds), défend chaudement les droits du peuple ; il est bien rédigé et son tirage est considérable.

Les journaux influens à Bristol sont le journal tory (que nous croyons appartenir à M. Juteh, également propriétaire du *Morning Journal* de Londres), et le *Mercury*, qui tient pour les idées libérales. Le *Bristol Gazette* forme entre les deux une sorte d'intermédiaire. Le *Bristol Journal* a été long-temps une bonne affaire ; et l'on pourrait en conclure qu'à Bristol il y a plus de torys que de libéraux. Telle est l'impression généralement reçue ; mais il faut dire qu'il y a beaucoup d'esprit public et de bon esprit chez quelques-uns des citoyens riches et éclairés de cette ville, et que tous

ses habitans, à beaucoup près, ne sont certainement pas ennemis de la propagation des idées raisonnables et saines; le succès du *Mercury* vient à l'appui de ce que nous avançons.

Chacun de ces journaux contient, de temps à autre, de bons articles; en plusieurs occasions le *Mercury* s'est montré fort de logique, de raison; mais il y a dans tous les journaux de Bristol je ne sais quel défaut de goût et d'habileté qui saute d'abord aux yeux, et dont on ne pourrait se plaindre à Liverpool.

A Exeter, les journaux libéraux sont le *Western Times*, et le *Besley's Devonshire Chronicle.* Le premier est de date récente; mais il paraît destiné à un grand succès dans l'ouest de l'Angleterre. C'est une feuille bien écrite, bien imprimée; et le choix des morceaux qu'elle renferme paraît fait avec un goût scrupuleux. L'*Alfred* s'éleva d'abord, naguère, comme partisan de la réforme; mais il fit bientôt volte-face; il est devenu intolérant en matière de religion, et ennemi de la réforme. En politique, le *Luminary* s'est montré l'ennemi des idées libérales. Il y a encore à Exeter deux journaux hebdomadaires, rédigés comme l'étaient en général les journaux de province, il y a trente ans.

Plymouth compte trois journaux, le *Journal*, l'*Hérald* et le *Telegraph*: ils paraissent faits avec grand soin. Deux surtout, le *Journal* et le *Telegraph*, ont souvent contenu, dans ces derniers temps, d'excellens articles sur la noble conduite des Portugais, forcés par l'usurpateur don Miguel à chercher un asyle en Angleterre. On aimait à voir des journaux, accusés, en d'autres temps (et fort injustement, sans doute), d'une tendance aux principes du despotisme, prendre en main la cause de ces malheureux que d'autres peignaient sous d'affreuses couleurs. Cette bienveillance compatissante honore également les rédacteurs des deux journaux, et la ville aux bons sentimens de laquelle on doit supposer qu'ils s'adressent. En des temps meilleurs la reconnaissance des cliens paiera, nous aimons à le croire, la générosité des protecteurs. L'Ouest de l'Angleterre n'est pas resté en arrière du reste du royaume pour les preuves d'amélioration intellectuelle qu'il a données. Les dernières années ont vu naître en divers comtés de nouveaux journaux; l'un

de ces journaux, le *Falmouth Packet*, mérite d'être cité particulièrement avec éloge.

Les bornes de cet article ne nous permettent pas d'examiner un plus grand nombre de journaux de province ; il en est cependant beaucoup que nous voudrions pouvoir nommer. Entre toutes ces feuilles, le *Carlisle Journal* (Journal de Carlisle) et le *Kent and Essex Mercury* (Mercure de Kent et d'Essex) paraissent surtout dignes de fixer l'attention. Beaucoup d'autres se présentent à notre mémoire, dont nous trouverons peut-être plus tard l'occasion de parler en détail. Nous avons voulu seulement prendre pour exemples les feuilles publiques de quelques villes ou districts, pour donner, en posant d'abord une base, plus d'exactitude à nos calculs sur la totalité des journaux de province en Angleterre.

Le principal mérite de ces journaux est le talent de la rédaction, comparativement à ce qu'était cette rédaction il y a trente ans. Un tiers tout au plus des journaux de province, à cette époque, avaient des éditeurs capables de rédiger des articles convenables. Ces éditeurs étaient, en général, des imprimeurs entièrement dépourvus d'instruction, et qui ne connaissaient guère que la partie purement mécanique de leur métier. Les articles originaux que contenaient alors les feuilles de province n'étaient que des rebuts de portefeuilles, expédiés par des journalistes de Londres, qui trouvaient ainsi moyen de placer en province les produits dont n'avait pas voulu la capitale.

Il y a peu d'années encore qu'il n'était pas rare de trouver dans les journaux de Londres des avis ainsi conçus : « On demande pour un journal de province un éditeur propre à servir de *coureur*, et à travailler à la *casse*. » Ainsi le même individu réunissait le triple travail d'éditeur d'un journal, de coureur et de compositeur d'imprimerie. Nous avons l'exemple d'un individu à qui l'on offrait 80 livres sterlings (2,000 francs) par an pour compiler les matières propres à remplir le journal, écrire, au besoin, des articles originaux, *composer*, comme ouvrier imprimeur, deux colonnes du journal, et servir, le soir, de garçon de boutique au propriétaire, qui était un marchand de papier. Un

autre propriétaire de journal, dans le nord de l'Angleterre, qui exerçait à la fois la profession d'imprimeur et celle de percepteur, congédia l'éditeur qu'il avait engagé pour sa feuille, parce que celui-ci refusait de lui économiser la dépense du maître d'école, en apprenant à lire à ses enfans.

Mais tout cela est aujourd'hui bien changé. Les deux tiers au moins des feuilles de province ont pour propriétaires des hommes riches et bien nés, capables d'apprécier le talent et disposés à le récompenser. Aussi les éditeurs des journaux de province sont-ils, en général, maintenant des hommes de lettres distingués, et que recommandent à la fois leurs talens et leurs principes vraiment libéraux. Tout s'est également amélioré dans les journaux de province, et la manutention proprement dite n'est pas restée en arrière de la rédaction ; les feuilles de Liverpool, de Manchester, de Leeds et d'autres villes, contiennent aujourd'hui des articles aussi remarquables que les meilleurs journaux de Londres. Cependant les éditeurs de journaux de provinces ne sont pas aussi largement payés que leurs heureux confrères de la capitale. A Londres, les honoraires annuels d'un éditeur varient de 400 livres sterlings (10,000 fr.) jusqu'à 1000 liv. st. (25,000 fr.), et même plus. En province, il est peu d'éditeurs qui reçoivent plus de 250 liv. st. (6,250 fr.); et beaucoup d'entre eux ne reçoivent guère que 100 liv. (2,500 fr.) à 150 liv. st. (3,750 fr.) par an. Il est juste de dire cependant qu'un éditeur, s'il est moins bien payé en province, n'a pas à supporter les mêmes charges et les mêmes dépenses qu'un éditeur à Londres. Dans la capitale, un homme, si sage et si rangé qu'on le suppose, lorsqu'il est placé à la tête d'un journal, est obligé d'entretenir quelques relations de société, de donner quelques dîners, de faire, en un mot, des sacrifices pécuniaires de plus d'une espèce. En province, on est exempt de toutes ces obligations. Quiconque sait être raisonnablement économe peut s'y trouver aussi heureux avec 200 liv. st. (5,000 fr.), qu'il le serait à Londres avec 500 ou 600 liv. st. (12,500 ou 15,000 fr.) par année.

Nous avons déjà dit que les dépenses d'un journal de province

étaient très-minimes, comparativement à celles d'un journal hebdomadaire de Londres. En province, la plupart des propriétaires de journaux sont en même temps imprimeurs ; et comme leurs journaux ne paraissent qu'une fois par semaine, les ouvriers qu'ils emploient comme compositeurs peuvent donner encore beaucoup de temps aux travaux d'impressions courantes, qui offrent de grands bénéfices à l'imprimeur ; mais le plus grand avantage pour les propriétaires des journaux de province, est de n'être point soumis à ce joug des *associations* d'ouvriers, qui pèse si lourdement sur les propriétaires des journaux de la capitale.

Par une convention tacite, qui n'a pas moins de puissance que l'acte le plus sévère du parlement britannique, les ouvriers compositeurs des journaux de Londres s'entendent pour qu'aucun d'entre eux ne puisse travailler dans une imprimerie de journal, à moins d'avoir donné préalablement sept années d'apprentissage à un imprimeur : aucun d'eux ne peut en outre accepter un salaire inférieur à celui que fixent les réglemens de l'association. Pour que ces réglemens restent toujours en vigueur, les ouvriers se réunissent en assemblées auxquelles ils donnent le nom de *chapelles* : dans ces assemblées, l'association se fait représenter les noms de ceux de ses membres qui sont restés sans travail, exposés à l'indigence, pour avoir refusé de travailler à un prix au-dessous de celui que fixent les réglemens ; elle se fait également représenter les noms des ouvriers qui, en acceptant un moindre salaire, ont violé le pacte qu'ils avaient librement consenti. L'assemblée alloue à ceux qui sont dans le premier cas une somme d'argent suffisante pour leur subsistance, jusqu'à ce qu'ils trouvent du travail à des conditions convenables. Quant à ceux qui ont violé les réglemens de l'association, on les flétrit du nom de *rats*, et on défend à tous les compositeurs de travailler avec aucun de ces *rats*, sous peine de porter eux-mêmes cette qualification infamante, et de s'exposer à être exclus de l'association. On a fait beaucoup et d'habiles tentatives pour détruire ce système de coalition entre les ouvriers ; mais ces tentatives sont restées sans effet. Un seul fait suffira pour faire apprécier le tort apporté, par cette coalition, aux proprié-

taires des journaux de Londres. Sans cette ligue redoutable, le même travail qui leur coûte maintenant 43 livres 10 schellings (1,087 f. 50 c.), pour vingt ouvriers, à 2 livres 3 schellings 6 sous (54 f. 35 c.) par semaine, n'occuperait pas plus de huit bons ouvriers et vingt apprentis, qui ne coûteraient ensemble guère plus de 625 f. De tous les genres de *composition*, celle d'un journal est la plus aisée. Au bout d'un an ou quinze mois, un enfant peut, dans cette espèce de travail, faire autant et aussi bien qu'un ouvrier consommé, après les sept années d'apprentissage exigées : au bout même de deux ou trois ans, des apprentis sont aussi propres à servir de *compositeurs*, dans les ateliers de journaux, que les deux tiers des ouvriers qu'on y emploie aujourd'hui.

Dans l'Inde, les imprimeurs de journaux n'emploient guère d'autres compositeurs que des nègres, qui composent machinalement des feuilles qu'ils ne sauraient pas lire ; cependant, avec l'aide de deux ou trois bons compositeurs européens, les journaux n'en paraissent pas moins régulièrement, et l'impression en est très-correcte.

Le propriétaire d'un journal de province, au lieu d'avoir à payer le salaire de Londres, 2 livres 3 schellings six sous (54 f. 35 c.), peut avoir de bons ouvriers pour 30 schellings (37 f. 50), ou 35 schellings (43 f. 75 c.) : quant aux apprentis, il en trouve autant qu'il en veut. Les frais d'un journal de province, de format moyen, et qui ne paraît qu'une fois par semaine, sont de moitié moindres que ceux d'une feuille hebdomadaire de Londres. D'un autre côté, les frais de distribution sont très-considérables : car le propriétaire est obligé d'envoyer le journal, à ses frais, par des porteurs *ad hoc*, dans les petites villes et les villages où la poste ne va pas, où du moins elle arrive trop tard. Cependant les journaux de province ne se tirent d'ordinaire qu'à petit nombre. Un tirage de 600 ou 700 exemplaires passe généralement pour considérable. De tous les journaux qui se publient en Angleterre, il n'y en a peut-être pas cent qui tirent à 1000 exemplaires; le nombre de ceux qui ont un tirage plus fort est extrêmement limité. Il en est cependant deux ou trois qui tirent à 2000

ou 3000, et qui ont en outre une grande quantité d'annonces. Ces journaux sont probablement le *Leede Mercury*, le *Manchester Guardian*, le *Norwich Mercury*, le *Hampshire Telegraph*, le *Birmingham Gazette*, le *Salisbury Journal*, et sept ou huit autres, qui donnent chacun à leurs propriétaires 2000 ou 3000 livres sterlings (50,000 ou 75,000 fr.) de bénéfice par an.

Les moyens de communication entre les journaux de province et la capitale sont très-simples; il existe à Londres deux bureaux d'*agence des journaux*, celui qui porte la vieille et respectable raison de commerce, Newton et compagnie, tout récemment changée en celle de Taylor et Newton, Warwick-Square, et celle de Barker et compagnie, dans Fleet-Street; dans ces bureaux on reçoit des *annonces* ou *avis*, pour tous les journaux de province, sans accroissement de frais pour ceux qui veulent se faire annoncer, le droit de commission n'étant supporté que par les propriétaires de journaux. Les *agens* envoient aussi en province les timbres nécessaires aux journaux, et se chargent de recouvrer leurs créances sur Londres.

Ce n'est pas un médiocre inconvénient pour les journaux de province, que d'être obligés de faire venir leur timbre de Londres: car ils sont ainsi astreints à des frais de transport et de correspondance qu'ils n'auraient point à supporter, si les distributeurs de timbres ordinaires étaient forcés d'avoir toujours en magasin une certaine quantité de timbres pour les journaux.

Il est à regretter qu'on n'ait pas publié depuis 1827 l'état officiel des timbres employés par les journaux d'Angleterre et d'Écosse. Par là, nous sommes dans l'impossibilité d'établir le terme moyen de tirage des journaux publiés en Angleterre; nous persistons cependant à croire que les calculs posés dans notre premier article sur la *statistique des journaux de Londres*, sont très-près de la vérité. L'éditeur du *Scotsman*, dans un très-bon article du mois de septembre 1828, fixe le terme moyen du tirage des journaux hebdomadaires à 700. Quant à l'Irlande, nous avons des données plus positives par l'état, présenté au parlement, des timbres employés

par les journaux d'Irlande ([1]) dans ces trois dernières années. Cet état donne un terme moyen de 62,000 exemplaires, ce qui fait un peu plus de 1,200 exemplaires pour chaque journal, par semaine. Ce nombre dépasse de beaucoup celui que nous pouvions supposer en l'absence de tout document officiel.

Après avoir donné à la *statistique des journaux de l'Angleterre* tout l'espace que réclamait un tel sujet, nous passerons à l'examen des journaux qui se publient dans chacune des capitales d'Écosse et d'Irlande. Pour mieux peser l'influence de ces journaux sur le caractère national, et leurs droits à être considérés comme les fidèles organes du pays, nous entrerons dans des détails intéressans. Il nous est permis de parler avec quelque confiance de l'exactitude de nos renseignemens, car ces renseignemens nous ont été fournis par des hommes impartiaux et qui ont scrupuleusement approfondi cette matière.

(*Westminster Review*).

([1]) Voir les tableaux suivans.

État du nombre de timbres employés par les journaux d'Irlande, dans chacune des trois dernières années, jusqu'au 5 *janvier* 1829 (¹).

LIEU de la PUBLICATION.	TITRES DES JOURNAUX.	JANVIER 1827.	JANVIER 1828.	JANVIER 1829.
DUBLIN......	Argus	17,299	5,750	»
	Correspondent.	81,175	82,244	»
	Dublin Evening Mail.	429,696	436,320	470,570
	Dublin Evening Post	233,000	213,000	287,500
	Dublin Gazette.	12,475	14,500	10,500
	Dublin mercantile Advertiser . .	25,850	21,670	24,000
	Dublin Morning Post.	139,750	108,000	108,000
	Evening Packet et Correspondent.	»	»	179,000
	Freeman's Journal.	265,275	180,000	151,12[illegible]
	Irishman.	72,748	57,000	»
	Morning Register.	113,330	120,000	148,880
	Patriot.	93,150	47,550	»
	Pilot	»	»	7,200
	Racing Calendar.	1,261	1,210	675
	Roman catholic Expositor. . . .	6,500	»	»
	Statesman and Patriot.	»	»	61,400
	Sander's News Letter	340,625	373,000	403,500
	Starof Brunswick.	»	»	19,250
	Warder.	41,335	77,530	93,425
	Weekly Freeman.	39,375	80,500	79,940
	Weekly Intelligencer	16,804	1,540	»

(1) Beaucoup de ces journaux ont cessé d'exister. Le nombre actuel des journaux en Irlande n'est que de 59.

LIEU de la PUBLICATION.	TITRES DES JOURNAUX.	JANVIER 1827.	JANVIER 1828.	JANVIER 1829.
	Weekly Register	126,200	135,600	173,240
ANTRIM	Belfast Commercial Chronicle	131,850	141,825	124,000
	Belfast News Letter	144,411	144,700	119,025
	Guardian	»	62,500	118,150
	Northern Whig	30,757	36,000	49,400
ATHLONE	Athlone Herald	5,175	»	»
CARLOW	Carlow Morning Post	18,325	16,150	15,250
CLARE	Clare Journal	8,039	6,890	7,500
CORK	Ennis Chronicle	8,086	7,958	7,650
	Constitution	153,175	168,480	175,960
	Mercantile Chronicle	54,911	61,085	63,803
	Southern Reporter	146,906	132,250	151,099
DOWN	Newry Telegraph	57,956	67,000	68,500
DROGHEDÆ	Droghedæ Journal	28,340	31,425	27,150
FERMANAGH	Enniskillen Chronicle	12,997	17,850	16,000
	Impartial Repórter	8,284	10,425	12,475
GALWAY	Connaught Journal	21,625	20,575	26,275
	Galway Weeckly Advertiser	10,540	6,785	3,105
	Independent	2,350	6,760	4,355
	Western Argus	»	»	13,358
KERRY	Kerry Evening Post	3,725	4,600	3,875
	Western Herald	11,200	10,700	10,375
KILKENNY	Leinster Journal	13,250	10,750	14,150
	Moderator	15,141	15,947	14,714

LIEU de la POPULATION.	TITRES DES JOURNAUX.	JANVIER 1827.	JANVIER 1828.	JANVIER 1829.
	Independent	17,500	16,975	7,350
LINIERIGH	Linierick Chronicle	154,562	171,885	140,200
	Evening Post	9,475	»	33,225
	Irish Observer	16,800	»	»
LONDONDERRY	Londonderry journal	41,725	42,850	45,550
	North-West Farmer's Journal	4,075	»	»
LONGFORD	Longford Journal	»	»	5,500
MAYO	Balleria Impartial	6,295	6,500	7,590
	Mayo Constitution	13,205	12,925	12,260
	Messenger	6,425	4,925	»
	Free Press	»	5,225	9,400
ROSCOMMON	Roscommon and Leitrim Gazette	4,000	5,000	7,000
	Roscommon Journal	»	»	3,000
SLIGO	Sligo Journal	13,700	15,400	12,318
	Western Luminary	6,375	1,350	4,050
	Sligo Observer	»	»	2,625
TIPPERARY	Clonmel Advertiser	28,850	31,655	26,030
	Clonmel Herald	15,825	16,200	14,725
	Tipperary Free Press	4,500	43,800	45,650
TYRONE	Strabane Morning Post	5,225	5,375	4,850
WATERFORD	Waterford Chronicle	71,188	59,982	51,600
	Waterford Mirror	28,875	33,750	22,380
	Waterford Mail	42,599	34,000	30,000
	Waterford Weekly Chronicle	»	»	»

LIEU de la PUBLICATION.	TITRES DES JOURNAUX.	JANVIER 1827.	JANVIER 1828.	JANVIER 1829.
WESTMEATH..	indépendent and Midland Chronicle	6,500	34.000	30,000
	Westmeath Journal.	10,000	13,000	12,000
WEXFORD . . .	Wexford Herald	20,874	17,825	20,750
	Wexford Evening Post.	14,050	15.625	14,850
Total général des timbres employés dans chaque année.		3,473,014	3,545,846	3,790,272

ÉTAT

Des Mœurs et des Esprits

A LA FIN DU XVIII[e] SIÈCLE.

ÉTAT DU THÉATRE:

Deuxième Article (¹).

Nons avons vu quel était l'état des mœurs à la fin du dix-huitième siècle ; voyons quel était l'état du théâtre.

Avant la révolution, le théâtre tenait une grande place en France. C'est là seulement que le peuple était assemblé ; c'est là seulement qu'il y avait une sorte de vie publique et une espèee de liberté. Partout ailleurs le peuple était sujet, au théâtre il exerçait sa souveraineté, il délibérait, il jugeait, il condamnait, il récom-

(¹) Voir tom. X, pag. 172.

pensait. A défaut de peuple, dans notre ancienne monarchie, il y avait le parterre.

Les plébicistes du parterre ne décidaient pas seulement du sort des pièces nouvelles; quelquefois ils s'échappaient en acclamations tumultueuses pour récompenser un vainqueur, et à défaut de Capitole, pour y conduire nos triomphateurs, nous avions l'Opéra, où le maréchal de Saxe venait chercher, dans les applaudissemens des Parisiens, le prix de ses exploits.

Ainsi, avant la révolution, c'était au théâtre surtout qu'on pouvait étudier l'esprit du peuple; c'était au théâtre, à défaut de mieux, qu'éclatait, comme elle pouvait, l'opinion publique. Aujourd'hui, par un effet naturel, le gouvernement représentatif et sa liberté commode et sûre nous dégoûtent de plus en plus du théâtre et de ses libertés furtives. La puissance hautaine de la presse a remplacé la petite autorité du parterre. Excepté les auteurs et les comédiens, il n'est personne aujourd'hui qui ne s'intéresse plus aux journaux qu'aux tragédies.

Quand on examine l'état du théâtre, au milieu du dix-huitième siècle, il est impossible de n'être pas frappé de la singulière différence qu'il y a entre la comédie et la tragédie; c'est un esprit tout opposé qui les anime: l'une, l'esprit de Le Sage; l'autre, l'esprit de Voltaire.

Quel est l'esprit de Le Sage, l'esprit de la comédie? C'est l'esprit de la régence et des Vendôme; libertin, débauché, moqueur, discret pourtant et réservé sur les affaires de l'État et de l'Église; esprit intermédiaire entre le siècle de Louis XIV et le siècle de Louis XV, ayant quelque chose de la mesure de l'un, quelque chose de l'indépendance de l'autre. Il y avait à cette époque une école d'hommes ingénieux et pénétrans, mais timides et contenus; peu scrupuleux, quoique opposés aux esprits forts; hardis dans leurs conversations, mesurés dans leurs écrits, et qui ne voulaient que jouir des douceurs d'une liberté obscure. Chez eux la littérature n'a encore rien de remuant ni de sérieux.

Le Sage est surtout l'homme de cette école à laquelle appartiennent Piron, Dancourt, Collé et quelques autres; il en a toutes

les qualités et toutes les faiblesses. Le Sage décrit vivement les erreurs et les préjugés ; mais c'est moins pour les détruire en les dénonçant, que pour peindre l'homme qui s'y laisse entraîner. Moraliste pénétrant, frondeur spirituel, il trace avec vérité le tableau des intrigues de cour ; il dévoile avec finesse les abus, mais sans jamais s'arrêter à nous montrer leur influence sur le sort des peuples. Ainsi que les écrivains philosophiques, il possède l'esprit d'examen et de critique, mais il l'applique différemment ; il considère toujours l'individu et les passions particulières ; les autres examinent l'esprit et les opinions de quelqu'une des grandes classes de la société. Le Sage ridiculise quelquefois l'ignorance et la fierté castillanne de quelque gentilhomme, mais il respecte la noblesse. Censeur piquant des vices de quelque chanoine, jamais il n'attaque le clergé. Plus tard, l'esprit philosophique ne fit souvent que changer les observations particulières de Le Sage en principes généraux, et ses saillies satiriques en fastueuses déclamations.

Sous l'inspiration de Le Sage et de ses amis, la comédie fut vive et piquante. Elle se contentait d'amuser; elle n'avait pas encore la prétention d'instruire. En un mot, elle n'était pas encore philosophique, bientôt elle allait l'être : elle ne pouvait pas résister plus long-temps. Quand l'histoire, la philosophie, la politique, le roman, la morale, quand tous les livres, enfin, étaient empreints de cet esprit, comment la comédie aurait-elle pu s'en préserver ? Comment surtout ne pas céder à l'exemple de la tragédie ?

La tragédie, en effet, avait été marquée de bonne heure du cachet de l'esprit philosophique. Voltaire, dès *Œdipe*, fit entendre de ces vers qu'on appelle hardis, faute de pouvoir mieux définir ce qu'ils sont. Ces grandes maximes d'égalité, de haine du fanatisme, présentent toujours deux faces ; elles ont un sens général qui n'a rien que de vrai, et un sens particulier qui est souvent funeste et faux ; leur rôle est d'être des vérités de tous les siècles, et cependant de n'avoir toute leur portée et toute leur force que pour certains temps et pour certaines choses.

Telles sont les sentences que Voltaire met dans la bouche de ses héros ; par là, il faisait de la scène tragique comme une sorte de

tribune d'où il prêchait ses opinions : par là, aussi, ses ouvrages n'étaient plus la peinture d'une époque ou d'un pays; Orosmane n'est point un vrai musulman, ni Alzire une véritable américaine. Mais qu'importent, après tout, ces petites faussetés de costume? Les grands peintres du quinzième siècle habillaient les apôtres en cardinaux : Voltaire n'a point, non plus, le mérite de la vérité locale; mais son mérite, et il est grand, c'est d'avoir su en même temps donner à ses héros des sentimens et un langage qui nous attendrissent et nous émeuvent; voyez Zaïre, Œdipe, Tancrède; et à sa tragédie une intention morale et philosophique. Personne avant lui ne s'était assigné la tâche de changer l'esprit de son siècle par des ouvrages qui ne cessent pas d'être des drames pathétiques, quoiqu'ayant un but et une pensée politiques. Personne avant lui n'avait su combiner si merveilleusement la passion et la philosophie.

De la tragédie, l'esprit philosophique se répandit dans la comédie, dans le drame et jusque dans l'opéra comique. Avec Marmontel et Sedaine, l'opéra comique quitta le ton gai et piquant de ses premiers temps pour prendre une contenance plus grave et plus sérieuse. C'était l'influence de Rousseau qui perçait aussi de ce côté-là. Le parterre prit de plus en plus le goût des sentences, et la comédie sembla se rapprocher du genre des théâtres d'éducation. La bienfaisance et la philanthropie devinrent à la mode sur la scène, comme de bon ton dans les entretiens du monde. Les épigrammes de Voltaire prenaient une forme déclamatoire ou pathétique pour se faire applaudir. L'inégalité des conditions lui avait fourni quelques piquans contrastes, elle devint au théâtre une source de maximes fastueuses. Ce qu'il y avait surtout de bizarre, c'est que toutes ces sentences si bénignes et si attendrissantes avaient à l'insçu presque de l'auteur comme des spectateurs, une intention menaçante. « Soyez bons et charitables, » c'était une allusion au clergé; « il ne faut pas forcer les gens, » c'était la condamnation des cloîtres; « nous sommes tous égaux, » c'était une réclamation de la roture contre la noblesse. Dans ces leçons de morale données en couplets et en ariettes, c'était ainsi qu'on faisait

la part soit aux prêtres, soit aux nobles. On peut dire, sans rien exagérer, que la déclaration des droits de l'homme se trouverait, au besoin, tout entière dans les opéras comiques de la fin du dix-huitième siècle.

C'est ainsi que tout annonçait la sourde fermentation des esprits; c'est ainsi que peu à peu l'esprit philosophique quittait le ton frondeur, pour prendre le ton impérieux. Chaque jonr on sentait davantage que bientôt il allait cesser de parier pour agir, et passer de la société dans les lois. Cependant jusque vers le milieu du règne de Louls XVI, rien n'était encore déterminé. La tragédie, tombée aux mains des imitateurs de Voltaire, devenait de jour en jour plus sententieuse. Ce qu'il lui fallait avant tout, c'était un sujet où elle pût placer des tirades philosophiques. La comédie avait le même caractère. Mais il n'y avait encore là rien que d'indécis : c'était de la hardiesse, mais de la hardiesse du genre des prédicateurs, qui attaquent les vices de l'humanité sans s'adresser particulièrement à personne. Il fallait que quelqu'un vînt, qui parlât sans crainte, et dît tout haut ce que chacun pensait tout bas. Cet homme fut Beaumarchais; ce fut lui qui donna un caractère au théâtre, pendant la dernière partie du dix-huitième siècle; ce fut lui qui prit ses contemporains où Voltaire et Rousseau les avaient laissés, et les conduisit plus loin. *Figaro* est, en quelque sorte, la préface de la révolution.

Dans *Figaro*, Beaumarchais mit l'esprit philosophique à la portée de tout le monde, Qu'est-ce qu'un noble? Quelqu'un qui s'est donné la peine de naître. Cette définition épigrammatique n'est pas de nature à s'oublier, surtout quand elle s'adresse à un parterre roturier. Le tiers-état était, pour ainsi dire, personnifié dans Figaro ; et il y avait une sorte de rapprochement que la vanité ne pouvait manquer de saisir. D'un côté, l'esprit, l'industrie, l'activité, et avec tout cela une condition inférieure : voilà le sort de Figaro ; c'était aussi celui du peuple. De l'autre, la richesse, le rang, sans avoir rien fait pour les obtenir, sans faire grand'chose pour les mériter : voilà quel est Almaviva, voilà aussi ce qu'étaient la noblesse et la cour. Almaviva est le moins habile : c'est lui pourtant qui est

le maître. Figaro est le plus spirituel ; il sait et fait tout mieux que les autres ; tout le monde enfin à besoin de lui. C'est pourtant lui qui est le valet. Voilà l'inégalité bizarre ; voilà le contraste que Beaumarchais traduisait sur la scène.

En même temps ce qu'il faut remarquer, parce qu'il y a là un témoignage fidèle du temps, et, de plus, un trait curieux de l'esprit politique de Beaumarchais, c'est l'espèce de dignité qu'il sait donner au comte Almaviva en dépit de son rôle secondaire. Almaviva, en effet, n'a que le second rang, c'est Figaro qui tient le premier ; mais ce second rang, il semble que le comte l'ait choisi par insouciance et par ennui du tracas. Almaviva n'est ni un sot, ni un méchant ; c'est un grand seigneur amolli qui s'en remet à d'autres du soin de faire ses affaires, et qui, vaincu par l'indolence, ou plein de l'idée que, dès qu'il le voudra, il reprendra le premier rôle qui lui appartient, se laisse peu à peu effacer, sans s'en douter ou sans s'inquiéter. Entrez au château d'Aguas-Frescas, c'est le comte Almaviva qui, de nom, y commande ; c'est de lui que tout dépend en apparence : cependant pénétrez un peu au fond des choses, vous verrez que c'est Figaro qui fait tout, mène tout ; c'est lui qui est tout, et le Comte rien.

Regardez maintenant la société. La ressemblance est frappante. Une cour qui n'est ni sotte ni méchante, à Dieu ne plaise ! mais amollie par le plaisir et la prospérité ; qui croit commander partout, parce que partout elle est en tête ; qui s'imagine être maîtresse de l'armée, parce qu'elle a les colonels ; du clergé, parce qu'elle a les évêques ; du peuple même, parce qu'elle a, sauf quelques démêlés passagers, la grand'chambre du parlement. Sous cette cour faible et molle, une roture active, industrieuse, qui peuple l'armée, les tribunaux, le barreau, le commerce, le clergé, qui mène tout, qui fait tout. C'est en grand le château d'Aguas-Frescas. Là aussi il y a quelqu'un qui est tout sans avoir ni titre ni droit, et quelqu'un qui n'est rien, quoique ayant titres et rang, Figaro, ou le comte Almaviva, ou la cour.

Le comte Almaviva est ainsi une emblème fidèle de la haute noblesse à cette époque. Ajoutez que ce portrait emblématique ne de-

vait pas déplaire à ceux qu'il représentait; car Almaviva est un homme aimable, gai, spirituel; il jouit de l'esprit de Figaro sans s'en effrayer, dernier trait de vérité historique, et qui peint au naturel l'idée que les grands seigneurs se faisaient des gens de lettres. C'étaient, pensaient-ils, de beaux esprits, d'ingénieux et brillans commensaux dont ils jouissaient, ainsi que de tout le reste, comme d'une chose due.

Le Mariage de Figaro est, au théâtre, le seul ouvrage original de la fin du dix-huitième siècle : c'est là que l'esprit du temps était empreint d'une manière ineffaçable. Aussi, après *le Mariage de Figaro*, l'histoire du théâtre semble languissante. Cependant, quand on suit cette histoire dans ses détails, il y a quelque intérêt à voir l'opinion du temps éclater dans les pièces les plus faibles. C'est parfois un vers accueilli par les bravos du parterre; parfois une allusion, la moindre circonstance enfin; mais partout se sent une impatience, une ardeur de mutinerie, un dégoût de tout ce qui est ancien, qui trahit l'approche de la révolution. L'inquiétude du parterre annonce l'inquiétude du peuple.

Déjà au milieu de ses maximes philosophiques, la tragédie mêlait des sentences républicaines, et celles-là n'étaient pas les moins applaudies. Ce n'est pas que la France à cette époque eût le moindre pressentiment qu'elle serait un jour une république; mais l'inquiétude des esprits s'était tournée vers la politique, et le parterre, sans trop se rendre compte de ses vœux, applaudissait les maximes républicaines. Ainsi on joua à cette époque une *Antigone* : c'est la traduction de l'ouvrage de Sophocle. Antigone, en dépit de la loi qui défendait d'enterrer Polynice, lui donne la sépulture, et meurt victime de son dévoûment. C'est un sujet tout grec, et qui n'offrait guère prise aux allusions du parterre. Quelques vers cependant furent applaudis avec une sorte de malignité enthousiaste. Hemon, fils de Créon, attaque la loi qui défend d'inhumer Polynice; il reproche à Cléon l'ordre qu'il a donné; son père lui répond :

Les grands l'ont approuvé; pourrait-il vous déplaire?
Vous avez vu le peuple obéir et se taire.

HEMON.

La voix du courtisan soutient d'injustes lois.
Quand le peuple se tait, il condamne ses rois.

C'était en mauvais vers la pensée de l'évêque de Senez dans l'oraison funèbre de Louis XV : « Le silence des peuples est la leçon des rois. » La police s'effraya de ces applaudissemens séditieux, et les quatre vers furent supprimés. Singulière vengeance ! On peut effacer un vers applaudi : efface-t-on les sentimens qui l'ont fait applaudir?

Souvent les auteurs, à cette époque, sans autre mérite que de flatter l'esprit du moment, obtenaient des succès faciles. Quelquefois aussi, par des retours de justice qui ressemblaient à des caprices, le peuple sifflait ses propres flatteurs. L'académicien Chabanon en fit une cruelle expérience. Il donna une pièce en cinq actes et en vers, intitulée *le Faux noble*. Dans cet ouvrage, un duc et pair jouait un rôle honteux : le parterre prit fait et cause pour les ducs et pairs, et siffla la pièce, sans l'avoir presque entendue. Cependant il ne manquait pas de scènes où les idées favorites du temps étaient vivement exprimées. Le comte parle ainsi de la noblesse au marquis son père, homme plein de préjugés de naissance :

Ce préjugé fatal, chez les humains admis,
En livre un au respect, et dix mille au mépris ;
J'en parle sans humeur, vous le sentez, mon père ;
Le sort m'a bien traité : s'il m'eût été contraire,
On dirait que, des grands repoussant la hauteur,
Mon orgueil roturier veut se venger du leur.
Non : c'est l'humanité que je plains ; c'est pour elle
Que je parle ; on lui fait une injure cruelle.

Par ces distinctions que l'on veut maintenir,
Un sot de qualité pourra tout obtenir,
Et l'homme de talent, enfant de la nature,
Reste seul accablé du poids de la nature.

L'auteur, pour se consoler de sa chute, s'imagina que c'était une cabale de ducs et pairs, qui avait fait siffler la pièce; et les plaisans du temps lui conseillèrent d'en appeler du parterre aux états-généraux. C'était le mot qui était dans toutes les bouches, c'était l'espoir et le recours de tous les opprimés. Un faiseur de projets s'était écrié dernièrement dans un salon : « Je suis las de toutes les persécutions qu'éprouve le plus bel établissement dont on ait jamais conçu l'idée (il avait fait le projet d'une correspondance générale). Je travaille à un grand mémoire pour les états-généraux; je suis bien aise de faire décider à la nation assemblée si je suis un sot ou non. »

A cette époque, la plupart des pièces tombaient au second acte, et l'impatience du public ne les laissait guère aller plus loin. Quelque auteur maltraité fit insérer dans les journaux de Paris l'anecdote suivante, qui avait tout l'air d'un apologue à l'usage des Parisiens :

« Les acteurs du Théâtre Français de Dresde ont annoncé dernièrement la première représentation d'une pièce en cinq actes et en vers. Les deux premiers actes furent vivement applaudis, et l'on attendait le troisième quand la toile s'est levée, et un acteur en habit de ville s'est avancé : « Messieurs, a-t-il dit au public depuis quelque temps c'est l'usage de ne laisser jouer les pièces que jusqu'au second acte; et l'auteur, qui n'osait pas présumer que vous le traiteriez avec plus de faveur que les autres, n'a fait que les deux premiers actes, que vous venez d'applaudir. Encouragé par votre indulgence, il va continuer sa pièce, et nous aurons incessamment l'honneur de vous la donner tout entière. » A ces mots il s'est retiré, laissant le public ébahi. »

Cette impatience du parterre ne laissait pas d'être utile; elle

excitait l'activité des acteurs : il n'était pas de genre qu'ils n'essayassent pour plaire au public. Le Théâtre Français à cette époque jouait des ouvrages de toute sorte : il donnait des pièces héroïques avec des divertissemens et des ballets. Je ne citerai qu'une pièce de ce genre, *Lanval et Viviane*. C'est une espèce de drame chevaleresque en vers de dix syllabes. Voici le portrait que Lanval, jeune et beau chevalier, fait de Viviane, jeune fée, sa maîtresse :

. . . . Ses grâces renaissantes
Fixent son âge à ce terme enchanteur
Où la beauté, dans sa première fleur,
Vers la jeunesse en se jouant s'avance,
Et semble encor sourire à son enfance.

Ce galimatias de périphrases maniérées veut dire que Viviane a quatorze, quinze ou seize ans. Que si nous cherchons le galant auteur de ces petits vers musqués, c'est Brissot, le républicain Brissot, qui depuis fut chef de parti et proscrit. C'est là l'étrange bizarrerie de notre révolution : elle a pris les hommes au milieu des molles occupations d'un siècle de raffinement, et elle les a jetés, sans leur laisser le temps de se reconnaître, à la tribune et à l'échafaud. Nous avons un madrigal de Robespierre, et voilà de petits vers d'un de ses adversaires et de ses victimes.

La pièce de Brissot, mêlée de musique et de ballets, n'eut guère de succès. La chevalerie ne pouvait point réussir à cette époque. Représentée telle qu'elle était, avec son caractère féodal et religieux, elle eût choqué l'esprit du temps ; arrangée à la moderne, ce ne pouvait plus être qu'une sorte de marivaudage héroïque ; et ces fadeurs amoureuses devaient aisément fatiguer un parterre qui avait applaudi le Chérubin de Beaumarchais.

Le Théâtre Français avait alors la vogue. A côté des tragédies de Racine, de Corneille et de Voltaire, il ne dédaignait pas de jouer de petites pièces mêlées de couplets. Au commencement de 89, le

prince Henri de Prusse, frère du grand Frédéric, vint en France sous le nom du comte d'OEls. C'était alors la mode parmi les princes de voyager; Joseph II, Gustave III, Paul Ier, sous le titre de comte du Nord, avaient déjà visité la France. Le comte d'OEls y fut reçu avec le plus vif enthousiasme. Pendant la guerre, sous Louis XV, le nom du grand Frédéric était, grâce à ses brillantes victoires et grâce aussi à Voltaire, un nom populaire parmi nous. On aimait à vanter Frédéric; il semblait qu'en devenant son admirateur, on était pour quelque chose de moins dans nos défaites. Frédéric, de plus, avait fait école parmi les militaires; l'engouement enfin était devenu général. C'est presque un présage de révolution quand les princes étrangers sont plus populaires dans un pays que le roi lui-même.

Sous Louis XVI, Joseph II, prince ami des réformes et des innovations philosophiques, avait déjà été reçu avec empressement. Le comte d'OEls, frère de Frédéric, de l'apôtre des philosophes, devait être reçu avec plus de faveur encore. A l'Académie, au Lycée, au Palais même, dans les discours d'apparat, dans les leçons de l'Athénée, dans les plaidoyers des avocats, il fut loué et applaudi. Les avocats devenaient gens du monde, et l'éloquence du barreau, jusque-là obscurément renfermée dans les débats judiciaires, semblait se séculariser pour ainsi dire. L'éloge du comte d'OEls retentit donc au Parlement. Mais c'était surtout au théâtre qu'en France on fêtait les hommes distingués; c'était là que nous leur faisions, avec plus de coquetterie qu'ailleurs, les honneurs de notre pays. On donna au Théâtre Français *les deux Pages*, petit drame en deux actes mêlés de couplets. Le sujet était pris de la vie du grand Frédéric, et Fleury, chargé du rôle du roi, saisit si bien ses gestes et sa physionomie, qu'il fit illusion même au comte d'OEls, qui s'attendrit en voyant cette image de son frère. Il ne s'attendait pas à cette surprise, et comme pour remercier Fleury, il lui donna une tabatière qui avait appartenu au grand Frédéric; c'était une récompense qui dut flatter l'acteur; peut-être, cependant, le grand Frédéric eût-il aimé mieux voir sa tabatière dans toute autre main que dans celle d'un comédien. Tout ce qui appar-

tient aux grands hommes est quelque chose de sacré, et c'est mêler mal à propos la fiction et la vérité, que de donner à l'acteur quelqu'un des meubles du personnage qu'il copie. Un descendant de Bayard avait aussi donné à Larive l'épée du bon chevalier, et c'était avec cette épée qu'il jouait dans la pièce de *Gaston et de Bayard*. Je ne sais si c'est préjugé chez moi; mais je me rappelle que Bayard disait à son épée, après avoir armé François Ier chevalier : « Ma bonne épée, tu seras moult précieusement gardée » pour n'être employée qu'aux bons jours contre les payens et » les infidèles ! »

L'enthousiasme des Français, à la vue de Frédéric, dut toucher plus vivement le comte d'Œls que cette ressemblance minutieuse; c'était un hommage plus délicat. Il dut voir que c'était au théâtre que le peuple, plus libre qu'ailleurs, se montrait avec toute la vivacité de ses sentimens.

A cette époque deux hommes, de mœurs, de caractères et de talens opposés, semblaient se disputer la scène, et il y avait entre eux une sorte de rivalité sourde; c'étaient Collin d'Harleville et Fabre d'Églantine. Pendant quelque temps la lutte entre eux ne sembla pas égale : Collin réussissait toujours, et Fabre était souvent sifflé; mais le Philinte de Molière suffit à lui seul pour rétablir l'égalité. Nous ne voulons pas ici examiner en détail les ouvrages de ces deux auteurs; nous n'en parlerons que pour mieux faire connaître l'esprit du théâtre : c'est là seulement ce qui doit nous occuper.

Ils débutèrent tous deux la même année. Ce fut en 1786 que Collin d'Harleville arrivant de province parvint, après de longues traverses, à faire jouer *l'Inconstant*. Sa pièce réussit malgré la faiblesse du plan. Il y avait de la facilité et de la grâce : ses vers étaient empreints d'une sorte de bonhomie qui fit fortune. L'inconstant change sans cesse, pendant cinq actes, de projets, de passions et de maîtresses, et cette instabilité devient monotone. Enfin, au dénoûment, il se décide à partir pour l'Amérique en disant :

On ne voit pas deux fois naître une république.

Ce vers fut vivement applaudi : la France venait, par ses armes, d'émanciper l'Amérique septentrionale, et cette guerre, faite au nom de la liberté contre les Anglais, avait quelque chose de philosophique et de national qui avait séduit tout le monde; tel fut le début de Collin d'Harleville.

Celui de Fabre d'Églantine ne fut pas aussi heureux. Comédien de province, Fabre vint aussi à Paris chercher la fortune et la gloire. Il portait dans son porte-feuille une tragédie et une comédie; avec un pareil bagage, quel auteur a jamais désespéré de son avenir? Génie caustique et haineux, dans sa comédie, il rompait hardiment en visière avec son siècle. Il osait traduire sur la scène les gens de lettres, et pour plus de témérité encore, il intitulait sa pièce *les Gens de lettres*, ou *le Poète de province à Paris*. Il semblait défier, au nom de la province jalouse, ces coteries puissantes qui régnaient dans les académies et dans les salons : il osait jouer à Paris les beaux esprits parisiens, et, prenant la revanche des provinciaux, ridiculiser à leur tour ceux qui avaient ridiculisé la province.

La pièce fut sifflée impitoyablement. L'intrigue était froide et mal liée, le style dur et barbare. Cependant ce langage incorrect avait quelquefois une sorte de verve et de force satyrique : peint-il les conversations ordinaires de nos bureaux d'esprit;

> Des gens que vous vantez quels étaient les discours?
> De malheureux rébus et de plats calembourgs,
> De sottes questions en mots scientifiques.
> Sur un air d'opéra des cours métaphysiques,
> Des petits faits voilés d'un jargon précieux...

Il y avait aussi de ces vers heureux et qui sortent tout faits : le valet de Damis voit pour la première fois Paris, le Pont-Neuf et la statue de Henri IV. Monté sur un cheval, dit-il en parlant de ce bon roi,

> Monté sur un cheval on voit un vieux grand-père;
> C'est un saint, car un pauvre y faisait sa prière.

DAMIS.

. . . . Je donnerais cent beaux louis, je croi,
Pour que ce mot heureux fût entendu du roi.

Ces vers furent vivement applaudis, car le nom de Henri IV, toujours populaire en France, l'était alors plus que jamais. Il semblait que, ne pouvant pas approuver le gouvernement tel qu'il était à cette époque, le peuple s'en dédommageât en rappelant la mémoire d'Henri IV.

Tel fut le début de Fabre d'Églantine dans la comédie. Il lui restait sa tragédie, et quoique meurtri de sa chute, il ne perdit pas courage. *Augusta*, c'était le nom de sa pièce, fut jouée au Théâtre Français. Le sujet était d'une hardiesse intéressante ; l'auteur, sous des noms grecs et romains, osait mettre sur la scène le meurtre juridique du chevalier La Barre. Il est nécessaire de dire un mot de ce déplorable procès.

Le jeune La Barre, petit-fils d'un officier-général mort sans fortune, avait été visiter à Abbeville sa tante, abbesse du couvent de Villancourt. Il fut logé à l'extérieur du couvent. Le lieutenant d'une petite juridiction d'Abbeville était amoureux de cette abbesse, qui, pour mettre fin à ses importunités, avait été forcée de le chasser de sa maison. Le lieutenant ne douta pas que l'abbesse n'eût de l'amour pour son neveu ; c'était sans doute cette raison qui l'avait fait chasser, et, pour s'en venger, il résolut de perdre le chevalier La Barre. Il apprit que ce militaire et le fils du président de l'élection d'Abbeville, le jeune d'Étalonde, à peine âgé de dix-huit ans, avaient passé devant une procession sans ôter leur chapeau. A la même époque, un crucifix de bois placé sur le pont d'Abbeville avait été endommagé. Les coupables étaient toujours restés inconnus. Le lieutenant résolut de se servir de cet événement comme d'un prétexte pour perdre La Barre. L'évêque d'Amiens lance des monitoires où il rappelle avec indignation la mutilation du crucifix ; il ordonne des processions solennelles ; les

têtes s'échauffent. On cherche à arracher des dépositions contre La Barre et d'Étalonde à des servantes et à des valets. Le seul crime dont ils furent convaincus, c'était d'avoir chanté des chansons irréligieuses et d'avoir lu avec trop de plaisir le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire. Les juges d'Abbeville ne s'en crurent pas moins obligés à les condamner à avoir la langue et le poing coupés, et à être brûlés à petit feu. D'Étalonde échappa au supplice en s'enfuyant en Prusse, où le grand Frédéric protégea son infortune. La Barre, prisonnier, appela au Parlement de Paris. La sentence fut confirmée, et le malheureux jeune homme, brûlé à Abbeville : la seule grâce qu'il obtint fut d'être décapité avant d'être jeté dans les flammes.

Voilà le sujet que Fabre d'Églantine osa mettre sur la scène. C'était se déclarer du parti des philosophes, et s'ils avaient été mécontens des *Gens de lettres*, il y avait dans cette hardiesse de quoi les réconcilier avec l'auteur. Malheureusement le public ne traita pas mieux *Augusta* que *les Gens de lettres*. Sifflé quand il attaquait la philosophie, sifflé quand il la défendait, Fabre reçut avec colère ces deux échecs qui lui semblaient des injustices, et il fut exposé à prendre en haine une société où il se voyait si mal accueilli. Ainsi se préparait, ainsi s'amassait peu à peu cette bile profonde qu'il déchargea dans son *Philinte*, et cette exaltation mécontente qui, au milieu de la révolution, jeta Fabre dans le parti le plus violent de tous. Il y avait dans sa haine contre la monarchie un peu des ressentimens de l'auteur tombé en 87.

Cependant Collin d'Harleville, à qui tout souriait, plein d'une bonhomie aimable dans son talent comme dans son caractère, et qui semblait avoir une sorte de vocation naturelle pour le bonheur et le repos, Collin obtenait un nouveau succès sur la scène. Il peignait l'optimiste ; et son imagination calme et paisible, aimant le bien et habituée à le voir partout ; son ame, que les dégoûts et les revers n'avaient pas aigrie comme celle de son rival ; son talent facile et ingénieux, tout le rendait propre à traiter un pareil sujet. Il pouvait mettre beaucoup du sien dans *l'Optimiste*. Aussi, l'optimiste de Collin n'est point un philosophe raisonneur

qui regarde les maux comme indispensables dans le monde et qui s'y résigne par système. Ce n'est point un docteur Pangloss qui, comme dans *Candide*, pauvre et malade, sans argent ni santé, jure pourtant que tout est bien dans le meilleur des mondes possible. L'optimiste de Collin n'a rien emprunté à Pope ou à Voltaire. C'est un homme bon et vertueux par instinct, d'un caractère accommodant et d'une imagination douce. Ce n'est pas un stoïcien qui veuille nier la douleur; il la sent comme un autre : mais au milieu de l'infortune, son œil voit toujours poindre quelque bien, et c'en est assez pour lui faire oublier ses chagrins. Son caractère est un mélange de bonté et d'insouciance. Voilà l'optimiste de Collin d'Harleville. L'optimiste spéculatif nous ennuierait avec ses raisonnemens à perte de vue : l'optimiste naturel amuse par les illusions qu'il se forge. Le défaut d'un pareil personnage, c'est d'être monotone et immobile; il ressemble en cela au misanthrope. L'homme qui trouve que tout est mal, et celui qui trouve que tout est bien, ne peuvent guère être mis en action. Le pessimisme ou l'optimisme n'est pas une passion comme l'ambition ou l'avarice : il ne fait pas agir; c'est seulement une manière de voir, et le seul moyen de peindre ce caractère, c'est de faire passer les événemens devant le personnage. Il les juge, il nous dit quelles sont les impressions qu'il en reçoit, voilà la seule action possible. Aussi l'intrigue de l'optimiste est faible et romanesque; mais le caractère de Plinville, sa bonhomie et sa gaîté ingénieuse firent la fortune de l'ouvrage. Quand Plinville décrit ses sentimens, il a un charme irrésistible. Tout lui plaît, la maladie même, parce qu'elle amène la convalescence.

C'était un vrai sommeil que cette maladie;
Mais en revanche aussi que le réveil est doux!
Nous renaissons alors, et le monde avec nous.

. . . .

J'éprouve une langueur, mais elle n'est point triste,
Et ma faiblesse même est une volupté
Dont on n'a pas d'idée en parfaite santé.

La santé peut paraître à la longue un peu fade;
Il faut, pour la sentir, avoir été malade.
Je voudrais qu'à ton tour tu pusses l'être aussi,
Et tu verrais alors.

ROSE.

Ah! monsieur, grand merci.
Ma santé me suffit; je la trouve assez bonne,
Et puis, si je mourais!

PLINVILLE.

Bon! il ne meurt personne.

Cette humeur douce et facile ne quitte jamais Plinville. Il cause avec nous sans prétention, sans morgue; et le parterre accueillit l'optimiste comme on accueille quelqu'un qu'on se sent disposé à aimer comme un ami. Ce fut un succès d'un nouveau genre.

Il fallait qu'il y eût dans ce caractère un attrait singulier; car Collin d'Harleville ne flatte pas les préjugés du temps, il ne déclame pas contre l'inégalité des conditions. Au contraire, s'il y a des gens qui servent et des gens qui sont servis, tout est bien et il justifie le monde tel qu'il est.

Je suis émerveillé de cette providence
Qui fit naître le riche auprès de l'indigent.
L'un a besoin de bras, l'autre a besoin d'argent.
Ainsi, tout est si bien arrangé dans la vie
Que la moitié du monde est par l'autre servie.

Ici entre Picard, vieux portier, qui a entendu les derniers mots de son maître.

PICARD.

Bien arrangé pour vous; mais moi j'en ai souffert.
Pourquoi ne suis-je pas de la moitié qu'on sert?

PLINVILLE.

Parce que tu n'es pas de la moitié qui paie.

PICARD.

Et pourquoi, par hasard, ne faut-il pas que j'aie
De quoi payer?

PLINVILLE.

Eh! mais pouvons-nous être tous
Riches?

PICARD.

Je pouvais, moi, l'être aussi bien que vous.

PLINVILLE.

Tu ne l'es pas enfin.

PICARD.

Voilà ce qui me fâche.
Je remplis dans ce monde une pénible tâche;
Et depuis cinquante ans...

PLINVILLE.

Tu devrais, en ce cas,
Etre fait au service.

PICARD.

Eh! l'on ne s'y fait pas.
Lorsque je veux rester, vous voulez que je sorte.
Veux-je sortir? il faut que je garde la porte.
Vous êtes maître enfin, et moi je suis valet.

Voilà le résumé de toutes les plaintes contre l'inégalité des conditions ; c'est toujours le valet qui se plaint. Quand Collin d'Harleville donna sa pièce, il y avait une moitié de la société qui se plaignait de l'autre et réclamait l'égalité. Ses prétentions aussi bien étaient justes; mais quand elles furent poussées trop loin, quand on voulut établir une égalité chimérique, c'est alors que la réponse de Plinville eût été de saison : nous ne pouvons pas tous être riches. Figaro, dans sa plainte, est plus adroit; il dit : Je suis le plus habile, c'est à moi d'être maître : et réclamant le premier rang pour qui a le plus d'esprit, ses plaintes sont raisonnables et chacun y applaudirait. Le pauvre Picard est moins ingénieux ; il se contente de dire : Pourquoi ne suis-je pas riche comme Plinville? Le bon sens répond avec Plinville, parce qu'il faut ici bas des pauvres et des riches : le mieux c'est qu'ils s'entr'aident. Voilà l'inégalité des conditions justifiée et applaudie. C'était cependant un an avant l'assemblée des états-généraux ; c'était à une époque où bien des gens déclamaient à l'envi contre l'inégalité. Il y a dans cette scène une philosophie à la fois profonde et douce : Plinville compatit au chagrin de Picard et il lui montre en même temps qu'il déraisonne. Ce n'est pas là le langage d'un novateur ; c'est celui d'un homme qui voit du bien partout et semble conseiller d'être lent à réformer ; c'est le ton d'un modéré en morale comme en politique. La haine ne s'y trompa pas, et plus tard elle lui en fit un crime.

Il semblait que la destinée théâtrale de Fabre fût de toujours tomber tandis que son rival réussissait. Cette rivalité malheureuse devait exciter sa colère. Mais il n'y avait rien jusqu'ici qui désignât particulièrement à sa haine Collin d'Harleville : il ne pouvait le haïr que comme un auteur plus heureux que lui. Bientôt ils se trouvèrent plus vivement opposés l'un à l'autre. Fabre donna au théâtre une pièce intitulée *le Présomptueux* ou *l'Heureux imaginaire*, en cinq actes et en vers. La pièce, plus malheureuse que *les Gens de lettres* et *Augusta*, ne fut pas même écoutée. Il s'était répandu dans le public que l'auteur avait emprunté son sujet à une pièce de Collin d'Harleville, qui devait bientôt être jouée, *les Châteaux en Espagne*.

Le parterre turbulent, pour mieux venger Collin d'Harleville de ce plagiat supposé, fit baisser la toile avant la fin de *l'Heureux Imaginaire* et réclama à grands cris *l'Inconstant*, pièce de Collin. Collin d'Harleville pria instamment les comédiens de ne pas céder à ces clameurs, et on finit par jouer *Nanine*. Mais Fabre ne tint pas compte à son rival de sa modération. Peu lui importait que *l'Inconstant* n'eût pas été joué au lieu de sa pièce; son nom sifflé avait été rapproché du nom applaudi de Collin d'Harleville. L'un avait été désigné à la risée, et l'autre aux acclamations. C'était une injure qu'il ne pouvait guère pardonner.

Bientôt le succès des *Châteaux en Espagne* vint encore aigrir son ressentiment. L'intrigue de ce nouvel ouvrage était faible et commune, comme celle des autres pièces de Collin ; mais il y avait dans son style, souvent incorrect, une telle facilité et un laisser-aller si heureux, que le public s'abandonnait de bon cœur au charme de sa manière. Ce n'était point des caractères bien prononcés que peignait Collin d'Harleville : c'était une tournure d'esprit et de sentimens particulière. Tels étaient *l'Optimiste* et *l'Inconstant*, tel est l'homme aux *Châteaux en Espagne*. Dorlange est heureux, non pas comme l'optimiste, par une résignation douce et facile. Il est heureux de ses illusions; il ne vit plus dans le monde tel qu'il est; il s'en fait un à part où il voyage à son aise : c'est un rêveur éveillé, mais qui sait qu'il rêve; et c'est cette conscience même de ses songes qui fait son bonheur : au reste, prêt à faire part aux autres de son bonheur, s'ils le veulent; disposé à se moquer doucement de lui-même, Dorlange intéresse par sa bonté. C'est un trait caractéristique du théâtre de Collin d'Harleville : il ne fait pas naître le rire du ridicule ou du contraste des passions. Ce n'est pas un rire bouffon comme dans Regnard, ou amer comme dans Molière peignant Tartuffe : c'est un rire doux et bienveillant, tel que l'excite la peinture de caractères aimables. Il nous fait aimer ses personnages, tant il est loin de les ridiculiser. Ce n'est plus le même but que les autres poètes comiques. Qui voudrait, par exemple, être ou l'avare, ou le joueur, ou Tartuffe? Qui même, excepté Montausier, voudrait être le misanthrope? Dans Collin

d'Harleville, c'est tout le contraire. Qui ne voudrait être son optimiste ou son homme aux *Châteaux en Espagne?*

Malgré la faiblesse de l'intrigue, la pièce eut beaucoup de succès. si le parterre eût sifflé, l'auteur eût pu dire aux Français de cette époque :

Mutato nomine de, te
Fabula narratur.

C'était en 89, c'était l'année des projets, et la France tout entière semblait à ce moment possédée, comme Dorlange, de la manie de rêver. Rêves de politique et de finances, rêves de paix et de liberté, chacun faisait les siens. Au barreau, à l'Académie, partout retentissaient les prédictions les plus heureuses. Le brillant chevalier de Boufflers, dans son discours de réception à l'Académie Française, comparait la monarchie française au phénix renaissant : « Qu'il soit l'emblème, disait-il, de la plus belle et de la plus durable de toutes les monarchies prête à se régénérer! lorsque cet oiseau favorisé du ciel est averti par ses forces déchues, et par ses ailes moins légères, que le cours de ses destins est prêt à s'arrêter, ce n'est point aux flammes des incendies, ce n'est point aux tourbillons des volcans, qu'il épure les principes de son existence; mais il s'élève au-dessus des vapeurs de cette sphère tumultueuse, au-dessus de la région des vents et du tonnerre; et c'est dans le séjour du calme et de la sérénité; c'est aux rayons les plus clairs de l'astre du jour, qu'il allume ce bûcher mystérieux où il prend uu nouvel être. »

Telles étaient les brillantes illusions qui charmaient alors tous les esprits. Voilà l'heureuse manie que Collin d'Harleville peignit dans ses *Chateaux en Espagne;* mais il n'a voulu représenter qu'un homme. Il n'a pas songé à mettre la France sur la scène, et à retracer sa crédulité d'imagination. C'eût été de la comédie politique, et Collin d'Harleville ni son siècle ne pensaient à ce genre de drame.

Malgré sa bonté et sa douceur, il ne put échapper aux haines révolutionnaires. Fabre dénonça son rival; c'était un aristocrate,

car il avait fait *l'Optimiste* en 88. Donc il trouvait tout bien sous la monarchie ; et de là force déclamations : c'était ainsi qu'il parlait dans la préface du *Philinte* en 90. Si Collin eût voulu devancer à son tour son dénonçiateur : Fabre est un aristocrate, eût-il dit, car il fait *le Pessimiste* en 90; donc il trouve tout mal dans la révolution. Collin aima mieux sacrifier aux idées du jour, et il fit la suite de *l'Optimiste*. Dans cette pièce, le fils du portier Picard épouse Rose, parente de l'optimiste; aussi Picard chante-t-il en finissant :

> Enfin la voilà rétablie,
> Cette touchante égalité.

Tel est l'état du théâtre à la veille de la révolution. L'esprit du siècle, l'esprit révolutionnaire y éclate librement. Si nous regardons la société, de quelque côté que nous nous tournions, nous l'y verrons éclater aussi vivement. Le Théâtre, l'Académie, les Parlemens, tels sont les principaux foyers d'où il se répand. Nous venons d'examiner le théâtre : il nous reste à voir l'Académie et le Parlement; peut-être y reviendrons-nous quelque jour.

SAINT-MARC GIRARDIN.

SOUVENIRS DE L'EMPIRE.

Portraits.

Napoléon fut comblé par sa fortune de tous les avantages qui pouvaient mettre un grand homme à la tête d'un grand siècle ; et cette faveur d'une destinée sans exemple s'est encore attachée à sa mémoire. Comme l'histoire ne présente aucune époque où l'expression de la pensée ait pu être plus librement sincère que dans la nôtre, elle n'a conservé le nom d'aucun homme qui ait été plus promptement apprécié d'une manière irrévocable. Quelques années de liberté ont suffi pour faire intervenir la postérité entre lui, ses ennemis et ses flatteurs. Il n'a pas même attendu, comme ces rois d'Égypte dont parle Hérodote, l'arrêt d'un peuple assemblé à ses funérailles. L'avenir n'aura rien à changer au jugement de ses contemporains. Il l'élèvera au premier rang des grands capitaines et des hommes d'État les plus habiles, un peu au-dessous de César, peut-être, mais fort au-dessus de Cromwell et de Richelieu. Il lui reprochera des excès, des violences, une imprévoyance aveugle, une ambition insatiable, un mépris impie pour les droits des peuples et pour la foi des sermens. Il verra en lui, comme il le disait, une espèce de dieu de la gloire ; mais il y verra aussi l'*étouffeur* de la pensée humaine et le fléau de la liberté.

Ce qu'il serait à craindre que l'histoire ne dît pas, si elle ne

consultait que certains mémoires, c'est que l'asservissement de la France fut aussi volontaire, aussi spontané qu'on se l'imagine. Napoléon régna de pleine puissance et sans obstacle, parce qu'il n'y a rien de plus facile que de régner ainsi à qui le veut fermement, quand il a une fois franchi les premiers degrés du pouvoir. Avec beaucoup d'or, avec beaucoup de hochets, des rubans, des dignités, des couronnes; avec le goût et l'art de la corruption, on se compose sans peine ce qu'on appelle partout un gouvernement, c'est-à-dire un corps mercenaire de grands esclaves qui réagissent de tout le poids de leur dégradation morale sur les masses inertes et obéissantes; mais Napoléon ne régna jamais du consentement libre de ce qui représente réellement une nation, de cette classe éclairée et sensible dont le suffrage seul peut consolider de jeunes institutions, et sans l'appui de laquelle les trônes les mieux affermis en apparence ne sont qu'un usufruit passager. Napoléon devint populaire après sa chute; c'est le privilége d'une grande renommée trahie par une grande infortune. Napoléon, empereur et roi, avait été le moins populaire des tyrans. Il a laissé d'immortels souvenirs à la mémoire, il n'en a pas laissé à l'ame. Son couronnement ne fut que l'acte culminant d'une conspiration triomphante; le peuple n'assistait à ce denouement d'un crime heureux qu'en qualité de spectateur. Toute l'action fut jouée entre deux populaces, celle des petits, qui est facile à éblouir, et celle des grands, qui est facile à acheter.

Ce qui n'est pas moins vrai, et ce qui paraîtra cependant plus difficile à croire, c'est que l'armée éprouvait pour le pouvoir absolu la même répugnance que le peuple, et qu'elle ne concourut que très-passivement à l'agrandissement de son chef. Quand il eut tué la république à grands coups de trahisons et de sénatus-consultes, la force militaire lui prêta cette puissance machinale qui est l'élément essentiel de son institution, et qui consiste dans une subordination infrangible et illimitée, dont tous les avantages politiques seraient perdus, si elle s'avisait un seul instant de devenir rationnelle. Dès lors il put régner, mais il régna du droit de commandement et de discipline sur des inimitiés plus ou moins

incurables. Le prestige de la gloire lui donna plus tard des enthousiastes ; l'amitié lui dévoua quelques ames douces et reconnaissantes ; la crainte des réactions sanglantes de la démagogie, celle qu'inspirait le retour de l'ancien régime sans restriction, comme il s'annonçait par la bouche insensée de ses adeptes, achevèrent de lui concilier presque tout le reste ; mais le jour de son couronnement, et pendant les deux ou trois années qui le suivirent, il n'eut de l'armée que ses armes et son obéissance. Il n'y avait pas alors en France un cœur français qui palpitât pour un empereur. Au commencement du règne de Napoléon, il arriva quelque chose de pareil à ce qu'on avait vu sous celui du comité de salut public : lorsque l'humanité chercha un asile dans les camps, la liberté aussi se réfugia sous le drapeau.

Je ne parle ici, ni de cette opposition de salle à manger qui rendit Moreau lui-même si redoutable aux Tuileries, ni de cette opposition de boudoirs qui transforma tout à coup tant de brillans Alcibiades en soucieux Catilinas ; celles-là marchaient tellement à découvert dans leur audace puérile, qu'elles dûrent troubler rarement les veilles du nouveau souverain. Un jugement bien motivé, ou un ordre du ministre de la guerre qui n'avait pas besoin de l'être, en faisait justice en vingt-quatre heures. Les rares talens militaires de Moreau, qui étaient Moreau tout entier, devaient nécessairement fixer sur ce général les espérances d'un peuple opprimé par l'épée. Moreau se trouva donc, sans s'y attendre, et par un bénéfice gratuit de position, le tuteur de la liberté. Ce ministère, mesuré sur son importance extérieure et non sur ses forces morales, se trouva trop grand pour lui, comme ses meilleurs amis l'avaient prévu. Il ne le mena qu'à tremper timidement dans des intrigues équivoques, à échanger Sainte-Pélagie ou Bicêtre contre l'exil et l'oubli, et à mourir sans gloire, et, qui pis est, sans honneur, dans les rangs d'une armée étrangère. C'est qu'à une singulière habileté stratégétique, qu'on ne peut lui refuser, il ne joignait pas une pensée forte, pas une vue profonde, rien de cet élan fier et impétueux qui fait les héros, et que toute cette fermeté de caractère dont l'opinion trop libérale voulait bien le gratifier, se rédui-

sait à l'obstination ordinaire de l'impéritie et de la faiblesse, qui s'enfoncent dans leurs résolutions par la seule impossibilité d'en sortir. Nous le comparions alors à Fabius et à Scipion. C'est une des niaiseries de l'esprit de parti, qui est prodigue de grandes comparaisons pour les petits hommes, quand il a besoin de les opposer à de hautes et légitimes renommées. Scipion fut en effet menacé d'un jugement; mais il n'alla ni au prétoire, ni aux gémonies : il alla au Capitole.

Le colonel Fournier, qui commandait le douzième régiment de hussards, ne pouvait être à vingt-huit ans, ni un grand homme de guerre ni un grand homme d'État; c'était un homme du monde, qui jouissait, parmi les jeunes gens et les femmes, de cette vogue élégante avec laquelle on devient tout ce qu'on veut à Paris, et un homme fort nul en province. Une figure vive et agréable, pleine d'expression et d'énergie; un esprit assez fin, admirablement servi par l'éducation et par l'usage; un aplomb imperturbable qui se prêtait indifféremment aux formes de l'héroïsme et à celles de la fatuité; une prodigalité magnifique et insouciante, dans laquelle la bienfaisance avait quelquefois autant de part que l'ostentation; un persifflage, qui passait pour être de bon ton dans un temps où le bon ton voulait bien admettre le persifflage; une réputation colossale de succès auprès des femmes, avec ce mépris des femmes qui les fait avoir; une aptitude si extraordinaire enfin à tous les nobles exercices, qu'elle avait jeté quelque scandale sur le bonheur de ses duels; toutes ces manières du gentilhomme complet faisaient du colonel Fournier un homme plus qu'ordinaire qui n'était pas un homme extraordinaire. Bonaparte commença par en avoir peur, ensuite il le jugea, il l'envoya en exil à Périgueux, dépenser de l'argent, désoler des coquettes, et harasser des chevaux. Le colonel y resta, et, on n'en parla plus.

Les inquiétudes de Napoléon n'étaient pas là. Il avait pu apprécier dans l'armée des caractères plus fortement trempés, qui alarmaient depuis long-temps ses projets. Après avoir attaché ou séduit tout ce qui pouvait se laisser prendre à l'appât d'une noblesse historique appuyée sur sa dynastie naissante, et le cœur humain est

tellement fait, que ce devait être le grand nombre, il ne vit pas sans effroi, ou se relever sous sa main appesantie, ou se dérober à ses caresses, quelques-unes de ces ames indomptables dont on lui avait fait d'abord si bon marché quand il commençait à l'étourdie l'apprentissage de son métier de maître. Accoutumé à saisir d'un coup-d'œil tous les désavantages d'une position, j'imagine qu'il compta froidement ses ennemis, et qu'il n'abandonna au temps, pour l'en débarrasser tout-à-fait, que ce qu'il lui fut impossible de donner à la prudence pour s'en défendre ou à la force pour les réprimer. Cette catégorie de l'armée se divisait en trois classes d'hommes adhérens par le principe commun, mais très-divers dans leurs motifs et dans leurs vues. Quelques-uns, qui étaient en trop petite quantité pour exercer jamais une influence décisive, tournaient leurs regards avec regret vers l'ancien régime, dont des affections de famille ou des habitudes d'éducation leur embellissaient le souvenir. Parvenus à un point d'illustration qui était le terme de leurs espérances, et peut-être de leurs facultés; effrayés de l'instabilité d'un nouveau gouvernement qui leur paraissait plus téméraire et moins national encore qu'aucun des gouvernemens antérieurs, et pressés de mettre un clou à la roue du char politique pendant qu'ils étaient au-dessus, ils auraient souscrit volontiers à une contre-révolution complète et simultanée qui assurerait irrévocablement les honneurs acquis par leur épée. D'autres, et ils étaient innombrables, nourris du lait sanglant de la liberté, comme le disait mon poète Young, s'étaient fortifiés dans l'amour de la république par tous les souvenirs de leur gloire. Ils n'avaient pas une blessure qui ne leur rappelât un engagement pris envers la patrie, et ils ne pensaient pas que de nouveaux sermens pussent les dégager des sermens du passé si librement jurés. Ceux-là ne voyaient dans l'établissement de l'empire que la tentative effrontée d'un aventurier qui n'était rien que par eux, et qui tomberait, couvert des risées du monde entier, dès qu'il leur plairait de se retirer de dessous son pavois. Le reste se composait des hommes de tête et d'exécution qui, fatigués de laisser les destinées de l'État à la merci de quelques sophistes, revêtus pour tout mérite d'une

certaine popularité de gazettes, et dont les droits politiques se réduisaient à l'abondance intarissable d'une sotte phraséologie, balançaient depuis long-temps à se saisir du pouvoir, quand il tomba, comme un fruit mûr, dans les mains de Bonaparte. Comme l'ambition juge toujours mal les titres de ses rivaux, parce qu'elle est trop préoccupée de la valeur des siens, il n'y en avait pas un qui ne plaignît intérieurement la France d'être échue en partage à un pareil maître, quand la nature semblait avoir d'avance imprimé sur un autre front la place du diadème. Cette fraction entreprenante et décidée de l'opposition militaire n'affectait aucune bannière en particulier, mais elle passait incessamment de l'une à l'autre, suivant les lieux et les temps, toujours prête à s'en emparer quand elle verrait s'y attacher l'espérance d'un succès : royaliste, pour régner sous le nom des princes légitimes; républicaine, pour donner des lois à la république.

Toute menaçante qu'elle dût paraître d'abord pour le trône impérial, par le nombre et par la qualité des personnes, si l'on considère que cette conjuration permanente n'avait d'ailleurs aucun centre d'action, ou que le centre fortuit autour duquel elle se hâtait de se presser un moment ne tardait jamais à se déplacer; que les agens de l'ancienne dynastie, contens de gagner sans péril un salaire sans objet et sans résultats, étaient généralement trop inhabiles pour mettre les élémens les plus précieux à profit; que les puritains de la révolution, compromis par des excès encore récens, accusés par des plaies qui saignaient encore, ne pouvaient appuyer d'aucune force morale celle d'une coalition généreuse et indépendante, qui semblait animée de vues nouvelles, et tendre vers un but dégagé de toutes les déceptions populaires, on concevra sans peine que cette phalange insaisissable se soit dérobée long-temps aux proscriptions qui décimaient les factions civiles. Napoléon, frappé de l'impossibilité de la réduire en masse, prit le parti sage et infaillible d'en briser lentement les liens par des mesures de détail. La guerre, si utile à sa politique extérieure, ne servit pas moins efficacement, sous ce rapport, sa politique du dedans. L'institution de la Légion-d'Honneur lui donna les plus irrésolus. Le

champ de bataille dévora les plus braves. Les plus hasardeux et les plus maladroits se livrèrent d'eux-mêmes à la police et aux tribunaux. On relégua dans des gouvernemens obscurs quelques chefs énergiques et opiniâtres, mais privés de cette puissance individuelle qui s'attache à la célébrité, et dont l'action expansive s'anéantissait dans l'isolement. On parqua des corps d'officiers suspects dans une garnison éloignée, comme dans un lazaret politique. La ville qui me servait alors de prison en contenait une assez grande quantité. Je ne parlerai que de ceux qui ont été mes amis, et parmi eux, que de ceux qui laisseront un nom à l'histoire.

Ceux de mes lecteurs qui ne connaissent les hommes publics que par certains de nos journaux d'opposition, et qui n'ont par conséquent jamais distingué la cause du pays de celle de l'empire, admettront difficilement que l'empereur ait pu compter le général Foy au nombre de ses ennemis. Foy était cependant trop ardemment épris de la liberté pour le haïr médiocrement; mais sa haine était mesurée et réfléchie, plus en sentiment qu'en action, plus persistante qu'impétueuse, plus disposée à de nobles résistances qu'à des aggressions téméraires. La douceur de ses mœurs, qui le détournait de tous les partis extrêmes, une loyauté d'ame qu'effrayait la seule idée de la dissimulation et du mensonge, une répugnance prononcée pour ces alliances monstrueuses que le mouvement des intrigues politiques rend quelquefois inévitables, et qui forcent un caractère délicat et fier à transiger avec sa pudeur; par-dessus tout, une conscience religieuse du devoir, un respect rigide pour la subordination, cette reine des camps et du monde, ne lui auraient jamais permis de s'engager de fait dans une conspiration libératrice, où il aurait fallu acheter le triomphe aux dépens d'une consigne. Enfin, si on ose l'avouer, Foy s'était trompé alors, comme tant d'autres, sur la portée réelle des facultés de Napoléon. Il le regardait comme un soldat heureux, qui n'avait ni solidité dans le jugement, ni grandeur dans les conceptions, ni ressources dans l'esprit, et qui, en s'imposant les embarras et la représentation d'une cour, avait fait justice de lui-même par le ridicule. Il devint depuis, je le crois, son admirateur sincère, car la sincérité fut le

caractère de tous ses sentimens; mais son admiration dut être fière et indépendante, comme sa haine. Il n'y avait rien dans le cœur de Foy qui pût sympathiser avec le dévouement d'un esclave.

Foy commandait à cette époque le cinquième régiment d'artillerie à cheval où sa jolie figure et ses excellentes manières ne le distinguaient pas moins que son grade, au milieu d'une brillante élite d'officiers. Il avait déjà, et plus habituellement peut-être, cet air de tête vif et impérieux dont tout le monde se souvient, et qui exprimait, à vingt-cinq ans, l'assurance d'une confiance légitime, mais qu'on trouvait un peu suffisante. Le reste de ses traits étaient loin de porter encore cette empreinte sévère que leur ont donné, depuis, la méditation, la fatigue et la maladie. Ses formes potelées et un peu féminines, son embonpoint frais et fleuri, sa bouche vermeille et ses joues rosées relevaient même, par un contraste frappant, la fierté de son regard. Il aurait pu se déguiser en femme chez Lycomède, mais il n'aurait pas été besoin de lui montrer un glaive pour lui faire trahir son sexe. Le moindre éclair de ses yeux aurait révélé Achille.

Dans un cercle composé de ses amis, où le tour de la conversation exigeait pourtant quelques frais, il parlait beaucoup et très-bien sur tous les sujets, mais avec moins d'enthousiasme que d'élégance, avec moins d'originalité que de coquetterie. Le sarcasme, que la maturité de l'âge et l'austérité des habitudes parlementaires lui ont sans doute interdit dans sa carrière oratoire, était en ce temps-là sa figure favorite. Je ne crois pas que personne l'ait jamais manié avec une verve plus incisive et plus pénétrante. Ses ennemis politiques doivent lui savoir gré de n'en avoir pas usé contre eux. Il leur a fait grâce de la pièce la plus redoutable de son armure de tribun. Ce trait sanglant du discours, servi chez lui par un organe ferme et un peu strident, comme celui d'un homme qui parle les dents serrées, et qu'accompagnait, de la manière la plus expressive, un certain mouvement dédaigneux de la lèvre supérieure qui lui était familier, se compensait d'ailleurs par des tours d'une politesse si exquise qu'il aurait été de mauvais ton et de mauvais

goût de s'en offenser. Il tuait son adversaire, mais il ne le blessait pas. Le mot restait, et la discussion finissait là.

Il y a loin, je l'avoue, de ces faibles esquisses, à la grande image de Foy parvenu aux premiers honneurs de la tribune, et je les recueille cependant avec une sorte d'amour, parce que je me croirais heureux de trouver quelque part de semblables détails sur les jeunes années de quelques hommes de l'antiquité auxquels j'associe volontiers celui-ci dans le culte de mes souvenirs, comme Épaminondas et Philopœmen.

Le colonel Foy était donc un adversaire redoutable pour un tyran mal affermi, car il réunissait toutes les qualités qui recommandent la parole de l'homme, la bonne foi et le courage, le génie et la vertu; mais ce n'était pas un affranchisseur de peuples. Il avait la causticité déchirante, la *bouderie sublime* et la dignité de caractère du jeune Caton, mais il n'en avait pas l'abnégation stoïque. Épris de tout ce qui se fait aimer, il était peu d'objets d'une généreuse ambition qu'il eût sacrifiés à la liberté; il n'en était point qu'il n'eût sacrifiés à la gloire. L'étendard de la patrie est toujours au milieu des peuples et de leurs affections; il crut avec raison peut-être qu'il ne dérogeait pas à flotter sur une armée triomphante. Il se rappela sans doute, en s'y rangeant avec tant d'autres braves, le mot chevaleresque de François 1er: *Tout est perdu, fors l'honneur*; et il ne pensa plus qu'à conserver ce dépôt sacré, sauf et pur, jusqu'à l'époque où il lui serait permis de servir, dans d'autres combats, les intérêts intimes du pays, sous un ordre de choses plus propice à la justice et à la vérité.

Heureux les hommes qui ont pu remplir comme lui toutes les conditions d'une destinée complète!

Ch. Nodier.

ALBUM.

Janvier 1830.

—THÉATRE-FRANÇAIS.—CLOVIS, *tragédie en cinq actes et en vers, par M. Lemercier.*—GUSTAVE ADOLPHE, *tragédie en cinq actes et en vers, par M. Lucien Arnault.*—Deux grandes figures historiques ont paru, pendant le mois qui finit, sur le Théâtre-Français : *Gustave-Adolphe* et *Clovis*. Est-ce le terrible chef des Francs, le conducteur de vingt tribus guerrières et envahissantes ; est-ce Clovis entouré de ses *fidèles* ou *féaux*, suivi de ses soldats qui se croient rois comme lui ; le premier enfin parmi les hommes libres de la Germanie, et le fondateur d'un empire nouveau, qui nous est offert dans ce drame? Fourbe comme un sauvage, usant à la fois du dol et du meurtre, en vain les historiens menteurs ont paré sa tête d'une auréole de sainteté. Ce *Hlod-wig*, homme supérieur à son temps par la capacité de l'intelligence, par la persévérance dans ses desseins, par son obstination à ruiner ses ennemis, ne vaut pas mieux qu'Attila et n'approche point du grand Théodoric ni de Charlemagne. Est-ce cette figure barbare, mais grande, que la tragédie de M. Lemercier présente à nos yeux? Nullement. Le but de l'auteur a été de montrer, au moyen du théâtre, comment on fonde les empires, et par quel mélange d'hypocrisie et de cruauté les conquérans obtiennent leurs succès. Cette idée abstraite respire sous le tissu dramatique dont l'auteur l'a recouverte ; elle vit dans le dénouement, elle anime tous les caractères, elle se mêle à toute l'action : enfin, c'est vers ce résultat logique que tout, dans la pièce, se dirige et tend. Singulière méconnaissance de l'art dramatique, chez l'homme de notre temps

qui a montré le plus de ressources, et il faut le dire, le plus de génie pour la scène.

L'introduction des abstractions philosophiques dans le drame date du dix-huitième siècle. C'est une suite nécessaire de ce besoin de prêcher, d'endoctriner et de convertir, qui s'est emparé des hommes de talent à cette époque, c'est aussi le résultat de l'épuisement des combinaisons dramatiques, telles que le système de tragédie française les exigeait. On a oublié que le *Drame* vit *d'action*, comme ce mot lui-même l'indique ; que ce sont des hommes agissans, des personnages dans leurs mouvemens réels et leurs luttes, que le théâtre expose aux regards. On a voulu que ces personnages devinssent des syllogismes et des allégories ; que Mahomet représentât l'hypocrisie, que Zopire fût le symbole de la vertu, que Seïde fût l'incarnation du fanatisme. Ces abstractions vivantes sont devenues éloquentes sous la plume de Voltaire : mais en prêtant des noms historiques à de telles idéalités, il est tombé dans une double erreur, il a menti à l'histoire, il a faussé le drame. Dès que l'on a pris pour but, non de laisser agir des hommes pour l'amusement du parterre, mais de faire la leçon au parterre, au moyen de personnages factices que meuvent des doctrines philosophiques, dès que l'on a voulu soutenir thèse sur le théâtre, l'art a été faussé, la tragédie est devenue pamphlet : sa réalité a disparu ; on a vu la main du philosophe qui faisait mouvoir toutes ces marionnettes qu'il appelait ses acteurs. De là sont sortis *Manco-Capac*, où les Mexicains n'apparaissent que pour réfuter Rousseau ; les *Druides*, où nos vieux guerriers francs n'agissent que pour nous exhorter à la liberté ; les *Scythes*, les *Guèbres*, le *Numitor* de Marmontel, le *Cyrus* de Chénier : et une foule d'autres drames anti-dramatiques, monumens de la fausse tendance imprimée au théâtre par l'esprit d'une époque didactique et féconde en systèmes.

A cette tragédie d'allusion philosophique, dont Mahomet est le modèle, a succédé la tragédie d'allusion politique, dont le but n'est plus de représenter des théories philosophiques, mais des passions politiques. Voltaire avait dirigé le drame contre les préjugés : on s'avisa de faire du drame un moyen d'attaque et d'opposition contre la puissance. Encore des allégories, des symboles, des fantômes ; toujours le drame faussé, toujours cette manie d'endoctriner le monde ; d'établir sur le théâtre un professorat ou une tribune, et d'oublier l'élément dramatique, la représentation vivante des actions humaines dans leur vérité, dans leur naïveté, dans leur force.

Dans les meilleurs ouvrages de M. Lemercier (ouvrages mal appréciés selon nous), dans *Frédégonde et Brunehaut*, *Christophe-Colomb*, *Agamemnon*, *Pinto*, le *Corrupteur*, même dans *Jeanne Shore*, l'élément dramatique domine ; c'est lui qui fait la vie de ces ouvrages, bien supérieurs, par la puissance de la conception, à la plupart de ceux que notre époque a vus naître,

et dont les beautés énergiques, nombreuses, originales, effacent ou compensent les inégalités et les défauts qu'on leur a si amèrement reprochés. Mais dans *Clovis* au contraire, des combinaisons dramatiques, une scène très-forte, de vigoureux passages sont achetés trop cher, au prix d'un drame sans intérêt dans son ensemble, sans vérité dans ses détails. Il ne s'agit ici que de soutenir un paradoxe historique, de montrer Clovis sous des couleurs nouvelles, de changer ce guerrier franc en un Mahomet nouveau, de l'exposer aux regards comme le grand symbole de toutes les impostures politiques et religieuses. Tragédie d'allusion politique et d'allusion philosophique à la fois, *Clovis* est arrivé trop tard; il aurait eu quarante représentations en 1817. Le public, qui s'est dépouillé peu à peu de ses anciens penchans, et ne sait point encore ce qu'il aime, a froidement écouté un ouvrage, que les acteurs ont desservi d'ailleurs par un jeu dénué de chaleur et d'énergie. L'époque du pamphlet dramatique et de la tragédie philosophique est expirée; et *Clovis* sera sans doute l'un des derniers fruits d'un genre, faux en lui-même, auquel plus d'un homme de talent égaré par l'exemple de Voltaire, a demandé des succès passagers.

A cette impulsion fausse que l'école de Voltaire avait imprimée à notre scène; à cette transformation du théâtre en école, tantôt philosophique, tantôt politique, nous avons vu succéder récemment un nouveau travers. On a voulu, et l'intention était louable, régénérer l'art au moyen d'une exacte imitation des faits donnés par l'histoire. Le succès n'a pas encore répondu au dessein qu'on avait formé. Au lieu de se pénétrer du caractère réel, de la vie intime dont chaque époque est animée, on s'en est tenu à je ne sais quelle imitation morte et servile des apparences extérieures, du langage et des costumes. L'action du drame s'est subordonnée au besoin de reproduire dans leurs détails les coutumes des temps anciens; ainsi le drame, qui pendant le dix-huitième siècle s'était chargé de déclamations philosophiques, qui se métamorphosa, vers le commencement du dix-neuvième siècle, en pamphlet politique, est prêt aujourd'hui à changer encore de forme et à devenir savant comme un mémoire de l'Académie des inscriptions. Après avoir subi toutes ces phases, peut-être reviendra-t-il à sa destination première: peut-être ne s'occupant plus un jour que de montrer la vie humaine dans ses mouvemens, l'homme de tous les temps dans ses actions, ses passions et ses cultes, finira-t-il par triompher de ces systèmes qui, sacrifiant les véritables élémens de l'art théâtral, à je ne sais quel désir d'endoctriner l'espèce humaine, l'ont érigé tour à tour en professorat de philosophie, de politique et d'antiquité.

Gustave-Adolphe, tragédie de M. Lucien Arnault, représentée peu de temps après le *Clovis* de M. Lemercier, porte encore la double empreinte de

l'école voltairienne et des allusions politiques; ces dernières y sont surtout nombreuses. On y voit Napoléon abdiquer sous les traits de Gustave, ses vieux soldats verser des larmes en quittant leur grand capitaine, un assassin pénétrer dans la tente du roi pour l'assassiner; comme cet étudiant de l'université d'Iéna, qui paya de sa vie l'héroïque fanatisme d'une action que sa mort ne démentit point. La question de savoir s'il est permis de fausser l'histoire, peur éveiller chez les contemporains des émotions nées de leurs souvenirs récens, nous semblerait importante à traiter, et nous ne craindrions pas de la résoudre négativement. Etrangers à l'art en lui-même, ces moyens, qui paraissent trahir le peu de confiance que l'auteur a dans ses propres forces, ont été employés jusqu'à satiété dans les derniers temps. Ils ont couvert la scène de guerriers romains, très-forts dans la science des publicistes modernes, de héros grecs opposés au ministère, et même de théocrates hébreux, ardens à sauver la monarchie de saint Louis. Pourquoi détruire ainsi volontairement l'illusion poétique, remplacer par l'agitation des passions vivantes les ressources de pathétique et de terreur que le drame doit fournir par lui-même, et faire disparaître cette distance des temps et des lieux, l'un des plus grands charmes du théâtre? Un homme d'un talent énergique devrait dédaigner ces ressorts, dont l'emploi n'est que trop facile : il devrait les abandonner à cette médiocrité, que le charlatanisme appuie toujours, et qui ne veut que des succès passagers, comme la circonstance qu'elle exploite, une gloire viagère, et quelques acclamations de parti.

Rarement ce sacrifice aux intérêts, aux passions, aux souvenirs, aux regrets du moment, donne lieu à des beautés assez frappantes pour en justifier l'emploi. La tragédie de M. Lucien Arnault peut servir ici d'exemple : tout ce qu'elle contient de remarquable et de neuf se trouve en dehors du cercle trop rebattu des allusions politiques : une situation forte et touchante, celle du jeune fanatique, en face de son complice et de son instigateur, qui préside le tribunal convoqué pour juger l'assassin : ce besoin de mourir, cette soif du martyre qui le dévorent; cette ironie ardente dont il écrase ses juges,; son mépris de leur sentence, la conviction si profonde et si bien rendue de la sainteté de sa mission, enfin, ce retour admirable etparfaitement neuf vers le souvenir de sa vieille mère qu'il ne verra plus; tout ce tableau vivant, plein de passion, de force et de vérité, appartient non plus à cette manie puérile de parodier l'histoire et d'affubler des personnages modernes de costumes anciens, mais au véritable art dramatique.

Ce n'est pas aux écrivains seuls que l'on devrait reprocher les fausses théories qui éloignent l'art de son but. Il y a, dans le public qui assiste aux représentations théâtrales, une masse compacte et redou-

table de préjugés, de conceptions étroites, de vues mesquines, de scrupules faux et de souvenirs confus. Que de fois n'arrive-t-il pas aux gens de bon sens de sourire en silence, quand la foule siffle ou applaudit. Vieil enfant, semblable au *Démos* d'Aristophane, juge endormi et insouciant, modèle du Perrin-Dandin de Racine, ne l'a-t-on pas vu dans tous les temps porter les plus iniques sentences, sans remords, sans autre but que de faire acte de présence et pouvoir ! Sans rappeler les chefs-d'œuvres qu'il a conspués et les sottises qu'il a protégées, Athalie dédaignée, et Tiridate portée aux nues par son engouement, les innombrables représentations des farces pitoyables de Scarron, et le froid accueil fait au Misanthrope ! il suffit de fréquenter le théâtre pour savoir comment s'y prend ce souverain maître, pour distribuer sa folle justice. Un public en effet se compose de vanités de toute espèce, qui s'exaltent par le contact. C'est cette même vanité qui empreint la plupart de ses jugemens. Qu'un axiome vide et pompeux éclate à ses oreilles : il applaudit ; car il veut se montrer philosophe et sage. Qu'on fasse passer devant ses yeux éblouis une lanterne magique de costumes historiques : il applaudit ; c'est son érudition qu'il met au grand jour. Voulez-vous lui arracher des cris de joie et tous les signes d'une approbation furibonde ? Offrez-lui quelque trait de générosité sans but, sans vérité, sans vraisemblance, paré d'une fausse grandeur : il applaudit, et se prouve à lui-même quel cas il fait de la vertu. En définitive, c'est sa sagesse, son savoir et sa grandeur d'ame qu'il fait monter sur la scène avec les acteurs : c'est lui-même qu'il applaudit. Cette belle situation dont j'ai parlé tout à l'heure, situation dramatique dans toute la force de l'expression, n'a causé qu'une impression profonde, un intérêt vif, que ne manifestaient pas ces démonstrations extérieures, dont le public est prodigue envers de mauvais vers exagérés ou prétentieux. Mais à peine l'auteur détruisant son ouvrage, gâtant ce beau caractère, si heureusement commencé, a-t-il, à l'imitation de Dubelloy, montré ce nouveau Sand converti, embrassant les genoux de Gustave qui lui pardonne ; ce mouvement faux, revêtu de couleurs vives, cette apparence d'une générosité dangereuse pour le monarque, et d'un repentir impossible chez un fanatique, enfin ce vain simulacre de grandeur, ont ravi le parterre d'admiration.

A la fin du même acte, un emploi très-heureux de l'élément lyrique, si rarement applicable à la tragédie moderne, a passé presque inaperçu : il y avait là une donnée philosophique, un aperçu trop juste et trop profond, pour que la masse, captivée par les couleurs grossières, pût le saisir facilement. Le peuple, les soldats, Gustave et sa famille s'agenouillent pour remercier l'Éternel de ses faveurs ; cette prière dans le camp est belle ; la présence du ministre protestant qui jette une teinte de religieuse solennité sur la scène, découvre le fond même du sujet, que l'auteur n'a pu qu'effleu-

rer dans le reste de son ouvrage ; c'est le choc des deux croyances contraires, et l'alliance secrète de la liberté d'examen, de la tolérance religieuse avec l'indépendance des nations.

M. Lucien Arnault ne pouvait, dans l'état du théâtre actuel, aborder cette grande question, ni par conséquent traiter son sujet d'une manière complète. Il l'a rejetée dans une anecdote controuvée, dans quelques mouvemens et quelques parties du dialogue, où une remarquable habileté se déploie, mais auxquels la largeur majestueuse des tableaux historiques manque nécessairement. Que faire dans cette situation, où la politique repousse du théâtre la vérité forte de l'histoire, et où les préjugés du public répugnent encore à la complète vérité ? que pourrait accomplir de grand et de durable un homme doué de génie ? Des sujets historiques, rétrécis et mutilés, des caractères altérés, des portraits indiqués à peine, un effort constant et vain : voilà ce que l'on peut attendre d'une scène que tant de chaînes compriment et entravent dans tous ses mouvemens. Les meilleurs ouvrages d'une telle époque seront encore ceux où, comme dans le *Gustave* de M. Lucien Arnault, vous pourrez démêler une empreinte de vigueur et de force natives, et vous sentir ému, une demi-heure sur trois, par quelque situation vraiment dramatique.

— Les romans à longues intrigues, catastrophes, terreurs de vieux châteaux, tous ces croquis barbouillés à tort et à travers des couleurs du moyen-âge, commenceraient-ils à passer de mode ? Voici deux ouvrages qui se produisent au commencement de 1830, et qui tous deux ne s'attachent qu'à traduire fidèlement la société contemporaine. C'est l'histoire de *Clotilde* et le roman du *Moqueur amoureux*. Entre Mme Sophie Gay et M. le comte Gaspard de Pons, c'est-à-dire l'esprit d'une femme et l'ame mélancolique d'un officier d'infanterie légère, le tableau vivant de nos mœurs, pouvait-il manquer d'être saisi dans son plus complet ensemble ? Ces deux ouvrages sont d'une lecture piquante et diverse. Leurs auteurs ont parfaitement conservé l'heureuse différence de leur sexe et les qualités spéciales de leur nature. Celui-ci se montre infailliblement aventureux et mâle ; celle-ci est toujours brillante de finesse et de grâce. Ce n'est pas que M. de Pons se refuse à connaître et à approfondir les mystérieux secrets des auteurs féminins ; ce n'est pas que Mme Gay n'emprunte souvent, et avec bonheur, ce qui manque naturellement aux écrivains de son sexe ; mais tous deux se sont renfermés, cette fois, dans le domaine exclusif où la Providence les a jetés. C'est ainsi que le capitaine s'est attaché aux pas d'une héroïne

bien brune et bien pâle ; et que la dame a dessiné en pied la figure d'un bel aide-de-camp. Clotilde vous fera bon marché de quelques ridicules, des prétentions morales d'un certain monde, mais elle vous attachera malgré vous à la fatalité d'un amour adultère, à la grâce singulière de la victime, à l'originalité d'un confident d'espèce nouvelle, et enfin au dénoûment d'un drame passionné.

Mme Gay, qui a prouvé par *Anatole* et *Léonie de Montbreuse*, qu'elle sait répandre dans une fable autant d'intérêt pathétique que le plus sensible des romanciers du Nord, s'est dispensé d'un mérite qui lui aura paru vulgaire. Elle a substitué à tout attendrissement les émotions de l'esprit. Au lieu d'humecter vingt pages de larmes, elle a finement aiguisé les traits de mille conversations brillantes. C'est un luxe de philosophie orné de malices, c'est un talent taillé à facettes.

Moqueur et *amoureux* sont deux qualités qui s'excluent ordinairement. La première est peut-être assez répandue dans le monde, mais pour la seconde, il paraîtrait qu'elle devient, même en secret, de plus en plus rare. N'avez-vous pas là-dessus quelques aveux de ces dames? et des autorités de quinze à quarante printemps? Voyez les adolescens qui nous entourent: hommes qui se disent jeunes, sous prétexte qu'ils ont dix-huit ans! ils se feraient honneur d'être insensibles, s'ils ne l'étaient pas en effet. Ils se chercheraient un mérite à cacher l'amour, s'ils arrivaient à le comprendre. Dans les mœurs nouvelles, aimer est-il un de ces abus devenus incompatibles avec la restauration?

Mais l'auteur de *Léonie* devait croire moins que personne à ces tranquilles perfectionnemens de notre époque *rationnelle*. Entourée maternellement de Muses et de Grâces, elle a le droit de prolonger l'illusion flatteuse. Sa famille sera la dernière à perdre une telle tradition. L'idée du roman que nous nous gardons d'analyser, repose sur une vérité charmante: c'est qu'il n'a manqué souvent à un homme pour être bon que d'être aimé. Ce succès, qui grandira de jour en jour, soulève déjà dans la société plus de contestations qu'il n'en faudrait pour arriver à trois éditions. On vous nommera dix personnages dans la diplomatie, le professorat et les lettres, qui ont la fatuité de se plaindre d'avoir posé, malgré eux, pour le portrait de l'amour moqueur.

—M. de Humboldt, lors de son voyage tout récent dans la Russie d'Asie, a visité une école militaire de cosaques, qui existe à Amsk, et à laquelle se trouve maintenant réunie une autre école spécialement destinée à l'étude de certains dialectes d'Asie, et à former de bons interprètes. Cette école a été fondée par l'empereur Alexandre. On y enseigne à deux cent

cinquante jeunes cosaques les mathématiques, l'art de lever les plans, la géographie, l'histoire et les principes de l'histoire naturelle, en ce qui touche l'économie rurale. A l'époque du voyage de M. de Humboldt, l'école des langues asiatiques renfermait dix-huit jeunes gens qui étudiaient les langues tartare et mongole. A cette étude, on avait tout récemment joint celle du français. Les deux écoles ont adopté la méthode Lancastrienne. Elles sont sous la direction immédiate du général Braniefski, et se recommandent par un ordre parfait, une exquise propreté et une grande pureté de mœurs. Lors de l'arrivée de l'illustre voyageur, on le harangua en langue tartare, mongole et russe. Vous verrez que bientôt notre Académie des inscriptions et belles-lettres aura des correspondans en Sibérie, et que les cosaques aussi seront ecclectiques.

— Nos savans, nos politiques, nos littérateurs, nos industriels ont visité et visitent encore la Grande-Bretagne, et, comme en ce siècle, tout voyageur un peu lettré se croit tenu de rendre compte au public de ses observations, nous avons bon nombre de voyages scientifiques, politiques, littéraires et industriels, où chaque auteur cherche à nous faire connaître, selon sa spécialité, la statistique des trois royaumes. Il manquait encore un *Voyage pittoresque d'Angleterre*, et heureusement deux artistes, singulièrement propres à cette mission, l'ont enfin entrepris. Qui n'a souri maintes fois devant les ingénieuses caricatures de Henri Monnier, l'Hogarth de nos grisettes et de nos employés? Qui ne connaît le talent si vrai de M. Eugène Lami, qui suit de près Horace Vernet son maître? Quels artistes étaient plus capables que ceux-là de nous montrer le panorama de cette Grande-Bretagne, où il n'y a pas seulement des savans, des politiques, des orateurs, des industriels et des poètes, mais encore des dandys des ladys, fashionables, des clubs, des chasseurs au renard, des jokeys, des boxeurs, des amateurs de combats de coqs, un peuple enfin qui, dans ses diverses classes, offre à l'observateur une si grande variété de figures originales? Le *Voyage en Angleterre* de MM. E. Lami et Henri Monnier, embrasse tout; chaque planche est un petit tableau plein de vérité et de vie. Dans un semblable ouvrage, les dessins sont l'ouvrage même; cependant un texte explicatif vient au secours de l'amateur pour chaque livraison; mais le texte est court, sans prétention, il est fait d'après les notes mêmes des deux artistes, qui, en choisissant toujours le sujet le plus conforme à leur genre de talent, ont presque toujours réussi. — Le *Voyage en Angleterre* de MM. E. Lami et H. Monnier est publié par M. Denozan, rue des Marais. Trois livraisons, qui ont déjà paru, ont obtenu tous les suffrages des connaisseurs.

— Les Dames *présentées* seront seules admises cette année aux bals de Madame duchesse de Berry. Cette sévérité d'étiquette est aussi observée depuis cette année seulement, pour les bals de son A. R. le duc d'Orléans.

— C'était une fort heureuse idée, que de faire un choix parmi les meilleurs articles et les plus belles gravures qui remplissent et ornent les nombreux *Annuals* publiés en Angleterre à la fin de chaque année, et de donner au public français, sous une forme resserrée et moins coûteuse que celle des *Forger my not*, des *Keepsake*, etc., la fleur la plus délicate de ces productions brillantes. L'*Album britannique*, composé sur cette donnée (¹) par les éditeurs de la Revue britannique, est un des livres les plus élégans sous le rapport matériel, et les plus agréables à la lecture, que l'on ait encore publiés en France. Ce n'est pas seulement un ouvrage de luxe, c'est un livre de bon ton et de bon goût; la moire étincelle sur la couverture; des gravures nombreuses, empruntées au burin magique des artistes anglais, reproduisent les heureuses compositions de *Stephanoff*; de *Wood*, peintre plein de grâce sans afféterie; du grandiose *Martin*; de *Th. Lawrence*, dont les arts déplorent la perte récente; de *West*, de *Danby*, auteur d'un magnifique tableau qui représente l'embarquement de Cléopâtre sur le Cydnus. Toutes ces compositions sont d'un caractère très-différent et se rapportent aux divers articles du texte, dont la variété est très-piquante. On sait qu'il y a beaucoup de faiblesse et de négligence dans la partie littéraire des *Annuaires anglais* : nous félicitons les éditeurs de l'*Album* du choix qu'ils ont fait : dans leur recueil, tous les articles amusent et intéressent : nous citerons spécialement *le capitaine Lerouge*, petite historiette très-gaie; une description animée et brillante de *Calcutta*, la cité des palais; le *vingt-un Décembre*, narration fort originale et où l'humeur anglaise respire; *une Soirée de bon ton*, peinture des mœurs anglaises, remarquable par la vérité comique; enfin une critique aussi judicieuse qu'élégante du talent de *sir Thomas Lawrence* et de *J. Martin*; ces deux peintres, les plus distingués que l'Angleterre ait produits depuis Reynolds, y sont appréciés avec beaucoup de sagacité, mais sans pédantisme, comme sans enthousiasme; et sous la forme élégante de ce beau volume, il y a de l'instruction à puiser, des documens utiles et nouveaux en France, à recueillir.

(¹) Un vol. in-8° broché, 15 fr.; relié en moiré 20 fr.; avec vignettes sur papier de Chine 40 fr. Au bureau de la *Revue britannique*, rue des Bons-Enfans, n° 21.

— Diderot affiche un jour sa bibliothèque à vendre au prix de 15,000 fr. Du fond de la Russie, l'impératrice Catherine adresse vite 30,000 fr. à Diderot et s'en rend acquéreur, mais à une condition, c'est qu'il en restera bibliothécaire, et recevra à ce titre un traitement de 2,000 fr. par année. Diderot ne toucha les honoraires de la première année qu'avec quelques difficultés; aussi dès que Catherine en fut instruite, fit-elle remettre 30,000 fr. à Diderot, pour lui payer ainsi d'un seul coup ses honoraires de quinze années.

Nous savons que les rois ont aujourd'hui bien autre chose à acheter que des bibliothèques, aussi ne sommes-nous pas surpris que ce soit seulement le public qui se montre curieux de celle de M. Nodier. C'est jeudi dernier à six heures, dans les salons de Sylvestre, rue Neuve-des-Bons-Enfans, qu'a commencé la vente de cette riche collection, produit de toute une vie de bibliomane et d'érudit, trésor de livres rares, curieux, amassés lentement et avec amour, galerie pittoresque des chefs-d'œuvre de la reliure de toutes les époques. Cette vente continuera tous les soirs à la même heure jusqu'au lundi 8 février. C'est entre une foule de gens de lettres, de curieux, de libraires éclairés, que se partage aux enchères cette admirable collection. Seulement avec des renseignemens bibliographiques sur ses livres, M. Nodier a pu faire un livre qui fut, il y a peu de temps, publié sous ce titre: *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*; le succès de cet ouvrage dépassa le cercle des bibliomanes, et il est aujourd'hui fort recherché. Un attrait de plus pour tout ceux qui suivent cette vente, c'est qu'un grand nombre des livres de M. Nodier, sont chargés de notes pleines d'intérêt de ce savant écrivain. Ce n'est que de loin en loin que tant de précieuses curiosités sont mises à la dispositions des amateurs et du public; aussi il y a foule.

— On se rappelle les curieux articles, publiés par la *Revue de Paris*, sur la répartition du milliard de l'indemnité. Un de nos abonnés nous mande un fait singulier qui s'est passé dans sa famille, et qu'il signale au judicieux écrivain qui a déjà déroulé toutes les curiosités du milliard. Nous le publions, en attendant qu'il figure dans un dernier résumé des documens dus à la plume d'un de nos collaborateurs.

Un brave gentilhomme, sorti de France en 1792, passa en Angleterre, et prit bientôt du service dans un des régimens de cette puissance, destiné à la défense des colonies. Après avoir suivi son corps pendant quelques années, il reçut le commandement d'un petit établissement, à l'extrémité de l'Amérique Septentrionale. Une fois fixé à cette extrémité du globe, notre émigré chargea, vers 1795, le commandant d'un bâtiment européen de lui renouer

quelques moyens de communication avec sa patrie. Depuis ce jour, on lui envoya fidèlement de Londres, une collection du *Moniteur*. On pense bien qu'à cette distance les paquets ne lui arrivaient pas fréquemment ; il appelait les bonnes années, celles où ils recevait deux fois en douze mois des nouvelles de France. Il manqua de lui arriver un grand malheur, celui de quitter son établissement pour revenir en Europe, en lisant l'heureuse restauration du trône des Bourbons; il faisait déjà ses préparatifs, quand, achevant chaque jour de parcourir les numéros du journal, qu'il n'avait pu dévorer d'un seul coup, il découvrit, dans les derniers paquets, le retour de Bonaparte. Depuis cette époque, il renonça à toutes espérances, et ne songea plus qu'à finir tranquille une vie dont on était si peu sûr. Continuant de n'être en rapport qu'au bout de six ou neuf mois avec les choses de ce monde, il ne lut la loi d'indemnité qu'au moment où il n'avait plus que le temps matériel de se mettre en route et d'arriver avant la déchéance qu'elle prononçait. Cet honnête Epiménide est arrivé à Paris, tout juste un mois avant l'expiration du délai. Il s'est mis en règle, a distribué la moitié de son indemnité à sa famille, et est reparti pour l'autre bout du monde, en disant aux siens qu'il en avait assèz pour un sauvage.

— Il existe à Paris, depuis seize mois environ, un journal ayant pour titre : l'*Écho des halles*, et indiquant le cours des grains sur les différens marchés. Cette feuille compte, dit-on, environ 1500 abonnés. Hommes de lettres, libraires, meuniers, imprimeurs, quelle valeur donnez-vous à cette propriété, littéraire ou non, comme vous voudrez ? apprenez qu'elle vient d'être vendue deux cent cinquante-six mille francs, par devant Me Outrebon notaire à Paris. Cent mille francs ont été payés en écus, et les cent cinquante-six mille fr. encore à payer, sont garantis par première hypothèque.

— « C'est une *Chambre obscure*, où s'agitent et passent en réalité les êtres » les plus élevés et les plus grotesques », dit le célèbre Jean Paul, des écrits de Théodore Hofmann. Il ajoute : « Le trait est vif, les couleurs sont chaudes, » et tout le tableau est plein d'âme et de liberté. »

Cet éloge de Jean Paul, qui a consacré de longues pages à Hofmann, a trouvé de nombreux échos parmi nous ; et, pour la première fois peut-être, on a vu tous les critiques, quelles que soient leurs opinions ou leurs doctrines

littéraires, s'unir spontanément pour faire partager à leurs lecteurs la surprise et le plaisir que leur avaient causés les *Contes fantastiques*, dont M. Loève-Veimars vient de donner la traduction.

Cet écrivain de talent, qui occupe déjà une place distinguée dans notre jeune littérature, nous promet, d'ici à quelques jours, la seconde livraison des *Contes fantastiques*, et par suite les ŒUVRES COMPLÈTES d'Hofmann Il veut nous montrer tout entier, dans tous ses écarts, avec toutes ses richesses, cet esprit *Prime sautier*, qui nous a jeté dans un monde si nouveau, et qui nous a ouvert un ordre d'idées tout à la fois simples et merveilleuses, naturelles et fantasques, sublimes et grotesques. Il le suivra tour-à-tour dans ses fantaisies, dans ses romans, dans ses contes nocturnes où souvent il semble qu'on assiste, au milieu des ténèbres, à l'exécution de la musique heurtée et harmonieuse de Beethoven, ou qu'on découvre à la faible clarté d'une lampe, une des *Selve-Selvagge*, de Salvator Rosa.

Nous connaîtrons ce conte du *Sablier*, tant aimé en Allemagne, et déjà populaire en d'autres pays; on lira cette satire si gaie de l'enthousiasme allemand et de la rêverie allemande, où se trouve répandu tout ce que l'enthousiasme et la rêverie ont jamais produit de plus animé et de plus brillant, et l'on admirera, sans doute, ce sens exquis, ce goût simple et vigoureux qui fait justice des excès de l'imagination et de l'esprit, en versant à pleines mains l'esprit et l'imagination : leçon plus forte et plus habile que celle que Walter-Scott a voulu donner à Hofmann, dans cette notice qui lui a valu tant d'amers reproches. — *Mademoiselle Scudéry*, narration pleine de charme, nouvelle publiée il y a dix ans, dans le *Frauentachenbuch*, (l'almanach des dames), et d'où l'on a tiré le roman d'Olivier Brusson et le fameux mélodrame de Cardillac. — *Maître Martin et ses apprentis*, tableau curieux de l'Allemagne au moyen-âge, pour lequel, cette fois seulement, le fougueux Hofmann a emprunté des couleurs au vieil Albert Durer, dont i semble avoir dérobé la manière calme et détachée. — *L'Eglise des Jésuites*, où Hofmann s'est offert comme peintre, après s'être présenté comme musicien dans *la vie d'Artiste*; il y montre une ame plus désordonnée, embarrassée et malheureuse, d'un talent supérieur, obéissant à la médiocrité pour se dispenser des soins matériels de la vie, et se condamnant à des travaux obscurs, pour échapper aux louanges et aux triomphes prostitués journellement par l'intrigue. — *La Vie de trois Amis*, *Elis Frœbom*, Histoire des mines du Gothland, *le Casse-Noisette*, *les Dons*, *la Princesse Brambilla*, *le Pot d'or*, *Jean Wacht*, *l'Esprit méthodique*, *le Datura fastuosa*, *les Brigands*, *les aberrations*, *les Tribulations d'un directeur de spectacle*, récit piquant des chagrins qu'éprouva Hofmann en dirigeant un théâtre; *le Roi des puces*, bulle aérienne qu'on dirait soufflée à travers la plume avec laquelle Shakespeare traça le portrait de la fée Mab; *le petit Zacharie*, joyeuse satire de l'éducation des cours; *les Méditations du chat Murr*, *entremêlées accidentellement de la Biographie du Maître de Chapelle*; *Jean Kreisler*,

livre dont le titre est moins fou encore que l'esprit, où deux narrations diverses se croisent et se contrarient tout en se tenant serrées comme un double lierre, sorte de bicéphale littéraire dont la création a épuisé la gigantesque pensée d'Hofmann, et sur lequel il a rendu son dernier soupir.

La traduction des Œuvres complètes d'Hofmann sera publiée par le libraire Eugène Renduel.

M. J.-J. Janin, l'auteur de l'*Ane mort et de la Femme guillotinée*, va publier, chez Mesnier, libraire place de la Bourse, un nouveau roman (2 vol. in-12), ayant pour titre : *La Confession*. Un homme a commis un crime, et pour échapper aux remords, il cherche le prêtre à qui il devra confier son repentir pour recevoir de lui le repos de l'ame. Telle est l'action développée dans ce roman. Ce sera une revue du clergé catholique, depuis ses sommités jusqu'à ses extrêmes, une peinture de mœurs du séminaire et du confessional. Nous semmes sûrs d'avance que ce jeune écrivain aura cherché le succès de son livre ailleurs que dans les préventions communes et les railleries faciles de l'impiété.

— Après les romans écossais de Walter Scott, les romans américains de Cooper, les romans allemands de Vandervall, voir même les romans espagnols et portugais, voici venir *Philippine de Flandre*, ou *les Prisonniers du Louvre*, roman belge publié par le libraire Gosselin, qui paraît décidément viser au monopole du roman dans l'univers connu. L'auteur de ce livre, M. Moke, auquel on doit déjà plusieurs remarquables productions, a essayé de peindre quelques-uns de ces longs débats armés que la France féodale eut à soutenir contre ces bourgeois de Flandre qui entendaient si peu raison quand il s'agissait de leurs franchises. C'est au milieu d'études fortes et sérieuses faites en vue d'un ouvrage beaucoup plus grave, que l'idée de ce roman est venue à son auteur; aussi porte-t-il l'empreinte d'une érudition consciencieuse, et reproduit-il avec une assez grande vérité l'époque qu'il a voulu peindre.

Nous voudrions, pour l'honneur des dames, qu'il nous fût possible d'en dire autant de la *Famille d'Aubeterre*, roman historique par Mme de ***. Mais les femmes, il faudrait qu'elles se le rappelassent, n'ont guère de vocation à ce long et pénible labeur du chroniqueur, qui amasse lentement les matériaux d'une époque pour la reconstruire. Douées, si nous pouvons

le dire, d'une grande impatience d'exécution, elles aiment à réaliser promptement la pensée qui les a saisies ; de là leur infériorité évidente dans le roman historique. Et puis quel tableau à retracer pour la plume d'une femme, que le tableau de ce seizième siècle ensanglanté par toutes les horreurs des guerres de religion, et toute la furie des discordes civiles !

Se prenant à une seule scène de ce grand drame, M. de la Ponneraye vient de donner une *Histoire de l'amiral Coligny*. Ecrit sans aucune prétention, ce livre rappelle assez l'école historique de Rollin et de l'abbé Preyare, où le fait, parvenu de la troisième ou quatrième main à l'*historien-rédacteur*, se déroule simplement, sans grande peine ni plaisir pour le lecteur. Une seule indication, du reste, mettra parfaitement au courant de la manière historique de *M. de la Ponneraye ;* son livre est terminé par un parallèle entre Coligny et Sertorius, *le héros de l'antiquité* avec lequel le sien lui paraît avoir le plus de rapports. Peut-être apprendrions-nous à l'auteur une étrange nouvelle, si nous lui disions, comme le médecin malgré lui, *que nous avons changé tout cela*. En effet, le besoin de recourir en toute occasion aux sources originales se fait sentir si impérieusement à notre époque, qu'on en est venu à les refaire elles-mêmes, et que le public a pris plaisir à cette sorte de fabrication. Du reste, il ne faut pas s'y tromper : pour réaliser la forme des anciennes chroniques, pour imiter la naïveté de leurs récits et de leur style, il faut avoir lentement amassé en vivant au milieu d'elles un vaste trésor d'érudition. Nous avons sous les yeux un de ces essais, sans contredit l'un des plus heureux qu'on ait encore tentés ; tout, jusqu'à la forme extérieure, jusqu'aux fleurons et aux vignettes, a été imité des manuscrits originaux ; et n'était la main des siècles qu'on n'a pu y empreindre, rien dans l'*Historiette du Jongleur* ne pourrait faire croire à une œuvre d'hier se vendant, comme un autre livre, chez M. Lami Denozan l'éditeur, et imprimée par Firmin Didot.

Assurément si, dans quelque antique bibliothèque, rongée par les vers et la poussière, et complétée par quelques outrages du temps, apparaissaient les légendes de MM. Emile Morice et Ferdinand Langlé, nul doute qu'on n'en fît honneur à quelque conteur du treizième siècle ; c'est toute la naïveté et toute l'originalité, moins les traits de mauvais goût d'une histoire de cette époque, et plus le talent de deux hommes d'esprit de notre temps ; aussi, à moins que l'éditeur ne fasse de ce livre piquant une seconde édition, bientôt les exemplaires en deviendront aussi rares que quelques-uns des livres de la bibliothèque de M. Charles Nodier, ou des manuscrits de la Bibliothèque du Roi.

— Le poème des *Amours des anges*, de Thomas Moore, vient d'être traduit en vers français par M. Eugène Arouf. Cette traduction ne manque ni de fidélité ni d'une certaine pureté facile. La phrase poétique y est souvent, il est vrai, surchargée de détails, d'images et de comparaisons. Mais il était difficile d'éviter complètement, dans la traduction, cette manière, ce luxe poétique de l'original, sans en affaiblir et en altérer la physionomie.

— Un des ouvrages de notre nouvelle école historique, l'*Histoire de Philippe Auguste*, par M. Capefigue, est maintenant achevé. Les deux derniers volumes, qui viennent de paraître, comprennent le grand drame de la guerre des Albigeois, la bataille de Bouvines, et le tableau général des mœurs, des lois, des institutions, de la littérature et des arts dans les XIIe et XIIIe siècles. Un vif intérêt se rattache à ces époques merveilleuses du moyen-âge, à cette vie poétique de Castels, de Tourelles, et le livre de M. Capefigue est empreint de ces couleurs locales qui font la vie des productions historiques.

— Nicolos Paganini est attendu à Paris. L'un de nos dilettanti les plus distingués, M. Imbert de la Phalèque, dans une Notice qu'il publie sur le célèbre violoniste, s'est en quelque sorte chargé de lui servir d'introducteur, et de nous donner un avant-goût des plaisirs que nous promet son séjour.

Cette brochure, presque entièrement consacrée à commenter le talent de Paganini, échappe à peu près à l'analyse : quelques détails biographiques jetés au milieu de ces habiles appréciations nous ont cependant frappés.

Paganini est né à Gênes ; son père, violoniste distingué, lui donna les premières leçons ; il devint ensuite élève de Rolla, et fit sous lui des progrès si rapides, qu'à l'âge de huit ans il donnait des concerts, et à douze ans commençait à composer ; à quatorze ans il fut nommé chef d'orchestre à Lucques ; de là il se rendit à Naples, où son succès fut immense. La princesse Elisa, sœur de Bonaparte, contribua beaucoup à le décider à se livrer avec ardeur au développement de son talent, qui s'annonçait avec un si bel avenir.

Il n'a appris aucun instrument et joue de tous; il s'exprime avec élégance et pureté dans presque toutes les langues de l'Europe; « il serait littérateur au besoin, et il est poète dès que lui en prend l'envie; lorsqu'il » habitait la villa de Barbaja, sur le mont Pausylipe, la beauté des sites lui » inspira tout à coup le goût de la peinture, et il n'y réussit pas moins mer- » veilleusement que dans son art. » Paganini est l'ami de Rossini, qui professe pour lui une admiration sans bornes. Une anecdote assez piquante donnera à nos lecteurs une idée assez complète des miracles que nous promet ce talent si complet.

« En 1817, tandis que Paganini était à Vérone, le chef d'orchestre du » grand théâtre de cette ville, Valdabrini, violoniste fort habile, s'avisa de » dire que Paganini n'était qu'un charlatan; qu'à la vérité il excellait dans » quelques morceaux d'un répertoire à lui, mais qu'il y avait tel concerto » de sa composition qu'il serait incapable d'exécuter. Paganini apprend ce » propos et se hâte de faire dire à Valdabrini qu'il essaiera volontiers de re- » produire les inspirations du chef d'orchestre de Vérone : cette épreuve, » qui était un puissant attrait pour le public, il voulut la réserver pour son » dernier concert. Le jour de la répétition est fixé; Paganini ne manque » pas d'y venir, mais moins pour se préparer que pour se conformer à l'u- » sage établi; la musique qu'il y exécute n'est pas celle qu'il se propose de » faire entendre; selon son habitude il improvise sur les mouvemens de » l'orchestre, et jette en forme de remplissage une multitude de passages » délicieux que son imagination enfante avec une spontanéité incroyable. Ce » n'est point une froide répétition, c'est un premier concert qui, pour les » assistans, laisse encore imprévues les merveilles de la représentation. Avec » Paganini il faut presque toujours s'attendre à des surprises de ce genre; les » musiciens appelés à l'accompagner en sont eux-mêmes tellement décon- » certés, que l'instrument leur échappe d'étonnement; ils restent ébahis, » oubliant, dans l'admiration, la tâche qui leur est prescrite.

» Qu'on se figure le désappointement de Valdabrini en entendant tout » autre chose que sa musique; aussi, la séance terminée, s'approchant de » Paganini : « Mon ami, lui dit-il, ce n'est pas mon concerto que vous venez » d'exécuter; je n'ai absolument rien retrouvé de ce que j'ai écrit. — Ne vous » inquiétez pas, mon cher, lui répond Paganini; au concert vous reconnaîtrez » parfaitement votre œuvre, seulement alors je vous demande un peu d'in- » dulgence. » Le lendemain le concert eut lieu; Paganini commença par jouer » plusieurs morceaux de son choix, réservant celui de Valdabrini pour ter- » miner la soirée. Tout le monde s'attendait à quelque chose d'extraordinaire; » les uns croyaient qu'il allait changer les moyens et les effets d'orchestre; » d'autres, qu'il reproduirait les motifs de la musique de Valdabrini, en y » faisant, à sa manière, les additions les plus brillantes : personne n'était » dans le secret. Paganini paraît enfin : il tient à la main une canne de jonc; » chacun se demande ce qu'il veut en faire; tout à coup il saisit son violon

» et, se servant de la canne comme d'un archet, il joue d'un bout à l'autre
» le concerto que son auteur ne croyait exécutable qu'après de longues étu-
» des ; non-seulement il rend les passages les plus difficiles, mais encore il
» y introduit des variations charmantes, sans cesser de déployer un seul
» instant cette pureté, cette grâce, cette intensité et cette verve qui caracté-
» risent son talent. »

Cette brochure, écrite par l'un des hommes le mieux au fait des affaires musicales de l'Europe, ne peut manquer d'obtenir un grand succès.

FIN DU TOME DIXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DIXIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Pages.

Lucretia Davidson — Histoire d'une jeune Américaine morte à l'âge de 17 ans, traduit du *Quaterly Review*; par M. A. Pichot. 5

Des Drames merveilleux et fantastiques de Shakspeare. — II° et III° art.; par M. P. Chasles. 21 et 249

Lettres de Louis XVIII, traduites de l'anglais. . . . . 30 et 186

Lettres de M. le comte de Pradel au sujet des lettres de Louis XVIII, traduites de l'anglais. 46

Une Visite au président des États-Unis d'Amérique, traduit du *Court-Journal*; par A. Lesourd. 77

Anecdotes d'un Voyage en Russie (1828). — II° article. — La Législation et les Prisons russes. — (*New Monthly Magazine*); traduction de A. Lesourd. 211

Statistique des journaux de province en Angleterre. — Ier art. (*Westminster Review*), traduction de M. A. Lesourd. 269

LITTÉRATURE MODERNE.

Pages

Othello et Sganarelle, ou des avantages qui résultent pour les femmes d'être battues. Par M. Delécluze 59

Aperçu des principales vicissitudes de la topographie de Rome, depuis son origine jusqu'à nos jours. — Ier article; par M. Raoul Rochette. 84

Le coup d'état; par M. de Fongeray. 115

Projet d'une association industrielle sous le nom de Compagnie générale du Levant; par M. Alex. de Laborde. 157

État des mœurs et des esprits à la fin du XVIIIe siècle. — État du théâtre. — Ier et IIe article; par M. Saint-Marc Girardin. . . . . 172 et 283

Le dernier jour de Salvator Rosa; par M. H. Delatouche. 181

De la situation actuelle du théâtre en France. — Ire représentation d'une fête de Néron, tragédie nouvelle de MM. Soumet et Belmonté; par M. P. Chasles. 194

Racine. — IIe article; par M. Sainte-Beuve. 225

Mon meilleur ami; par M. Arnault, de l'Académie française. 254

Souvenirs de l'Empire. — Portraits; par M. Ch. Nodier. 305

Album. 314

FIN DE LA TABLE DU TOME DIXIÈME.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.



